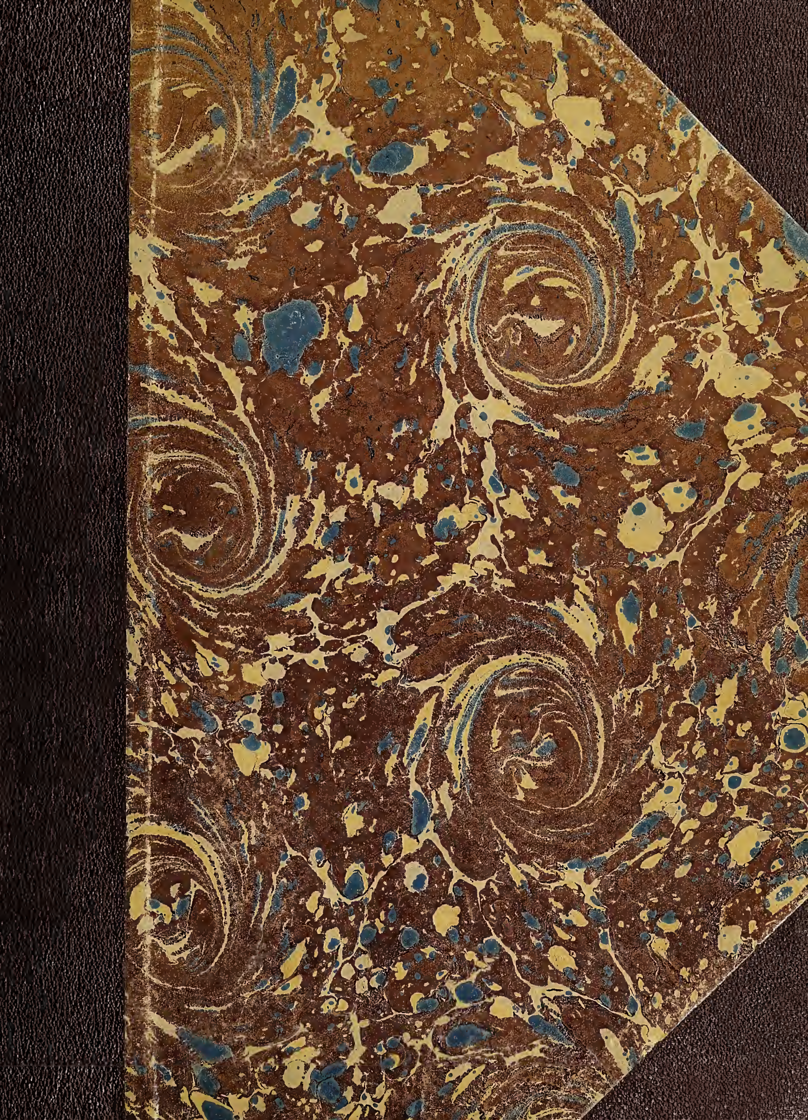


LIVRE D'OR

DE LA

MISSION DU LESSOUTO

Il a été tiré de cet ouvrage 100 exemplaires numérotés à la presse, dont :

50 exemplaires sur papier surfin, teinte crème (n°s 1 à 50).
50 exemplaires sur papier surfin blanc (n°s 51 à 100).

LIVRE D'OR

DE LA

MISSION DU LESSOUTO

SOIXANTE-QUINZE ANS

DE L'HISTOIRE D'UNE TRIBU SUD-AFRICAINE

1833-1908

Préface de M. A. BOEGNER

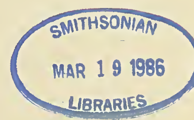
AVEC 262 GRAVURES DANS LE TEXTE, UNE PLANCHE ET UNE CARTE HORS TEXTE

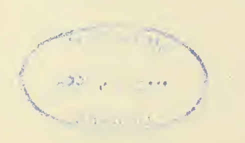
PARIS

MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, Boulevard Arago, 102

1912





PRÉFACE

Le Jubilé de 1908 n'est pas le premier que la Mission du Lessouto ait célébré. Vingt-cinq ans auparavant, le 31 mai 1883, un autre Jubilé avait eu lieu. Ce jour-là, il y avait cinquante ans que nos trois premiers missionnaires : Arbousset, Casalis et Gossellin, étaient arrivés à Morija, et c'est ce demi-siècle d'histoire, de travaux et de bénédictions que la Mission avait tenu à commémorer.

Ces fêtes, infiniment plus modestes que celles de 1908, j'ai eu le bonheur d'y participer au cours d'un voyage qui n'a pas duré moins de neuf mois, dont cinq passés à parcourir, station après station, le Lessouto, et le reste à visiter la plupart des Missions de l'Afrique méridionale.

J'ai gardé de ce voyage, et particulièrement de mon séjour au Lessouto, une vision dont les années n'ont pas affaibli la splendeur, et c'est cette vision que je voudrais évoquer ici; ce sera la meilleure introduction au volume que notre Société offre aujourd'hui aux Églises de langue française.

* * *

Voici d'abord le Lessouto lui-même. Faire abstraction de ce pays, de sa situation géographique, de sa configuration, de sa physionomie extérieure, c'est se condamner à ne rien comprendre, soit à l'histoire de la tribu qui s'y est développée, soit à l'œuvre de notre Mission elle-même.

Essayons donc de voir, par l'imagination, le Lessouto tel qu'il apparaît au voyageur venant directement d'Europe et neuf encore aux sensations africaines.

* * *

En longeant les Drakensberg, un des anneaux de cette chaîne immense qui entoure l'Afrique à une certaine distance des côtes, on trouve, à peu près à la même latitude que la frontière sud du pays des Zoulous (par 29° de latitude sud et 27° de longitude est), une haute cime qui joue, dans l'Afrique australe, le rôle de la Furca en Suisse. De ses flancs descendent les plus grands fleuves de cette partie du continent : la Tugela, les principaux affluents du Vaal, le Calédon et l'Orange. La Tugela va former la frontière de la Natalie et du pays des Zoulous et coule dans l'Océan Indien. Le Calédon et le Vaal se réunissent à l'Orange et se jettent dans l'Océan Atlantique après avoir traversé l'Afrique dans la presque totalité de sa largeur. Cette montagne mérite donc bien le nom de Mont aux Sources *qu'elle porte sur toutes les cartes et que lui ont donné deux missionnaires français, Arbousset et Daumas, ses premiers explorateurs.*

Du Mont aux Sources se détache, du côté de l'ouest, sur le plateau, une ramification des Drakensberg : ce sont les Maloutis. Ce nom revient sans cesse dans les récits de nos missionnaires. Les Bassoutos habitent les deux versants de cette chaîne, le versant oriental, qui fait face à la chaîne centrale et forme avec elle la haute vallée de l'Orange, contrée peu connue, mais, depuis quelque temps, assez peuplée; et le versant occidental, très accidenté, coupé de nombreuses rivières et ne s'aplanissant guère que sur les bords du Calédon. Ici cesse le Lessouto, nous entrons dans l'État d'Orange et nous retrouvons le plateau central avec ses grands espaces nus et mornes, ses immenses plaines à peine interrompues par quelques montagnes bizarrement semées sans ordre apparent.

Il faut remarquer les avantages de cette position géographique. Fermé par des montagnes du côté de l'est et du sud, le Lessouto n'est ouvert que du côté du nord et de l'ouest où il confine à l'État libre. Aussi les Bassoutos n'ont-ils jamais rien eu à craindre des Zoulous, ni des Cafres, ni même de ceux des Blancs qui habitent les versants est et sud des montagnes. Une attaque n'est possible que par le nord et l'ouest. C'est par le nord que sont venues toutes les invasions des Matébélés et des Mantaetis et autres hordes

sanguinaires. C'est par l'ouest qu'ont fait irruption, à deux reprises, les Boers; c'est par là que sont venus, en dernier lieu, les soldats de la Colonie. C'est par là encore que devraient venir les troupes de la jeune Union Sud-Africaine si, par malheur, il éclatait un conflit entre elle et la tribu et qu'il parût nécessaire d'employer la force pour rétablir l'ordre au Lessouto.

Il est hors de doute que sans ces défenses naturelles, sans cette position retirée, sans les intérêts rivaux des deux nationalités dominantes qui ont, dans le passé, neutralisé et presque converti en avantages les inconvénients d'un voisinage dangereux, les Bassoutos auraient perdu depuis longtemps leur existence nationale et cette part considérable d'indépendance dont ils jouissent encore. Leurs débris auraient grossi cette poussière de peuples qui couvre une partie de l'Afrique du Sud et notre action sur eux eût été rendue presque impossible.



Chercherai-je maintenant à donner une idée de ce pays que je vois si distinctement par l'imagination, mais qui diffère si totalement de ce que nous avons sous les yeux?

Le premier trait à noter, c'est l'absence presque complète d'arbres. J'ai été des semaines au Lessouto avant de voir un seul arbre en dehors des jardins des missionnaires. Privées de cette espèce de vêtement que leur font ailleurs les forêts, les montagnes apparaissent sous le grand soleil africain dans toute la nudité et dans toute la sécheresse de leurs formes, qui, du reste, ne manquent pas de grandeur. Ces formes se ramènent aisément à un type unique : celui de la montagne de la Table au Cap. L'idée qu'éveille ce nom est assez juste. Qu'on se figure un cône de gazon aux pentes rapides. A une certaine hauteur la pente s'arrête et la paroi de grès jaune, blanc ou bigarré, apparaît et s'élance nue et perpendiculaire. A peine, si ce rempart naturel est interrompu ici ou là par des brèches ou des escarpements. Le haut de la montagne est invariablement plat et gazonné. Sur la pente inférieure, mettez

en nombre énorme des quartiers de rochers grands et petits, débris séculaires de la paroi supérieure où la cassure est encore visible; au pied de cette paroi et dans les fissures, plantez quelques buissons; tenez compte de la variété infinie des choses de la nature qui ne se répète jamais exactement, et vous avez le dessin fondamental, le type de la montagne du Lessouto.

Ce type règne dans toute la région inférieure, celle du grès. Isolés et comme jetés au hasard dans la plaine, ces cônes tronqués se retrouvent groupés en faisceaux lorsque l'on pénètre dans la partie haute du pays. Et toujours, chose remarquable, la couronne de rochers et le plateau qui les surmonte sont de la même hauteur. On dirait qu'une main invisible et puissante les a passés au niveau. Si un précepte de rhétorique ne le défendait, on pourrait les comparer à ces pâtés de sable que les enfants élèvent les uns à côté des autres au bord de la mer.

Dans les hauts Maloutis et dans les Drakensberg vous trouvez les mêmes types, mais servant de base à d'autres constructions. Les tables de grès ne sont plus que l'assise solide sur laquelle s'élèvent des montagnes de granit en forme de pyramide. J'ai passé des journées à voyager dans ces hauteurs. Un jour, j'ai contourné une montagne où la double formation était très apparente. C'était le pic de Mokochoumêla, non loin de la montagne de Moorosi. On eût dit une forteresse féodale gigantesque; en bas, le grès formant le mur, les grosses tours et les forts détachés de l'enceinte; au centre, dominant les ouvrages inférieurs comme un donjon colossal, la sombre pyramide de granit, à peine couverte d'un gazon maigre.

Ces montagnes de granit n'apparaissent d'ailleurs que rarement isolées. Groupées en massifs comme celles de nos pays, elles présentent de loin l'aspect d'une chaîne continue. C'est dans ces hautes régions, peu habitables à l'homme, que les rivières prennent leur source. Elles coulent d'abord sur les hauts plateaux déserts que les sommets abritent et dominent à peine, où le silence est absolu et où la solitude n'est troublée que par des élans, des antilopes, des chacals argentés, quelquefois des singes qui viennent boire à la fraîcheur du matin. Elles continuent leur course pares-

seuse à travers les joncs et les roseaux jusqu'à ce que, trouvant une ouverture dans le rebord du plateau, elles se précipitent, parfois en cascades, et arrivent en peu d'instants à la région du grès. Là, tout change, le torrent coule avec bruit sur un lit de pierres au milieu de gorges profondes et parfois boisées, entre de hautes murailles de rochers aux éboulements capricieux et pittoresques, jusqu'au moment où, quittant les régions supérieures, désertes et sauvages, elles arrivent dans les vallées où les champs apparaissent.

Peu à peu la vallée s'élargit à son tour et débouche dans la plaine, ou plutôt dans cette portion inférieure du Lessouto où les montagnes, devenues rares, laissent entre elles de larges espaces à peu près horizontaux. Ici les cultures abondent. Il s'en faut pourtant de beaucoup que le paysage rappelle l'Europe. Deux choses surtout font souvenir qu'on est en Afrique. D'abord l'apparence déserte du pays. Les villages au lieu de s'étaler dans les plaines ou les vallées, s'accrochent aux flancs des montagnes sur des terrasses où ils se confondent avec les rochers, grâce à la couleur des huttes. Il faut attendre le soir, l'heure où les feux s'allument, où les fumées blanches montent de toutes parts, pour découvrir à quel point la contrée est peuplée. Autre trait caractéristique, le pays est tout sillonné de crevasses petites et grandes. Les ruisseaux, les rivières se sont fait peu à peu un lit profond à berges escarpées. L'eau des pluies, n'étant pas retenue sur les montagnes par la végétation, a raviné le sol en y ouvrant de profondes coupures chaque année élargies et approfondies par la mauvaise saison. Ces ravines ou sluit *(prononcez* slout*), pour employer le nom hollandais qu'on leur donne, sont un malheur pour le pays. Elles enlèvent la terre végétale et forment une sorte de drainage qui dessèche le sol. Il faudrait une action gouvernementale énergique pour porter remède au mal.*

***

Maintenant, plaçons-nous au cœur de ce pays, si différent du nôtre.

Imaginons, des deux côtés du sentier, des champs de maïs ou de sorgho. Mettez à droite et à gauche des montagnes aux pentes rocailleuses et aux sommets plats : au fond, devant nous, la chaîne bleue et dentelée des Maloutis; plongez tout cela dans le grand silence du désert, dans la lumière étincelante, splendide de l'Afrique, cette lumière qui ne connaît ni horizons voilés de brume, ni arrière-plans vaporeux, qui, à des distances incroyables, sculpte chaque pierre et donne aux couleurs une intensité prodigieuse : voilà le Lessouto!

* * *

Je note une dernière impression de voyage, une dernière vision où apparaît, comme incorporé dans une image matérielle, le bienfait apporté par la Mission à la tribu des Bassoutos.

La frontière qui sépare le Lessouto de l'État libre, même là où elle n'est pas tracée par le Calédon, a ceci de particulier qu'elle est très visible, très apparente, sans cependant être marquée par un fossé ou par un mur. Mais alors, à quoi la reconnaît-on? Le voici : dans l'État d'Orange, vous croyez être dans un désert; toutes les heures, une maison avec son entourage d'arbres et quelques champs; le reste du pays est occupé par des pâturages. Entrez dans le pays des Bassoutos : ce ne sont que champs et terres cultivées. Il vous semble être dans un jardin où on n'a laissé perdre aucune parcelle de terrain. Les pâturages ne manquent pas, mais déjà on se plaint qu'il n'y en a plus assez pour nourrir le bétail des habitants. Les cultures, dit-on, s'étendent trop. Le fait est qu'elles gagnent chaque année du terrain, si bien que le Lessouto a pu avec justice être appelé le grenier du Sud de l'Afrique. Quand on entre dans ce pays où les villages abondent, où mûrissent de magnifiques champs de maïs ou de sorgho, on ne peut s'empêcher de faire un retour sur les steppes désolées de l'État libre, où la population est si clairsemée, et l'on se demande ce que deviendrait ce pays si jamais il était couvert de fermes par les Boers ou les gens de la Colonie. Ce qu'il deviendrait est assez clair. L'espace qui nourrit cent familles indi-

gènes n'en nourrirait peut-être pas une de blancs et le pays, au lieu d'inonder la Colonie de grains, suffirait à peine à enrichir une petite quantité d'Européens; les indigènes deviendraient... on ne sait trop quoi, ce qu'ils pourraient; quant à la civilisation, elle n'aurait rien à y gagner, au contraire.

* * *

Tel est le pays où se sont déroulées, intimement mêlées l'une à l'autre, l'histoire de notre Mission et celle des Bassoutos. Le beau livre de M. Casalis, les récits de nos missionnaires nous ont familiarisés avec les mœurs et les habitudes de cette tribu. Un mot seulement sur le caractère distinctif de la race dont nous avons été les éducateurs.

Les aborigènes du Sud de l'Afrique sont les Hottentots. Refoulés de siècle en siècle vers la pointe du continent par les tribus du nord, dépossédés ensuite et asservis par les blancs, les Hottentots n'étaient déjà plus un peuple quand la Mission parmi eux a commencé. Restaient, en présence des Européens, deux puissants rameaux de la race noire : les Cafres, échelonnés le long de la côte est, et les Bechouanas, disséminés sur le plateau central. Le trait commun de ces deux peuples est une intense vitalité. Tandis que, en Amérique et en Océanie, la colonisation s'est trouvée simplifiée par l'affaiblissement numérique de l'élément indigène, en Afrique, et en particulier dans l'Afrique australe, cet élément a montré qu'il tenait à l'existence. Par une résistance énergique à la conquête, et plus tard, là où il a été décidément vaincu, par sa persistance à occuper le sol, à se multiplier, il a prouvé qu'il n'était décidément pas une quantité négligeable, et qu'il fallait, bon gré, mal gré, lui laisser sa place au soleil.

Les Bechouanas diffèrent cependant des Cafres à beaucoup d'égards. Ceux-ci sont belliqueux, très attachés à leurs coutumes, hostiles aux étrangers et aux nouveautés. Les Bechouanas ont moins d'âpreté, plus de douceur, plus d'ouverture d'esprit, l'abord plus avenant, le caractère plus facile. Les Bassoutos eux-mêmes ne sont autre chose que la branche la plus

méridionale, et, je le crois, la plus intelligente et la plus douée de la grande famille des Bechouanas.

C'est vers les Bassoutos que la Providence divine a conduit nos premiers missionnaires. Et je ne puis, quant à moi, m'empêcher de l'en bénir comme d'une marque de sa sagesse et de sa miséricorde envers nous. Quand je vois la faiblesse numérique de nos Églises, leur pauvreté, le petit nombre des hommes disponibles, surtout à l'époque où notre Société des missions a été fondée, je ne puis m'empêcher de voir une marque toute spéciale de la bonté de Dieu dans le champ de travail qu'il nous a assigné. Aurions-nous été de taille à supporter pour nos débuts une œuvre comme celle de la Société de Bâle, sur la Côte d'Or, où les nouveaux arrivants ne trouvaient souvent de leurs prédécesseurs que les tombes? Ou bien un terrain dur et stérile comme celui que nous eussions trouvé sur une terre mahométane? Je ne le crois pas. Au lieu de nous soumettre à cette épreuve, Dieu nous a donné de travailler dans une contrée saine, sur un terrain bien délimité, dans une tribu homogène qui a pu conserver jusqu'à ce jour son existence nationale, et dont le caractère aimable, ouvert, approprié au nôtre, nous préparait des succès relativement prompts!



Après le champ d'action, les ouvriers. Ici encore, je ne m'attache qu'à ce que la Mission du Lessouto a de particulier, aux traits distinctifs qui lui appartiennent en propre et qui la différencient de la plupart des œuvres similaires. Cette physionomie toute spéciale de notre personnel sud-africain, je m'en suis rendu compte en m'asseyant tour à tour au foyer de chacun de nos missionnaires (et quel souvenir, après tant d'années, je garde de leur accueil!). Mais ce qui me l'a révélée plus que tout le reste, c'est l'impression ressentie aux séances de la Conférence. Elles avaient lieu à Hermon, dans l'ancienne chapelle depuis longtemps délaissée par la congrégation qu'abritait en 1883 un temple plus vaste, remplacé lui-même, il y a peu d'années,

par un nouvel édifice de dimensions plus grandes encore. En prenant part à ces débats, où la franchise un peu brusque (en mission, les angles parfois s'accentuent) s'alliait à l'affection la plus fraternelle, il me semblait retrouver la vie même de nos églises reparaissant en abrégé dans ce corps de vingt-deux missionnaires qui représentait si bien, dans sa bigarrure, mais aussi dans son homogénéité réelle, notre protestantisme de langue française.

Je dis notre protestantisme de langue française, car il faut bien l'avouer, si on allait au Lessouto avec l'espoir d'y trouver tel ou tel de nos types d'église, on serait déçu. Ce qu'on y trouve en revanche, c'est un raccourci, un résumé du protestantisme français tout entier. Qu'il me soit permis d'évoquer ici, telle qu'elle m'apparaissait il y a vingt-huit ans, notre famille missionnaire du Lessouto.

Voici d'abord le pur élément réformé, trop peu représenté, je l'avoue. J'eusse été heureux, dans les entretiens de la Conférence, d'entendre plus souvent retentir cet accent cévenol ou gascon vivement coloré comme les opinions et les imaginations du Midi. Le Dr Lautré et F. Coillard étaient les seuls Huguenots que comptât la Mission en 1883.

A côté d'eux, voici Kohler, un Montbéliardais authentique. Voici Christol, alors un nouveau venu apportant à la Mission la gaieté parisienne, l'entrain des réunions populaires de M. Mac All, où il s'est formé.

Mais voici un autre groupe, Mabille, Duvoisin, Ellenberger, Germond, représentant dans la diversité de ses caractères si fortement trempés, la Suisse romande, cette branche vivace et féconde de notre protestantisme.

Puis c'est le groupe des Alsaciens : Kruger, le théologien du Lessouto, Marzolff, M. Keck père, un vrai Strasbourgeois du temps du premier réveil, bon patriote en même temps, qui se hâtait après la guerre d'envoyer son option au consul français du Cap. Puis les trois missionnaires sortis du Ban de la Roche : Christmann, Preen et Dieterlen, que tous connaissent par ses lettres. Enfin, un Allemand d'origine, l'artisan missionnaire F. Maeder.

Et pour qu'aucune branche de notre grande famille missionnaire ne restât sans représentant, voici M. Weitzecker, naguère pasteur à Nice,

vice-modérateur de la Table Vaudoise, qui venait à la fin de 1883 prendre sa place au milieu de nos ouvriers, comme missionnaire de l'église des Vallées.

Ai-je tout dit? Non, voici un groupe, le dernier, non le moindre, celui des missionnaires nés au Sud de l'Afrique : MM. Dyke père et fils, représentant l'apport de la Colonie du Cap à notre Mission; d'autres, le Dr E. Casalis, Mme Adolphe Mabille, Irénée Cochet et ses sœurs, fils et filles de nos premiers missionnaires et continuant leur tradition. Refuserons-nous à ces derniers le titre de Français? Nous ne le pourrions sans injustice. Ils ont grandi dans l'amour de la France; ils y ont passé leur jeunesse pour retourner ensuite au Sud de l'Afrique; quand ils nous dirent adieu, quelques uns ont souffert comme s'ils quittaient leur pays natal. L'un d'eux, le Dr Casalis, ne me recommandait-il pas, quand je m'embarquai au Cap, d'embrasser de sa part le premier soldat français que je rencontrerais à mon retour?

Tel m'apparaissait, lors du Jubilé cinquantenaire, le corps de nos missionnaires; tel il reste constitué à l'heure actuelle. Presque toutes ces figures ont disparu; d'autres représentant les mêmes éléments ont repris leur place. G. Lorriaux, dont le ministère a malheureusement été si court, Th. Verdier, H. Martin, A. Oechsner de Coninck, G. Baltzer ont perpétué dans la Mission l'élément proprement français. La Suisse nous a donné E. Jacottet, D. Jeanmairet, C. Christeller, P. Ramseyer, S. Duby, B. Moreillon, C. Labarthe, A. Jaques. De l'Alsace est venu H. Bertschy, sans parler d'Edgar Kruger, trop vite ravi à notre œuvre. L'Italie Vaudoise est représentée par B. Pascal; l'élément sud-africain, par L. Mabille, L. Germond, G. Dieterlen.

Mais j'arrête cette énumération qu'il eût été facile de faire plus complète et où il eût été juste de faire figurer nos institutrices et les femmes de nos missionnaires. Si j'ai tenu à l'insérer ici, c'est que j'y trouve plus que la juxtaposition de quelques noms et de quelques personnalités; j'y vois la réalisation, sur un point donné et dans une action commune, de l'unité d'une

grande et noble famille religieuse, le protestantisme de langue française. Cette unité existe, elle résulte de l'histoire; elle apparaît dans la littérature religieuse, elle correspond à une réalité spirituelle. Mais jusqu'à ce jour, elle ne s'est incarnée que dans une seule entreprise, la Société des Missions de Paris, et particulièrement la Mission du Lessouto et sa fille, la Mission du Zambèze. Là nous avons travaillé, prié, souffert, lutté et vaincu côte à côte; et dans cet effort accompli en commun pour Christ, nous nous sommes trouvés unis en Christ. Ne fût-ce qu'à ce titre, la Mission du Lessouto doit à jamais rester chère à nos Églises.



Essaierai-je maintenant de caractériser les méthodes de la Mission du Lessouto? On a beaucoup parlé de ces méthodes, et on s'est accordé en général pour les déclarer sages et fécondes. Que nos missionnaires aient parfois erré, que sur plus d'un point ils ne soient arrivés au but qu'après bien des tâtonnements et parfois des détours, eux-mêmes sont les premiers à le reconnaître. Mais que, dans l'ensemble, ils aient trouvé le vrai, c'est ce qui me paraît incontestable. Il suffit pour s'en rendre compte d'étudier l'esprit qui les a inspirés.

Cet esprit a été tout d'abord un esprit de mesure et de modération. J'en trouve une preuve dans la façon dont a été compris le problème de l'Église indigène et dont la Mission a su naviguer entre deux écueils qu'il faut éviter, ou plus exactement deux tendances qu'il faut savoir concilier pour arriver au vrai.

De ces deux tendances l'une, qu'on pourrait appeler la tendance allemande, consiste à considérer les indigènes comme des mineurs et à construire sur ce principe tout le système ecclésiastique. Les Anglais sont exposés à un autre danger, plus grave peut-être : ils sont portés à méconnaître la part du développement historique dans la formation du caractère et mettent parfois une hâte trop grande, selon nous, à émanciper leurs

églises. Ces deux erreurs, notre Mission a su, jusqu'à présent, les éviter par cet instinct de mesure et de tact qu'avaient à un si haut degré les fondateurs de la Mission et que leurs successeurs n'ont pas perdu.

Il en a été de même dans la question de l'instruction. Ici encore, me semble-t-il, notre Mission s'est tenue dans des limites sages et raisonnables. Elle a résisté à la tentation de trop charger ses programmes. On peut observer dans ce domaine, en Afrique, un singulier renversement des rôles. Tandis que les Allemands, si pénétrés par toute leur éducation de l'importance des études, circonscrivent à dessein le champ des connaissances qu'ils communiquent à leurs élèves indigènes, certains parmi les Anglais et surtout les Américains, semblent croire qu'il n'y a pas moyen de leur enseigner trop de choses. Qui, en définitive, se trouvera avoir le mieux compris la tâche de la Mission, je ne saurais le dire; mais, quand j'ai vu sur le programme de telle école de jeunes filles zouloues, des leçons, non seulement de chimie, d'astronomie, d'hygiène, mais encore de théologie naturelle et de philosophie, je n'ai pu me défendre de quelque surprise et de l'impression très forte que nos missionnaires ont jugé plus sainement les choses en rédigeant des programmes moins ambitieux.

Voici une seconde observation, plus importante que la première, sur l'esprit de notre Mission. C'est un fait reconnu de longue date que nos missionnaires se sont assimilés aux Bassoutos à un degré rare. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, d'une adaptation quelconque aux mœurs des indigènes; cette manière d'agir, considérée au début par quelques esprits supérieurs, mais égarés, comme l'idéal de la Mission, est depuis longtemps condamnée. L'assimilation dont je parle est tout intérieure et morale, c'est celle du cœur. Pour tout dire en un mot, et pour parler avec l'apôtre, nos missionnaires, avec les Bassoutos, se sont faits Bassoutos, et c'est là, je crois, la raison de leur succès.

En voici quelques preuves. D'abord la parfaite maîtrise qu'ils ont tenu à acquérir de la langue indigène. Cette possession n'est pas aussi universelle dans les Missions qu'on le croit. Souvent l'usage de la prédication par le

moyen d'interprètes existe dans certaines missions anglaises, toujours à titre d'exception, il est vrai. Les Wesleyens sont souvent forcés à cet usage à cause de leur principe de mutations fréquentes. Voyageant, lors de mon retour en Europe, avec le Rev[d] Carstairs, de Glasgow, qui revenait d'une tournée d'inspection dans les stations de l'Église presbytérienne unie, en Cafrerie, je vins à dire, comme une chose toute naturelle, que notre Mission ne connaissait pas l'usage des interprètes et que notre habitude était de ne confier une station à un jeune missionnaire que le jour où il était en état de parler la langue indigène. Il ne cacha pas sa surprise et me demanda la permission de citer dans son rapport les habitudes de notre Mission.

Je relèverai un autre trait de l'assimilation de nos missionnaires à la tribu qu'ils évangélisent. C'est le livre de cantiques des Bassoutos. J'ai vu dans d'autres Missions bien des recueils d'hymnes, mais aucun qui pût être comparé au nôtre, au moins comme dimensions et, je le crois aussi, comme composition. En feuilletant les procès-verbaux de la Conférence, j'ai trouvé un jour cette résolution qui m'a fait sourire : « Dans l'intervalle entre cette session et la prochaine, les frères qui possèdent des talents poétiques sont invités à les faire valoir en faveur du recueil de cantiques sessoutos. » Le fait est que ce recueil est tout à fait remarquable et mériterait une étude spéciale, étude qui, je l'espère, sera faite un jour. Il y a là plus de quatre cents cantiques signés des noms de presque tous les missionnaires. Beaucoup m'ont paru très beaux et souvent, même à travers une traduction qui les affaiblissait, j'ai eu l'impression qu'ils étaient bien coulés, d'une seule masse sonore, dans le moule de la mélodie.

Un dernier fait. Un jour en chemin de fer, entre East London et Queenstown, nous causions avec une charmante jeune fille, dont le père est missionnaire et qui habite une station avec de nombreux frères. « Est-ce que plusieurs d'entre eux désirent se faire missionnaires ? lui demandai-je. — Certes non, me répondit-elle, aucun d'eux n'y pense. — Ils n'aiment donc pas les indigènes ? — Ils les connaissent trop pour cela ! »

C'est là une parole que nous n'aurions jamais entendu sortir de la

bouche d'un de nos enfants missionnaires. J'ai su depuis qu'elle s'explique en partie par les circonstances difficiles où s'était trouvé le père de notre interlocutrice, peu avant notre rencontre. Il n'en reste pas moins qu'elle révélait un esprit, une tendance qui, jusqu'ici, heureusement, n'a pas pénétré au Lessouto. Le rêve de nos enfants missionnaires, presque sans exception, est de retourner au pays natal et d'y travailler pour les indigènes. Et de fait, aucun corps de missionnaires (les Moraves exceptés) ne s'est recruté pour une aussi forte proportion parmi les enfants des missionnaires.

* * *

Il est temps d'en venir à l'œuvre accomplie au Lessouto telle qu'elle m'est apparue au Jubilé du cinquantenaire.

Lorsque, au commencement du dix-neuvième siècle, l'esprit de conquête se réveilla dans l'Église, les premiers missionnaires ne se doutaient pas de la grandeur de la tâche qui les attendait. Prêcher l'Évangile, convertir des âmes, telle était leur préoccupation dominante. Une fois sur le champ de travail, ils comprirent que Dieu leur avait préparé une œuvre infiniment plus vaste et plus compliquée qu'ils ne pensaient. Partis avec l'idée d'être de simples évangélistes, ils se virent transformés en éducateurs de peuples. Sauver matériellement et moralement ces peuples, les conseiller, les protéger quelquefois, faire leur instruction industrielle, intellectuelle et religieuse, telle est, dans son étendue et dans sa complexité, l'œuvre qui, peu à peu, se révéla à leur esprit et s'imposa à leur conscience.

Les indigènes, eux, ne s'y étaient pas trompés. En appelant les missionnaires, ils sentaient d'instinct qu'ils s'assuraient des amis capables de les aider de toutes manières, de leur apprendre les secrets qui procurent aux nations la force et la prospérité. De là le nom de baruti *que les Bassoutos, comme tous les autres peuples du Sud de l'Afrique, donnent aux missionnaires. Ce nom, qui signifie instituteur, maître, docteur, implique à coup sûr l'idée d'un enseignement religieux, mais ne s'y épuise pas, loin de là. On ne*

s'étonnera donc pas si, désirant caractériser l'œuvre de nos missionnaires au Lessouto, je ne me renferme pas exclusivement dans la partie religieuse de cette activité.

***

Pendant les fêtes du Jubilé, à Morija, j'ai eu le privilège d'entendre parler des Bassoutos de tout âge et de toute condition : chrétiens et païens, chefs et simples sujets. Ce qui m'a le plus frappé dans ces discours, c'est la conviction exprimée par tous que la tribu doit son salut et sa prospérité à la Mission. Cette impression, à laquelle il peut se mêler un peu de superstition, est juste. Elle est le plus bel hommage qui puisse être rendu à l'influence exercée par les missionnaires sur les destinées nationales des Bassoutos, à ce qu'on a appelé leur action politique.

L'attitude qu'ils ont prise dans ce domaine a été et est encore souvent mal comprise parmi nous.

Il arrive parfois qu'on entende dire : nos missionnaires ont travaillé pour les Anglais. Si l'on veut savoir ce que vaut cette opinion, il suffit d'interroger les habitants de la Colonie. On en trouvera beaucoup qui diront : les missionnaires français ont travaillé contre nous. De même, les Boers, aux temps de leurs guerres avec les Bassoutos, auraient dit volontiers : Les missionnaires français sont nos ennemis.

La vérité, c'est que tous se trompent, et les Boers et les habitants de la Colonie et ceux qui, parmi nous, supposent que nos missionnaires ont été obligés, soit de servir, soit de combattre une politique quelconque. Leur seule politique a été le bien de la tribu. Ils ont eu ce bonheur d'y travailler sans qu'on pût les soupçonner de servir sous main un intérêt national. Leur qualité d'étrangers ici a été un avantage. Dégagés de toute attache officielle, libres de toute solidarité terrestre, ils ont conservé dans toute sa pureté leur caractère de messagers de Dieu. Et ainsi il existe un pays où on ne prononce les noms de France et de Français que pour les bénir, parce qu'ils

désignent une grandeur toute morale, une puissance toute spirituelle et toute bienfaisante, et ce pays, c'est le Lessouto. N'est-ce pas la Mission dans toute sa beauté idéale?

Pour sentir à quel point ce rôle de la Mission est à la fois difficile et nécessaire, il suffit d'étudier les éléments dont se compose la population blanche avec laquelle les Bassoutos ont été tant de fois en conflit.

Leurs plus vieux adversaires, les Boers, sont bien connus et je ne m'arrêterai pas à les décrire. A l'époque où j'ai visité le Lessouto pour la première fois, l'opinion en Europe leur était nettement défavorable. Cependant il y avait, dès ce moment, parmi eux des hommes pieux, célébrant le culte de famille avec leurs serviteurs indigènes. D'autre part, grâce à l'influence de la Faculté de théologie de Stellenbosch, ils possèdent maintenant, à la tête d'une bonne partie de leurs églises, d'excellents pasteurs, animés d'un vrai zèle missionnaire. Il n'en est pas moins vrai que, par tradition, par intérêt, le Boer est l'ennemi naturel de l'indigène. Le principe fondamental de la constitution, dans les pays où il est souverain, est qu'aucun indigène, fût-il le fils d'un ancien chef du pays, ne peut posséder un pouce de terrain, ni arriver jamais à la jouissance des droits civils. Un propos malicieux qui court au Sud de l'Afrique veut qu'un Boer ne soit heureux que quand, aussi loin que sa vue peut s'étendre, il ne voit d'autre habitation humaine que la sienne. Dès lors, comment voulez-vous qu'il ne regarde pas d'un œil attristé et plein de convoitise les vallées et les montagnes du Lessouto, où son bétail prospérerait si bien, d'autant plus que par deux fois déjà il a cru tenir sa proie et qu'il ne l'a lâchée que parce que le colosse britannique s'est mis en mouvement pour la lui arracher?

Si des Boers nous passons aux Anglais de la Colonie, nous sentons dès l'abord que nous sommes sur un terrain tout différent. Ici, les idées et surtout les institutions s'inspirent d'un incontestable libéralisme; point d'inégalité irrémédiable; tout indigène peut, moyennant certaines conditions, aspirer et arriver à la propriété immobilière et à la majorité civile et politique. Il faut ajouter qu'au nombre des législateurs et des magistrats qui se sont succédé

dans la Colonie, il y a eu de vrais philanthropes, et il n'est que juste de reconnaître, tout en faisant la part de regrettables inconséquences, qu'au Sud de l'Afrique la politique de l'Angleterre vis-à-vis des indigènes a été en général une politique d'équité et de générosité. Pour ne citer qu'un exemple, les missionnaires ont toujours rencontré pour ce qui concerne l'instruction des noirs, une rare bienveillance de la part de l'Administration.

Et pourtant, on se tromperait lourdement en croyant que les indigènes peuvent compter sur l'élément colonial anglais comme sur un allié toujours assuré et bienveillant. Il n'y a pas à s'y tromper, l'école philanthropique était dès 1881 en déclin dans les conseils de la Colonie. Des deux hommes qui l'incarnaient dans le Parlement du Cap, l'un, l'illustre Saul Solomon, était gravement malade et ne devait plus reparaître dans l'Assemblée où tous écoutaient sa parole avec respect; l'autre, M. Irvine, de Kingwilliamstown, qu'on appelait l'ami des indigènes, venait de se retirer de la vie publique et il me disait lui-même qu'il n'aurait pas de successeur.

Si les partisans d'une politique indigène équitable ont perdu du terrain, il est une autre école qui semble en gagner, c'est celle du fait accompli, de la force qui prime le droit. Quand j'arrivai au Cap, en janvier 1883, le premier journal qui me tomba entre les mains contenait le discours d'un certain colonel Schermbrücker, un Allemand naturalisé, qui représente dans toute leur violence les idées, ou plutôt les passions, de la tendance coloniale. J'ai retenu quelques fragments de ce discours. « Laissons à Exeter Hall, disait l'orateur, tout le jargon philanthropique et hypocrite et appelons les choses par leur nom : entre les indigènes et nous, c'est une lutte sans merci, la lutte du christianisme contre le paganisme, de la civilisation contre la barbarie, du blanc contre le noir; et dans cette lutte il faut que l'un des deux adversaires succombe... » Voilà le mauvais esprit colonial; vous le trouverez au Cap comme ailleurs; il naît presque forcément de l'intérêt, cette raison suprême et dernière de la plupart des actions humaines.

Nous l'avons bien constaté, en 1883, mes compagnons de voyage et moi, dès nos premières étapes à travers la Colonie. Plus d'une fois, nous

nous étions senti le cœur triste et oppressé en entendant le langage méprisant des blancs, en voyant dans les rues et sur les routes ces pauvres noirs à l'apparence misérable, en pensant à l'avenir de leur race, fatalement condamnée, non pas à disparaître comme ailleurs, mais à être partout supplantée par l'étranger. Aussi avons-nous éprouvé un inexprimable soulagement à nous trouver avec des missionnaires. Je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti lorsque, le soir de notre arrivée à Hermon, nous avons vu les premières écoles et la première église indigène. Nous marchions à côté des wagons, lorsque tout à coup le vent nous apporta un bruit confus de voix, puis un doux chant de bienvenue. Nous levons les yeux et voici, sur le haut de la colline, rangés à droite et à gauche de la route, dans leurs plus éclatants costumes, maître d'école en tête, bannières déployées, les enfants et les membres de l'église d'Hermon venus à notre rencontre, selon la touchante coutume du pays, et tournant vers nous des figures où rayonnaient la joie et l'affection. Les larmes nous sont venues aux yeux, à mes compagnons et à moi, et sans nous communiquer nos impressions, nous avons eu, je crois, la même pensée. Cet instant, mieux que tout le reste, nous avait révélé la Mission et nous nous sommes dit tout bas : Oui, pour l'honneur de l'humanité, il est bon qu'il y ait des missionnaires ! Car dans la grande lutte pour l'existence où chacun poursuit son intérêt, où le fort écrase le faible, le missionnaire pense au noir, se fait son ami dans la bonne et dans la mauvaise fortune ; il est bien sur la terre le représentant authentique, le disciple immédiat de Celui qui étant en forme de Dieu, a pris la forme de serviteur et a laissé toutes choses pour chercher et sauver ce qui était perdu !

Les indigènes savent à quoi s'en tenir sur leurs missionnaires. Il y a quelques mois seulement, un chef, nommé Sékaké, suivi de sa troupe, voit s'approcher deux ou trois cavaliers européens. Il les observe un instant, puis soudain, se tournant vers ses hommes : « Faites place ! cria-t-il. Ce ne sont pas des Makhooa, ce sont des Baruti. Ce ne sont pas des blancs, ce sont des missionnaires ! »

Ce rôle d'amis et de conseillers de la tribu n'a jamais été facile. Souvent il a été, il est encore, très laborieux. Les Bassoutos, pas plus que les autres hommes, n'aiment les conseils et ne croient tenus de les suivre toujours; parfois, il faut braver leur mécontentement pour les servir et leur dire la vérité. Je dirai plus, c'est toujours malgré eux, à leur corps défendant, que les missionnaires se sont mêlés aux affaires publiques. Ils y ont été amenés par la force des choses, ils s'en retireront quand ils le pourront.

Le Gouvernement du Cap a entrepris la publication d'un recueil de toutes les pièces officielles concernant les Bassoutos : les deux premiers volumes embrassent l'espace qui s'est écoulé entre 1838 et 1861. En les feuilletant, vous trouvez presque à chaque page les noms de nos missionnaires, des lettres d'eux, des traces de leur influence. Veut-on savoir dans quel sens cette influence s'est exercée ? Il faut relever le témoignage qui leur est rendu dans l'introduction du second volume : le caractère officiel et la situation des auteurs du recueil donnent à ce témoignage une certaine valeur : « Si les missionnaires ont dû beaucoup à Moshesh, celui-ci certainement leur dut davantage. Quelques-uns ont dit que c'est le Gouvernement anglais qui, par son attitude favorable et sa protection, a fait la grandeur de Moshesh. D'autres ont émis une thèse plus hardie : Ce sont les Boers, disent-ils, qui ont sauvé le peuple des Bassoutos, en lui servant de rempart contre les agressions du dehors. De fait, c'est aux missionnaires français, plus qu'au concours de tous ces éléments étrangers, qu'il faut attribuer le fait que les Bassoutos ont subsisté et forment actuellement une tribu puissante. Sans eux, la décomposition du corps social aurait suivi de près le retour de la prospérité; les éléments divers qui le constituaient, ne s'étant pas encore fondus, se seraient désagrégés. Les missionnaires surent voir le danger de l'anarchie et travaillèrent de toutes leurs forces à fortifier le pouvoir et l'influence du grand chef qui n'était pas seulement leur ami, mais le seul homme capable de maintenir l'ordre dans le pays. »

Cette action discrète et tutélaire de la Mission s'est poursuivie jusqu'à notre temps, et si le rétablissement du protectorat de la Reine, substitué en

1883 à celui de la Colonie, a depuis lors assuré à la tribu des Bassoutos une nouvelle période d'existence nationale et un nouveau temps de grâce, il est certain que nos missionnaires ne sont pas étrangers à ce résultat.

Plus récemment encore, ils ont fait ce qui était en leur pouvoir pour défendre les intérêts de la tribu dans l'élaboration de l'Union Sud-Africaine maintenant organisée. Ici encore, ils sont restés fidèles à la tradition constante de la Mission et, pour autant qu'ils l'ont pu, ils ont assuré encore une fois aux Bassoutos cette survivance nationale qui a été à plusieurs reprises accordée à leurs prières.

***

Il me reste à parler de l'œuvre proprement dite de la Mission, c'est-à-dire de son activité pédagogique et religieuse.

Le but poursuivi, cela va sans dire, a été, dès le premier jour, la conversion de la tribu. Toute Mission a pour objet la conversion du peuple au milieu duquel elle s'exerce; mais où gît la différence, c'est dans la manière dont on essaie d'obtenir cette conversion. Le principe constant de notre Mission a été d'y arriver par le moyen des indigènes. *En d'autres termes, la création d'une église capable de se suffire à elle-même a toujours été l'objet de ses efforts. Les premiers missionnaires, avec une clairvoyance qui leur venait de l'Esprit de Dieu, ont posé les principes sur lesquels leurs successeurs n'ont eu qu'à bâtir. M. Casalis me racontait que lorsque les premières conversions se produisirent, lui et ses collègues résistèrent à la tentation de retenir et de grouper autour d'eux les nouveaux chrétiens, de manière à former, comme cela s'est fait ailleurs, un village de néophytes : « Où tu as été appelé, là tu dois rester et chercher à convertir tes frères. » Cette règle a été suivie; l'évangélisation par les indigènes a toujours été et est encore à l'heure qu'il est un des traits caractéristiques de la physionomie de nos églises.*

L'effort de nos missionnaires a tendu, dès la première heure, à créer des

églises autonomes, dotées de ce que les Anglais appellent le « Self support ». Lors du Jubilé cinquantenaire, parlant au nom du Comité et des églises de France, nous avons dit aux chrétiens bassoutos, sur tous les tons et en toutes occasions, dans les annexes et dans les églises, dans le sein des consistoires et en public, au Jubilé, que le temps viendrait où les chrétiens bassoutos ne pourraient plus compter que sur eux-mêmes et qu'ils devaient s'y préparer encore plus activement que par le passé.

Ce temps est-il venu? Examinons la question. La condition essentielle d'une vie d'église autonome existait dès 1883. En inculquant aux premiers convertis l'idée que leur devoir était d'évangéliser, les missionnaires avaient posé, dès l'origine, le bon fondement, la vraie notion de l'Église qui n'est pas un pensionnat, un hôpital, mais toute une armée. Sur ce fondement la véritable vie d'église, avec ses fonctions, s'était développée. L'Église existait, avait conscience d'elle-même, se réunissait en assemblée générale, délibérait sur ses intérêts, sur les cas de discipline, sur ses devoirs d'évangélisation ou de mission. Vous aviez, d'autre part, les éléments du ministère indigène dans ces anciens qui assistent le pasteur dans la surveillance du troupeau, dans ce corps d'évangélistes qui ne résident pas, comme cela se fait par exemple dans la Mission américaine, à la station, mais dans l'annexe où ils instruisent les catéchumènes et font la cure d'âme. Vous aviez même un acheminement vers le pastorat indigène dans la classe théologique de Morija, où l'on préparait quelques jeunes gens en vue de la consécration qui ne leur sera toutefois donnée qu'après un temps d'essai. Enfin, vous aviez dans le Synode l'Église constituée et représentée dans tous ses éléments, se donnant à elle-même une discipline, s'essayant au « Self-government ».

C'étaient là, n'est-il pas vrai ? de beaux résultats, garantissant pour l'Église une vie saine et forte et que l'essor pris ces dernières années par la Mission a considérablement accentués. Qu'est-ce donc qui empêche ces églises de se suffire à elles-mêmes dès aujourd'hui? Une seule chose : leur jeunesse. *La vie religieuse peut tout, excepté faire l'œuvre du temps. Le caractère chrétien, tel que nous le voyons chez nous, est le produit, non*

seulement de notre foi individuelle, mais des générations de chrétiens qui nous ont précédés. Tous les efforts des missionnaires ne peuvent rien contre cette loi. La trempe du caractère, la solidité du jugement, sauf exception, manquent encore. Peut-on s'en étonner quand on voit, dans la première épître aux Corinthiens, l'état moral d'une église dont saint Paul a été le missionnaire et où cependant se produisaient les scandales que l'on sait.

J'en conclus que notre œuvre n'est pas finie au Lessouto.

Nous n'imiterons pas la hâte excessive de telle Société qui, guidée en cela par des principes erronés et poussée peut-être par des amis trop impatients de nouveautés, a mis ses missionnaires à la charge de leurs convertis. Il en est résulté de graves perturbations. Et je pourrais citer telle communauté indigène qui a été pendant trois ans sous discipline, c'est-à-dire privée de la communion, parce qu'elle ne pouvait pas ou ne voulait pas faire le salaire de son missionnaire. Une église doit salarier les pasteurs sortis de son sein; elle peut et doit tout payer, sauf le missionnaire qu'une autre église a envoyé.

Nous devons donc rester au poste où Dieu nous a placés jusqu'à ce que notre tâche y soit achevée. Non pas qu'il s'agisse de nous étendre indéfiniment au Lessouto. Au contraire, une fois les postes occupés, — et ils le sont presque tous, — nous tendrons à diminuer, à nous rendre de plus en plus inutiles, comme nous y avons tendu dès les premiers jours. Mais, pour que cette dernière partie de l'œuvre, la moins attrayante, la plus difficile, réussisse, il faut qu'une chose ne diminue pas : c'est notre amour pour les Bassoutos et leurs missionnaires. En mission plus qu'ailleurs, il faut que l'Église s'inspire de l'exemple de son divin Roi : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. »

* * *

Le Jubilé de 1908 a confirmé, en la dépassant, l'attente de ceux qui ont célébré le Jubilé de 1883. Le résultat alors entrevu, le quart de siècle écoulé

depuis lors n'a fait que le consolider. Aujourd'hui plus qu'alors elle apparaît à notre vue éblouie, la double et grande œuvre que Dieu a accomplie au Lessouto par les fils de nos églises de langue française : une nation sauvée, une église fondée!

Une nation sauvée, car il est impossible de caractériser autrement ce fait, extraordinaire dans l'histoire, d'un petit peuple ne comptant guère en 1833, époque de l'arrivée de nos premiers missionnaires, que 35.000 à 40.000 âmes et qui possède aujourd'hui, d'après les évaluations officielles, environ 450.000 âmes!

Une église fondée et possédant, grâce à la Mission et à son propre développement, tous les organes essentiels de la vie : les éléments d'un gouvernement autonome, dans le pastorat indigène, le synode et la conférence mixte; les éléments de l'indépendance financière, dans la caisse centrale et les autres collectes indigènes; et enfin les éléments de cette expansion sans laquelle il n'est pas de vie saine, dans l'œuvre admirable d'évangélisation accomplie au Lessouto même et dans la participation à l'œuvre de conquête du Zambèze.

En un mot, sauver un peuple de la destruction et placer, au sein de ce peuple, comme une cité de refuge sur la montagne, une église rayonnante et conquérante, c'est là ce que Dieu a accompli au Lessouto par le protestantisme français.

Quand j'envisage ce double fruit de notre travail et de notre amour, mon cœur brûle et je me demande pourquoi les résultats obtenus dans l'Afrique du Sud ne se produiraient pas aussi dans nos autres missions? Pourquoi chacune d'elles ne deviendrait-elle pas, avec les années, un second Lessouto? Et surtout, je me demande pourquoi notre pays lui-même ne verrait pas s'accomplir les miracles dont nous avons été les témoins et les instruments dans l'Afrique méridionale?

Je n'ai pas reçu mission d'inscrire sur la première page de ce livre une dédicace, mais je ne crois pas trahir l'intention des auteurs en en faisant hommage, en leur nom et au nom de notre Société, à nos églises de langue

française. L'apôtre Paul a dit : « La femme sera sauvée en devenant mère. » Cette parole ne peut-elle pas s'appliquer à l'Église, et particulièrement à l'Église française, elle, la Mater dolorosa *de la Réforme, elle qu'une persécution séculaire a privée d'une grande partie de ses enfants? N'a-t-elle pas acquis, dans la Mission du Lessouto, la preuve qu'elle possède encore la vertu d'enfanter à Jésus-Christ des âmes et des nations? Oh! que cette puissance, elle sache tout d'abord y croire; qu'elle puise dans la certitude de sa fécondité un renouvellement de force et de courage; qu'elle se voue, avec l'ardeur des premiers jours, à son apostolat dans le monde et qu'elle ne renie pas, qu'elle ressaisisse au contraire, avec plus de confiance que jamais, la tâche que Dieu lui propose au sein de notre patrie.*

Quelle joie, quelle source de gratitude infinie ce serait pour nos cœurs : la Mission du Lessouto rendant à notre Église la confiance dans sa propre vitalité et lui donnant de pouvoir sentir une France nouvelle tressaillir dans son sein!

A. Boegner.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDES



Un village du Lessouto.

I

LES ORIGINES DE LA MISSION

Lorsque la paix, après les longues guerres de l'Empire, fut rétablie, la religion regagna rapidement le terrain perdu pendant le dix-huitième siècle. Sous le règne de Napoléon, si la haine antichrétienne ne se manifestait plus, si le déisme de Rousseau et de Robespierre n'avait plus de fidèles, l'indifférence religieuse était souveraine. La France alors ne vivait que sur les champs de bataille, dans la fièvre des victoires.

« Imaginez à Paris, écrivait le pasteur Boissard, une population de dix mille âmes dont cinquante ou cent se rendent régulièrement au culte. »

A Nîmes, le pasteur Gonthier constatait, avec tristesse, que pas un homme ne participait à la communion.

« Les pasteurs prêchaient, a écrit Samuel Vincent, qui avait traversé cette période de mortelle indifférence, le peuple les écoutait, le culte conservait ses formes. Hors de là personne ne s'en occupait, personne ne s'en souciait, et la religion était en dehors de la vie de tous... »

Qui veut mesurer le chemin parcouru doit revenir au point de départ, car l'humilité des origines fait grandir la reconnaissance pour les bénédictions accordées.

Sans doute, le protestantisme français avait compté d'éminents défenseurs des idées religieuses que Chateaubriand avait poétisées, et

les noms de Necker, de Mme de Staël, de Benjamin Constant s'unissaient à celui de l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*. Mais ce n'était pas assez de proclamer les vérités chrétiennes, il fallait en prouver la puissance et des paroles passer aux actes. Telle fut l'œuvre du Réveil religieux.

Évangéliser apparut comme le premier devoir et c'est à la Bible que fut réservé le privilège de réveiller les âmes. Rien de plus émouvant que cette résurrection de l'influence biblique. Plus d'un siècle s'était écoulé depuis que le Livre saint avait été publié par les Églises protestantes de France, victimes des persécutions. On vit alors partout se créer des comités auxiliaires de la Société biblique fondée en 1819; il n'était pas d'Église qui ne voulût consentir des sacrifices pour posséder les Saintes Écritures. Aussi Samuel Vincent pouvait-il écrire que « la Réforme faisait son second et dernier pas et ramenait le christianisme à sa source pure et à son autorité véritable ». On pouvait prévoir, dès ce moment, que les chrétiens comprendraient le devoir sacré de la mission en terre païenne en se souvenant que l'Évangile du royaume doit être annoncé à toutes les nations.

La France protestante n'avait-elle pas été, depuis la Révocation de l'édit de Nantes, une terre de mission, et d'une mission plus redoutable que celle des terres lointaines où le missionnaire entend, près de sa demeure, rugir les bêtes féroces ?

Comment ne pas rappeler les paroles d'Antoine Court, réclamant des jeunes gens consacrés à la mission de France l'esprit du Désert : « J'entends par là, disait-il, un esprit de mortification, de consécration, de prudence, un esprit de réflexion et de grande sagesse et surtout de martyre qui, leur apprenant tous les jours à mourir à eux-mêmes, les dispose courageusement à perdre la vie dans les tourments et sur un gibet, si Dieu les y appelle. »

Combien de ces humbles missionnaires, pénétrés de ce sublime esprit, tombèrent martyrs ! Mais leur mort sainte faisait naître de

nouvelles vocations et Court pouvait écrire, au lendemain du supplice de l'un de ses plus chers disciples, que « cette mort, bien loin de causer quelque découragement parmi nos jeunes gens, ne sert qu'à enflammer leur zèle. Rien n'est si beau que les sentiments qu'ils expriment et ce qu'il y a de plus digne d'admiration, c'est que, depuis cette mort, il se présente deux nouveaux sujets ».

Une Église qui, dans le passé, avait donné au Christ de tels serviteurs, ne pouvait demeurer indifférente à un apostolat qui, dans l'histoire du christianisme, devait faire du dix-neuvième siècle le siècle des missions.

Les protestants français étaient demeurés étrangers au mouvement religieux qui avait créé en Angleterre, en Saxe, en Danemark, les premières Sociétés de Missions, et, par suite des guerres qui, pendant tant d'années, avaient entravé tout rapport avec les Églises évangéliques des autres pays, ils avaient ignoré les progrès de l'Évangile dans les contrées païennes. Aussi accueillirent-ils avec un intérêt qui ne cessa de grandir, les nouvelles de ces champs de mission. Dans le premier journal qui parut à cette époque, *Les Archives du Christianisme,* le pasteur Frédéric Monod consacra, sous ce titre : « Annales des progrès de l'Évangile sur la terre », des articles aussi nombreux que variés à la cause missionnaire, en utilisant les rapports et les journaux des Sociétés de Londres, de Barmen, des frères Moraves (1). Toulouse, dès 1820, eut sa première Société fondée par le pasteur Chabrand, dont les membres se réunissaient pour prier en faveur des missionnaires et se tenir au courant de leurs travaux. Paris devait suivre cet exemple; mais il n'était pas question alors d'entreprendre des œuvres de mission: on ne pensait qu'à s'associer aux efforts d'autres Sociétés, et en particulier de la mission de Bâle, comme le faisaient les amis des

(1) Voir l'intéressante thèse de M. N. Christol : *Les Origines de l'Œuvre missionnaire en France au dix-neuvième siècle.* Paris, 1906.

missions à Strasbourg. Il est d'autant plus intéressant de rappeler que c'est à l'intervention fraternelle du Dr Blumhardt, directeur de cette mission, qu'il faut faire remonter la création de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Le 4 avril 1822, date qui ne saurait être oubliée, il proposa à quelques amis chrétiens de Paris « la formation d'une Société ayant pour but la propagation de l'Évangile parmi les païens ». Un tel appel devait être entendu et, à la fin de cette même année, le 4 novembre 1822, la *Société des Missions évangéliques parmi les peuples non chrétiens* était fondée. Son Comité réunissait les représentants les plus zélés et les plus connus du protestantisme français : Jean Monod, Marron, Juillerat, Gœpp, Boissard, Stapfer, Lutteroth, Delessert, Bartholdi, Kieffer, De Stael, Waddington, Dobrée. L'amiral Ver-Huell en devint le président. Le 10 décembre, le Comité, par une circulaire répandue à dix mille exemplaires, annonçait sa fondation aux Églises de France. Il appartiendra à l'historien de la Société des Missions de faire connaître les sympathies que rencontra cette œuvre si nouvelle.

Docteur Blumhardt.

Le jour vint où le Comité, devant l'intérêt grandissant des Églises, comprit que ce n'était pas assez de préparer, dans la maison qu'il avait fondée et dont le pasteur Galland fut le premier directeur, quelques missionnaires appelés à entrer au service d'autres Missions. Il parut nécessaire d'envisager la grave question d'un champ de travail qu'occuperaient les missionnaires de la Société. Dans sa séance du 31 octobre 1827, cette question fut mise à l'ordre du jour; le Comité nomma une commission composée de MM. Stapfer, Lutteroth, Mark Wilkes, et la chargea de lui présenter un rapport. Cinq mois plus tard, le 24 mars 1828, M. Stapfer exposait au Comité « les raisons nombreuses qui avaient fait penser à la commission qu'une mission

entreprise parmi les Aronarques, tribu indienne de l'Amérique du Nord, non loin des rives de l'Essequibo, pourrait, par la grâce de Dieu, être couronnée du plus heureux succès ».

Le Comité se montra très intéressé par cette communication, mais ne voulut pas cependant prendre de décision et engagea la commission à poursuivre ses recherches. Chacun comprenait la gravité des circonstances, car c'était engager l'avenir, et une direction d'en Haut paraissait nécessaire. Il fut aussi question de la Guyane hollandaise où les frères Moraves avaient déjà des établissements. Mais, au moment où la commission allait procéder à de nouvelles enquêtes, une porte sembla soudainement s'ouvrir (11 décembre 1828).


Amiral Ver-Huell.

Le pasteur Mark Wilkes avait été du nombre de ces chrétiens anglais qui s'établirent en France après la chute de l'Empire et se montrèrent les amis les plus dévoués de nos Églises. C'était à ce titre qu'il était entré dans le Comité de la Société des Missions, dont il devait être l'un des membres les plus zélés. Au retour d'un voyage à Londres, à la fin de l'année 1828, il raconta qu'ayant rencontré le Dr Philip, arrivant du Cap de Bonne-Espérance, il lui avait fait part de la difficulté qu'éprouvait le Comité dans le choix d'un champ de travail pour ses missionnaires. C'est alors que le docteur parla du Sud de l'Afrique, qu'il habitait depuis de longues années, où se poursuivait déjà une œuvre admirable. Venu pour plaider la cause de la mission en Angleterre, avec quelle joie ne verrait-il pas des mis-

sionnaires français s'établir dans ces contrées : son concours leur était acquis et il n'épargnerait rien pour les aider dans leur grande tâche. Cette proposition fut accueillie comme une réponse aux prières qui si souvent avaient accompagné les travaux de la commission. Aussi le Comité demanda-t-il au Dr Philip de vouloir bien se rendre à Paris, afin d'avoir avec lui un sérieux entretien (1).



Docteur Philip.

On ne lira pas sans émotion les résolutions prises par le Comité, dans cette séance du 28 janvier 1829, où fut décidée la création de notre mission africaine :

« 1° Envoyer des missionnaires au Sud de l'Afrique;

« 2° Les envoyer au nombre de trois, savoir : Prosper Lemue, d'Esquehéries (Aisne), Isaac Bisseux, de Lemé (Aisne), et Samuel Rolland, de Pierrefontaine (Doubs);

« 3° Leur assigner pour premier champ de leurs travaux le district indiqué par le Dr Philip, situé à vingt-cinq milles de la ville du Cap, pour y instruire les esclaves hottentots, se réservant de les envoyer plus tard, et lorsqu'ils seront suffisamment préparés, fonder des stations hors des limites de la colonie;

« 4° Entretenir ces missionnaires à ses propres frais, ne les placer au service d'aucune Société étrangère et diriger lui-même leurs travaux;

(1) Le Dr Philip, surintendant des missions de Londres au Sud de l'Afrique, a joué pendant quelques années un rôle de premier ordre dans la politique coloniale. C'est grâce à lui surtout que les droits des indigènes ont fini par être reconnus. Il a été de tout temps un des soutiens les plus fidèles, un des conseillers les plus autorisés des missionnaires du Lessouto.

« 5° Accepter avec reconnaissance l'offre de M. le D[r] Philip qui veut bien se charger d'exercer sur eux une surveillance paternelle et de leur donner les conseils et les directions dont ils auront besoin dans leur nouvelle carrière ;

« 6° Leur faire faire le voyage du Cap dans la société de M. le D[r] Philip dont le départ pour l'Afrique méridionale est fixé au mois de mai prochain. »

L'illustre amiral Ver-Huell présidait cette séance solennelle et il se fit l'interprète des sentiments du Comité. MM. Lemue, Bisseux et Rolland furent introduits et communication leur fut donnée de la mission qui allait leur être confiée. « Puis M. le président, dit le procès-verbal, les a engagés à manifester leurs sentiments à cet égard et leur a demandé de faire connaître au Comité s'ils acceptaient cette vocation avec joie et s'ils étaient disposés à en remplir tous les devoirs. Tous trois déclarèrent que la décision qui avait été prise les remplissait de joie et qu'ils étaient prêts à annoncer le Sauveur aux païens du Sud de l'Afrique. »

L'amiral leur adressa les paroles les plus émouvantes, tel un père s'adressant à ses fils. Ils se souvinrent avec émotion du jour où ils avaient accompagné à sa dernière demeure le fils du président du Comité, alors que, devant le cercueil de celui qu'il pleurait, il leur avait dit : « Mes amis, Dieu m'a ôté mes enfants, vous êtes désormais mes enfants. »

Nul n'a aimé la mission d'une affection plus profonde que l'amiral Ver-Huell, celui que Napoléon avait appelé le brave des braves, et la mission du Sud de l'Afrique qui venait de se fonder devait trouver en lui le soutien le plus dévoué, car il allait vivre la vie des missionnaires, s'associer à leurs épreuves et se réjouir de leurs succès.

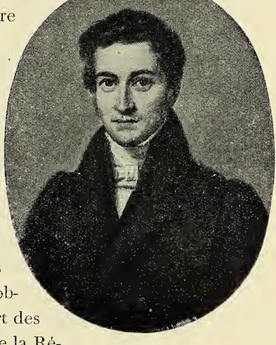
Si les missionnaires étaient préparés pour cette grande tâche, ils le devaient à la direction de M. le pasteur Grand-Pierre, qui avait remplacé M. Galland obligé de se retirer à cause de sa santé. Pasteur

suffragant de l'Église française de Bâle, M. Grand-Pierre avait été recommandé d'une manière particulière par MM. Blumhardt et Vinet au Comité, comme l'homme le plus capable, par sa piété comme par ses rares qualités, de remplir ces difficiles fonctions. Non sans hésitation, il accepta la vocation qui lui était adressée, et fut nommé directeur de la Maison des Missions le 8 décembre 1826.

Le nom de M. Grand-Pierre est inséparable de l'histoire de la mission africaine. Il avait la plus haute idée de la vocation missionnaire et si, pour lui, une foi profonde pouvait seule la provoquer, seule aussi la préparation la plus sérieuse pouvait la remplir. Il exigeait de ses élèves une culture supérieure, dans la persuasion que les hommes chargés d'annoncer l'Évangile aux païens et de fonder des sociétés nouvelles devaient être fortement armés pour une tâche aussi difficile. Ce sentiment le domina plus encore le jour où il fut décidé que le Comité prenait la haute direction d'une mission qui, française dans ses origines, devait l'être aussi dans son développement, par ses méthodes comme par son esprit.

Dans les quelques mois qui précédèrent le départ des premiers missionnaires, le Comité ne cessa d'étudier les mesures à prendre pour assurer le succès d'une entreprise que les Églises entouraient de leur sympathie et de leurs prières. Il faut savoir se reporter à ces temps lointains pour comprendre la grandeur des événements. Pour la première fois, dans leur tragique histoire, les protestants de France pouvaient évangéliser les nations. Aussi, profonde fut l'émotion lorsque, le 2 mai 1829, à la veille de leur départ, MM. Bisseux, Lemue et Rolland furent consacrés dans l'église de Sainte-Marie. On eut le sentiment que le Christ, comme aux jours de sa vie terrestre, faisait retentir la grande parole : « Toi, suis-moi », et que cette parole était entendue. Il était permis de parler d'héroïsme chrétien en pensant aux redoutables dangers qui menaçaient ces jeunes hommes dans ces pays inconnus qu'on ne pouvait atteindre qu'après de longs mois

d'une pénible navigation. Il fallait alors trois mois de mer pour aller au Cap ; les départs étaient encore rares, et les missionnaires durent attendre deux mois, en Angleterre, avant de pouvoir s'embarquer sur le *King Charles*, le samedi 18 juillet 1829. A vues humaines il pouvait sembler qu'ils disaient un éternel adieu à la France, et Frédéric Monod, qui les avait accompagnés à bord du navire, écrivait : « Samedi soir je leur ai fait mes derniers adieux ; nous avons encore prié, les trois frères et moi ; un quart d'heure après, nous nous sommes perdus de vue pour ne nous revoir peut-être que dans le royaume de notre Maître où nous nous sommes donné un rendez-vous assuré. »


M. Grand-Pierre.

Le 7 octobre, après une navigation parfois périlleuse, car ils avaient échappé à la tempête comme aux pirates, les missionnaires débarquaient au Cap. Ils y furent l'objet d'un accueil émouvant de la part des descendants des réfugiés français de la Révocation de l'édit de Nantes. Privés de toutes relations avec la mère patrie depuis plus d'un siècle, contraints par la domination hollandaise de ne plus célébrer le culte dans la langue maternelle — persécution indigne d'un peuple protestant, — ils n'en avaient pas moins conservé pour la France le plus vif attachement. Le temps avait fait son œuvre de brutale séparation, et seuls les noms des Malherbe, des Dutoit, des Villiers, des Duplessis rappelaient l'origine de ces colons. La France fit le sujet de nombreux entretiens avec nos missionnaires, qui avaient appris le hollandais. De degrés en degrés, les colons remontaient à leurs ancêtres et se retrouvaient français.

Le Comité des missions, évoquant le souvenir de ce glorieux passé, avait remis aux missionnaires une adresse destinée aux chefs de famille des descendants des réfugiés français au Cap de Bonne-Espérance. Ce fut dans le temple de Paarl — en français, La Perle, — devant la foule de ces descendants des proscrits de la Révocation, qu'ils en donnèrent lecture. « Vous n'avez point, sans doute, oublié la patrie qui a donné le jour à vos ancêtres, disait l'adresse, et le beau nom de la France réveille sûrement dans vos cœurs de douces, quoique tristes émotions. Cette assurance nous fait attendre de vous que vous voudrez bien accueillir avec affection et bienveillance des fils de votre ancienne patrie. »

L'opposition était frappante entre le passé, qui avait vu les protestants fuyant la persécution et le présent, qui voyait les fils des persécutés se rendre librement dans cette terre de refuge pour se consacrer à l'évangélisation des païens.

Isaac Bisseux (1808-1896).

De telles paroles trouvèrent le chemin des cœurs, et, si les missionnaires eussent écouté les prières des colons, ils fussent restés au milieu d'eux. Cependant, accédant à leurs supplications, M. Bisseux décida de se fixer à Wagenmaker (ou vallée du Charron), pour instruire les esclaves de cette colonie, car l'esclavage ne devait être aboli que quelques années plus tard. C'est là que M. Bisseux devait accomplir une œuvre admirable, pendant plus d'un demi-siècle, et rarement ministère rencontra plus de bénédiction, précieuse récompense d'un zèle et d'une piété qui ne connurent point de défaillance (1).

---

(1) Isaac Bisseux, né à Lemé (Aisne) en 1808, partit pour l'Afrique du Sud en 1829, se fixa dans

Sur le conseil du Dr Philip, MM. Lemue et Rolland se dirigèrent vers la Cafrerie. La vie du désert commençait pour eux. Il est difficile de donner une idée de l'extraordinaire intérêt que faisait naître leur correspondance. Nul n'en prenait connaissance avec plus de sympathie que le vénérable président du Comité. « Il était d'usage, a écrit M. Grand-Pierre, que toutes les lettres des missionnaires d'Afrique lui fussent envoyées et lues avant la séance du Comité, où il en entendait encore la lecture, et il lui tardait qu'elles parussent dans le *Journal des Missions* pour avoir la satisfaction d'y revenir. » Aujourd'hui encore elles ne peuvent être lues sans émotion, car il n'est rien de plus admirable que cette marche en avant, au milieu de périls sans nombre, dans une lutte incessante contre des ennemis tels que la soif, les bêtes féroces et les menaces de mort des païens.

Cependant le lourd wagon, seul abri des missionnaires, s'avançait lentement, jour après jour, pendant de longs mois, traîné par de nombreuses paires de bœufs. Il fallut bientôt reconnaître que la Cafrerie ne pouvait devenir le champ de travail auquel le Comité avait tout d'abord pensé, car déjà d'autres Sociétés de missions l'occupaient et, d'un autre côté, la situation politique du pays était menaçante.

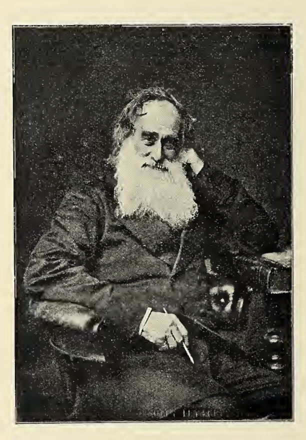
On décida alors de choisir un autre champ de travail et de se rendre chez les Béchuanas où les missionnaires arrivèrent après un dur voyage de soixante-huit jours.

Douloureuse est l'histoire des origines de la mission africaine. Au début, de grandes espérances, suivies trop vite de cruelles déceptions. Reçus à Kuruman avec l'affection la plus fraternelle par Moffat, dont le nom s'unit si étroitement à celui de Livingstone, ils discutèrent avec lui la question si sérieuse du champ de travail à occuper et, sur ses indications, Rolland se dirigea seul vers Mosika, capitale des Baharoutsi, dont le chef Mokata se montrait très favorable. Il sembla dès

---

la vallée du Charron (Colonie du Cap), où s'écoula toute sa vie missionnaire. Il prit sa retraite en 1894, et mourut à Montagu (Colonie du Cap) en 1896.

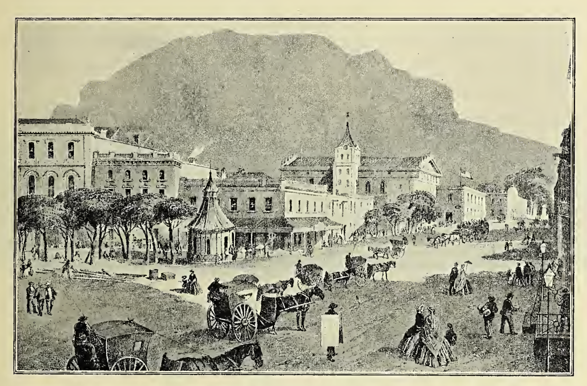
lors que la mission devait s'établir auprès de lui et la nouvelle en fut accueillie à Paris avec une profonde reconnaissance. Lemue, après un voyage dans le désert du Kalahari, retrouva Rolland à Kuruman; mais l'incertitude de la situation, les bruits de guerre entre peuplades indigènes suspendirent leur départ pour Mosika. De tous les chefs païens, Mosélékatsi, dont les Baharoutsi étaient les vassaux, se montrait le plus sanguinaire et le plus faux. Cependant, à sa demande, MM. Lemue et Rolland — qu'accompagnait M. Pellissier, le quatrième missionnaire parti pour l'Afrique, et arrivé quelques semaines plus tôt, le 8 juin 1831, à Kuruman, — reprirent la route de Mosika. L'emplacement de la nouvelle station fut choisi; travaillant avec ardeur, ils construisirent la maison qui devait les abriter. Mosélékatsi voulut les recevoir et Pellissier se dévoua dans l'espérance de le gagner à la cause de la mission; mais il put se convaincre de la duplicité du chef africain et des dangers qui le menaçaient. L'heure vint où la fuite immédiate s'imposa; il fallut en hâte tout abandonner et, chargeant les wagons, s'enfoncer de nouveau dans les grandes solitudes pour revenir à Kuruman, dans la tristesse, mais non dans le découragement... le chrétien ne se décourage pas.



Docteur Moffat.

Les missionnaires s'établirent à Lattakou où une œuvre déjà commencée leur fut cédée par le Dr Philip. Mais ils ne purent y séjourner

longtemps, car l'endroit était malsain, et ils fondèrent la station de Mothito qui leur fut concédée par Mahoura, chef d'une petite tribu. Les missionnaires français avaient montré, dans ces circonstances si difficiles, une énergie et une foi qui justifiaient ce beau témoignage que leur rendait le Dr Philip : « Je suis heureux, écrivait-il au Comité, de vous apprendre que la conduite qu'ils ont tenue justifie pleinement

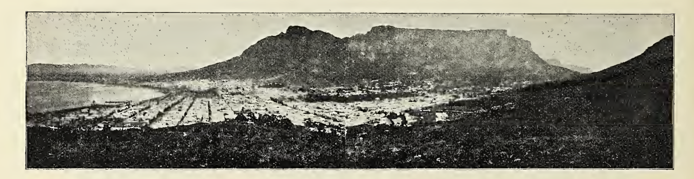


Ville du Cap (Cape-Town) en 1850.

le choix que vous avez fait d'eux et garantit pleinement les espérances que vous avez conçues. »

Les amis des missions avaient accepté ces épreuves, qui assombrissaient les débuts de l'œuvre africaine, dans un esprit de soumission, persuadés que les circonstances si remarquables qui avaient provoqué sa création marquaient un dessein de Dieu. De nouveaux élèves étaient venus remplacer les missionnaires partis pour le Sud de

l'Afrique. L'un d'eux se faisait particulièrement remarquer par de rares qualités d'esprit comme par sa foi ardente, malgré son extrême jeunesse. M. Casalis n'avait, en effet, que quatorze ans lorsque son pasteur, M. Pyt, alors à Bayonne, l'un des plus admirables évangélistes du Réveil, proposa son admission au Comité des Missions. Il avait été étonné de la connaissance qu'il avait déjà acquise des langues grecque, latine et anglaise, et plus encore de sa vocation missionnaire déjà mûrie dans son esprit et dans son cœur. A cette date, le 3 octobre 1827, le Comité ne crut pas pouvoir accueillir cette demande, mais pria M. Pyt de s'intéresser très particulièrement à ce jeune homme



Ville du Cap.

dont la vocation ne cessa de s'affermir; aussi, quand il entra dans la Maison des Missions, fut-il permis de présager qu'il rendrait des services éminents.

Et cependant Casalis ne semblait pas destiné à aller au Sud de l'Afrique. Le savant orientaliste Kieffer, membre du Comité, demandait à ses collègues d'être autorisé à diriger les études du jeune élève en vue de son envoi dans les Indes. A cette même époque, la conquête de l'Algérie se dessinait; la France allait avoir à ses portes une grande colonie; aussi le Comité pensa qu'il était de son devoir d'y fonder une mission. Il décida alors (27 avril 1831) que Casalis et Arbousset, jeune élève entré récemment au service de la mission,

seraient appelés à fonder cette œuvre nouvelle et s'y prépareraient par l'étude de l'arabe. Mais l'opposition du Gouvernement à toute mission religieuse dans la nouvelle colonie, opposition si intolérante que le duc de Rovigo avait interdit au pasteur Ewald de célébrer un culte pour les Allemands domiciliés dans la Régence, obligea le Comité à renoncer à ses projets (1).

Mais les grandes épreuves qui avaient marqué les débuts de l'œuvre au Sud de l'Afrique, loin de décourager le Comité, lui inspirèrent un désir plus ardent de la soutenir. « Quand l'avenir nous réserverait des épreuves plus sévères, disait-il, quand la position de nos frères empirerait, nous devrions alors même espérer contre toute espérance, car cette œuvre est de Dieu. Elle peut être retardée, entravée, éprouvée de toutes les manières, mais elle ne saurait être anéantie; elle doit s'accomplir, car elle est fondée sur les promesses de l'Éternel notre Dieu. »

Aussi le Comité, répondant à l'appel émouvant de MM. Bisseux et Lemue, prit-il la décision, le 7 juin 1832, de renforcer la mission africaine par l'envoi de MM. Casalis et Arbousset qui devaient être accompagnés par un artisan-ouvrier, M. Gossellin, présenté par M. Mark Wilkes comme appelé à s'associer de la manière la plus utile aux travaux de ses frères. Il ne devait pas seulement travailler de ses mains habiles, mais, par sa vie de dévouement, sa piété, sa parole, exercer une influence profonde sur les païens.

Rien ne fut épargné pour préparer les nouveaux missionnaires à leur grande tâche. Casalis et Arbousset firent un apprentissage de forgeron et de menuisier; Gossellin fut placé chez un potier. En même temps, les membres du Comité se chargeaient de leur fournir un équi-

(1) Le Comité n'avait pas complètement abandonné cette idée car, le 5 novembre 1834, il décida que « le temps était venu pour les chrétiens de France de songer sérieusement à entreprendre une œuvre parmi la population indigène d'Alger et environs ». En même temps, les élèves missionnaires Pédézert et Baumann commencèrent à apprendre l'arabe. Mais l'intransigeance du Gouvernement de l'Algérie ne permit pas de donner suite à ce projet.

pement, achetaient des instruments de cordonnier, des fusils, des baromètres, des livres de cuisine, un manuel de l'arpenteur.

A la fin de 1832, ils quittaient la France et, pour la première fois, une jeune fille, Mlle Colani, s'associait à l'œuvre missionnaire, allant rejoindre avec eux son fiancé, M. Lemue, qu'elle devait épouser peu après son arrivée en Afrique. La femme devait avoir sa place, et l'une des premières, dans la mission, car il lui appartenait de montrer aux païennes que l'Évangile a délivré la femme de l'esclavage antique, pour en faire une nouvelle créature. L'histoire de la mission montrera



Baie du Cap.

les bénédictions que rencontra le ministère des femmes dans leurs rapports incessants avec les pauvres païennes. Guizot, parlant dans une assemblée générale de la Société des Missions, avait mis en lumière cette admirable action de la famille missionnaire : « Elle a, disait-il, de quoi répondre à tous les besoins, à tous les sentiments naturels des familles païennes ; la femme comprendra la femme, les enfants joueront avec les enfants ; des rapports faciles s'établiront entre les situations et les âges analogues. Ce sera offrir l'exemple de la société chrétienne à côté de la foi, l'exemple de toutes les relations, de tous les sentiments domestiques réglés selon la morale de l'Évangile. »

Longitude du Méridien de Paris.

CARTE
DU SUD-EST DE
L'AFRIQUE,
POUR L'INTELLIGENCE
des Travaux, des
Missionnaires Français.
dressée par
le Missionnaire Pellissier
PARIS 1834.

Ȯ Stations Missionnaires.
ᴏ Kraals ou Villages Payens
.. Routes Missionnaires
Rivières peu connues
Lieues de France de 25 au Degré
Lieues Marines de 20 au Degré
Milles de 60 au Degré

Journal des Miss. Evang. IXᵉ. Année 1ʳᵉ Livraison.

Lith. de Engelmann à Paris.

Le 24 février 1833, après une traversée de trois mois et demi, les missionnaires, échappant à une affreuse tempête, arrivaient au Cap de Bonne-Espérance. Les nouvelles de l'œuvre à Mothito auraient pu les décourager s'ils n'avaient pas eu une inébranlable confiance dans les desseins de Dieu à leur égard. Un mois plus tard, ils repartaient pour Algoa-Bay, où ils devaient rencontrer M. Lemue venu au-devant de Mlle Colani. Avec le mois d'avril commença cette correspondance de M. Casalis, d'un intérêt et d'un charme si grands que sa lecture, encore aujourd'hui, est des plus attachantes, où le jeune missionnaire associait le Comité à ses travaux et à ses projets (1).

Malgré la crise si douloureuse que les premiers missionnaires venaient de traverser et qui durait encore, c'était du côté de Mothito que MM. Casalis, Arbousset et Gossellin comptaient se diriger. Un événement inattendu devait changer tous leurs projets. M. Lemue, dans une lettre au Comité, en date du 27 mai 1833, rapportait un fait intéressant : « Dernièrement, écrivait-il, un chef cafre, très puissant dans ce pays, a envoyé quelques centaines de têtes de bétail au Cap pour acheter, disait-il, un missionnaire, car il avait entendu dire que les missionnaires venaient de là. Qui sait si Dieu n'a pas voulu permettre que ce trait admirable de simplicité nous servît d'indication pour porter l'Évangile dans ce pays inconnu ? »

Une fois de plus, dans l'histoire de l'Église chrétienne, se faisait entendre l'appel de l'âge apostolique : « Passe en Macédoine et viens nous secourir. » Arrivés à la station de Philippolis, en route pour Mothito, les nouveaux missionnaires apprirent dans tous ses détails cette merveilleuse histoire, de la bouche même d'un chasseur dont le nom appartient à la Mission, Adam Krotz. Ce chasseur était entré en rela-

(1) L'amiral Ver-Huell, sous l'impression des lettres de Casalis et d'Arbousset, écrivait à M. Grand-Pierre : « Si M. le duc de Broglie n'était pas trop absorbé par les affaires de son ministère, il serait à désirer qu'il puisse lire les derniers numéros du *Journal des Missions* et appeler l'attention du Gouvernement du roi sur ce qu'un petit nombre de Français a pu faire, avec l'aide de Dieu, dans des pays où jamais les Français n'ont possédé un pouce de terrain. »

tions, au cours de ses expéditions, avec ce chef qui, en lutte avec des tribus barbares, lui avait demandé aide et conseil. Krotz lui avait dit que des missionnaires pourraient pacifier son pays. C'est alors que le chef avait envoyé le troupeau en échange duquel il espérait recevoir, du grand maître des blancs, des hommes capables d'instruire les noirs. Mais les Korannas s'en emparèrent. Adam Krotz, se souvenant de son entretien avec le chef de la montagne, proposa à M. Casalis et à ses amis de les accompagner auprès de lui, si tel était leur désir. Avec une joyeuse décision ils acceptèrent. « Nous aurions cru commettre une faute impardonnable en refusant de nous rendre à un appel aussi remarquable. Le doigt de l'Éternel était visible ; il nous montrait le chemin par lequel nous devions marcher », écrivaient-ils au Comité en envoyant le récit d'un voyage vers une contrée dont aucune carte ne signalait encore l'existence.

C'était près de ce roi païen, dont le nom apparaît pour la première fois dans la lettre qu'écrivit M. Casalis, le 31 juillet 1833, au Comité des Missions, Moshesh, fils de Mokhachané, que devaient se fixer nos vaillants missionnaires, comme ils devaient aussi y trouver la récompense d'une foi que rien ne put décourager et d'un travail que rien ne put lasser.

M. Arbousset nous a laissé le récit de ce voyage de découverte, dans un journal où, jour par jour et heure par heure, il en a marqué les étapes, avec une précision telle qu'il serait possible aujourd'hui de refaire le chemin parcouru sans s'écarter de la route qu'il suivit. A M. Casalis nous devons la description la plus vivante de ces plaines immenses qui avoisinent l'Orange, où bondissaient alors les antilopes et où rugissaient les lions. Il fallut lentement traverser ces mornes solitudes, jusqu'au moment où, la grande chaîne des Maloutis apparaissant à l'horizon (1), Adam Krotz les avertit que le terme du voyage

(1) *Maloutis* veut dire montagnes, en sessouto ; d'une façon générale, on désigne sous ce nom

approchait. C'était là que Moshesh s'était réfugié avec sa tribu, celle des Bassoutos. Rien n'était plus désolé que l'aspect de cette contrée, qui devait s'appeler le Lessouto, à l'époque où les missionnaires y arrivèrent. Les hameaux étaient déserts, car les Bassoutos, poursuivis par leurs cruels ennemis les Korannas, n'avaient d'autre asile que les montagnes, forteresses naturelles s'élevant au-dessus de la plaine, au sommet desquelles on ne pouvait parvenir que par quelques brèches faites çà et là par les pluies et les tempêtes.

La caravane avait quitté Philippolis le 5 juin; le 20, deux messagers de Moshesh venaient à la rencontre des missionnaires pour leur servir de guides et les assurer que le chef serait aussi venu si la crainte d'une attaque des Korannas ne l'avait retenu. Le 24 elle arrivait près du Calédon, dont la traversée fut des plus difficiles. Le 27, au matin, dans le lointain, les missionnaires aperçurent, profondément émus, la montagne de Thaba-Bossiou (1), résidence du chef Moshesh. Le lendemain, 28 juin 1833, ils arrivaient. Mais il faut laisser parler M. Casalis : « Je n'oublierai jamais avec quel enthousiasme les habitants de Bossiou m'accueillirent le 28 juin. J'avais devancé les voitures afin d'aller saluer Moshesh au nom de mes frères. Lorsque je fus parvenu à un quart de lieue de la montagne sur laquelle la ville est située, j'aperçus une foule immense qui cherchait à découvrir l'étranger. Mon cœur tressaillit à la pensée que ces sauvages allaient entendre pour la première fois le nom du Sauveur; je sentis l'immense responsabilité qui pesait sur nous et je rendis grâce à Dieu de ce qu'il avait préparé la voie devant ses serviteurs. »

Quelques instants après il descendait de cheval et gravissait le sentier escarpé qui conduisait au village, pendant que les indigènes poussaient des acclamations et déchargeaient leurs fusils. Un grand

tout le haut plateau de l'Orange et de ses affluents, qui constitue plus des deux tiers du territoire des Bassoutos.

(1) *Thaba-Bossiou* signifie : la montagne de la nuit.

silence se fit lorsqu'il fut introduit auprès de Moshesh. « La conversation ne tarda pas à s'engager, ajoute M. Casalis. Le roi prit d'abord la parole pour remercier les missionnaires d'avoir franchi de si grandes



distances pour venir instruire son peuple. Je tâchai de lui faire comprendre que Dieu seul nous avait inspiré cette résolution. « Très bien, « continua le prince ; si vous consentez à demeurer avec moi, vous « m'apprendrez à connaître votre Dieu ; mon pays est à votre disposi-

« tion, bâtissez, cultivez comme vous le jugerez à propos, je veux rassembler tous mes sujets et m'établir auprès de vous. Lorsque vous « vous serez un peu reposés, nous partirons ensemble pour aller chercher un emplacement convenable. »

Quelle réponse à tant de prières ! « Oh! Dieu, tu as fait, s'écriait Casalis, au delà de tout ce que nous désirions et pensions; qu'à toi seul soit la gloire et que ta bénédiction repose toujours sur nos travaux ! »

« De bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné sont comme de l'eau fraîche à une personne altérée et lasse. » C'est par ces paroles bibliques que le *Journal des Missions* annonçait à ses lecteurs ces événements mémorables ; ainsi le Comité voyait-il sa confiance récompensée et pouvait-il affirmer que les promesses divines s'accomplissent toujours (1). Une mission nouvelle venait d'être fondée, à cette date désormais inoubliable du 28 juin 1833, et les chrétiens pouvaient, dans la prière et la reconnaissance, redire aux missionnaires africains les paroles de l'Apôtre : « Dieu a voulu faire connaître toute la glorieuse richesse de ce mystère à l'égard des païens, c'est-à-dire Christ en vous, l'espérance de la gloire (2). »

Frank PUAUX.

(1) Dans ce même numéro se trouvait la première carte de ces contrées, dressée par les soins de M. PELLISSIER, de même que celle dessinée par M. CASALIS, précieux documents qui devaient permettre aux amis des missions de suivre de plus près les travaux des missionnaires et que nous reproduisons en fac-similé. Sur cette période, il faudra toujours consulter le beau livre de M. CASALIS sur les Bassoutos, de même que le travail si documenté de M. JOUSSE, *La Mission française évangélique au Sud de l'Afrique.*

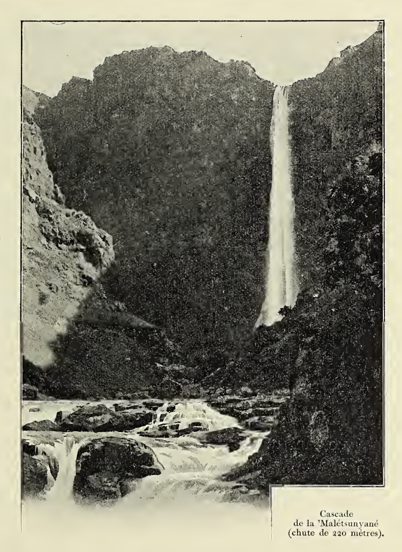
(2) Colossiens I : 27.

II

LES BASSOUTOS D'AUTREFOIS

UN PEUPLE SAUVAGE

Quand ils arrivèrent au Lessouto, les premiers missionnaires de la Société de Paris se trouvèrent en présence d'un des spectacles les plus intéressants qui se puisse imaginer : celui d'un petit peuple n'ayant jamais eu de rapports avec les blancs, dont les institutions, la civilisation et la vie étaient absolument naturelles, issues des profondeurs de ses instincts, sans imitation et sans délibération.



Cascade
de la 'Malétsunyané
(chute de 220 mètres).

On parle souvent de peuples sauvages; on se les représente comme livrés à tous les caprices de la plus rude nature humaine; on les croit en plein état chaotique, sans gouvernement, sans lois, sans

aucun principe de morale. Et il ne manque pas de voyageurs qui, ayant rapidement traversé quelque pays jusqu'alors peu ou point connu, et surpris les naturels au moment où de trop copieuses libations ou des danses trop échevelées leur donnaient des allures dévergondées, s'empressent de consigner dans leurs carnets des descriptions aussi fausses que pittoresques des mœurs des peuples dits sauvages.

Mais les gens qui ont longtemps vécu parmi les noirs d'Afrique se



Cascade de la 'Malétsunyané.

débarrassent bien vite de l'idée qu'ils sont absolument sauvages, si toutefois ils se donnent la peine d'observer de près, et avec ce regard bienveillant qui seul voit juste et vrai, les us et coutumes des gens primitifs qui les entourent. Ils sont plutôt étonnés de découvrir, sous des apparences parfois frustes, des institutions, des coutumes et des caractères très dignes d'admiration et de respect. Plus ils observent, et plus ils trouvent de faits originaux et intéressants, encore qu'ils ne connaissent que dans ses grandes lignes et imparfaitement la vie exté-

rieure et intérieure de ces noirs si déconcertants, mais si attrayants aussi.

Nous voulons essayer de noter ici les choses les plus importantes que nous avons observées, et les réflexions qu'elles nous ont suggérées, nos appréciations, dirons-nous dès l'abord et une fois pour toutes, n'engageant que nous-même. Et, comme l'état social des Bassoutos est encore aujourd'hui, grâce au caractère très conservateur et très routinier des noirs, ce qu'il était il y a soixante-quinze ans, nous n'aurons pas tort d'employer le présent au lieu de l'imparfait, en nous plaçant dans la situation où se trouvaient les missionnaires auxquels revint l'honneur de faire les premières constatations (1).

I — ÉTAT SOCIAL

Villages, champs et pâturages, voilà ce que rencontre l'œil du voyageur qui traverse le Lessouto de 1833 (2). Et ces groupements

(1) Nous ne saurions trop recommander aux personnes qui se livrent aux études de ce genre le très remarquable livre de M. E. Casalis intitulé *Les Bassoutos*, résultat de longues et patientes observations, et dans lequel elles trouveront des aperçus de la plus grande valeur et d'une rigoureuse exactitude.

(2) Le Lessouto ou, selon la désignation officielle, le Basutoland, est situé entre le 28e et le 31e degré parallèle sud et entre le 27e et le 29e degré de longitude est.

Les deux tiers de sa superficie sont occupés par une série de hauts plateaux et de chaînes de montagnes (Maloutis), coupés par les vallées et les gorges profondes de l'Orange et de ses tributaires et qui se terminent, à l'est, par les monts Drakensberg.

Le tiers qui constitue ce que nous appellerons la plaine, faute d'un nom meilleur, s'étend entre les hauts plateaux et le Calédon, affluent de l'Orange; cette plaine est la continuation de celle de l'État libre de l'Orange. Elle est légèrement inclinée vers l'ouest, ondulée, parsemée de montagnes isolées et de « kopjes » de formation érosive, couronnés de hauts rochers de grès gris ou blanchâtre. Le tout est revêtu d'une végétation herbacée où dominent les graminées. La végétation ligneuse est partout absente, sauf dans quelques gorges ou quelques très rares endroits escarpés, à l'abri des incendies de la prairie. Des gorges formées par les contreforts des Maloutis jaillissent de nombreux ruisseaux et rivières qui sillonnent le pays.

Le sol, composé d'alluvions, est fertile et donne tous les produits des zones tempérées. Sa fécondité serait étonnante si des sécheresses fréquentes et prolongées ne venaient trop souvent arrêter ou détruire la végétation. Les nombreux cours d'eau, s'étant creusé des lits de plusieurs mètres au-dessous du niveau du sol, sont inutilisables pour l'irrigation.

Le climat est excellent, presque idéal. Grâce à la latitude du pays, le froid n'est jamais intense,

de huttes, ces espaces réservés à la culture, ce sont déjà les indices d'un certain ordre social; c'est la preuve que les choses ne sont pas laissées au caprice des habitants du pays. Quelqu'un a groupé les demeures des hommes et délimité les terrains arables. Il y a là une civilisation.



Cascade de la Kétané (chute de 198 mètres).

En effet, ce village, ou plutôt ce hameau, tapi, en général, sur une colline d'où l'on peut surveiller les champs et guetter l'arrivée des ennemis, est placé sous une autorité ; il est gouverné par un chef héréditaire, jouissant d'attributions étendues et variées et chargé de très réelles responsabilités. On l'appelle *morèna,* c'est-à-dire chef, ou même roi, pour le flatter. Son vrai nom, c'est *ramotsé* ou *ramotsana,* appellation très touchante, très belle et très significative, puisque, traduit en français, ce nom signifie « le père du village », ou « le père du petit village ». Le père, vous entendez ! Que ce nom a donc été bien choisi par l'instinct même des noirs et résume exactement les fonctions de ce personnage !

ni durable. La température ne descend guère au-dessous de — 7° et cela pendant la nuit seulement. D'autre part, l'altitude moyenne du pays, 1.700 à 1.800 mètres, tempère la chaleur; celle-ci n'est jamais suffocante; les nuits sont toujours fraîches, même au gros de l'été.

Il faut le voir à l'œuvre pour l'estimer à sa juste valeur. C'est lui qui assigne à chacun de ses administrés les champs qu'il peut défricher ou cultiver, le sol étant propriété nationale, et chaque homme marié ayant droit, tant qu'il demeure dans le village, à des terrains suffisants pour les besoins de sa famille. C'est lui qui décide à quel moment tel pâturage sera ouvert aux bestiaux, qui distribue les roseaux et les hautes herbes nécessaires pour la construction des huttes et la fabrication des grandes corbeilles où est gardé le grain. C'est lui qui exerce la justice, en ayant pour code son bon sens, les usages, les précédents. Tout délit commis dans son village lui est soumis et est jugé par lui, à moins que, vu la gravité du cas, il ne croie devoir se déclarer « trop petit », et n'envoie les plaideurs devant un tribunal plus compétent. Il est l'intermédiaire officiel entre les chefs et ses administrés. C'est à lui que sont apportés les ordres des chefs et il est responsable devant eux de tout ce qui se passe dans son village. En cas de maladie, il intervient parfois comme médecin; en cas de mariage, il examine et compte les bestiaux qu'un homme offre à un autre pour obtenir la main de sa fille. Et ainsi, ce simple homme, sans instruction, sans prétentions, ce « père du village », remplit à lui seul, gratuitement et par droit d'hérédité, les fonctions de maire, de juge de paix, de commissaire de police et de garde champêtre. Sa présence assure l'ordre et donne un caractère organisé et respectable à la communauté dont il est le premier citoyen. Ce petit village est la cellule-mère, la cellule-type d'où sort, par une série de développements naturels, toute l'organisation sociale des Bassoutos. C'est la commune, pour nous servir du terme correspondant en langage européen.

Élargissons maintenant le cercle de nos investigations. Plusieurs de ces petits villages forment, à leur tour, un organisme spécial, que nous appellerons un canton, si le lecteur veut bien se garder d'identifier les affaires d'Afrique avec celles de son propre milieu européen. Ce canton, c'est une portion du pays, parfois peu considérable, parfois

assez étendue, englobant villages, champs et pâturages, et à la tête de laquelle se trouve un chef héréditaire, qui, sans appartenir à la famille royale, est cependant membre de ce qu'on pourrait appeler une aristocratie. On l'appelle *morènana* (diminutif de *morèna*), c'est-à-dire « petit chef ». Aux fonctions de maire du village où il habite, il ajoute celles d'administrateur de la région que la naissance et les circonstances ont placée sous sa juridiction. Les procès et délits d'une certaine



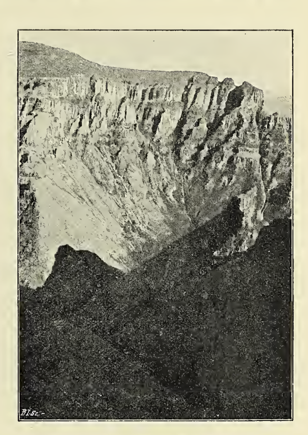
Vallée de la 'Malétsunyané.

importance sont de son ressort. Et il sert en même temps de cour d'appel devant laquelle peuvent être portées les contestations qui n'auraient pas reçu devant le tribunal local une solution satisfaisant les intéressés.

Plus haut enfin, nous trouvons les vrais chefs, les *marèna* (pluriel de *morèna*), membres de la famille royale, et qui gouvernent des portions du pays auxquelles on pourrait donner le nom d'arrondissements. Nous croyons inutile de nous étendre longuement sur les

attributions de ces nouveaux personnages, qui ne sont que celles du maire et du chef de canton, mais plus étendues.

Au-dessus de tous il y a le *morèna*, le grand chef, le roi, si l'on veut, dont le nom (qui a pour racine *ho rèna*, être à son aise, être riche) signifie : « celui qui est à son aise, qui n'a besoin de rien, qui n'est pas obligé de travailler ». Il est, en effet, riche, en ce sens qu'il possède des troupeaux de gros et de menu bétail et des champs en abondance et choisis parmi les plus fertiles. Nombreuses aussi sont ses femmes, la polygamie étant, entre autres, considérée par les Bassoutos comme une preuve de richesse et de noblesse. Ses sujets le saluent avec respect, en lui criant : « Et ces bœufs !... Gros lion !... Père !... Roi !... Bête féroce, qui as grandi pendant que les autres ne faisaient pas attention !... Grosse chose !... Toi qui t'habilles de pelleteries molles et chaudes ! » Et ainsi de suite. Ses privilèges et ses devoirs sont en effet étendus. Mais c'est toujours le père, dans le même sens que le maire de village, avec des attributions beaucoup plus amples et élargies.



Gorge des Maloutis.

Tout ce que nous appellerions « la politique » est de sa compétence. Qu'il s'agisse des relations avec les tribus voisines, alliances, guerres et traités, c'est lui qui prend les décisions et assume les responsabilités. Il est en relations avec les chefs des peuplades rapprochées ou même très éloignées. Des messagers, n'ayant pour les élever

à ces fonctions de confiance, d'autres titres qu'une mémoire impeccable, du courage, de bons jarrets et un estomac peu exigeant, vont porter au loin ses paroles et en rapportent les nouvelles, grâce à quoi un grand chef, sans avoir jamais voyagé lui-même et sans avoir reçu un morceau de papier grand comme la paume de la main, peut être, en somme, un homme remarquablement documenté sur les choses du dehors.

Le Lessouto tout entier lui appartient, puisqu'il est le représentant de la nation, la « tête » qui sait tout et qui commande à tous. Et c'est à lui que, de fil en aiguille, de commune à chef-lieu de canton, de canton à arrondissement, arrivent toutes les affaires dignes d'être examinées et réglées par lui. Il est la cour d'appel dernière, celle où se font les jugements définitifs et où parfois, mais très rarement, sont prononcées des condamnations à mort.

En retour de ses nombreux bons offices et de la protection qu'il leur accorde, le chef attend de ses gens certains services auxquels il a certainement droit. Le labourage, le sarclage et la moisson de ses champs sont en partie exécutés par les hommes de la tribu, convoqués à cet effet soit par arrondissements, soit en totalité, et obligés d'accomplir cette espèce de corvée sans aucune sorte de rémunération. Sur les amendes infligées par lui aux personnes qu'il juge et qui consistent en un certain nombre de pièces de gros ou de menu bétail, il prélève une quote-part d'une importance proportionnelle à l'amende elle-même ou à sa propre rapacité. C'est là sa liste civile, si on peut ainsi s'exprimer, et il y a droit; car les responsabilités qui pèsent sur lui sont nombreuses et lourdes, la réception et l'alimentation des nombreux étrangers qui lui demandent l'hospitalité, ou de ses propres sujets amenés ou appelés pour le bien de la tribu, étant nécessairement à sa charge.

Pour suffire aux tâches si compliquées et parfois si redoutables qui lui incombent, un chef n'est pas livré aux seules inspirations de son

cœur ou à la seule sagesse que ses expériences et ses méditations lui ont peu à peu procurée. Il n'a fréquenté, en fait d'école, que la cour de justice de son père, où il a assisté aux conversations, aux délibérations et aux jugements des hommes d'âge qui servent d'acolytes et de conseillers à tout chef noir. Il a acquis un certain sens des affaires,

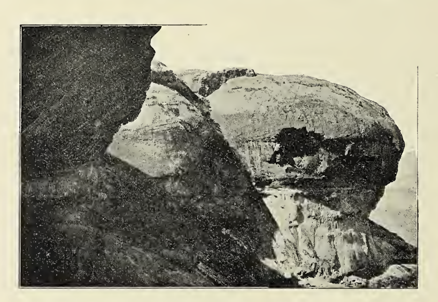


Chaîne des Maloutis.

une grande possession de lui-même, et un flair qu'il doit partiellement à l'hérédité. Descendant d'une longue succession de chefs, il n'a pas été sans y gagner une grande acuité de jugement et des manières qui ne manquent ni de dignité ni de prestige. D'autre part, le bon sens des noirs a placé, aux côtés de ce souverain absolu, un correctif très efficace : ce sont ce qu'on appelle les hommes de la cour de justice, ou tout simplement « les hommes ».

Les uns sont officiellement attachés à la personne d'un jeune chef

par son père, quand celui-ci lui confie pour la première fois l'administration d'une partie de son territoire ; les autres sont des contemporains, on pourrait dire des camarades qui, par leur valeur personnelle, gagnent sa confiance et deviennent pour lui de sages et fidèles conseillers. Il y a enfin les courtisans, les intrigants, qui ne se font pas de scrupules de flatter les mauvaises passions du chef et de l'encourager dans ses mauvais desseins, dans le seul but de recevoir de lui des faveurs. Qu'il s'agisse des affaires de la nation ou de procès, les



Une forteresse naturelle.

hommes ont le droit de prendre la parole et le font avec une simplicité, une modération et souvent avec une sagesse dignes de respect et d'admiration. Et c'est souvent de l'opinion de ces « hommes » que le chef fait la sienne et tire les décisions qu'il aura à formuler.

Enfin, dans certains cas très importants, le chef peut convoquer son peuple en assemblée plénière appelée *pitso* (du verbe *ho bitsa*, appeler). Après avoir exposé au peuple la question sur laquelle il désire le renseigner et avoir son opinion, il écoute en silence les divers avis exprimés par ceux qui se sentent poussés à prendre la

parole. C'est en toute liberté, sans prétentions et sans fausse honte, que n'importe lequel des assistants dit ce qu'il croit juste, critique les actes des chefs et leur offre des conseils, car un proverbe des Bassoutos dit : « On ne cherche pas querelle à un homme qui se trompe dans une assemblée. » Aucun vote d'aucune nature n'a lieu pour recueillir l'opinion de la majorité et pour dicter au chef l'opinion à laquelle il doit s'arrêter. On parle, on se tait, on se disperse quelquefois sans qu'il ait dit quelle décision il prendrait. Le *pitso* ne peut donc être assimilé à un parlement, et rien n'est plus étranger aux idées et aux coutumes des Bassoutos que le régime parlementaire tel que l'entendent les Européens.

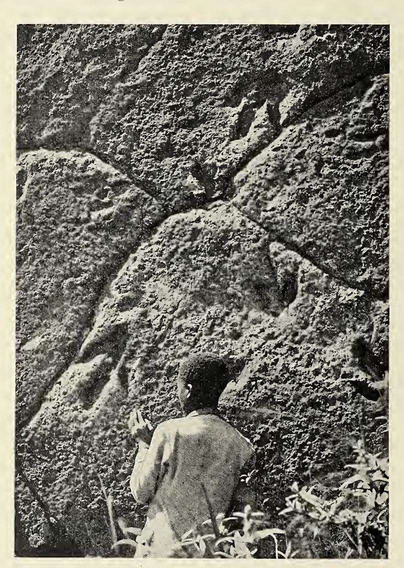
Mais l'existence des conseillers des chefs, à tous les degrés de leur hiérarchie, et des assemblées consultatives que peuvent, à l'occasion, réunir les grands chefs, constitue pour la nation un élément de sécurité dont il serait injuste de méconnaître la valeur et les services.

II — LA JUSTICE

Dans les lignes qui précèdent, nous avons, à plusieurs reprises, employé l'expression de « cour de justice » qui, en la matière, pouvait sembler quelque peu exagérée. Car enfin, chez les peuples primitifs, se trouverait-il autre chose que la violence, la vengeance ou la loi du talion? Serait-il raisonnable d'y chercher les principes de droit commun et possible d'y trouver même les rudiments de tribunaux quelconques, de procédure et d'équité?

A pareille question une seule réponse est probable, pour peu qu'on veuille bien se rappeler que nulle communauté humaine ne saurait exister si chaque homme avait le droit de se faire justice à lui-même. Partout où il y a des hommes vivant ensemble, la vengeance individuelle est remplacée par l'arbitrage de personnes impartiales et compé-

tentes, ou censées l'être. Et là où les peuples civilisés possèdent des codes de lois longuement étudiés, les nations inférieures se servent de leurs idées générales, de leurs traditions et de leur bon sens pour régler les affaires criminelles ou civiles qui menacent de bouleverser la société.


Empreintes fossiles (Morija).

Les Bassoutos, comme les autres peuples sud-africains, possèdent, dans cet ordre d'idées, une institution admirable et dont on ne saurait assez vanter les bienfaits : c'est le *lékhotla*, qui est à la nation ce que le foyer est à la famille. Nous lisons dans la Bible que les anciens Israélites se tenaient aux « portes » de la cité, primitivement pour en défendre l'entrée contre les attaques de leurs ennemis, puis en même temps pour s'y livrer à certains travaux manuels, y causer de leurs affaires particulières ou publiques, et enfin pour y administrer la justice. Les « portes », cela signifiait aussi, et par extension, les forces nationales, les armées, les guerriers. Le *lékhotla* des Bassoutos est

exactement cela. C'est littéralement une « cour de justice ». Dans chaque village se trouve une espèce de cour formée par une palissade de roseaux, de plantes ou d'herbe sèche. Un arbre appelé *monkhoané* (*Heteromorpha arborescens*) y est toujours planté, les gens lui attribuant certaines propriétés protectrices, entre autres celle de les protéger contre la foudre. Sur le gazon court et sec, quelques grosses pierres servent de sièges aux hommes qui auraient envie de ne pas s'asseoir à terre, comme c'est la coutume. Une hutte de chaume y est construite pour abriter les gens en temps de pluie ou pour loger certains voyageurs. En somme, fort peu de choses. C'est la plus rustique et la plus primitive des installations.


Un vallon à Léloaléng.

C'est pourtant là que les hommes passent la plus grande partie de leur vie et que se traitent les affaires les plus importantes de la communauté. C'est le cœur même du village et de la nation, dont dépend l'existence politique du peuple et dont les pulsations se répercutent jusque dans les détails de la vie domestique elle-même.

Dès le matin, un petit feu y est allumé par le premier homme que le chant du coq a tiré de son sommeil et que les approches du lever du soleil ont chassé de sa hutte. Un autre vient l'y rejoindre. Et ces éternels parleurs reprennent la conversation interrompue la veille par l'heure du coucher. Puis sont repris aussi les travaux ordinaires. L'un

assouplit une peau de chèvre destinée à devenir un manteau. Un autre tresse une corbeille; d'autres font de la couture. Mais la plupart ne font rien du tout, le travail étant pour eux l'exception, et l'inaction la règle. Parfois un pot de bière ou un morceau de viande est apporté : c'est un des hommes qui veut régaler les camarades ou qui, ayant réclamé le concours de leurs bras pour une besogne dépassant ses seules capacités, les récompense de leur bonne volonté et de leur peine en leur offrant à boire. On y voit toujours des dormeurs, les Bassoutos ayant une excessive capacité pour ne rien faire, pour dormir en plein jour et en public, pour parler pour ne rien dire ou pour se taire sans s'ennuyer. Et ainsi se passe la journée jusqu'à ce que, la nuit étant venue, le dernier de ces hommes étire ses longs bras noirs, bâille largement, regarde vaguement les étoiles et se décide à rentrer dans sa hutte, pour y dormir.


L'Orange.

L'arrivée d'un étranger y est toujours saluée avec plaisir, parce que cet homme, venant de loin ou de près, a certainement quelque nouvelle à raconter. Il arrive, le voyageur, fatigué et affamé, ne connaissant personne, mais sans inquiétude, car il est sûr de trouver une hospitalité facile et généreuse. Il va droit au *lékhotla,* salue ceux qu'il y trouve et leur dit : « Elles sont finies. » Cela veut dire : « Mes forces sont épuisées; je ne peux pas aller plus loin. » En un mot, il demande à être hébergé, comme le prescrivent les coutumes nationales. Le chef du village le considère dès ce moment comme son protégé et se

charge de lui trouver gîte et repas. Et le voyageur n'a qu'à raconter les nouvelles, vraies ou fausses, qu'il a recueillies au cours de ses pérégrinations : ses hôtes se considèrent comme indemnisés de ce qu'ils ont fait pour lui procurer une réception convenable et amicale.

Le *lékhotla,* c'est donc la place publique (pour les hommes du moins, car jamais une femme n'y met les pieds), et c'est aussi l'estaminet, la mairie, le club et le parlement. C'est encore l'école où les jeunes garçons, après avoir passé par les rites de la circoncision, écoutent parler les vieillards, apprennent quelques bribes de leur histoire nationale et sont peu à peu initiés au maniement des affaires du village et de la tribu. Et le *lékhotla,* c'est enfin et surtout, comme nous l'avons indiqué plus haut, la cour de justice, le tribunal où sont traités et jugés tous les litiges qui peuvent surgir au sein d'une population très portée à la chicane, aimant à discuter, habituée à donner à des bagatelles une importance exagérée, et allongeant indéfiniment les débats, ne serait-ce que pour rompre la monotonie de la plus vide des existences.

Rien d'intéressant comme d'observer le fonctionnement de ce tribunal, auquel sa simplicité même donne un cachet de vraie grandeur et un pittoresque savoureux.

Chacun des plaideurs a préalablement exposé, à part, ses griefs au chef de l'endroit, avec l'intention de se concilier ses faveurs en racontant les choses de façon à se disculper et à mettre tous les torts sur la partie adverse. Soyez sûrs aussi qu'il n'a pas négligé de glisser dans sa bouche un petit morceau d'une plante appelée *molomo-monaté,* c'est-à-dire bouche-bonne, qui passe pour avoir la propriété de suggérer à ceux qui s'en servent des accents agréables et des paroles persuasives. C'est à grand renfort de mensonges et de calomnies qu'il plaide sa cause et que son adversaire défend la sienne. Car mentir est pour le noir une preuve d'habileté, non une honte ou un vice, et il a, pour dire le contraire de la vérité, d'inépuisables ressources d'imagination. Outre le chef faisant fonctions de juge, il y a là quiconque a envie

d'assister au jugement et de contribuer à tirer au clair ces histoires généralement très enchevêtrées et parfois datant de dix ou de vingt ans. Couchés sur le gazon, assis sur des pierres, les hommes sont là, calmes, indifférents et distraits en apparence, mais ne perdant pas un mot de ce que disent les parties intéressées.

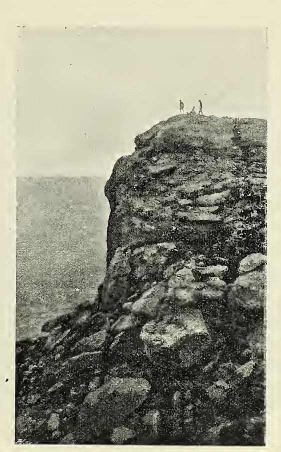
L'affaire a été tour à tour expliquée par les inculpés. Alors commencent les interrogatoires. Longuement, patiemment, habilement, les assesseurs improvisés posent les questions nécessaires pour éclairer leur opinion et pour démolir l'édifice de mensonge construit par les plaideurs. Ils resserrent impitoyablement et sans hâte le cercle de leurs investigations, ils démasquent les fourberies, ils mettent la vérité en évidence. On voit peu à peu le menteur se prendre dans ses propres filets, se contredire, se trahir. Et, finalement, une opinion unanime s'est formée dans le cercle des assistants. Mais il n'y a rien qui ressemble à un jury légalement constitué, ni aucune espèce de consultation des hommes présents.



Une ravine creusée par les pluies.

Le chef a assisté aux interrogatoires, ou bien le *lékhotla* porte à sa connaissance les résultats de son enquête. Son opinion est faite. Il ne lui a pas fallu longtemps pour y voir clair, tant sont grandes son expérience de procès de ce genre et sa connaissance du cœur de ses clients.

Il met un terme aux débats, il prononce une sentence qui peut être équitable, s'il veut bien la baser sur les faits authentiquement prouvés devant la cour, mais qui peut être contraire à la vérité et à la justice, quand il se laisse influencer par des ressentiments personnels ou des considérations égoïstes, ce qui arrive assez souvent. Et l'étiquette exige que celui auquel il a donné tort exprime au tribunal des remerciements, alors même qu'il se considère comme victime d'une noire injustice.



Rochers à Morija.

Quant aux sanctions, les Bassoutos, ne possédant pas de prisons, ne peuvent recourir qu'à des amendes pour punir les coupables et inculquer à tous la peur du mal. La peine de mort inspire à ces gens de la nature une répugnance presque insurmontable, et c'est juste; car il se commet très rarement parmi eux des crimes longuement prémédités comme on en juge tant dans les cours d'assises européennes. La criminalité des noirs est plus rare et moins grave que celle des peuples dits chrétiens et civilisés. L'assassinat, le vol à main armée, le viol même ne sont pas de fréquente occurrence. Ce qu'on trouve le plus souvent, c'est le vol de bestiaux, et les coups et blessures survenus après boire quand, pris de boisson et excités par de longues et bruyantes discussions, des hommes se battent à coups de bâtons, de pierres ou de dents; c'est aussi, mais plus rarement, le crime passionnel proprement dit, deux hommes se disputant une femme, ou deux femmes un homme, crime pour lequel

on professe ici moins d'indulgence que dans maint tribunal européen. Peu ou point d'exécutions capitales, et pas de prison.

Reste donc l'amende, proportionnée à la gravité de la faute. Elle consiste dans le paiement d'un certain nombre de bestiaux : vaches,



La montagne de Qiloané (Thaba-Bossiou) et les ruines d'un village.

bœufs, veaux, chèvres et moutons. La partie lésée est ainsi indemnisée de ses pertes et consolée de ses deuils. Et le coupable n'est jamais très embarrassé pour s'exécuter. Il a, pour l'y aider, sa famille, une très grande famille de parents rapprochés ou éloignés qui se savent solidaires et responsables les uns des autres, et qui ne se déroberont pas aux obligations que leur imposent les liens du sang. L'un y va de son veau, l'autre de sa chèvre; les plus proches et les plus aisés four-

niront des contributions plus considérables, jusqu'à ce que le nombre requis soit trouvé et l'amende payée.

Et, pour rudimentaire que soit cette procédure, justice n'en est pas moins faite et l'ordre public assuré, pour le plus grand bien des individus et pour la sécurité de la chose publique.

III — LA FAMILLE — LE MARIAGE — LA POLYGAMIE

1° *La famille*

Si le Mossouto condamné à payer une amende trouve auprès des membres de sa famille l'aide nécessaire pour se libérer de cette obligation, il faut en conclure que la notion de famille existe pour lui et dans son peuple, et cela d'une manière remarquable.

En effet, il se connaît ou se reconnaît des parents dont les relations avec lui sont si lointaines et si vagues que, pour d'autres, elles ne compteraient plus. Il détaille les rameaux enchevêtrés d'un arbre généalogique qui n'a jamais été dessiné sur le papier. Il tient à sa parenté, il en réclame les avantages et en accepte les obligations; car il y a des uns et des autres.

Les avantages, c'est d'abord la satisfaction qu'éprouve tout homme de distinguer, dans la masse anonyme de la population où il semble perdu, des êtres issus de la même souche que lui et vers lesquels se portent plus naturellement ses affections. Et puis, ce sentiment se double de considérations plus pratiques et plus utilitaires; ses relations avec d'autres lui imposent, ou risquent de lui imposer des obligations parfois pénibles au cœur égoïste, et des sacrifices considérables. Un jeune homme de la famille doit-il se marier ? Il faut qu'il réunisse pour cela un certain nombre de bestiaux qui seront donnés au père de sa fiancée; et chaque membre de la parenté sera appelé à contribuer, dans la mesure de ses moyens, à former le petit troupeau

nécessaire pour réaliser ce projet de mariage. Un homme est-il condamné à payer une amende ? Il n'est pas seul impliqué. La famille est prévenue et invitée à secourir un de ses membres dans l'embarras, et nul ne se dérobe à cette désagréable obligation, mais chacun se dit tout bas : « A charge de revanche. » Qu'il s'agisse de maladie, de disette ou d'entreprises considérables, appel est fait à la parenté, et cet appel est entendu. Et jamais la veuve et l'orphelin ne se trouvent complètement abandonnés à eux-mêmes et dans le dénuement.



Huttes cachées dans les rochers.

D'ailleurs, il ne faudrait pas ne voir dans cet esprit de famille que le fait de gens remplis d'amour les uns pour les autres et exempts de toute préoccupation intéressée. Tout en accomplissant ses devoirs envers les siens avec ponctualité et générosité, le Mossouto pense aux enfants et aux bestiaux. Les enfants : source de richesse. Les garçons gardent les bestiaux, cultivent la terre, combattent à côté de leurs pères ; les filles exécutent les travaux de maison, puis, arrivées à l'âge nubile, représentent chacune une vingtaine ou une trentaine d'ani-

maux domestiques que donneront à ses parents ceux qui les épouseront. Les enfants appartiennent à « la famille » et les bestiaux sont répartis entre tous ceux qui en ont donné. Et le Mossouto comprend trop bien ses intérêts pour refuser d'accomplir aujourd'hui des devoirs qui demain lui procureront des droits et des avantages précieux.

2° Le mariage

La base de la famille, c'est évidemment le mariage. Il joue chez nos soi-disant sauvages un rôle des plus importants. Le noir aime avoir des enfants et des petits-enfants; il a le souci de la propagation et de la prospérité de sa race; il veut être abondant pour être fort et en sécurité. Le « croissez et multipliez » de la Genèse a retenti jusqu'au plus profond de sa nature, et assigné au mariage une place prépondérante dans ses préoccupations. Le célibat est, peut-on dire, chose inconnue et incompréhensible pour ces êtres de la nature. Il n'y a au Lessouto ni vieux garçons, ni vieilles filles. Car, si même il se produisait un excédent de filles dans la population, la polygamie se chargerait de le liquider et d'assurer à chaque jeune fille un établissement conforme, sinon à ses goûts, en tout cas aux coutumes de son peuple et à la vocation de son sexe.

Et ce qui rend la règle du mariage facile à suivre, c'est que le souci du pain quotidien et de l'avenir des enfants n'existe pas pour le noir. Les quelques peaux nécessaires à son habillement, son petit troupeau et les bêtes sauvages les lui fournissent facilement. Les champs, il ne les achète pas, puisque la communauté les lui fournit; il n'a que la peine de les demander et de les cultiver pour avoir la provision de sorgho et de maïs nécessaire à l'entretien d'une famille. Quant à élever les enfants, à leur assurer un avenir, à quoi bon? Il n'y a ni école, ni atelier, ni métier. La jeunesse grandit en plein air et sans aucune préoccupation du lendemain. Les besoins de la famille sont très petits :

la nourriture d'une frugalité spartiate, les vêtements limités au strict minimum, les haillons portés sans honte. Alors, pourquoi ne pas avoir de grandes familles ? Il semblerait vraiment que, malgré la défiance qui fait le fond de son caractère, le Mossouto croie à l'existence d'une bonté immanente qu'il ne définit pas, mais sur laquelle il compte pour



Rochers et village.

subvenir à son existence actuelle et pour assurer son lendemain et celui de ses enfants.

La seule considération qui soit de nature à retarder ou à compliquer la conclusion d'un mariage, c'est la coutume nationale qui veut que, en échange de la main d'une jeune fille, les parents du jeune homme donnent un certain nombre de bestiaux. Il importe que la nature de cette transaction soit examinée de plus près, car, pour des Européens surtout, elle présente tellement les caractères d'un achat

ou d'une vente que de graves malentendus et de grandes difficultés en résultent sans cesse, tout particulièrement dans les règlements disciplinaires que les missionnaires adoptent pour la moralisation de leurs adhérents.

Il se peut qu'on trouve, dans le monde, des peuples très jeunes — et surtout très vieux — où le mariage légal, indissoluble et permanent,



Dunes de sable sur le sommet de la montagne de Thaba-Bossiou.

qui est le vrai mariage naturel, est remplacé par des cohabitations plus ou moins durables, auxquelles le langage moderne a décerné le nom d'unions libres, et qui doivent nécessairement être ruineuses pour l'individu, la famille et la nation. Le noir, ignorant et inculte, a davantage souci de sa dignité et de la prospérité de sa race. Le mariage qu'il préconise est bien organisé, solide, et entouré de toutes les garanties nécessaires pour servir de base à une famille digne de ce nom : c'est une union à laquelle répugneraient, à certains égards, les idées morales et esthétiques des blancs, mais qui, pour les noirs encore

grossiers et matérialistes, présente des avantages de tout premier ordre. Il ne repose ni sur les sentiments, ni sur la parole donnée, ni sur des actes civils ou religieux, ni sur des documents écrits. C'est une donation de bétail qui retient une femme auprès de son mari et qui assure à celui-ci la possession (le mot est employé ici à dessein) de sa femme et de ses enfants.

Quand un jeune homme estime qu'il est arrivé à l'âge où il serait convenable qu'il fondât une famille, ses parents se mettent en quête d'une compagne pour lui, et cela de préférence dans le cercle de leur parenté. Une fois leur dévolu jeté sur une jeune fille de leur goût, ils invitent leur fils à aller la voir, ou ils concluent les fiançailles sans que même cette formalité ait été accomplie, tant elle leur paraît de minime importance. Pourquoi consulter les sentiments du garçon ou de la fille, puisque ce que nous appelons amour ne compte pour rien dans la tractation d'affaires de ce genre? Le mariage est plus une affaire de famille qu'un acte individuel, et le cœur n'a rien à y voir. C'est d'un réalisme effrayant.



La rivière Makhaléng.

Une fois la demande en mariage faite et agréée, la jeune fille est « prise », dit-on, c'est-à-dire promise, fiancée. Et c'est tout. Nulle mention n'a été faite du nombre de bestiaux qui devront être donnés pour elle à ses parents; il n'y a donc pas, comme le disent si légèrement et

si faussement beaucoup de blancs, de marchandage ou de mise aux enchères de la demoiselle qui serait adjugée au plus offrant. Les épouseurs connaissent les mœurs du pays et savent qu'ils auront à donner vingt bêtes à cornes, dix moutons ou chèvres et un cheval, ou quelque chose d'approchant. Ils n'ont qu'à se mettre en campagne pour prendre dans leur propre troupeau et collecter parmi leurs parents et amis les animaux en question, puis à les amener, au jour fixé, aux parents de l'accordée. Ils essaient d'obtenir un rabais, ou des délais, qui durent parfois des années, pour parachever le paiement exigé. On discute sur l'âge et la qualité des bêtes, et ce marchandage (car ici il y en a un) ne va pas sans querelles et sans aigreur. Mais on finit par s'entendre. Le mariage est fait, sans que ni le marié, ni la mariée y assistent, sans aucune cérémonie civile, sans aucun rite religieux. On boit de la bière, puis on se sépare.


Le Calédon.

Et ce n'est que plus tard, parfois au bout de plusieurs mois ou même d'un ou deux ans, que la jeune femme est enfin amenée à sa future famille. Des bestiaux seront tués et leur viande partagée et échangée entre les deux familles, suivant des règles protocolaires très rigoureuses. Et la vie à deux commencera le jour où le décideront les parents du jeune homme.

Désormais cette femme est la propriété de la famille qui l'a épousée. Si même son mari venait à mourir, elle ne recouvrerait pas la liberté de disposer de sa propre personne, mais elle serait adjugée à l'un des

frères du défunt, de préférence au plus jeune, encore célibataire, qui devrait entrer avec elle dans la relation imposée à l'Israélite par la loi dite du *lévirat* et en vue des mêmes fins. En théorie, elle aurait le droit de se refuser à une obligation à laquelle répugne ce qu'elle a de délicatesse naturelle, et pourrait peut-être opposer une résistance victorieuse à la pression exercée sur elle par la famille intéressée et par ses propres parents. Mais alors, ce serait pour elle un veuvage semé de tentations auxquelles elle n'aurait pas la force morale de résister, et sans issue. Car il n'est pas admis que les parents d'un mort donnent sa veuve en mariage à un prétendant qui, en leur offrant pour sa main un nombre suffisant de bestiaux, les ferait en quelque sorte rentrer dans leurs frais. Ce n'est que dans la maison de son père qu'elle pourrait contracter une nouvelle union, et à condition que celui-ci rende préalablement à ses premiers épouseurs un nombre de bestiaux équivalent à celui qu'il avait reçu d'eux.

Par contre, une femme mossoutose, tout en étant la propriété de la famille de son mari, ne cesse pourtant pas d'être la fille de ses parents. En cas de mauvais traitements, de maladie ou d'autre embarras, elle se réfugie chez eux et recourt à leur protection et à leurs soins; et ses parents ne la restitueront pas à son mari sans que celui-ci ait à leur payer une amende pour avoir maltraité leur enfant.

Il y a donc, dans le mariage des Bassoutos, un mélange de droits et de devoirs difficile à définir par un seul qualificatif. Les apparences sont en faveur de ceux qui y voient un achat, mais certains faits rendent inexacte cette explication.

Ce qu'il faut dire, c'est que le Mossouto qui se marie donne pour sa femme, mais surtout pour s'assurer la possession de ses enfants, un certain nombre de pièces de bétail; il a donc du mariage une idée inférieure et de la femme une opinion dégradante; mais, ni dans sa pensée, ni dans les faits, il ne l'achète. Dans ce don de bestiaux, les Bassoutos voient une garantie de bonheur pour la femme, car, disent-

ils, « un homme ne maltraitera ni ne chassera sa femme, de peur de perdre ce pour quoi il a fait des dépenses si considérables. »

D'autre part, ces bestiaux protègent aussi le mari contre les caprices que pourrait avoir la femme, ou contre la désertion du foyer conjugal; car, si elle retournait chez ses parents, ils seraient obligés de rendre les bêtes qu'ils ont reçues pour elle; or, ils ne les ont plus. Il ne leur resterait qu'à forcer leur fille à retourner coûte que coûte auprès de



Gué de l'Orange.

son tyran, pour y subir, avec autant de résignation que possible, la position humiliante que lui fait le mariage en usage parmi son peuple. On l'a épousée, non pour trouver auprès d'elle du bonheur ou lui en donner, mais pour qu'elle accomplisse abondamment les fonctions de la maternité. Le mariage pour elle est un ensemble de devoirs et de peines, et elle y est entrée sans illusions et sans émotions. Elle n'y trouve donc pas de grandes déceptions. Mais elle peut y ramasser ce que toute vie en commun peut engendrer peu à peu d'attachement

mutuel et d'accoutumance. Elle tient en général à son mari, à ses enfants, à son pauvre petit ménage.



Maison du passeur au bac de l'Orange.

Cependant il ne faut pas exiger d'elle une fidélité que ni les mœurs du pays ni l'exemple de son mari ne rendent probable ou possible. Le seul fait que la polygamie existe au Lessouto est là pour empêcher une femme de se croire plus aimée et plus indispensable qu'elle ne l'est dans la réalité, et pour lui apprendre à accepter des partages contre lesquels son cœur n'ose que modérément protester.

3° La polygamie

Pour les Bassoutos, le mariage est la règle et la polygamie l'exception. S'il fallait risquer une supposition basée sur des observations faites dans les villages de nos environs, nous dirions qu'ils sont polygames dans la proportion de dix pour cent, ce qui est beaucoup. Et encore faut-il distinguer ce que nous appellerons « la petite polygamie », où un homme a deux ou trois femmes, et la « grande polygamie », celle des chefs par exemple, où c'est dix, vingt, quarante femmes que possède un seul mari, et qui est la chose la plus hideuse qu'on puisse imaginer.

Pour expliquer les origines de cette coutume, il faut tenir compte de certaines circonstances locales, volontiers invoquées à titre d'excuse par ses défenseurs, et dont quelques-unes au moins ne manquent pas d'une certaine valeur, pour les noirs du moins. Qu'elle ait, comme

point de départ, des raisons d'un ordre tout à fait inférieur, et relevant exclusivement du domaine de la sensualité, c'est ce que nous devons nous borner à affirmer sans explication aucune. Mais, à part cela, voici ce que disent les avocats de la polygamie :

Très souvent la première femme a été choisie et donnée à un fils par ses parents, sans que les inclinations et les goûts du jeune homme aient été consultés. Il n'a jamais « aimé » sa première femme. Mais un jour son cœur parle pour une autre. Il l'aime. Il l'épouse. C'est le mariage d'amour venant après le mariage de raison, le choix individuel succédant aux obligations et aux convenances familiales, donc un mariage très légitime et peut-être même plus moral que le premier. Ou bien, la première femme ne donne pas d'enfants à son mari. Elle ne se résigne pas plus que son mari à avoir une maison silencieuse et à disparaître sans laisser de descendance derrière elle. Ou encore, elle se sent vieillir, elle est fatiguée d'avoir à accomplir toute seule tous les travaux de la maison; il lui faut ce qu'on appelle un « balai », c'est-à-dire une espèce de servante à laquelle seront dévolus les gros travaux du ménage; en d'autres termes, une jeune femme que son mari prendra et qui sera moins une rivale qu'une aide et une société. Dans ces deux cas, c'est donc la femme qui conseillera à son mari de contracter une nouvelle union dans laquelle elle verra plus d'avantages que d'inconvénients.

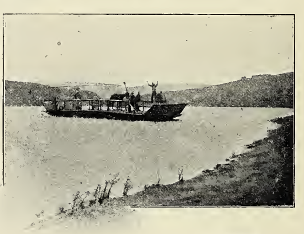


Passage d'un gué.

Parfois aussi un homme, se trouvant possesseur d'un nombre considérable de bestiaux, en troque un certain nombre contre une jeune fille, à titre de spéculation; c'est un placement avantageux, les enfants qu'aura cette nouvelle femme devant, en leur temps, être pris en mariage et rapporter à leur père, avec usure, la quantité de bêtes qu'il a données pour leur mère.


Un bac.

Les chefs, de leur côté, invoquent des considérations d'un autre ordre. Dans un pays où la domesticité n'existe pas, un chef, tenu par sa position même à recevoir beaucoup d'étrangers et à nourrir beaucoup de monde, ne saurait faire face à de si grandes obligations qu'en multipliant le nombre de ses femmes, dont chacune remplit les fonctions de servante et de cuisinière. Il y a aussi quelque chose de plausible dans l'idée qu'épouser la fille d'un chef avec lequel on pourrait un jour se trouver en guerre, c'est assurer à ses enfants une certaine immunité et les garantir de certaines violences, au cas où le « beau-père » battrait son gendre et s'emparerait de son village.


Un autre bac.

Pour des Européens, aucun de ces arguments ne saurait avoir de valeur, et les Bassoutos eux-mêmes ne les donnent que pour dissimuler

les motifs peu honorables, et encore moins avouables, qui sont à la base de leur polygamie. Mariage, polygamie, vie de famille, tout cela indique que les Bassoutos se font de l'homme en général, et de la femme en particulier, des idées d'une très inférieure qualité. Leurs notions sont celles des peuples grossiers et primitifs, et leur conduite est au niveau de leurs idées. Il ne faut pas chercher dans leur vie une moralité qu'ils sont incapables de comprendre et de pratiquer.

Et il faut remplacer par des points de suspension la relation plus détaillée des turpitudes inhérentes à la polygamie et des impuretés dont est remplie la vie privée de beaucoup de Bassoutos...

IV — L'INDUSTRIE (1)

1° Le village

La formation du groupe d'habitations qui composent le village n'est pas laissée au hasard ou au bon plaisir des habitants. Chaque village s'élève d'après un plan uniforme dans toute la tribu. Ce plan est circulaire, en forme de couronne.

Le chef (car c'est toujours un chef, petit ou grand, qui fonde un village) choisit l'endroit qui lui convient. Si le terrain est en pente, il placera la hutte de sa première femme sur le côté le plus élevé du cercle; s'il est polygame, il bâtira à côté les habitations de ses autres femmes. Chaque femme a son habitation, telle que nous la décrirons plus loin. De chaque côté des huttes du chef se placent celles des hommes les plus importants; viennent ensuite celles des simples sujets qui se rejoignent vis-à-vis de celles du chef.

L'espace laissé vide au centre de la couronne est, sur un côté,

(1) Nous intercalons ici deux chapitres dus à la plume de M. Kohler, sur l'Industrie et les Travaux agricoles des Bassoutos, qui complètent le travail de M. Dieterlen.

près de l'habitation du chef, occupé par le *lékhotla*. Celui-ci est une grande cour en roseau avec une hutte centrale. C'est là que les hommes passent leur journée, quand leur présence n'est pas requise en dehors du village, travaillent et mangent. C'est là que le chef rend la justice. On bâtit aussi, dans cet espace vide, les *kraals* ou enclos



Hutte et son « lélapa ».

en pierres, où le bétail est enfermé pendant la nuit. C'est encore sur cette place centrale du village que se font les danses.

Les villages sont tous situés sur des hauteurs, sur le flanc des collines, même au haut des montagnes. Les Bassoutos aiment à pouvoir surveiller leur bétail, qui paît dans la plaine, ainsi que leurs champs de culture. Mais ce qui fait surtout pencher la balance dans le choix d'un emplacement, c'est une question de stratégie. Il faut qu'il soit propice à la défense du bétail contre l'ennemi. Car, autrefois, le but unique de leurs guerres était d'enlever le bétail. Celui-ci pris, la guerre était terminée.

2° *Les habitations*

Pour construire leurs habitations, les Bassoutos n'ont ni maçons, ni charpentiers. D'ailleurs ils ne sauraient qu'en faire, n'employant ni pierres, ni bois de charpente. Chacun, avec l'aide de ses voisins, se bâtit sa propre hutte.

Quand c'est un chef qui construit, les hommes vont, armés de haches et de faucilles, couper des fascines et du roseau. Ils transportent ces matériaux sur leurs épaules. Souvent ils ont à faire plusieurs lieues pour les chercher. Un simple sujet se procure ces matériaux avant d'appeler ses compatriotes à son aide pour construire.



Hutte.

Une fois ces matériaux arrivés sur l'emplacement choisi, les hommes se réunissent pour la construction de la hutte. Celle-ci est toujours circulaire, d'un diamètre de 3 ou 4 mètres environ.

Quand a été décidé l'endroit où se trouvera l'entrée de la hutte, un des hommes les plus experts en fait le tracé. Pour ce travail, il prend un fer de pioche, le saisit des deux mains, s'accroupit, faisant face à l'entrée, et laboure une bande de terrain de la largeur de la pioche, en marchant à reculons, jusqu'à ce qu'il soit revenu à son point de départ. Il a tracé un cercle parfait. S'il a fait quelque erreur,

il aura bientôt fait de la rectifier. Ils ont le cercle dans l'œil, comme les Européens ont la ligne droite.

Sur ce tracé, les ouvriers fixent en terre, à 30 ou 40 centimètres de distance, le gros bout des fascines. A l'entrée, ils fixent plusieurs cerceaux de 1 mètre de haut sur autant d'ouverture, de manière à former un petit corridor. Les fascines plantées sur le pourtour de la hutte sont recourbées et attachées les unes aux autres de manière à former un dôme. Sur cette carcasse, ils assujettissent du roseau, puis



Un « lékhotla ».

le couvrent avec de l'herbe. Le tout est solidement maintenu ensemble par des cordelettes faites d'une espèce d'herbe très résistante. Le travail des hommes est alors achevé.

Ce sont les femmes qui terminent l'habitation. Elles aplanissent le sol intérieur de la hutte, le durcissent en le battant à l'aide de galets, puis le crépissent avec un mélange de terre et de bouse de vache. Les parois de la hutte sont aussi crépies avec la même substance jusqu'à mi-hauteur et quelquefois plus haut. De même, le petit corridor de l'entrée est soigneusement crépi à l'intérieur. Lorsque le

tout est bien sec, l'habitation est prête. C'est là que la famille dort. Ce dortoir ne possède point de meubles. On n'y trouve que les vêtements de nuit, les armes du mari et quelques autres menus objets qu'on garde avec soin.

Si la famille a l'essentiel pour dormir et se préserver du froid de la nuit, l'habitation n'est cependant pas terminée. La ménagère a



Intérieur d'un « lélapa » de chef.

besoin d'un abri contre les vents, souvent violents, qui soufflent une bonne partie de l'année, pour cuire la nourriture de la famille. Cet abri, elle se le procure en construisant, avec du roseau planté en terre, une cour de forme elliptique. La cour est placée de telle manière que l'entrée de la hutte soit à l'intérieur, sur un de ses côtés. Dans les deux foyers de l'ellipse, il y a une petite surface pavée en cailloux; c'est là que la ménagère fait bouillir le pot, tantôt d'un côté, tantôt

de l'autre, suivant la direction du vent. Cette cour, — en sessouto : *lélapa*, — est l'œuvre de la femme et aussi son domaine.

C'est dans le *lélapa* que se trouvent tous les ustensiles nécessaires à la préparation de la nourriture : pierre pour écraser le grain, pots de terre pour cuire, cruche à eau et amphores de grande dimension pour préparer les différentes boissons, spatules de bois qui servent à la préparation du pain et des bouillies. Pour être complet, ajoutons, à ce mobilier primitif, un filtre en herbe qui sert à passer la boisson tirée du sorgho afin d'en enlever le son.

Il faut encore une autre construction pour avoir tout le confortable possible. Les jours de soleil sont bien plus nombreux que les jours de pluie; néanmoins, ceux-ci arrivent de temps à autre, et quand il pleut, il pleut bien. Impossible alors de faire bouillir le pot dans le *lélapa* et encore moins d'y moudre le grain. Il faut bâtir une seconde hutte, sur le modèle de la première, mais dont la porte est un peu plus élevée, et l'intérieur moins bien fini. Cette pièce remplace le *lélapa* les jours de pluie, pour la préparation des aliments; on vient s'y chauffer en temps froid. Il n'y a point de cheminée et la fumée n'a d'autre issue que la porte, à moins qu'elle ne se tamise à travers le chaume.

Huttes et « lélapa ».

Les habitations sont toutes faites sur le même modèle. Celles des chefs ne se distinguent, lorsque distinction il y a, que par les dimensions plus grandes.

3° Le forgeron

Lorsque les missionnaires vinrent s'établir dans leur pays, les Bassoutos en étaient à l'âge du fer, mais n'en avaient pas dépassé les premiers débuts. Quoique le travail du fer fût fait par des ouvriers spéciaux, après apprentissage, l'outillage en restait tout primitif.

Une pierre dure à grain fin servait d'enclume; une autre, de même nature, de marteau. Le soufflet demande un peu plus d'ingéniosité. Celui des Bassoutos consiste en un sac de peau souple, ayant la forme d'une manche de blouse. Au bout représentant le poignet est adaptée une corne de bœuf qui sert de tuyau. A l'extrémité opposée sont fixées parallèlement deux baguettes, un peu comme les aiguilles d'une tricoteuse quand elle plie son ouvrage. A ces baguettes, vers le milieu, sont fixées deux lanières de différentes grandeurs, formant deux ganses; l'ouvrier, pour manœuvrer son soufflet, fixe d'abord la corne ou tuyau au foyer de la forge, puis il introduit son pouce dans la petite ganse et les quatre doigts dans l'autre, de sorte qu'il tient les deux baguettes. Quand il ouvre la main, les deux baguettes s'écartent et laissent passer l'air; quand il la referme, les baguettes sont pressées l'une contre l'autre et ferment l'issue; c'est la soupape à air. En imprimant, à la base du soufflet, un mouvement de va-et-vient, tantôt il introduit l'air, tantôt il le force à sortir par le tuyau. Si le forgeron a besoin de plus de

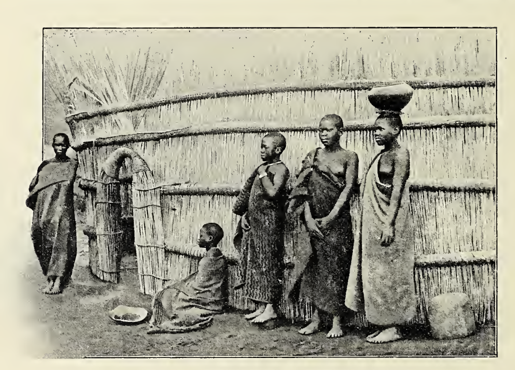


Un panier à grain.

chaleur, il adapte deux soufflets qu'il manœuvre en cadence, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche.

La corne n'étant pas une matière qui supporte une grande chaleur, l'ouvrier remédie à cet inconvénient en bâtissant dans le foyer de sa forge, qui repose toujours sur le sol, un petit canal en terre glaise qui s'éloigne assez du centre du foyer pour que le soufflet et la corne ne souffrent point de la chaleur.

Cette installation terminée, il ne lui reste plus qu'à allumer le feu.



Femmes devant un « lélapa ».

Il n'a ni briquet ni allumettes chimiques; mais il tire de son sac deux pièces de bois; l'une est une baguette de 1 centimètre de diamètre environ et 35 à 40 centimètres de longueur, l'autre un bois aplati de 3 centimètres de large sur 15 à 20 centimètres de long. Il met le bois plat sur le sol, verse dessus un petit sac de poudre noire qui n'est autre que le charbon d'une certaine plante qui s'allume à la moindre étincelle et brûle comme l'amadou. Il prend alors la baguette entre

ses mains, pose un des bouts sur le bois plat, près du charbon, et lui imprime un vigoureux mouvement de rotation en frottant les mains l'une contre l'autre. Le frottement développe bien vite la chaleur suffisante pour mettre le feu au charbon. Cela fait, l'ouvrier prend une poignée d'herbe sèche, préparée à l'avance, y verse le charbon et souffle dessus jusqu'à ce que la flamme jaillisse.

C'est avec cette installation des plus primitives que l'ouvrier fond le minerai, et façonne tous les objets requis par les arts de la guerre et de la paix.

Pour la guerre, il fabrique deux armes offensives : la hache et l'assagaie, ou lance. Cette dernière s'emmanche à un bambou de la grosseur du pouce, long d'environ 2 mètres. Comme cette arme se projette, le guerrier doit toujours en avoir cinq ou six qu'il porte en bandoulière dans un carquois. Quant à la hache, elle est emmanchée dans un bâton de 50 à 60 centimètres de longueur. Elle ne possède point d'œil pour l'emmanchement, mais une pointe. C'est le manche qui se termine, à l'un de ses bouts, par un renflement très prononcé, lequel reçoit la pointe du fer. Le trou y est percé avec cette pointe chauffée au rouge ou avec tout autre instrument analogue. La pioche s'emmanche de la même manière. C'est sans doute la pauvreté de l'outillage qui exige ce système d'emmanchement.

Le forgeron fabrique la pioche pour l'agriculture, les grattoirs et pointes pour les travaux de pelleterie, le couteau pour des usages multiples. Pour être complet, ajoutons à cette nomenclature, le *lébéko*. Celui-ci est une petite spatule de 7 à 8 centimètres de longueur avec un manche de même longueur et de même métal, qui sert au Mossouto aux mêmes fins qu'un mouchoir.

Le fer des Bassoutos est d'excellente qualité; mais ils ne paraissent pas avoir connu la trempe. L'écrouissage est leur seul moyen de durcir le fer; aussi le tranchant de leurs outils s'émousse-t-il avec une très grande rapidité.

4° Les vêtements

Il n'y a point d'ouvriers spéciaux en vêtements ; chacun doit préparer les vêtements nécessaires à sa famille. C'est un travail fait exclusivement par les hommes. Il y a cependant une exception : le premier vêtement féminin est fait par la femme. Celui-ci consiste en un tablier, ou courte jupe, en franges très fournies, dont la longueur est d'environ 15 centimètres et c'est aussi la seule partie du vêtement des Bassoutos dont la matière première soit empruntée au règne végétal.



Jupe de fillette.

Pour confectionner cette ceinture, la femme emploie une plante herbacée, appelée *Gozania subulata* en botanique, appartenant à la famille des composées et ayant une feuille de 10 à 12 centimètres de long, dont la largeur atteint à peine 1 centimètre. De chaque côté de la nervure, à sa partie inférieure, il y a une mince couche de duvet blanc feutré, qui se détache facilement du parenchyme, à l'état vert. A la saison voulue, la femme fait la cueillette de la plante, s'assied, prend par sa base chaque feuille, de la main gauche, insinue l'ongle du pouce de la main droite sous la couche duveteuse et l'enlève. Elle doit répéter l'opération deux fois pour chaque feuille. Lorsqu'elle a un nombre suffisant de ces minces bandelettes, elle en forme un cordonnet, d'environ 15 centimètres, en les tordant ensemble sur sa jambe, avant que l'humidité de la

végétation n'ait disparu. Lorsque l'ouvrière a un nombre suffisant de ces bouts de cordonnet (et il lui en faut des milliers), elle en fait une frange en les assujettissant par une extrémité tandis que l'autre est laissée libre. Il n'y a plus maintenant qu'à mettre une attache ou un bouton et le vêtement est prêt à être porté ; les Bassoutos remplacent le bouton par une petite pièce de bois minuscule, attachée par son milieu.

Aussi longtemps que l'enfant est un bébé, la maman se contente



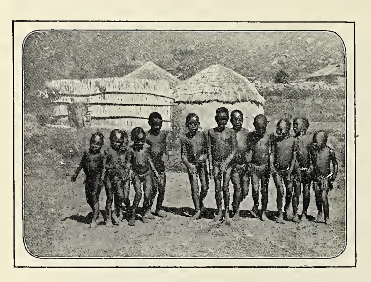
Vêtements de cuir.

de lui attacher un cordon autour des reins ; mais, dès que la fillette court, elle lui met une de ces ceintures de franges. Quand on est habitué aux usages du pays, on trouve que cette ceinture constitue un vêtement tout à fait décent.

Lorsque l'enfant est devenue jeune fille, son père lui taille une robe dans une peau de bœuf. Avec nos idées européennes, nous trouvons au premier abord les hommes peu galants de rester à la

maison à coudre des vêtements, tandis que les femmes font les travaux des champs. Cependant, quand on examine les choses plus attentivement, on reconnaît que l'homme n'a pas choisi la tâche la plus facile. Pour transformer une peau de bœuf en vêtement de jour ou de nuit, n'ayant pour l'assouplir que la force du poignet, les hommes doivent fournir une très grande somme d'efforts.

Voici réunis six ou huit hommes presque entièrement nus. Accroupis autour d'une peau, étendue à plat, ils la saisissent et la triturent à pleines mains comme s'ils voulaient en arracher des morceaux, jusqu'à ce que la peau soit souple dans toute son étendue. Après quelques minutes de ce labeur, vous voyez la sueur ruisseler tout le long de leur corps. Ils doivent s'interrompre souvent pour reprendre haleine et il faut des heures à une équipe pour assouplir une seule peau.



Le costume national des enfants.

Si l'assouplissement des peaux est le travail le plus pénible, il n'est pas le seul nécessaire. Il a fallu préalablement enlever la bourre, égaliser l'épaisseur de la peau dans toute sa largeur, en rabotant les parties trop épaisses. Les Bassoutos font ce travail avec un grattoir qui ressemble à une pioche minuscule. Le taillant est un biseau peu allongé. Avec cet outil, l'ouvrier enlève de la peau bien sèche des copeaux semblables à ceux du menuisier quand il rabote une planche. Mais comme son outil n'est pas trempé, il doit presque à chaque coup, avec un morceau de fer, redonner du fil au taillant.

Les opérations dont nous venons de parler ne suffisent pas pour terminer un vêtement. Il faut encore donner au cuir une souplesse et un moelleux parfaits. Pour ce travail, ils emploient un outil composé de huit à dix pointes de fer attachées solidement entre elles à la distance voulue et formant un petit faisceau. Avec cet outil, ils grattent la peau, préalablement mouillée, pour en séparer les fibres de la surface. Ils obtiennent ainsi une sorte de toison très agréable au toucher. En faisant varier la direction des fibres, ils produisent des dessins qui ne manquent pas de charme.

La jupe que porte la femme du Lessouto s'attache à la ceinture ; par devant, elle ne descend qu'à mi-jambes ; par derrière, jusqu'aux talons. Cette forme a sans doute été exigée pour laisser libre jeu à la marche. Une femme ayant une jupe aussi longue devant que derrière aurait été dans l'impossibilité d'accomplir sa tâche journalière, c'est-à-dire de porter de lourdes charges, de sarcler et de faire chaque jour plusieurs kilomètres.

Elle va, en effet, à la fontaine et dans ses champs et ceux-ci se trouvent le plus souvent très éloignés de son habitation. En temps de guerre, et les guerres étaient fréquentes autrefois, elle devait fuir en emportant son dernier-né sur son dos, ses effets les plus précieux sur sa tête et en donnant la main à un marmot trop lent. Tout cela exigeait que sa marche fût entravée le moins possible par son accoutrement.

Les deux pièces de vêtement dont nous venons de parler ne constituent pas toute la garde-robe de la femme. Il faut encore mentionner un ample vêtement, de peau aussi, qui se porte comme un châle, ou plutôt comme un manteau.

Citons aussi le *thari*, quoiqu'il ne soit pas une pièce de vêtement. C'est un peu pour les Bassoutos ce que le berceau est dans les nations civilisées. Le *thari* est fait d'une peau entière de chèvre ou de mouton, qui, lorsqu'on a écorché la bête, a été soigneusement enlevée

jusqu'à l'ongle des pieds. Cette peau est préparée avec soin, comme une fourrure, en y laissant la toison. Les quatre pattes servent d'attaches. Pour s'en servir, la maman pose le bébé sur son dos, jette le *thari* par-dessus, attache la partie inférieure autour de sa taille, la partie supérieure autour de son cou, en bandoulière. Le bébé, sauf la tête, est entouré de tous côtés et paraît jouir de ce nid bien chaud, et la maman vaque à ses occupations comme si le bébé dormait dans son berceau.

La femme ne porte guère de chaussures ni de coiffure, surtout dans sa jeunesse. Quand elle est plus âgée, dans les temps froids, elle porte le *moshapo,* coiffure faite de la fourrure du chat sauvage, et qui, soit dit en passant, est de rigueur quand une belle-mère doit se rencontrer avec son gendre.

La source du village.

La femme, malgré la pauvreté de sa garde-robe (car elle n'a point de vêtements de rechange), trouve cependant moyen de se mettre en habits de fête. Voici comment elle procède :

Elle recueille de l'oxyde de fer, matière abondante dans le pays, et le fait passer au feu afin d'obtenir la couleur du vermillon. Elle réduit cette substance en poudre impalpable qu'elle mélange avec de la graisse. De cette pâte, elle enduit soigneusement ses vêtements, ainsi que son corps, de la racine des cheveux jusqu'à la plante des

pieds. En guise de coiffure, elle pommade ses cheveux, qui sont toujours portés très courts, d'une pâte gris noir à reflets métalliques, qui est un composé de graisse et d'un sulfure quelconque. Cette matière est rare et la femme fait souvent un long voyage pour se la procurer.

C'est dans cette toilette que, sans doute, d'après le goût des Bassoutos, la femme possède tous ses attraits, puisqu'elle est celle du jour



Femmes portant du combustible au magasin.

où la jeune mariée est conduite chez son mari, de même que celle des jours de fête. C'est le cas de répéter : « Des goûts et des couleurs il ne faut point disputer. »

Disons un mot du vêtement du sexe masculin. Quand le bébé est un garçon, on le laisse courir, les premières années, sans aucun vêtement. Ce n'est que vers l'âge de cinq à six ans qu'on lui met une ceinture de cuir. Cette ceinture a la forme triangulaire. Les angles se prolongent en attaches, dont deux entourent les reins et se nouent

derrière le dos. La troisième, pour empêcher ce vêtement d'être flottant, passe entre les jambes et vient s'attacher au nœud des deux autres. Attifé ainsi, notre garçonnet est vêtu convenablement et il est aussi fier de ce vêtement que nos fils de leur première culotte.

L'homme porte, en sus, un manteau, semblable à celui de la femme, mais tandis que ce dernier est attaché sur la poitrine, celui de l'homme s'attache sur le bras droit. Ce vêtement se fait en peau de bœuf ou



Évolution du costume féminin.

de quelque autre animal domestique, ou encore en fourrure. Il distingue un peu les classes. Un simple sujet se contentera d'un manteau en peau de bœuf ou de chèvre ; un chef en aura un de fourrures plus rares. Souvent les Bassoutos désignent les chefs par cette locution « celui qui se revêt de fourrures de renards ».

Les Bassoutos ont poussé l'art de la pelleterie aussi loin que possible. Pour préparer les fourrures, les coudre ensemble, faire dispa-

raître les parties endommagées, trouées par les balles ou par les lances, ils ne peuvent pas être dépassés.

Pour coudre les peaux les unes aux autres, ils emploient, en guise de fil, des tendons de bœuf. Chaque fois qu'ils abattent un animal, ils ont soin, en le débitant, de retirer ces tendons aussi complets que possible. A l'état de dessiccation, quand on les frappe sur une pierre, les fibres se détachent les unes des autres et produisent un fil très fort et de même nature que le vêtement.

Les aiguilles dont ils se servent sont de simples pointes en fer très affilées. Elles jouent le même rôle que l'alène des cordonniers; elles font le trou dans la matière et l'ouvrier doit, à chaque point, enfiler le fil dans le trou fait par l'aiguille; toutes leurs coutures sont à surjet et on ne peut rien désirer de mieux pour la petitesse et la régularité des points.

Les vêtements de nuit, qui ont l'ampleur des couvertures employées par les Européens, sont faits de la même manière que les manteaux dont nous venons de parler et avec les mêmes matériaux.

5° *La nourriture*

Le sorgho et le maïs forment la base de la nourriture des Bassoutos.

Le sorgho paraît avoir été employé de temps immémorial, tandis que le maïs semble remonter moins haut dans les usages de la tribu. Du moins ceci paraît-il résulter du fait que, lorsque les Bassoutos ont abondance de *mabèlè*, nom du sorgho en sessouto, ils ne crient point famine, quand bien même la récolte du maïs viendrait à manquer tout à fait. Il n'en est point ainsi dans le cas contraire.

Le grain s'accommode de plusieurs manières. La plus simple consiste à le faire bouillir tel quel; cuit de cette façon, quelle que

soit l'espèce de grain, le plat s'appelle *likhobè*. Ce mets, tout simple qu'il est, a un délicieux parfum et un goût agréable; mais il réclame des dents saines pour la mastication.

Pour la préparation de la farine, la femme prend une pierre plate, large de 30 à 40 centimètres sur 45 à 50 centimètres de longueur. Elle en martelle l'une des faces et la taille pour lui donner du mordant. Ce travail s'exécute avec un caillou tranchant, plus dur que la pierre en préparation. Cette pierre se place sur le sol, légèrement surélevée par des cailloux qui la calent et inclinée dans le sens de sa longueur. Elle forme la meule stable de ce moulin primitif. L'autre partie est constituée par un gros caillou de forme plus ou moins elliptique. La pierre plate et stable s'appelle *léloala* et l'autre *tsilo*.

Lorsque la femme veut s'en servir, elle se met à genoux, à l'extrémité la plus élevée de la pierre plate ou *léloala*, répand une poignée de grain sur le bord de la pierre, saisit à deux mains le *tsilo* et lui imprime un mouvement de va-et-vient, de manière que, à chaque impulsion du *tsilo*, celui-ci entraîne une petite partie du grain placé sur la meule et le réduise en farine. Celle-ci tombe de la meule sur une petite natte, faite uniquement pour cet ouvrage. Ce travail est pénible et demande beaucoup de vigueur. Il cause aussi souvent des désordres aux poignets et aux genoux.

Lorsque la quantité de farine est suffisante, la femme cuit le pain. Avant de se mettre à moudre, elle a fait du feu, sur lequel elle a placé son pot, avec la quantité d'eau nécessaire. Aussitôt que celle-ci entre en ébullition, elle y verse sans la remuer la farine qui forme un monticule plus élevé que l'eau. Elle laisse le tout mijoter, jusqu'à ce que la farine ait absorbé toute l'eau et que le monticule ait disparu. Quand la cuisson est jugée suffisante, la ménagère s'arme d'un bâton de 50 à 60 centimètres de longueur et brasse vigoureusement la masse pâteuse. Cette opération terminée, elle retire le pot du feu et, dès que la température le permet, elle divise cette pâte en pains de la forme

d'un fromage de Hollande. Ce pain, qui n'a ni levain, ni assaisonnement, est prêt pour la consommation. C'est tout chaud qu'il faut le manger : il perd beaucoup de sa qualité à être conservé, ne fût-ce qu'un jour.

Le soir, la femme se hâte de préparer la nourriture de son mari. Si l'on est en été et s'il y a du lait, elle puisera dans un grand vase, — où le lait frais est versé, se caille et se sépare du petit-lait, — une sorte de caillé ou de fromage blanc, qu'elle versera dans une jatte. Le



Jeunes filles au moulin sessouto.

mari s'en empare, ainsi que d'une boule de pain fumant, et s'en va prendre son repas, avec ses compagnons, au *lékhotla*.

C'est alors que la femme prépare la nourriture pour elle et ses enfants. S'il reste du caillé, la famille aura la même pitance que le père ; la ménagère l'allongera avec du petit-lait, rompra en minuscules morceaux le pain suffisant, qu'elle jettera dans la jatte et remuera le tout vigoureusement. Les enfants s'accroupissent, en cercle, autour de la jatte et, à tour de rôle, y puisent avec la main jusqu'à complète

disparition du contenu. Une fois le pot bien essuyé, ils se lèchent les mains.

Avec le grain, les femmes bassoutos ne font pas seulement du pain, elles préparent aussi une grande variété de bouillies, les unes claires, d'autres épaisses, les unes au lait ou au petit-lait, ou encore au *léting*. Ces diverses bouillies, sans assaisonnement, constituent le



Jeunes filles moulant du calcaire pour blanchir les murs de l'école.

régime presque exclusif des femmes et des enfants pendant une grande partie de l'année.

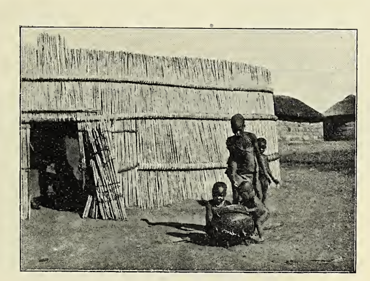
Les Bassoutos ne cultivent point de légumes, si ce n'est un haricot, qu'ils mangent toujours sec, et des cucurbitacées de plusieurs variétés, pastèques et citrouilles.

Il faut aussi signaler le maïs vert, qui se mange avant sa complète maturité. Dès que le grain a pris une certaine consistance, la ménagère se rend dans le champ pour y cueillir le nombre d'épis nécessaires à la famille. Ces épis sont rôtis sur la braise ou cuits dans l'eau. Cette

nourriture est presque la seule dont on dispose jusqu'à ce que le grain soit mûr et dur.

Mentionnons aussi que, pendant les mois du printemps, les femmes vont cueillir dans les champs diverses plantes qu'elles accommodent comme légumes verts ou pour allonger la farine de grain qui touche à sa fin. Cette cueillette a surtout lieu lorsque la dernière récolte a été médiocre ou nulle.

Le pain des Bassoutos, comme nous l'avons constaté plus haut, ne se conserve point et ne peut être utilisé, comme provisions de bouche, en voyage. Les Bassoutos y suppléent au moyen du grain rôti. Lorsqu'un voyage est décidé, la femme prend du grain de sorgho ou de maïs, le torréfie légèrement, puis le réduit en farine. Cet aliment se conserve indéfiniment. Avec quelques kilos de cette préparation, une famille pourra exécuter un voyage de plusieurs jours. Mais, pour faire son repas, le voyageur devra s'asseoir près d'une source, car, à chaque bouchée de farine. il lui faudra prendre une gorgée d'eau pour faciliter la déglutition.



La marmite est nette.

6° Les boissons

La vigne, comme productrice du vin, était et est encore inconnue des Bassoutos. Ils n'en possèdent pas moins deux boissons fermen-

tées. Celles-ci ne diffèrent guère entre elles que par la teneur d'alcool. La plus forte en alcool se nomme *joala*, la plus faible se nomme *léting*. Ce dernier entre pour une grande part dans l'alimentation journalière des Bassoutos, surtout des hommes. Pour obtenir le *léting*, la femme fait d'abord germer le sorgho, comme les brasseurs font germer l'orge destinée à la bière. Quand le sorgho est germé à point, elle le sèche et le remise pour être employé au fur et à mesure des besoins. Pour confectionner la boisson, la ménagère prend une certaine quantité de malt, qu'elle réduit en farine sur sa meule. Cette farine est mise dans une jatte et la quantité d'eau bouillante nécessaire est versée dessus; puis la femme brasse le tout avec la spatule que nous avons mentionnée plus haut. Lorsque la liqueur est tiède, elle y ajoute du ferment, qui n'est autre qu'un reste de bière faite précédemment. Puis elle laisse s'accomplir le travail de fermentation. Quelques heures suffisent en été; en hiver il faut plus de temps. Il ne reste plus qu'une opération à faire pour servir la boisson; la ménagère doit la filtrer pour en éliminer le son et la farine trop grossière; elle obtient ce résultat en faisant passer le liquide à travers un sac d'herbe tissée. Ce qui est retenu dans le sac est employé, soit pour faire une boisson bien inférieure à la précédente, ou simplement une bouillie, soit encore pour nourrir les volailles et les porcs.



Un tanneur.

Quand la récolte du sorgho a été bonne, la ménagère prépare jour-

nellement du *léting* pour la famille; beaucoup d'hommes ne vivent guère que de cette nourriture. Quand la récolte a été maigre, elle en fait moins souvent. Son maître et seigneur doit alors se contenter d'une nourriture plus consistante, mais d'un goût qui lui plaît beau-



Rafraîchissements après le travail.

coup moins. J'estime que la teneur en alcool du *léting* ordinaire atteint à peine 2 %.

Le *joala* titre beaucoup plus. C'est la boisson des fêtes ou des travaux qui nécessitent le concours des voisins. A-t-on à bâtir une hutte, à sarcler un champ, à battre le grain, à le faire rentrer à domicile et veut-on, pour cela, l'aide des voisins, le *joala* est de rigueur, à moins que l'on n'ait une tête de bétail à tuer à cette occasion.

Le *joala* se fait avec la même farine que le *léting*, mais exige plusieurs ébullitions successives et plus de farine.

Comme on le voit par ce qui précède, le régime des Bassoutos est un régime essentiellement végétal. La nourriture carnée n'y entre pour ainsi dire point. Il ne faudrait pas en conclure que la viande n'est pas estimée par eux; au contraire, ils l'apprécient extrêmement. Quand ils veulent donner l'idée de l'excellence d'un aliment, ils disent : « C'est bon comme la viande. » Pour eux, c'est un tel régal, qu'ils font par-



Toilette du matin.

fois plusieurs lieues de route pour en obtenir une bouchée. Lors d'un mariage, occasion où les Bassoutos ne manquent pas de tuer un bœuf, hommes et femmes, à plusieurs lieues à la ronde, s'empressent de venir, dans le but unique d'attraper un petit morceau de viande à se mettre sous la dent. Car ce n'est pas l'habitude parmi eux que ce soient les seuls invités qui bénéficient du festin. Tous ceux qui se présentent doivent y avoir part.

Malgré ce goût prononcé pour la viande, celle-ci n'est pas consi-

dérée comme un véritable aliment, mais comme une sorte de friandise. Les Bassoutos peuvent souffrir de la faim auprès d'un troupeau de bétail, à moins que le propriétaire n'ait l'occasion d'en échanger une pièce contre du grain. C'est ce qu'ils font lors d'une disette partielle. Ils tuent une tête de bétail et, avec cette viande, achètent du grain à ceux qui sont plus fortunés qu'eux. Si la disette est générale, ils vont, comme les fils de Jacob, se procurer du grain ailleurs, parfois dans des régions fort lointaines, emmenant du bétail, article d'échange très apprécié dans toutes les tribus du Sud de l'Afrique. Chaque voyageur revient conduisant sa bête de somme, chargée d'un sac de grain plus ou moins rempli qui permettra à la famille d'attendre la prochaine récolte.

La viande est le seul mets pour lequel les Bassoutos recherchent des assaisonnements. N'ayant point de sel, ils le remplacent par les cendres de la grande absinthe, arrosée de fiel de bœuf ou accompagnée d'un champignon. C'est même ce dernier qui a donné son nom au sel de cuisine, introduit par les premiers missionnaires. Le sel est d'ailleurs très apprécié des Bassoutos; c'est ce qui faisait dire au père de Moshesh : « Les missionnaires n'ont apporté que deux bonnes choses : le sel et le sucre. »

7° Les poteries

Les ustensiles de cuisine et de ménage sont exclusivement fabriqués par la ménagère. Quoique leur nombre soit très réduit et qu'ils consistent en une poterie grossière et peu variée de forme, leur confection n'en dénote pas moins une certaine habileté.

Il y a d'abord les pots à cuire; ceux-ci ont la forme d'un U majuscule, légèrement évasé par le haut. Puis il y a les vaisseaux destinés à aller à la fontaine et à conserver l'eau fraîche, à servir le *léting* et le

joala; ceux-là, de grandeurs différentes, ont tous la même forme : ils sont ventrus comme un potiron et ont une ouverture étroite.

Il faut aussi mentionner de grandes jarres, pouvant contenir 50 litres et plus, destinées à la préparation des boissons fermentées, et ayant la forme des pots à cuire, mais plus évasées par le haut.

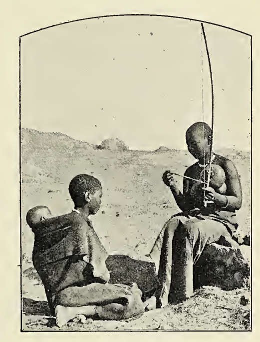
La femme fabrique ses poteries sans autres outils que ses dix doigts. Elle choisit avec soin une glaise propre à la poterie; elle doit quelquefois aller la chercher à plusieurs lieues de distance. Elle broie la glaise avec beaucoup de soin, ajoute à cette pâte de vieilles poteries préalablement réduites en poudre sur la meule. Quand la masse de glaise est convenablement préparée, elle entreprend la fabrication d'un vase. C'est par le fond qu'elle commence, ajoutant la glaise, parcelle après parcelle, en ayant soin de souder convenablement la dernière aux précédentes. Elle continue ainsi jusqu'à l'achèvement complet du vase. Avant que la dessiccation soit complète, elle en lisse soigneusement les parois avec l'ongle du pouce, sauf pour les grandes jarres et les pots à cuire. Cette opération tient lieu de l'émail, que la potière de ce pays ne connaît point. La femme experte dans son art forme des vases aussi réguliers et symétriques que si elle disposait d'un tour. La novice ne parvient à leur donner une forme régulière qu'après bien des essais. Il y en a même qui n'y parviennent jamais et doivent recourir aux services des voisines.



Tenue de voyage.

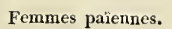
Aussitôt qu'un vase est terminé, il est rentré dans la hutte, afin que la dessiccation s'achève loin des courants d'air et du soleil. Celle-ci terminée, les poteries sont prêtes pour la cuisson.

La cuisson est une opération délicate; la femme, ne possédant pas de fours *ad hoc*, doit se contenter du plein air.



Jeunes musiciennes : le « thomo ».

Elle choisit un endroit, près d'un rocher ou au pied d'un talus, y dispose sa poterie mêlée de combustible, le tout formant un monticule conique. Le combustible n'est autre que la bouse de vache sèche, ramassée dans la prairie. Il est excellent pour cette opération, car une fois allumé, il ne s'éteint pas. Si la femme l'a bien disposé et en a employé une quantité suffisante, la cuisson de ses poteries sera réussie. Toutefois, cette opération cause souvent des déboires aux ouvrières.



Femmes païennes.

C'est aussi la femme qui cultive et prépare les calebasses qui servent à puiser l'eau ou à boire. Quand les fruits ont atteint leur pleine maturité, elle en fait la cueillette et les apporte à la maison. Mais avant que ceux-ci ne se dessèchent, elle les fait bouillir. Cette opération lui facilite l'extraction de la pulpe, qu'elle pratique immédiatement, en faisant une ouverture, soit sur un côté, soit sur la cicatrice laissée au fruit par le déta-

chement de la tige. C'est la forme de la calebasse qui décide l'usage auquel on doit la destiner. A-t-elle la forme d'une dame-jeanne et les dimensions convenables, elle servira aux mêmes usages. Est-elle plus petite, mais de même forme, la femme la divisera en deux et en fera deux écuelles à puiser l'eau. Si elle a forme de boule, de la grosseur du poing, munie d'un long manche, elle deviendra coupe à boire.

V — LES TRAVAUX AGRICOLES

1° Les champs et les récoltes

Le sol du Lessouto peut être divisé en deux lots très inégaux : la terre cultivée et les pâturages. Ceux-ci comprennent tous les terrains non cultivés. Ils sont tout à fait propriété commune. Les habitants du village peuvent y faire paître autant de bétail qu'ils en possèdent, sans charge aucune.

Pour les champs cultivés, c'est le chef qui les distribue à ses sujets. Un chef fonde-t-il un village, tous ceux qui le suivent ont droit au lopin de terre jugé suffisant aux besoins d'une famille. Si un homme a deux femmes, il a droit à une double part, ayant deux familles à nourrir et plus de bras pour cultiver. Tout jeune homme qui prend femme a droit aux mêmes privilèges. Un étranger vient-il s'établir auprès d'un chef, celui-ci lui fait les mêmes avantages qu'à ses anciens sujets.

Tous les habitants du Lessouto ont donc à cultiver un terrain suffisant à leurs besoins, et qui ne peut leur être enlevé que s'ils s'attirent le déplaisir du chef et si la communauté désire les éliminer de son sein. Être livré au bon plaisir d'un petit potentat peut sembler une situation très précaire; il n'en est cependant pas ainsi. Il y a un frein qui modère singulièrement le despotisme des chefs : ce frein

n'est autre que le désir, naturel à tout chef, du plus petit au plus grand, d'augmenter son pouvoir. Se montre-t-il désagréable à ses sujets? Sa réputation est bientôt faite; et non seulement personne ne vient plus s'établir auprès de lui; mais ses propres sujets le quittent, réduisant à rien le pouvoir du petit tyran. C'est une vérité reconnue par tous les Bassoutos. On les entend souvent dire : *Morèna, ke morèna ka batho,* ce qui veut dire : Un chef n'est chef que grâce à ses sujets.



Labour d'un champ.

La culture prend une grande partie du temps des Bassoutos, surtout des femmes. Pour défricher le terrain, ils n'ont point, comme dans certains pays, à abattre une forêt, ou à débroussailler le sol, celui-ci n'étant recouvert que d'une végétation herbacée. Néanmoins, il offre une grande résistance à la pioche; aussi le défrichement est-il le travail exclusif des hommes.

Ce premier labour se fait généralement avec le concours des voisins. Le propriétaire du champ prépare de la nourriture, *léting* ou *joala,*

plutôt cette dernière boisson; s'il est riche en bestiaux, il y ajoutera une tête de gros ou de menu bétail. Alors, le jour choisi, tous les hommes valides se rendent sur le terrain. Coude à coude et armés de leurs pioches à longs manches, ils les lèvent avec ensemble et les abaissent de même, au son d'un chant monotone, qui ressemble un peu à celui des matelots sur un bateau. Lorsqu'un travailleur s'arrête pour reprendre haleine, tous s'arrêtent, personne ne donnant un plus grand nombre de coups de pioche que son voisin. Si les laboureurs sont nombreux, ils piochent en une fois toute la largeur du champ, sinon ils le font en deux ou trois fois. L'écartement entre chaque travailleur est réglé à l'avance, de telle sorte que, s'il manque deux ou trois ouvriers, ils laissent une bande de terre inculte, plutôt que de s'écarter un peu plus les uns des autres.

Une petite partie de la boisson préparée est portée dans les champs, mais ce n'est qu'après avoir terminé la tâche du jour que les travailleurs viennent festoyer à la maison. Ils ne reçoivent aucune autre rémunération que la nourriture qu'ils consomment.

C'est en automne, pendant ou immédiatement après la saison des pluies, que s'opère ce travail.

Le terrain reste ainsi jusqu'en juillet, moment où l'ensemencement commence pour les champs nouveaux. N'ayant point à craindre l'invasion des mauvaises herbes, les paysans bassoutos sèment dès que les grands froids de l'hiver sont passés. Pour les vieux champs, ils retardent autant que possible les semailles. Elles se font, pour le sorgho, en septembre et octobre et, pour le maïs, peuvent se prolonger jusqu'à la fin de novembre.

Ils répandent la semence sur le sol, puis font à la pioche un léger labour pour la recouvrir; c'est ce que les cultivateurs européens appellent semer sous la raie. Le labour des semailles est fait par les hommes et par les femmes.

Ces travaux sont à peine achevés que les sarclages doivent com-

mencer. Ceux-ci sont presque exclusivement réservés aux femmes, à moins que des circonstances particulières n'obligent le propriétaire du champ à recourir aux services des voisins, comme nous l'avons dit pour le labour d'un nouveau champ. La femme va ainsi, tous les jours, dans les champs, pour biner la récolte et en extirper les mauvaises herbes. Quand elle a fini à un bout du champ, elle doit recommencer à l'autre, car les mauvaises herbes poussent dru dans les années où les pluies sont abondantes. Ce travail dure jusqu'à ce que le sorgho et le maïs soient assez développés pour étouffer les mauvaises herbes.



Préparation de l'aire.

Une fois les sarclages terminés, la femme n'est pas au bout de ses peines. Dès que le sorgho est monté en épi, des nuées de petits oiseaux grainiers s'abattent sur les champs et mangent le grain à peine défleuri. Elle doit surveiller son champ pour les en chasser. Dans ce but, elle élève un tertre, en mottes de terre, dans la partie la plus élevée du champ. Elle se procure une longue baguette flexible et une grosse motte de terre glaise. Alors, perchée sur cette éminence d'où elle domine toutes les parties du champ, et armée de sa baguette, elle lance, aux petits larrons ailés, des boulettes de terre glaise, pour les faire déguerpir. C'est un travail très absorbant, car les coquins ne quittent souvent les épis qu'ils dépouillent que pour aller en dépouiller d'autres un peu plus loin. Il arrive même que la femme doit être aidée, soit par ses enfants, soit par son mari, pour pouvoir mitrailler avec ces projectiles de terre glaise plusieurs endroits à la fois. Les pauvres gens n'ont de répit que pendant les quelques heures du milieu du

jour. Dans maints endroits, si le champ n'est pas bien défendu, les oiseaux détruisent en fort peu de temps toute la récolte. Ce travail dure depuis la floraison de la plante jusqu'à ce que le grain soit mûr.

Le lecteur doit se demander quand la ménagère trouve le temps de préparer la nourriture de la famille. La cuisine, pendant cette saison, est réduite à sa plus grande simplicité; presque chaque membre de la famille cuit la nourriture qu'il consomme. Les maïs sont assez avancés pour être mangés verts. Ceux qui sont dans les champs, occupés à chasser les oiseaux, profitent du répit du milieu du jour pour cueillir le maïs nécessaire, dans le champ le plus proche. Ils grillent les épis sur la braise et les mangent séance tenante. La ménagère en cueille, par la même occasion, un panier plein qu'elle rapporte le soir à la maison et fait bouillir dans l'eau, à moins que chacun ne préfère manger ses épis de maïs rôtis sur la braise. Ce qui sera resté le soir sera consommé le lendemain matin. Depuis la dernière quinzaine de janvier, jusqu'en avril, ils ne vivent guère que de maïs vert, soit par goût, soit, le plus souvent, par nécessité, n'ayant plus rien dans le grenier.

La moisson du sorgho, ainsi que celle du maïs, ne se fait pas aussitôt que le grain est arrivé à sa maturité, comme pour le blé, l'orge et l'avoine, mais on attend pour la commencer que la dessiccation du grain soit entière. Généralement les pluies cessent fin mars ou commencement d'avril; les gelées s'établissent, arrêtent la végétation de la plante et concourent efficacement à la dessécher. Ce n'est guère qu'en mai que la moisson commence, pour continuer en juin, juillet et même août. La durée de celle-ci dépend de l'abondance de la récolte et du temps qu'il fait. Les pluies retardent les travaux de la moisson. Mais ordinairement il fait beau, car les mois d'hiver sont parmi les plus secs de l'année.

La moisson est un travail fastidieux. La femme, armée d'un couteau, coupe tige après tige à quelques centimètres de la panicule.

Elle ne cueille d'abord que le grain qui est développé et bien mûr. Au fur et à mesure qu'elle coupe les tiges, elle les dispose en petits tas qui sont ensuite transportés dans un endroit choisi et préparé pour le battage du grain. Quand elle a recueilli le sorgho de première qualité, elle procède de la même manière pour celui qui reste. Cette seconde récolte se compose de grains dont la maturité a été arrêtée par les premières gelées. Elle est utile néanmoins à la nourriture de la famille, pour faire du pain ou des bouillies, mais elle est impropre à la confection du *léting* ou du *joala*, ces grains ne pouvant germer.

Ce n'est qu'exceptionnellement qu'un champ de sorgho mûrit toutes ses tiges ; il faut pour cela des conditions climatériques qui ne se rencontrent presque jamais au Lessouto.



Le vannage du grain.

Une fois toutes ces panicules coupées et transportées sur l'aire, il ne reste plus qu'à battre le grain.

L'aire est préparée dans le champ même, à l'endroit jugé le plus propice. Le terrain est bien nivelé, pour en faire disparaître tous les petits creux, puis tassé soigneusement. Cette première opération terminée, la femme prend de l'eau, en humecte suffisamment la surface, pour y produire une mince couche de boue, qu'elle étend soigneusement avec la paume des mains. Une fois sèche, l'aire est prête. On entasse alors soigneusement le sorgho dans son centre, en une meule en forme de cône tronqué, d'environ 1 mètre à 1^{m} 50 de hauteur.

Pour le battage du grain, les hommes rentrent en scène. Armés de bâtons de la grosseur d'une forte canne et à peu près de la même

longueur, ils entourent la meule qu'ils frappent, chacun devant soi. Contrairement aux batteurs en grange, qui abaissent l'un après l'autre et en cadence leurs fléaux sur la gerbe, les Bassoutos frappent ensemble et relèvent leurs bâtons ensemble, comme nous l'avons dit plus haut pour la pioche. Après quelques instants de ce labeur, la couche supérieure de la meule est battue; le grain est descendu dans la meule et la paille est retirée et jetée en dehors de l'aire. Ce manège continue jusqu'à épuisement complet de la meule.

Le vannage du grain est un travail exclusivement réservé aux femmes. Celles-ci prennent le grain dans des paniers qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes et le versent sur le sol de l'aire. Elles ont soin de se placer de telle manière que la brise, traversant la mince nappe qui tombe, chasse la paille un peu plus loin que le grain. Par un calme plat, elles ne peuvent pas travailler; mais, lorsque la brise est favorable, le travail est bien vite achevé.



Battage du maïs.

Le grain, une fois propre, est mis en tas au milieu de l'aire. Les hommes viennent alors, avec de grands sacs en peaux, qu'ils remplissent et transportent à domicile, chargés sur des bœufs dressés à ce genre de travail.

La récolte du maïs se fait après celle du sorgho. La plante est alors dans un état de dessiccation parfaite et l'épi se détache facilement

de la tige. L'ouvrière visite chaque tige, saisit l'épi, écarte son enveloppe, et le brise à son pédoncule, puis le jette en tas. Ces épis sont transportés sur l'aire, comme le sorgho, et battus de même. Les hommes aident souvent leurs femmes pour la récolte du maïs.

Pendant la moisson, les hommes emploient leurs loisirs à confectionner de grands paniers, ventrus, à ouvertures étroites, destinés à recevoir et à conserver la récolte du grain. Ceux-ci se confectionnent avec une herbe haute, qui sert aussi de chaume à couvrir les huttes, et une tresse d'herbe particulière qui sert d'attache. L'ouvrier prend une poignée d'herbe, pouvant former un cylindre de 2 à 3 centimètres et enroule la base du cylindre sur elle-même comme fait une ouvrière qui confectionne un chapeau de paille. Chaque tour du cylindre est cousu solidement, à intervalles rapprochés, à celui qui le précède, avec la tresse d'herbe. Tous les deux ou trois points, l'ouvrier ajoute quelques brins d'herbe au cylindre pour maintenir un calibre uniforme, au fur et à mesure que le travail avance.

Ces paniers, selon les besoins, sont faits de différentes grandeurs. Les petits peuvent contenir 3 ou 4 quintaux, les grands de 10 à 12. Ils sont placés à côté de la hutte, légèrement surélevés par des pierres pour éviter l'humidité du sol. Le propriétaire y verse la récolte qu'il tasse le plus possible à l'aide d'une longue perche de 2 mètres et plus, qu'il enfonce dans le grain et retire jusqu'à ce que le récipient soit parfaitement rempli. Ensuite il met une pierre plate sur l'ouverture, afin que la pluie n'y pénètre pas.

Quand on entre dans un village, on voit, du premier coup d'œil, l'état d'abondance ou de disette dans lequel se trouvent ses habitants. Ces paniers sont-ils de forte dimension et nombreux, la récolte a été abondante. Sont-ils rares et de petite taille, elle a été mauvaise.

2° Les animaux domestiques

Les Bassoutos possèdent une race bovine qui est le zébu; une race ovine qui est le mouton à grosse queue, ayant une toison qui est plutôt du poil que de la laine; une race caprine qui semble être la chèvre commune et une race porcine. Le cheval et l'âne leur étaient jadis inconnus.

Dans leur basse-cour, ils ne possédaient que la poule. Les oies, les canards, les pintades, les pigeons, quoique nombreux à l'état sauvage, n'avaient jamais été domestiqués.

Comme nous l'avons vu plus haut, les animaux domestiques n'entraient point comme auxiliaires dans la culture du sol. Le bœuf n'apparaît que pour transporter la récolte à domicile. Ce n'est pas que les bœufs soient rares : les Bassoutos en possèdent de grands troupeaux. Cela tient, en partie, aux besoins réduits d'une vie extrêmement simple, mais surtout à ce que, si les Bassoutos ont un grand talent d'imitation, ils manquent complètement d'esprit d'invention et d'initiative. Ils suivent le sillon tracé par leurs ancêtres, sans jamais se demander s'ils ne pourraient pas faire mieux en s'y prenant d'une manière différente.

Les bœufs qu'ils destinent au transport sont dressés dès leur deuxième année. Les bergers leur percent la paroi nasale et y introduisent une corde d'herbe qu'ils attachent sur la tête, derrière les cornes; puis ils nouent à celle-ci, près du mufle, une deuxième corde, qu'ils tiennent à la main. Le bœuf, ainsi tenu par les narines, devient docile et se laisse facilement conduire. Ils le promènent pour l'habituer

à obéir à son conducteur. Une fois qu'il est suffisamment dressé à l'obéissance, on lui met un sac de terre sur le dos. On renouvelle ce manège jusqu'à ce qu'il porte ce sac sans essayer de s'en débarrasser



Au pâturage.

et qu'il consente à rester en repos pendant qu'on hisse la charge sur son dos et qu'on en fait le déchargement. Ce dressage est souvent lent et pénible.

Telle était leur manière de procéder avant d'avoir vu des cavaliers. Depuis lors, ce sont les petits bergers qui dressent les veaux en les montant, quand ils conduisent leurs troupeaux aux pâturages et qu'ils les en ramènent. Avant cette époque, qui précède un peu celle de l'arrivée des missionnaires, les Bassoutos n'avaient jamais eu l'idée de se faire porter par ces bêtes de somme.



Si les services que les Bassoutos tirent du bœuf sont peu importants, ceux qu'ils tirent de la vache sont tout aussi maigres. Elle n'est

pas bonne laitière et fournit peu de lait, en dehors de celui qu'il faut laisser au veau, si on ne veut pas le voir périr. Il faut traire plusieurs vaches pour prélever quelques litres par jour. Si un veau meurt, ils ne trairont pas la mère, les Bassoutos étant persuadés qu'elle retient son lait et qu'il est inutile de la traire. La vache fût-elle bonne laitière, elle perdrait bien vite cette qualité, dans les conditions qui lui sont faites. Elle a une nourriture succulente et abondante pendant environ



« Wagons » de marchandises.

cinq mois de l'année; mais, pendant les sept autres mois, elle doit subsister au moyen d'une alimentation grossière et souvent très rare.

Les mois de novembre à mars inclusivement sont généralement les mois d'abondance. Cependant, au cours de ce dernier mois, le bétail commence à perdre l'embonpoint qu'il a gagné précédemment; non que l'herbe ne soit encore abondante, mais à cause de la saison des pluies, qui est bien établie à ce moment. Le bétail, n'ayant d'autre abri qu'un mur d'environ 1 m 50 de haut, souffre beaucoup des pluies, surtout quand elles sont froides. Aussitôt la saison des pluies passée, les gelées commencent. Celles-ci, quoique légères, n'en arrêtent pas

moins la végétation, qu'elles rendent très coriace, ou détruisent tout à fait les herbes les plus succulentes. Aussi, pendant tout l'hiver, le bétail est-il réduit à la portion congrue. Ces conditions se prolongent le plus souvent jusqu'en novembre, car la sécheresse de l'hiver et des mois de septembre et octobre est généralement trop forte pour permettre à la nouvelle herbe de se développer.

Ces alternatives d'abondance et de disette n'ont pas manqué d'in-



« Wagons » missionnaires.

fluer sur la race de bétail possédée par les Bassoutos. C'est sans doute cette cause qui a donné aux bœufs indigènes la bosse qu'ils portent sur le cou. Cette protubérance, avec les autres masses adipeuses, forme une bonne réserve pour les jours de disette. La race à bosse supporte mieux les conditions qui lui sont faites qu'aucune de celles qui ont été introduites dans le pays. Elle reprend rapidement son embonpoint et le conserve assez bien. Néanmoins, si, pendant l'hiver, les conditions climatériques ou autres sont moins favorables que d'habitude, un nombre d'animaux assez élevé succombe.

Pour les Bassoutos, le bétail est la richesse par excellence, celle qu'il faut accumuler. Ils ne s'en séparent qu'à la dernière extrémité. Cela peut nous paraître étrange, quand nous considérons le peu de services que leur rend le bétail pour les besoins ordinaires de la vie. L'explication de ce phénomène est dans le mariage par bétail (1) dont il a été parlé ailleurs (2).

VI — LES ARTS

Il y a, chez tous les peuples, de l'art, des ébauches enfantines, des essais maladroits d'ajouter aux choses utiles quelque objet qui plaise à l'œil : ornements, couleurs, ciselures, formes élégantes, images ou gravures. Et les Bassoutos, eux aussi, ont fait quelques petits efforts pour embellir un peu la pauvreté de leurs ustensiles et l'uniformité de leurs vêtements. Leur art n'est presque rien. Il est cependant l'expression de leur effort personnel et, à ce titre, il est digne de notre respect.

Tout en ne possédant d'autre miroir que l'eau d'une source ou d'une mare, les femmes trouvent, bien à tort, que le bronze de leur visage gagnerait à être agrémenté de lignes qui en rompraient la monotonie: de là ces tatouages grossiers, de nuance bleu-noir, allant de la racine des cheveux à l'extrémité du nez, et des oreilles aux coins de la bouche et des yeux, aux ailes du nez ou au bas du menton, et coupant des figures parfois jolies de hideuses barres qui les enlaidissent. Elles enduisent leurs cheveux de pommade d'antimoine et leur corps, vêtements compris, de pommade d'ocre rouge. A ces peinturlurages gras elles ajoutent des boucles d'oreilles, des bracelets allant

(1) Voir pages 44 et suivantes.

(2) Ici s'arrête la rédaction de M. Kohler et recommence celle de M. Dieterlen.

du poignet au coude et de la cheville du pied au bas du genou, et à leurs jupes et manteaux, des clous et des boutons de cuivre combinés suivant les prescriptions de la mode du jour. Car, même chez ces dames à demi vêtues, la coupe, la longueur de la jupe et la nature de ses garnitures sont régies par les impérieuses indications de Sa Majesté la mode. Les perles aussi, « venues de la mer », c'est-à-dire de la côte où les débarquent les trafiquants blancs, sont fort appré-



Missionnaires en voyage.

ciées pour être enfilées en colliers et employées pour l'ornementation des vêtements.

Les hommes ne se privent pas nécessairement de la boucle d'oreille ou du bracelet de fer; mais c'est pour les danses et la guerre qu'ils réservent les pompons, aigrettes et plumets faits de plumes d'oiseaux, de peaux de bêtes, de piquants de porcs-épics. Brassards et jambières de poils de chèvre, manteaux blanchis à la terre glaise, bâtons, boucliers de guerre ou de danse, on voit sortir tout cela des

huttes, lors des fêtes. Et, faute de poches, parce que faute de pantalons, on porte au cou, à l'aide d'une courroie ou d'un anneau, le couteau, la tabatière et la spatule-mouchoir dont ne peut se passer un homme sérieux.

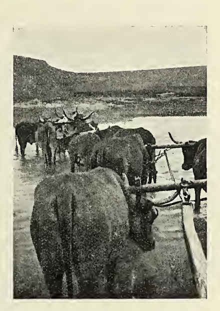
Sur les calebasses, à l'aide d'un fer chauffé au rouge, un artiste dessine des arabesques qui essaient d'être symétriques; mais la ligne droite n'est pas le fait des noirs, que ce soit en dessin, en paroles ou en actions; seules les courbes satisfont les goûts de son œil et la crainte qu'il a de la vérité et de la conduite franche et loyale. L'art du dessin est, chez le Mossouto, pour ainsi dire nul, et en peinture il ne sait ni ne fait rien. Il n'a jamais eu l'idée de demander aux Bushmen le secret de leurs couleurs, ni essayé de produire quelque chose d'analogue aux curieuses peintures dont ils ornaient les parois de leurs cavernes. Les garçons forment avec de la terre glaise des bestiaux qui sont tous du même type, sans que l'imagination individuelle ose s'affranchir des modèles traditionnels et essayer de faire quelque chose de nouveau, d'original et de personnel. Et les femmes exécutent sur la poterie de modestes ornements stéréotypés qui ne manquent pas d'agrément. Tout cela est honnête, touchant, intéressant, et ce qu'on peut en dire de meilleur, c'est que cela indique chez ces artistes improvisés des capacités latentes qui n'attendent que d'être éduquées pour produire des ouvrages d'une esthétique plus caractérisée.



Attelage de mules.

Le seul art pour lequel le Mossouto ait des propensions très mar-

quées, c'est la musique. Et encore, quand on parle de musique, faut-il ne pas omettre de dire que la danse y est toujours associée. Au Lessouto « on chante avec les pieds », c'est-à-dire qu'on fait des mouvements des jambes et des bras tout en répétant une ou deux phrases musicales qui en règlent la cadence et en assurent l'uniformité. Burlesques, cocasses, ridicules, stupides, telles paraissent à l'Européen les attitudes que prennent ces danseurs. Mais, pour les Bassoutos, c'est magnifique, parce que ce qu'ils goûtent, ce n'est pas la grâce des poses, mais le rythme, la cadence et l'ensemble des mouvements.


Au gué.

Nous osons à peine employer le mot de musique pour désigner ce que les Bassoutos ont inventé dans ce domaine. Les instruments dont ils disposent sont des plus primitifs et des moins harmonieux. La voix humaine, n'ayant reçu chez eux aucune espèce d'éducation, est, chez les hommes, rude et bruyante, tout juste bonne pour crier à l'infini des ho! ho! et des ha! ha! sans signification; la voix des femmes, grêle et aiguë, mais plus sympathique, est, comme celle des précédents, — et comme leurs âmes — susceptible de recevoir une bonne éducation et de devenir tout à fait agréable.

Il n'y a, à proprement parler, ni chants ni chansons, mais plutôt des phrases musicales répétées jusqu'à satiété et accompagnant des paroles destinées à servir de prétexte aux gestes et de charpente à la musique. Ni air complet, ni mélodie au sens exact du mot. Et nous croyons impossible d'en transcrire en notation civilisée des échantillons, parce que le Mossouto semble disposer de sons ne correspondant pas à ceux de la gamme des races blanches. Les quarts de ton,

par exemple, qui y figurent abondamment, donnent à sa « musique » des accents d'une grande originalité, mais aussi la rendent insaisissable à nos oreilles et impossible à écrire sur le papier. Les airs en sont en général tristes et en mineur, exacte représentation de la vie intérieure et extérieure du Mossouto primitif, dans sa pauvreté et sa monotonie.

Les instruments de musique ? Une plume d'épervier aplatie, et fixée aux extrémités d'un bâton à l'aide d'une corde de crin. En appliquant sa bouche sur cette languette et en se livrant à de fortes aspirations,



Missionnaires en excursion de montagne.

le musicien y produit des vibrations se transformant en un son grinçant, aigu et rauque, qu'il accompagne de profonds bruits gutturaux. Et, pour lui et les bestiaux qu'il paît, c'est beau, c'est très beau. C'est aussi un arc, dont la corde en laiton ou en crin est reliée au bois par un autre bout de fil métallique. Cela fait trois longueurs, donc trois cordes qui, frappées ou pincées, produisent trois notes : une vraie richesse pour le Mossouto amateur de cadence et ignorant le violon.

Chanter et danser, c'est le plaisir des Bassoutos, le délassement favori de ces gens sans idées, sans tracas et sans préoccupations

intellectuelles ou spirituelles. Quand le soleil a disparu à l'horizon, on entend s'élever dans la nuit et de tous côtés des chants monotones où les voix des fillettes se mêlent à celles des hommes. C'est l'interminable ho! ho! qui, une fois de plus, monte vers les étoiles muettes, pour dire le vide de ces cerveaux, la dureté et la petitesse de ces cœurs et l'insouciance de ces créatures. Il dure pendant une heure ou deux. Les voix se font ensuite plus rares et plus faibles. Puis elles s'éteignent, et seuls les aboiements des chiens viennent troubler le silence de la nuit.

D'autres fois, ce sont les fillettes qui ont inventé une danse nouvelle, qu'elles vont exécuter dans un village voisin. Très peu vêtues, assises sur leurs talons, tenant à la main de petits boucliers de paille, elles chantent quelques paroles qu'accompagnent les claquements de mains des spectateurs. Ce qui compte, ce sont les mouvements d'ensemble, symétriques et synchroniques plutôt que gracieux, mais dont se délectent actrices et spectateurs.


Traversée d'une ravine.

Et pourquoi ne pas noter ici, une fois pour toutes, que le mouvement caractéristique des danses des Bassoutos, c'est juste le contraire de celui que, lors de l'Exposition de 1889, les danseuses orientales exhibaient aux yeux étonnés ou scandalisés des curieux parisiens. Pour remarquer la virtuosité d'une danseuse du Lessouto, c'est derrière elle qu'il faut se placer et la ligne de son dos qu'il faut observer. Alors on a bien l'impression de voir une danse de nègres.

Les grandes danses se succèdent le même jour, sans se ressembler.

C'est d'abord, de très bon matin, le *mohobèlo,* qui n'est guère qu'un concours d'endurance organisé pour les hommes. A peu près nus, mais ornés de plumes et munis de bâtons, ils sautent, ils bondissent, agitent bras et jambes, se penchent et se tordent, en chantant, jusqu'à ce que la sueur coule à flots sur leur peau bronzée, puis jusqu'à ce que escouade après escouade se déclare vaincue et se retire du concours.



Voiture de chef.

Après cela vient le *séalolo.* Les gens d'un village chantent et gesticulent, sur quatre ou cinq phrases de leur composition, avec de grotesques contorsions, des gestes menaçants, de gros yeux levés vers le ciel et un imperturbable sérieux, encouragés par les cris stridents et les battements de mains dont la partie féminine du village leur offre l'accompagnement.

Pour terminer la fête on exécute encore le *motjéko,* auquel hommes et femmes prennent part. Les hommes se forment en ligne en face

des femmes, comme dans certaines figures de notre quadrille; les uns et les autres tiennent à la main des bâtons, et les spectateurs tiennent lieu d'orchestre en chantant et en battant des mains en cadence. Les deux lignes marchent l'une vers l'autre, à petits pas, à grands coups de reins; elles se rapprochent, se confondent; les bâtons se lèvent comme pour frapper, et les lignes se séparent, pour ensuite se rapprocher comme auparavant. C'est tout, mais cela peut aller ainsi des heures, tant il est vrai que chacun prend son plaisir où il croit qu'il se trouve.

VII — LA SCIENCE

Quand on parle des Bassoutos, il ne faut employer le mot de science que par euphémisme, car ils ne connaissent ni ne possèdent rien qui mérite ce nom. Ils ne se sont jamais préoccupés de sonder les mystères de la création au sein de laquelle ils vivent. Quelques ineptes superstitions ont suffi pour satisfaire leurs petites curiosités. Que leur importe ce qu'est le soleil, pourvu qu'ils soient réchauffés par ses rayons? Que leur importe ce qu'est la terre, pourvu qu'elle donne du pain aux hommes et de l'herbe aux bestiaux?

A propos du ciel ils disent : « Les tapis sont de longueur égale », c'est-à-dire qu'il y a deux étendues, le ciel et la terre, et qu'elles sont de mêmes dimensions. Au firmament ils ont discerné certaines étoiles, ou des constellations. Le Baudrier d'Orion et les Pléiades, seuls, ont reçu des noms, s'appelant respectivement : « la Mère du sanglier » et « la Laboureuse ». Les étoiles ou planètes qu'ils connaissent sont au nombre de quatre ou cinq; et encore ne savent-ils pas vous montrer « Celle qui rase les pentes des montagnes » et « les Deux ». Vénus s'appelle, le soir : « la Récureuse de marmites », parce que son apparition rappelle aux ménagères qu'il est temps de préparer la pâtée, et, le matin : « Celle qui ouvre tout grand », car c'est elle qui ouvre aux

rayons du soleil les portes du firmament. Dans les comètes ils voient des présages de guerre, parce que leurs queues ressemblent à des faisceaux de javelines. Quand il y a éclipse de soleil ou de lune, ils disent que ces luminaires pourrissent ou qu'ils s'obscurcissent.

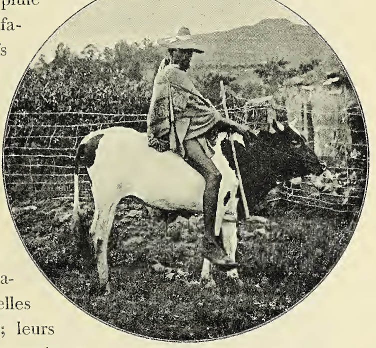
Les phases de la lune sont observées avec soin et désignées par un assez grand nombre d'expressions caractéristiques, parce que, en somme, c'est là le seul calendrier dont ils disposent. Les douze « lunes » de l'année solaire ont chacune leur nom, dérivé de phénomènes naturels qui se produisent pendant leur cours. Novembre, par exemple, s'appelle « les petits Gnous »; décembre, « la Cigale »; mars, « le Grain de sorgho », et mai, « Celle qui se moque des petits oiseaux », qui ne peuvent plus dépouiller les épis du blé, parce qu'il est mûr et dur. Et d'interminables discussions surgissent à chaque lunaison, les douze lunes que l'on connaît ne correspondant pas exactement au nombre des jours de l'année solaire.



Missionnaires en voyage.

Le soleil, lui, est utilisé pour indiquer soit les saisons, soit les heures du jour. On connaît les solstices d'hiver et d'été, à propos desquels on dit que « le soleil est entré dans la maison » ou qu'« il en est sorti ». Et, en désignant du doigt la place qu'il occupait ou qu'il occupera à la voûte des cieux, on dit à quel moment une chose fut faite ou à quelle heure elle se fera.

La météorologie est limitée aux questions de pluie, de foudre et de grêle. Dans les pays secs comme l'Afrique australe, la pluie est considérée comme le plus grand bienfait que puissent attendre du ciel les créatures terrestres, à telles enseignes que, pour terminer dignement une grande assemblée politique, on s'écrie : *Khotso ! Poula !* « La Paix ! la Pluie ! » — deux mots résumant les principaux souhaits d'un Mossouto : avoir de la nourriture et la manger en paix. Que la pluie vienne à manquer, et c'est la famine. Alors les grands chefs consultent les devins et invoquent le secours des « faiseurs de pluie ». On organise de grandes chasses au cours desquelles on extermine toute créature vivante que l'on rencontre, depuis la gazelle et le singe jusqu'à la grenouille, au crabe et au scarabée. Les entrailles des gazelles sont jetées dans les mares ; leurs corps et ceux des singes apportés au chef qui, en compagnie de son « médecin », se livre en cachette à de mystérieux travaux pharmaceutiques pour préparer les drogues qui doivent ouvrir les bondes du ciel. Ces mêmes « médecins » prétendent écarter la grêle à l'aide de sifflets confectionnés avec des os de vautour, et même la lancer sur les champs des ennemis de leurs chefs. Et ils plantent sur les huttes de petits bâtons enduits de substances noires, pour en écarter les trop violentes et indiscrètes visites de la foudre.



« Faute de cheval !... »

La formation de la terre leur est absolument indifférente. Dans les

plaines, ils connaissent les terrains fertiles et y font leurs cultures; et ce qu'ils admirent dans leurs montagnes, c'est uniquement les pâturages où, en été, ils mettent leur bétail au vert. En fait de pierres, ils connaissent celles dont ils bâtissent les parcs où ils enferment leurs bêtes pendant la nuit, et les pierres dures qui leur servent de moulins. Ils recherchent l'ocre rouge pour s'en enduire le corps les jours de fête et l'antimoine pour en argenter leurs chevelures. Le « fer noir », qui est le fer ordinaire, leur est nécessaire pour faire des outils et divers colifichets; et avec le cuivre, qu'ils appellent le « fer jaune », ils fabriquent des boutons, des bracelets et des clous pour orner leurs vêtements de peau. Quant à l'or et au diamant, s'ils en trouvaient dans leur pays, ils n'y verraient rien de remarquable et diraient, comme le coq de la fable, que « le moindre grain de mil ferait bien mieux leur affaire ».


Jeune gazelle du Lessouto.

Leurs notions anthropologiques ne sont ni plus profondes ni plus étendues. Sur l'origine des hommes ils ne possèdent qu'une légende affirmant qu'ils sont sortis des roseaux, légende sur laquelle l'ingéniosité des blancs s'est exercée avec une naïve persévérance. Elle n'est, en réalité, qu'un rébus physiologique de la plus grande simplicité, et c'est tout ce que nous pouvons en dire ici.

De leur être moral ils distinguent les actes, sans beaucoup se préoccuper d'en comprendre la provenance. Quand ils parlent de l'esprit qui est dans l'homme, c'est tantôt une âme, tantôt la respiration qu'ils indiquent, mais sans avoir de notions claires sur cette âme. La conscience est désignée par le même nom que le diaphragme, et

signifie d'abord un état d'inquiétude qui peut n'être que physique et du ressort de la médecine. Cependant elle a un caractère nettement moral, quoique incomplet. C'est elle qui inspire, à l'homme qui a fait le mal, le pressentiment et la crainte des rétributions humaines : donc aussi le regret, sinon le remords, d'avoir commis une faute, ou la peur de mal faire.

Ils louent l'intelligence, tout en vantant tout spécialement l'habileté et la ruse; et leur langue est extraordinairement riche en mots plus ou moins méprisants pour exprimer la sottise ou pour désigner les sots. Mais c'est moins à la tête qu'au cœur qu'ils attribuent la direction de leur vie : à leurs yeux et dans la réalité, il est le vrai moteur de toute leur personnalité, la raison ne jouant pas encore assez, auprès de lui, le rôle de régulateur en vue duquel elle lui a été donnée. Quand le Mossouto est content, sans regrets et sans scrupules, il dit que son cœur est « blanc »; quand il est mécontent, triste ou inquiet, son cœur est « noir »; et il est « jaune » quand la jalousie y sévit. Il attribue à un « vilain » cœur les sentiments, les actions et les desseins des méchants, et à un cœur « beau » tout ce qu'il y a de noble et de bon dans le caractère et la conduite des gens de bien. Enfin, c'est dans le foie qu'ils voient le siège de la patience, de la possession de soi-même et du courage calme et persévérant; le courage du guerrier est appelé du même nom que la colère, le tranchant d'un couteau et le fer d'une lance.



Un « médecin » indigène.

C'est dans le domaine de la médecine qu'il faut surtout chercher les quelques faits qui pourraient, au besoin, rentrer dans la catégorie des sciences.

Malgré la belle santé dont jouissent les Bassoutos (c'est de ceux de 1833 que nous parlons ici), produit d'une longue et impitoyable sélection opérée par les famines et les guerres du passé, et due tout autant à l'excellence du climat, à la vie en plein air et à la frugalité des gens, la maladie se glisse quand même dans leurs familles et y jette la perplexité. On l'attribue généralement aux maléfices d'un ennemi, ce qui ne peut que compliquer encore les devoirs du « médecin ».

Mais il est à la hauteur des circonstances, le médecin noir. Il arrive, dans un costume bien fait pour frapper l'imagination des populations. Sur la tête, un bonnet à poil taillé dans une peau de singe et orné de plumes, de vésicules biliaires ou de griffes d'oiseaux; au cou, un collier d'amulettes : cornes, pierres, morceaux de bois, ongles d'animaux, coquillages marins et autres pendeloques; en bandoulière, un chapelet de cornes de différentes bêtes, noires, luisantes et remplies de poudres et d'onguents de toute provenance et de toute malpropreté; ces cornes, avec des racines et autres débris empruntés au règne végétal et au règne animal, constituent la pharmacie de « celui qui dit : Je sais » (car tel est un des noms que la malice populaire applique à ces docteurs). Enfin et surtout, un paquet d'osselets divinatoires, bien en évidence, indique que, grâce à cet article, le médecin possède les moyens de découvrir à coup sûr et le mal dont souffre le client et les remèdes à employer pour l'en délivrer.

Il s'installe à domicile, se faisant grassement nourrir par la famille qui l'a appelé. Au cou ou au poignet du malade il attache des amulettes; il lui fait, sur diverses parties du corps, des scarifications dans lesquelles, d'un coup de pouce, il introduit sa poudre et sa pommade. Il lui posera peut-être des ventouses de sa façon ou se risquera jusqu'à opérer une saignée. Et il lui fera absorber de copieuses doses de

tisanes plus ou moins ragoûtantes. En cas de fracture, il emploie le *thobèha* (de *ho robèha*, être cassé), médicament merveilleux qui passe pour raccommoder les os cassés rien qu'en entrant en contact avec l'ombre projetée sur le sol par le membre fracturé.

Des honoraires, il n'en reçoit que si son malade guérit, et sous la



Danse de guerre. — Chef Jonathan.

forme d'une chèvre, d'un mouton ou même d'une vache, suivant la gravité des cas. Mais il a eu la précaution de faire immoler une ou plusieurs pièces de menu bétail, soi-disant pour le plus grand bien du malade; et il est certain que, de toute manière, le finaud n'a perdu ni son temps ni ses peines... à son point de vue.

Que, dans la pharmacie des médecins bassoutos, il y ait quelques remèdes possédant une valeur curative, nous sommes loin de le con-

tester. Pourquoi n'auraient-ils pas découvert, comme d'autres, les vertus de certains « simples » et ne posséderaient-ils pas quelques-uns de ces « remèdes de vieille femme », qui valent bien les autres ? Mais il est hors de doute aussi qu'une infinité de pratiques superstitieuses et beaucoup de charlatanisme se mêlent à ce qu'il peut y avoir d'honnête et de vrai dans leur art de guérir, la peur et la crédulité mettant leurs patients à leur complète merci.

Outre le traitement des maladies réelles, les Bassoutos, toujours hantés par le spectre de la sorcellerie, éprouvent souvent le besoin d'être immunisés contre les entreprises de ceux qui voudraient leur jeter un sort, ou garantis contre les tentatives des puissances occultes dont le monde leur semble rempli. Hommes, maisons, animaux domestiques et champs, tout a besoin d'être de temps à autre « guéri », « drogué », ou « purifié », et cette perpétuelle inquiétude, siégeant au plus profond de la nature du noir, offre aux « docteurs » d'amples occasions d'exercer leurs talents et de s'assurer de beaux revenus au détriment de leurs trop faciles dupes.



Danse guerrière.

Nous avons fait allusion aux plantes que connaissent très bien ces médecins. S'il y a une matière en laquelle les Bassoutos soient très versés, et dont leur connaissance nous inspire le plus grand étonnement, c'est la botanique. Jamais, à notre su, la flore, pas plus que la faune, du Lessouto n'a été recueillie et étudiée par des gens du métier et nous n'avons pas l'impression que ce pays soit remarquable par

l'abondance et la variété des produits de son sol. Sa sécheresse (qui oblige les plantes à pousser de très longues racines pour chercher dans les profondeurs du sol les couches humides où elles doivent puiser leur nourriture) rend improbable l'existence d'un nombre considérable de plantes et d'arbres. Mais nous savons ceci : autour d'une de nos stations missionnaires et dans un rayon d'environ 4 kilomètres carrés, sept cent quatre-vingt-une plantes diverses ont été recueillies par une dame qui n'avait d'autre prétention que d'en former une collection. Chose étonnante et inattendue : presque chacune de ces sept cent quatre-vingt-une plantes ou herbes, même la plus insignifiante, a, en sessouto, un nom à elle; et plusieurs portent en quelque sorte un nom de famille, des observateurs inconnus et sans doute très anciens ayant remarqué, malgré de grandes différences dans leur aspect, des ressemblances de racines ou de feuilles les faisant rentrer dans la même catégorie.

Et ainsi, nous sommes forcés de jeter un coup d'œil scrutateur vers le lointain passé où, sans rien pouvoir prouver et sans rien oser affirmer, nous croyons soupçonner l'existence d'une civilisation relativement avancée et dont les Bassoutos du dix-neuvième siècle ne nous montrent plus que de tristes et chétives épaves.

VIII — LA LANGUE

Les personnes qui ne sont pas familiarisées avec les merveilles et les lois de la linguistique se figurent volontiers que les peuples dits sauvages possèdent des langues rudimentaires, amorphes, sans règles fixes, et que chacun parle au petit bonheur, en suppléant par des gestes plus ou moins expressifs à l'insuffisance du vocabulaire que sa langue maternelle met à sa disposition.

Rien de plus faux qu'une idée pareille. Il serait plus juste de dire

que, dans leur manière de parler comme en tout, les non-civilisés, conservateurs à l'excès, très peu individualistes, et isolés du reste du monde par leur immobilité et leur manque d'instruction, respectent plus facilement que d'autres l'intégrité de leur langue et les règles de sa grammaire. Quoi qu'il en soit, le sessouto — car c'est ainsi que s'appelle celle des Bassoutos — est régi par des lois aussi rigides et aussi évidentes que n'importe quel idiome européen; il est expressif, souple, agréable à entendre et à employer, et exige de ceux qui ambitionnent de le parler avec aisance et correction une étude très serrée et une attention de tous les moments.

Il ne peut être question de mettre dans ces pages même une esquisse de la grammaire (1) d'une langue dont, à vues humaines, aucun de nos lecteurs n'aura jamais à faire usage. Mais nous ne pouvons pas davantage la passer absolument sous silence dans un travail comme celui-ci. Car le langage, c'est l'expression matérielle et sensible de ce qui se trouve dans la pensée et le cœur des hommes. Pour les connaître et pour leur transmettre le message divin, le missionnaire est tenu de savoir la langue des indigènes, de la savoir bien, de vouloir la savoir très bien. C'est la seule chose qu'il leur emprunte pour leur offrir, en retour et par son moyen, les richesses infinies de l'Évangile et les bienfaits de l'instruction et de la civilisation.

Ce qui, au premier abord, fait au nouvel arrivant l'impression de sons bizarres et incohérents, est, nous l'avons dit, une langue parfaitement organisée, quoique différant du tout au tout de nos langues européennes. Et l'on y entend des sons qui ne se trouvent pas dans

---

(1) Plusieurs grammaires de la langue des Bassoutos ont été publiées, celles d'ARCHBELL en 1837; de M. Eug. CASALIS, *Études sur la langue séchouana*, en 1841; de M. FRÉDOUX en 1867; de M. A. MABILLE en 1877-1878. Voir surtout : H. KRUGER, *Steps to learn Sesuto;* E. JACOTTET, *Practical Method to learn Sesuto*, 1906; E. JACOTTET, *Elementary Sketch of the Sesuto Grammar*, 1893; A. MABILLE, *English Sesuto and Sesuto English Vocabulary*, 1893, 3e édition, 1904. Tous ces ouvrages, sauf les premiers, sont en vente à la librairie de la mission de Paris à Morija, Basutoland, South Africa.

la plupart de ces dernières. Ce qu'en sessouto on écrit *hl*, c'est le *ll* du pays de Galles, un souffle passant entre les joues et la mâchoire supérieure pour se terminer par un *l*. Le *kh* est une gutturale violente et dure que l'on entend dans certains dialectes allemands ou suisses. *Ph* et *th* indiquent des *p* et des *t* suivis d'une aspiration qu'il est de toute nécessité de ne pas négliger, si l'on ne veut pas donner lieu à des contresens ridicules ou scabreux. *Li* et *lu* doivent se prononcer



Guerriers bassoutos convoqués à un palabre (*pitso*).

comme si le *l* était un son intermédiaire entre le *l* ordinaire et un léger *d*. Mais ce qui est essentiellement sud-africain, c'est le *q*. C'est un *k* accompagné d'un claquement de la langue contre le palais, emprunté à la langue des Bushmen, ces petits « hommes des bois » jaunes et à cheveux crépus, qui autrefois occupaient de grandes portions de l'Afrique méridionale. Quand, à ce *q*, il faut encore ajouter une aspiration (*qh*), quand dans le *hl* il faut insérer un *t*, et quand il faut faire claquer sa langue en prononçant le *g* de *ng*, comme cela

arrive assez souvent, on se figurerait que l'organe de la parole est arrivé aux extrêmes limites de sa bonne volonté et de ses capacités d'adaptation, si on ne savait que d'autres langues sud-africaines sont agrémentées de plusieurs espèces de claquements de langue et d'autres curiosités plus pittoresques que commodes à imiter. Et n'oublions pas que, en sessouto, il faut user d'une grande vigilance même pour la



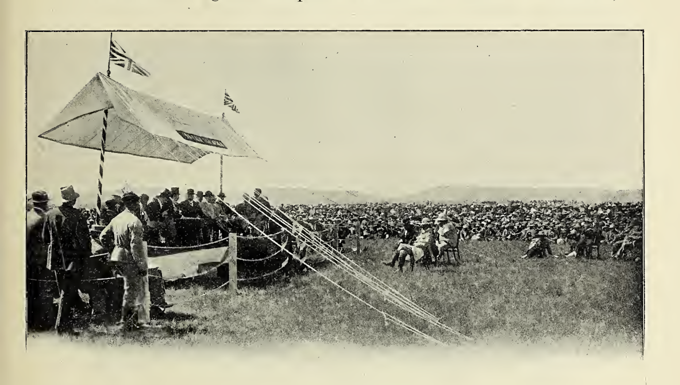
Chefs bassoutos.

prononciation des voyelles, vu qu'il y a trois espèces de *o* et autant de *e*, et que la moindre inexactitude commise dans leur emploi peut donner lieu à de très embarrassants coq-à-l'âne.

Par contre, une grande simplification provient du fait que le sessouto, tout en ayant un pluriel, dont il ne pouvait vraiment pas se passer, s'est dispensé d'avoir des genres, et s'en est bien trouvé. Ni masculin, ni féminin, ni neutre. Il n'y a qu'un genre, que son unité même nous dispense de qualifier et qui répond à tous les besoins. Mais,

chose curieuse ! exception est faite pour la couleur du pelage ou de la peau des êtres du sexe féminin et pour celle des vêtements des hommes et des femmes. Le nom de la personne ou de la bête reste invariable et n'a pas de genre, mais l'adjectif exprimant sa couleur prend une forme que, faute de mieux, nous sommes obligés d'appeler féminine. Et trouve qui pourra le pourquoi de cette curieuse anomalie !

Si l'absence des genres simplifie énormément l'étude du sessouto,



Un palabre (*pitso*).

voici, d'autre part, son trait le plus caractéristique, qui vient horriblement le compliquer et semer les pièges les plus perfides sur la route de ceux qui s'aventurent à le parler. Alors que les langues que nous connaissons exécutent à la fin des mots les modifications nécessaires pour les mettre au pluriel, c'est au commencement du mot que le sessouto opère ces transformations. S'il ne s'agissait que du pluriel, nous ne nous en plaindrions pas. Mais voici : il y a en sessouto sept

classes de noms, chacune caractérisée par son préfixe, c'est-à-dire par la première syllabe des mots qui lui appartiennent. Les uns commencent par *mo*, d'autres par *lé*, d'autres par *sé*, et ainsi de suite. Cela nous fait donc sept espèces de pluriels, et quels pluriels ! *Bohobé*, pain, devient *mahobé; séfaté*, arbre, devient *lifaté; molato*, faute, devient *mélato*, mais *monna*, homme, devient *banna*. Et ceux qui n'ont pas de préfixe au singulier s'en adjugent quand même un, en passant au pluriel.

Ce régime du préfixe a des conséquences plus lointaines, compliquées, encombrantes, mais, il faut en convenir, parfaitement logiques et légitimes. Le préfixe du nom donne le mot d'ordre à toute la phrase qui dépend de lui : articles, pronoms et adjectifs doivent régler leur pas sur le sien, comme les notes d'une ligne de musique dépendent des dièses ou des bémols mis à la clef. On dira donc : *Bohobé bona bo boholo bo phéiloé*, ce grand pain a été cuit, et, au pluriel : *Mahobé ana a maholo a phéiloé*. On dira : *Mosali é motlé oa hao o fihlilé*, ta belle femme est arrivée, et, au pluriel : *Basali ba hao ba batlé ba fihlilé;* et ainsi de suite. Cet accord des adjectifs, pronoms et articles avec le préfixe du nom est assurément chose fort louable, et ce n'est pas sans raison qu'on a décoré ce système du beau nom de concorde euphonique. Mais, pour les débutants, il se forme de ce chef un enchevêtrement de syllabes et une succession de métamorphoses qui produisent dans leurs idées et leurs paroles plus de discorde que de concorde, et plus de cacophonie que d'euphonie.

Quant au verbe, il est d'une malléabilité extraordinaire. On peut en faire tout ce qu'on veut, ou à peu près. Rien qu'en observant respectueusement les règles très précises qui président à la formation de ses dérivés, on arrive à tirer de lui des formes aussi nombreuses que variées, correctes, utiles et ayant, par droit de naissance, leur place dans la langue et l'usage quotidien. Prenons, par exemple, le verbe *ho bona*, voir. Savez-vous combien de dérivés il est légalement suscep-

tible de former? Trente, pour le moins, depuis *ho ipona* se voir, jusqu'à *ho iponahatsa* se révéler, et *ho bonésétsana,* s'éclairer les uns les autres. Ajoutez à cette extrême prolificité du verbe la multiplicité des temps et des formes de conjugaison dont il est susceptible, et vous trouverez que si *kéa bona* signifie « je vois », il faut, pour dire « je n'aurais pas vu », aller jusqu'à dire : *nka bé ké sa ka ha bona.* Et il faudrait des pages pour exposer et expliquer une quantité de formes



Le palabre de lord Milner.

verbales, où des monosyllabes de toute nature jouent un rôle prépondérant, mais qui diffèrent les unes des autres par de subtiles nuances que seul un Mossouto peut parfaitement discerner. Le verbe dont nous avons indiqué ci-dessus les modifications possibles est sans doute un des plus flexibles que contienne le sessouto. Mais tous les autres sont susceptibles de changements analogues dans la mesure où cela peut être nécessaire. Et, les besoins augmentant, il est certain que

les Bassoutos exploiteront toujours davantage les filons encore ignorés dont leur langue, comme leur âme, est si abondamment pourvue.

De la plupart de ces formes verbales il est possible et même facile de faire, conformément à des règles certaines, des substantifs nouveaux et corrects, qui existent dans la langue virtuellement et à l'état de semence, mais dont la naissance et l'entrée en fonctions n'est qu'une simple affaire de temps. De plus, chaque participe présent est appelé à devenir un adjectif, et le deviendra quand on aura besoin de



En attendant l'audience du chef.

lui. Et ce qui résulte de ces transformations possibles, c'est ce fait, à la fois intéressant et très beau, que la langue des Bassoutos, autrefois assez restreinte parce que la vie des Bassoutos se mouvait dans un cercle très restreint, contient des réserves énormes qui seront mises en valeur au fur et à mesure que le développement matériel et moral de la nation créera la nécessité d'un vocabulaire plus étendu et plus nuancé.

Comme ressource accessoire en vue de besoins toujours nouveaux, il y a d'abord l'élasticité elle-même des mots depuis longtemps en

usage. Maigre était tel mot à l'époque où maigres aussi étaient, si l'on ose dire, le cœur, l'âme et l'intelligence du noir. Mais le christianisme a lancé dans le peuple des idées et des sentiments nouveaux, et l'Esprit du ciel a agrandi et élargi les cœurs auparavant rétrécis par le paganisme et la dureté des temps. Aussitôt les mots se sont associés au développement des hommes et ont grandi parallèlement à eux. Ils ont pris une ampleur et une noblesse proportionnées à celles des êtres en qui fermente la vie nouvelle. Et leur évolution interne, tout en respectant leurs formes logiques et immuables, est, Dieu merci, bien loin d'être arrivée à son terme. Il y a encore de beaux jours pour la langue des Bassoutos.

Pour ce qui concerne certains objets très nombreux que la civilisation a importés dans le pays et qui n'ont aucun équivalent réel ou possible dans la langue du Mossouto, celui-ci se tire d'affaire à l'aide des mêmes procédés que les autres nations ont de tout temps employés : il emprunte des mots aux langues plus riches et il les transforme à son image. Au lieu de recourir au grec et au latin, qu'il ignore, il s'adresse au langage des blancs qui lui est le plus familier : le dialecte hollandais sud-africain, ou encore la langue anglaise. Les mots qu'il y trouve, il les saisit, les démarque en en remplaçant les intonations européennes par des sons conformes à celles du sessouto, jusqu'à en opérer la complète acclimatation. L'insertion de voyelles entre les doubles consonnes suffit en général pour exécuter ce tour d'escamotage, à tel point que les personnes non initiées ne se doutent même pas que ce qu'elles prennent pour du pur et authentique sessouto n'est que du boer abâtardi. Du « chandelier » des Français et du « kandelar » des Hollandais, les Bassoutos ont fait *kandélaré;* une lettre, en boer « brief », est devenue *borifé*, *bo* étant même considéré comme préfixe et se transformant au pluriel en *ma*.

Mais ces ingénieuses absorptions de mots étrangers ne vont pas sans de grands dangers. Par paresse ou par affectation, certains blancs

émaillent leurs discours en sessouto de mots anglais que l'existence de mots sessoutos devrait en écarter avec soin. Et les jeunes Bassoutos, désireux de faire étalage des résultats de leurs travaux scolaires, affectent de multiplier dans leurs paroles et leurs lettres les mots et les expressions tirés de l'anglo-saxon. A ce jeu cruel et mesquin la pureté du sessouto et son originalité risquent de disparaître. Et le sessouto est une langue trop jolie pour qu'il soit permis de la défigurer sous n'importe quel prétexte.

IX — LA LITTÉRATURE

Si l'on réserve le mot « littérature » aux productions écrites de l'esprit d'un peuple, il est de toute nécessité d'affirmer que les Bassoutos ne possèdent pas de littérature.

Tout d'abord ils sont trop prosaïques, trop utilitaires et trop paresseux pour approfondir les choses et noter les résultats de leurs investigations. Leur âme est petite et assoupie, leur cœur sec, leur imagination sans ailes, leurs ambitions nulles. Dans ces conditions, il serait illusoire et injuste d'attendre d'eux les efforts et les succès que des peuples plus favorisés produisent en quantité.

Pourtant les Bassoutos possèdent, comme un précieux héritage, fidèlement gardé dans d'excellentes mémoires, toute une littérature orale, proportionnée à leurs capacités, à la nature de leur esprit et à leur caractère national, que seul pourrait dédaigner l'homme orgueilleux et borné dont le cœur est dénué de la sympathie nécessaire pour apprécier à leur juste valeur les tâtonnements des petits de la terre. Nous trouvons, chez les Bassoutos, des poésies, des contes, des proverbes et des chants, dont un certain nombre ont été recueillis et imprimés par des missionnaires et qui sont dès maintenant à l'abri de l'oubli, mais dont la majorité attend encore qu'un homme de bonne

volonté et disposant de beaucoup de loisirs se fasse un devoir de les rechercher et un honneur de les publier; ajoutons encore, un homme assez riche pour pouvoir consacrer des sommes d'argent, qu'il ne pourra jamais récupérer, à la publication d'ouvrages que seul un



Corvée de labour.

public très restreint de spécialistes en folklore et en ethnographie aura la curiosité de lui acheter (1).

1° *La poésie*

C'est à contre-cœur et avec le sentiment qu'il ne répond pas aux choses dont nous allons parler, que nous employons le mot de poésie,

(1) Voir Jacottet, *Contes populaires des Bassoutos*, Paris, Ernest Leroux, 1895. Voir aussi: Jacottet, *The Treasury of Basuto Lore*, avec texte original en sessouto, traduction littérale et notes en anglais; grand ouvrage en cours de publication, à Morija, Sesuto Book Depôt. Le premier volume a paru en décembre 1908.

si riche et si élastique dans les langues des peuples civilisés. Pour les choses d'Afrique, il n'y a d'exact que le langage africain. Jamais on n'est tout à fait vrai quand on exprime dans la langue d'un peuple les choses d'un autre peuple, et surtout quand on traduit le chamite en japhétique.

Mais, ces réserves une fois faites, et à défaut d'autre mot, parlons de la poésie des Bassoutos pour dire qu'ils n'en ont pas. Ils n'en ont pas dans leur littérature, parce qu'ils n'en ont pas dans leur âme. Le Mossouto est un réaliste, non un idéaliste. Son existence antérieure, traversée de guerres, de fuites et de famines, lui a peu laissé de temps pour se livrer à de sentimentales rêveries. Son existence actuelle, où une stérile et vide oisiveté alterne avec les durs travaux des champs, dans un pays grillé par les rayons du soleil, sans verdure, déboisé et rocailleux, ne le porte pas davantage à voir la vie en rose et à se bercer de douces illusions. Que des Européens découvrent de la poésie dans un pays comme le Lessouto, c'est inévitable : ils y trouvent surtout celle qu'ils y mettent; et c'est aussi parce que leur œil, à cela exercé, et leur âme, depuis longtemps « sensibilisée », savent percevoir la poésie immanente des choses, des étoiles, des fleurs, des bêtes et des hommes. Mais ne demandez pas au Mossouto de rêvasser au clair de lune, de s'extasier sur les beautés de la nature et de mettre en vers ses admirations, ses tristesses et ses amours. Il a autre chose et mieux que cela à faire... pour le moment.

Ses poésies, ce sont d'abord les *lithoko*, c'est-à-dire les louanges. Le verbe *ho roka* (d'où *thoko*) signifie « chanter », dans le sens où il est employé dans nos poèmes épiques : « Je chante le héros qui régna sur la France... » C'est louer, c'est célébrer, c'est raconter, en un langage spécial, les actions d'éclat d'un personnage historique, les vertus d'un saint, la beauté d'une bien-aimée. Ici, c'est surtout vanter les prouesses d'un guerrier, les exploits d'un chef, puis aussi les qualités d'un cheval ou les vertus d'une plante.

Pendant les cinq ou six mois qu'il passe avec ses camarades dans la solitude où s'accomplissent les mystères de l'initiation au paganisme, chaque garçon compose laborieusement ses propres « louanges », que plus tard il récitera dans son village, se glorifiant d'actions d'éclat qu'il n'a pas encore accomplies, pour la plus grande joie des populations.

Pendant une guerre, ou après, les hommes qui se sont distingués par quelque haut fait en composent le récit, ou se le font composer par des spécialistes en matière de « louanges », pour ensuite les apprendre par cœur et les déclamer dans les grandes occasions, en particulier lors des assemblées nationales appelées *pitso*.

Les chefs, bien entendu, possèdent des « louanges » plus abondantes et plus longues que celles du commun des mortels. Ils ne manquent jamais de courtisans pour en fabriquer de nouvelles. Et nulle salutation ne flatte davantage leur gros orgueil que celle qu'accompagnent des fragments de leurs propres « éloges ». Le plus sérieux d'entre eux ne trouve nullement ridicule de se démener, en présence de ses sujets admiratifs, en déclamant, à grand renfort de gestes et de grimaces, le récit épique de ses exploits.

Dans ces louanges, il n'y a ni rythme, ni mesure, ni rime, c'est-à-dire rien de ce qui constitue chez nous le vers proprement dit, à moins qu'on ne veuille, en dépit du bon sens et du goût, honorer du nom de poésie ce que les modernes ont appelé le vers désarticulé et invertébré. Une fois réduit sous forme écrite, cela fait une série de lignes ayant à peu près la même longueur, et c'est tout. Un des traits caractéristiques, c'est qu'assez souvent le dernier mot d'un vers est répété au commencement du suivant et rattache ainsi les développements nouveaux à ceux qui précèdent.

Mais ce qui donne à ces productions leur caractère original, c'est d'abord un certain archaïsme grammatical. Le langage est semé de mots aujourd'hui tombés en désuétude, rares, difficiles, ou de mots

composés selon des procédés que l'on ne trouve que dans ce genre de discours. De là l'extrême peine, pour ne pas dire l'impossibilité, qu'éprouvent les Européens, et même beaucoup de Bassoutos, à comprendre et encore plus à traduire en langues de blancs ces curieuses productions.

C'est ensuite la manière d'exprimer les choses. Dans la conversation courante, le Mossouto est simple, pratique, modéré et appelle volontiers les choses par leur nom. Dans les « louanges », au contraire, tout est exagéré, emphatique, amphigourique ; les pompeuses circonlocutions, les interpellations homériques, la vantardise et les invocations s'y étalent et s'y multiplient à satiété.

Et la déclamation de ces morceaux présente exactement les mêmes caractères excessifs et invraisemblables. Dans une grande assemblée, formant un cercle pour écouter un message royal, un homme semble tout à coup saisi par un démon irrésistible. Il bondit en avant, se promène devant ses camarades, la tête relevée, les yeux fixes et gros, la figure grimaçante, la voix élevée à un diapason supérieur, les gestes violents ; il déclame ses louanges, mais sans varier les intonations de sa voix, et avec une telle volubilité qu'on saisit à peine les mots qu'il prononce. Il va, il va, comme un halluciné, un possédé, un fou, jusqu'à ce que, arrivé au bout de son long poème, il se livre à quelques cabrioles échevelées, faisant du pied voler la poussière autour de lui, et de la main esquissant le geste d'un guerrier qui frappe d'un bâton son ennemi ou le perce d'un javelot. Puis ses traits se détendent, un sourire de contentement succède à la féroce expression de tout à l'heure, et il reprend paisiblement sa place auprès de ses camarades, pour écouter et admirer les simagrées de celui qui le remplacera dans ce curieux exercice. Le blanc rit, trouve cela enfantin, ridicule, grotesque. Pour le noir, il admire, il exulte devant un spectacle qui, pour lui, est digne des héros et qui répond à ses goûts les plus intimes et à ses instincts les plus virils.

Poésie sont aussi les paroles que récite un « médecin » quand il interroge ses osselets divinatoires. Il les a jetés sur le sol pour apprendre d'eux et la maladie dont souffre son client et les remèdes à employer pour le guérir. Il examine leurs positions respectives; il parle, il récite des morceaux en « vers », longs, réguliers, en langage antique et voilé, grimoire inaccessible aux profanes, mystérieuses et traditionnelles paroles datant des temps préhistoriques. Le texte en est en quelque sorte stéréotypé, et se transmet sans modifications de père à fils et de docteur à disciple. Et la connaissance de ces formulaires ancestraux n'est pas un des moindres moyens sur lesquels ces guérisseurs noirs comptent pour augmenter leur prestige et pour inspirer aux populations une superstitieuse confiance qui leur procurera le plus clair de leurs revenus.

Poésie encore certains chants que l'on pourrait appeler sacrés, connus des seuls circoncis, et que l'on n'exécute que lors des cérémonies dont est entouré le rite de l'initiation.

Poésie aussi ces chants qui accompagnent certaines danses dont il a été parlé plus haut, petits couplets de trois ou quatre lignes, chantés sur deux ou trois notes, avec accompagnement de contorsions de tout le corps et de vigoureux appels du pied, et où la malice du Mossouto se plaît à glisser des pointes sur l'événement du jour ou sur tel personnage antipathique au compositeur.

Poésie encore les « louanges » de certaines plantes, d'animaux ou d'oiseaux, au sujet desquels règnent des superstitions datant de loin, puisque ces petites compositions font partie de l'héritage accumulé par les pères dans des temps et des circonstances dont il ne reste aucun autre vestige dans les traditions nationales.

Poésie ce chant de guerre appelé *mékorotlo,* c'est-à-dire grognements, qui, exécuté par les guerriers marchant au combat, est d'une incontestable grandeur; même en temps de paix, il fait vibrer les cordes belliqueuses des hommes, et on peut le comparer à notre *Mar-*

seillaise, non pour les paroles, ni pour la musique, mais pour l'effet puissant qu'il produit sur ceux qui l'entendent ou l'entonnent.

Poésie enfin les compositions élaborées sans cesse dans le cerveau des modernes et qui, si elles étaient recueillies, décourageraient la bonne volonté du plus acharné des collectionneurs. Le jeune homme « chante » ses propres qualités; le berger, celles de sa vache favorite; l'amateur de chevaux, la grâce et la vitesse de son cheval de courses, et l'amoureux, les charmes de sa bien-aimée. Nous avons lu les « louanges » de la bicyclette, du chemin de fer et du canon.

Nous croyons, quoi que nous ayons dit au commencement de ce chapitre, que les Bassoutos ont du goût et du talent pour la poésie, à condition que ce ne soit pas une sotte imitation de celle des blancs, mais qu'ils suivent les inspirations de leur vraie nature, restent eux-mêmes, et exploitent tout ce qu'il y a de bon, d'original et de charmant dans leur nature primesautière. Et qui sait? Il se produira un jour parmi eux des œuvres d'une vraie valeur artistique, une littérature et des « chanteurs » qui enrichiront le trésor intellectuel de l'humanité de richesses nouvelles, et ces richesses, pour être purement « africaines », n'en auront pas moins leurs beautés, leur valeur et leur place dans l'ensemble des produits de l'esprit humain.

2° *Les proverbes*

Des choses d'un passé long et accidenté, mais à jamais oublié, il reste aux Bassoutos, outre leurs coutumes nationales, leur langue et les « poésies » dont nous venons de parler, un grand nombre de proverbes et d'expressions proverbiales qui représentent ce que nous pouvons appeler la « sagesse » de ce peuple.

Étrange sort que celui de ces paroles brèves et catégoriques, tombées d'une bouche anonyme, ayant frappé les auditeurs par la justesse de l'idée et l'originalité de l'expression, jusqu'à se fixer pour toujours

dans la mémoire d'un peuple et mériter les honneurs de la citation à perpétuité et de l'infaillibilité ! Au cours des âges, ce proverbe a pris la patine des choses antiques et l'autorité des maximes éternelles. C'est avec confiance, avec plaisir et non sans orgueil que les gens s'en servent, en le faisant précéder de ces mots : « Le Mossouto a dit... » Ce Mossouto, c'est le Mossouto type, le vrai, le seul, celui en qui s'incarnèrent l'esprit et la sagesse de sa race et dont la parole est celle du peuple tout entier. *Vox populi, vox Dei,* oserait-on presque dire, pour indiquer le prestige et la dignité de ces simples proverbes.

Le langage en est archaïque comme celui des « louanges »; on y trouve des mots rares et démodés, des formes grammaticales inusitées, des tournures enchevêtrées et une certaine obscurité, qui en rendent la compréhension difficile. Les Bassoutos eux-mêmes en devinent la signification sans pouvoir toujours en expliquer les détails. Et cette demi-obscurité ajoute un charme de plus à ces paroles, en leur donnant un peu le caractère de devinettes dont chacun peut se payer le plaisir de trouver la solution. Parfois il s'y rencontre des jeux de mots, des assonances qui se rapprochent du calembour, genre d'esprit à peu près complètement ignoré des Bassoutos. Ce sont principalement des images tirées de la vie quotidienne, des mœurs des animaux en particulier, témoignant d'un véritable esprit d'observation et d'une réelle finesse de pensée. Et le pittoresque de la forme est rarement déparé par des mots d'une trop grande crudité, le noir ayant, contre toute attente, le respect de sa bouche et des oreilles de son prochain.

Pour ce qui concerne le fond même des mille proverbes et expressions proverbiales jusqu'à présent recueillis et collectionnés par les missionnaires, il serait oiseux d'y chercher une science profonde ou des vues très élevées. Ils ne sont pas l'œuvre de penseurs ou de philosophes, mais celle du bon sens populaire et le fruit naturel des expériences ordinaires de gens simples, mais avertis. Rien peut-être ne donne une idée plus exacte de l'âme d'un peuple que ses proverbes,

produits authentiques et spontanés de sa collectivité, et au bas desquels l'usage général a comme apposé la signature de la nation. Ceux des Bassoutos nous semblent être l'image même de l'esprit de ce peuple, et révéler les principaux traits de son caractère. On n'y trouve aucun indice d'idées, de préoccupations ou de besoins religieux. On n'y découvre pas davantage d'intuitions élevées sur l'homme, sa nature, ses devoirs et ses aspirations, choses dont le souci ne hantait certainement pas le cerveau des anciens. La sagesse qu'ils renferment est terre à terre, positive et courte; les vérités qu'ils énoncent sont banales, pratiques et accessibles à l'intelligence des simples et des petits. Réalisme et scepticisme, voilà leur trait le plus frappant. Des expériences douloureuses ont enlevé à ces gens les illusions qu'ils pouvaient avoir et leur ont appris ce qu'il fallait faire pour s'assurer une petite existence exempte de grandes joies et de grandes tristesses.

Le Mossouto dit : « Un homme ne voit pas deux fois », c'est-à-dire qu'une seule expérience pénible doit suffire pour l'assagir. Il a vu : il sait. Il ne regimbe pas contre les faits ni ne lutte contre la fatalité. Sur ses lèvres passe un sourire malin et railleur plutôt que ne s'y dessinent des courbes qui en déformeraient les lignes et y inscriraient l'amertume dont le cœur est rempli. Il exprime avec esprit un sec et froid axiome, et sa sagesse, toute utilitaire, fait de lui un philosophe dans le sens populaire du mot. C'est l'Ecclésiaste moins les échappées vers Dieu et les envolées de l'âme vers le bien parfait.

De la mort qui menace tous les hommes et qui peut les rejoindre partout, le Mossouto dit : « Elle est dans la boutonnière de l'habit », ou encore : « C'est une belle-fille qu'on trouve dans chaque maison. » « Elle n'a pas de roi », c'est-à-dire qu'elle ne respecte pas plus les grands que les petits.

Il ne croit pas que l'homme puisse se corriger : « Le léopard meurt avec ses taches », ou que son travail soit nécessairement et

justement rémunéré : « Celui qui bâtit un abri ne s'assied pas dessous », et : « Celui qui creuse une source n'en boit pas l'eau. »

Il faut avoir l'œil ouvert, car la vie est pleine de dangers : « Seule vit la marmotte qui est sur ses gardes. » Être habile, voire même se sauver, ce n'est pas une honte, car : « Prudence n'est pas peur. » Il ne faut pas être difficile non plus, mais supporter avec résignation les privations, car : « Le voyageur mange des serpents », faute de mieux. Et quand des temps meilleurs sont arrivés, la félicité n'est que relative puisque : « Il n'y a plus que les poux qui nous mordent. »

Pour venir à bout des obstacles, il faut s'entr'aider; l'union fait la force : « Les petits de la perdrix s'appellent en sifflant », donc se comprennent. « Pour abattre un éléphant il faut être d'accord », et : « Deux chiens ne sont pas vaincus par un chacal. » Il faut demander du secours aux autres, car : « L'enfant qui ne pleure pas meurt de faim sur le dos de sa mère. » Et, si les gens semblent mécontents de ce qu'on abuse de leur bonté, on peut toujours leur répondre que : « La vipère est mangée par ses petits », c'est-à-dire que les parents, les grands et les riches sont exploités par les enfants et les pauvres.

C'est pourtant un tort que de trop compter sur la générosité du prochain, car : « Donne-moi, donne-moi, produit la faim; ce qui convient à l'homme ce sont ses propres biens. » Un jour : « La tige de la courge meurt », et la courge sèche. « La poule meurt et les œufs pourrissent »; le bienfaiteur disparaît ou meurt, et ses clients sont dans la détresse.

On acquiert la sagesse en avançant en âge : « Grandir, c'est voir. » On sait alors que : « La prospérité n'est qu'une vapeur », et que les hommes ne valent pas ce qu'ils paraissent : « Les villages sont beaux vus du dehors », mais, en réalité, pleins de mal et d'immondices. Si, d'une part : « Le petit du mulot se reconnaît à ses raies » et si le fils ressemble à son père, il est vrai aussi que : « La braise engendre la

cendre », que : « La vache bonne laitière ne se reproduit pas », en sorte que de bons parents peuvent avoir de méchants enfants.

« Il faut bâtir un mur autour de la parole d'un chef » pour qu'il tienne ses promesses, qu'il a pu faire à la légère, puisque : « Il n'y a pas de ficelle pour attacher la langue » et l'empêcher de prononcer des paroles imprudentes ou mauvaises.

Quant au médecin, si empressé à vous donner ses remèdes : « Il a dû apprendre les drogues, mais on n'a pas eu à lui enseigner à se faire payer. » La générosité existe-t-elle, puisque : « Donner aux autres, c'est mettre de côté pour soi-même » et se préparer des compensations ?

Au bout du compte, il y a beaucoup d'inconscience chez l'homme : « Celui qui se voit ne se voit » et : « Le singe ne voit pas son front bombé. » A quoi bon se tracasser pour être loué des hommes, puisque : « On ne loue que ceux qui sont morts. »

Comme il semble que tous les peuples trouvent un malin plaisir à diriger contre les femmes de bienveillantes plaisanteries et que les femmes soient partout les mêmes, lentes à se mettre en route et très volontaires, le Mossouto dit : « Les femmes sont porteuses de petits pots de pommade », c'est-à-dire s'encombrent de beaucoup de menus bagages, et : « La femme ne se connaît pas de seigneur », c'est-à-dire tient tête à n'importe qui. Gardons-nous du reste de l'irriter, car sans en avoir l'air : « Les femmes sont des lions en jupons. »

Il y a pourtant un peu mieux que ces maximes de désillusionnés. On dit que : « Là où règnent les disputes il n'y a rien à manger », et que : « Il ne faut pas contredire un homme qui pleure. » « Le village prospère, c'est celui qui intercède », qui est humble, non arrogant. « Celui qui reste avec des orphelins ne doit pas se laisser aller à la mauvaise humeur » et : « Celui qui se moque du pauvre attire sur lui-même la pauvreté. » Et, en matière de droit, on dit : « Un homme qui porte un message n'a pas de responsabilité. » « Celui qui dit une

sottise dans l'assemblée des hommes ne doit pas être maltraité pour cela; » erreur n'est pas crime. Les juges ne doivent pas se laisser guider par des soupçons dans leur jugement, car : « Il n'y a de voleur que celui qui est pris sur le fait. » Mais : « Une dette, ou une faute, ne pourrit pas. » L'impunité actuelle n'est donc pas une garantie contre les châtiments qui tardent à se produire. Et mieux vaut être victime que coupable : « On ne plaint pas celui qui est l'auteur de ses propres maux; mais on plaint celui qui est victime de la méchanceté des autres. »

Nous pourrions prolonger ce sec exposé de la « sagesse » naturelle des Bassoutos, telle que la révèle le contenu de leurs proverbes. Mais à quoi bon insister davantage sur un sujet qui présente tant d'analogies avec ce que l'on trouve chez tous les peuples et à toutes les époques? Les idées morales des Bassoutos, si importantes à noter, et qui, dans leurs proverbes, brillent par leur absence, nous aurons l'occasion d'y revenir dans la suite de ces études. Et ce sont elles qui nous feront pénétrer au fond même de la personnalité du Mossouto, pour autant du moins que l'âme d'un homme puisse être accessible à la connaissance d'un autre homme.

3° Les contes

En sus des proverbes, cités parcimonieusement dans la conversation et dans les discours, les Bassoutos possèdent un nombre assez considérable de contes, ceux-là réservés pour la veillée et dont les vieilles femmes se chargent, comme d'une spécialité, de faire le récit à leurs petits-enfants.

La journée est finie, les bestiaux sont enfermés dans leurs parcs. Dans la hutte basse et sombre, un petit feu de bouse sèche (car tel est le combustible employé dans le pays) répand une fumée âcre et épaisse et quelques petites flammes, pour former ensuite des braises

auxquelles les gens réchauffent leurs tibias nus. Une vieille est assise sur le sol, les jambes croisées devant elle, avec des garçons et des fillettes qui la regardent. Comme il arrive dans tous les pays du monde, une voix s'élève : « Grand'mère, raconte-nous une histoire. » Alors la bonne femme hume une copieuse prise de tabac et commence : « C'était un homme... » comme ailleurs on dit : « Il y avait une fois... » Et elle répète un de ces contes dont toute nation, même la moins littéraire, semble avoir été pourvue par une loi de la nature ou par une Providence, sage éducatrice, charitable aux petits. Car, comme partout dans le monde, sous les histoires bizarres et merveilleuses, derrière les êtres mystérieux qui y figurent, se cachent des vérités indispensables au bonheur des hommes et sur lesquelles reposent l'existence et la prospérité des nations. La collection de ces contes n'a été commencée que tout récemment, et cela par des missionnaires (1).

Chose triste à dire, mais qui n'étonnera pas quiconque connaît quelque peu la mentalité et le caractère des noirs, ceux qui pourraient et devraient, avec une patriotique ardeur, recueillir les chefs-d'œuvre de l'imagination africaine, c'est-à-dire les noirs eux-mêmes, les Bassoutos instruits, se montrent plutôt dédaigneux de ce genre de travail et préfèrent sottement se poser en admirateurs de Shakespeare et des produits littéraires européens. Mais il faut espérer que peu à peu cette branche intéressante du folklore recevra l'attention qu'elle mérite et que les vieilles histoires qui ont fait la joie et l'éducation de tant de générations de Bassoutos seront conservées aux générations futures par des moyens plus sûrs que la seule tradition orale.

La forme de ces contes, c'est la simple prose, mais émaillée de mots anciens qui en indiquent la grande antiquité et qui sont comme une preuve que c'est bien le texte authentique que, par une sorte de

(1) Voir Jacottet, ouvrages cités précédemment.

stéréotypie, la tradition orale a transmis de génération en génération. On ne pourrait en dire autant des histoires elles-mêmes, dans lesquelles, comme dans tout document qui se respecte, les variantes ne manquent pas, résultant de la substitution d'un personnage à un autre, ou de la combinaison de deux contes primitivement distincts.

Cette prose est aussi parfois interrompue et embellie par un couplet que la narratrice chante de sa voix grêle et inculte. Ce couplet de quelques vers, se terminant souvent par le même mot, ce sont les paroles que prononce le héros de l'histoire, dans le langage compliqué et obscur employé dans les « louanges ». La mélodie — si on peut employer ce mot pour des accents de ce genre — est bizarre, monotone et sans beauté pour l'oreille européenne. Chantées par une noire, dans le pays, à sa place, et écoutées par une personne dont un long séjour parmi les Africains a « africanisé » l'oreille et le cœur, ces petites mélodies ont un charme d'un ordre tout spécial et un attrait irrésistible. Mais ni les notations musicales des blancs, ni leur voix, ni leurs instruments ne peuvent en reproduire exactement les étranges modulations.

Pour ce qui concerne les histoires elles-mêmes, on est frappé de voir combien d'éléments communs elles ont avec les contes de fées dont l'enfance des Européens a de tout temps été bercée et réjouie. En voici les principaux personnages. C'est Masilo, presque toujours jeune homme à marier, ou à marier une fois de plus, la polygamie étant ancrée dans les mœurs du pays; Masilo, c'est donc le prince charmant. Vient ensuite Limo (abréviation de *lélimo*), c'est-à-dire le cannibale, l'homme qui mange les hommes, le cruel, le méchant qui tue les enfants : c'est l'ogre(1) des Européens. Il y a l'être d'abord invisible, puissant, bon, puis se manifestant revêtu d'habits royaux et de plaques de fer brillantes, qui est le génie du bien, la Providence

(1) Le croquemitaine.

des malheureux et le libérateur des opprimés; la vieille femme, bienfaisante ou malfaisante, dont les interventions miraculeuses sont identiques à celles des bonnes ou des mauvaises fées de notre littérature; la gentille et belle jeune fille, la Cendrillon africaine, que persécute ou supplante la vilaine et méchante fille, l'usurpatrice qui lui ravit son fiancé ou l'affection de ses parents, et qui cherche à la faire périr; ou, à défaut de celle-ci, c'est la méchante belle-mère, ou la seconde femme de son père, jalouse de la première et intriguant pour faire passer ses enfants avant et au-dessus de ceux de la vraie épouse. Par contre, ce que l'on ne trouve pas dans ces contes, c'est la mention, à un titre quelconque, de la divinité et de son intervention dans les affaires des hommes. Les dieux-ancêtres n'y figurent en aucune occasion, leur rôle étant rempli par des êtres doués de pouvoirs surnaturels, mais créatures humaines, auxquels sont attribués les délivrances et les jugements finaux.

A côté de ces êtres humains, il y a les bêtes, les unes mythologiques, les autres prises dans la nature réelle, mais douées de la parole et de toutes les facultés des personnes de raison. Les premières portent des noms qui frappent l'imagination : *Koïoko, léhéléthouma, nanaboulélé, tlatlasollé,* mais dont aucune description n'est faite. Parmi les animaux réels, on voit figurer le crocodile, qui possède sous les eaux un domaine où peuvent vivre les hommes; le lièvre, fertile en ruses, comme ailleurs le renard; le lion dont on se moque et qui, quoique fort et redoutable, est traité en animal sot et facile à duper. Il y a aussi le *polo* que les Bassoutos appellent un serpent et qui n'est qu'un lézard d'eau, et de vrais serpents, mais d'invraisemblable longueur; enfin des oiseaux petits et grands, et l'inévitable et énigmatique tortue. Le vent, les tourbillons, la pluie, la poussière, le soleil, les ténèbres et les pierres viennent apporter leur concours aux merveilleux exploits de ce mélange de personnes et de bêtes. Et cela vous fait des histoires pittoresques, amusantes ou quelquefois très sottes, mais qu'on n'écoute pas sans éprouver de curieuses émotions.

Quant au fond de ces contes, c'est, comme ailleurs et comme partout, l'éternel conflit entre le bien et le mal, entre les bons et les méchants. La jalousie des laids et des malheureux les soulève contre les beaux, les bons et les heureux, qu'ils cherchent à renverser et à supplanter. La désobéissance, la gourmandise, la curiosité y sont clairement dénoncées comme attirant des calamités sur ceux qui succombent à leurs tentations. Celui qui est dépositaire de l'autorité a dit : « Tu ne regarderas pas, tu ne toucheras pas, tu ne mangeras pas »; mais la femme ou l'enfant regarde, touche et mange, pour en subir dans la suite de douloureuses conséquences.

Finalement, comme c'est de mise dans toute œuvre d'imagination bien faite, tout s'arrange, tout finit bien, c'est-à-dire par le triomphe de la justice et par la confusion de la méchanceté. La vertu est récompensée, l'innocence reconnue, l'opprimé réhabilité, l'iniquité réparée. Le coupable est démasqué et confondu, le mal est puni et l'oppresseur tombe dans ses propres pièges. Et ce n'est pas le moindre mérite de ces contes, issus spontanément de l'imagination de noirs absolument « sauvages », ou, pour mieux dire, à l'état naturel, que de reconnaître et de proclamer ces éternels principes de justice qui furent, dès les premiers jours, déposés par le Créateur dans l'âme collective de l'humanité et dont les vicissitudes éprouvées par l'espèce humaine n'ont jamais pu complètement, dans le cours des siècles, effacer les salutaires leçons.

X — LES IDÉES MORALES

Pour connaître les idées morales (nous ne disons pas l'état moral ou la moralité) d'un peuple, il faut consulter le monument le plus ancien, le plus expressif et le plus caractéristique que l'on a à sa portée : nous voulons dire sa langue. Plus que les mœurs des hommes,

le vocabulaire d'un peuple contient un répertoire authentique des principes moraux qu'il possède ou a possédés, et un indice certain du développement qu'il a un jour atteint dans le domaine de la morale. A ce titre, celui des Bassoutos est un sujet d'études d'un grand intérêt et donne de leur état antérieur une idée très favorable, surtout quand on se rappelle, comme il est indispensable de le répéter, qu'ils possédèrent ces notions et ces règles de conduite avant d'avoir eu le moindre contact avec les nations civilisées ou chrétiennes.

Dès les débuts de cette étude, on est frappé par le grand nombre et la variété des expressions que contient le sessouto pour exprimer les idées de Bien et de Mal. Pour indiquer le Bien, voici, en toute première ligne, le substantif *botlé* qui signifie ce qui est beau, la beauté, ce qui est bon et ce qui est bien : remarquable et très juste pensée de réunir la beauté physique et morale sous un même vocable. Vient ensuite *bokhabané,* dont la racine est le verbe *ho khaba* qui exprime, par exemple, les allures d'un beau cheval, et qui suggère l'idée de distinction et de noblesse. *Ho loka* est un infinitif verbal qui signifie « être droit »; c'est ce qui est droit, le droit, la justice, ce qui est conforme à la loi. *Tšoanèlo,* c'est ce qui est convenable, c'est le devoir. Avec ces quelques mots, on a déjà du Bien une notion d'une exactitude et d'une ampleur suffisantes, comme on le verra tout à l'heure.

Quant au Mal, le sessouto possède un nombre de mots considérable pour en indiquer les nuances et en qualifier les divers aspects. De l'adjectif *mpé* qui signifie laid et mauvais, on a fait les substantifs *bobé* et *sébé, bobé* ayant une portée plus générale et désignant le Mal en soi, *sébé* marquant plutôt une action mauvaise, et rendant exactement la notion de péché du langage chrétien. *Molatou* veut dire une dette, et, dans le domaine de la morale, un acte coupable, un état de culpabilité, dont un homme aura à rendre compte devant ses semblables et à se libérer en subissant des pénalités équivalentes à sa faute. *Tšito* (du verbe *ho sitoa,* être vaincu, ne pas pouvoir faire) met

l'accent sur la faiblesse humaine qui a fait faillite en face d'un devoir trop difficile ou d'une tentation trop forte ; *phoso* (du verbe *ho fosa,* manquer le but, se tromper) attribue le mal commis à une erreur de jugement plus qu'à la volonté de mal agir. *Tlôlo* (de *ho tlôla,* sauter par-dessus) se traduit littéralement en français par transgression, le coupable ayant passé par-dessus la loi au lieu de se laisser arrêter par elle. Enfin *bokhopo* (de l'adjectif *khopo* qui signifie courbe, tordu, tortueux, dévié) est le contraire de *ho loka,* le droit. C'est l'iniquité, le mal dans sa laideur et sans excuse. Il faut reconnaître que, sur le sujet du mal, l'instinct des Bassoutos primitifs les a bien inspirés et leur a appris des mots qu'une analyse faite par un homme du métier aurait seule pu imaginer.

Si maintenant nous glanons dans le vocabulaire des Bassoutos les mots indiquant ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est loué et ce qui est blâmé, nous constatons que les idées morales sont plus correctes et plus développées qu'on ne serait tenté de le croire et que ne le ferait supposer leur manière de vivre. Ce qu'ils appellent Bien, c'est ce que tous les peuples moraux approuvent et glorifient : le courage, la force de caractère, le travail, la vérité, la véracité, la bonté, le respect, l'obéissance, l'honnêteté, la générosité, et autres vertus authentiques. Mais nous serions loin d'avoir épuisé la matière si nous nous en tenions à cette énumération, que nous aurions pu faire plus longue et où nous n'avons placé que quelques échantillons de ce que préconise la langue des Bassoutos. Les idées de Bien s'expriment encore, si l'on peut ainsi dire, par leur contraire. En condamnant certains actes et en y accolant des épithètes infamantes, on proclame du même coup certaines vertus sans qu'il soit nécessaire de leur donner des noms. Et, en disant ce que les Bassoutos condamnent, nous dirons non seulement ce qu'ils considèrent comme mauvais, mais nous renforcerons encore ce que nous avons dit ci-dessus au sujet de ce qu'ils déclarent bon. La liste des vices condamnés par eux est proba-

blement aussi longue que celles des peuples plus avancés et offre avec elles des ressemblances étonnantes. Le mal, dirons-nous pour en donner quelques exemples, c'est le meurtre, le vol, l'adultère, le mensonge, la calomnie, les bavardages, la paresse, la négligence, l'ivrognerie, la gloutonnerie, l'égoïsme, la colère, la jalousie, la tromperie, la lâcheté, et ainsi de suite. Tout cela, c'est le mal, ce qui est laid, ce qui est répréhensible, ce qui doit être évité et condamné.

Qu'est-ce à dire? Que les Bassoutos possèdent une morale, qui est celle de tous les peuples de la terre, morale complète, naturelle, et qui surgit automatiquement dans toute collectivité qui veut subsister. D'une part, elle est le produit de l'instinct de conservation des individus et des sociétés; de l'autre, elle est issue du respect qu'instinctivement tout homme a pour lui-même et pour la dignité humaine, qu'il la pressente en lui-même ou dans ses semblables. Et c'est parce qu'elle ne peut pas ne pas se trouver naturellement dans le cœur et les coutumes des hommes que la cité africaine et la hutte du nègre ne sont pas dénuées des belles choses qui s'appellent la décence, la politesse et le respect.

Au reste, il y a partout la conscience, que les Bassoutos appellent *létsoalo,* littéralement et matériellement le diaphragme. Pour eux, la conscience est surtout le malaise et l'inquiétude qu'éprouve l'homme qui a fait le mal et l'appréhension des conséquences douloureuses que pourra avoir pour lui l'attentat qu'il a commis contre l'ordre social et la dignité humaine. Il sait et sent que le mal doit produire le mal, et il n'est inaccessible ni à la honte ni à la peur des jugements de ses chefs ou de ses pairs. Et cette conscience, parlant avant qu'il ait fait le mal, le retient parfois sur la pente fatale où ses passions allaient le précipiter.

Ainsi donc, les idées morales, au Lessouto, sont ce qu'elles sont partout ailleurs, et très nettement bonnes; et nous nous faisons un devoir de l'affirmer hautement, parce que c'est à la gloire du Créateur

des hommes. Mais qu'on ne nous accuse pas d'illusions, d'optimisme ou d'aveuglement. Aux considérations en quelque sorte théoriques qui précèdent il faut ajouter leur complément naturel et nécessaire, et dire de quelle manière et dans quelle mesure les règles de cette morale naturelle sont obéies.

Il va sans dire que, chez les Bassoutos comme chez tous les autres hommes, même les plus civilisés, il y a un formidable écart entre les idées morales des gens et leur moralité. Connaître le bien et le faire, ce sont deux choses très différentes; et condamner le mal n'implique pas nécessairement qu'on ne le commet pas. Les gens du Lessouto ne valent pas plus et pas moins que les autres sous le rapport de l'obéissance à la voix de la conscience et aux prescriptions de la loi morale. Mais nous serions tentés de croire que, à certains égards, l'homme primitif était, sous le rapport des mœurs, supérieur à certains produits de la culture moderne et de la dégénérescence des nations vieilles. Il est moins individualiste, il ne raisonne pas; il accepte certaines conventions sociales et se laisse porter par un courant qui l'enveloppe et le soutient. Et les idées « contrenaturelles », produits de la raison détraquée des alcooliques, des décrépits et des hallucinés, n'ont pas encore corrodé son âme et affolé sa boussole intérieure. Nous croyons volontiers, toute mesure gardée, à cet âge d'or dont parlent les vieillards et les légendes; nous y croyons même pour l'inculte Africain, d'autant plus qu'il y croit lui-même et en vante les beautés.

Il est certain que les Bassoutos ont naturellement une politesse, une aménité et une décence frappantes, qui ne peuvent manquer de leur valoir la sympathie des voyageurs. Leur costume est combiné de façon à soustraire aux regards tout ce qui serait de nature à offusquer la pudeur... africaine; leur langage évite le mot malpropre, les crudités, et a recours à des circonlocutions parfois si vagues qu'il faut beaucoup d'expérience et de sagacité pour en découvrir le sens caché. Les règles de la politesse, en particulier quand il s'agit de l'exercice de l'hospita-

lité, sont soigneusement observées. Et le sens de la solidarité enseigne aux gens à s'entr'aider avec un louable désintéressement. Leurs mœurs sont douces et patriarcales; ce qui domine en eux, c'est l'esprit de famille, la sociabilité, le respect, comme aussi l'insouciance et l'imprévoyance des peuples enfants.

Mais ces vertus de l'âge d'or sont mêlées de beaucoup de scories et d'impuretés. Le mensonge est monnaie courante et qu'on fait circuler sans honte et sans remords; la pureté, la tempérance sont rares, et la fidélité mutuelle des époux une exception. Pour être meilleurs que ne le croyait le pharisaïsme des blancs, les Bassoutos n'en sont pas moins livrés au mal et corrompus comme le reste des hommes. Eux aussi ont besoin de l'Esprit de Dieu pour pouvoir « faire le bien qu'ils veulent et ne pas faire le mal qu'ils ne veulent pas ». Eux aussi ont besoin de repentance, de pardon, de salut actuel et éternel, et l'influence qu'exerce sur eux la civilisation des blancs ne rend que plus impérieuse la nécessité de les mettre en contact avec Celui qui seul est la source de la pureté, de la vie bonne et du bonheur.

XI — LA RELIGION

C'est quand on essaie de se rendre un compte exact des idées religieuses des Bassoutos que l'on se heurte aux plus grandes difficultés, celles que rencontre tout homme qui cherche à bien connaître ces êtres à la fois si simples et si compliqués.

Ils ne comprennent pas le prix qu'attache un Européen à la connaissance d'une religion primitive, quelque rudimentaire du reste qu'elle puisse être. Dans les renseignements qu'ils donnent sur leurs soi-disant pratiques religieuses, ils laissent aisément de côté le « détail » qui, en réalité, peut être de la plus haute importance. Ou bien, quand on les serre de près par des questions précises et indiscrètes, leur défiance

naturelle les met sur la défensive et ferme leurs bouches. Ils semblent avoir honte de leurs vagues croyances et de leurs ridicules superstitions. Et à peine ont-ils, au contact des Européens, acquis quelques notions chrétiennes que, soit pour se donner pour meilleurs qu'ils ne sont, soit « pour faire plaisir » à leurs interlocuteurs, ils s'émpressent de donner ces idées tirées de la doctrine biblique comme ayant de tout temps fait partie de leur propre credo.

Au reste, ils savent eux-mêmes fort peu de chose sur leur religion; ils ne la pratiquent pour ainsi dire jamais; jamais ils n'y ont réfléchi, et ils n'ont ni prêtres ni théologiens pour en donner l'interprétation ou pour en formuler les doctrines. Les contradictions ne sont pas pour les embarrasser, le besoin de logique qui obsède les personnes de raison n'existant pas chez ces êtres d'instinct et d'insouciance. Accomplir machinalement certains rites peu nombreux et grossiers, cela leur suffit.

Et, pour dire vrai, ils n'ont pas de religion parce qu'ils ne sont pas religieux et n'éprouvent aucun besoin de l'être. Un Européen peut, à la rigueur, et en y mettant beaucoup du sien, réunir les quelques fragments de religion qui traînent dans le pays, premiers tâtonnements de gens qui cherchent un dieu, ou beaucoup plus probablement derniers et informes débris d'une religion qui a connu des jours meilleurs; il réussira peut-être à reconstituer quelques parties du temple depuis longtemps écroulé. Mais le Mossouto n'y reconnaîtra pas ses propres idées et ne s'intéressera pas à des choses qui, pour lui, sont sans importance, parce que sans utilité.

Pour arriver à se représenter ce qu'il peut y avoir de « religion » parmi les Bassoutos, il faut noter certaines paroles et certains actes qui, réunis et coordonnés, permettent à un Européen d'exprimer, avec trop de précision peut-être, les vagues conceptions qui gisent dans le cerveau du païen.

Il y a dans le pays des personnes bizarres, des déséquilibrés, des

hystériques ou simplement des imposteurs, qui portent le nom de « devins », annoncent l'avenir et prescrivent des actes superstitieux destinés à écarter des malheurs ou à assurer la prospérité des entreprises. Quand on demande à ces « prophètes » qui leur a fait les révélations dont ils se disent les dépositaires, ils répondent : « Les ancêtres nous ont avertis... j'ai entendu la voix des dieux... C'est pendant mon sommeil qu'ils m'ont parlé. » Quand on enterre un mort, on lui adresse, comme suprême salutation, ces mots caractéristiques : « Dors pour nous », c'est-à-dire sois en paix avec nous, ne nous tourmente pas; et : « Donne-nous du sorgho », c'est-à-dire procure-nous de bonnes récoltes. Et on dit de lui : « Il est allé allumer un feu pour nous », c'est-à-dire qu'il est parti pour un lieu où nous le rejoindrons un jour et où il nous préparera une réception hospitalière. Les cordelettes d'herbe tressée, dont on lie le corps roulé dans une peau de vache, sont soigneusement coupées une fois que le corps est placé dans la position orthodoxe dans la tombe, comme pour rendre possible une espèce de résurrection, ou la continuation de la vie dans un lieu inconnu. Quelques pépins de citrouille et de melon sauvage, quelques grains blancs et rouges de sorgho, déposés auprès du corps, semblent bien indiquer que les Bassoutos ont eu l'idée ou le pressentiment d'une survie quelconque, où l'on continuera à cultiver la terre. Mais au sujet de ce séjour des morts, de sa place et des conditions dans lesquelles on y vit, les Bassoutos semblent n'avoir aucune doctrine, ni même aucune curiosité, tant est petite chez eux la préoccupation de l'au-delà, tant suffit à leur pensée la vie quotidienne, avec ses travaux matériels et ses courtes affaires.

Ce qu'il importe de noter dès à présent, c'est que ce défunt, hier encore un homme comme tous les autres, s'appelle, ou plutôt est appelé dès maintenant *molimo*, comme ceux qui inspirent les devins sont des *balimo* ou des *mélimo* (pluriels de *molimo*); et nous mettons ainsi le doigt sur le trait caractéristique de la religion des Bassoutos.

Leurs dieux, pour autant qu'ils en ont, ce sont leurs ancêtres, leurs défunts, plus redoutés qu'adorés, et auxquels on offre, en de rares circonstances, de rustiques marques de respect ayant pour but de les inviter à bénévolement retourner dans leur repos, et à laisser les vivants se tirer d'affaire comme ils le pourront.

C'est ainsi que, une fois terminée la récolte du sorgho, le Mossouto croit que, s'il n'en exprime pas sa reconnaissance à ses dieux, ceux-ci pourraient bien, dans l'avenir, se montrer moins généreux et lui « jeter la famine. » Pour éviter ce malheur, il convoque les membres de sa famille et ses voisins, et brasse de la bière pour régaler ses invités. Mais, avec ses proches parents, il pénètre dans sa hutte même; sur une espèce de marche qui en occupe le fond et où l'on place la vaisselle, a été déposé, dès la veille, un grand pot de bière offert en témoignage de reconnaissance aux ancêtres. On chante les « louanges » des pères, c'est-à-dire qu'on récite avec volubilité des morceaux littéraires où les défunts racontaient eux-mêmes, de leur vivant, leurs propres actions d'éclat. Puis on boit cette bière en l'honneur — pour ne pas dire à la santé — des morts, et pour se montrer dignes de continuer à être les objets de leurs faveurs. Si le Mossouto voulait consacrer, par quelque travail artistique, une place où s'opérerait le plus volontiers sa rencontre avec ses « dieux », il construirait au fond de sa hutte une niche; il y placerait une châsse, et y déposerait des pots de bière ou la vésicule biliaire des chèvres qu'il tue. Il servirait ainsi ses dieux lares, et leur offrirait un culte domestique et individuel, intermittent, matériel et intéressé.

Il faut faire rentrer dans le même ordre d'idées un autre acte de reconnaissance pour la récolte. Dès qu'elle est terminée, et que ses produits ont été transportés au village, au milieu de l'aire sur laquelle on a opéré le battage, on creuse un petit trou, dans lequel on verse quelques poignées de sorgho. C'est un « don aux dieux », un sacrifice d'actions de grâces, dirait-on en langage biblique. Aucune parole,

aucune cérémonie n'a donné à cette offrande un caractère cultuel. Les pâtres, les colombes et les souris la trouveront et s'en régaleront. Mais l'homme a pensé à ses dieux-ancêtres et les a remerciés de leurs bontés pour en solliciter de nouvelles. Et cela aussi est un respectable acte religieux.

C'est surtout lors de certaines maladies que les Bassoutos se livrent à des pratiques ayant un caractère religieux, ou quand, dans un accès de délire ou simplement en rêve, quelqu'un a vu l'un ou l'autre de ses défunts. Dans cette vision il y a une menace qu'il faut à tout prix conjurer. Alors, dans sa perplexité, le noir s'adresse à un « médecin », c'est-à-dire à un homme qui possède des osselets divinatoires et découvre, grâce à leurs indications, la nature, les causes et les remèdes de cette maladie. Le docteur déclare que les défunts sont mécontents et qu'il faut les apaiser en « lavant » le malade, en le « saisissant avec les mains. » Suivant ses indications, on prend une bête, chèvre, mouton ou même bœuf, ou encore un coq ou une poule, de la couleur spécifiée par les osselets. La victime est placée en face du malade, qu'entourent les membres de sa famille convoqués à cet effet. On s'adresse aux dieux : « Hé, nos ancêtres, qu'y a-t-il ? Pourquoi êtes-vous fâchés ? Voici une chose que nous vous donnons. Prenez-la et laissez notre parent en paix, afin qu'il vive. » Si, à ce moment, la victime laisse tomber quelques crottes, c'est de très bon augure, et comme une promesse d'exaucement. Puis elle est tuée et dépecée. Le malade est d'abord lavé avec de l'eau à laquelle certaines plantes ont été mêlées. Puis on met dans un pot de terre la bile du mouton, à laquelle on a mêlé du beurre fondu; chacun des assistants ajoute à ce peu appétissant onguent un peu de sa salive. Tous en frottent le corps du malade en lui disant : « Guéris-toi ! mais guéris-toi donc ! » Et on termine cette curieuse cérémonie en cuisant et en mangeant la viande de la bête immolée, le patient devant pour le moins avaler quelques parcelles du foie. De la peau encore chaude de la bête on fait

un oreiller pour le héros de ce petit drame domestique; il dort bien, dit la rumeur publique, et le lendemain il se réveille guéri, à moins que ce ne soit le contraire.

Enfin, si une grande calamité menaçait la nation, si une guerre, par exemple, venait à éclater, les chefs principaux se réuniraient autour des tombes de leurs ancêtres sur la montagne de Thaba-Bossiou, et leur demanderaient d'assurer à leurs armées la victoire, en se livrant, pour obtenir ce secours, à des cérémonies dont nous n'avons pas réussi à nous faire révéler les mystères.

De tout ce qui précède il résulte clairement qu'en fait de divinités, les Bassoutos ne connaissent que leurs ancêtres, et qu'il faut employer ce mot dans son sens le plus général. Car c'est bien d'eux tous qu'il s'agit. Si on prononce des noms, ce n'est guère que ceux du père ou du grand-père récemment décédés. Les autres sont devenus anonymes, leur histoire a été oubliée. Et le Mossouto, dans un vieux chant, qui est aussi une prière, s'exprime ainsi : « Nouveau dieu, prie l'ancien », indiquant ainsi que les derniers arrivés dans l'Hadès africain sont chargés d'être auprès de leurs prédécesseurs les interprètes et les avocats de ceux qu'ils viennent de quitter sur la terre des vivants.

On s'étonne cependant que ces défunts puissent trouver quelque chose à reprocher à leurs descendants, car ces dieux n'ont pas de morale ; et la piété des Bassoutos ne prévoit rien qui ressemble, même de loin, au jugement dernier admis par les religions de l'Égypte, de la Grèce et que prêche le christianisme. Après sa mort, l'homme n'a à rendre compte à personne de la manière bonne ou mauvaise dont il a vécu, et le séjour des morts n'est divisé par aucune barrière ou rivière pour séparer les justes des méchants. Un même sort attend les uns et les autres. Et les perspectives de l'outre-tombe ne sont pas pour encourager les vivants à s'abstenir de faire le mal et à s'efforcer de faire le bien. Les fautes que les ancêtres reprochent à leurs enfants semblent plutôt consister en transgressions des us et coutumes natio-

naux pouvant nuire à la société et compromettre l'existence de la tribu. Et c'est là que se manifestent les conséquences funestes du respect que les Bassoutos professent envers leurs devanciers. Au lieu de tourner leurs regards en avant et de s'engager franchement dans la voie du progrès, ou en haut, pour s'élever vers le vrai Dieu, ils regardent en arrière et hésitent à s'éloigner de leurs pères. La crainte superstitieuse de ceux-ci agit sur eux comme une chaîne qui les tire en arrière alors que tout les sollicite à aller en avant. Et nous avons là une des raisons les plus fortes pour expliquer la lenteur avec laquelle ils acceptent, non seulement les vérités chrétiennes, mais même les lumières nouvelles que leur offre si libéralement la civilisation européenne.

Les dieux, avons-nous dit, se trouvent dans la terre, et nous en resterions là sur ce sujet, si nous ne devions enregistrer ici un élément très différent de ce qui précède et auquel il faut accorder toute l'attention qu'il mérite.

Quand la foudre a tué une personne dans un village, les gens s'écrient : « Le Seigneur (ou le Roi) a épousé; il a pris femme chez nous. » Sans doute ils s'empressent de faire venir un expert qui fait des scarifications sur toute la population de l'endroit, et enduit de drogues les maisons et les rochers pour empêcher le retour d'un tel malheur. Sans doute aussi tout le monde croit que la foudre est un grand oiseau brun dont on vous fait la description et dont on vous montre même des plumes. Ces actes et ces idées n'empêchent pas ces ignorants de s'interdire toute manifestation de douleur au sujet de la victime qu'a faite la visite de ce « Roi », de peur de l'offenser. Et, quelques semaines après ces rudes épousailles, on se livre à de grandes réjouissances où l'absorption de nombreux pots de bière, les chants et les danses expriment la joie de la population honorée d'une visite de son dieu. Si la foudre, qui descend des nuages, est la manifestation visible d'un dieu, assurément ce dieu ne réside pas dans

les entrailles de la terre. Ce n'est donc pas un ancêtre; et, en tout cas, tous les ancêtres ne sont pas parqués dans les demeures souterraines où les montre l'opinion publique. Le dieu de la foudre, ce n'est pas un dieu, c'est *le* dieu, le dieu unique et supérieur, résidant dans les régions célestes et disposant à sa guise des éléments, foudre, pluie, grêle et lumière. Son nom même en est la preuve. C'est le *molimo,* mot dérivé de la même racine que *holimo* qui signifie « en haut » et que *léholimo,* qui signifie le ciel. *Molimo* c'est celui qui est en haut, celui auquel, s'il réfléchissait, le Mossouto attribuerait la création et la conservation du monde.

Les faits que nous venons de raconter nous ramènent donc à une doctrine monothéiste qui aurait été la religion primitive des Bassoutos, mais que la détérioration fatale des idées aurait peu à peu fait dégénérer en une sorte de polythéisme inconscient. Ce serait le même phénomène que celui grâce auquel le culte de la Vierge Marie et des Saints s'est peu à peu, dans l'Église catholique, ajouté, puis, dans la pratique, superposé et même substitué à celui du seul vrai Dieu, relégué dans les inaccessibles et redoutables régions supra-terrestres.

Nous ne nous croyons pas le droit de tirer de ce fait des conclusions plus étendues qu'il n'en comporte; mais il nous confirme dans l'hypothèse que nous avons formulée à plusieurs reprises, sans lui donner la force d'une affirmation, à savoir que, en matière religieuse comme dans les autres domaines, les Bassoutos actuels ne sont que les restes dégénérés et appauvris de peuples qui ont, dans les siècles passés, joui d'une civilisation plus avancée et de connaissances supérieures à celles qu'ils possèdent aujourd'hui.

XII — LES SUPERSTITIONS

Nous avons parlé des idées religieuses des Bassoutos, vagues, embrouillées, contradictoires, et ne comptant pour rien dans leur vie

morale et extérieure. Pour se représenter l'être intérieur d'un Mossouto, il ne faut pourtant pas imaginer un désert dans lequel poussent, par-ci par-là, quelques buissons épineux et desséchés, qui seraient leurs croyances religieuses. Voyez plutôt un endroit marécageux, aux eaux stagnantes et épaisses, où a crû une vraie forêt de plantes, de lianes, de champignons vénéneux, de broussailles et de grands arbres, formant un fouillis inextricable et empesté. C'est dire que dans leur âme, très vieille, immobile, négligée, isolée pendant des siècles, règne une multitude de superstitions de toute espèce et de toute grandeur, les unes inoffensives, les autres pernicieuses, toutes ineptes, enlaçant la personnalité tout entière pour ne jamais pouvoir en être complètement extirpées. Favorisées par l'ignorance et par la peur, elles occupent la place qui devrait appartenir à la religion. Et c'est parce qu'il est si superstitieux que le Mossouto est si peu religieux.

Quand un homme qui ne sait rien veut expliquer quand même, il explique le naturel par le surnaturel et le raisonnable par l'absurde.

Le Mossouto vit dans la nature; il voit la foudre tuer ou brûler, la maladie ruiner un corps, la mort glacer des membres encore robustes. Il a alors l'impression que sa vie est entourée de périls. Son esprit défiant soupçonne des pièges, des maléfices, ou s'accuse de maladresses fatales. Il se préoccupe de se prémunir contre le malheur. La nature qui l'a vaincu, il cherche à la tromper, ou à se la concilier par d'enfantins artifices. Il plante des bâtons sur le toit de sa hutte pour en écarter le feu du ciel; il allume, le soir, des feux dans son champ pour en augmenter le rendement, et il se fait des incisions dans la peau pour se protéger contre les entreprises des sorciers.

Ou bien encore, il désire posséder les qualités qui font les vrais hommes. Mais ce n'est pas à des moyens normaux qu'il recourra pour les acquérir. Car le naturel ne convient pas à cet homme de la nature; c'est le surnaturel — ou le sous-naturel — qui l'attire et lui inspire confiance. Et ce matérialiste ne croit qu'aux moyens matériels, même

pour obtenir des résultats moraux. Pour devenir fort, il passe un anneau de fer à son poignet; pour être courageux à la guerre, il mange de la viande de taureau; et pour échapper aux javelines ou aux balles des ennemis, il se fait tracer autour de l'œil, avec une lancette et des poudres noires, un gros cercle qui le rend hideux.

Ne vous avisez pas de lui demander pourquoi il fait ceci et évite cela. Qu'aurait-il à répondre pour justifier sa superstition? Ces choses-là ne se raisonnent pas plus que la présence d'une touffe de gui sur un pommier; elles sont là, elles se donnent l'air d'y avoir toujours été; on ne pourrait plus s'en passer; et, à la faveur de cette supercherie, elles absorbent peu à peu tout ce qui reste de suc vital dans ces esprits anémiés et rabougris.

Ridicules sont les superstitions des Bassoutos; mais ce mot ne suffit pas pour qualifier exactement les innombrables coutumes et idées de ce genre dont leur vie et leurs têtes sont obstruées. A vrai dire, il en est qui n'en sont pas, ou qui n'en deviennent que peu à peu. Quand on veut prêcher la pureté aux jeunes gens, on leur fait les gros yeux et on leur dit que, s'ils se conduisent mal, leur peau se couvrira d'ulcères affreux et incurables. C'est exactement la même chose que quand, en Europe, on a la sottise de vouloir rendre les enfants sages en les menaçant du loup.

D'autres superstitions ont pour origine des affaires de convenance et de politesse. On dit ainsi que, si vous tournez le dos au feu autour duquel sont assis vos amis, vous serez métamorphosé en singe, et que, si vous vous asseyez sur la pierre à moudre, vous aurez un lumbago; et il est aisé de comprendre le pourquoi de ces avertissements. De certaines autres nous ne pouvons dire qu'une chose, c'est qu'elles sont purement et simplement de grosses sottises, innocentes et inoffensives, si toutefois la bêtise peut jamais être tout à fait inoffensive. Si on vous recommande de ne pas vous pencher sur la grande corbeille où les moissonneurs versent le blé, parce que vous en feriez

diminuer la quantité, c'est une sottise, et rien de plus. Et la majorité des superstitions des Bassoutos rentrent sans doute dans cette catégorie.

D'autres enfin sont nettement malfaisantes et dangereuses, puisque tout ce qui se rapporte à la sorcellerie y puise sa vie, comme nous le dirons tout à l'heure. Et notons que bien des choses, sans être pernicieuses en soi, le deviennent certainement par le fait qu'elles occupent la place que la Providence avait préparée pour les bonnes, et elles excluent la vérité et la saine morale. La cendre n'est peut-être pas un poison; mais qui s'en nourrirait ne mangerait plus de pain et ne tarderait pas à succomber à ce régime insensé.

Donner à nos lecteurs même la plus petite liste des superstitions des Bassoutos est absolument hors de question; ce n'est ni cinq pages ni cinquante qu'il faudrait pour en faire l'énumération et en donner l'explication, mais un volume de respectable épaisseur. Voici pourtant quelques faits que nous citons à titre d'échantillons, et sans prétendre avoir choisi ce qu'il y a de plus curieux dans cette inquiétante collection d'erreurs et de folies.

A peine un enfant est-il né que l'on se préoccupe de lui inculquer les vertus qui caractérisent les vrais hommes. A cet effet, on convoque un membre de la parenté ou un ami connu pour sa bravoure ou sa sagesse; il prend un morceau de viande, crache dessus, et le met dans la bouche du nourrisson, sa salive devant évidemment être le véhicule par lequel ses qualités passeront dans l'âme de l'enfant.

Quand un homme en a blessé un autre au cours d'une querelle, son premier devoir est d'aller lancer un peu de salive sur la blessure qu'il a faite, en signe de bonne volonté et pour l'empêcher de s'envenimer.

Quand on tue un animal, certaines de ses parties sont de droit adjugées à certaines personnes; d'autres sont rigoureusement interdites à telles autres. Ainsi, jamais une jeune fille ne mangerait un œuf

de poule ou des tripes de mouton, bien que celles de chèvre lui soient permises.

On part pour la guerre; un épervier apparaît, volant à la rencontre des guerriers, ou un roitelet se lève et voltige dans les jambes de leurs chevaux : mauvais augure, disent les connaisseurs, et on renvoie l'expédition à un autre jour.

Pour s'attirer les faveurs de l'être ou de l'animal que l'on vénère, il faut prendre quelque chose lui ayant appartenu et s'en frotter le front; certains Bassoutos se repassent ainsi avec componction le front avec un os de crocodile. Et nous avons vu nous-même une très vieille femme frotter sa tête blanche contre la tête blonde de notre premier enfant, avec la bienveillante pensée de lui transmettre sa propre longévité.

Avant une guerre, les hommes saisissent, sans courroies ni cordes, un taureau, le jettent à terre et lui enlèvent soit toute la peau, soit une épaule, le laissant ensuite mourir des suites de cette atroce boucherie. Les chairs sont découpées en petits morceaux et placées dans une marmite avec de l'eau que les hommes ont rapportée dans leur bouche, de la rivière voisine; et après une courte cuisson, cette viande dégoûtante est mangée par ces braves pour les endurcir aux souffrances et aux travaux de la guerre.

Bien entendu, on parle de revenants, mais peu. Par contre, on emprunte à d'autres tribus des idées nouvelles, en particulier celle de l'existence d'êtres mystérieux, petits, malfaisants, ni bêtes ni hommes, appelés *thokolosi* et dont la présence jette la terreur dans les villages hantés par eux.

Enfin, il y a la sorcellerie et tout ce qui s'y rattache de stupide, de pernicieux et de désastreux.

Dire qu'il y a au Lessouto des sorciers dans le sens de personnages qui se livreraient aux arts magiques comme à une espèce de profession, ce serait se tromper du tout au tout. Il y a des « médecins » et des

« devins », mais pas de sorciers en titre, bien qu'il y ait beaucoup de gens qui se livrent à des pratiques entachées de sorcellerie et que tout le monde croie aux sorciers et les redoute. La mort naturelle n'est admise que pour les personnes très âgées. Toute maladie, tout accident, toute mort, tout malheur sont attribués à des maléfices opérés par des personnes malintentionnées qui ont « jeté quelque chose » dans la nourriture, fait une marque sur la maison, planté quelque part une cheville enduite de drogues, ou accompli l'un ou l'autre des nombreux artifices dont disposent les gens qui se livrent aux pratiques occultes de la sorcellerie. On remarque que l'on est ensorcelé quand le malheur devient visible; alors il faut se hâter d'appeler un homme de l'art qui se chargera de déjouer les ruses des perfides adversaires. Mais bien des gens croient devoir, de temps à autre, appeler leur « médecin » et l'inviter à exécuter sur eux, comme une sorte de contre-sorcellerie, des rites purificateurs pour les garantir des sorts que de loin des ennemis pourraient leur jeter.

Tout le monde peut donc se livrer à la sorcellerie et certains individus de l'un ou l'autre sexe ont la réputation de s'y entendre plus que d'autres. Il est certain que cette « science » fait énormément de mal parmi les populations ignorantes et soupçonneuses où elle s'exerce. Elle en bannit la confiance, la sécurité et la paix. Et ceux qui, à la suite de malheurs domestiques, se sont suggestionné qu'ils étaient l'objet des menées de sorciers finissent par quitter le village de leurs pères, pour chercher au loin un abri et l'oubli de leurs tourments.

Quant au devin, c'est encore un autre personnage qui excite l'étrange imagination des noirs. Il affecte de porter un costume fantastique et se donne volontiers des airs inspirés. Il ne serait pas faux de dire que généralement cet homme ou cette femme ne jouit pas d'un état mental tout à fait normal. Sa prétention est de « deviner » ce qui est hors de la portée de la vue ou de l'intelligence humaine, et de prédire l'avenir. Il sait si la pluie est prochaine ou lointaine, et ce

qu'il faut faire pour l'induire à tomber. Il sait qu'une guerre se prépare, et annonce, en termes couverts, l'approche d'une calamité nationale ou la colère des ancêtres. Quand on lui demande par quels moyens il découvre les secrets de l'avenir, il déclare que ce sont des rêves qui lui révèlent les choses du lendemain, ou encore que ce sont les défunts qui lui ont « mordu l'oreille », c'est-à-dire fait la confidence de leurs intentions ou de leurs prévisions.

Habitué dès son enfance à croire au merveilleux plus qu'à la simple réalité, le Mossouto n'a aucune peine à accueillir ce qu'il y a de surnaturel et de miraculeux dans les récits bibliques, et ce n'est pas du côté de la raison que provient la difficulté qu'il a à accepter les leçons et les grâces de l'Évangile. Mais comment un cœur obstrué par les suies et les crasses de la superstition pourrait-il accepter la pure et limpide vérité du ciel et les simples mais sublimes devoirs de la repentance, de la foi et de la sanctification? Comment compterait-il sur Dieu, et sur Dieu seul? Oh! liens du vice et ténèbres de l'erreur, quelle puissance céleste il faudra pour vous déchirer!

XIII — LA CIRCONCISION

Quitter l'Europe, traverser l'Océan Atlantique dans toute sa longueur, débarquer au Cap de Bonne-Espérance, pénétrer parmi les nègres ou négroïdes du Sud-Africain, pour y rencontrer la circoncision, c'est faire une fois de plus l'expérience que, dans les pays exotiques, on ne trouve pas ce qu'on attendait et qu'on trouve ce qu'on n'attendait pas.

Comment, des plaines de Mamré, est-elle arrivée aux bords du fleuve Orange? C'est ce que l'on ne saura jamais. Les Bassoutos eux-mêmes ne savent que répéter un vieux chant où l'introduction chez eux du grand rite sémitique est attribuée à un chef nommé Ratlali

et à un Bushman anonyme. Au reste, peu importe l'origine historique ou légendaire de la chose. Elle est là, elle est le centre même de la vie sociale des Bassoutos, la clef de voûte de leurs institutions et l'objet de leurs plus fortes convictions. Poussés par un zèle que n'ont jamais connu les Israélites, ils ont même étendu cette coutume aux personnes du sexe féminin, et inventé pour elles des rites et des mystères parallèles à ceux dont on entoure l'initiation des garçons.

Mystères, disons-nous. Oui, mais précédés d'une fête qui jette le pays dans une vive excitation et prend les proportions du plus grand gala dont soient capables les Bassoutos.

Les hommes revêtent tout ce qu'ils ont de plus beau dans leur garde-robe, et s'arment de bâtons, javelots et boucliers. Des pots de bière sont préparés pour leur donner l'entrain nécessaire à de longues danses et à une nuit ou deux sans sommeil. Ils se livrent à des danses spéciales et chantent des morceaux datant des siècles passés, où sont célébrés les bienfaits de la circoncision. On tue un taureau et on en fait manger aux garçons des morceaux à moitié crus; on fait sur le corps de ces espèces de catéchumènes des scarifications soi-disant purificatrices, et on leur administre des boissons rituelles. Puis la cérémonie va s'achever, sous le couvert de la nuit, dans un coin écarté de la montagne, où est dare-dare confectionnée une hutte de paille qui, pendant quatre ou cinq mois, abritera ces néophytes déshabillés. Ils y sont placés sous la surveillance d'un gardien et instructeur appelé le *mosouhé* (du verbe *ho souha*, assouplir), dont le rôle est donc de rendre ses élèves maniables et dociles. Ils se promènent en bande, chantent, dansent, maraudent et composent sérieusement leurs propres « louanges », qu'ils déclameront orgueilleusement dans leur village, une fois leur « éducation » terminée. Un jour les autorités décident que cette éducation est achevée. Sans grande cérémonie, les garçons quittent le *mophato* (c'est ainsi que s'appelle la hutte qui les a abrités pendant leurs mois d'initiation), non sans

y mettre le feu. Ils retournent au village avec un mince caleçon de peau pour tout vêtement et le corps enduit de pommade rouge de la tête aux pieds. On boit quelques calebasses de bière en l'honneur de ces héros, et la vie reprend comme si de rien n'était, sauf que le village et la nation croient posséder quelques hommes de plus et en sont fiers, à bien bon marché. Inutile d'entrer dans plus de détails ; mieux vaut essayer de nous faire une opinion exacte et juste du sens de ces étranges opérations.

Nous croyons que, dans toute coutume d'un peuple primitif, quelque bizarre, sotte ou mauvaise qu'elle puisse paraître, il y a toujours, ou presque toujours, un élément bon, une idée juste, une intention légitime. Ne pas en tenir compte, ne pas la rechercher, ce serait agir sans intelligence et sans justice. Au fond de la circoncision telle que la pratiquent les Bassoutos, gît une pensée que bien d'autres peuples ont aussi, à savoir que le passage de l'enfance à la jeunesse doit être marqué par quelque démonstration de joie et accompagné d'une instruction appropriée. Devenir jeune homme ou jeune fille, c'est acquérir des droits nouveaux, une nouvelle dignité; c'est en même temps assumer des responsabilités. Il est tout naturel que pareille promotion ne s'accomplisse pas sans que les jeunes gens y soient d'une manière quelconque préparés. La grande idée des Bassoutos, au sujet de la circoncision, c'est de « faire des hommes », pour ne parler que des garçons, c'est-à-dire des êtres forts, laborieux, obéissants et courageux, des guerriers capables de combattre et de mourir pour leur chef et leur patrie. C'est pour cela que, pendant leur séjour au *mophato,* on leur enseigne les lois, on les endurcit en les maltraitant, on leur apprend à obéir sans discussion, on leur prêche les règles de la morale et les devoirs du citoyen. La péroraison de toutes ces leçons, c'est toujours ceci : « Grâce à ce qu'on vous apprend ici, vous serez des hommes, de vrais hommes, sur lesquels le chef pourra compter. » Et il est probable que, de la répétition de

cette promesse flatteuse, résulte, par un procédé de suggestion et d'auto-suggestion, l'apparition ou le développement de certaines qualités viriles qui ne sont pas à dédaigner. Et cela d'autant plus que les initiés forment entre eux une espèce de franc-maçonnerie ayant ses rites secrets, son langage spécial, ses mots de passe et ses épreuves, dont les gens du dehors n'ont pas le droit de parler, et qui ajoutent l'attrait du mystère aux connaissances un peu maigres que les adeptes ont acquises.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si, aux yeux des Bassoutos, la circoncision, et surtout les actes qui l'entourent, jouissent d'un prestige extraordinaire, à tel point que l'on dit couramment que celui qui n'y a pas passé n'est pas tout à fait un homme et ne peut pas être un vrai Mossouto.

Cela dit, — et en toute justice il fallait le dire — il faut bien voir aussi les inconvénients et les mauvais effets de la circoncision. On a beau l'étudier de près et assister à la partie publique des cérémonies, on a beau chercher dans les danses et les chants quelque symbole qui en expliquerait ou excuserait la drôlerie, tout essai de ce charitable symbolisme échoue, et on est forcé d'appeler enfantillages les actes qu'accomplissent avec tant de sérieux les personnages de la pièce. On a l'impression qu'ils sont les victimes d'une grande duperie, et l'on a probablement raison, sans en être tout à fait sûr.

Allons plus loin et citons un fait qui n'est peut-être pas général, mais que nous avons souvent constaté nous-même, non sans tristesse. Vous connaissez un jeune garçon; il a sur son visage les charmes de l'enfance et dans les manières les indices d'un bon cœur; il est humble, confiant et docile; il désire s'instruire, il vient à l'école. Un jour il est conduit à la circoncision par ses parents, et il y va à contre-cœur en disant : « Je reviendrai. » Mais il ne revient pas. Ou plutôt, il en revient avec les traits durs, le regard froid, la sensibilité éteinte. Il est plein de morgue, rébarbatif, méfiant. Il a tant entendu dire que l'initiation ferait

de lui un homme qu'il a fini par le croire. Et puis, ne lui a-t-on pas donné à manger une certaine bouillie dans laquelle on a mis quelques pincées de poudre noire, poudre qui n'est autre chose que des débris de chair humaine arrachés au cadavre d'un ennemi tué en bataille rangée et dont on fait manger une petite dose à ces jeunes garçons pour leur communiquer les qualités viriles de ce brave mort au champ d'honneur ? « Quand on a mangé de cette bouillie, nous disait un jour un homme, on a le « cœur gâté » pour toujours ; on est endurci, on



Danses des jeunes filles au moment de l'initiation.

est capable de tout. » Tuer le cœur d'un enfant, et par de tels moyens, belle éducation, en vérité ! C'est un véritable infanticide moral que cette circoncision tant glorifiée.

Quoi qu'en disent les Bassoutos, il est incontestable que, pendant les quelques mois qu'ils passent « dans la campagne », comme ils disent, les garçons entendent, chantent et disent des choses qui sont tout l'opposé de la pureté. On prétend leur inculquer des principes de bonne conduite et c'est le contraire qu'ils apprennent. Sans doute, déjà avant cette initiation, un jeune Mossouto sait tout ce qu'il ne

devrait pas savoir et n'a presque plus rien à perdre de l'innocence enfantine. Mais, à force de s'entendre dire qu'il est devenu homme, il finit par le croire et par vouloir jouir de tous les privilèges de cette précoce et fausse majorité.

Enfin, le plus grand reproche que mérite la circoncision, c'est qu'elle exclut en quelque sorte automatiquement toute autre espèce d'éducation. Quand on croit y avoir gagné d'être un « vrai homme », que peut-on encore avoir besoin d'apprendre dans les écoles ou dans les temples, des blancs ou des noirs, de Dieu ou des hommes? Ce que le christianisme exige de ses adeptes pour en faire des hommes, c'est le contraire de ce que le Mossouto considère comme l'idéal et la perfection. Il y a incompatibilité absolue et irréductible entre les leçons du *mosouhé* et celles de l'instructeur chrétien ou civilisé. La porte de l'intelligence, du cœur et de l'âme d'un disciple du premier est hermétiquement fermée aux entreprises de la vérité et de l'Évangile. Et, comme la circoncision est essentiellement une coutume nationale, et de laquelle les Bassoutos font dépendre leur existence et la sécurité de leur tribu, il n'y a pas à se dissimuler qu'elle a pour elle la nation tout entière et qu'elle constitue le plus formidable obstacle au progrès, à la civilisation et à la conversion de ce peuple.



Ce que nous avons dit des garçons s'applique aussi aux rites qui accompagnent l'initiation des filles, bien que les cérémonies soient toutes différentes et exclusivement accomplies par des femmes.

C'est au bord d'un cours d'eau et de nuit que s'accomplissent les mystères traditionnels, au cours desquels les néophytes sont exposées à des traitements humiliants et douloureux : sur ces traitements d'ailleurs, comme sur certaines pratiques d'une indéniable impureté, le plus absolu secret est gardé. Mais les mois d'instruction se passent dans le village et non dans la montagne, et sous la direction d'un *mosouhé* du sexe féminin. Chaque matin, les filles, la face cachée sous une petite natte ornée de perles, le corps enduit de terre blanche, la taille entourée de grosses cordes de paille, et un bâton fourchu à la main, partent pour la campagne en s'accompagnant d'un lugubre refrain. Chaque soir elles en reviennent avec un petit fagot de bois sec — digne image des leçons qu'elles reçoivent — et en chantant leur complainte (1).



Jeunes filles pendant l'initiation.

Plus tard, leur éducation étant faite, on célèbre par une grande fête leur promotion au rang de filles à marier. Elles défilent, muettes et impassibles, n'ayant pour vêtement qu'une jupe de peau, barbouillées de rouge et portant, dans leurs cheveux reluisant d'antimoine, les vésicules biliaires des bestiaux que leurs pères ont immolés en l'honneur de leur « entrée dans le monde ».

L'idée fondamentale de cette initiation, c'est d'endurcir les filles en vue des travaux du ménage et de la maternité. Et les inconvénients en sont les mêmes aussi : les « débutantes » croient avoir acquis tout

(1) Chant de deuil accompagnant avec à-propos l'enterrement de ces âmes étouffées au moment où elles allaient s'épanouir.

ce qui est nécessaire pour faire une vraie et bonne épouse et mère; elles se croient des femmes, et dédaignent tout autre moyen d'éducation du cœur et de l'esprit. C'est presque la seule illusion qui dore pour elles le seuil de la vie conjugale qui les attend, si pauvre en amour et en bonheur, si riche en fatigues, en déceptions et en dégoûts.

Pour des païens grossiers et ignorants, cette éducation et cette vie peuvent paraître normales, et on est bien forcé de s'en contenter. Mais telles sont les femmes, telle est la nation. Et ce qui explique, en particulier, l'abaissement général des Bassoutos, c'est l'état de dégradation dans lequel les femmes sont retenues par leur initiation et par la conception de la personne et de l'existence humaines dont cet acte est le centre de gravité.

H. Dieterlen (et F. Kohler).

III

HISTOIRE DE LA MISSION DU LESSOUTO

AVANT-PROPOS

« *Gesta Dei per Francos.* » Ce mot, que tout le Moyen Age a répété à l'époque des croisades, nous semble résumer l'histoire de la mission du Lessouto, cette croisade pacifique qui devait conquérir un nouveau peuple à Jésus-Christ.

L'œuvre dont nous essayons ici de retracer l'origine et le développement, c'est Dieu qui en est l'auteur avant tout; c'est à lui qu'est dû tout ce qu'elle a pu produire d'utile et de fécond. Sa main a tout conduit. Le lecteur n'aura nulle peine à voir l'action de sa providence dans tous les événements que nous aurons à raconter.

Mais cette œuvre, qui est la sienne, Dieu l'a faite par des Français, ou plutôt, pour être plus exact, par des représentants de toutes les Églises de langue française: la France, la Suisse, l'Alsace y ont collaboré. Les missionnaires dont Dieu s'est servi comme ses instruments ont été souvent des instruments incomplets et, hélas! combien imparfaits; mais ils se sont efforcés, au milieu de toutes les difficultés, de servir leur Maître et de suivre la voie qu'il leur indiquait. Et, somme toute, malgré les critiques qu'on peut en toute justice leur adresser, malgré les erreurs qu'ils ont commises, leurs fautes, leurs imperfections, l'œuvre accomplie par ceux qui, depuis 1833, ont prêché l'Évangile au Lessouto, est de celles qui font honneur au protestantisme de langue française, et prouvent que le vieux sang huguenot n'a rien perdu, sur le sol étranger, ni de sa force ni de sa vitalité.

L'auteur de ces pages ne veut pas faire ici de l'histoire édifiante ou anecdotique; il désire avant tout marquer le développement

continu et régulier de la mission du Lessouto, montrer comment, insensiblement et au travers de tous les obstacles, elle a grandi, progressé, s'enrichissant toujours de nouveaux éléments, et est aujourd'hui à la veille d'arriver à son aboutissement normal et régulier : l'établissement d'une véritable Église indigène, capable de vivre de sa vie propre et de se gouverner elle-même.

Il n'est pas probable que les trois pionniers, dont les noms sont encore si vivants au Lessouto, se soient fait une idée précise du résultat auquel leur travail devait aboutir. Partis de France pour prêcher l'Évangile à un peuple dont le nom leur était inconnu, ils ne voulaient, ne désiraient qu'une chose, le salut des âmes. Ils agissaient, ils évangélisaient, ils priaient, sans se demander ce que l'avenir leur réservait, ni quel était le but précis qu'il fallait assigner à leur œuvre. Les problèmes qui préoccupent aujourd'hui leurs descendants ne se posaient pas à leur esprit. Toutefois, on ne peut étudier leur histoire et suivre leurs travaux, sans acquérir la conviction qu'ils ont, par l'instinct plus peut-être que par le raisonnement, compris dès le premier jour ce que la mission du Lessouto était appelée à devenir et quelle voie il fallait suivre pour y parvenir. Et si les missionnaires de la seconde et de la troisième génération ont pu soit préparer, soit en partie accomplir, la constitution d'une Église indigène au Lessouto, c'est aux pionniers de la mission qu'ils en sont redevables.

Ce sont eux, en effet, qui ont fait dès le premier jour une mission *nationale*. Dans une de leurs premières lettres, ils écrivaient un mot qui nous a toujours frappé, et qui a été comme le fil conducteur de toute leur activité : « Si Moshesh et ses gens consentaient à se placer avec nous sous les soins et la direction de Dieu, nous avions la parfaite assurance qu'Il se chargerait de faire cesser les incursions de leurs ennemis et de créer dans le pays un nouvel ordre de croyances et de mœurs qui produiraient la tranquillité, la paix, l'abondance. Pour prouver à nos nouveaux amis la fermeté de nos convictions à cet

égard et la pureté de nos intentions, nous offrions de nous établir au milieu d'eux d'une manière permanente et *de partager leur sort quel qu'il pût être.* »

Les missionnaires étaient ainsi décidés à devenir, pour autant que cela dépendrait d'eux, de vrais Bassoutos, et à rester attachés, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, à la tribu avec laquelle désormais ils ne feraient qu'un. Cette promesse a été tenue ; même aux jours les plus sombres, les pionniers et leurs successeurs sont restés fidèles au mot d'ordre qu'ils avaient choisi.

Peu de missions au Sud de l'Afrique ont été à ce point nationales. La nôtre n'a jamais cessé de faire corps avec la tribu. Cela est si vrai que, jusqu'en 1870, et même plus longtemps encore, l'histoire du Lessouto se confond pour ainsi dire avec celle de la mission ; on ne peut raconter l'une indépendamment de l'autre. Le lecteur de cet ouvrage pourra aisément s'en convaincre.

Ce caractère national, imprimé à la mission du Lessouto par ses trois pionniers, a dominé toute son histoire et dirigé tout son développement. C'est de lui que proviennent les autres traits qui la caractérisent. Au lieu de s'étendre au loin, comme un moment elle avait paru désirer le faire, elle ne tarde pas à comprendre qu'il lui faut au contraire se concentrer de plus en plus au Lessouto ; elle veut occuper ce pays tout entier, embrasser par son influence la nation tout entière. Elle renonce donc à se propager au dehors ; elle veut être la mission du Lessouto et ne rien être de plus. Ce champ de travail, resserré semble-t-il, suffit à son ambition. Elle a eu, il est vrai, elle a encore aujourd'hui une influence indéniable bien au delà des frontières du Lessouto ; mais cette influence n'est qu'indirecte : c'est comme le rayonnement de l'œuvre qu'elle poursuit au Lessouto même.

Cette politique de *concentration* lui donne déjà une physionomie à part parmi les missions sud-africaines, qui pratiquent plus volontiers

celle de l'extension presque indéfinie. Elle a eu pour notre œuvre de très grands avantages. C'est grâce à elle que nous avons pu étendre sur tous les districts du Lessouto, même les plus reculés, le réseau chaque jour plus serré de nos stations et de nos annexes, et travailler ainsi à l'évangélisation de *tout* le pays. Par là, notre mission a gagné en intensité et en profondeur. Elle a pu de même conserver pour elle seule le champ de travail que Dieu lui avait assigné. Pendant trente ans elle a été au Lessouto la seule mission chrétienne ; elle est encore aujourd'hui la seule qui y représente le protestantisme intégral. Cette position, presque unique au Sud de l'Afrique, est pour elle un incontestable bienfait.

Concentrée comme elle l'est dans un territoire compact et assez resserré pour qu'elle puisse l'occuper entièrement, travaillant au sein d'une tribu qui a su, seule au Sud de l'Afrique, conserver son unité, son caractère national et une grande partie de son indépendance, où une seule et même langue est parlée par tous, où les mœurs, les coutumes, les lois sont identiques, la mission du Lessouto a pu avoir une politique suivie et une grande unité dans sa marche et son développement. La tradition créée dès le premier jour a pu être toujours fidèlement maintenue. Tout cela a facilité sa tâche et rendu plus aisée sa transformation progressive en une Église indigène. Les diverses stations ne sont pas, comme dans tant d'autres missions, des Églises détachées, des unités isolées ou demi-indépendantes ; ce sont les parties d'un même tout, les membres d'un même corps, les paroisses d'une seule et même Église.

Enfin notre mission a voulu être nationale aussi dans ses *méthodes* et son *organisation*, et y a réussi dans une large mesure. Si l'on fait abstraction de l'essai prématuré d'introduire, dès 1872, le système synodal, les missionnaires n'ont pas tenté d'importer au Lessouto l'organisation toute faite des Églises d'Europe. Ils ont réussi à créer, par une évolution pour ainsi dire naturelle, un type spécial d'Église

adapté aux mœurs et aux besoins des Bassoutos. Et l'Église qu'ils ont ainsi enfantée est bien une Église africaine. L'Église de *Fora* (France), comme on l'appelle au nord de l'Orange, a son caractère à elle qui la distingue de toutes les autres. Elle ne ressemble exactement à aucune Église d'Europe ; elle est elle-même. C'est le plus bel éloge qu'on puisse lui faire. Espérons qu'elle en restera toujours digne.

Ce qui a le plus contribué à ce résultat, ce qui l'a rendu possible, c'est l'appel fait, dès les premiers jours également, à la *collaboration des chrétiens indigènes,* ainsi que l'effort soutenu des missionnaires pour comprendre l'âme des Bassoutos et pénétrer dans leur intimité. Les indigènes ont eu ainsi, indirectement d'abord, une influence incontestable sur le développement de la mission. Et, depuis 1862, quand on eut commencé à employer des évangélistes bassoutos et à fonder des annexes, cette influence est devenue plus considérable. L'établissement du pastorat indigène, dès 1891, l'a rendue plus grande encore. Cette part si large faite aux forces indigènes est un des traits distinctifs de l'Église du Lessouto et un des éléments les plus importants de sa vitalité.

On peut distinguer sans peine dans l'histoire de la mission du Lessouto trois périodes bien définies ; chose curieuse, elles sont à peu près de vingt-cinq ans chacune.

La première période, qui va de 1833 à 1859, correspond à l'activité de la première génération missionnaire. C'est d'abord, de 1833 à 1848, la fondation de la mission, suivie d'un développement rapide et joyeux ; c'est ensuite, de 1848 à 1859, une succession de revers, presque de désastres, dont la mission semble un instant ne pas pouvoir se remettre.

Dans la seconde période, qui va de 1860 à 1883, la seconde génération missionnaire est à l'œuvre. C'est d'abord, de 1860 à 1865,

la reconstitution de la mission et la reprise de la marche en avant, interrompue, de 1865 à 1868, par la grande guerre boer, qui faillit amener la ruine définitive du Lessouto. C'est ensuite, de 1869 à 1880, une époque de travail fructueux, un épanouissement remarquable de la mission dans tous les domaines de son activité, caractérisé par l'emploi toujours plus considérable des forces indigènes, la consolidation de l'œuvre scolaire, les premiers essais d'organisation ecclésiastique. C'est enfin, de 1880 à 1883, la guerre des Fusils et les années d'anarchie qui la suivent.

La troisième période, qui va de 1884 à nos jours, a pour principal caractère l'organisation toujours plus ferme donnée à la mission dans son ensemble, l'effort plus conscient en vue de former une Église indigène autonome. Cette période voit, entre autres, commencer le pastorat indigène, et se fonder le *Séboka*, organe central et directeur de l'Église du Lessouto (1).

(1) Les sources principales auxquelles l'auteur de cette histoire a eu accès sont, avant tout, les procès-verbaux, lettres, etc., de la Conférence du Lessouto, la collection du *Journal des Missions Évangéliques*, à partir de 1833, les souvenirs inédits des missionnaires et des chrétiens indigènes, ainsi que les deux livres de M. Casalis, *Les Bassoutos* et *Mes Souvenirs*, et la biographie d'*Adolphe Mabille*, par M. Dieterlen. Pour la partie politique, l'auteur s'est servi surtout de la belle collection des pièces diplomatiques et autres concernant les Bassoutos, publiée en trois volumes, à partir de 1883, par M. Theal, au nom du gouvernement de la Colonie du Cap, sous le titre de *Basutoland Records*, ainsi que des différents *Blue Books* relatifs au Lessouto. Les cinq volumes de l'*Histoire du Sud de l'Afrique*, par M. Theal, lui ont été également d'un grand secours.

PREMIÈRE PÉRIODE

OU PÉRIODE DE FONDATION

(1833-1859)

I

LES COMMENCEMENTS DE LA MISSION (1833-1838)

On a vu, dans l'introduction de ce volume, de quelle manière merveilleuse et vraiment providentielle les trois missionnaires partis de Paris au commencement de l'année 1833, pour renforcer la mission primitivement établie chez les Bahouroutsi, avaient été amenés à diriger leurs pas vers un pays jusqu'alors absolument inconnu.

Le 28 juin 1833, nos trois pionniers, Arbousset (1), Casalis (2) et Gossellin (3), avaient à Thaba-Bossiou leur première entrevue avec le chef Moshesh. C'est là une date mémorable pour l'histoire des Bassoutos

---

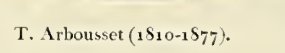
(1) Thomas Arbousset, né à Pignan (Hérault) le 13 janvier 1810, consacré en 1832, arriva au Lessouto, avec ses deux collègues, en 1833 et s'établit avec eux à Morija, où il travailla vingt et un ans; en 1862, il fut envoyé à Tahiti pour y réorganiser les églises, puis devint pasteur de l'église de Saint-Sauvant (Poitou), où il resta dix ans; il y mourut en pleine activité le 23 septembre 1877.

(2) Jean-Eugène Casalis, né à Orthez en 1812, arriva au Lessouto en 1833 et travailla d'abord à Morija, puis fonda Thaba-Bossiou en 1838; en 1848 il vint en France plaider la cause des missions dans les églises; de retour au Lessouto en 1850, il fut nommé directeur de la Maison des missions en 1854; il prit sa retraite en 1884 et mourut à Paris le 9 mars 1891.

(3) Constant Gossellin, ancien maçon catholique des environs d'Amiens, puis colporteur à Paris en 1833, gagné par une lettre de M. le doyen Bonnard, publiée dans le *Journal des Missions*, demandant l'aide d'ouvriers chrétiens, partit la même année pour le Lessouto. Pendant quarante années il travailla dans ce champ de mission; il a contribué à la fondation de presque toutes les anciennes stations du Lessouto.

Non seulement il était très habile dans tous les travaux pratiques, mais il avait à sa disposition un fonds inépuisable de bonne humeur et d'optimisme pratique qui le soutenait merveilleusement dans tous les moments difficiles; la vigueur et l'inébranlable confiance, qui caractérisaient sa vie

autant que pour celle de la mission elle-même. Celle-ci devait, en effet, contribuer pour une grande part à protéger et à sauver ce peuple qui commençait seulement à reconstituer sa vie nationale, désorganisée, détruite presque, par les invasions des Cafres de la Natalie, et les épouvantables dévastations qui en avaient été la conséquence.


T. Arbousset (1810-1877).

Il y avait à peine huit ou neuf ans que Moshesh était venu s'établir sur la fameuse forteresse naturelle de Thaba-Bossiou, alors que, petit chef encore sans réelle importance, il s'enfuyait devant les hordes des Batlokoa (1) et disputait aux cannibales sa vie et celle des siens (2). Il avait habilement profité des circonstances, et, au moment où commence notre récit, son pouvoir et son influence avaient grandi considérablement, et s'étendaient au loin sur les fragments dispersés des anciens clans bassoutos.

---

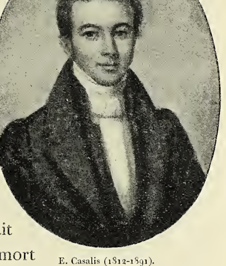
morale et religieuse, étaient surtout les fruits de la parfaite simplicité avec laquelle il avait reçu les enseignements et les promesses de l'Évangile.

Il passa les dernières années de sa vie à Béthesda. Ne pouvant plus entreprendre de grands travaux, ses journées se partageaient entre la prédication, l'enseignement et la lecture de sa grande Bible, toujours ouverte sur sa table. Le 29 octobre 1872, après avoir enseigné le catéchisme comme d'habitude, il se sentit malade et se coucha ; huit jours plus tard il expirait. Il avait demandé à Dieu la grâce de mourir sous le harnais. Dieu avait exaucé la prière de son fidèle serviteur.

(1) Les Batlokoa étaient, à ce moment, une des tribus les plus fortes du pays et demeuraient au nord-est du Lessouto actuel. Ils appartiennent à la même race que les Bassoutos et parlent la même langue. Pendant près d'un demi-siècle, ils ont été les ennemis constants des Bassoutos. Leur défaite définitive en 1854 dispersa leur tribu ; une partie d'entre eux est aujourd'hui établie à l'ouest de notre station de Paballong, dans le Griqualand-East ; une autre fraction s'est réfugiée sur le haut Orange, en pleins Maloutis, où notre pasteur indigène de Molumong s'occupe de leurs besoins religieux. D'autres sont dispersés un peu partout au Lessouto, à Natal, dans la colonie de l'Orange, etc.

(2) Les guerres destructives qui, de 1820 à 1830, dévastèrent toute cette partie du Sud de

Moshesh était un homme remarquable par le caractère comme par l'intelligence, et une personnalité de premier ordre. Parmi les chefs indigènes du Sud de l'Afrique, la première place lui appartient incontestablement. Deux autres seulement peuvent lui être comparés comme fondateurs d'un pouvoir fort, et, à certains égards, durable; mais la comparaison est toute à son avantage. Avant lui, et le premier au Sud de l'Afrique, Chaka (1), le fameux tyran zoulou, avait su constituer un empire redoutable, qui, affaibli déjà sous son successeur Dingan par le grand *trek* (2) boer de 1838, ne s'est définitivement écroulé qu'en 1879, sous les coups de tout un corps d'armée anglais. Un peu plus tard, son rival Mossélékatsi (3) (ou mieux Umzilazi) avait fondé, au nord du fleuve Vaal d'abord, ensuite au delà du Limpopo, le royaume guerrier des Matèbèlè, qui devait s'effondrer à son tour par la défaite et la mort de Lo-Bengoula. Ces deux empires tout militaires n'ont laissé dans l'histoire du Sud de l'Afrique qu'une trace sanglante. Fondés uniquement sur la guerre et le despotisme le plus



E. Casalis (1812-1891).

---

l'Afrique avaient réduit les populations à la misère. C'est alors que de nombreux Bassoutos et Cafres devinrent cannibales pour sauver leur vie. Le clan des Bakhatla était particulièrement célèbre par son cannibalisme; un de ses chefs, Rakotsoai, surprit l'arrière-garde de Moshesh à quelques kilomètres de Thaba-Bossiou. Pèètè, le grand-père de Moshesh, tomba entre ses mains et fut mangé par lui et les siens.

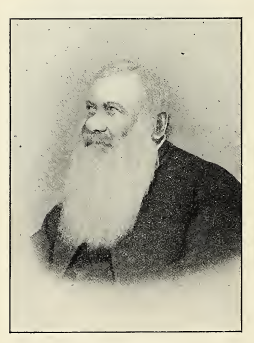
(1) Chaka fut le grand-père de Cétywayo, contre lequel l'Angleterre livra en 1878 une longue guerre, au cours de laquelle périt le Prince impérial.

(2) On désigne par le mot hollandais *trek* l'exode des Boers de la Colonie du Cap. *Trek* veut dire voyager en chariot à bœufs.

(3) Mossélékatsi était un chef de la tribu des Amahlubi, vassale des Zoulous. Il est le père de Lo-Bengoula, qui retint prisonnier pendant trois mois M. Coillard et ses compagnons, lors de l'expédition au pays des Banyaïs et au Zambèze.

absolu, ils n'ont rien produit d'utile et de viable. L'assagaie à elle seule ne peut que tuer et détruire.

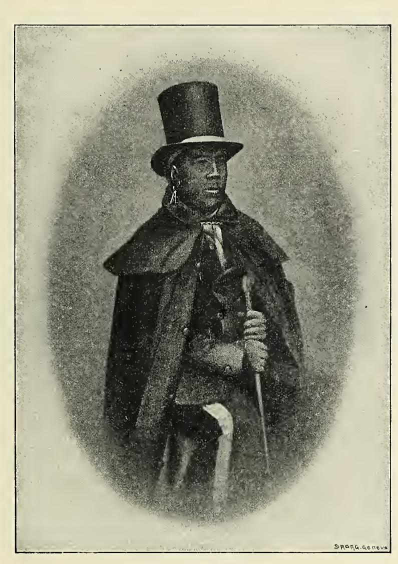
Moshesh, au contraire, avec moins d'éclat et de puissance militaire, a rassemblé sous son sceptre, mieux encore, créé la nation des Bassoutos. Il lui a fallu naturellement, lui aussi, commencer par la guerre; comment eût-il pu réussir autrement à ramener l'unité là où tout n'était que désordre et chaos? Mais, pour lui, la guerre ne fut qu'un moyen, jamais un but. Il voulait, non pas détruire, mais fonder et conserver. Seul parmi les chefs africains dont l'histoire a gardé les noms, il a compris que la paix peut plus que la guerre, qu'elle seule est capable d'assurer l'existence d'un État. Sa politique constante a été d'établir son pouvoir par la conciliation et la diplomatie plutôt que par la force des armes. Fils d'un chef sans importance, n'ayant pas pour lui le prestige que donne la naissance ou une longue liste d'aïeux, il a su profiter avec une habileté consommée des circonstances où il se trouvait placé pour fonder le seul État indigène du Sud Africain qui survive encore et qui ait conservé son unité. Ce résultat, il l'a dû moins à son courage personnel, réel cependant, et aux succès qu'il a remportés en plusieurs batailles, qu'à son intelligence diplomatique et surtout à l'élévation de son caractère.



C. Gossellin (1800-1872).

Peu de souverains ont à ce point compris le parti qu'ils pouvaient tirer des événements même en apparence les plus défavorables, et mieux su juger la valeur relative des hommes avec lesquels ils devaient compter. Il s'est servi de tous et n'est devenu l'instrument de

personne. A une époque où l'assagaie régnait sur tout le Sud de l'Afrique, et où la force brutale était seule en honneur, il a su, par une sage diplomatie, se concilier des despotes comme Chaka et Mossélékatsi, et échapper ainsi à l'universelle destruction. Plus tard, il a su, avec la même sûreté de coup d'œil, reconnaître la puissance du gouvernement anglais, et comprendre le parti qu'il pouvait en tirer pour lui et sa tribu. Il a su, avec un tact remarquable et une parfaite habileté, se servir des querelles des Boers et des Anglais pour agrandir son pouvoir et assurer sa sécurité, s'appuyant tantôt sur les uns, tantôt sur les autres, et cela avec tant de finesse qu'on semble à peine s'en être aperçu.



Moshesh (1786-1870).

Cette même sagesse, instinctive ou raisonnée, qui lui faisait comprendre le parti à tirer de ceux auxquels il avait affaire, lui montra d'emblée de quelle importance pouvaient être pour lui et son peuple les trois étrangers qui venaient d'arriver à sa résidence et se décla-

raient prêts à s'établir dans son pays. Il eut bien vite fait de juger leur caractère et de se rendre compte de leur sincérité. Dès les premiers jours, il les regarda comme des amis, et ils devinrent rapidement ses conseillers respectés et influents.

Moshesh ne comprit pas à ce moment tout ce qu'ils lui offraient et la vraie valeur de l'Évangile. Tout intelligent qu'il fût, la chose était manifestement impossible. Mais, d'instinct, il discerna dans leur présence et dans la force mystérieuse qu'ils lui apportaient, le seul moyen de sauver et d'élever son peuple. Plusieurs de ses paroles en sont la preuve. Il n'a pas vu seulement dans les missionnaires, comme l'ont fait et le font encore tant de chefs païens, des hommes à exploiter, des vaches à lait, pour employer une expression triviale, mais précise. Au-dessus et au delà des avantages purement matériels que devait lui assurer la mission, il a entrevu, vaguement peut-être, mais sûrement, l'aurore d'un nouvel ordre de choses, une puissance morale et spirituelle dont il était assez intelligent pour apprécier l'importance. Et si, dans la suite, il n'a pu se résoudre à accepter pour lui-même le christianisme avec toutes ses exigences, s'il a attendu jusqu'à son lit de mort pour lui donner une adhésion trop tardive pour paraître absolument sincère, il en a compris du moins la valeur sociale et humanitaire; et, tout bien pesé, malgré certains retours et certaines actions déconcertantes pour ses meilleurs amis, il en a été l'auxiliaire constant et le protecteur. Il ne s'est pas seulement servi de l'influence de l'Évangile, mais on peut affirmer que, dans quelque mesure au moins, il l'a servie et même en a été saisi.

C'est, nous l'avons vu, le 28 juin 1833 que les trois pionniers de l'Évangile au Lessouto ont vu pour la première fois Moshesh, alors âgé de quarante-cinq à quarante-six ans (1), sur sa forteresse de

(1) Moshesh est probablement né vers 1786 ou 1788. Il est naturellement impossible de fixer une date absolument sûre.

Thaba-Bossiou. Il semble que les liens d'une affection sincère et d'une réelle confiance se soient formés sans tarder entre le chef et ses nouveaux hôtes. Ceux-ci le mirent bien vite au courant de leurs projets; ils désiraient fonder dans son pays, à proximité de sa capitale, une station missionnaire pour l'instruction et l'évangélisation de son peuple. Thaba-Bossiou ne convenant pas, pour plusieurs raisons, à l'établissement projeté, Moshesh partit avec eux dès les premiers jours de juillet à la recherche d'un emplacement plus favorable. Après quelques hésitations bien naturelles, le choix des missionnaires se fixa sur la vallée qui s'étend entre le haut plateau de Makhoarané (prolongement de la



Morija.

chaîne des Maloutis) et la montagne isolée de Massité. Le 9 juillet, les premiers fondements de la station de Morija étaient posés.

Il eût été difficile aux missionnaires de faire un meilleur choix. Des sources abondantes descendent des flancs de la montagne de Makhoarané et vont rejoindre un petit cours d'eau, le Lérato, qui descend de Thaba-Tèllé, à 15 kilomètres environ de distance. A cette époque, des bosquets d'arbres et de buissons couvraient encore les pentes de la montagne et les bords des ruisseaux. La vue, bornée par la haute montagne plate de Massité et des collines moins élevées, est cependant suffisamment étendue. La vallée du Lérato présentait un excellent terrain pour l'agriculture; de beaux pâturages étaient à proximité.

L'endroit était d'ailleurs inhabité et Moshesh tout disposé à le céder à la mission. On pouvait y établir un village qui serait ainsi sous la direction immédiate et exclusive des missionnaires.

Au point de vue de l'avenir de la mission du Lessouto tout entière, le choix de cet emplacement n'était pas moins excellent. Si, à ce moment-là, Morija se trouvait près de la frontière sud du pays gouverné effectivement par Moshesh et habité par sa tribu, l'extension



Maisons du chef Matété à Morija.

rapide des Bassoutos vers le sud devait en faire bientôt le centre géographique du pays. Cette situation privilégiée, qui lui reste encore aujourd'hui, a beaucoup contribué à en faire aussi le vrai centre de la mission. Et comme c'est également dans les environs qu'à partir de Létsié les grands chefs bassoutos ont placé leur résidence, Makhoarané est devenu en même temps et reste encore le centre de la vie nationale et politique du pays.

En dirigeant vers cet endroit les pas des missionnaires, Moshesh était probablement guidé en partie par des raisons politiques. Il voulait les placer entre lui et les pillards Korannas (1) qui l'avaient si souvent menacé et qui venaient encore de l'attaquer à Thaba-Bossiou même; Morija serait comme un avant-poste d'où l'on pourrait observer les mouvements de l'ennemi et le tenir en respect. La présence des missionnaires contribuerait aussi à assurer l'autorité de Moshesh sur cette partie de son territoire. Son pouvoir, en effet, quoique déjà considérable, était loin de s'étendre sur tout ce qui constitue le Lessouto actuel. Au nord les Batlokoa, ou Mantaétis (2), ennemis acharnés de Moshesh et de sa tribu, occupaient tout le district actuel de Molapo, c'est-à-dire le pays qui avait été jusque vers 1820 le vrai territoire héréditaire des Bassoutos; au sud, en dehors de quelques hordes de Korannas nomades et pillards, et de rares Bushmen, ne se trouvaient alors que quelques villages isolés de Bassoutos et un petit clan de Baphuthi (3), sur lequel Moshesh exerçait une suzeraineté mal définie. Établir à Morija ses fils et leurs compagnons, sous la direction de MM. Arbousset et Casalis, c'était en quelque sorte prendre possession du pays et déclarer qu'il lui appartenait définitivement.

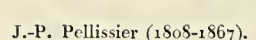
Au point de vue de la mission, Morija avait également le grand avantage de tendre pour ainsi dire la main aux nouvelles stations françaises qui se fondaient plus à l'ouest. Au même moment à peu près,

(1) Les Korannas étaient des nomades de race hottentote, qui vivaient le long des bords du Vaal et dans une partie de la colonie actuelle de l'Orange. Ils ont aujourd'hui presque entièrement disparu.

(2) Les Batlokoa sont souvent appelés Mantaétis dans les documents de cette époque. Ce nom est en réalité celui de leur reine, Manthatisi, mère de Sékonyèla, qui gouverna la tribu pendant la minorité de son fils.

(3) Les Baphuthi sont un clan mélangé de Cafres (de la tribu des Matsitsi ou Mazizi) et de Bassoutos. Ils ont été les premiers de leur race à habiter le centre et le sud du Lessouto. A cette époque, ils vivaient sur les bords de l'Orange et dans le district de Béthesda. Plus tard ils se fixèrent au sud de l'Orange. C'est chez leur chef Moorosi que fut fondée, en 1867, la station de Massitisi. En 1878 et 1879 la Colonie du Cap déclara la guerre à Moorosi et détruisit le pouvoir de son clan. Ses membres vivent aujourd'hui dispersés au milieu des Bassoutos, dont ils adoptent facilement les mœurs et la nationalité.

M. Pellissier (1), de retour du pays des Bechuanas, établissait près du confluent de l'Orange et du Calédon la station de Béthulie. La Société des Missions de Londres, après avoir vainement essayé d'y fixer un clan nomade de Bushmen, nous avait cédé cet emplacement. Des Bechuanas fugitifs, échappés au massacre de leur tribu par les guerriers de Mossélékatsi, y avaient suivi M. Pellissier. Le petit chef Léphoi était à leur tête. Béthulie était ainsi la seconde station de notre Société établie dans la région de l'Orange et du Calédon (2). Sans avoir jamais fait partie du Lessouto proprement dit, elle a été jusqu'à sa ruine, en 1863, un des membres importants de la mission du Lessouto, et a joué, dans les premières années au moins, un rôle considérable dans son histoire.



J.-P. Pellissier (1808-1867).

Deux ans après, M. Rolland (3) devait à son tour renoncer à fonder une œuvre stable au Bechuanaland où les Matèbèlè continuaient de tout dévaster. Il emmenait un parti de fugitifs Bechuanas, et venait se fixer avec eux dans un endroit bien arrosé, situé au nord du Calé-

(1) Jean-Pierre Pellissier, né à Saint-Aray (Isère) en 1808, élève de la pension de Glay, fut admis à la Maison des Missions le 5 novembre 1828. Il partit de France en 1831 pour renforcer la mission établie au Bechuanaland par MM. Rolland et Lemue. Il vécut toute sa carrière missionnaire à Béthulie, où il mourut en 1867.

(2) Cette station est parfois nommée soit *Calédon*, soit *Verhuell* (en l'honneur du premier président de la Société des Missions), dans les lettres des missionnaires.

(3) Samuel Rolland, né à Pierrefontaine (Doubs) en 1801, est, avec Prosper Lemue et Isaac Bisseux, au nombre des tout premiers missionnaires de notre Société. Il était parti avec eux en 1829, et fut avec P. Lemue le fondateur de la mission française au Bechuanaland. A partir de 1835, il vécut toujours soit à Beerséba, soit, après 1862, à Poortjé (ou nouvelle Beerséba) où son fils Émile Rolland était venu le seconder. Chassé de sa station par les Boers en 1866, il s'établit en 1869 à Hermon, où il devait mourir en 1873.

don, à peu près à mi-chemin entre Béthulie et Morija. Cette nouvelle station reçut, en l'honneur des sept fontaines qui s'y trouvaient, le nom de Beerséba (le nom hollandais de Zevenfontein se trouve souvent employé dans les documents de cette époque). Moshesh fit savoir aux missionnaires que cet endroit se trouvait sur son territoire, mais qu'il était heureux de les voir s'y établir. Il eût été probablement fort embarrassé de justifier ses droits; mais M. Rolland et ses collègues jugèrent avec raison qu'il était de leur intérêt bien entendu de reconnaître son autorité et de se placer sous sa protection.


S. Rolland (1801-1873).

La station de Beerséba, dirigée comme elle l'était par un des missionnaires les plus actifs et les mieux doués qu'ait jamais possédés notre Société, devait devenir en peu d'années la plus importante de la mission. Elle eut dès l'origine une position toute spéciale et sans analogue. C'était comme un fief de la mission, ou plutôt de M. Rolland, sur lequel Moshesh exerçait une suzeraineté lointaine, mais réelle. M. Rolland en était à la fois le pasteur et le chef temporel; c'était généralement par lui que Moshesh envoyait ses ordres aux habitants de la station. Avec son sens politique si aiguisé, le chef mossouto avait su ainsi se servir de la mission pour agrandir son pouvoir et étendre son autorité. Les missionnaires, de leur côté, avec le même sens politique et une compréhension très nette de ce que demandaient les circonstances, reconnaissaient et acceptaient franchement une autorité dont leur œuvre devait profiter, et qui était d'ailleurs utile à tout le pays. M. Theal (1),

(1) M. Theal a écrit un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire du Sud de l'Afrique,

l'historien colonial, peu favorable d'habitude aux missions sud-africaines (reconnaissons cependant qu'il s'est toujours efforcé de rendre justice à la mission française), dit excellemment en parlant de nos pionniers missionnaires : « Ils voyaient le danger de l'anarchie et faisaient tout leur possible pour fortifier l'influence et le pouvoir du grand chef, qui était non seulement l'ami des missions, mais aussi le seul individu capable de préserver dans tout le pays l'ordre et la paix (1). »

Morija, cependant, la seule station en vrai territoire bassouto, avait commencé à se développer. Moshesh avait d'abord promis de s'y fixer lui-même. Il est peu probable qu'il en ait jamais eu sérieusement l'intention. Si tant est qu'il l'ait eue un instant, il ne tarda pas à reconnaître les inconvénients, disons mieux, le danger qu'il y avait, pour lui et sa tribu, à abandonner sa forteresse naturelle de Thaba-Bossiou, et à s'établir dans un endroit où il eût été infiniment moins en sûreté. Mais, s'il ne vint pas lui-même à Morija, du moins y envoya-t-il ses deux fils aînés, Létsié et Molapo (2). Les missionnaires, qui avaient fermement espéré voir le chef se fixer auprès d'eux, furent naturellement déçus ; mais ils s'aperçurent bien vite qu'il valait infiniment mieux qu'il en fût ainsi. L'influence de Moshesh, s'il eût été leur voisin immédiat, l'eût emporté trop complètement sur la leur ; il ne leur eût pas été possible de réaliser les plans qu'ils avaient formés. Tandis que n'ayant auprès d'eux qu'une colonie de jeunes gens au caractère encore plastique et malléable, qui d'ailleurs avaient été expressément placés sous leur autorité, et sur lesquels ils avaient, de

parmi lesquels il faut citer avant tout les cinq gros volumes de *History of South Africa*, qui vont de 1640 à 1872, et les trois volumes de pièces diplomatiques et autres relatives au Lessouto, *Basutoland Records*, publiés en 1883-1884 par ordre du gouvernement colonial. Les livres de M. Theal sont indispensables à tous ceux qui s'occupent d'histoire sud-africaine ; mais il faut s'en servir avec prudence, les sympathies de l'auteur étant très fortement en faveur des Boers dans leurs guerres avec les indigènes.

(1) *Basutoland Records*, vol. II, p. XXIX.

(2) De sa première femme, 'Ma-Mohato, Moshesh avait eu quatre fils : Létsié († 1891), Molapo († 1880), Massoupa († 1898) et Majara († 1858) ; les trois premiers ont joué un rôle important dans les affaires du pays.

par la volonté du grand chef lui-même, un certain contrôle, ils pouvaient plus facilement donner à leur établissement le caractère chrétien qu'ils désiraient et le diriger selon leurs vues et leurs convictions.

Les missionnaires étaient ainsi, non chez le chef, mais chez eux ; cela faisait une très grosse différence. Les fils de Moshesh étaient non pas les chefs des missionnaires, mais bien plutôt leurs élèves et leurs dépendants. Morija jouissait d'une certaine autonomie, moins complète sans doute qu'à Beerséba, mais bien réelle cependant et telle qu'aucune autre des stations fondées plus tard au Lessouto (à l'exception peut-être de Mékuatléng) n'en a jamais connu de pareille. Aujourd'hui encore il reste quelque chose de cette situation privilégiée. Il y avait à cela de grands avantages dont un missionnaire comme M. Arbousset a su tirer admirablement parti. C'est cette position toute spéciale qui lui a permis d'imprimer, dès les premiers jours, à sa station une direction unique et une impulsion vigoureuse. Morija put ainsi devenir, dans la suite, tout à la fois la tête et le cœur de toute la mission.

Il semble vraiment que la bénédiction de Dieu ait reposé sur la décision de Moshesh de recevoir si franchement et sans arrière-pensée les envoyés de l'Évangile. En effet, dès leur arrivée au Lessouto, les guerres qui jusqu'alors dévastaient chaque année le pays cessent comme par miracle. De 1824 à 1833 Thaba-Bossiou avait été attaqué à deux ou trois reprises par de redoutables ennemis ; une fois même, en 1826 ou 1827, il s'en était fallu de bien peu que le pouvoir naissant de Moshesh ne fût écrasé d'un coup par les troupes du chef fingou Matuoané (1), ce qui aurait entraîné la destruction certaine de toute la

(1) Matuoané (en zoulou Matiwané) était le chef du clan fingou des Amangwané; il envahit le Lessouto vers 1821 et 1822, et après avoir défait son rival Pakalitha (en zoulou Umpangazita), chef des Amahlubi, s'établit non loin de Mabolèla. Il faisait des invasions constantes au Lessouto. Moshesh lui paya tribut pendant quelques années. En 1828 il fut battu par un corps de guerriers zoulous envoyés par Chaka, et s'enfuit dans la Colonie du Cap. Battu par les troupes anglaises, il se retira à Natal, où Dingan, le successeur de Chaka, le fit mettre à mort. Un nombre assez

tribu. Vers 1831 ou 1832, un corps d'armée de Mossélékatsi avait donné un nouvel assaut à la montagne. Et à la même époque, des bandes de Korannas poussaient leurs incursions jusqu'aux portes mêmes de Thaba-Bossiou. La possession de chevaux et d'armes à feu, dont les Bassoutos étaient encore totalement dépourvus, assurait à ces brigands une dangereuse supériorité.

A partir de 1833 aucune attaque de ce genre ne se produisit plus, aucun réel danger ne menaça plus Moshesh et son peuple. Par un revirement bien naturel, quelque déplorable qu'il puisse nous paraître, les Bassoutos profitèrent même de la paix inespérée qu'ils avaient obtenue et du renouveau de forces qui en fut la conséquence, pour porter à leur tour la guerre chez leurs ennemis. Une lettre de M. Casalis du 20 mai 1835 raconte l'attaque de villages korannas par les fils de Moshesh, et l'expédition de ce dernier contre les Cafres de la Colonie du Cap, auxquels il voulait enlever leur bétail. Ce fut là la dernière guerre réellement offensive et non provoquée qu'ait faite Moshesh. Blâmé ouvertement par ses missionnaires, découragé d'ailleurs par un demi-échec et la mort de son frère puîné, Makhabané, il reconnut mieux encore qu'auparavant que la paix seule pouvait enrichir son peuple et agrandir son prestige, et dorénavant toute sa politique tendra à la maintenir. Les guerres qu'il a eu plus tard à soutenir ont toujours été des guerres défensives et, sauf dans une seule occasion, en 1865, où sa faute devait d'ailleurs lui coûter cher et faillit amener sa perte, il ne s'y est jamais décidé que sous le coup d'une vraie nécessité. L'influence considérable des premiers missionnaires et leurs sages conseils y sont sans doute pour beaucoup, et on peut y voir comme un premier fruit de l'Évangile. Mais Moshesh n'au-

---

considérable d'Amangwané et d'Amahlubi restèrent au Lessouto ; leurs descendants ont en grande partie conservé l'usage de la langue zoulou et se distinguent des autres habitants du pays. Il est probable cependant qu'ils finiront par s'assimiler à eux. Il peut y avoir actuellement de 15.000 à 20.000 « Fingous » (c'est le nom qu'on leur donne généralement) au Lessouto.

rait pas suivi si facilement les avis de ses missionnaires s'il ne les avait pas au fond trouvés d'accord avec son propre sentiment et les leçons qu'il avait retirées de son expérience.

En 1835 existaient donc au nord de l'Orange et sur les bords du Calédon trois stations missionnaires françaises : Morija en plein territoire de Moshesh, Beerséba qui était comme un fief missionnaire sous sa suzeraineté, et Béthulie qui en était tout à fait indépendante. Ces trois stations, bien que fort éloignées les unes des autres, et si diversement situées, formaient comme un tout déjà organisé. Le personnel qui les dirigeait se composait de quatre missionnaires consacrés, MM. Rolland, Pellissier, Arbousset et Casalis, et d'un aide missionnaire M. Gossellin, tous animés de la même foi ardente; leur enthousiasme chrétien réchauffe et unifie les lettres qu'ils écrivaient alors et qu'on aimerait pouvoir reproduire.

Dans l'intervalle, et déjà en décembre 1833, des missionnaires anglais, appartenant à l'Église wesleyenne, étaient venus s'établir à l'ouest du Calédon, où ils fondaient quatre stations, moins pour les Bassoutos eux-mêmes, sur le territoire desquels elles se trouvaient, que pour les populations qu'ils y avaient amenées. Comme leur établissement dans le pays de Moshesh devait avoir pour la tribu et, par contre-coup, pour notre mission, des conséquences importantes, il faut en dire quelques mots. MM. Edwards, Archbell et Jenkins, après avoir prêché l'Évangile à un clan de Barolongs (1) établis au nord du Vaal, avaient dû, soit pour échapper aux guerres incessantes, soit par suite du manque d'eau, chercher pour eux-mêmes et leurs protégés un meilleur territoire. Ils le trouvèrent au pied de la haute montagne de

(1) Les Barolongs sont un des clans les plus importants de la race bechuana. Ils parlent un dialecte sechuana, qui diffère assez fortement du sessouto, tout en lui ressemblant assez pour que Bassoutos et Bechuanas puissent se comprendre sans trop de peine. Ils habitaient originairement au nord du Vaal; le gros des Barolongs vit encore au Bechuanaland. Les descendants de ceux qui vinrent, sous leur chef Moroké, s'établir en 1833 à Thaba-Nchou y vivent encore aujourd'hui. En 1884 leur territoire a été annexé par l'État libre de l'Orange.

Thaba-Nchou, à mi-chemin entre Bloemfontein (qui n'existait pas encore) et le Calédon. Un petit chef mossouto, Mossèmè, sujet de Moshesh, occupait alors cet endroit. Mais comme le pays était assez vaste pour que tous pussent y trouver place, ni lui ni Moshesh ne s'opposèrent à l'arrivée des nouveaux venus. Le fait même que des missionnaires étaient à leur tête rassurait pleinement Moshesh. Il leur permit donc volontiers de s'établir soit à Thaba-Nchou, soit dans les environs, et promit sa protection aux émigrés et à leurs conducteurs spirituels. Ces derniers fondèrent sur son territoire les quatre stations de Thaba-Nchou, Lésuoané (souvent écrit Léshoané dans les documents de cette époque), Méroumétsou (ou Mpoukané) et Platberg (cette dernière station non loin des bords du Calédon, à 3 ou 4 kilomètres de Massérou, la capitale actuelle du Lessouto).

Les missionnaires wesleyens, peu au courant encore des mœurs du pays, crurent, de bonne foi sans doute, avoir acheté de Moshesh, pour eux et leurs protégés Barolongs, Griquas ou Bastaards (1), la propriété et même la souveraineté de tout un énorme territoire, aussi grand que tout un canton suisse! Ils lui avaient donné, en réalité, sept bouvillons, une génisse, deux brebis et une chèvre, pour le district de Thaba-Nchou. Aux yeux de Moshesh, cela représentait uniquement le cadeau que tout étranger est tenu de faire au chef sur le territoire duquel il vient s'établir, cadeau qui lui donne droit à la protection du souverain. Personne ne pouvait se douter alors que cette transaction devait être l'origine de luttes longues et sanglantes et jouer un rôle important dans l'histoire politique du Sud de l'Afrique.

Outre les quatre stations fondées dans le pays même de Moshesh pour les populations immigrées, les wesleyens établirent une cin-

(1) On appelle du nom de Bastaards certains clans de métis, descendants de Boers et de femmes hottentotes, qui émigrèrent au commencement du siècle passé au nord de l'Orange. Le clan des Griquas, qui joua longtemps un rôle important au nord de l'Orange sous les chefs Andries Waterboer et Adam Kok, est aussi un clan mélangé, mais avec une prépondérance plus forte de sang hottentot.

quième station à Mérabéng (ou Mpharané), près de la résidence de Sékonyèla, le chef suprême des Batlokoa, les vieux ennemis des Bassoutos. La paix régnait d'ailleurs depuis quelques années entre les deux peuples, et la présence d'un missionnaire wesleyen chez les Batlokoa était comme un gage que cette paix serait dorénavant assurée.

Les stations wesleyennes se développèrent très rapidement, comme cela se remarque fréquemment dans les missions de cette Église, et un noyau important de chrétiens bassoutos, batlokoa ou autres, se forma bien vite autour des nouveaux missionnaires. Dès les premiers jours, les envoyés de Paris eurent avec leurs frères anglais les meilleurs rapports de fraternité et de communion chrétienne. Il était d'ailleurs entendu entre eux que la tribu même de Moshesh resterait sous la direction exclusive de la mission française, bien que, dans l'espèce, il fût difficile de fixer une limite géographique bien définie entre les deux Sociétés, les nouveaux arrivants étant pour la plupart établis dans le voisinage immédiat de villages bassoutos.

Dans les stations françaises, l'œuvre spirituelle avançait lentement, si lentement même que nos frères se demandaient si leurs efforts et leurs sacrifices n'avaient pas été vains. A Morija, non seulement l'école commencée dès les premiers jours restait en souffrance, mais les prières journalières et les cultes du dimanche étaient mal fréquentés. Les jeunes gens, presque tous encore célibataires, qui formaient le gros de la population du village, n'avaient pas de besoins spirituels et ne comprenaient pas ce qui leur était enseigné. L'Évangile n'avait pour eux aucun intérêt. Les querelles entre Létsié et Molapo, qui se disputaient la prééminence, étaient fréquentes ; les chasses et les préoccupations guerrières dominaient tout. Les missionnaires cependant avaient vite réussi à apprendre assez de sessouto pour être en état au bout d'un an de se passer d'interprètes, et arrivaient sans trop de peine à causer librement avec leur petit monde. L'arrivée

de Mme Casalis, née Dyke, que M. Casalis avait épousée au Cap en 1836, fut un heureux événement pour les missionnaires comme pour toute la tribu. Mme Casalis était la première femme blanche qui fût encore arrivée au Lessouto (1); le foyer chrétien, toujours si important, en terre païenne surtout, était fondé. Les Bassoutos, voyant leurs missionnaires mariés (M. Arbousset avait suivi, en 1837, l'exemple de M. Casalis) furent désormais convaincus qu'ils ne les quitteraient plus, et leur confiance en fut considérablement augmentée.



Mme Eugène Casalis, née Dyke, morte en 1854.

Les deux stations en dehors du Lessouto avaient une vie à part, plus encourageante, à bien des égards, spécialement Béthulie où, dès 1836, les trois premiers chrétiens avaient été baptisés. Nombre d'habitants de Béthulie et de Beerséba étaient des émigrants revenus de la Colonie du Cap, où ils avaient été en contact, indirect au moins, avec le christianisme et la civilisation ; ils étaient ainsi mieux préparés à comprendre et à accepter l'Évangile. Les anciennes coutumes nationales avaient aussi moins de prise sur eux. Beerséba restait pour le moment en arrière de Béthulie; les commencements orageux et difficiles de cette station en avaient retardé le développement; on ne pouvait encore prévoir l'importance qu'elle allait si rapidement acquérir.

En 1837, deux nouvelles stations en plein Lessouto, Thaba-Bossiou et Mékuatléng, venaient s'ajouter aux trois premières. Quand les mis-

(1) Nous parlons naturellement ici du Lessouto proprement dit. A Béthulie et à Beerséba MM. Pellissier et Rolland étaient mariés depuis des années.

sionnaires se furent enfin rendu compte que, pour des raisons dont ils étaient les premiers à mesurer la valeur, Moshesh ne pouvait songer à quitter Thaba-Bossiou, ils comprirent la nécessité d'y fonder une station. On ne pouvait sans danger et sans dommage priver d'un missionnaire résident un endroit aussi important. Il fallait avoir auprès du grand chef, dans sa capitale même, un représentant autorisé qui pût lui enseigner l'Évangile et avoir sur lui et ses conseillers une



Thaba-Bossiou : première chapelle.

influence chrétienne. L'intérêt de toute la mission l'exigeait impérieusement.

M. Casalis fut désigné pour ce nouveau poste ; son ami, M. Arbousset, devait continuer à Morija l'œuvre commencée en commun. Le choix était excellent. Les qualités de M. Casalis, sa prudence, sa finesse, sa fermeté, étaient précisément celles qui convenaient à un poste aussi difficile ; souple et ferme tout à la fois, il devait avoir sur Moshesh une grande influence, et savoir, sans jamais le froisser, lui tenir tête quand le devoir l'exigeait. Les dons de M. Arbousset le désignaient plus spécialement pour une station comme celle de Morija ; il avait là ses coudées franches, il pouvait aller de l'avant, développer et pousser son œuvre sans être gêné par personne, et

donner plein essor à ses merveilleuses facultés de pionnier et d'organisateur.

En mars 1837, M. Gossellin posait les premiers fondements de la maison en pierres qui se dresse encore aujourd'hui au bas de la montagne de Moshesh et qui, bien qu'agrandie et renouvelée depuis, est au fond toujours la même. C'est probablement la plus ancienne maison européenne au nord de l'Orange. Elle reste comme un des



Thaba-Bossiou : la station.

monuments du zèle et de la conscience de celui qui l'a élevée de ses propres mains et qui a été, dans la sphère où son humilité l'a toujours maintenu, l'un des vrais fondateurs de la mission, l'un de ceux dont le souvenir est encore pieusement conservé au Lessouto. Il fallut presque un an à M. Gossellin pour mener à bien son travail. En 1838, M. Casalis venait enfin s'y établir avec sa famille. Il devait y vivre jusqu'en 1854.

L'année 1837 voyait aussi se fonder, à l'ouest du Calédon, à quel-

que distance des établissements wesleyens, la station de Mékuatléng. On en avait décidé la création à la suite d'un long voyage d'exploration fait en 1836 par M. Arbousset et par M. Daumas (1), qui venait d'arriver au Lessouto, dans la contrée alors totalement inconnue qui s'étend entre le Vaal et le Calédon. M. Arbousset nous a laissé le récit de cette expédition dans un livre plein de détails géographiques et historiques du plus grand intérêt (2).


F. Daumas (1812-1871).

La nouvelle station, dont M. Daumas devait être le directeur pendant plus de trente ans, se trouvait dans le territoire de Moshesh, mais était plus spécialement destinée à l'évangélisation du clan des Bataungs ou Lihoyas (3), chassés eux aussi de leur ancien territoire par les dévastations des

(1) François Daumas, né en 1812 à Générac (Gard), avait quitté Paris en 1835. Il passa à Mékuatléng toute sa carrière missionnaire. Chassé de sa station en 1866 par l'État libre de l'Orange, il se réfugia à Natal. Il se rendit en France et en Angleterre en 1869 avec Tsékélo, fils de Moshesh, et M. Buchanan, pour essayer d'empêcher la ratification du traité d'Aliwal. Il mourut en 1871 à Natal, quelques mois après son retour en Afrique.

(2) *Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la Colonie du Cap de Bonne-Espérance*, entrepris dans les mois de mars, avril et mai 1836, par MM. T. Arbousset et F. Daumas, Paris 1842. Ce volume in-8, de 608 pages, imprimé à l'Imprimerie nationale, est enrichi d'une carte et de dessins très curieux, dus pour la plupart, si nous ne faisons pas erreur, à M. Maeder. Le livre de M. Arbousset, souvent diffus et écrit sans art aucun, est d'un grand intérêt. On y trouve une foule de renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. Comme le livre est depuis longtemps épuisé, il serait désirable qu'on en publiât une nouvelle édition, ou du moins des extraits. Une traduction anglaise en a été faite; elle a été publiée au Cap en 1846, et à Aberdeen en 1852.

(3) Souvent écrit Lighoyas dans les lettres des missionnaires. L'orthographe qui représenterait le mieux la prononciation serait Dihoyas. Le nom de Bataungs (le clan du lion) est de beaucoup le plus connu. Cette tribu appartient par la langue plutôt au groupe des Bechuanas qu'à

dernières années. Le grand chef des Bataungs, Makuana, sembla un instant vouloir s'y établir. Il préféra cependant retourner dans son propre pays plutôt que de venir se placer sous la suzeraineté de Moshesh. Un autre chef motaung, Molétsané, se décida par contre à se fixer près de Mékuatléng; il devait par la suite jouer un rôle important dans l'histoire du pays, et, après être resté païen pendant plus de trente ans, il finit par se convertir en 1871.

---

celui des Bassoutos; mais elle s'est assimilée de plus en plus aux Bassoutos proprement dits. Le gros des Bataungs vit aujourd'hui dans les environs de la station de Siloé. Ils sont généralement plus civilisés que les Bassoutos eux-mêmes, et l'Évangile a été accepté par une grande partie d'entre eux (le tiers ou peut-être même la moitié).

II

PREMIERS SUCCÈS (1838-1843)

Dès l'année 1838 trois stations se trouvaient ainsi établies en plein Lessouto païen, au centre même du pays de Moshesh : Morija et Thaba-Bossiou à l'est du Calédon, et Mékuatléng à l'ouest. Les missionnaires estimaient à environ 20.000 âmes la population de ces trois districts. Un autre grand district, celui de l'Orange, comme ils l'appelaient, était encore sans missionnaire; il s'étendait au sud et au sud-ouest de Morija jusqu'aux bords du grand fleuve. Malgré leur désir d'y placer de suite une station reconnue absolument nécessaire, il fallut attendre jusqu'à l'arrivée de M. Schrumpf (1) en 1843. La station de Béthesda fut alors fondée sur les bords de la petite rivière Maphutséng, chez le chef Mophuthi Moorosi, vassal de Moshesh. De nombreux habitants s'établissaient depuis quelques années dans cette partie du pays. La plupart étaient des Bassoutos de retour de la Colonie du Cap où la guerre et la famine les avaient forcés naguère de se réfugier. L'œuvre qui commençait ainsi dans le Bas-Lessouto devait devenir dans la suite particulièrement prospère.

C. Schrumpf (1818-1884).

La même année (1843), M. Maitin (2) établissait la station de Bérée,

(1) Christian Schrumpf, né à Strasbourg en 1818, partait de France en 1842. Il vécut à Béthesda toute sa carrière missionnaire; d'une santé souvent chancelante, il dut quitter définitivement le Lessouto en 1857. Il vécut dans la retraite en Alsace jusqu'à sa mort en 1884.

(2) Joseph Maitin, né à Courtetelles (Jura Bernois) en 1816, partait de France en 1842. A partir de 1865, il fut aidé de son beau-fils, M. Duvoisin; il prit sa retraite en 1882 et vécut à Bérée jusqu'en 1892. Il s'établit alors chez ses fils dans l'État de l'Orange; il y mourut en 1903, après avoir eu le rare privilège de célébrer ses noces de diamant.

à quelques kilomètres au nord de Thaba-Bossiou dont elle est séparée par un haut plateau rocheux. C'était la résidence du chef Khoabaré, un parent éloigné de Moshesh. Une forte population, restée jusqu'alors presque entièrement en dehors de l'influence de la mission, était groupée dans les environs immédiats de la nouvelle station.

En 1843 la mission de Paris possédait donc cinq stations dans le Lessouto proprement dit, une station demi-indépendante, Beerséba, placée elle aussi, bien qu'indirectement, sous l'autorité de Moshesh, et une septième station, Béthulie, qui restait en dehors du Lessouto et qu'habitaient des Béchuanas, très différents à beaucoup d'égards des Bassoutos. Nous n'avons pas à parler ici de Mothitho, dans le Bechuanaland ; bien que dépendant elle aussi du Comité de Paris, cette station n'a jamais appartenu, ni de près ni de loin, à la mission dont nous écrivons l'histoire.

Mme Schrumpf, morte en 1862.

En la même année 1843, il y avait au Lessouto sept missionnaires consacrés : MM. Pellissier, Rolland, Arbousset, Casalis, Daumas, Schrumpf et Maitin, et trois missionnaires non consacrés, MM. Gossellin, Dyke (1) et Maeder (2), tous mariés, sauf M. Gossellin.

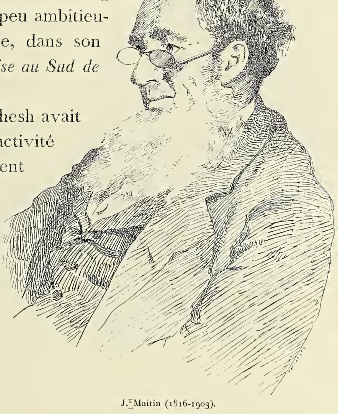
Au total sept stations et douze missionnaires (dont deux artisans)

(1) Hamilton Moore Dyke, né à Kensington (Angleterre) en 1817, frère de Mme Casalis, entrait en 1839 au service de la mission en qualité de catéchiste et instituteur. Il vécut d'abord à Thaba-Bossiou. En 1847 il fut consacré par le synode hollandais du Cap, à la demande des missionnaires français. En 1851 il fonda la station d'Hermon. Les Boers l'en expulsèrent en 1866. En 1869 il prenait la direction de l'École normale, qu'il conserva jusqu'en 1878, époque à laquelle il prit sa retraite. Il est mort à Morija en 1898.

(2) François Maeder, né en 1811 à Dornburg (Saxe), entra en 1837 au service de la Société en qualité d'aide-missionnaire artisan. Dans le cours de sa longue carrière, il fut successivement placé à Beerséba et à Morija comme aide de MM. Rolland et Arbousset. En 1862 il fondait la station-annexe de Siloé, où il vécut jusqu'à sa retraite en 1887. Il mourut en 1888, à Middlewater (Colonie du Cap), où il s'était retiré auprès d'un de ses enfants.

pour une population globale de 30.000 à 35.000 habitants répartis sur un territoire relativement très étendu.

Les années qui s'écoulèrent de 1833 à 1843 furent d'une importance capitale pour l'histoire de la mission, comme pour celle de la tribu. Elles méritent qu'on s'y arrête un peu longuement. Pour les Bassoutos, de même que pour l'œuvre missionnaire elle-même, c'est une période d'expansion et de joyeux épanouissement, « l'âge d'or », comme l'appelle, un peu ambitieusement peut-être, M. Jousse, dans son *Histoire de la Mission française au Sud de l'Afrique*.



J. Maitin (1816-1903).

Les espérances que Moshesh avait fondées sur la présence et l'activité de ses missionnaires n'avaient pas été vaines. L'année 1833 marque, on l'a déjà vu, la fin des guerres qui menaçaient l'existence même de la tribu. Dès lors, et jusqu'au moment où commenceront les luttes avec les blancs, aucun danger politique sérieux ne menace plus le pouvoir de Moshesh. Y a-t-il là simple coïncidence ? N'y faut-il pas voir plutôt l'influence directe de la mission qui, en affermissant le sentiment national, et en servant de point de ralliement, a contribué à sauver les Bassoutos des dangers du dehors comme de ceux du dedans ? A de telles questions il sera toujours impossible de donner une réponse absolument sûre. Il est certain, à tout le moins, que la mission, par son existence même,

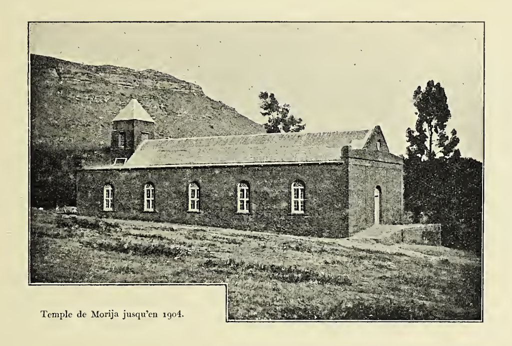
et que des missionnaires comme MM. Casalis et Arbousset par les conseils excellents, et généralement écoutés, qu'ils ont donnés à Moshesh, ont contribué pour une grande part à affermir son pouvoir et à maintenir l'unité de la nation. C'est en petit, et sur un terrain très différent, ce que l'Église chrétienne a fait aux cinquième et sixième siècles pour Clovis et les Mérovingiens, et plus tard pour les prédécesseurs de Charlemagne. Un témoignage qui ne saurait être suspect est celui de M. Theal ; nous croyons utile de le reproduire ici : « Si les missionnaires français devaient beaucoup à Moshesh, celui-ci leur devait plus encore... C'est à eux que doit être attribuée, plus qu'à toutes les autres causes réunies, l'existence même des Bassoutos comme tribu puissante. Sans eux le démembrement de la tribu aurait été la conséquence nécessaire de la prospérité renaissante, et les divers éléments dont elle était composée, et qui n'avaient pas encore eu le temps de s'amalgamer, se seraient séparés les uns des autres (1). »

H.-M. Dyke (1817-1898).

Avant 1833, le pouvoir de Moshesh, encore indéfini et souvent contesté, n'était pas ce qu'il fut plus tard. Les limites du territoire qu'il pouvait légitimement revendiquer comme sien n'étaient pas étendues. Les fragments des clans bassoutos qui avaient survécu aux désastres de 1820 à 1831 reconnaissaient en gros son autorité, mais sans lui être encore rattachés par des liens réellement indissolubles.

(1) *Basutoland Records*, vol. II, p. XXIX.

L'union qui s'était faite si difficilement pouvait, si les circonstances y prêtaient, se défaire sans peine. Il n'en fut rien heureusement. A partir de l'arrivée des missionnaires le pouvoir de Moshesh croît à vue d'œil. Au sud de Thaba-Bossiou son autorité s'étend, incontestée dès 1836, jusqu'aux rives de l'Orange ; les nouveaux arrivants ne font aucune difficulté de la reconnaître. Sur la rive droite du Calédon elle s'étend au sud jusqu'au delà de Beerséba, où M. Rolland et les chefs établis près de lui l'acceptent formellement. A l'ouest, elle va jusqu'à



Temple de Morija jusqu'en 1904.

Thaba-Nchou, où les Barolongs du chef Moroké vivent au milieu des clans bassoutos et se considèrent encore comme les demi-vassaux de Moshesh. C'est au nord seulement que son autorité est sérieusement contestée. Les Batlokoas occupent toute la rive droite du Calédon à partir d'un point situé un peu au nord de la ville actuelle de Ladybrand. Ils s'étendent, sur la rive gauche du fleuve, sur une partie du district actuel de Molapo. La plupart des habitants bassoutos de ce district se réclament cependant de Moshesh, entre autres les Makhoa-

khoas (1), qui vivent dans les environs de Botha-Bothé ; et le grand chef mossouto fera des efforts constants pour ramener sous son autorité directe ce pays qui fut le berceau de sa race et auquel tant de souvenirs le rattachent. Il n'aura pas de repos avant de l'avoir enfin recouvré.

Mais, pour le moment, de ce côté même tout est à la paix. Sékonyèla, le chef des Batlokoas, est en bons termes avec Moshesh. Celui-ci espère encore l'amener par la douceur et la persuasion à ne former qu'un peuple avec lui, ou du moins à vivre en bonne harmonie avec les Bassoutos. Il comprend ce que la paix lui a déjà rapporté, que c'est par elle que son pouvoir grandira. La tranquillité, la prospérité que sa politique a réussi à ramener dans le pays lui attirent chaque jour de nouveaux clients ; des réfugiés viennent de toutes parts s'établir sous sa protection. Des clans entiers immigrent sur ses terres. Il est reconnu de tous comme leur chef légitime. C'est alors, on peut le dire, que se forme la nation des Bassoutos ; ces dix années de paix presque ininterrompue lui donnent la force et l'unité qui lui seront nécessaires pour traverser, sans y succomber, les longues épreuves que l'avenir lui réserve.

Il en est de même pour la mission française ; ces dix années marquent dans son histoire plus peut-être qu'aucune de celles qui les ont suivies. Déjà elle pousse, dans le sol où Dieu l'a établie, les profondes racines qui lui permettront d'affronter, sans trop de dommages, les orages qui vont bientôt fondre sur elle. Ce n'est pas seulement la saison des semailles pénibles ; c'est déjà une moisson qui lève et que l'on récolte avec des cris de joie. Et les succès que Dieu accorde dans ces belles années sont tels que les plus grandes espérances semblent parfaitement légitimes et naturelles.

---

(1) Les Makhoakhoas sont un des clans importants de la nation des Bassoutos. Ils vivent encore aujourd'hui au nord de la station de Qalo.

Les deux stations en marge du Lessouto proprement dit ont dû à leur situation même un développement plus précoce et plus rapide que les autres. L'éloignement même où elles se trouvaient du milieu national païen, leur isolement relatif, étaient pour elles à ce moment une circonstance favorable. L'influence de l'Évangile s'y heurtait à de moins grands obstacles. C'est Béthulie qui voit se produire les premières conversions ; dès 1836 trois chrétiens y sont baptisés, prémices assurées d'une abondante moisson. Cette station, qui n'existe plus déjà depuis 1863, et qui n'a fait, à bien des égards, partie qu'assez indirectement de la mission du Lessouto, a eu, pendant quelques années, une influence relativement considérable sur toute notre œuvre. La position de M. Pellissier était très différente de celle de ses collègues. Il était, en fait, le vrai chef, le souverain même de sa station, puisque celle-ci ne dépendait d'aucun chef indigène et ne ressortissait à aucune juridiction européenne. Léphoi et ses Bechuanas n'étaient que des locataires établis sur le terrain de la Société. Cela donnait d'emblée à M. Pellissier une influence considérable. D'autre part, la situation géographique de Béthulie, aux portes mêmes de la Colonie du Cap, y attirait nombre d'indigènes déjà en contact direct ou indirect avec le christianisme, et mieux préparés à en accepter l'influence ; ils l'étaient d'autant plus que leur long séjour en pays étranger leur avait fait perdre une bonne partie de leurs traditions nationales.



Temple de Morija (intérieur) jusqu'en 1904.

Cela explique comment on peut constater si tôt un progrès remar-

quable à Béthulie. En 1843 il y avait déjà 42 communiants, 58 catéchumènes et 150 écoliers. La civilisation s'y développait rapidement ; de grands auditoires se pressaient aux services du dimanche. Pour les missionnaires du Lessouto qui avaient à défricher un terrain plus vierge et plus aride, il y avait un puissant encouragement à visiter Béthulie et à constater les effets que l'Évangile y avait déjà produits. Ils pouvaient ainsi se rendre compte de ce qu'eux aussi pouvaient attendre dans leurs propres stations. Mais cette situation, si avantageuse qu'elle parût alors, avait ses dangers. Le fait même que Béthulie formait, pour ainsi dire, un État indépendant, l'exposait, ainsi que M. Pellissier, à de grandes difficultés et aux attaques de ses voisins. Déjà vers 1838, Adam Kok, le chef des Griquas de Philippolis (1), avait fait des efforts pour l'amener sous son autorité. Pour battre en brèche l'influence de M. Pellissier, qui contrecarrait ses plans et s'opposait à ses vues ambitieuses, il alla jusqu'à inciter un membre de son Église à porter contre lui une accusation des plus graves. M. Pellissier n'eut pas de peine à prouver sa parfaite innocence. Mais, depuis ce moment, ses rapports avec le chef Léphoi, qui s'était lui aussi tourné contre lui, ne furent plus empreints de la même confiance. L'ambition qu'Adam Kok avait su éveiller en Léphoi devait petit à petit amener entre lui et son missionnaire une tension pénible et produire de graves difficultés.

A Beerséba, M. Rolland jouissait, à beaucoup d'égards, des mêmes avantages que M. Pellissier. Il était, en fait, non seulement le pasteur, mais aussi le chef temporel de sa station et de son vaste territoire ; les petits clans bassoutos et béchuanas de Moélétsi et de Moi qui s'étaient établis à Beerséba n'ont jamais pensé à contester son autorité. Mais, tandis que Béthulie ne dépendait de personne, Beerséba

---

(1) Les Griquas formaient deux États distincts, l'un gouverné par A. Waterboer, à l'ouest du confluent de l'Orange et du Vaal, l'autre établi dans la partie ouest de la colonie actuelle de l'Orange sous Adam Kok. La station de Philippolis doit son nom au Dr Philip, le surintendant de la Société des missions de Londres.

reconnaissait expressément la suzeraineté de Moshesh. M. Rolland eut la sagesse de ne jamais essayer de s'y soustraire ; bien plutôt il l'acceptait avec reconnaissance. Il pouvait ainsi se placer, lui et son œuvre, sous la protection d'un pouvoir assez fort pour le défendre à l'occasion, trop éloigné, d'autre part, pour le contrecarrer.



Mme S. Rolland, morte en 1901.

Plus qu'aucun des missionnaires de notre Société au Sud de l'Afrique, M. Rolland a eu ses coudées franches, et, secondé par une femme admirable, il a pu donner toute sa mesure. C'est une des grandes figures de la mission, moins connue aujourd'hui en France qu'elle ne mériterait de l'être. La ruine de Beerséba en 1858 et 1865 qui a, non pas détruit, mais dispersé son œuvre, a relégué son nom dans la pénombre, et il est aujourd'hui trop oublié. C'est là une de ces injustices dont l'histoire est remplie. Pour ceux qui connaissent un peu le passé de notre mission, Samuel Rolland mérite une place d'honneur. Il est, comme Casalis et Arbousset, un des vrais fondateurs de la mission du Lessouto, un de ceux qui ont le plus contribué à en former la tradition et l'esprit, et son nom doit figurer au tout premier rang de son tableau d'honneur.

Il a eu une influence extraordinaire et prépondérante. Il l'a eue sur ses collègues, qui l'ont reconnue en lui conservant pendant plus de vingt ans la présidence de la Conférence missionnaire (1) (il était connu jusque parmi les Boers comme *le Président*). Il l'a eue plus encore sur les indigènes, et même aujourd'hui les descendants des chrétiens de Beerséba, dispersés dans tout le Lessouto, se distinguent de tous les autres Bassoutos par des traits spéciaux ; on dirait qu'ils ont tous subi l'empreinte de leur vieux missionnaire. Ils sont plus civilisés, plus progressifs, plus attachés à leur passé, et ils aiment encore à s'appeler les Ma-Roéllané (le clan de Rolland). Un trait topique fera mieux mesurer l'impression ineffaçable qu'il a laissée chez ceux qui l'ont connu. Il y a quelques années, un vieux Beersébien disait à l'un de nos collègues : « Je vais bientôt aller auprès de Dieu, là où sont Abraham, Isaac et... Samuel Rolland ! » Je ne connais aucun autre missionnaire, même parmi les plus grands, auquel pareil témoignage ait jamais été rendu.

F. Maeder (1811-1888).

C'est à lui que notre mission est en grande partie redevable de la traduction du Nouveau Testament et de plusieurs des plus beaux cantiques de notre recueil sessouto. Aussi longtemps que vivra l'Église du Lessouto, les hymnes qu'il a composées retentiront à la louange de Celui qu'il a si bien suivi et au service duquel il s'est dépensé sans mesure.

Nous anticipons sans doute, et, vers 1843, l'activité de M. Rolland n'avait pas encore atteint tout son développement ; mais nous avons tenu à relever, dès le commencement, la grande importance de Beerséba et de M. Rolland pour la mission du Lessouto tout entière ; et cela d'autant plus que, dans la suite de cette histoire, la station de

(1) On désigne de ce nom la réunion annuelle de tous les missionnaires du Lessouto ; ce fut longtemps, c'est encore aujourd'hui en partie, le corps directeur de l'Église de la mission.

Beerséba, en raison de sa position géographique excentrique, restera nécessairement un peu à l'arrière-plan.

Les premières années de son existence furent passablement pénibles ; il eût été difficile de prévoir à ce moment l'avenir qui lui était réservé. Les déprédations des Korannas d'abord, des Cafres ensuite, faillirent compromettre son développement et parurent même un instant la menacer de destruction. Mais la sagesse et la fermeté de M. Rolland, ainsi que l'appui constant de Moshesh, ramenèrent enfin la paix et la sécurité, et dès 1839 Beerséba eut un développement extraordinairement rapide. Sa population s'accrut d'une manière inespérée. Les conversions, rares au début, se firent vite plus nombreuses. En 1837 M. Rolland baptisait les quatre premiers convertis bassoutos ou béchuanas ; en 1838 il en baptisait 47, 40 en 1839 et 41 en 1840. L'élan une fois donné ne se ralentit plus et Beerséba dépassa bientôt les espérances les plus ambitieuses de son fondateur. En 1842 on y comptait déjà 133 communiants et 242 catéchumènes, soit 375 chrétiens adultes ; en 1843 il s'y trouvait 200 communiants et 212 catéchumènes, soit 412 chrétiens adultes. Dans ses florissantes écoles, dirigées surtout par Mme Rolland, plus de 300 élèves, adultes et enfants, recevaient journellement l'instruction. Les huttes indigènes faisaient déjà place aux maisonnettes carrées ; la civilisation y avançait rapidement. Ce fut, et de beaucoup, jusqu'en 1858 la plus progressive et la mieux dirigée de toutes nos stations. Elle était comme le modèle sur lequel toutes eussent voulu se régler. Dès 1838 M. Maeder était venu seconder M. Rolland, surtout pour les travaux matériels. En 1843 M. Ludorf (1) y installait la première presse que notre mission ait possédée, et commençait en 1845 l'im-

(1) Joseph Ludorf était entré au service de la Société en 1842 comme aide-missionnaire imprimeur. Il dirigea la presse de Beerséba jusqu'en 1848. Il quitta alors le service de la Société de Paris pour devenir missionnaire wesleyen. Il semble avoir eu une grande activité et joué un rôle important dans l'Église wesleyenne.

pression du Nouveau Testament. Beerséba prenait ainsi une nouvelle importance.

Au Lessouto proprement dit, le départ fut plus difficile et la marche infiniment plus lente. Les circonstances y étaient tout autres ; la mission avait à s'y développer en plein milieu païen, au sein d'une nationalité forte non encore entamée, et conservant jalousement ses anciennes traditions. Le pouvoir du chef y était presque absolu. Les missionnaires devaient le reconnaître autant que les Bassoutos eux-mêmes; ils le comprirent, et d'emblée ils acceptèrent la situation qui leur était faite. Ils devinrent par le cœur et l'esprit de vrais Bassoutos, soumis aux lois du pays, respectueux de ses traditions ; et jamais ils n'ont essayé de s'y soustraire. C'est ce qui explique pourquoi, malgré tout ce qui devait les séparer des Bassoutos, ils sont devenus si rapidement populaires et ont su, malgré certains malentendus passagers, le rester toujours. Ils sont devenus partie intégrante de la tribu et ont fait corps avec elle.

Une telle position a des dangers aussi bien que des avantages ; dans ce cas particulier, les avantages l'ont emporté de beaucoup, surtout parce que, cette position une fois acceptée par les missionnaires, ils n'ont jamais essayé de la changer ou de se soustraire aux obligations qu'elle comportait, et que leurs successeurs ont, eux aussi, tenu à honneur de maintenir. Ce qui le leur a facilité, c'est la personnalité et l'attitude de Moshesh. Il a été pour eux, malgré une certaine vacillation bien compréhensible, un précieux appui, presque un aide. Il est devenu leur ami personnel, et a toujours eu pour eux et pour l'Évangile qu'ils prêchaient un extrême respect. Il faut reconnaître cependant que les succès remportés sont dus, avant tout, à l'esprit chrétien et au dévouement dont MM. Arbousset et Casalis ont fait preuve. Avec une sagesse d'autant plus admirable qu'elle était pour ainsi dire instinctive, ils ont vu qu'il fallait s'appuyer, dans la mesure du possible, sur la nation et son chef, et créer au Lessouto une mis-

sion franchement nationale, adaptée aux mœurs et aux besoins des Bassoutos eux-mêmes. Toutes les missions sud-africaines l'ont sans doute voulu et essayé ; aucune, à notre connaissance, ne l'a fait aussi complètement et avec une telle continuité. Les circonstances l'ont très spécialement aidée, mais la volonté nettement exprimée de ses fondateurs y a été pour la plus grande part. Ils ont voulu s'assimiler à la tribu, participer à sa vie nationale, ne pas rester des étrangers au milieu de ceux qu'ils étaient venus évangéliser.

Il va sans dire qu'ici le succès ne pouvait être aussi prompt qu'à Béthulie ou à Beerséba; il fallait laisser à la semence le temps de germer et de lever dans un sol aussi neuf et aussi peu préparé à la recevoir. Il était nécessaire avant tout de prendre contact avec le peuple, de vivre de sa vie, d'arriver à le comprendre et à en être compris. Le fait même que les trois premiers missionnaires n'étaient pas mariés, lors de leur arrivée au Lessouto, fut pour eux un grand avantage. Ils furent ainsi obligés de partager pour un temps l'existence de la hutte et du village, dans un contact de tous les jours et de toutes les heures avec les indigènes. Ils ont fait ainsi un apprentissage qu'aucun de leurs successeurs n'a jamais fait, sans doute, aussi complètement, et qui leur a permis de connaître de très près l'âme même des Bassoutos et de les apprécier à leur vraie valeur.

M. Casalis disait à ce sujet, dans une lettre du 3 septembre 1838 : « Dès que ces rapports intimes (entre le missionnaire et les indigènes) sont établis, tout se simplifie et devient facile. Le Mossouto n'a plus de secrets pour celui qu'il voit sourire à ses enfants et dormir paisiblement à leur côté. Le missionnaire trouve également du charme à la société de ses nouvelles connaissances. » S'il y a peut-être quelque exagération dans ces paroles, elles sont dans leur ensemble l'expression d'une indiscutable vérité.

Il fallut cependant, malgré tous les efforts, le dévouement et la charité des missionnaires, attendre près de six ans avant d'avoir la

joie de voir se produire de sérieuses conversions, six longues années de patience et de foi que Dieu devait magnifiquement récompenser. Vers la fin de 1838 quelques âmes commencèrent à s'éveiller à la vie nouvelle. Ntlaloe, les prémices de la mission du Lessouto, se convertit le premier à Thaba-Bossiou. A peine converti, il eut le courage de prier M. Casalis d'enterrer selon le rite chrétien sa sœur qui venait de mourir; c'était rompre en visière avec toute la tradition de sa race. Le 18 août 1839, le premier de son peuple, il fut baptisé sous le nom de Daniel. Quelques mois plus tard, à Thaba-Bossiou encore, un des conseillers les plus en vue de Moshesh, Ramatséatsané, et Mossètsé, dont M. Casalis a raconté la touchante histoire (1), sont baptisés à leur tour et reçoivent les noms d'Abraham et de Moshé. A peu près au même moment, M. Daumas administrait à Mékuatléng le baptême à sept convertis. A Noël de la même année, Morija voyait se célébrer le baptême d'Esaia Léhéti.

L'année suivante (1840) c'était le tour de Lydia 'Mamosa, la première femme du chef Molapo, fils de Moshesh; puis de Molapo lui-même, qui prit le nom de Jérémie, de Thomas Sékhésa, Ricare Sello, etc., et du fameux guerrier Joshua Makoanyané (ou Nao), le compagnon d'armes et l'ami d'enfance de Moshesh. En 1841 de nouveaux baptisés venaient augmenter le petit troupeau de fidèles qui se pressaient autour des missionnaires ; c'était entre autres David Massoupa, le troisième fils de Moshesh, et Pauluse Matété, un de ses principaux conseillers. A Mékuatléng également le mouvement ne s'arrêtait pas; un homme important de la tribu des Bataungs, David Raléié, entrait à son tour dans l'Église.

En 1842 il y avait déjà à Morija 28 baptisés, 23 à Thaba-Bossiou et 16 à Mékuatléng; en 1843 le nombre en était considérablement augmenté: Morija en comptait 67, Thaba-Bossiou 49 et Mékuatléng 35,

(1) *Journal des Missions évangéliques*, 1841, p. 1, etc.

soit en tout 151 Bassoutos déjà baptisés dans les trois stations centrales du pays. Si l'on ajoute à ces chiffres 280 catéchumènes à Morija, 130 à Thaba-Bossiou et 43 à Mékuatléng (en tout 453), on constate avec étonnement et reconnaissance que le nombre total des chrétiens arrivait déjà au chiffre vraiment extraordinaire de 604.

Et parmi eux se trouvaient plusieurs des membres les plus influents de la tribu. Les fils de Moshesh, ses conseillers, ses vieux compagnons devenaient chrétiens. Il semblait presque qu'il était lui-même à la veille d'accepter l'Évangile. Il avait déjà consenti à libérer deux de ses femmes qui s'étaient converties ; malgré l'opposition de son père et de tout le parti païen, il venait de faire enterrer une autre de ses femmes dans le cimetière chrétien. Les plus grands espoirs semblaient permis aux missionnaires. C'était comme une floraison printanière qui s'épanouissait autour d'eux. Leurs lettres d'alors sont pleines d'élan et de joyeuse espérance. On voyait tout en beau, la foi croyait tout possible.

Et, si ces grands espoirs ne se sont pas entièrement réalisés, si l'avenir prochain devait montrer tout ce qu'il faudrait en rabattre, on ne peut cependant accuser les missionnaires de s'être laissé leurrer de grossières illusions. Ils ne se sont pas caché à eux-mêmes, ils n'ont pas caché aux autres — leurs lettres en font foi — les misères et les tristesses de leurs Églises naissantes, les fautes de leurs meilleurs chrétiens. Mais ils ont voulu voir plus haut et plus loin, et, s'ils ont eu peut-être le tort de s'imaginer que ce beau mouvement, que cet élan d'enthousiasme chrétien pourrait se maintenir sans arrêt ni réaction, qui donc pourrait avoir le courage de le leur reprocher ? Au lendemain de la Pentecôte, les apôtres auraient-ils pu, tout vibrants encore des merveilles que l'Esprit venait d'accomplir, penser aux chutes et aux tristesses qui devaient bientôt survenir ? Que celui à qui Dieu accorde le rare privilège de vivre de tels instants et de voir de telles choses, sache en jouir pleinement et sans arrière-pensée, et que l'allé-

gresse du jour présent ne soit pas gâtée pour lui par l'ombre du chagrin que demain tient peut-être en réserve.

Ces grands succès du christianisme devaient nécessairement provoquer l'hostilité du parti païen, qui représentait encore la grande majorité de la tribu. Le père de Moshesh, Mokhachané, et la plupart des chefs inférieurs ne pouvaient se résoudre à voir tant de Bassoutos, et parmi eux les fils et les conseillers de Moshesh, accepter ainsi l'Évangile, et pousser par leur propre exemple le gros de la nation à renoncer à ses traditions séculaires. Les partisans du paganisme voulurent faire au moins un effort pour relever leur cause.

Un moment il sembla que Moshesh lui-même avait été gagné à la réaction, ou du moins qu'il était sur le point d'y céder. En 1841, profitant d'une absence momentanée de M. Casalis, il convoque à Thaba-Bossiou, à l'instigation de son père et du chef Makara, un grand pitso (1) où devait, disait-on, se décider la ruine du christianisme. Quelques-uns allaient même jusqu'à demander la mort d'Abraham Ramatséatsané et des autres convertis. Ceux-ci se présentèrent sans crainte devant leurs ennemis ; leur attitude ferme et courageuse les protégea, eux et leur cause, contre la haine des païens. Moshesh, qui d'abord avait cru devoir donner quelques gages aux partisans du passé, prit enfin ouvertement le parti des chrétiens. Le danger, qui fut peut-être un moment sérieux, avait été écarté ; le christianisme recevait de nouveau, et cette fois définitivement, droit de cité (2).

Mais il est resté quelque chose de cette crise. Elle marque probablement le moment où Moshesh lui-même, tout disposé, semble-t-il, à devenir chrétien, mais désireux avant tout de ne pas se mettre trop

(1) Le *pitso* est le nom de l'assemblée nationale des Bassoutos.

(2) Il est difficile aujourd'hui de savoir exactement si cette crise fut vraiment très sérieuse. Le récit qu'en a fait M. Casalis (*Journal des Missions Évangéliques*, 1841, p. 402-414) donne l'impression que le danger couru par les chrétiens ne fut pas très grand. Mais d'autres informations feraient volontiers croire que la crise fut réellement grave et aurait pu entraîner les plus sérieuses conséquences.

ouvertement en opposition avec l'opinion publique, a d'abord hésité, puis enfin décidé de ne pas entrer lui-même dans l'Église. Favorable au christianisme, il l'était sans aucun doute; par politique, autant que par le cœur, il se sentait attiré vers lui; mais il craignait, en se convertissant, de perdre son influence sur la masse des Bassoutos. Il prévoyait, avec raison probablement, que ceux-ci refuseraient de le suivre ; il se disait que son pouvoir en serait ébranlé, et qu'il était préférable de ne pas jouer si gros jeu. Il n'osa pas faire le pas décisif, et plus tard cela lui devint de plus en plus difficile. On peut, on doit même sans doute, le condamner au nom du devoir absolu. Mais, à sa place, qu'auraient fait ceux qui aujourd'hui le critiquent le plus vivement?

Nous avons cependant le droit de regretter qu'il n'ait pas eu le courage de se déclarer plus franchement pour l'Évangile. S'il l'avait osé, s'il s'était converti, peut-être l'histoire même du Lessouto en eût-elle été changée et le christianisme y aurait-il fait les mêmes conquêtes qu'en Ouganda ou à Madagascar.

Pendant les dix années qui s'étaient écoulées depuis leur arrivée, les missionnaires avaient appris la langue du pays et la parlaient, sinon aussi bien, du moins aussi facilement ou presque aussi facilement que leur langue maternelle (1). En 1837 déjà, ils avaient fait imprimer au Cap la première publication en langue sessouto, un petit catéchisme élémentaire. En 1839 l'Évangile de Marc, traduit par M. Casalis, et celui de Jean, traduit par M. Rolland, étaient également imprimés au Cap, ainsi qu'un recueil de 50 chapitres de l'Ancien et du Nouveau Testament (*Seyo sa lipelu*, ou nourriture du cœur) dû à la plume de M. Arbousset.

---

(1) Cela ne veut pas dire cependant qu'ils parlaient le sessouto à la perfection. Peu de missionnaires y ont complètement réussi, peut-être même aucun. Les anciens missionnaires, entre autres, ne sont jamais parvenus à saisir les différences, importantes cependant, qui existent entre certains sons simples ou aspirés, et leur prononciation a toujours été assez défectueuse. Ce fut du moins le cas pour la plupart d'entre eux. Chaque génération a contribué pour sa part à la connaissance et à l'étude du sessouto.

Les Bassoutos commençaient ainsi à posséder dans leur langue la Parole de Dieu, et le sessouto devenait une langue littéraire. Le reste du Nouveau Testament était, dès 1843, traduit par MM. Rolland et Casalis, et en 1845 M. Ludorf en commençait l'impression à Beerséba.

III

DÉVELOPPEMENT RAPIDE DE LA MISSION
PREMIÈRES DIFFICULTÉS (1843-1848)

A l'époque où nous sommes arrivés (1843) tout était à la paix ; l'avenir s'annonçait sous de belles couleurs ; les conversions se faisaient chaque année plus nombreuses ; on pouvait espérer que sous peu le gros de la tribu se tournerait vers l'Évangile. Les deux nouvelles stations que l'on venait de fonder à Bérée et à Béthesda permettaient d'atteindre une plus grande partie de la population ; et l'on était décidé à en établir d'autres encore, dès que le Comité de Paris enverrait les recrues nécessaires. C'est cependant alors que se préparait l'orage qui devait ébranler si fortement la tribu et secouer la mission jusque dans ses fondements.

Jusqu'alors les missionnaires avaient été, pour ainsi dire, les seuls Européens avec qui les Bassoutos fussent entrés en rapport. Et cela avait été pour notre œuvre un inestimable avantage. Mais la situation devait bientôt changer totalement. Le contact entre les sujets de Moshesh et les colons du Sud de l'Afrique allait introduire une nouvelle période de guerres et d'insécurité. Il est providentiel, pour qui étudie son histoire, que notre mission ait pu pénétrer au Lessouto dès 1833 et s'y établir aussi fortement pendant les dix premières années de son existence.

A partir de l'année 1834 et jusqu'en 1836, la Colonie du Cap fut dans un état de fermentation qui devait produire, pour tout le Sud de l'Afrique, des changements aussi considérables qu'imprévus. C'était le moment où, en Angleterre, tout un grand parti commençait à s'intéresser aux noirs et à leur sort. Sous l'empire des idées libérales et

généreuses qui se faisaient jour un peu partout, on voulait assurer à tous leur part légitime de justice et de liberté.

Déjà en 1829, grâce aux efforts du Dr Philip, le grand philanthrope chrétien du Sud de l'Afrique, les Hottentots de la colonie avaient été émancipés. En 1833, le Parlement anglais décrétait qu'à partir du 1er décembre 1834 tous les esclaves résidant dans ses diverses colonies devaient être libérés. L'Angleterre suivait ainsi l'exemple que lui avait jadis donné la France de la Révolution; on se rappelle d'ailleurs que, quelques années plus tard, Napoléon était revenu en arrière et avait rétabli l'esclavage.

L'Angleterre, plus juste et plus sage à la fois que ne l'avait été la France révolutionnaire, comprit qu'il fallait non seulement libérer les esclaves, mais aussi donner à leurs propriétaires une compensation légitime. Le Parlement vota pour cela l'énorme somme de 500 millions de francs. Malheureusement, cette somme ne suffit pas à payer en plein la valeur des esclaves, et il en résulta partout, surtout dans le Sud de l'Afrique qui en possédait 35.000, un gros mécontentement. Les colons sud-africains, vexés déjà par l'acte d'émancipation des Hottentots, ne comprenaient pas qu'on leur enlevât maintenant leurs esclaves noirs. Habitués depuis deux siècles à mépriser les gens de couleur et à les traiter moins comme des êtres humains que comme des *créatures* (en hollandais : schepsels) faites uniquement pour les servir, ils ne pouvaient comprendre les raisons élevées qui dirigeaient dans ce domaine la politique anglaise. Ils avaient encore, sur ce point comme sur tant d'autres, les idées et les préjugés du dix-septième siècle. La sourde colère avec laquelle les fermiers hollandais supportaient la domination anglaise ne pouvait que grandir.

A peu près au même moment, une autre action impopulaire du gouvernement anglais acheva de les exaspérer. En 1835, une nouvelle guerre avait éclaté entre les Cafres et la Colonie du Cap; comme

toujours, les Cafres avaient été finalement battus. Le traité de paix qui mit fin aux hostilités leur enlevait, comme toujours aussi, une partie de leur territoire. Mais, cette fois, sous l'influence d'un idéalisme rare chez les hommes d'État, le ministère anglais, persuadé que la faute était du côté des colons, refusa de ratifier le traité et rendit aux Cafres, en 1836, le territoire qui venait de leur être enlevé. Ce fut la dernière goutte qui fit déborder la coupe déjà pleine. Plutôt que de rester sous un gouvernement qui protégeait les esclaves et les indigènes, et refusait aux colons le droit de les traiter comme ils le désiraient, les fermiers hollandais se décidèrent à quitter la Colonie du Cap et à aller chercher dans l'intérieur, au nord de l'Orange, un pays où ils seraient à l'abri de l'intervention d'un pouvoir détesté, et où ils auraient le droit de se gouverner comme ils l'entendaient.

Le grand *trek* ou exode des Boers (fermiers) est l'événement capital de toute l'histoire sud-africaine. C'est lui qui ouvrit à la conquête blanche l'intérieur du Sud de l'Afrique et inaugura l'ère des luttes entre les deux races hollandaise et anglaise, dont la grande guerre anglo-boer de 1899-1901 marque une étape décisive.

Les émigrants boers partirent d'abord par petits paquets, les premiers déjà en 1835. Le plus grand nombre quittèrent la colonie de 1836 à 1838. Parmi les chefs du mouvement on doit citer surtout Potgieter, Rétief, Maritz et Prétorius. Les Boers traversèrent l'Orange et commencèrent à s'établir dans la partie nord de ce qui forme aujourd'hui l'État libre de l'Orange ; ils y fondèrent le village de Winburg. Une partie d'entre eux traversèrent le Vaal et entrèrent en conflit avec Mossélékatsi, le chef des Matèbèlès. Battu en 1837 dans deux engagements, celui-ci dut s'enfuir au delà du Limpopo ; le Transvaal appartenait désormais aux émigrants. En 1838, Rétief et ses compagnons passent les Drakensberg et descendent à Natal. Le 6 février 1838, le tyran zoulou Dingan, meurtrier et successeur du fameux Chaka, les fait traîtreusement massacrer. Près de 300 Boers,

hommes, femmes et enfants, périrent sous les coups des Zoulous. La vengeance des émigrants ne se fit pas attendre. En décembre 1838 Dingan était battu par Prétorius; en 1840, son frère Panda se soulève contre lui et fait alliance avec les Boers. Dingan, battu et assassiné, disparaît de la scène. La république de Port-Natal est proclamée dès 1842. Panda conserve le Zululand, mais comme vassal des Boers. Ceux-ci avaient ainsi réussi en quelques années à asseoir leur autorité au Transvaal, à Natal et dans toute une partie du pays qui s'étend entre l'Orange et le Vaal. Ils ne devaient pas conserver longtemps tous ces territoires. L'Angleterre, qui prétendait avoir à Natal des droits antérieurs, intervenait dès 1843 et annexait ce pays.

Ces graves événements, qui se passaient ainsi tout autour du Lessouto, avaient au commencement laissé parfaitement tranquilles Moshesh et son peuple. La grande route des émigrants passait en dehors de son pays, les « commandos » boers s'approchaient à peine de ses frontières; il n'y avait pour lui aucun danger immédiat. L'établissement d'un État européen au nord de l'Orange, si les Boers parvenaient à le fonder, devait avoir, il est vrai, de sérieuses conséquences pour le Lessouto. Pour le moment on ne s'en préoccupait pas encore. Moshesh recueillait d'ailleurs les fruits de la défaite de Dingan et de Mossélékatsi; les Boers, en le délivrant de deux formidables ennemis, lui avaient rendu indirectement un très grand service. Le Lessouto était désormais à l'abri des attaques des Zoulous et des Matèbèlès; la paix était donc assurée de ce côté. Et, établis à Natal et au Transvaal, les Boers étaient trop éloignés de Moshesh pour lui nuire réellement.

Plus grave, par contre, dans ses conséquences immédiates pour le Lessouto, était une immigration boer d'un caractère un peu différent, qui se produisait au même moment dans une partie du territoire de Moshesh. Déjà vers 1830 un certain nombre de fermiers avaient pris l'habitude de traverser l'Orange, en quête de meilleurs pâturages. La

politique n'avait rien, ou presque rien, à voir dans ce mouvement; on cherchait uniquement des fermes nouvelles pour s'y établir. C'était le prolongement naturel de l'expansion qui, depuis deux siècles, portait les fermiers hollandais vers l'intérieur du pays. Comme une grande partie du territoire situé entre l'Orange et le Calédon était alors inoccupée, Moshesh laissa s'y établir sans difficulté un nombre relativement considérable de fermiers. Ignorant, comme tous les chefs sud-africains, que la terre se vendait et que, chez les Européens, elle était considérée comme propriété privée, il ne voyait aucun danger à permettre aux émigrants de faire paître leurs troupeaux sur ses terres. Sourd aux conseils de ses missionnaires, il ne pouvait comprendre que les Boers croiraient de bonne foi avoir reçu de lui la propriété pleine et entière des terrains qu'ils occupaient et dont ils fixaient les limites à leur gré. Il était persuadé qu'ils n'y séjourneraient que quelques années au plus, et se plaisait à répéter : « Ils n'emporteront pas mon pays dans leurs wagons. »

Quand enfin il dut se rendre à l'évidence et comprit la faute qu'il avait commise, il était trop tard pour la réparer. Les blancs, auxquels il avait permis de s'établir dans son pays, n'avaient nul désir de le lui rendre. En Afrique, comme ailleurs, ce que l'Européen a gagné par la force ou la ruse, il l'a toujours gardé. De cette façon, de 1838 à 1847, un grand territoire, sur une partie duquel au moins Moshesh avait des droits incontestables, fut occupé par les fermes des Boers. Pour le moment, cela ne présentait encore aucun danger sérieux; il y avait place pour tous. Mais les conséquences néfastes de cette occupation ne devaient pas tarder à se montrer.

Le gouvernement anglais n'avait pas paru, dans les commencements, se préoccuper de ce qui se passait. Mais il comprit bientôt les suites désastreuses que pouvait avoir, pour sa position au Sud de l'Afrique, un exode qu'il n'avait su ni prévoir, ni empêcher. Les guerres des émigrants contre Mossélékatsi et Dingan lui ouvrirent les yeux.

Si la Colonie du Cap ne voulait pas être entraînée dans de graves complications et de nouvelles guerres indigènes, il fallait agir sans plus tarder.

L'Angleterre était alors gouvernée par un ministère décidé à maintenir les droits des noirs et à les protéger contre des abus de force. Prendre le parti de ceux-ci, c'était d'ailleurs une manière d'affaiblir les Boers et de les empêcher de devenir un danger.

Au Cap, le D[r] Philip, le libérateur des Hottentots, était tout-puissant dans les conseils du Gouvernement. Toutes ses sympathies étaient pour les tribus indigènes. Au nord de l'Orange, les Griquas (1) auxquels il s'intéressait particulièrement, et chez lesquels la Société des missions de Londres possédait de florissantes stations, avaient établi un État alors prospère, sur lequel il fondait de grandes espérances que l'avenir ne devait pas justifier. Il était en rapports constants avec les missionnaires français dont il avait contribué à diriger les pas vers le Lessouto. Il connaissait par eux le pouvoir de Moshesh; il savait le désir du grand chef de conclure avec l'Angleterre un traité qui assurerait l'avenir de son pays.

A la demande de Moshesh, transmise et fortement appuyée par M. Casalis, le D[r] Philip conseilla au gouvernement anglais d'entrer en rapports diplomatiques avec le grand chef mossouto et de traiter avec lui. Un traité de même nature devait être conclu avec Adam Kok, le chef des Griquas de Philippolis. Le 3 octobre 1843, Sir G. Napier, gouverneur du Cap, signait le traité avec les deux chefs. L'Angleterre reconnaissait formellement à Moshesh la souveraineté de tout le pays compris entre l'Orange et le Calédon, et, à l'ouest de ce dernier fleuve, d'une bande de terrain de 25 à 30 milles de largeur, sans cependant empiéter sur le territoire de Béthulie au sud et sur celui des Batlokoas au nord.

---

(1) Prononcez : Griquois.

Il semblait que ce traité, qui garantissait à Moshesh le territoire occupé par sa tribu, devait être accueilli avec joie par tous les intéressés. C'était un gage de paix et de sécurité pour l'avenir. Mais à peine était-il signé que surgissait une difficulté imprévue. Les chefs Moroké, Gert Taaibosh, etc., qui, sous la conduite de missionnaires wesleyens, s'étaient établis dans le territoire de Moshesh, avec sa permission expresse, réclamèrent ce qu'ils appelaient leurs droits et déclarèrent que les territoires occupés par eux leur appartenaient en propre. Les missionnaires wesleyens les appuyaient de toutes leurs forces ; il serait probablement plus juste de dire que c'est à leur instigation que Moroké et les autres petits chefs s'étaient décidés à contester à Moshesh ses droits indéniables. Comme les missionnaires français établis chez les Bassoutos épousaient chaudement la cause de leur chef, qu'ils savaient d'ailleurs conforme à la justice et à la vérité, les deux missions paraissaient ainsi se trouver en conflit. Le gouverneur anglais eut beau essayer d'arranger les affaires, on ne parvenait pas à s'entendre. Les choses restèrent en l'état jusqu'en 1848. Cette malheureuse querelle eut pour tout le pays de graves conséquences ; elle ne permit pas au traité avec l'Angleterre de porter tous ses fruits, et elle contribua, presque autant que les disputes avec les Boers, à faire perdre à Moshesh une partie de son pays.

C'est à l'occasion du traité avec Sir G. Napier que commence le rôle politique des missionnaires français. De 1843 à 1854 ils ont été intimement mêlés à tous les événements importants. Pour s'en rendre compte il suffit de parcourir la collection de pièces diplomatiques ou autres concernant les Bassoutos, que M. Theal a publiée de 1882 à 1884 par ordre du gouvernement du Cap, sous le titre de *Basutoland Records*. Nombreuses sont les lettres ou les pièces signées par MM. Casalis, Dyke et Arbousset.

On peut, en se plaçant au point de vue de la théorie pure, discuter le principe et se demander si le missionnaire chrétien a le droit

d'intervenir dans les questions politiques ou sociales, qui, au dire de beaucoup, sont en dehors de sa compétence. Ce n'est pas ici le lieu de traiter une question aussi vaste et aussi complexe. Elle est, du reste, pour ce qui nous concerne, parfaitement oiseuse. Le fait est qu'il est souvent impossible à un missionnaire de rester neutre et de se croiser les bras, alors que sa position même, le souci des intérêts qu'il doit sauvegarder, lui font un devoir absolu d'intervenir, au moins par ses conseils. Dans le cas actuel, cette impossibilité était absolue.

Les Bassoutos se trouvaient dans une situation particulièrement délicate. En contact avec des blancs dont ils ne connaissaient ni la langue ni les mœurs, dont ils ne pouvaient comprendre les idées et la manière de faire, ils avaient besoin du secours des missionnaires, ne fût-ce que pour lire les lettres anglaises ou hollandaises qu'ils recevaient et se rendre un compte exact de ce qu'elles signifiaient. Le missionnaire devait ainsi traduire, expliquer, nécessairement aussi conseiller. Lui seul souvent était capable de comprendre ce dont il était question. Il connaissait la mentalité du noir comme celle du blanc. Se retirer à l'écart, dire : « Ceci est de la politique, je dois m'abstenir », eût été à la fois dangereux et coupable, si même une telle attitude avait été matériellement possible. Il en a toujours été ainsi depuis qu'il existe des missions chrétiennes ; il en a été ainsi à Tahiti, à Madagascar, partout enfin où les mêmes causes ont produit les mêmes effets et où les mêmes événements se sont répétés.

Mais quel rôle ingrat et pénible, où l'on est sûr d'avance de recueillir plus de blâmes que de remerciements ! Nous qui pouvons aujourd'hui juger les choses à distance et qui sommes en état d'apprécier les conséquences du rôle politique des missionnaires de la première et de la seconde générations, nous avons le droit d'être fiers de ce qu'ils ont fait. Ils se sont tirés avec honneur du devoir périlleux qui leur était imposé, et qu'ils n'ont ni cherché, ni voulu. Ils ont tou-

jours et partout servi la cause de la paix et du progrès. Ils ont dit franchement leur opinion, alors même qu'elle devait déplaire; ils ont blâmé Moshesh quand ils croyaient juste de le faire; de même aussi, quand cela leur a semblé nécessaire, ils n'ont pas craint de reprocher à tel gouverneur anglais les erreurs ou les injustices qu'il avait commises ou qu'il allait commettre. Leur action a souvent été mal comprise et amèrement critiquée. Il est possible qu'ils se soient parfois trompés sur tel ou tel point de détail, que leur zèle pour la cause des Bassoutos ait à l'occasion aveuglé leur jugement. Mais ces erreurs, si tant est qu'ils les aient commises, ont été faites de bonne foi, et personne n'a jamais mis sérieusement en doute leur parfaite sincérité. Et d'ailleurs, il suffit de connaître un peu l'histoire du pays pour s'assurer qu'ils ont presque toujours vu juste, et que la politique qu'ils ont conseillée et soutenue était la meilleure.

Ce qui est tout à leur honneur, ce qui ne peut manquer de frapper le lecteur attentif des *Basutoland Records*, c'est que, même dans les circonstances les plus graves, alors que leur intervention devait paraître le plus gênante, justice leur a toujours été rendue par ceux-là mêmes qui avaient été, à un moment donné, le plus mal disposés à leur égard. Nous pensons avant tout à Sir G. Cathcart, dont les paroles mériteraient d'être rapportées, et qui a donné aux missionnaires français le témoignage le plus complet de respect et d'estime (1). Sir G. Clerk, Sir G. Grey, tous ceux qui ont eu affaire à eux, leur ont accordé les

(1) Dans une lettre du 22 mars 1853 (*Basutoland Records*, vol. II, p. 40), Sir G. Cathcart s'exprime ainsi : « Un autre avantage que m'a procuré ma visite à Platberg, c'est celui d'avoir fait la connaissance de M. Casalis et d'autres membres de la Société des missions de Paris. Leur conversation, leur conduite, tout m'a prouvé qu'ils étaient loyalement disposés envers le gouvernement britannique et qu'ils faisaient tous leurs efforts pour servir la cause de la paix. »

Dans une dépêche officielle de Sir G. Clerk, haut commissaire anglais, sous la date du 25 août 1853 (*Ibid.*, vol. II, p. 60), nous lisons ce qui suit : « Si les autres chefs avaient la même sagacité que le chef Moshesh, ou plutôt si les circonstances leur avaient donné la même bonne éducation politique, et si les missionnaires qui résident auprès d'eux étaient à la fois désireux et capables, comme les missionnaires français auprès de Moshesh, de leur inculquer de bonnes règles de conduite..., j'aurais alors quelque confiance dans le résultat des conseils que je donne à ces chefs. »

mêmes éloges. Ils ont reconnu expressément que seul le souci de l'ordre et de la paix les avait guidés, ainsi que l'intérêt supérieur du peuple qu'ils évangélisaient et avec lequel ils faisaient corps. Leur rôle politique a été aussi courageux et désintéressé qu'il fut sage et habile, et nous avons le droit de dire, comme le font les Bassoutos eux-mêmes, que, si la nation des Bassoutos subsiste encore aujourd'hui, c'est à MM. Casalis et Arbousset, plus tard à M. Mabille, qu'elle en est en grande partie redevable.

Mais nous anticipons sur les événements. De 1843 à 1848, l'action politique des missionnaires ne fait que commencer; c'est plus tard que les circonstances lui donnent toute son importance. Les cinq années dont nous avons à parler ici sont pour la mission une époque de développement rapide et d'une expansion, semblait-il alors, indéfinie. Les conversions continuaient; l'avenir semblait assuré.

Il est vrai qu'à Béthulie les difficultés avaient déjà commencé ; mais elles ne paraissaient pas devoir s'étendre aux autres parties de notre champ de travail. La position même de cette station, que ne protégeait aucun pouvoir un peu fort, l'exposait à des dangers spéciaux. Adam Kok, le chef des Griquas, prétendait y avoir des droits et était toujours prêt à provoquer des difficultés entre M. Pellissier et le chef Léphoi. L'exode des Boers était un danger autrement grave. Béthulie se trouvait sur leur route et eut beaucoup à en souffrir. Plusieurs des émigrants s'établirent même sur le territoire de la station, malgré les protestations du missionnaire et de ses gens. Des Griquas leur en avaient, sans aucun droit, vendu une partie; les Boers prétendaient, contre toute évidence, que cette transaction était légitime et qu'ils pouvaient légalement en profiter. Ils essayèrent même un moment de se constituer en pseudo-république et d'amener Béthulie sous leur dépendance. Seule l'intervention des autorités anglaises put sauver la situation. Ces troubles et ces difficultés sans cesse renaissants arrêtèrent naturellement l'essor de la station. Les malen-

tendus croissants entre Léphoi et M. Pellissier empiraient encore une situation déjà suffisamment délicate. L'œuvre spirituelle y était, malgré tout, prospère. Le nombre des communiants en est un indice : de 89, en 1844, il était monté, en 1847, à 194.

Dans les autres stations, où la tranquillité n'avait pas encore été troublée, l'œuvre missionnaire progressait mieux encore. A Beerséba, l'activité merveilleuse de M. Rolland est à son apogée. Chaque année voit l'Église augmenter dans une proportion extraordinaire. En 1844 il y a déjà 244 communiants; il y en a 463 en 1847. L'école continue d'être florissante. La presse travaille sans relâche sous la direction de M. Ludorf ; en 1848, on a fini d'imprimer les quatre Évangiles et le livre des Actes. Chaque dimanche, des auditoires de 900 à 1.000 personnes se pressent autour du missionnaire ; la chapelle, spacieuse cependant, est trop petite pour contenir tout ce monde. L'œuvre missionnaire de M. et Mme Rolland était une des plus belles qu'on pût voir alors au Sud de l'Afrique ; la bénédiction de Dieu reposait manifestement sur elle.

Morija continuait aussi à se développer, sous l'impulsion que M. Arbousset lui avait imprimée. M. Arbousset était doué d'un grand talent pour l'évangélisation. Plein d'un entrain et d'une foi que rien ne pouvait éteindre, il voulait toujours marcher de l'avant, il était toujours à l'affût de tout ce qui pouvait contribuer à faire progresser son œuvre. Le premier parmi les missionnaires français, devançant en cela tous ceux de la première génération, il avait compris que l'évangélisation du Lessouto devait se faire par les Bassoutos eux-mêmes. Il le voulait d'ailleurs pour le bien particulier des convertis. Il pensait que le sentiment d'une œuvre à faire parmi leurs compatriotes contribuerait puissamment à fortifier leur foi et à les maintenir dans le droit chemin. Il se rendait compte que les missionnaires seraient toujours trop peu nombreux pour l'œuvre qu'il fallait faire, que conquérir à eux seuls à l'Évangile les 40.000 païens du Lessouto

était une tâche impossible, qu'il était nécessaire de trouver parmi les convertis des collaborateurs. Dans son idée, tous les chrétiens devaient prendre leur part de cette œuvre si nécessaire. Il avait organisé l'évangélisation de son diocèse sur un plan tout spécial ; il l'avait partagé en un certain nombre de districts ; chacun de ces districts devait être évangélisé régulièrement par un groupe spécial de chrétiens.

L'Évangile l'a dit : « Celui qui sème beaucoup moissonnera abondamment. » Aussi n'avons-nous pas à nous étonner si l'Église de M. Arbousset se développa alors plus rapidement qu'aucune des autres stations du Lessouto. En 1844 elle comptait 93 communiants, et 251 en 1847. Les habitants les plus influents de Morija, Jérémie Molapo et sa femme Lydia, Pauline Matété, etc., étaient au nombre des chrétiens.

Létsié, par contre, qui avait paru un instant se tourner vers l'Évangile, s'en était définitivement éloigné. Un meurtre juridique, qu'il commit en 1847, donna l'occasion à M. Arbousset de frapper un de ces grands coups dont il avait le secret. Avec l'assentiment de Moshesh, il convoqua Létsié et les habitants de Morija, se fit raconter toute l'affaire ; saisissant alors un gros marteau de maçon, il brisa d'un seul coup la chaise sur laquelle Létsié avait coutume de s'asseoir quand il venait au culte, en lui disant : « L'Éternel te brisera de la même façon ! » On peut juger diversement une action de ce genre, qui rappelle celles de certains prophètes d'Israël. L'avenir devait bientôt en montrer les dangers. Mais on ne peut refuser de respecter et, à certains égards, d'admirer un missionnaire courageux au point de s'attaquer publiquement à un chef aussi important ; pour pouvoir agir ainsi impunément, il devait avoir sur son Église et sur la nation tout entière une autorité sans égale(1).

---

(1) M. Arbousset a raconté la chose dans le *Journal des Missions ;* il semble comprendre lui-

La station de Thaba-Bossiou, où, depuis 1839, M. Dyke aidait M. Casalis (il s'occupait spécialement de l'école), avait alors une très grande importance, placée, comme elle l'était, au pied même de la montagne où résidait Moshesh. Le voisinage immédiat du chef causait, il est vrai, des difficultés toutes spéciales. L'Église pouvait moins librement s'y développer. D'un autre côté, c'était un centre excellent pour l'évangélisation de la tribu dans son ensemble. Des messagers arrivaient chaque jour à la cour du grand chef ; il les amenait avec lui au culte du dimanche qu'il fréquentait régulièrement ; de cette façon, un grand nombre de Bassoutos et d'étrangers de marque entraient en contact avec l'Évangile. M. Casalis avait également une tâche grande et difficile comme conseiller de Moshesh dans ses rapports avec les blancs. Il était souvent obligé de lui servir d'interprète et de secrétaire. La prudence et la finesse de M. Casalis lui permirent de s'acquitter sans dommage d'un devoir aussi délicat ; tout autre eût risqué de s'y brûler les doigts.

Cette situation toute spéciale compliquait l'œuvre spirituelle et lui faisait tort ; M. Casalis ne pouvait y consacrer tout son temps, d'autres devoirs l'absorbaient en partie. Il n'avait d'ailleurs pour l'évangélisation itinérante ni le goût ni les dons de M. Arbousset. C'était plutôt un homme de cabinet, travaillant avant tout par la plume à l'avancement de la mission. C'est à lui qu'est due, nous l'avons déjà vu, la plus grande partie de la traduction du Nouveau Testament ; c'est lui également qui a composé les meilleurs de nos cantiques sessoutos.

L'Église, moins nombreuse cependant que celle de Morija, lui

même que son action pourrait être mal jugée. Ce n'était du reste pas un cas isolé. On connaît encore dans la mission un certain nombre de traits du même genre qui prouvent une originalité très développée. Il vaudrait la peine de les raconter ; il est grand dommage qu'une bonne biographie de M. Arbousset n'ait pas été écrite par ceux qui l'ont connu de près et qui auraient pu sauver de l'oubli tant de détails du plus haut intérêt. Il est évident que son originalité lui a parfois fait dépasser les bornes de la prudence ; mais, d'un autre côté, elle lui procurait sur la masse de la population un prestige indéniable.

donnait de grands encouragements ; elle était, pour ainsi dire, toute concentrée à Thaba-Bossiou même ; peu de chrétiens vivaient dans les villages environnants. Ce fut là plus tard une cause de faiblesse pour cette Église, qui s'était laissé distancer de beaucoup par celle de Morija, et n'avait pas suffisamment travaillé à l'évangélisation de son district. Il y avait cependant, ici comme là, un progrès remarquable. En 1844 on comptait à Thaba-Bossiou 59 communiants, et déjà 128 en 1847. Plusieurs des fils ou des frères de Moshesh faisaient partie de l'Église, ainsi que quelques-uns de ses principaux conseillers.

Moshesh lui-même maintenait son attitude de bienveillance envers les missionnaires et favorisait ouvertement le christianisme. Il avait même aboli la circoncision dans sa propre famille. Il assistait régulièrement au culte, expliquait à l'occasion l'Évangile à ses sujets, mais restait en dehors de l'Église. Les missionnaires n'avaient pas renoncé à l'espoir de le voir un jour se convertir. Il leur semblait impossible qu'un homme si intelligent, si supérieur à ceux qui l'entouraient, et qui leur paraissait par le cœur si près du royaume de Dieu, ne finît pas par se décider à y entrer. A cet égard aussi ils faisaient preuve d'un joyeux et robuste optimisme. Or, l'un des vrais secrets du succès des anciens missionnaires, dans la première période de leur activité, résidait précisément dans cette foi qui leur permettait, toujours et malgré tout, de croire à la victoire du bien sur le mal.

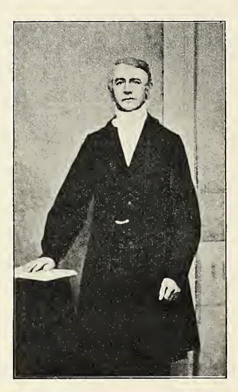
A Mékuatléng, où résidaient le clan des Bataungs et son chef Molétsané, M. Daumas avait réussi à avoir une station des mieux organisées ; le village chrétien se trouvait sous sa direction immédiate. Le nombre des convertis augmentait, moins rapidement pourtant que dans les stations dont nous venons de parler. De 42 en 1844, il était de 95 en 1847. Une grande chapelle avait été bâtie ; l'école donnait des encouragements. Là aussi on remarquait des signes évidents d'un progrès sérieux et ininterrompu.

Bérée et Béthesda, dont la fondation ne remontait qu'à 1843, avaient eu quelque peine à se mettre en train. Les conversions y étaient rares encore, et les missionnaires étaient loin de trouver dans leur œuvre les mêmes encouragements que ceux qui les avaient précédés au Lessouto. En 1847 il n'y avait encore à Bérée que 22 communiants ; Béthesda en comptait le même nombre. L'Évangile n'y exerçait pas, semble-t-il, la même attraction qu'à Morija ou à Thaba-Bossiou ; la population n'avait pas eu encore le temps de s'y accoutumer. Le clan des Baphuthis de Moorosi, qui habitaient autour de Béthesda, a toujours été particulièrement réfractaire au christianisme. Moorosi, d'ailleurs, venait de partir en 1846 pour s'établir sur la rive sud de l'Orange, où nous le retrouverons plus tard ; une grande partie de ses gens l'avaient suivi ; la station et ses environs immédiats se trouvaient ainsi momentanément dépeuplés. Le frère de Moshesh, Mohalé, dont le village se trouvait à peu de distance, était plutôt défavorable à l'Évangile. Il y avait là un terrain nouveau, plus dur, semble-t-il, qu'ailleurs ; une fois défriché et patiemment labouré, il devait lui aussi porter un jour une abondante moisson.

De nouveaux missionnaires, trop peu nombreux cependant pour suffire à tous les besoins, étaient venus renforcer leurs aînés ; cela avait permis, en fondant trois nouvelles stations dont l'urgence était reconnue depuis longtemps, d'occuper les diverses parties du pays où les portes s'ouvraient toutes grandes à l'Évangile.

Le chef Molapo, fils de Moshesh, était depuis longtemps désigné par son père pour aller occuper le pays qui s'étend au nord de Thaba-Bossiou. C'était dans cette direction que les frontières du Lessouto étaient le plus resserrées. Moshesh désirait y placer son fils, soit pour empêcher les Batlokoas de s'étendre davantage, soit bien plutôt encore pour regagner sur eux insensiblement une partie du territoire qui avait été celui de ses pères, et qu'ils occupaient depuis 1824. Il s'était entendu avec leur chef Sékonyèla pour que celui-ci ne fît pas

opposition à l'établissement de Molapo. C'était l'expansion des Bassoutos qui commençait vers le nord ; l'intérêt national le conseillait, l'exigeait même. Moshesh espérait encore gagner Sékonyèla par la douceur et la diplomatie, et fondre en une seule deux tribus qui parlaient la même langue et suivaient les mêmes coutumes. Au cas où il n'y réussirait pas, il savait qu'il pourrait, au moment voulu, obliger Sékonyèla à lui rendre son pays. Mais mieux valait, à tous égards, éviter une rupture. Molapo, qui se trouvait à Morija dans une situation délicate à côté de son frère aîné Létsié, qui le jalousait, désirait naturellement avoir sa ville à lui et un district dont il serait le maître.

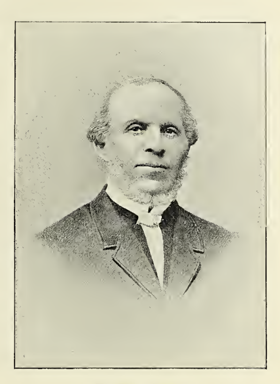


Daniel Keck (1814-1885).

Comme il était chrétien, il répugnait à s'y rendre sans être accompagné d'un missionnaire ; Moshesh le désirait aussi. On fit attendre Molapo plus longtemps qu'il n'aurait fallu ; on lui fit même à ce sujet des difficultés inutiles. M. Arbousset craignait qu'en s'éloignant de Morija et de ses traditions chrétiennes, Molapo ne fût en danger de retomber dans le paganisme ; il s'efforçait donc d'empêcher ou de retarder son départ (1), ne comprenant pas suffisamment les nécessités politiques qui l'imposaient.

(1) Tout en comprenant les raisons qui faisaient redouter à M. Arbousset et à ses collègues de voir Molapo s'éloigner de Morija, il faut reconnaître qu'ils ont commis une erreur grave en s'y opposant aussi longtemps et aussi fortement. En voulant imposer aux jeunes chefs un joug par trop lourd, sans comprendre suffisamment les difficultés de leur position, ils ont abouti au résultat qu'ils désiraient éviter. Pour reconquérir la liberté que la mission leur refusait, les chefs ont fini par rompre avec elle et, dans la plupart des cas, cette rupture a été définitive. La position d'un chef dans une église chrétienne est déjà assez difficile : il faut se garder de tout ce qui tend à la rendre impossible.

Cette opposition trop tenace contribua à aigrir le jeune chef qui supportait déjà difficilement le joug un peu trop lourd que lui imposait son missionnaire. Quand enfin Molapo partit pour prendre possession de son nouveau district, il était déjà à demi ébranlé dans sa foi. On put cependant, en 1846, lui donner le missionnaire qu'il demandait, et placer M. Keck (1) auprès de lui dans un endroit qui reçut le nom de Cana. Un nouveau centre chrétien était fondé. C'était la première station missionnaire du Haut-Lessouto, où, dans la suite, devait s'établir une population considérable. On espérait que, sous la direction de son nouveau missionnaire, Molapo redeviendrait le chrétien convaincu et zélé qu'il avait été naguère. Cet espoir ne devait malheureusement pas se réaliser.



Louis Cochet (1815-1876).

L'année suivante (1847) une nouvelle station, celle de Hébron, était fondée au sud-ouest du Lessouto, dans la partie du territoire située entre l'Orange et le Calédon, dont les immigrants boers commençaient à contester la propriété à Moshesh. On espérait que la présence d'un missionnaire contribuerait à y assurer les droits de la tribu. L'intérêt national se combinait, comme ce fut si souvent le cas au Lessouto, avec l'intérêt missionnaire. Il y avait d'ailleurs dans ces

(1) Daniel Keck, né à Strasbourg en 1814, partit de Paris pour le Lessouto en 1844. Placé en 1846 à Cana, il dut, dès 1848, abandonner sa station pour obéir aux ordres du Comité. Après un stage de quelques années soit à Beerséba, soit à Wellington, où il était allé aider M. Bisseux, il fonda en 1859 la station de Maboulèla, où il mourut en 1885.

parages une forte population qui réclamait la prédication de l'Évangile. M. Cochet (1) y commença en 1847 une carrière qui devait être particulièrement difficile et pénible, placé comme il le fut aux frontières du pays, là où des guerres incessantes allaient bientôt entraver son activité et, à deux reprises, ruiner complètement sa station.



Dr Prosper Lautré (1818-1893).

En même temps qu'elle décidait la fondation d'Hébron, la Conférence envoyait M. Dyke, dont la consécration venait d'être autorisée, établir entre Beerséba et Morija la station d'Hermon. Le Dr Lautré (2) devait prendre à Thaba-Bossiou la place de M. Dyke. Le site de la nouvelle station fut choisi chez un petit chef nommé Létanta, sur la rive droite du Calédon. M. Dyke fut présenté aux chefs et à leurs gens comme leur missionnaire ; tout semblait en ordre, et Hermon figurait déjà au nombre des stations du

(1) Louis Cochet, né à Montbrehain (Aisne) en 1815, partait de Paris en 1845 pour le Sud de l'Afrique. Il était destiné à remplacer M. Pfrimmer à Mamusa, dans le Transvaal actuel. Diverses circonstances l'empêchèrent de s'y fixer. En 1847, il se repliait sur le Lessouto et fondait la station de Hébron. En 1858 la station devait être, par suite de la fixation de nouvelles limites, transportée dans un autre endroit. Chassé de sa station par les Boers en 1866, M. Cochet se réfugia à Aliwal; en 1869 il s'établit provisoirement à Béthesda. Rentré en France en 1870, où il arriva en pleine guerre, il revenait en 1873 au Lessouto et remplaçait M. Gossellin à Béthesda. C'est là qu'il est mort en 1876.

(2) Prosper Lautré, né à Gibel (Haute-Garonne) en 1818, est le premier médecin missionnaire de notre Société. Parti pour l'Afrique en 1844, il est resté à Thaba-Bossiou, avec quelques interruptions, jusqu'en 1865. Sa maison brûlée et sa station dévastée, il se décida, en 1867, à se fixer à Smithfield, dans l'État libre de l'Orange. Il y eut une longue carrière médicale; quoique ne faisant plus directement partie de la mission, il resta toujours en excellents rapports avec elle et était

Lessouto (1). Cette nouvelle station ne fut cependant jamais réellement fondée. Au moment où M. Dyke, de retour de son voyage au Cap, allait en prendre possession, survinrent les événements que le prochain chapitre devra retracer et qui forcèrent la mission à suspendre pour un temps son mouvement en avant. Quand enfin, en 1853, Hermon put être occupé, ce fut sur la rive *gauche* du Calédon que la station fut placée. Ce déplacement fut heureux à tous égards ; établie sur la rive *droite* du Calédon, comme cela avait été décidé en 1847, cette station nous aurait été enlevée, comme d'autres, en 1868.

En fondant ces trois nouvelles stations, les missionnaires répondaient dans la mesure de leurs forces aux appels incessants qui leur étaient adressés de toutes parts. Il fallait, ils s'en rendaient compte, entrer sans plus tarder par les portes qui s'ouvraient aujourd'hui, mais qui demain se refermeraient peut-être. Leur œuvre, grande déjà, leur paraissait petite en comparaison de ce qu'elle devait être. Ils voulaient annoncer l'Évangile à toute la tribu. Il fallait pour cela placer partout des missionnaires, fonder de nouveaux centres d'évangélisation. Le manque d'hommes et de fonds ne leur permettant pas d'établir partout les nouvelles stations dont ils avaient besoin pour accomplir leur tâche, ils songèrent enfin sérieusement à préparer l'avenir sur un plan nouveau. En 1846 ils décidèrent de fonder une école secondaire, ou séminaire, où l'on formerait des évangélistes et des instituteurs bassoutos. Par eux et avec eux il serait possible d'entreprendre l'évangélisation du Lessouto tout entier.

Nous pouvons nous étonner qu'on ait attendu si longtemps pour concevoir un projet qui paraît aujourd'hui si simple et si naturel. Faire appel aux indigènes chrétiens eux-mêmes, se servir d'eux pour

---

considéré comme membre associé de la Conférence. Il eut, jusqu'à sa mort à Smithfield en 1893, la direction d'une petite œuvre missionnaire rattachée à notre Église.

(1) Dans la carte du Lessouto de M. Dyke (établie en 1848), la station d'Hermon est déjà indiquée à l'emplacement où elle *devait* être fondée, sur la rive droite du Calédon.

instruire et christianiser leurs compatriotes, cela ne semble-t-il pas être la méthode indiquée par le plus élémentaire bon sens ? Mais il faut se rappeler qu'à cette époque les missions protestantes en étaient encore, un peu partout au Sud de l'Afrique, à chercher leur voie, et qu'avec la sage lenteur et la prudence qui les caractérisaient, nos missionnaires de la première génération craignaient avant tout de devancer les temps et de commettre des erreurs qui eussent compromis leur œuvre. Si nous ne nous trompons, aucun établissement de ce genre n'existait encore, à ce moment, dans la Colonie du Cap. C'était le temps où l'on paraissait croire que seul le missionnaire européen pouvait faire œuvre utile et durable.

Prosper Lemue (1804-1870).

En décidant la création de son séminaire, la Conférence du Lessouto faisait donc acte de foi et de courageuse initiative. Elle décida de faire appel pour cette œuvre à M. Lemue(1), de Mothito, que ses dons semblaient désigner très particulièrement. M. Lauga(2) devait le seconder pour ce qui concerne la partie matérielle. Comme, pour des raisons qui paraissaient très sérieuses aux missionnaires, on désirait soustraire les futurs instituteurs et évangélistes aux influences du milieu national et païen, on se décida à placer l'école en dehors du Lessouto proprement dit. On fit donc, entre

(1) Prosper Lemue, né en 1804 à Esquéheries (Aisne), faisait partie de la première escouade missionnaire envoyée dès 1829 au pays des Bechuanas. Après l'échec définitif de la mission des Baharoutsis, il fonda la station de Mothito. En 1847, il la quittait pour venir à Carmel; c'est là qu'il est mort en 1870, après une longue et belle carrière missionnaire.

(2) Jean Lauga, né en 1811 à Oraas (Basses-Pyrénées), avait été envoyé au Sud de l'Afrique en 1835 en qualité d'aide-missionnaire. Placé d'abord à Béthulie, auprès de M. Pellissier, il avait été rejoindre M. Lemue à Mothito. Il retourna en Europe en 1854; il est mort à Reims en 1887.

Beerséba et Béthulie, l'acquisition d'un terrain suffisamment étendu ; c'est là que fut fondée la station de Carmel.

Tout en comprenant les raisons qui ont guidé la Conférence dans son choix, et en appréciant leur valeur, on doit cependant le regretter. L'avenir ne tarda pas à montrer qu'il eût été bien préférable d'établir l'école au centre du pays. Quoi qu'il en soit, les guerres qui allaient bientôt éclater empêchèrent et retardèrent si longtemps sa création qu'elle resta à l'état de projet et ne s'ouvrit que vingt ans plus tard, non plus à Carmel, mais bien à Morija. Il est difficile de se consoler de ce long retard ; il reste, quoi qu'on en dise, incompréhensible. On n'avait réussi qu'à immobiliser M. Lemue dans une œuvre trop petite pour ses forces et l'on avait perdu un temps précieux.

Mais, au moment où nous sommes arrivés, ces conséquences ne pouvaient naturellement pas être prévues. On venait de fonder trois nouvelles stations, on avait décidé l'établissement d'une école normale. On était en pleine marche ascendante. Malgré quelques signes inquiétants qui commençaient à se montrer à l'horizon, on voyait s'ouvrir une ère d'expansion et de progrès semblable à celle que l'on venait de traverser. Et, dorénavant mieux outillée, la mission devait être à même de faire encore bien davantage. Elle possédait aujourd'hui onze stations, dont neuf dans le territoire même de Moshesh. Les missionnaires étaient plus nombreux qu'ils ne l'avaient jamais été ; à Paris, d'autres se préparaient à venir les rejoindre prochainement.

Et, quand on jetait un regard en arrière sur le terrain parcouru, on ne pouvait que remercier Dieu de tout ce qu'il avait permis à ses serviteurs d'accomplir. La mission, commencée si petitement, qui pendant des années n'avait constaté, pour ainsi dire, aucune conversion, voyait aujourd'hui se presser autour d'elle tout un peuple de convertis qu'elle avait enfanté. Une nombreuse Église, dont *tous* les membres avaient été conquis sur le paganisme, vivait et progressait

là où quinze ans auparavant le nom même de Jésus-Christ était encore inconnu. En 1847 il y avait déjà au Lessouto 1.246 communiants et près de 600 catéchumènes, soit environ 2.000 chrétiens adultes. Dans les dernières années, le mouvement qui poussait la nation vers l'Évangile n'avait fait que s'accélérer ; aucune raison sérieuse ne faisait croire qu'il dût se ralentir. En constatant tout ce qui avait été fait, les missionnaires, encouragés par de si grandes bénédictions, sentaient leurs cœurs s'élargir, et eux aussi pouvaient s'écrier : « Ében-Ézer, jusqu'ici l'Éternel nous a secourus. »

Cette année 1847 marque la fin de l'expansion paisible et joyeuse de la mission. Jusqu'ici aucun obstacle sérieux ne s'est opposé à ses progrès. Les circonstances ont été toutes en sa faveur. Bientôt tout cela va changer. Les événements qui se préparent vont la faire passer comme à travers la fournaise ; la marche en avant sera non seulement retardée, mais arrêtée. Dorénavant elle se poursuivra dans un milieu très différent, au sein des guerres et des bouleversements politiques, et elle aura à compter avec l'opposition de toute une partie de la tribu. Le moment a passé où tous l'acceptaient et voyaient en elle comme le centre autour duquel ils devaient se grouper.

Il est impossible, quand on étudie, à la lumière des événements qui suivirent, l'histoire de ces quinze premières années, de ne pas constater qu'une faute a été commise par ceux dont la tâche était de diriger la mission à Paris. Il est évident, et les ouvriers de la première heure l'ont dit et redit, que les missionnaires français n'ont pas été suffisamment soutenus, qu'on ne leur a pas envoyé, au moment voulu et en nombre suffisant, les renforts nécessaires. Si les stations fondées en 1846 ou 1847 avaient pu être établies quatre ou cinq ans plus tôt, si de nouveaux postes missionnaires avaient été créés, la position de la mission dans l'année fatale de 1848 eût été bien plus forte. On a, comme si souvent, laissé passer le moment favorable.

Nous savons bien qu'alors le Comité de Paris ne possédait ni les

hommes ni l'argent nécessaires. On eût cependant pu entreprendre davantage pour remédier à une situation pareille. Il aurait seulement fallu avoir le courage de le faire et se rendre mieux compte de ce qu'exigeaient les nécessités du moment.



J. Frédoux (1823-1866).

Il eût fallu du moins suivre, dès cette époque, la politique de concentration que les circonstances nous ont imposée plus tard. Si, après avoir constaté l'échec de la mission au Béchuanaland, où il n'y avait qu'une seule station, celle de Mothito, et où il était impossible de s'étendre, le Comité en avait décidé l'abandon, ou le transfert à la Société de Londres, il aurait ainsi pu employer pour la mission du Lessouto les services de M. Lemue d'abord, de M. Frédoux (1) ensuite, et il n'aurait pas envoyé M. Pfrimmer (2) fonder à Mamusa, dans un clan mélangé de Korannas et de Béchuanas, une station sans avenir aucun. Le Comité commit l'erreur de diviser des forces déjà trop restreintes, parce qu'il n'avait malheureusement pas compris à ce moment la véritable importance de la mission du Lessouto, ni l'avenir qui lui était réservé.

(1) Jean Frédoux, né en 1823 aux Bérangers (Gironde), partit de Paris en 1845 et fut placé comme missionnaire à Mothito, au Béchuanaland. Il y mourut d'une façon tragique en 1866. Sa mort amena la cession de Mothito à la Société de Londres.

(2) Jean-Auguste Pfrimmer, né en 1814 à Strasbourg, partit de Paris en 1840 et fonda au nord du Vaal la station de Mamusa. Il ne resta que quelques années au Sud de l'Afrique et mourut en 1886 à Misserghin (Algérie).

IV

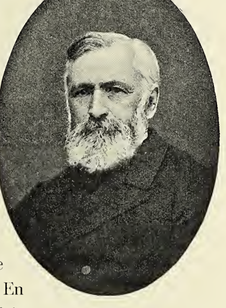
ÉPREUVES DE LA MISSION. RECUL DU CHRISTIANISME (1848-1854)

L'année 1848 fut pour le Lessouto le commencement d'une ère de troubles et de guerres qui devaient durer vingt ans entiers. Pour la mission elle marque plus qu'un arrêt, un recul, presque un désastre.

En France, pour la première fois, un déficit, peu important d'ailleurs, avait été constaté dans les finances de la Société. Sous le coup d'une sorte de panique, on décida à la fois la fermeture de la Maison des Missions, le renvoi dans leurs foyers des sept élèves qui s'y trouvaient en cours d'études, et l'abandon des trois nouvelles stations (Cana, Hébron, Hermon) que l'on venait de fonder au Lessouto. Pour justifier des mesures aussi draconiennes, il aurait fallu des raisons majeures qu'il est impossible aujourd'hui de découvrir. La décision avait été prise avant la révolution de Février ; celle-ci n'y était donc pour rien, sinon peut-être qu'on avait pressenti d'avance l'ébranlement universel qu'elle allait produire. Malgré le boni considérable qu'on put constater, à la fin de l'exercice financier de 1848, dans les caisses de la Société, rien ne fut changé aux décisions prises. Non seulement la mission du Lessouto devait renoncer aux trois stations qu'elle venait de fonder et qui étaient pourtant si nécessaires, mais son avenir, son existence même, étaient compromis puisqu'on ne pourrait plus lui envoyer de nouvelles recrues. Les élèves étaient partis pour ne plus revenir. Aucun coup plus sensible n'aurait pu atteindre la mission ; au moment même où elle allait avoir le plus besoin du secours de la France, on l'abandonnait presque à ses propres ressources.

Ce n'est qu'en 1850, donc deux ans plus tard, qu'on fit enfin

partir de Paris un nouveau missionnaire, M. Jousse(1), et encore était-ce à destination, non pas du Lessouto, mais de Mothito ! Il devait se passer ensuite sept longues années jusqu'à un nouveau départ, celui de M. Coillard. Pendant douze ans, le Lessouto ne reçut pas de renforts. Cette situation sans précédent explique le découragement qui insensiblement devait s'emparer des missionnaires, déjà suffisamment éprouvés par les difficultés locales, et le manque de succès des années suivantes.


Th. Jousse (1823-1890).

En Afrique aussi, les événements avaient pris une gravité imprévue. L'exode des Boers avait commencé à produire ses conséquences. D'autres causes de troubles étaient venues s'y ajouter. Depuis 1846, la Colonie du Cap était en guerre avec les Cafres. Au nord de l'Orange la situation devenait menaçante. En 1845 déjà, le gouverneur du Cap, Sir P. Maitland, avait dû placer un résident à Bloemfontein pour empêcher des conflits armés entre les émigrants et les indigènes. Le major Warden avait là une position assez délicate et mal définie ; il jouissait cependant d'une autorité morale que tous, noirs et blancs, respectaient encore. Elle lui avait permis, en 1847, de rétablir de bons rapports entre Moshesh et Sékonyèla. Peut-être était-ce un gage de paix pour l'avenir.

Mais la politique anglaise allait changer subitement à l'arrivée

(1) Théophile Jousse, né à Saint-Nazaire (Charente-Inférieure) en 1823, partit de Paris en 1850 pour aller rejoindre M. Frédoux à Mothito. En 1855, il venait au Lessouto prendre à Thaba-Bossiou la succession de M. Casalis. Il y resta jusqu'à son retour en 1882. Il est mort à Menton en 1890.

d'un nouveau gouverneur, Sir Harry Smith. Populaire auprès des émigrants boers, aux côtés desquels il avait combattu les Cafres en 1835, désireux à la fois de leur être utile et de leur faire accepter la suzeraineté de l'Angleterre, il crut qu'il lui serait facile de réaliser ses plans, et, sans hésiter, dès le commencement de 1848, il passa l'Orange, rencontra Moshesh à Winburg (1) et réussit à obtenir du chef des Bassoutos l'approbation de tous ses projets. Moshesh ne put pas, c'est évident, comprendre tout ce qu'on lui voulait. Du reste, Sir H. Smith ne lui laissa pas le temps de la réflexion. Une conversation de quelques minutes, et tout fut réglé.

Le gouverneur proclame, dès le 3 février, la souveraineté de l'Angleterre sur tout le pays situé entre l'Orange et le Vaal. La protection de la Reine s'étendra sur tous les habitants ; noirs et blancs seront ses enfants. Sir H. Smith ne comprend pas les difficultés pratiques auxquelles l'exécution de son plan doit nécessairement se heurter, et ne prévoit pas les impasses où il va se voir acculé. Il croit que son prestige personnel lui permettra de tout arranger. Il est vite détrompé. Les Boers, en qui il croit pouvoir se confier, se soulèvent dès qu'il a le dos tourné ; Prétorius (2), à la tête d'un « commando » boer, chasse de Bloemfontein le major Warden. Tout n'est plus que confusion. Sir H. Smith revient à la hâte, avec des troupes cette fois, bat les Boers à Boomplatz (3) et rétablit le pouvoir anglais dans la « Souveraineté de l'Orange » (4). Prétorius et ses partisans se retirent au delà du Vaal.

La politique du gouverneur peut maintenant se développer librement. Elle consiste en gros en ceci : établir entre les blancs immigrés

(1) Le plus ancien village des Boers, au nord de l'Orange, où un magistrat colonial était établi.

(2) Andries Prétorius, établi d'abord à Natal puis au Transvaal, où il devint après 1848 commandant général des émigrants, a été pendant des années le vrai chef des Boers.

(3) A mi-chemin entre le fleuve O ange et Bloemfontein.

(4) En anglais « Orange River Sovereignty », le nom officiel du pays qui devait devenir en 1854 l'État libre de l'Orange et en 1901 la Colonie de l'Orange.

et les tribus indigènes une limite bien définie. Les blancs seront sous la juridiction directe du résident anglais, les indigènes sous celle de leurs chefs ; ces derniers seront, au fond, des vassaux de la couronne anglaise. En réalité, leur position exacte n'a jamais été bien définie et Moshesh ne s'est jamais considéré comme un sujet de la Reine.

Le résident a l'ordre de respecter les justes droits des uns et des autres. Mais comment le fera-t-il ? Moshesh a été en 1843, dans un traité qui n'a jamais été abrogé, reconnu maître d'un vaste territoire qui forme le bon tiers au moins de la « Souveraineté de l'Orange ». Un certain nombre d'émigrants boers se sont établis sur ses terres. Comment s'arranger pour faire justice aux droits réels ou supposés des deux parties ? Comment faire pour ne pas froisser les intérêts des uns ou des autres ? La justice, qu'on voulait d'abord suivre, reste bientôt à l'arrière-plan. Il eût été vraiment trop long et trop difficile de décider par une enquête sérieuse de quel côté était le bon droit ; d'ailleurs cela eût par trop risqué de nuire aux intérêts des Européens. On tracera donc la ligne de démarcation entre blancs et noirs sans tenir compte de la justice stricte et de l'histoire du pays, mais uniquement de la situation respective des uns et des autres telle qu'elle était à ce moment. On considérera comme propriétaires de leurs fermes tous les Boers qui pourront prouver les avoir occupées, ou avoir acquis des droits à leur possession, avant le 3 février 1848, date de la proclamation de Sir H. Smith. On n'essaiera pas même de se demander si les Boers y ont vraiment des droits. Pourquoi le ferait-on ? En pays colonial, les droits des blancs ne sont-ils pas toujours et partout supérieurs ? Ceux des indigènes, si on leur en concède, ne viennent qu'en seconde ligne. Par les limites qui vont être faites, les Bassoutos sont d'emblée certains de garder une partie considérable de leur territoire.

Ce qui, pour Moshesh, complique encore la situation, c'est la présence des petits chefs étrangers, comme Moroké, qu'il a reçus dans

son pays. Il les considère comme des vassaux ou des quasi-vassaux établis sur ses terres ; eux, de leur côté, se déclarent indépendants, et veulent se faire reconnaître propriétaires et souverains des territoires qu'ils occupent. Le résident anglais ne pourra pas les ignorer. Selon les instructions qu'il a reçues, il doit faire régner la paix entre les différentes tribus, empêcher les prises d'armes, au besoin même punir les récalcitrants.

Les premiers mois, il semble s'être donné honnêtement la peine de comprendre les questions. Peu à peu, sous l'influence de certaines personnes qui y voient leur intérêt, il prend de plus en plus ouvertement parti contre Moshesh en faveur des petits chefs ; il les engage à se liguer ensemble contre Moshesh et Molétsané, chef des Bataungs. Sans aucun droit, et sans avoir institué aucune enquête, il déclare arbitrairement qu'ils sont indépendants de Moshesh. Au lieu de s'efforcer, comme c'était son devoir, de mettre fin à la guerre qui avait éclaté entre Moshesh et Sékonyèla, il pousse celui-ci à de nouvelles provocations qui ramèneront les troubles. Il se sert de lui et de ses alliés, les Korannas, pour exercer sur Moshesh une pression qui doit enfin le forcer à accepter en 1849 la fameuse « frontière de Warden », c'est-à-dire la limite que le major Warden a fixée arbitrairement entre les Bassoutos et les Boers. Cette frontière enlève à Moshesh un vaste territoire où résident plusieurs milliers de ses sujets et jusqu'à nos deux stations de Beerséba et Hébron ; mais au moins les Boers peuvent ainsi conserver toutes leurs fermes.

Les Bassoutos se soumettent pour le moment, mais l'amertume au cœur ; quand l'occasion favorable se présentera, et cela ne va pas tarder, ils prouveront au major Warden ce qu'ils sont en réalité : des hommes sachant se battre, et non pas les ennemis méprisables qu'il a affecté de voir en eux.

Pour bien juger cette absurde et coupable politique, il faut suivre dans les *Basutoland Records* les différents incidents qui en mar-

quent la marche. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails. Il suffit de dire qu'en moins d'un an, une réaction formidable contre le protectorat anglais avait éclaté d'un bout à l'autre du pays. Blancs et noirs en avaient également assez. Moshesh, qui l'avait demandé, et voyait dans ce protectorat la seule sécurité possible pour lui et pour sa tribu contre les agressions des Boers, se trouvait dans une situation des plus pénibles. Par des concessions répétées, il avait essayé d'éviter une rupture ouverte qui l'eût fait l'ennemi de la Reine ; dans l'affaire de la « frontière de Warden », il avait même poussé ses concessions si loin que son peuple murmurait et risquait de se tourner contre lui. Il devait tenir compte de l'opinion de la tribu ; il ne pouvait rien faire contre elle. Ses fils, ses frères, ses conseillers, le blâmaient ouvertement, l'accusaient de trop céder. Ils ne comprenaient pas ce qu'il pouvait y avoir de sagesse et de prudence dans sa politique. Avec la masse du peuple, ils ne voyaient que leurs frontières envahies, leurs droits foulés aux pieds, leur pays coupé en morceaux et les fermiers définitivement maîtres d'une grande partie de leur territoire. Ce qui leur était peut-être encore plus pénible, c'était de voir des chefs vassaux comme Moroké, ou ennemis comme Sékonyèla, traités comme les égaux ou même les supérieurs de Moshesh (1). Des petits chefs de clan, sans importance aucune, se posaient en maîtres d'une partie du Lessouto, et leurs prétentions étaient considérées légitimes par le pouvoir anglais. Les Bassoutos ne comprenaient pas comment Moshesh se laissait ainsi faire, alors qu'il eût pu si facilement anéantir tous ces roitelets.

Les missionnaires français assistaient impuissants à des événements qui pouvaient amener la ruine de leur œuvre avec celle de la tribu. Ils avaient beau essayer d'expliquer la position vraie des affaires au résident anglais et à Sir H. Smith, s'efforcer de leur faire toucher du

(1) Dans un moment d'aberration, Sir H. Smith alla jusqu'à déclarer qu'il considérait Moroké comme le chef suprême (*Paramount Chief*) de toutes les tribus de la Souveraineté.

doigt les injustices qui se commettaient, les avertir du danger qu'ils couraient à pousser à bout un chef aussi puissant, on ne voulait pas les croire. On leur répondait que leur position même de missionnaires de Moshesh ne leur permettait pas de juger impartialement les choses, qu'ils s'exagéraient d'ailleurs la puissance de ce chef, laquelle s'effondrerait dès la première attaque dirigée contre lui.

Du côté des indigènes, leur position était encore plus pénible. Ils prêchaient la paix aux uns et aux autres. Ils s'efforçaient de faire comprendre et à Moshesh et à son peuple qu'il était nécessaire avant tout d'éviter une rupture ouverte avec l'Angleterre ; la ruine définitive du Lessouto pouvait en être la conséquence. On ne les écoutait pas ; on les accusait de prendre le parti des Anglais. Leur origine européenne les rendait suspects à la masse indigène. De leur côté, les Boers et les Anglais prétendaient que, sans les missionnaires, Moshesh n'eût pas osé résister. Situation pénible s'il en fut ; on faisait d'eux la vraie cause de tout le mal. En lisant dans les *Basutoland Records* les nombreux documents de cette époque troublée, on peut se rendre compte de tout ce qu'ils ont travaillé, peiné, souffert, exposés aux pires calomnies et à d'incessantes insultes.

Les guerres indigènes avaient recommencé dès 1848, avec leur cortège de misères et de désordres. Sékonyèla, le chef des Batlokoas, avait, après vingt ans de paix, attaqué Moshesh. Celui-ci, à bout de patience, fondit en 1849 sur son adversaire et lui enleva une grande partie de son bétail. Les missionnaires désapprouvaient ces représailles, soit au point de vue de l'idéalisme chrétien, soit pour des raisons politiques ; ils craignaient qu'elles n'attirassent sur la tribu la vengeance de l'Angleterre. Ils eurent le tort de s'immiscer trop directement dans ces questions de politique indigène, voulurent se servir de leur autorité spirituelle là où celle-ci n'avait pas à intervenir, et défendirent à leurs fidèles, sous peine de censure ecclésiastique, de prendre part à une guerre qu'ils désapprouvaient. Ils décidèrent

d'exercer la discipline contre tous les chrétiens qui avaient enlevé du bétail à l'ennemi et refusaient de le rendre. Cette intervention, dans des questions qui n'étaient pas de leur ressort, était une faute grave. Les missionnaires excédaient incontestablement leurs droits ; ils oubliaient que certains domaines sont exclusivement du ressort du pouvoir civil, et que le missionnaire, comme tout autre citoyen, doit rendre à César ce qui est à César.

Pour ne pas juger cependant plus sévèrement qu'il ne le faudrait une erreur qui a eu de si sérieuses conséquences, il faut se rappeler que partout les limites entre les deux domaines sont difficiles à définir, et que, dans un pays comme le Lessouto d'alors, elles l'étaient très spécialement. Les missionnaires étaient considérés volontiers comme les chefs des chrétiens ; et dans des stations comme Beerséba, et même jusqu'à un certain point Morija et Mékuatléng, ils jouissaient de droits particuliers qui appartiennent d'ordinaire au pouvoir civil. Certaines coutumes, que la tradition nationale autorisait et légitimait, leur paraissaient contraires à l'esprit de l'Évangile. Ils désapprouvaient, entre autres, le pillage et l'enlèvement du bétail, que le droit de la guerre avait toujours permis. Déjà en 1841, un chrétien avait été mis sous discipline à Mékuatléng pour un fait de ce genre, et cela n'avait provoqué aucune opposition. Mais ce qu'il était possible d'obtenir dans un cas isolé, et à l'occasion d'une expédition guerrière que le grand chef n'avait pas autorisée, il était dangereux et souverainement impolitique de vouloir l'imposer dans une guerre nationale aussi populaire que celle contre les Batlokoas, guerre provoquée d'ailleurs par Sékonyèla.

L'intervention des missionnaires était donc doublement malheureuse. En tout état de cause, il n'est pas possible de l'approuver ; dans les conditions où elle se produisait, on doit la blâmer encore davantage. Les missionnaires paraissaient prendre parti pour un ennemi particulièrement détesté. On leur en voulait d'ailleurs déjà d'avoir, à

l'occasion, abusé de leur pouvoir ecclésiastique. Les fils chrétiens de Moshesh, Molapo et Massoupa en tête, n'acceptaient qu'avec peine une autorité trop sévère et qui s'exerçait parfois un peu indiscrètement. Au lieu d'exagérer dans une crise pareille les rigueurs de la discipline, il eût plutôt fallu user de douceur et ne pas pousser trop loin les exigences de la loi chrétienne. A vouloir trop tendre la corde on finit par la rompre.

Les conséquences de cette faute ne devaient pas tarder à paraître au grand jour. Un grand nombre de chrétiens, les fils et les frères de Moshesh en tête, sortirent de l'Église, la plupart pour n'y jamais rentrer. Beaucoup d'entre eux étaient sans doute déjà à demi renégats ; ils étaient du moins sur le chemin qui mène à l'apostasie. Ils avaient naguère accepté le christianisme sans se rendre un compte exact de tout ce qu'il comportait ; l'enthousiasme des premiers jours avait disparu, le chemin étroit n'était pas pour leur plaire. Toutes les missions africaines ont fait de semblables expériences. Mais cela n'explique, et surtout n'excuse pas tout ; on doit déplorer que l'action des missionnaires ait donné un prétexte plausible à la défection et l'ait ainsi rendue plus dangereuse pour la cause du christianisme. Non seulement l'Église perdait de nombreux chrétiens, et parmi eux la plupart des chefs, la fleur de la jeunesse du pays, mais encore une rupture grave s'était produite entre elle et la tribu. Pour la première fois, depuis sa fondation, la mission n'était plus en accord avec la cause nationale.

Ce fut là un malheur presque irréparable. Il en est toujours resté quelque chose dans l'esprit des Bassoutos, des chefs surtout. La défection de 1849, à propos « des bœufs des Batlokoas », est une des pages néfastes de l'histoire de la mission. Elle en a longtemps souffert. Pour la station de Thaba-Bossiou surtout, ce fut presque un désastre. Le nombre de ses chrétiens, qui était en 1847 de 128, était tombé en 1855 au chiffre de 68. Tous n'avaient pas fait défection au

même moment; mais petit à petit les hésitants et les faibles avaient suivi le mouvement. En quelques mois la mission avait perdu une grande partie de ses meilleurs gains.

Cette crise si grave se produisait malheureusement au moment où, pour d'autres raisons, la mission était déjà considérablement affaiblie. Il avait fallu, pour obéir aux ordres du Comité, abandonner Cana, Hébron, Hermon. L'absence de M. Casalis, qu'on avait dû envoyer en France plaider la cause du Lessouto, était un malheur. Sa présence au Lessouto à ce moment-là aurait facilité bien des choses; son esprit si clair, si avisé, si prudent, eût pu rendre de grands services, éviter peut-être la faute qu'on venait de commettre.

Le prestige de la mission était grandement tombé, et les missionnaires eux-mêmes n'étaient pas sans se sentir atteints par le découragement général. La différence était vraiment trop grande entre ce qu'ils avaient espéré et la réaction païenne qui battait son plein.

Tout découragés qu'ils aient pu être, ils n'ont cependant jamais perdu complètement courage. Ils ont continué tranquillement et fidèlement leur travail, et, malgré les rancœurs et les chagrins, n'ont jamais cessé d'aider les Bassoutos et leurs chefs de leur influence et de leurs conseils. Ils n'ont rien perdu de leur amour et de leur sollicitude pour la nation dont ils avaient épousé la cause et à laquelle tant de liens les attachaient. Ils espéraient d'ailleurs que la crise serait passagère, que les églises leur resteraient fidèles dans leur grande majorité, et que la tribu elle-même ne tarderait pas à leur revenir.

Cependant l'horizon politique ne s'éclaircissait pas, bien au contraire; et les missionnaires se demandaient si le Lessouto pourrait sortir sain et sauf de la guerre qui se préparait. En 1851 eut lieu la première explosion. Le major Warden se décida à attaquer, avec des forces insuffisantes, le chef Molétsané, contre lequel il estimait avoir des griefs importants. C'était en même temps déclarer la guerre à Moshesh; celui-ci ne pouvait laisser écraser son vassal et allié. Le

30 juin la bataille s'engagea près de Mékuatléng. Les Bataungs, d'abord vaincus, virent bientôt arriver à leur aide les Bassoutos conduits par Létsié, Molapo et Mopéli (1). Les Barolongs de l'armée de Warden furent mis en déroute ; 150 d'entre eux furent tués à coups d'assagaies, ou précipités en bas des rochers à pic qui couronnent la colline de Viervoet. Le major Warden, battu et humilié, dut reprendre le chemin de Bloemfontein. Son autorité était désormais détruite ; la paix de la « Souveraineté » était à la merci de Moshesh. Mais celui-ci n'était pas homme à abuser de sa victoire. Elle lui permettait d'attendre tranquillement la suite des événements ; pour le moment il ne demandait rien de plus.

Les missionnaires firent de nouveau au gouvernement anglais des remontrances, qui, cette fois, furent écoutées. Sir H. Smith, dont la politique avait échoué en Cafrerie aussi bien qu'au nord de l'Orange, fut rappelé. Un nouveau gouverneur, Sir G. Cathcart, le remplaça ; c'était un soldat honnête et loyal, doublé d'un homme d'État de haute valeur. Il avait l'ordre de relever dans la « Souveraineté » le prestige bien entamé de l'Angleterre ; on verrait ensuite s'il ne valait pas mieux abandonner ce territoire qu'on n'avait pas su gouverner. Deux commissaires, MM. Hogge et Owen, furent envoyés pour étudier la situation et préparer la voie à Sir G. Cathcart.

Leur premier soin fut de mettre fin aux complications que l'intervention de Prétorius et des Boers du Transvaal était en train de causer. Il n'est pas sans intérêt de constater que c'est à l'occasion de la guerre entre le major Warden et les Bassoutos que fut conclue, en

---

(1) Mopéli, frère de Moshesh, a joué un rôle considérable dans l'histoire du pays. D'abord chrétien, il était lui aussi retombé dans la polygamie. Après la guerre de 1865-1868 entre les Bassoutos et l'État libre, il accepta l'autorité de cet État et fut établi dans une « location » à Witzies-Hoek, au nord-est du Lessouto. Il y est mort, il y a plus de dix ans. Il ne s'était jamais complètement détaché du christianisme et a eu sur son clan une excellente influence. Il fit en 1885 une véritable croisade contre l'eau-de-vie au Lessouto et contribua pour une grande part à la faire disparaître du pays.

1852, la fameuse convention de la Sand River, par laquelle l'Angleterre reconnaissait l'indépendance du Transvaal. Deux ans plus tard, la même cause amenait l'abandon de la « Souveraineté » par l'Angleterre et la fondation de l'État libre de l'Orange. Ces deux faits si importants dans l'histoire du Sud de l'Afrique sont la suite logique et la conséquence des événements dont le Lessouto était alors le théâtre.

Les commissaires entrèrent en pourparlers avec Moshesh. Il fallait l'amener à faire une soumission assez complète pour que l'Angleterre pût relever son prestige sans avoir besoin d'une nouvelle expédition. Deux questions importantes étaient à régler. D'abord celle de la compensation à payer par Moshesh pour le bétail qu'il avait enlevé aux Boers pendant les troubles des trois dernières années; Moshesh reconnut, en théorie du moins, ses obligations à cet égard et s'engagea à rendre le bétail enlevé. La question de la limite entre les Bassoutos et les blancs était plus épineuse; les commissaires, reconnaissant le tort fait à Moshesh, finirent par promettre de substituer à la frontière de Warden une limite plus équitable.

Mais les choses traînèrent en longueur. Moshesh ne mettait aucune hâte à rassembler le bétail promis; les commissaires, de leur côté, ne se pressaient pas de fixer les nouvelles frontières. Entre temps, Moshesh se trouva engagé dans une nouvelle guerre avec Sékonyèla; en 1852 ce dernier subit une nouvelle défaite qui, cette fois, fut décisive. Il ne dut de conserver la vie et la plus grande partie de son pays qu'à la modération et au sens politique du grand chef des Bassoutos, qui s'efforçait d'unir toutes les tribus sous son autorité. Il était de son intérêt bien entendu de ne pas pousser son ennemi à bout.

Dans l'intervalle, sir G. Cathcart avait obtenu la soumission des Cafres de la Colonie du Cap; il pouvait maintenant s'occuper des affaires du nord de l'Orange. En novembre 1852, il passait l'Orange à la tête d'une petite armée de 2.500 soldats anglais, et le 13 décembre

établissait son camp à Platberg, sur la rive droite du Calédon, à 20 kilomètres environ de Thaba-Bossiou. Le 15 décembre, Moshesh avait avec lui une importante entrevue. Le gouverneur parlait en maître et exigeait une soumission complète; les Bassoutos devaient en outre lui payer une amende de 10.000 têtes de bétail. On ne leur accordait que trois jours pour les rassembler. En vain Moshesh intercéda pour obtenir un plus long délai. Sir G. Cathcart n'écouta pas davantage les prières de MM. Casalis et Dyke qui avaient accompagné le chef à Platberg.

Le bétail demandé ne put être rassemblé en si peu de temps. Au jour fixé, Moshesh ne livra que 3.500 têtes. Le lendemain, fidèle aux termes de son ultimatum, le gouverneur passait le Calédon avec ses troupes; son but était d'humilier les Bassoutos et de prendre lui-même le bétail qu'ils n'avaient pas pu, ou voulu, lui amener. La bataille de Bérée, qui se livra le 20 décembre 1852, est un des faits importants de l'histoire du Sud de l'Afrique.

Le résultat faillit en être désastreux pour les troupes anglaises. Il s'en fallut de peu qu'elles n'essuyassent une défaite complète. Seul le sang-froid et la fermeté du général anglais lui permirent de sauver la situation. Le lendemain, ayant perdu 37 hommes, dont un officier, et n'ayant pu parvenir à Thaba-Bossiou, les troupes durent se retirer et repassèrent le Calédon. 2.000 ou 3.000 têtes de bétail étaient tout ce que cet engagement rapportait à sir G. Cathcart. Il avait pu se convaincre que le pouvoir de Moshesh était bien supérieur à ce qu'il avait imaginé. L'Angleterre n'avait rien à gagner à continuer une guerre qui pouvait être longue et coûteuse, et qui, d'ailleurs, ne rapporterait ni honneur ni avantage.

Moshesh, de son côté, s'il avait repoussé sans pertes sérieuses l'attaque de sir G. Cathcart, comprenait tout ce qu'il risquait de perdre si les hostilités devaient recommencer. La discipline des troupes anglaises avait fait une grande impression sur les Bassoutos; une partie

du peuple parlait déjà de se réfugier dans les montagnes. Fidèle à la ligne de conduite qu'il avait toujours suivie, Moshesh voulut, cette fois encore, essayer de la conciliation et obtenir la paix par une soumission, qui d'ailleurs ne lui coûterait rien. Il voyait bien que le général Cathcart serait trop heureux de se servir de la première occasion favorable pour conclure un accord dont il avait aussi besoin que Moshesh lui-même.

Le soir même du combat, après avoir pris l'avis de M. Casalis, Moshesh envoyait au général anglais une courte lettre de soumission; c'est, au dire de M. Theal, le document diplomatique le plus habile qu'on ait jamais écrit au Sud de l'Afrique. Sans se déclarer vaincu, sans faire aucune concession réelle, il permettait à son adversaire de se retirer avec honneur, et même, s'il le désirait, de se faire passer pour vainqueur. Sir G. Cathcart pouvait accepter ces conditions; ni lui, ni Moshesh, n'avaient été vaincus. Mais ce dernier avait obtenu, pour lui et son peuple, ce qu'il désirait avant tout, la paix avec l'Angleterre et le droit de se gouverner lui-même.

Sir G. Cathcart regagna avec ses troupes la Colonie du Cap, confiant en la bonne foi de Moshesh et sûr que celui-ci suivrait désormais une politique de paix. Il n'eut pas à le regretter. Moshesh avait promis de laisser à l'avenir les Boers tranquilles et de ne plus les considérer comme des ennemis. Il tint honorablement sa parole. A partir de la bataille de Bérée, la paix fut maintenue dans la « Souveraineté » entre les Bassoutos et les colons européens.

Mais l'Angleterre était dès lors bien décidée à se retirer du territoire situé au nord de l'Orange. Un commissaire spécial, Sir G. Clerk, y fut envoyé dès 1853 pour mettre cette décision à exécution. Le 11 mars 1854, après avoir, par une convention spéciale, le 23 février 1854, cédé aux colons établis dans le pays les droits de souveraineté de l'Angleterre, et reconnu formellement l'indépendance de l'État libre de l'Orange, Sir G. Clerk quittait Bloemfontein, emmenant avec lui les

magistrats anglais. Moshesh avait été à Bloemfontein prendre congé de lui et se rencontrer avec les membres du nouveau gouvernement. Il venait, dans une dernière campagne, de mettre fin définitivement au pouvoir de Sékonyèla et de conquérir le pays des Batlokoas. Désormais, à l'exception des Barolongs, toutes les tribus indigènes étaient unies sous son gouvernement. Personne ne contestait plus son autorité. La politique de Sir H. Smith et du major Warden avait échoué. Un Lessouto uni et compact se dressait à côté de la nouvelle république boer, et semblait assez fort pour maintenir contre elle ses droits et son intégrité.

Mais, pour le moment, tout était à la paix. Noirs et blancs ne demandaient qu'à vivre tranquillement chacun de son côté. La position était cependant bien différente à ce moment de ce qu'elle était en 1848, avant la malheureuse intervention de Sir H. Smith. Dorénavant, les habitants européens de l'Orange étaient unis en un État qui, faible alors, était destiné à croître en force et en richesse, et avec lequel Moshesh devait compter. D'ailleurs, l'Angleterre avait mis fin au traité conclu avec le chef mossouto en 1843 et s'était engagée à ne plus faire alliance avec lui; c'est du moins ce que semblait dire un des articles de la convention conclue à Bloemfontein. Par cette même convention, l'Angleterre permettait aux Boers d'acheter librement dans la Colonie du Cap les munitions et les armes dont ils pouvaient avoir besoin, et interdisait à ses marchands d'en vendre aux Bassoutos. Si, en cas d'un conflit entre Moshesh et les Bassoutos, le pouvoir anglais devait rester neutre, c'était là une neutralité toute à l'avantage de l'État libre. Comme le dit un proverbe sessouto, les blancs ne se condamnent pas entre eux. Le Lessouto devait en faire de nouveau l'expérience.

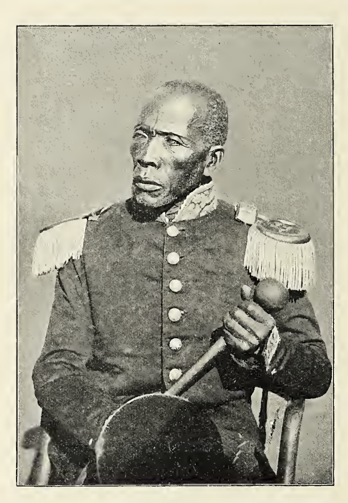
Qu'était devenue la mission pendant ces six années de troubles et de guerre? Nous avons déjà parlé de la réaction païenne qui, commencée en 1848, avait atteint son point culminant en 1849 par la

défection de tant de chrétiens. Nous avons dit quel coup douloureux avait été pour la mission tout entière l'ordre reçu de Paris d'abandonner les trois stations nouvellement fondées. Tout cela lui avait enlevé beaucoup de son prestige et compromettait gravement l'avenir. Et les événements qui se passaient de 1849 à 1852 n'étaient pas faits pour relever une Église humiliée et découragée, d'autant plus qu'on ne se sentait pas sûr de l'avenir, et que, jusqu'au lendemain de la bataille de Bérée, on pouvait toujours craindre une catastrophe qui eût mis fin à l'existence même de la tribu.

Il y avait non seulement un arrêt dans le développement jusqu'alors si remarquable de la mission, mais un vrai recul. Les chiffres sont là pour nous le montrer. A la fin de 1847, on comptait au Lessouto 1.216 communiants et 600 catéchumènes; en 1852, il n'y avait plus que 1.031 communiants et moins de 300 catéchumènes. Thaba-Bossiou, Morija avaient perdu un grand nombre de leurs chrétiens. Beerséba, qui avait 483 communiants en 1849, n'en possédait plus que 246 en 1852; ici, c'était l'émigration plutôt que la défection qui avait causé ce déchet. Le niveau de la vie chrétienne avait baissé partout; les vieux défauts et les anciennes habitudes reparaissaient à la surface. Nombre de ceux que l'on croyait réellement convertis ne l'avaient été, on le constatait aujourd'hui, que superficiellement. Tant que tout allait bien, ces chrétiens, soutenus par l'enthousiasme du premier jour et par l'influence de la mission, s'étaient conduits d'une manière digne de l'Évangile; au moment des difficultés et des premiers revers, ils retombaient sur eux-mêmes. C'est la réaction, trop naturelle, hélas! qui toujours, tôt ou tard, semble devoir suivre les périodes de conversions et de réveil. Il fallait s'y attendre. Elle prenait cependant les missionnaires par surprise. Ils avaient tant cru et espéré que tout continuerait à marcher aisément; ces chutes et ces défections les atteignaient d'autant plus et les faisaient cruellement souffrir.

Les missionnaires ne pouvaient en prendre leur parti. Ils s'exagé-

raient d'ailleurs le mal et voyaient volontiers une défection définitive là où il n'y avait, dans la plupart des cas, qu'une défaillance ou une chute momentanée dont on se relèverait plus tard, humilié sans doute, mais aussi plus fort. Quelques passages d'une lettre de M. Casalis qui venait, au commencement de 1851, de rentrer au Lessouto, montrent assez ce que les missionnaires ont dû souffrir :



David Massoupa.

« Le mardi matin (à Morija) nous fûmes réveillés en sursaut par un bruit affreux; des milliers de païens s'étaient rassemblés dans la ville de Létsié pour y célébrer, eux aussi, leur fête. Je croyais rêver. Les hurlements de cette multitude, l'écho lugubre de ces danses, réveillaient en moi des souvenirs navrants. C'était un horrible anachronisme. Après tant d'années de succès, nous étions donc revenus à ces jours de ténèbres et de lutte désespérée que nous croyions passés pour toujours. Hélas! le fait n'est que trop évident. Les passions politiques ont tourné la tête à ce peuple et lui ont fourni un prétexte plausible pour retourner à ses mœurs sauvages. »

La douleur de M. Casalis se comprend mieux encore si l'on songe que David Massoupa, son fils en la foi, un de ceux en qui il avait

eu naguère le plus de confiance, était l'instigateur et le boute-en-train de ces orgies païennes.

Il ne fallait pas cependant désespérer de l'avenir; abattus pour un temps, les missionnaires se sont bientôt relevés et ont recommencé la lutte. Ils ont eu, malgré tout, confiance en l'avenir. M. Arbousset écrivait en 1852 : « L'église de Morija est moins nombreuse qu'auparavant; elle est à la fois flétrie et découragée, mais c'est une église encore. » Et M. Maitin disait à son tour: « Je ne sais ce que le Seigneur nous réserve, mais je crois que, si l'orage des passions politiques vient à se calmer, une belle œuvre restera à faire au Lessouto. »



Le chef Molomo.

Quelque chose, vraiment, a disparu pour ne plus revenir. On ne verra plus au Lessouto la même fraîcheur et le même entrain chez les convertis. Ceux-ci sauront dorénavant que le mal est toujours là, que la chute est toujours possible. Ils comprendront mieux que le chrétien, quoique converti, n'est pas encore, en tout et partout, une nouvelle créature. Ils se feront trop aisément à cette pensée, accepteront trop facilement leur faiblesse et leur péché comme une chose toute naturelle. Et les missionnaires ne connaîtront plus, eux aussi, les joies des premières années. Ils n'auront plus la même belle et naïve confiance en l'avenir. Ils ne se réjouiront plus qu'en tremblant; à chaque nouvelle conversion, ils se demanderont avec angoisse si elle est sincère ; à chaque nouveau succès, ils se diront que peut-être il n'est que trompeur.

Le rêve de voir toute la tribu se tourner vers l'Évangile est dé-

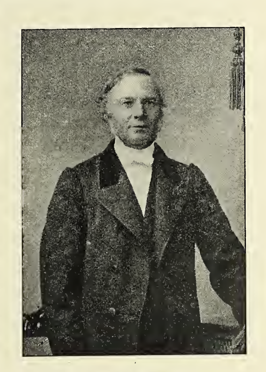
sormais fini. On ne peut plus espérer une conversion nationale. La plupart des chefs sont retournés à un paganisme pire que celui des anciens jours; ils croient servir ainsi leur popularité. Il faudra donc recommencer le travail missionnaire sur un nouveau plan, le reprendre en sous-œuvre, s'adresser aux individus plutôt qu'à l'ensemble, aux simples Bassoutos plutôt qu'aux grands chefs. C'est une méthode plus humble, plus pénible, moins rapide aussi, mais peut-être, en fin de compte, plus sûre et plus efficace.

D'ailleurs, si d'un côté tout était changé, si des ruines se montraient un peu partout, la mission n'avait perdu aucune de ses positions vraiment importantes. Elle était encore assez forte pour espérer regagner petit à petit une bonne partie de son influence et réparer ses brèches. Les vieilles stations subsistaient toutes; les auditoires avaient diminué, mais ils n'avaient pas fondu. Les églises n'étaient pas mortes. L'ancienne confiance entre la tribu et les missionnaires, ébranlée pour un temps, était en train de se rétablir. Les Bassoutos avaient vu les missionnaires rester fidèles à leur cause au moment du plus grand danger. Ils avaient traversé les mêmes épreuves, souffert les mêmes souffrances, et la joie de la délivrance finale avait été partagée par tous. L'opinion publique revenait aux missionnaires ; ils étaient encore, ils n'avaient au fond jamais cessé d'être « les pères de la nation ». On le vit bien lors de la grande réunion convoquée en 1853 à Thaba-Bossiou pour célébrer le vingtième anniversaire de la mission. Elle prouva que, malgré des malentendus passagers, l'alliance entre la tribu et la mission subsistait toujours, que nul ne songeait à la rompre.

Deux ans après cette importante assemblée, où il avait pu parler une fois encore à toute la nation, M. Casalis quittait le Lessouto pour rentrer, définitivement cette fois, en Europe. La mort de Mme Casalis l'avait abattu, les fatigues et les anxiétés constantes des dernières années l'avaient atteint dans sa santé. Le Comité de Paris venait d'ail-

leurs de l'appeler à prendre la succession de M. Grandpierre, et à rouvrir la Maison des Missions, fermée depuis 1848. M. Jousse dut venir de Mothito pour le remplacer à Thaba-Bossiou; en décembre 1854, il prenait possession de son nouveau poste. Quelques semaines après, M. Casalis disait un dernier adieu à ce peuple pour lequel il avait dépensé depuis vingt-deux ans le meilleur de lui-même et qu'il ne devait plus jamais revoir.

C'était une grande force qui disparaissait ainsi du Lessouto; en le perdant, la mission perdait une de ses colonnes. Il avait sur Moshesh une influence qu'aucun autre missionnaire n'a jamais possédée; et pendant les vingt et un ans de son ministère, il avait beaucoup fait pour rendre le chef favorable au christianisme. Il l'avait aidé à sauver son peuple des dangers qui l'avaient un moment menacé de la destruction. Il avait été son meilleur conseiller et, en quelque façon, son ministre des affaires étrangères. L'un des trois pionniers de la mission du Lessouto, dont il fut avec MM. Arbousset et Rolland le vrai fondateur, il avait contribué pour une grande part à guider sa marche et à former sa tradition. Il jouissait au Lessouto d'une très grande autorité. S'il le quittait au moment où la mission avait perdu sa première fraîcheur et subi un échec momentané, il savait qu'elle était fondée sur de fortes assises.



E. Casalis, directeur de la Maison des Missions (1855-1882)

Le Lessouto et la mission lui doivent beaucoup et, jusqu'à sa mort, il a continué à servir leur cause en Europe, soit par sa plume, soit surtout dans la direction générale de la Société des Missions. Les deux

beaux livres qu'il a publiés en 1859 et en 1882 (1) ont rendu le Lessouto populaire dans les Églises de France et lui ont attiré de nombreuses sympathies. Aussi le Lessouto ne l'a-t-il pas oublié; encore aujourd'hui on se souvient de « l'Homme aux petits yeux noirs » (Mahloana-matsoana), l'ami de Moshesh et des Bassoutos, le premier missionnaire de Thaba-Bossiou. Et l'œuvre qu'il a contribué pour une si grande part à fonder et à édifier restera longtemps encore, nous l'espérons, comme un monument de la grâce de Dieu, et une preuve que tant de travaux, de dévouement et de foi n'ont pas été vains.

---

(1) *Les Bassoutos* et *Mes Souvenirs.*

V

LA FIN DE LA PREMIÈRE GÉNÉRATION (1854-1860)

On avait pu croire un moment que la situation politique était devenue normale et les difficultés écartées, pour un temps au moins, par l'abandon de la « Souveraineté » et la création de l'État libre de l'Orange; on ne tarda pas à être désabusé. Deux États se trouvaient maintenant en présence au nord de l'Orange : la nouvelle république boer, encore faible et sans organisation, mais destinée à se fortifier rapidement, et le royaume indigène de Moshesh, auquel manquaient, comme à toutes les principautés de noirs, l'ordre et la tranquillité intérieure, que seule peut créer une administration civilisée.

Comment serait-il possible à deux pouvoirs si différemment constitués et placés l'un en face de l'autre, de rester longtemps en paix ? Et cela d'autant plus que les Boers, avec leur mépris instinctif de tout ce qui était indigène, ne pourraient jamais accepter de traiter avec les Bassoutos sur un pied d'égalité. Ils considéraient le Lessouto comme un territoire qui devait, un jour ou l'autre, leur revenir, et sur lequel, en tant que « race supérieure », ils avaient des droits. N'était-il pas, d'ailleurs, leur *hinterland* naturel ? Ne se trouvait-il pas dans leur « sphère d'influence » ? Les Bassoutos, de leur côté, ne pouvaient renoncer de gaieté de cœur à faire valoir leurs droits légitimes sur le vaste district que la « frontière de Warden » leur avait enlevé; ils n'acceptaient pas davantage d'être privés pour toujours de leurs territoires de chasse, dont ils se trouvaient séparés par les fermes des Boers.

La grosse question des limites n'avait pas été réglée. Sir G. Clerk, pressé de quitter l'Orange, avait réussi habilement à l'esquiver. Moshesh avait, il est vrai, touché le sujet lors de sa visite à Bloem-

fontein. Sir G. Clerk l'avait prié de n'en pas parler; le chef en avait conclu qu'aux yeux du gouvernement anglais la « frontière de Warden » n'existait plus. C'était d'ailleurs conforme à ce que les autorités lui avaient répété depuis 1851. Il considéra donc l'affaire comme réglée. Ainsi qu'il le disait plus tard, sir G. Clerk, en quittant le pays, avait emporté avec lui les limites imposées par le major Warden.

L'État libre était, naturellement, d'un tout autre avis. Il ne manquait pas, lui aussi, d'excellentes raisons pour soutenir son point de vue. Dans son idée, la « frontière de Warden », fixée en 1849, et jamais officiellement abrogée, existait de droit comme de fait. Sir G. Clerk se serait, d'ailleurs, disait-on, exprimé dans ce sens en réponse à une question du nouveau gouvernement.

Il y avait là entre les deux États une question difficile, dont il faudrait bien un jour chercher la solution. Mais, pour le moment, ni Moshesh ni les Boers ne désiraient la soulever. On restait ainsi dans un *statu quo* provisoire, dont chacun des deux intéressés s'efforçait de tirer le meilleur parti possible. Dans le territoire contesté, Boers et Bassoutos vivaient côte à côte ; des villages indigènes s'élevaient à peu de distance des fermes des colons. L'État libre exerçait sa juridiction sur les sujets européens; les Bassoutos se réclamaient de Moshesh. Une telle situation ne pouvait manquer de devenir à la longue intolérable aux blancs comme aux noirs. Le moment viendrait où l'une des deux races aurait à céder sa place à l'autre.

Jusque vers 1857, les rapports entre Moshesh et la République de l'Orange restèrent en somme corrects, sinon amicaux. Le premier président de l'État libre, M. J. Hoffman, était un ami personnel du chef et des missionnaires. Il ne resta que quelques mois au pouvoir; le parti anti-bassouto le força bientôt de démissionner. Mais, même sous son successeur, M. Boshof, les questions qui auraient pu diviser les deux États furent réglées paisiblement, grâce surtout à l'intervention personnelle du nouveau gouverneur du Cap, Sir Georges Grey.

La mission mit à profit ces quelques années de tranquillité pour regagner une partie du terrain perdu. Hébron avait été réoccupé déjà en 1851; en juin 1853, M. Dyke fondait la station d'Hermon. Il y avait ainsi huit stations missionnaires dans le Lessouto : Beerséba, Morija, Thaba-Bossiou, Bérée, Béthesda, Mékuatléng, Hébron et Hermon, dix en comptant Béthulie et Carmel. Malheureusement le poste de Cana, si nécessaire pourtant, n'avait pas été réoccupé; la mission n'avait aucun établissement dans le Haut-Lessouto, où le



Hermon : les deux anciennes chapelles.

pouvoir de Moshesh était désormais incontesté. Le long abandon d'un district si important était une lourde faute. On ne devait la réparer qu'en 1859.

L'œuvre religieuse avait commencé de se relever, plus rapidement même qu'on ne l'avait espéré. A Thaba-Bossiou, M. Jousse parlait des grands encouragements que lui donnait la reprise de la marche en avant; à Morija, c'est « une ère nouvelle » qui semble commencer. Il y avait, en effet, de quoi être reconnaissant. En 1857 déjà, Morija

avait regagné, et au delà, ce qu'on avait perdu; aidé par les 340 communiants de son église, M. Arbousset pouvait étendre et développer l'œuvre de l'évangélisation. Il avait fait un essai utile en établissant des écoles du soir dans quelques villages éloignés; c'étaient là les premiers commencements des futures annexes. Thaba-Bossiou se relevait plus lentement; l'émigration lui avait enlevé une assez grande partie de ses membres. On y comptait cependant 106 communiants en 1857.

Beerséba, très éprouvé par l'émigration, qui de 1850 à 1852 avait réduit d'un tiers au moins sa population, voyait ses habitants lui revenir. L'église recommençait à progresser; en 1857, elle comptait 406 communiants, moins cependant que dix ans auparavant. Partout dans la mission on constatait des progrès, mais bien peu sensibles encore. En 1857, la statistique générale accusait 1.381 communiants, soit 160 de plus qu'en 1847; il n'y avait, par contre, que 407 catéchumènes, soit un total de 1.788 chrétiens adultes, à peu près le même nombre qu'en 1847. En dix ans la mission n'avait pas augmenté; à peine avait-elle regagné ses positions.

Les missionnaires étaient d'ailleurs fatigués, et sous le poids d'un certain découragement. Ils avaient passé par de trop dures épreuves, et ne se sentaient pas suffisamment soutenus par la France. Depuis 1846, sauf M. Jousse venu de Mothito en 1854, ils n'avaient reçu aucune recrue nouvelle. La Maison des Missions, fermée depuis 1848, ne se rouvrait qu'en 1856; impossible donc d'attendre avant longtemps des renforts pourtant si nécessaires. D'autre part, le nombre des missionnaires, déjà trop restreint, avait diminué. M. Casalis était parti; M. Daumas allait, à son tour, prendre du repos en Europe; M. Schrumpf y rentrait définitivement. D'autres vieillissaient ou s'affaiblissaient.

Les vides se produisaient dans les rangs des missionnaires, et une lassitude trop compréhensible s'emparait d'eux, au moment même

où il eût fallu étendre l'œuvre et la poursuivre avec un nouvel entrain. Un fait, à cet égard, est significatif. En 1855, Sir G. Grey offrait à la mission une somme d'argent relativement considérable pour l'établissement d'une école normale et industrielle au Lessouto même. C'était ce qu'on avait décidé de faire en 1846. La Conférence accepta avec reconnaissance l'offre de Sir G. Grey, fit choix de la station d'Hermon comme siège de l'institution projetée et désigna M. Dyke pour en prendre la direction. Mais il en fut cette fois encore comme auparavant; l'école ne fut jamais commencée. Sir G. Grey, trouvant qu'on le faisait trop attendre, donna son argent à une société missionnaire de la Cafrerie. On avait ainsi laissé échapper une seconde fois l'occasion d'avoir une école normale. C'était d'autant plus regrettable qu'elle ne nous eût rien coûté comme frais d'établissement. La seule explication qu'on puisse trouver à ces atermoiements et à cette quasi-incapacité de prendre des décisions fermes et de les exécuter, c'est précisément cet état de dépression dont souffrait le corps missionnaire.

Cependant un nouvel orage était sur le point de fondre sur la mission. Les rapports entre Moshesh et les autorités de l'État libre étaient devenus insensiblement difficiles, puis franchement mauvais. Les Boers, estimant le moment favorable, commençaient à chicaner, et bientôt à expulser les Bassoutos qui se trouvaient en dehors de la « frontière de Warden ». L'État libre croyait avoir le droit de le faire. Dans ce territoire résidaient entre autres les clans importants de Lébénya (qui habitait près d'Hébron) et de Posholi, le propre frère de Moshesh. Ce dernier était décidé à ne pas se laisser faire. Il se mit à pratiquer sur une grande échelle les vols de bestiaux, pensant obliger ainsi les fermiers à quitter le pays; les Boers devaient le nourrir, disait-il, puisqu'ils lui enlevaient son territoire. Moshesh désapprouvait ces tracasseries et chercha, mais en vain, à y mettre fin. Il dut céder à la pression de l'opinion publique et laisser Posholi recommencer à enlever le bétail des Boers.

La situation devenait intenable ; une guerre seule pouvait y mettre fin. Des deux côtés on s'y préparait. L'explosion se produisit au commencement de 1858. Le président Boshof réclama de fortes compensations en faveur des fermiers ; Moshesh refusa d'obtempérer à son ultimatum. Le 22 mars 1858, l'État libre lui déclara la guerre. Les « commandos » boers devaient envahir le Lessouto de deux côtés à la fois. Moshesh avait donné l'ordre à ses capitaines de se retirer devant l'ennemi en se contentant de retarder sa marche. Il voulait livrer le combat décisif à Thaba-Bossiou même.

La station de Beerséba fut la première à souffrir. Les Boers l'attaquaient dès le 23 mars, le lendemain même du jour où la guerre avait été déclarée. Placée aux frontières du Lessouto, cette station était tout particulièrement exposée. Et ce qui rendait sa situation plus critique encore, c'était le malentendu qui régnait à son sujet. M. Rolland et ses gens se croyaient sous le gouvernement de Moshesh, et considéraient Beerséba comme faisant partie du Lessouto lui-même. Ils avaient de bonnes raisons pour cela. Quand, en 1849, le gouvernement anglais établissait la « frontière de Warden », il avait été expressément déclaré que Beerséba faisait toujours partie du territoire de Moshesh. D'ailleurs, à partir de 1854, l'État libre n'avait jamais essayé de faire acte d'autorité sur le territoire de la station. Il prétendait cependant, en 1858, que Beerséba se trouvait dans ses limites ; et le président Boshof donna l'ordre d'en désarmer les habitants avant d'entrer au Lessouto. S'ils refusaient de livrer leurs armes, le chef de l'expédition devait les prendre par la force.

Ni M. Rolland ni les habitants de Beerséba ne savaient que la guerre avait été déclarée. Le 23 avril, les Boers cernèrent la station et exigèrent le désarmement immédiat des indigènes. Quelques minutes seulement furent accordées à M. Rolland pour rassembler leurs armes entre ses mains. Sans lui laisser le temps nécessaire, les Boers ouvrirent le feu et tuèrent un certain nombre de gens désar-

més. Les huttes furent incendiées, le bétail enlevé, la population entière emmenée prisonnière. M. Rolland lui-même fut interné dans le village voisin de Smithfield. L'église et les bâtiments occupés par la famille missionnaire furent respectés. La guerre avait ainsi commencé par la destruction d'une des stations missionnaires les plus prospères du Sud de l'Afrique. L'œuvre que M. et Mme Rolland avaient



Incendie de la station de Beerséba par les Boers en 1858 (1).

poursuivie pendant vingt-trois ans avec tant d'énergie, de foi et de persévérance, était détruite, ou peu s'en faut. Beerséba ne s'est jamais relevé de ce lamentable désastre.

Les « commandos » boers continuèrent leur route vers le Lessouto. Le 28 avril ils arrivaient devant Morija : M. Arbousset venait seule-

(1) Fac-similé d'un dessin fait par un missionnaire et publié dans le *Journal des Missions* de juin 1858.

ment d'y rentrer au retour d'un voyage au Cap. Létsié, après un simulacre de combat, se replia sur Thaba-Bossiou. M. Arbousset jugea plus prudent pour lui et sa famille de quitter la station et de se réfugier sur la montagne. Les Boers étaient extrêmement excités contre lui et auraient pu lui faire un mauvais parti. Ils incendièrent du moins sa maison, pillèrent ses livres et vendirent ses meubles aux enchères! Pour justifier leur conduite, ils prétendaient que M. Arbousset avait fait le coup de feu contre eux. C'était une accusation fausse et mensongère. Le vaste temple, qu'on venait d'inaugurer au mois de janvier, fut épargné; mais les portes en furent brisées et la chaire saccagée. La famille Maeder (1), par contre, ne fut pas inquiétée. Morija subissait ainsi le même sort que Beerséba; les Boers semblaient faire la guerre à la mission autant qu'à Moshesh lui-même. La famille Arbousset, réfugiée dans les montagnes, dut se retirer sur Béthesda; elle n'y arriva qu'après une semaine de marche pénible; on était en hiver et la neige couvrait les chemins.

Quelques jours plus tard, le 6 mai, les Boers se présentaient devant Thaba-Bossiou. Moshesh y avait rassemblé ses guerriers pour leur livrer bataille. La seule vue des rochers inaccessibles qui couronnent la montagne suffit à décourager les fermiers. De graves nouvelles leur étaient d'ailleurs parvenues. Au moment même où ils incendiaient Morija, des troupes de Bassoutos avaient envahi les districts de Winburg et du Calédon; les fermes avaient été détruites, le bétail enlevé. Toute une partie de l'État libre était dévastée. Le « commando » boer se débanda, chacun voulant aller protéger sa ferme et sa famille. C'était, en fait, s'avouer vaincu, avant même d'avoir vraiment combattu. L'État libre était à bout de forces ; le président Boshof proposa à Moshesh de traiter. Le chef y consentit.

Il eût pu, s'il l'avait voulu et se fût senti libre de le faire, obliger

(1) Depuis quelques années, M. Maeder était à Morija l'aide de M. Arbousset.

l'État libre à lui accorder toutes les concessions réclamées par son peuple. Mais ce ne fut jamais sa politique de pousser un adversaire à bout. Il craignait d'ailleurs, et non sans raison, de s'attirer, s'il avait l'air d'abuser de sa victoire, le déplaisir du gouvernement anglais. Sir G. Grey avait offert sa médiation ; Moshesh ne pouvait la refuser sans danger.

Après de longs pourparlers, un traité de paix fut signé à Aliwal le 29 septembre. Sir G. Grey, qui l'avait préparé, et pour ainsi dire imposé, se trouvait dans une situation délicate. Personnellement, il était désireux de rendre justice aux Bassoutos ; mais il lui était difficile de leur accorder tout ce à quoi ils avaient droit. Le prestige des Européens en eût trop souffert ; cela eût pu faire du tort à la Colonie du Cap elle-même. D'ailleurs, les fermiers boers qu'il aurait fallu déplacer pour rendre à Moshesh son pays, avaient reçu leurs fermes de l'Angleterre elle-même, à l'époque où le major Warden gouvernait la « Souveraineté ». Il était impossible à un gouverneur anglais de n'en pas tenir compte. Il fit donc, comme il était à prévoir, une cote mal taillée. La « frontière de Warden » fut rectifiée à l'avantage des Bassoutos et une partie du territoire contesté entre l'Orange et le Calédon rendue à Moshesh. Sur la rive droite du Calédon l'ancienne limite était maintenue. Le territoire de Beerséba était cédé définitivement à l'État libre. La propriété d'une ferme de 6.000 « morgen » (1) entourant la station était reconnue à notre Société ; elle pouvait soit la vendre, soit y continuer une œuvre missionnaire, sous la souveraineté de l'État libre.

Moshesh dut, par respect pour Sir G. Grey, accepter un traité qui lui rendait une partie du territoire auquel il avait droit et l'obligeait à céder définitivement le reste aux Boers. Il ne faut pas s'étonner si un sentiment d'amertume est resté dans son cœur. Chaque fois qu'un

(1) Un « morgen » sud-africain équivaut à un peu moins d'un hectare français.

gouverneur anglais intervenait soi-disant en sa faveur, il lui fallait toujours finir par sacrifier un lambeau de son pays. Il signa, mais à contre-cœur. Au fond, ce n'était qu'une trêve; Moshesh et les Boers savaient, chacun de son côté, qu'il faudrait tôt ou tard vider la querelle jusqu'au fond et décider qui l'emporterait définitivement.

Pour la mission, le résultat le plus clair de la guerre était la ruine



Aliwal-North.

de Beerséba. Malgré les difficultés qu'on prévoyait, on se décida à maintenir la station sur son ancien emplacement. Mais il lui était désormais impossible de se développer. Soumise aux lois de l'État libre, trop étroite pour contenir sa population, elle ne devait plus être que l'ombre d'elle-même. La Conférence eût préféré la reformer ailleurs en plein Lessouto. M. Rolland était d'un autre avis; on eut égard à ses vœux. Ce fut probablement une erreur. Comme Béthulie et

Carmel, Beerséba ne pouvait être dorénavant qu'une station de second ordre, sans avenir et sans expansion possible. Du reste, M. Rolland, fatigué et vieilli avant l'âge, n'avait plus la force de recommencer son œuvre et de lui donner l'impulsion vigoureuse qui seule eût pu lui rendre la prospérité.

Hébron se trouvait également dans le territoire cédé aux Boers; la station dut être transportée à quelques kilomètres plus loin, en deçà de la frontière de Moshesh. Elle ne devait malheureusement s'y maintenir que pendant quelques années.



T. Arbousset, pasteur à Saint-Sauvant (1867-1877)

Des autres stations, celle de Morija seule avait réellement souffert. Son presbytère incendié, son temple profané, le village dévasté, le troupeau dispersé, momentanément au moins, voilà à quoi semblaient aboutir vingt-cinq années de travaux infatigables et d'un dévouement à toute épreuve. M. Arbousset avait reçu un coup dont il ne s'est jamais complètement relevé. Une vieille fatigue, accumulée depuis des années, se faisait de plus en plus sentir. Il n'avait plus la force de recommencer sa carrière et de relever son œuvre. Il comprit que le moment était venu pour lui de se retirer et de céder la place à un homme plus fort et plus jeune. En 1860, M. Arbousset reprenait le chemin de l'Europe. Avant son départ il avait eu la joie de saluer son successeur, M. Mabille; il savait qu'il laissait son œuvre en bonnes mains. Une nouvelle épreuve l'attendait avant même d'arriver en Europe; le vaisseau qui le portait fit naufrage sur les côtes de l'Angleterre; ce naufrage coûta la vie à Mme Arbousset.

Le départ de M. Arbousset était une grande perte pour toute la mission. C'était un autre de ses pionniers, l'homme fort et courageux entre tous, qui s'en allait à son tour pour ne plus revenir. Avec Rolland et Casalis, peut-être même plus complètement que ceux-ci, il avait été le vrai fondateur de la mission. Plus qu'aucun autre il l'avait poussée dans la voie où elle devait toujours marcher. Il s'était rendu compte dès les premiers jours de ce qu'il fallait faire, avait compris les besoins du Lessouto, pénétré le caractère de ses habitants. Il avait eu l'intuition nette de ce que, bien conduits, ils pourraient devenir, du parti qu'on pouvait tirer pour l'évangélisation du pays d'un emploi judicieux des forces indigènes. Il a été, en cela comme en d'autres domaines, le vrai prédécesseur de la seconde génération, il lui a indiqué la voie qu'elle devait suivre. Il a donné à sa station une impulsion qu'elle n'a jamais perdue. Si Morija est devenu ce qu'il est aujourd'hui, c'est à M. Arbousset qu'on le doit avant tout. Il est un de ceux dont notre mission a le plus droit d'être fière. Son souvenir doit être jalousement conservé parmi nous. Les Bassoutos ne l'ont point oublié ; son nom est encore populaire dans tout le pays.

Son départ marque une date importante dans notre histoire. Avec lui c'est la première génération missionnaire qui disparaît de la scène, c'est tout un ordre de choses qui finit. Une nouvelle période va commencer ; de nouvelles méthodes seront employées ; les missionnaires de la première heure ont achevé leur tâche. M. Casalis est parti le premier en 1855, M. Schrumpf l'a suivi en 1857, en 1860 M. Arbousset quitte à son tour le Lessouto. De ceux qui restent, M. Rolland a perdu le meilleur de ses forces ; M. Daumas, qui revient d'Europe, MM. Lemue, Maitin, Keck, Cochet et Dyke sont bien encore là, mais ils n'ont jamais joué un rôle de premier plan. M. Jousse, un nouvel arrivant, doit être plutôt rangé, avec M. Coillard, au nombre des missionnaires de la seconde génération.

M. Pellissier, un des tout premiers, un de ceux dont le nom a été le plus souvent prononcé dans les premiers chapitres de cette histoire, est encore à la tête de sa grande station de Béthulie. Moins que d'autres, semble-t-il, elle a été touchée par les troubles politiques. A en juger par la statistique, elle est encore florissante. En 1847 elle avait 194 communiants; elle en compte 280 en 1852, 224 en 1855, 222 enfin en 1860. Et cependant, plus qu'aucune autre station, Béthulie devait souffrir du grand changement produit au nord de l'Orange par les événements de 1852 à 1858. Les fermes boers l'enserrent de plus en plus étroitement; l'État libre en a reconnu la propriété au chef Lephoi; il sera plus facile ainsi de s'emparer de son territoire. M. Pellissier assiste à la ruine, lente d'abord, rapide ensuite, de sa station. L'État libre reconnaît, il est vrai, à notre Société la propriété d'une ferme de 10.000 « morgen ». La station, semble-t-il, aurait pu être sauvée. Mais, sans qu'il soit possible aujourd'hui d'en savoir exactement la raison, ni de faire le partage des responsabilités, en 1862 déjà, Béthulie a cessé d'exister.

La station elle-même est devenue un village boer; les indigènes se sont dispersés, quelques-uns se sont réfugiés au Lessouto, les autres ont trouvé du travail chez les fermiers. La Société n'obtient qu'un dédommagement pécuniaire. M. Pellissier continue de maintenir à Béthulie même, sous sa responsabilité propre et indépendamment de la Société, une petite œuvre missionnaire. On n'y compte plus, en 1862, que 44 communiants. Après la mort de M. Pellissier, en 1866, Béthulie, si florissante jadis, n'est plus qu'une annexe lointaine de la mission du Lessouto.

Un voile de tristesse semble peser sur ces dernières années; l'horizon est terne et morne. Un rayon lumineux l'éclaire cependant. En 1858 arrive enfin un nouveau missionnaire, M. Coillard (1). C'est

(1) François Coillard, né à Asnières-lès-Bourges (Cher) en 1834, partit de Paris en 1857; il fut

un encouragement pour tous. Sa présence, celle de M. Keck, de retour de Wellington, permettent la reprise de la politique d'expansion abandonnée depuis des années. On décide de fonder deux nouvelles stations. M. Keck est chargé d'établir celle de Maboulèla, non loin de Mékuatléng, chez le chef Mopéli. M. Coillard entreprendra la création de celle de Léribé, la résidence de Molapo, fils de Moshesh, renégat depuis dix ans. La mission reprenait pied, définitivement cette fois, dans le Haut-Lessouto. On faisait ainsi un grand pas en avant. C'était comme l'aurore de jours meilleurs. L'année suivante, de nouvelles recrues, en nombre suffisant, allaient arriver; une période de progrès et d'expansion était à la veille de s'ouvrir. Un sang jeune et vigoureux devait ramener à la mission l'énergie qui commençait à lui faire défaut.

Si les missionnaires de la seconde génération ont pu donner une nouvelle impulsion à une œuvre qui semblait arrêtée, s'ils ont pu l'aiguiller vers de plus belles destinées, ils l'ont dû aux travaux, au zèle, à la sagesse de ceux qui les avaient précédés dans la tâche. Nous aurions voulu mieux retracer leur activité si grande et si bénie. Pendant quinze années elle s'est exercée dans la paix et la prospérité; à partir de 1848 les guerres, les désastres, les défections l'ont entravée sans cependant la détruire. Le fondement que les pionniers avaient bâti était assez solide pour résister à tous les assauts. Les nouveaux arrivants pouvaient continuer à élever sur ces fortes bases l'édifice commencé. Le travail de MM. Rolland, Arbousset, Casalis et de tous leurs collègues n'avait pas été vain.

Et l'esprit des pionniers a été celui de leurs successeurs. La mission

---

placé en 1859 à Léribé. Il dirigea en 1877 l'expédition envoyée pour fonder une mission dans le pays des Banyaïs. On sait comment cette expédition fut l'origine de la mission du Zambèze. En 1883, M. Coillard quittait définitivement le Lessouto pour se rendre dans son nouveau champ de travail. Il y mourait à Léaluyi en 1904. La mission du Zambèze est la grande œuvre de sa vie; c'est là qu'il a pu donner toute sa mesure. Au Lessouto les circonstances ne lui ont jamais permis de jouer un rôle de premier ordre.

est restée nationale, au meilleur sens du mot. L'idéalisme des premières années n'a jamais disparu; la direction large et généreuse imprimée dès l'origine à la mission du Lessouto a toujours été maintenue. D'autre part, la haute conception que les premiers missionnaires avaient eue des exigences de la vie chrétienne n'a pas été abandonnée. Dès les premiers jours ils avaient été intransigeants sur ce point; toutes les coutumes qui leur paraissaient incompatibles avec le christianisme, ils les avaient sans hésitation dénoncées et interdites aux chrétiens. Ils n'ont pas voulu élargir la porte étroite qui mène au royaume des cieux. Cela explique pourquoi les progrès ont été si lents; cela explique aussi pourquoi, malgré tous les obstacles et au travers de tant de crises, ils ont été si durables. Pour se convertir, les Bassoutos devaient faire de réels, de très gros sacrifices. Il y avait là une garantie de sincérité et de solidité. On ne perd pas aisément ce qu'on a acquis au prix de grands efforts.


F. Coillard (1834-1904).

On peut se demander cependant si, dans certaines questions, les missionnaires de la première heure n'ont pas été un peu trop sévères, s'ils n'ont pas proscrit comme païennes certaines coutumes qui n'étaient peut-être que nationales. Ils ont en cela contribué à donner au christianisme des Bassoutos un caractère légal qui a ses dangers, et qui a fait parfois du mal.

Mais on ne peut que les admirer d'avoir maintenu si haut l'étendard du christianisme intégral. Et, en général, les règles qu'ils ont suivies étaient, l'avenir l'a prouvé, sagement conçues. En refusant si nettement de pactiser avec la polygamie, en relevant le mariage, la seule base sûre de la famille et de la société, ils ont rendu à l'Église et à la nation un service signalé. Par ces mesures, l'entrée de l'Église devenait difficile à la masse de la population : les missionnaires le savaient; mais, tout en regrettant cette nécessité, ils n'ont pas hésité; ils ont suivi sans défaillance la route où ils s'étaient engagés. Ils ont voulu non la quantité, mais la qualité; et, dès les premiers jours, ils ont repoussé franchement les accommodements et les compromis.

Dans ce domaine de la vie morale, le plus important pour une Église sortie du paganisme, mieux vaut pousser trop loin l'intransigeance chrétienne, que de laisser la porte ouverte à des coutumes dangereuses. Il faut rompre définitivement avec le paganisme, sous peine de le voir rentrer en vainqueur dans l'Église et amener sa ruine ou sa dégradation.

SECONDE PÉRIODE

(1860-1884)

AFFERMISSEMENT ET DÉVELOPPEMENT RÉGULIER

VI

L'ARRIVÉE DES NOUVEAUX MISSIONNAIRES
REPRISE DE LA MARCHE EN AVANT (1860-1866)

La mission du Lessouto avait vers 1859 un urgent besoin de renforts. La première génération des missionnaires finissait; les uns avaient repris le chemin de l'Europe, les autres vieillissaient et se sentaient fatigués et en partie découragés. De 1846 à 1858, un seul missionnaire, M. Jousse, avait été envoyé au Lessouto. C'était loin d'être suffisant. Le corps missionnaire était trop faible pour soutenir le poids d'une œuvre aussi difficile.

D'ailleurs, à la reconstruction qui s'imposait, au travail de relèvement qu'il importait d'entreprendre, il fallait de nouveaux éléments, des hommes plus jeunes, enthousiastes, pleins de foi, en état de comprendre les besoins du moment et de pousser la mission dans la voie que les circonstances lui traçaient. La situation était changée; le Lessouto n'était plus ce qu'il était en 1833. On avait besoin aujourd'hui non plus de pionniers, mais d'organisateurs et d'éducateurs. Les Églises sorties du paganisme devaient être conduites, fortifiées, mises à même de remplir leur tâche. La situation nouvelle demandait des hommes nouveaux; une méthode nouvelle aussi devait remplacer l'ancienne qui avait fait son temps. Les hommes nécessaires à cette œuvre, Dieu les tenait en réserve; il les a envoyés au Sud de l'Afrique au moment voulu. La Maison des Missions, rouverte en 1856, sous la

direction de M. Casalis, pouvait maintenant les fournir. Les récits qu'ils avaient entendus de la bouche de M. Casalis, l'enthousiasme qu'il avait su leur inspirer, l'amour qu'il avait su leur inculquer pour le Lessouto et ses habitants, tout cela constituait pour eux la meilleure des préparations.

En 1858 déjà était arrivé M. Coillard, prémices de la seconde génération, futur pionnier de la mission du Zambèze. En 1860 et 1861 il était suivi de trois jeunes missionnaires, originaires tous trois du canton de Vaud, MM. A. Mabille (1), P. Germond (2) et F. Ellenberger (3). En 1862, un autre Suisse encore, M. L. Duvoisin (4), et M. E. Rolland (5), le fils du missionnaire de Beerséba, joignaient à leur tour la mission. Six recrues en quatre ans, c'était beaucoup, semble-t-il; et cependant le renfort était à peine suffisant. L'œuvre à faire eût réclamé plus d'ouvriers encore. La Maison des Missions pouvait en fournir deux de plus. Au lieu de les diriger sur le Lessouto, qui en avait besoin, on préféra les envoyer fonder en Chine une œuvre toute nouvelle; cet essai regrettable, qui devait si vite aboutir à un échec, fut un malheur pour le Lessouto. Deux bons ouvriers avaient été perdus pour lui.

---

(1) Adolphe Mabille, né à Baulmes (canton de Vaud, Suisse) en 1836, partit de Paris en 1859; il fut placé, dès son arrivée, à Morija. Il a dirigé cette station jusqu'à sa mort en 1894.

(2) Paul Germond, né à Yvonand (canton de Vaud, Suisse) en 1835, partit de Paris en 1859; il fut d'abord placé à Béthesda, puis fut chargé de fonder et de diriger la station de Thabana-Morèna. En 1895 il fut placé à Mafubé (Griqualand East). Il rentra définitivement en Europe en 1898. Il a depuis été envoyé en mission temporaire à Madagascar et au Congo. Il vit actuellement à Chailly-sur-Lausanne.

(3) Frédéric Ellenberger, né à Yverdon (canton de Vaud, Suisse) en 1835, partit de Paris en 1860; il succéda en 1862 à M. Germond comme missionnaire de Béthesda. En 1866 il fonda la station de Massitissi, où il est resté presque sans interruption jusqu'à sa retraite en 1905. Il vit actuellement à Steynsburg (Colonie du Cap).

(4) Louis Duvoisin, né à Payerne (canton de Vaud, Suisse) en 1835, partit de Paris en 1861; après avoir fait des stages temporaires dans diverses stations, il fut placé dès 1865 à Bérée comme auxiliaire de son beau-père, M. Maitin. Il y est mort en 1891.

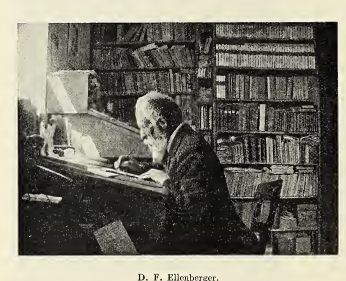
(5) Émile Rolland, né à Beerséba en 1836, arriva au Lessouto en 1862. Il fut d'abord collaborateur de son père à Poortjé (Nouvelle Beerséba). En 1866 il en fut chassé par les Boers. En 1869 il fut placé à Hermon. Il quitta la mission en 1872 pour accepter une place dans l'administration du Lessouto. Il y fut pendant quelques années inspecteur scolaire. Il vit actuellement à Durban.

Les missionnaires qui arrivaient en 1860 au Sud de l'Afrique ne devaient pas seulement renforcer les cadres de la mission et remplir les vides produits par les départs des ouvriers de la première heure. C'était un élément nouveau qui avec eux faisait son entrée dans la mission du Lessouto; MM. Mabille, Germond et leurs compagnons apportaient un esprit et des méthodes qui devaient renouveler l'œuvre tout entière. Jusqu'ici la France seule, ou à peu près, avait envoyé ses enfants dans le pays de Moshesh; les protestants de la Suisse française y entraient à leur tour. Ce fut là pour le Lessouto un avantage incontestable. L'alliance du chrétien français, enthousiaste. primesautier, plein d'entrain, et du Suisse romand, plus étroit parfois, mais souvent aussi plus ferme et plus tenace, allait donner à la mission un caractère très spécial.


Paul Germond.

Les quatre missionnaires suisses, qui devaient, chacun dans sa sphère, jouer un rôle important, appartenaient tous aux églises libres. Ils arrivaient ainsi avec une conception plus individualiste de l'Église, disposés à demander davantage de ses membres, à faire davantage appel à l'initiative des chrétiens. Ils étaient, par leur éducation même, habitués à considérer la vie chrétienne d'une façon plus étroite, mais aussi plus sérieuse. Les anciens missionnaires avaient été parfois tentés de confondre un peu trop l'Église avec la nation. Ce danger n'existait pas pour les nouveaux arrivants; il ne menacera plus jamais la mission.

Il y avait, par contre, un autre danger contre lequel il faudra se garer; celui de trop séparer l'Évangile de la vie nationale, de créer une Église qui ne fût pas suffisamment indigène. A ce danger les missionnaires de la seconde génération n'ont pas complètement échappé; pendant toute une période de leur activité, de 1872 à 1880, ils ont trop volontiers identifié la cause de l'Évangile avec celle de la civilisation européenne. Mais, même alors, ils ont su conserver les généreuses traditions des Arbousset et des Casalis, et maintenir l'alliance entre la mission française et la tribu, préparant ainsi les voies à la constitution d'une véritable Église nationale du Lessouto. Si la troisième génération missionnaire peut aujourd'hui travailler à la réalisation de ce plan, c'est à eux qu'elle le doit avant tout.



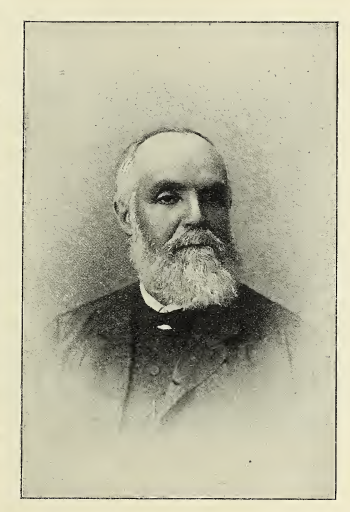
D. F. Ellenberger.

Sans vouloir accorder à un seul missionnaire une place trop spéciale (il eût été, d'ailleurs, le premier à s'y opposer), on peut cependant dire, sans aucune exagération, que la personnalité de M. Mabille domine toute cette seconde période. Il est le représentant le plus complet de sa génération. Son influence sur ses collègues, même ses aînés, comme sur les Bassoutos eux-mêmes, fut absolument unique. Il est, comme M. Dieterlen l'a si bien dit (1), l'homme que la Providence tenait en réserve pour pousser la mission du Lessouto vers de nouveaux horizons.

Les missionnaires qui venaient d'arriver au Lessouto se trouvaient

(1) *Adolphe Mabille*, page 56.

en présence d'une tâche particulièrement malaisée. La mission n'avançait plus; elle avait besoin, chacun le sentait, d'être réorganisée sur un plan différent. Il fallait la reprendre, pour ainsi dire, en sous-œuvre, relever les ruines matérielles et morales et préparer l'avenir. Les vieilles méthodes avaient fait leur temps; de nouvelles méthodes s'imposaient, plus appropriées aux besoins du moment. Les nouveaux missionnaires étaient assez nombreux pour pouvoir exercer d'emblée une influence considérable sur la direction de l'œuvre dans son ensemble; la plupart des représentants les plus en vue de la première génération avaient d'ailleurs disparu; ceux qui restaient au travail se sentaient vieillis et avaient perdu leur élasticité.

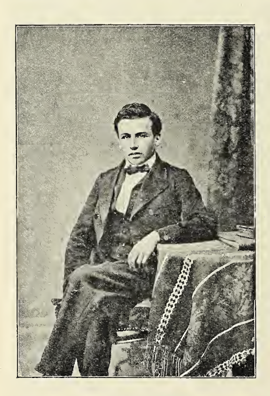


A. Mabille (1836-1894).

La première tâche de la conférence missionnaire était de remplacer les missionnaires qui venaient de partir. M. Mabille fut désigné pour Morija où ses dons exceptionnels d'homme d'action et d'organisateur devaient trouver un si bel emploi. Successeur de M. Arbousset, auquel il ressemblait à tant d'égards, il trouvait un terrain tout préparé pour mettre à exécution ses plans missionnaires et ecclésiastiques. M. Germond fut choisi pour

prendre à Béthesda, aux côtés de M. Gossellin, la place laissée vacante par M. Schrumpf.

La seconde tâche de la mission était d'étendre sur le Lessouto tout entier l'influence de l'Évangile, de reprendre la marche en avant, de rouvrir, après une si longue interruption, l'ère des conquêtes chrétiennes. En 1859 déjà on avait, nous l'avons vu, placé M. Coillard à Léribé, et M. Keck à Maboulèla, fondant ainsi deux nouvelles stations. Dès 1863 une troisième était établie à Thabana-Morèna, entre Béthesda et Morija; M. Germond en était le fondateur; M. Ellenberger le remplaçait à Béthesda. La même année M. Maeder était placé à Siloé. Ce dernier poste n'était encore qu'une annexe; mais la présence d'un missionnaire européen lui donnait aux yeux des Bassoutos une importance très spéciale.



L. Duvoisin (1835-1891).

En comptant Siloé, on avait donc, de 1859 à 1863, fondé quatre nouvelles stations, ce qui portait à treize le nombre des stations du pays, soit onze dans le Lessouto proprement dit (Léribé, Bérée, Thaba-Bossiou, Maboulèla, Mékuatléng, Morija, Hermon, Thabana-Morèna, Siloé, Béthesda, Hébron) et deux dans l'État libre (Carmel et Beerséba). Pour bien faire, il aurait fallu pouvoir relever Cana; le nombre trop restreint de missionnaires ne le permettait pas. Peut-être aussi n'a-t-on pas suffisamment compris, alors comme plus tard, l'avenir réservé au Haut-Lessouto et à quel point il était important de l'occuper sans retard. Il eût été plus sage d'y placer dès 1864 M. Duvoisin, plutôt que de

l'adjoindre à M. Maitin, comme second missionnaire de Bérée, une des plus petites stations de toute la mission.

Ce qui caractérise avant toutes choses l'activité de la seconde génération missionnaire, c'est l'effort fait pour évangéliser la tribu par les Bassoutos eux-mêmes; on fera dorénavant un appel toujours plus grand à la coopération des forces indigènes. Ce n'était pas, à certains



Une assemblée religieuse à Thabana-Moréna.

égards, une idée absolument nouvelle. Les premiers missionnaires l'avaient eue eux aussi.

M. Arbousset avait été, dans ce domaine comme dans d'autres, un pionnier et un précurseur. Il avait essayé d'intéresser les chrétiens à son œuvre; avec eux il évangélisait les villages païens, ou bien il les envoyait annoncer l'Évangile aux nombreux indigènes de son grand district. Il avait su pousser son église dans cette voie; tout à Morija était organisé dans ce but. Cela explique l'extension si rapide

de cette station. Dans les dernières années de son ministère, M. Arbousset avait fait un pas de plus; il avait établi dans divers villages de sa paroisse des écoles du soir; des aides bénévoles y donnaient la simple instruction nécessaire.

Ailleurs, à Beerséba par exemple, on avait déjà parlé d'annexes à fonder. Mais il ne s'agissait pas de ce que nous appelons aujourd'hui de ce nom; on pensait seulement à édifier dans quelques villages des chapelles où le missionnaire lui-même viendrait, une ou deux fois par mois, annoncer l'Évangile. On n'avait fait encore nulle part au Lessouto la tentative de placer à poste fixe un évangéliste indigène, qui fût comme le pasteur d'une petite église à lui. On n'en avait même jamais eu la pensée. On n'avait pas davantage d'instituteurs indigènes; partout encore, l'école journalière était tenue par le missionnaire ou par sa femme. Il y avait bien dans quelques stations, entre autres à Beerséba, des sous-maîtres bassoutos; mais ils n'avaient pas les capacités ou les connaissances qui eussent pu leur permettre de diriger eux-mêmes une école et d'en assumer la responsabilité.



Chapelle de Thabana-Moréna.

Pour y arriver, pour avoir des instituteurs suffisants, ou des évangélistes capables de prêcher l'Évangile et de diriger des églises, il aurait fallu commencer par les former. Et cela avait été négligé jusqu'alors. On y avait, il est vrai, pensé au moment où la mission avait commencé à se développer; dès 1846 la Conférence décidait la fonda-

tion du séminaire de Carmel. L'affaire n'avait pas abouti, nous l'avons déjà vu. Repris en 1855, à l'instigation de Sir G. Grey, ce projet n'avait jamais été réalisé dans la pratique. On ne semble pas l'avoir même sérieusement essayé. Les circonstances difficiles que l'on traversait alors en avaient fait différer l'exécution. Il est certain cependant que l'école eût pu être fondée à ce moment, si on l'avait réellement désiré. Mais la plupart en avaient peur et craignaient un échec. Les choses étaient donc restées en l'état.

Mais, dès 1862, on comprit qu'il fallait enfin faire quelque chose. L'esprit nouveau qui soufflait sur la mission la poussait en avant. Les nouveaux missionnaires, M. Mabille surtout, sentaient la nécessité d'un établissement de ce genre. A chaque conférence il revenait à la charge, et s'il ne parvenait pas à convaincre ses collègues, il était bien résolu à fonder l'école à ses propres risques et périls. Le Comité de Paris ne cessait également d'y pousser. En 1864 enfin, la Conférence en acceptait le principe et désignait M. Coillard comme le futur directeur de « l'École centrale ». Le D[r] Duff, de Calcutta, présent à cette conférence, avait aidé les missionnaires de ses conseils. En 1865, on décidait que l'École serait établie à Morija même, et l'on passait aux mesures d'exécution. Mais la guerre éclatait quelques semaines après et devait durer jusqu'en 1868. La fondation de l'École était de nouveau nécessairement différée. Du moins était-on sérieusement décidé à l'établir dès que ce serait matériellement possible.

Même si l'École eût pu être fondée en 1864 ou 1865, on aurait dû attendre quelques années avant d'employer dans l'œuvre missionnaire les élèves qu'elle aurait formés. Et cependant la nécessité d'élargir les cadres de la mission, d'avoir enfin de vrais collaborateurs indigènes, s'imposait de plus en plus. On ne pouvait tarder davantage. Trop de postes étaient à fonder et l'on savait assez qu'on ne pouvait recevoir d'Europe des recrues en nombre suffisant. Si l'École ne pouvait fournir à temps les ouvriers nécessaires, il fallait les trouver ailleurs. Com-

ment espérer que la poignée de missionnaires européens du Lessouto pourraient suffire à évangéliser à eux seuls tant de milliers de païens répandus sur un si vaste territoire? Si l'on voulait atteindre toute la population du pays, il fallait établir de nouveaux centres chrétiens; faute de missionnaires venus de France, on devait y placer des évangélistes bassoutos. Puisqu'on ne possédait pas encore l'école qui fût en état de les fournir, les missionnaires devaient se décider à les former eux-mêmes. Pour cela ils n'avaient qu'à choisir parmi les chrétiens de leurs églises ceux qui leur paraissaient les plus sûrs, le mieux en état d'assumer les responsabilités de cette charge. Le zèle, pour le moment, tiendrait lieu de science et de théologie.

Le premier pas fut fait en 1863. Avec l'autorisation de la Conférence, encore hésitante cependant, M. Mabille fonda à Kolo (aujourd'hui station de pasteur indigène) la première annexe permanente; à sa tête il plaça Ésaia Léhéti, un chrétien d'élite, l'un des premiers convertis du Lessouto. L'essai réussit bien. L'année suivante, M. Mabille établit à Tajane, à Maabula, ailleurs encore, de nouvelles annexes. En même temps, poussé par les mêmes besoins et obéissant aux mêmes principes, M. Ellenberger fondait non loin de Béthesda l'annexe de Thabanéng. Ses collègues suivirent bientôt son exemple. D'abord avec prudence, puis avec plus de hardiesse, le mouvement se communiqua à toutes les stations. La mission était désormais pourvue d'un des rouages les plus nécessaires à son bon fonctionnement.

On a peine à comprendre aujourd'hui les hésitations et les craintes qui retardèrent si longtemps ce progrès si simple cependant et, semble-t-il, si naturel. La mission du Lessouto a été lente entre toutes à entrer dans cette voie ; depuis qu'elle s'y est engagée, rien n'a arrêté son élan. Elle est probablement aujourd'hui, parmi les missions du sud de l'Afrique, celle qui fait l'emploi le plus complet et le plus judicieux des forces indigènes.

Dans les premiers temps, les évangélistes ne recevaient, comme

salaire, que quelques vêtements pour eux et leur famille. Plus tard, on leur accorda un salaire fixe; il fut d'abord de 150 à 200 francs, puis de 250 francs, aujourd'hui il n'est encore que de 300 francs. Il ne suffit pas à les faire vivre; aussi les évangélistes bassoutos doivent-ils, comme tous leurs compatriotes, demander à leurs champs leur nourriture et celle de leurs familles. Cela les empêche de former une caste à part et de se trop distinguer des autres Bassoutos.



Station de Thabana-Moréna.

Pour leur assurer le faible secours pécuniaire qui leur est alloué, les chrétiens du Lessouto ont dû s'habituer à donner à l'Église une contribution annuelle. Le *Kabèlo*(1) (comme s'appelle ici cette contribution) commença dès 1864 ou 1865 à être donné régulièrement dans les églises. Cela aussi fut un progrès; les chrétiens s'habituaient ainsi

(1) Litt. « offrande ».

à faire des sacrifices pour l'évangélisation du pays. Auparavant, quelques églises avaient déjà fait des collectes occasionnelles, soit pour la Société des Missions, soit pour la construction de leurs propres chapelles. Missionnaires et Bassoutos admettaient également que c'était aux églises elles-mêmes à subvenir aux besoins des ouvriers sortis de leur sein et placés par elles. Chaque église payait ses propres évangélistes. On avait, il est vrai, proposé dès le premier jour l'établissement d'une caisse centrale, qui se serait chargée du salaire de tous les évangélistes et aurait été alimentée par les dons de toutes les églises. La proposition fut votée en principe; en fait, on ne songea jamais à l'appliquer. Le sentiment congrégationaliste était encore trop fort dans toutes les paroisses. Chacune se considérait comme un tout à part, et voulait avoir le droit de se développer librement. Le lien qui les unissait les unes aux autres était très lâche; elles ne formaient pas encore un corps uni et compact.

Le besoin de plus d'unité se faisait cependant sentir; chose curieuse, les églises semblent l'avoir éprouvé avant les missionnaires eux-mêmes. A la suite d'une réunion d'anciens de différentes églises convoquée à Morija, une députation de chrétiens bassoutos fut envoyée à la Conférence missionnaire de 1864. Elle était chargée de demander qu'il y eût dorénavant des réunions générales des anciens de toutes les églises, afin d'amener plus d'union entre elles et aussi plus d'unité dans l'œuvre missionnaire. Dès 1863, M. Ellenberger avait demandé l'institution d'une sorte d'organisation synodale. La Conférence comprit la nécessité d'entrer dans cette voie, et une réunion des anciens du Lessouto fut convoquée à Morija, en 1865, à l'époque de la réunion annuelle de la Conférence missionnaire. C'était comme l'annonce des synodes futurs.

Les églises, représentées par leurs anciens, demandaient avant tout une organisation plus uniforme dans les diverses stations et, surtout, que la même discipline ecclésiastique eût partout force de loi. Jus-

qu'alors, sauf quelques principes généraux admis et reconnus par tous, chaque missionnaire exerçait la discipline selon ses idées et les besoins du moment. Tant que les églises étaient encore petites et que la première ferveur n'était pas tombée, on ne s'était guère aperçu des dangers de ce manque d'organisation. Mais aujourd'hui ils s'imposaient à l'attention de tous. Aussi, dès sa session de 1865, la Conférence missionnaire, après avoir pris, avec soin, l'avis des délégués, entreprit-elle de fixer un certain nombre d'articles relatifs à la discipline ecclé-



Station de Léribé.

siastique. C'était là un progrès; on commençait à s'occuper sérieusement de l'organisation de l'Église dans son ensemble. Malheureusement, dans les règlements ébauchés à cette occasion, on remarque déjà les premiers symptômes du légalisme qui devait plus tard faire échouer les premiers synodes. Les missionnaires, encouragés par leurs anciens, n'apercevaient pas les dangers de la voie dans laquelle ils allaient s'engager. On les poussait d'ailleurs du côté où ils penchaient. Les résultats fâcheux de cette tendance ne devaient apparaître qu'à la longue.

La même époque voit également recommencer l'activité littéraire de la mission. Dans ce domaine comme dans les autres, la première génération missionnaire avait posé de bons fondements ; elle avait fait tout ce qu'on était en droit d'attendre d'elle. La traduction du Nouveau Testament était entièrement achevée ; en 1855 déjà, la presse de Beerséba en terminait l'impression. Un recueil de cantiques, qui avait déjà passé par quatre éditions successives, contenait cent numéros et suffisait aux besoins du moment. On possédait en outre deux catéchismes, des abécédaires, des tableaux de lecture, quelques traités religieux, etc. C'était encore peu, sans doute; mais les Bassoutos n'en demandaient pas davantage; ce léger bagage leur suffisait amplement. Bien peu encore étaient en état de lire couramment et intelligemment.

Dans les dernières années, on avait plus ou moins cessé d'écrire et d'imprimer. La presse chômait le plus souvent à Beerséba. On n'avait pas eu de chance avec les imprimeurs; M. Ludorf avait quitté en 1848 pour devenir missionnaire wesleyen; en 1855, M. Schuh (1) abandonnait à son tour ce poste. On n'aurait eu, d'ailleurs, que peu de travail à lui fournir. Si, cependant, l'on voulait avancer et pousser l'éducation des Bassoutos, il fallait pouvoir mettre à leur disposition une littérature un peu plus considérable. On leur avait donné le Nouveau Testament; il était temps de se mettre sérieusement à traduire et à imprimer l'Ancien Testament. Seul le livre des Psaumes avait été, par les soins de M. Arbousset, imprimé en 1855 par la presse de la mission wesleyenne à Platberg (2). Quelques autres traductions avaient été commencées ; mais la Conférence ne paraissait pas se préoccuper de les reviser ou de les préparer pour l'impression.

Ici encore nous retrouvons l'initiative de M. Mabille; il s'étonne

(1) Benjamin Schuh fut envoyé au Lessouto en 1845 comme aide-missionnaire imprimeur. Il dirigea les travaux d'impression avec intelligence pendant dix ans.

(2) Dans l'État libre de l'Orange, aux frontières mêmes du Lessouto.

que la Bible entière ne soit pas encore traduite. Il en parle dès le premier jour, il pousse en avant, et, prêchant d'exemple, à peine arrivé au Lessouto, il s'attelle lui-même à la besogne; encore ignorant du sessouto, il persuade son oncle, M. Dyke, de traduire avec lui Josué et Ruth. Il sait gagner à son enthousiasme les anciens missionnaires ; il réussit à faire sortir de leurs cartons certaines traductions déjà finies ou seulement ébauchées. Chacun s'y met avec un zèle



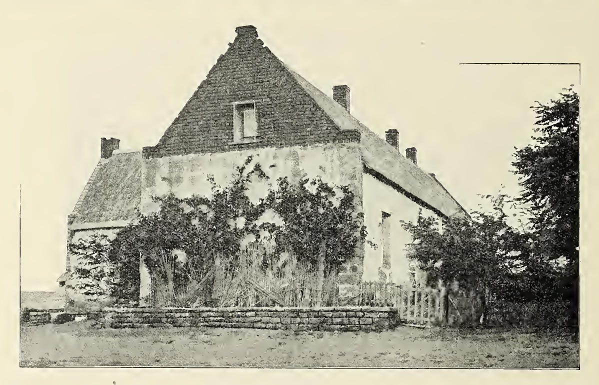
Station de Maphutséng (Béthesda).

nouveau. De 1860 à 1865 les procès-verbaux de la Conférence nous renseignent sur ce long travail de traduction et de revision. Il n'est entièrement terminé que dix ans plus tard, la guerre de 1865 à 1868 l'ayant retardé et interrompu. Mais l'impulsion est donnée et le travail ne s'arrêtera plus. M. Rolland, auquel on devait déjà une partie du Nouveau Testament, se chargea, avec M. Mabille, de mener à bien cette grande entreprise à laquelle MM. Ellenberger, Maitin, Cochet, Duvoisin et E. Rolland collaborèrent activement.

M. Mabille traduisait au même moment le *Voyage du Pèlerin* de

Bunyan, un des meilleurs livres à mettre aux mains des chrétiens bassoutos. En 1861 déjà, M. Jousse écrivait en sessouto, d'après un ouvrage anglais, une histoire sainte populaire de l'Ancien Testament, qui, sous le nom de *Lipolèlo* (Récits), a eu un grand nombre d'éditions, et sert encore aujourd'hui de livre de lecture dans nos écoles.

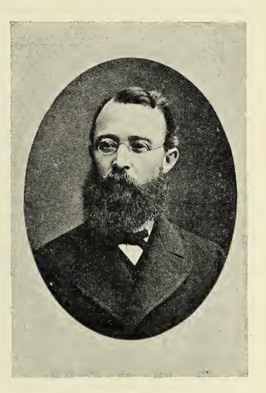
En 1862, la presse de la mission était confiée à M. Ellenberger; elle avait été endommagée en 1858, lors du sac de Beerséba par les Boers;



Maison missionnaire à Maphutséng (Béthesda).

les caractères avaient été mélangés, et son nouveau directeur eut beaucoup de peine à la remettre en ordre. Il installa d'abord cette modeste imprimerie à Béthesda, où quelques courts ouvrages furent composés. M. Mabille avait lui aussi (à partir de 1861) sa presse à Morija, bien primitive et petite; il devait en tirer un excellent parti. Imprimeur improvisé, il réussit à former des apprentis, qui parvenaient tant bien que mal à se tirer d'affaire. Après y avoir publié

quelques petits traités composés par lui-même, il commença dès 1863 la publication d'un périodique missionnaire, le *Lésélinyana la Lesotho* (la Petite Lumière du Lessouto). Ce journal se publie encore aujourd'hui; mais il est devenu hebdomadaire et son format est considérablement agrandi. C'est le plus ancien journal indigène du Sud de l'Afrique. Il a été un instrument de premier ordre pour le développement de la mission et de la tribu. Plus tard, l'époque des guerres une fois close, quand l'œuvre scolaire et ecclésiastique put enfin se développer normalement, la presse de Morija fut en état de lui fournir tous les livres nécessaires. Le dépôt de livres établi à Morija en 1862 devait devenir lui aussi, sous la direction de M. Mabille, un des auxiliaires les plus importants de l'œuvre missionnaire, bien au delà des limites du Lessouto.


Dr E. Casalis (1837-1891).

Sous l'impulsion des forces nouvelles qu'elle venait d'acquérir, la mission du Lessouto avait donc recommencé sa marche en avant. La période d'arrêt relatif par laquelle elle avait passé était enfin terminée. Les missionnaires avaient repris confiance; l'ère des conquêtes se rouvrait devant eux.

Ils étaient cependant bien peu nombreux pour la tâche qui leur incombait. Le Dr E. Casalis (1), fils du directeur de la Maison des

(1) Eugène Casalis, né à Morija en 1837, fut envoyé au Lessouto en 1864 comme médecin missionnaire. Il fut placé d'abord à Hermon auprès de M. Dyke. Après la guerre de 1865-1868, il s'établit à Morija et devint, dès 1871, le collaborateur de son oncle, M. Dyke, dans la direction de l'école normale de Morija. Il est mort à Orléans, en 1891, au cours d'un voyage de congé.

Missions, les avait rejoints en 1864. Mais ce renfort était insuffisant quand tant de portes s'ouvraient devant eux, et que tant de nouvelles stations eussent dû être établies. De tous côtés on réclamait des missionnaires. Il fallait répondre négativement à des demandes auxquelles on aurait voulu pouvoir accéder. Les missionnaires se rendaient compte qu'à trop attendre ils risquaient de compromettre l'avenir. Chaque année ils demandaient vainement de nouveaux renforts. La Maison des Missions n'était malheureusement pas en mesure de les fournir. En 1864 ils se décidèrent à lancer un appel aux étudiants en théologie et aux pasteurs de France et de Suisse. Ils avaient besoin de six ou sept missionnaires de plus ; ils comptaient bien pouvoir les trouver. Leur appel resta, semble-t-il, sans réponse. L'heure n'avait pas encore sonné où l'enthousiasme missionnaire devait s'emparer de la jeunesse chrétienne.

Bien que la situation politique fût de nouveau devenue grave, dès 1864, on regardait l'avenir sans crainte. On savait qu'il était dans les mains de Dieu. La Conférence réunie à Morija au commencement de 1865, au milieu des bruits de guerre, décidait, nous l'avons dit, d'ouvrir cette année même l'École centrale. La prudence eût peut-être conseillé un nouveau retard ; mais on n'avait déjà que trop attendu, c'eût été comme un manque de foi de renvoyer à plus tard un établissement si nécessaire. On avait un besoin urgent d'évangélistes pour les annexes à fonder, d'instituteurs pour les écoles qu'on voulait établir un peu partout. Les pensées des missionnaires allaient plus loin encore; ils avaient pour l'avenir de leur œuvre des ambitions plus grandes.

Le rapporteur de la Conférence écrivait à Paris, à l'occasion de la fondation prochaine de l'École centrale : « Vous voyez que nous sommes décidés à aller de l'avant. Mais, si nos églises nous fournissent encore quelques catéchistes, sinon instruits, du moins quelque peu expérimentés, pouvant suffire pour le moment à nous aider, nous ne

pouvons nous empêcher de penser à l'avenir, et plus que jamais nous désirons préparer pour cette tribu, *et pour d'autres encore,* un ministère indigène qui, au besoin, pourra suffire à continuer et à étendre l'œuvre que nous avons commencée. »

On le voit, les missionnaires songeaient déjà à un véritable pastorat indigène; c'était peut-être devancer les temps, et ce projet ne devait



Morija : l'Ecole normale.

se réaliser que vingt-cinq ans plus tard. Il faut également relever l'idée, qui apparaît alors pour la première fois, et qui est due, elle aussi, à M. Mabille, de former des évangélistes et des pasteurs, non seulement pour les Bassoutos, mais aussi pour les tribus de l'intérieur. C'est le premier jalon planté sur la voie qui devait aboutir en 1875 à la fondation de la mission romande au Transvaal et, en 1884, à l'établissement de celle du Zambèze.

Ce n'était pas là d'ailleurs de la théorie pure. Le premier pas était

déjà fait vers la réalisation de ce grand idéal. Dès 1864, à la demande de Mankopané, un chef du nord du Transvaal, les missionnaires lui avaient envoyé un évangéliste indigène, Ésaia Séélé, de Bérée. Il devait y commencer une œuvre qui fût comme un prolongement de celle du Lessouto. La guerre boer de 1865 à 1868, d'autres causes encore, ne permirent pas de pousser plus loin cet essai. Mais on est vraiment étonné et presque confondu de constater combien de chemin avait été fait depuis 1860. Non seulement on commençait au Lessouto de nouvelles entreprises, mais encore on pensait sérieusement à une mission étrangère. Quelque admiration qu'on doive éprouver pour une foi pareille, il est permis de se demander s'il n'y avait pas quelque imprudence à se lancer ainsi dans l'inconnu, avant d'avoir conquis plus complètement le Lessouto à l'Évangile.

La statistique montre aussi que l'œuvre missionnaire avait décidément repris son mouvement ascendant. En 1864, on comptait au Lessouto 1.676 communiants et 535 catéchumènes, soit 600 chrétiens de plus qu'en 1857. L'augmentation était, en réalité, plus considérable ; en effet, il faut se rappeler que Béthulie n'existait plus, et que le gros du troupeau s'était dispersé un peu partout dans l'État libre. Parmi les stations qui se développaient le plus normalement, il faut citer Morija, Mékuatléng et Thaba-Bossiou. Beerséba aussi se relevait, mais ce n'était plus la station que nous avons connue. Trop à l'étroit dans les limites que lui avait faites le traité de 1858, la station avait dû être, en 1863, transportée ailleurs, à Poortjé, sur la rive gauche du Calédon. C'est là, dans le Lessouto même, que commençait à s'élever la nouvelle Beerséba. M. E. Rolland y secondait son père. En 1864, on y comptait déjà 412 communiants ; tout faisait espérer que la nouvelle station croîtrait et se développerait rapidement. Les espérances devaient être trompées ; la guerre de 1865 allait en amener la ruine définitive.

En 1862, un nouvel élément faisait son entrée au Lessouto. Deux missionnaires catholiques français, de la Congrégation des Oblats de

Marie Immaculée, l'évêque Allard et le Père Gérard, venaient demander à Moshesh l'autorisation d'établir dans son pays une œuvre rivale de la nôtre. Le christianisme allait dorénavant paraître aux Bassoutos divisé contre lui-même. C'était une cause de difficultés et un embarras pour notre œuvre. Moshesh les plaça à 15 kilomètres environ de Thaba-Bossiou, dans une vallée écartée; la station de Roma y fut bien vite érigée. Le vieux chef s'était beaucoup éloigné de la mission dans les dernières années, surtout depuis le départ de MM. Casalis et Arbousset; il n'était pas fâché peut-être de lui susciter quelques ennuis, de lui montrer qu'à l'occasion il pouvait se passer d'elle. Il n'eût pas voulu sans doute la voir disparaître, il savait trop les services qu'elle lui avait rendus et lui rendrait encore; mais il ne lui déplaisait pas de voir son influence battue en brèche. C'était d'ailleurs sa politique de ne jamais repousser ceux qui venaient à lui. Et puis, à ses yeux, deux garanties valaient mieux qu'une seule; à l'occasion, les prêtres romains pouvaient lui rendre tel service qu'il lui eût été difficile d'attendre de ses anciens missionnaires.

Pendant les premières années, la mission catholique ne devait faire au Lessouto que peu de progrès; elle resta longtemps une quantité presque négligeable. Mais elle avait introduit dans le pays un élément qui ne pouvait, à la longue, que nuire à notre influence et aux progrès du vrai christianisme.

VII

QUATRE ANS D'ORAGES ET DE RUINES (1865-1868)

Il fallait aux missionnaires une foi bien vive et une dose considérable d'optimisme chrétien, pour établir ainsi leur œuvre sur de nouvelles bases et l'étendre à ce point. L'avenir, en effet, s'était singulièrement assombri. On peut le dire, si jamais serviteurs de Dieu ont marché par la foi et ont eu confiance aux promesses de l'Évangile, ce sont ceux qui, de 1860 à 1865, s'étaient mis si vaillamment à l'ouvrage. L'horizon politique était chargé d'électricité ; l'orage pouvait éclater d'un instant à l'autre, et les souvenirs de 1858 leur disaient que, même si Moshesh devait être vainqueur dans une nouvelle guerre, la mission aurait à supporter des coups douloureux.

De l'aveu de tous, la paix d'Aliwal n'était qu'une trêve. La question laissée en suspens en 1858 devait bientôt se rouvrir. Le Lessouto serait-il, cette fois encore, en état de résister aux attaques des Boers de l'État libre? Les rapports entre les Bassoutos et leurs voisins étaient redevenus aussi mauvais qu'avant 1858. Les vols de bestiaux avaient repris de plus belle; Moshesh n'avait ni la force ni le désir sincère de les empêcher. Son peuple ne pouvait accepter la perte de toute une partie de son territoire. Le chef lui-même, vieilli, découragé, le cœur ulcéré par les injustices dont il avait été la victime, n'était plus de force à imposer à ses fils et à ses frères la politique prudente et sage que, personnellement, il eût sans doute préférée. Les Bassoutos murmuraient et désiraient la guerre. Les Boers n'en avaient pas une moindre envie. Et elle eût éclaté sans doute plus tôt, si l'État libre n'eût été, pendant un temps, paralysé par des troubles intérieurs et des querelles avec le Transvaal. En 1864, la tranquillité était rétablie, et un avocat du Cap, M. J. Brand, venait d'être nommé président. Il

arrivait décidé à adopter une politique plus ferme et plus suivie, et à ramener la paix sur sa frontière, dût-il pour cela courir les risques d'une guerre avec Moshesh.

Un de ses premiers actes fut de demander à Moshesh de rappeler au Lessouto ses sujets établis de l'autre côté de la frontière fixée par le traité de 1858. Il s'agissait, cette fois, du territoire situé au nord du Calédon, dans le district de Winburg. Moshesh refusa d'obtempérer à ces exigences. On se décida à demander l'arbitrage de Sir Philip Wodehouse, le nouveau gouverneur du Cap. Celui-ci consentit en 1864 à servir de juge entre les deux parties. Il devait, non pas fixer une nouvelle limite, mais déclarer souverainement quelle était la frontière indiquée dans le traité de 1858. Il s'était cependant réservé le droit d'y apporter tels changements qui lui paraîtraient justes et nécessaires.

Le résultat de l'arbitrage fut tout en faveur des Boers. A l'exception d'un territoire sans importance qu'il rendait à Moshesh, il accordait à l'État libre toutes ses demandes. Sir Ph. Wodehouse ne pouvait d'ailleurs agir autrement. Non seulement la frontière qu'il s'agissait de déterminer avait été fixée en 1849 par le gouvernement anglais de la « Souveraineté », avec le consentement soit de Sékonyèla, alors indépendant de Moshesh, soit de Moroké, qui prétendait l'être, mais encore Moshesh l'avait expressément reconnue et acceptée par le traité de 1858. Il ne s'était peut-être pas rendu compte à ce moment de ce que cela signifiait. Mais il avait signé le traité, et cela le mettait en mauvaise posture pour contester aujourd'hui les droits de l'État libre.

La décision du gouverneur fut comme un coup de massue pour les Bassoutos. Peu au courant des usages de la diplomatie, ne comprenant pas qu'un traité une fois signé doit avoir force de loi, ils ne s'étaient pas attendus à voir ainsi reconnus les droits de l'État libre. Moshesh ne pouvait que se soumettre aux résultats d'un arbitrage

qu'il avait lui-même demandé; mais son peuple en jugeait autrement et se refusait à les accepter. La guerre eût cependant pu être évitée, ou du moins retardée, si l'État libre n'avait pas exigé le départ immédiat des Bassoutos établis de son côté de la frontière, et refusé de les autoriser à récolter le maïs et le sorgho qu'ils y avaient semés. Au commencement de 1865 un « commando » boer les expulsait brutalement de leurs demeures avant que la moisson pût être commencée. C'était les réduire à la famine.

La guerre était désormais inévitable. Moshesh, l'eût-il même voulu, ne pouvait plus espérer retenir son peuple exaspéré, et qui se croyait assez fort pour lutter contre les blancs. Le vieux chef, d'ailleurs, semble à ce moment avoir perdu la vue juste des choses. Il n'avait plus pour le conseiller ses vieux missionnaires, MM. Casalis et Arbousset; leurs successeurs n'avaient sur lui que peu d'influence. Il se laissait diriger soit par ses fils, soit par des aventuriers blancs qui ne cherchaient que leur propre intérêt. Il se jeta à la légère dans une guerre qui devait lui couter la moitié de son pays, et qui faillit le conduire à la ruine. C'est dans sa longue carrière la seule occasion grave où il ait manqué de sang-froid et n'ait pas compris les exigences de la situation. Il ne voyait pas à quel point l'État libre s'était fortifié depuis 1858, et combien plus dangereuse pour les Bassoutos devait être une lutte si imprudemment engagée.

Une invasion faite par Ramanéèlla (1), un des chefs importants du Lessouto, dans le territoire des Boers, fut l'occasion directe de l'ouverture des hostilités. L'État libre déclara la guerre à Moshesh, et, au mois de juin 1865, les « commandos » boers envahissaient le Lessouto. Cette fois-ci les Bassoutos ne surent pas se battre; ils lâchèrent pied dès le premier jour. Et, comme si ce n'était pas assez du danger

(1) Ramanéèlla, ou Lésaoana, était le fils de Makhabané, frère cadet de Moshesh, tué en 1835 dans une expédition contre les Cafres de la Colonie du Cap.

présent, poussés par un incompréhensible esprit de vertige, ils trouvèrent moyen de mettre aussi le gouvernement anglais contre eux. Le même Ramanéèlla fit une incursion à main armée dans la colonie de Natal et enleva une grande quantité de bestiaux; cet incident faillit amener une guerre avec l'Angleterre et compliqua déplorablement la situation. Il empêcha l'intervention de Sir Wodehouse en faveur des Bassoutos.

Nous n'avons ni le temps ni le désir de raconter ici les péripéties de cette lutte funeste. Battus dans tous les engagements, les Bassoutos ne pouvaient plus résister à leurs ennemis. En août, les « commandos » boers arrivaient devant Thaba-Bossiou. Deux assauts furent tentés contre la montagne où Moshesh s'était retranché; elle n'était défendue que par quelques centaines de guerriers. Les Bassoutos, à l'abri derrière leurs remparts, repoussèrent les Boers, mais non sans peine. Lors du second assaut, la forteresse de Moshesh fut sur le point d'être emportée ; la mort du brave L. Wepener, qui commandait la colonne d'attaque, sauva les Bassoutos. Découragés par cet insuccès, les Boers se contentèrent dorénavant de faire le blocus de la montagne; leurs batteries installées sur les collines environnantes la canonnaient continuellement. Le siège dura plusieurs mois; les Bassoutos en souffrirent cruellement. Une masse de bétail avait été amenée sur la montagne ; la plupart de ces animaux périrent de faim et de soif, ou se précipitèrent en bas des rochers escarpés. L'air était empesté de l'odeur de tous ces cadavres; la fièvre typhoïde et la famine décimaient les indigènes. Des fils de Moshesh, Massoupa seul était avec son père. Les autres tenaient la campagne, sans grand succès d'ailleurs. Ils ne réussissaient guère qu'à piller quelque ferme isolée et à inquiéter l'ennemi.

Pendant ce temps les Boers ravageaient le pays. La plupart des villages étaient abandonnés ou brûlés; l'ennemi détruisait ce que les habitants n'avaient pu emporter dans leur fuite. La plus grande partie

de la population s'était réfugiée dans les montagnes. Elle commençait à ressentir les atteintes de la famine. L'année était heureusement pluvieuse et la moisson s'annonçait abondante. Mais serait-il possible de la récolter ? L'État libre, décidé à briser coûte que coûte la résistance de Moshesh, venait de donner à ses troupes l'ordre de détruire les champs déjà mûrissants de maïs et de sorgho. C'était la famine générale en perspective, la ruine définitive de la tribu.



Bloemfontein, capitale de l'Orange.

Le découragement s'était emparé des Bassoutos. Tant de revers les avaient abattus. Cette guerre qu'ils avaient si légèrement entreprise leur avait apporté de cruels désappointements. Plusieurs d'entre les principaux chefs avaient déjà abandonné la partie et déserté la cause nationale. Molapo, le second fils de Moshesh, traître à son père et à son pays, venait de faire avec l'ennemi une paix séparée. Elle lui

assurait la possession paisible, sous la suzeraineté boer, de toute une partie du pays, un des meilleurs districts du Lessouto (1). Mopéli, un frère de Moshesh, l'avait imité. Cette double défection portait un coup sensible au pouvoir du grand chef. Il lui devenait de plus en plus difficile de reprendre l'offensive. Un autre coup d'ailleurs venait encore de l'atteindre. Les missionnaires français, qui avaient toujours été pour lui un appui moral et comme un centre de ralliement pour son peuple, venaient d'être chassés par un décret du « Volksraad (2) » de l'État libre. Ce décret s'appliquait à tous ceux d'entre eux qui se trouvaient établis dans les districts déjà annexés par les Boers, c'est-à-dire à tous les missionnaires, sauf à ceux de Bérée et de Thaba-Bossiou.

Moshesh, vaincu, à bout de forces, fut obligé, pour sauver son peuple de la famine, d'accepter les conditions du vainqueur. Elles étaient plus dures encore qu'on ne l'avait prévu. Il lui fallait abandonner à l'État libre plus des trois quarts de son pays. Dorénavant le Lessouto ne devait plus consister, en dehors des Maloutis considérés comme inhabitables, qu'en une étroite bande de terrain renfermée entre Thaba-Téllé (à quelques kilomètres de Morija), le Calédon et la rivière Phuthiatsana. Dans ces étroites limites Moshesh devait rassembler toute sa tribu; peu importait à l'État libre qu'un territoire aussi restreint ne pût nourrir une population trop nombreuse. La mission elle aussi était atteinte dans ses œuvres vives. Les stations de Poortjé (ou Nouvelle Beerséba), Hébron, Béthesda, Morija, Hermon, Mékuatléng, Maboulèla, se trouvaient toutes dans le territoire cédé au vainqueur. Et les Boers étaient bien décidés à empêcher la mission

(1) On a souvent prétendu que la défection de Molapo avait été arrangée par Moshesh lui-même qui voulait sauver de cette façon une partie de son bétail. En soi, cela n'aurait rien d'impossible et serait conforme aux idées politiques des indigènes. Mais les événements subséquents semblent plutôt montrer que Molapo avait suivi de lui-même une politique égoïste et séparatiste. En 1880, son fils Jonathan devait agir de même.

(2) Le « Volksraad » (Conseil du peuple) est le nom de l'assemblée législative de l'État libre.

de s'y reconstituer. Seules les deux stations de Bérée et de Thaba-Bossiou subsistaient encore. C'était la ruine presque complète de notre œuvre; il n'en restait que quelques fragments. C'était aussi la fin de la tribu elle-même; le Lessouto était désormais rayé de la carte du Sud de l'Afrique (1).

Le 4 avril 1866, au pied de la montagne de Moshesh, à quelques pas de la station ruinée et saccagée où l'Évangile avait été si longtemps et fidèlement prêché, le traité de paix, qui signait l'arrêt de mort de notre mission et de la tribu, était lu solennellement aux « burghers » de l'État libre. D'enthousiastes acclamations en saluaient la lecture. Et, debout sur son wagon, la Bible à la main et la tête découverte, le président Brand rendait grâces à Dieu de l'heureuse issue de la guerre ; l'Éternel avait soutenu contre un ennemi barbare et païen la sainte et juste cause d'un État chrétien. N'y a-t-il pas quelque chose d'étrange et de troublant dans ce spectacle d'un homme d'État sincèrement chrétien remerciant Dieu d'une paix qui va réduire tout un peuple à la ruine et détruire du même coup une des missions les plus florissantes du Sud de l'Afrique? Les Boers croyaient de bonne foi avoir combattu pour le Dieu d'Israël. Nourris surtout de l'Ancien Testament, et encore sous l'empire de l'orthodoxie calviniste du dix-septième siècle, ils se regardaient sincèrement comme le peuple même de l'Éternel; le pays des païens n'était-il pas leur héritage légitime?

C'était uniquement pour sauver les récoltes et gagner du temps que Moshesh et ses conseillers avaient consenti à signer un traité aussi désastreux. Les plus aveugles auraient dû comprendre qu'une paix semblable ne pouvait être définitive. Les Bassoutos étaient battus, il est vrai; mais ils ne l'étaient pas assez pour accepter sincèrement

---

(1) Bien qu'il en eût subsisté une partie, le Lessouto fût devenu infailliblement un état vassal de l'État libre et n'aurait plus eu une existence vraiment indépendante.

la perte définitive de la plus grande partie de leur pays. Cette perte, d'ailleurs, serait suivie, ils le savaient bien, de celle de leur indépendance. L'État libre n'occupait pas le pays annexé; il lui était impossible d'en prendre réellement possession. Les Bassoutos ne l'avaient pas abandonné; ils l'habitaient encore. C'est là ce qu'escomptait Moshesh. Il était bien décidé à le revendiquer un jour, alors qu'il aurait récolté son grain et retrouvé ses forces. C'est là l'explication de ce qu'on a appelé au Lessouto « la paix du sorgho ». On peut, à ce sujet, parler de la duplicité de Moshesh. De graves historiens l'ont dénoncée avec une touchante éloquence. Mais, même en pays chrétiens et civilisés, il est bien des exemples de traités aussi peu sincères. D'ailleurs, que pouvait faire Moshesh dans la position où il était placé ? Le couteau sur la gorge, il avait dû, pour échapper à la destruction, subir toutes les conditions du vainqueur. Il ne l'avait fait que dans l'espoir d'une revanche prochaine.

De mai 1866 à octobre 1867 le Lessouto passe par une période de paix boiteuse et toujours menacée. L'État libre veut profiter en plein de sa victoire; il fait le cadastre du territoire annexé et le découpe en fermes. D'après les termes du traité, les Bassoutos doivent l'évacuer au plus vite. Mais, de fait, ils l'occupent presque en entier; bon gré, mal gré, il faut les laisser non seulement faire la moisson, mais encore semer le maïs et le sorgho pour une nouvelle récolte. Ils se considèrent toujours, cela est évident, comme les vrais propriétaires du sol. Quelques colons essaient de s'établir dans les fermes qu'ils ont achetées; aucun, ou presque aucun, ne peut y tenir. L'évêque anglican de Bloemfontein veut profiter de l'occasion pour établir au Lessouto une mission rivale de la nôtre; il fait pour cela l'acquisition d'une ferme dans le territoire conquis. Moshesh, auquel il l'annonce, lui déclare qu'il ne lui permettra pas de l'occuper. C'était, en réalité, refuser explicitement de reconnaître la validité du traité de 1866, et affirmer que le Lessouto lui appartenait toujours. Du côté boer, on

finissait aussi par se rendre compte que la paix n'était pas solide, que la conquête du pays annexé était encore à faire.

Que devenaient pendant ce temps la mission et les missionnaires? La guerre avait naturellement désorganisé l'œuvre de fond en comble. Pendant les hostilités de 1865 à 1866, les missionnaires étaient restés seuls dans leurs stations; ils y étaient en butte à toutes sortes de difficultés et à des dangers constants. Les autorités de l'État libre avaient donné à leurs « commandos » l'ordre formel de les respecter, eux et leurs propriétés; et, sauf dans quelques cas exceptionnels, ils n'ont pas eu à se plaindre de la conduite des Boers à leur égard. Mais les huttes des indigènes étaient dévastées, les villages des stations détruits, les écoles fermées; les services religieux ne se célébraient plus que dans les rares endroits encore épargnés par l'ennemi. L'œuvre missionnaire tout entière était comme arrêtée.

Un coup plus sensible encore allait l'atteindre. Avant même la paix conclue et les districts conquis régulièrement annexés, le Volksraad avait décidé l'expulsion des missionnaires français. C'était en mars 1866. Le président Brand avait en vain voulu s'opposer à cette mesure brutale. Sa résistance l'honore, mais elle ne rend que plus odieuse la décision prise. On accusait les missionnaires de sympathie pour le peuple qu'ils évangélisaient; on les regardait comme des ennemis publics. Il y avait une part de vérité dans ces accusations, mais elle est toute à l'honneur de ceux qui en étaient l'objet. Bien qu'ils n'eussent pas pris part à la guerre, qu'ils eussent gardé une entière neutralité, qu'ils fussent restés fidèles à leur mandat de serviteurs du Dieu de paix, ils n'ont pas caché — comment l'auraient-ils pu? — leur sympathie et leur amour pour les Bassoutos. Membres par adoption de la tribu de Moshesh, ils ne pouvaient pas ne pas souffrir avec elle des malheurs qui l'accablaient. C'était là aux yeux des Boers un crime impardonnable. Les missionnaires étaient, d'ailleurs, des témoins gênants dont il était préférable de se débarrasser.

Et surtout leur présence était un appui moral pour toute la tribu. Toutefois, leur expulsion violente et imméritée devait faire à la cause des Boers un mal considérable. L'opinion publique au Sud de l'Afrique avait été jusqu'alors très favorable à l'État libre; elle commença à se tourner contre lui. L'État libre n'était plus seulement l'ennemi des noirs, il était devenu celui de la mission chrétienne.

Quelques jours seulement furent accordés aux missionnaires expulsés pour faire leurs préparatifs de voyage. Dès la fin de mars 1866, MM. S. et E. Rolland de Poortjé, Cochet d'Hébron, Dyke et Casalis d'Hermon, Germond de Thaba-Bossiou et Maeder de Siloé étaient conduits à Aliwal-North; ils devaient y passer plus de deux ans en exil. Quelques jours plus tard, M. Mabille venait les y rejoindre; il avait voulu suivre ses gens dans les Maloutis, mais Létsié n'y avait pas consenti. M. Daumas de Mékuatléng était interné à Winburg, d'où il devait bientôt se replier sur Natal. M. Coillard l'y avait déjà précédé; il avait dû, lui aussi, quitter Léribé, où l'État libre avait décidé de placer un missionnaire hollandais. Bien que Molapo eût fait une paix séparée avec les Boers et que lui et son peuple fussent restés en possession de leur pays, l'État libre refusait d'y tolérer la présence d'un missionnaire français. Cet ostracisme, qui frappait ainsi tous les missionnaires de notre Société, est pour eux un titre d'honneur. Et ceux même qui les expulsaient ne pouvaient s'empêcher de leur témoigner un respect instinctif.

M. Keck fut autorisé, pour des raisons de santé, à rester temporairement à Maboulèla; il put s'y maintenir jusqu'à la fin de la guerre. A Béthesda, MM. Gossellin et Ellenberger, bien que dans le territoire annexé, ne furent pas inquiétés. Il semble que cet endroit écarté ait été plus ou moins oublié par les Boers. Des deux stations qui étaient établies dans le territoire réservé à Moshesh, une seule, Bérée, était occupée par MM. Maitin et Duvoisin. L'autre, celle de Thaba-Bossiou, saccagée et presque entièrement détruite par les Boers, était sans mis-

sionnaire ; M. Jousse se trouvait en Europe depuis 1863 et M. Lautré n'avait pu y rester seul. Avec la petite station de Carmel qui, située en dehors du Lessouto, n'avait pas été inquiétée, c'était là tout ce qui restait de la mission française. On eût dit qu'un cyclone avait passé sur elle et n'y avait laissé que des ruines.

Les missionnaires du Lessouto, le Comité de Paris, les chrétiens d'Europe eurent beau protester contre une décision qui leur interdisait de recommencer leur œuvre et de rentrer dans leurs stations, on refusa même d'écouter leurs plaintes. L'État libre était bien décidé à ne jamais laisser la mission française reprendre pied dans le territoire annexé. Le Volksraad consentit, il est vrai, à reconnaître à la Société la propriété des bâtiments qu'elle avait construits et à lui accorder autour de chaque station (à l'exception d'Hébron) une ferme de 1.500 « morgen ». La compensation était presque dérisoire, et la Société, pour obtenir les titres de propriété, devait encore payer pour chaque station une somme de 2.500 francs. Il était, du reste, expressément stipulé qu'aucune œuvre missionnaire ne devait plus être faite sur aucune de ces stations. Les missionnaires devaient soit s'y établir comme fermiers, soit vendre les fermes ainsi accordées. Cela, ils ne pouvaient l'accepter sans se déshonorer aux yeux des Européens comme à ceux des indigènes. C'eût été reconnaître la justice de la spoliation dont ils étaient victimes et donner aux Bassoutos l'impression qu'ils étaient d'accord avec leurs ennemis. Ce refus bien compréhensible, que tout homme d'honneur doit approuver, leur attira de nouvelles inimitiés, et l'on y vit du côté boer la justification du décret d'expulsion.

Les missionnaires avaient pu espérer, à un moment donné, que de meilleurs sentiments finiraient par prévaloir dans les conseils de l'État libre, et que leur œuvre pourrait être recommencée, dans des conditions, il est vrai, moins avantageuses que par le passé. Mais les semaines et les mois s'écoulaient, leur faisant toujours mieux com-

prendre qu'à vues humaines la mission était définitivement condamnée. Même la triste consolation leur était refusée de rassembler sous l'égide de l'État libre les fragments dispersés de leurs églises. M. Mabille, malgré le danger réel qu'il y avait à le faire, essaya, vers la fin de 1866, de rentrer à Morija. Il y retrouva une partie de son ancienne congrégation, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la position était intenable. Après quelques semaines passées à exhorter et à consoler ses paroissiens, il dut se retirer sur Thaba-Bossiou. Il s'y établit dans les ruines de la maison de M. Lautré et y resta jusqu'au retour de M. Jousse en 1867.

D'autres missionnaires s'efforçaient de trouver pour leurs troupeaux un lieu de refuge où il leur fût possible de se rassembler. M. Germond passa les Drakensberg pour explorer le Noman's land (1) (aujourd'hui Griqualand East), où quelques chefs bassoutos venaient de s'établir. C'est là la première origine des stations de Matatièlè et de Paballong. M. Ellenberger, comprenant à quel point était précaire sa position à Béthesda, traversait, en 1867, le fleuve Orange et fondait la station de Massitissi. Il se fixa tout d'abord dans une grotte naturelle, dont il sut faire une habitation assez vaste, mais fort incommode. Lui et ses gens étaient du moins à l'abri des incursions des Boers. C'était encore le Lessouto, puisque le district appartenait à Moorosi, un vassal de Moshesh. Une nouvelle station, destinée à un bel avenir, était ainsi établie ; un vaste territoire, jusqu'ici encore complètement païen, était ouvert à la prédication de l'Évangile.

L'avenir cependant restait des plus sombres ; l'Église du Lessouto n'existait plus. Tout au plus en restait-il quelques fragments épars et sans cohésion. Les missionnaires, exilés à Aliwal ou à Natal, rongeaient leur frein en silence et n'osaient plus espérer. Il leur a fallu une force rare et une foi inébranlable pour ne pas succomber sous le

(1) Littéralement : le pays qui n'appartient à personne.

poids du découragement. C'est bien ici qu'on peut parler de « la foi et de la patience des saints » ; et cela d'autant plus qu'ils ne se faisaient pas d'illusions. Ils ne pouvaient prévoir le changement subit qui devait sous peu leur rouvrir le chemin de leurs stations et permettre à la tribu et à la mission de recommencer une nouvelle



Caverne habitée par la famille Ellenberger à Massitissi.

période d'expansion paisible et de développement. Dans une lettre écrite d'Aliwal le 7 septembre 1866, ils disaient :

« Quoi que nous fassions et quels que soient les moyens mis en œuvre en notre faveur, à moins que ne survienne dans les affaires de ce pays un de ces revirements inespérés dont la Providence seule a le secret, nous ne comptons plus que nos stations, en tant que points d'évangélisation, nous soient jamais rendues. »

Ce *revirement,* la foi seule pouvait l'espérer. Sans avoir aucune

raison humaine de l'attendre, il semble cependant que plusieurs y ont cru. Il leur semblait impossible que Dieu abandonnât son Église à la ruine et à la destruction. M. Duvoisin écrivait de Bérée à la même époque :

« Croiriez-vous que je n'ai jamais eu meilleure confiance pour l'œuvre de Dieu dans le Lessouto que maintenant? Il me semble que Dieu veut encore accorder un moment de grâce à ce pauvre peuple. »

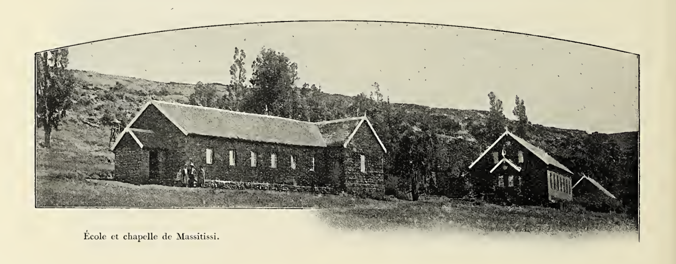
Et cependant l'horizon, suffisamment noir déjà, s'obscurcissait encore. En octobre 1867, la guerre, attendue depuis des mois, recommençait pour de bon. Les Boers avaient décidé d'expulser du territoire conquis les Bassoutos qui s'y trouvaient établis. Moshesh prenait le parti de ceux qu'il n'avait jamais cessé de considérer comme ses sujets, et répudiait formellement le traité de 1866. Les chances étaient cependant contre lui plus encore qu'auparavant. Les Bassoutos ne résistaient que mollement. Les forteresses du pays tombaient les unes après les autres au pouvoir de l'ennemi. Poshouli, le frère de Moshesh, était tué; le découragement s'emparait même des plus vaillants. Moshesh semblait à la veille de perdre le peu qui lui restait. La prise de la forteresse de Qémé (1), en février 1868, était comme le présage de la ruine finale. La panique était à son

Station de Massitissi.

(1) A quelques kilomètres de Thaba-Bossiou.

comble ; un effort encore, et l'ennemi allait s'emparer de Thaba-Bossiou.

Cependant des événements importants se préparaient dans le secret. Depuis longtemps, Moshesh avait réclamé le protectorat anglais. Mais l'Angleterre n'avait pas pu l'accorder aux conditions qu'y mettait le vieux chef. Puis la guerre était venue tout compromettre et interrompre les négociations commencées. Le gouverneur du Cap, Sir Ph. Wodehouse, désirait vivement répondre aux avances de Moshesh. Il était guidé soit par des raisons politiques, persuadé comme il l'était que le pouvoir anglais devait s'affirmer de nouveau



École et chapelle de Massitissi.

au Sud de l'Afrique et ne pas permettre aux républiques boers de lui barrer plus longtemps le chemin de l'intérieur, soit par le sincère désir de sauver un peuple qu'il avait appris à aimer et une mission qu'il admirait et respectait. Il suppliait le ministère anglais de l'autoriser à prendre le Lessouto sous sa protection. Mais l'Angleterre, fatiguée des difficultés sans cesse renaissantes que rencontrait sa politique au sud de l'Afrique, se souciait médiocrement d'accroître ainsi ses responsabilités, et opposait une fin de non-recevoir aux instances du gouverneur.

Un changement au ministère des colonies modifia quelque peu la situation. Le duc de Buckingham and Chandos se montra moins opposé que son prédécesseur aux ouvertures de Moshesh. Le moment était d'ailleurs plus favorable. L'expulsion des missionnaires français, les épreuves de la nation, d'autres causes encore avaient attiré l'attention sur le Lessouto et provoqué, dans les cercles philanthropiques et chrétiens de la Grande-Bretagne, un certain mouvement en sa faveur. Les représentations du gouvernement français, désireux de sauvegarder les intérêts de ses nationaux, y furent sans doute aussi pour quelque chose. Au reçu d'une dépêche du ministère anglais qui lui donnait, avec de graves réserves et évidemment sans enthousiasme aucun, l'autorisation d'agir, Sir Ph. Wodehouse se hâta de faire le pas décisif. Il n'y avait plus un moment à perdre si l'on voulait intervenir. Le 13 janvier 1868, alors que la guerre battait son plein, il avertissait Moshesh et le président de l'État libre que l'Angleterre allait proclamer son protectorat sur le Lessouto et recommandait à l'un et à l'autre de suspendre les hostilités.

Ce n'était pas encore le salut; le danger restait aussi grand qu'auparavant. L'État libre, fort de ce qu'il estimait être son bon droit, refusait de tenir compte des représentations de Sir Ph. Wodehouse. Il continuait la guerre avec une vigueur nouvelle, décidé à en finir avec Moshesh avant que l'Angleterre n'intervînt. Le vieux chef pressait le gouverneur d'agir sans plus de retard. De part et d'autre il fallait, avant tout, gagner du temps. Sir Ph. Wodehouse n'était pas encore prêt; de graves raisons de politique intérieure ne lui permettaient pas, pour le moment, de faire acte d'autorité, l'obligeant à attendre pour annexer formellement le Lessouto. L'État libre le savait et s'efforçait par tous les moyens d'obtenir auparavant la soumission de Moshesh. Il y eut des moments difficiles à passer; MM. Jousse et Mabille, qui se trouvaient ensemble à Thaba-Bossiou et qui devaient encourager le vieux chef à ne pas céder, crurent à

plus d'une reprise que la partie était définitivement perdue. Enfin, le 12 mars 1868, parut à Cape-Town la proclamation par laquelle le Lessouto était placé sous le protectorat anglais.

Quelques jours plus tard, un détachement de carabiniers du Cap, commandés par Sir W. Currie, arrivait à Korokoro, à quelques kilomètres de Thaba-Bossiou. Il était temps. Moshesh, désespéré de tant de retards, et pressé par les Boers, allait signer un traité qui l'eût mis définitivement à la merci de ses ennemis et eût rendu inutile l'intervention anglaise. Le Lessouto était sauvé. Le revirement providentiel, qu'on avait osé espérer, s'était produit; la mission, si longtemps et si cruellement éprouvée, pourrait, elle aussi, se relever de ses ruines.

Le 15 avril 1868, Sir Ph. Wodehouse proclamait solennellement à Thaba-Bossiou le protectorat anglais dans une grande assemblée nationale. C'est là une des dates les plus importantes dans l'histoire de la tribu et de la mission. Pour l'une et pour l'autre c'était la délivrance. Sans doute, l'indépendance complète des Bassoutos était désormais finie; mais du moins étaient-ils sauvés et leur avenir assuré. Sans Sir Ph. Wodehouse, sans la patience et la ténacité avec lesquelles il a su préparer son intervention et la faire accepter par son gouvernement, ni le Lessouto ni la mission n'auraient survécu. Il a droit à toute notre gratitude comme à celle de la tribu.

VIII

APRES L'ORAGE (1868-1871)

La proclamation du 12 mars 1868 avait enlevé le Lessouto aux mains des Boers; la tribu allait revivre, la mission se relever. Mais, comme toutes les grandes crises, celle qui, de 1865 à 1868, avait passé sur le pays ne devait pas finir si vite. La situation, hier encore désespérée, ne pouvait changer en un instant, comme sous le coup de la baguette magique d'un enchanteur. Des questions difficiles restaient à résoudre. Hier, dans la joie de la délivrance, on n'y avait pas songé; il fallait bien aujourd'hui s'en préoccuper.

Le Lessouto avait été placé sous le protectorat anglais. Mais de quel Lessouto s'agissait-il en fait? Sur quel territoire l'Angleterre avait-elle étendu son drapeau? Bassoutos et Boers avaient sur ce point des idées diamétralement opposées.

D'après les premiers, Sir Ph. Wodehouse devait faire rendre au Lessouto les limites fixées en 1858 par le traité d'Aliwal; ne les avait-il pas lui-même reconnues officiellement en 1864 par son décret d'arbitrage? Le Lessouto, tel qu'il existait avant la guerre de 1865, c'était bien là le pays qu'il avait annexé. Les Bassoutos, Moshesh en tête, ne pouvaient, ni ne voulaient comprendre qu'il fût impossible au gouvernement anglais de ne pas tenir compte de la victoire de l'État libre et de rayer d'un trait de plume l'histoire des trois dernières années. Ils se refusaient à accepter, même en partie, les conséquences de leurs propres erreurs.

L'État libre, de son côté, exaspéré de voir ainsi lui échapper au dernier moment la proie qu'il avait saisie, réclamait comme lui appartenant de droit tout le pays annexé; le traité de paix de 1866 lui en reconnaissait, en effet, la possession. A ses yeux, le Lessouto annexé

par l'Angleterre n'était que l'étroit territoire laissé à Moshesh en 1866. Les Boers se refusaient à comprendre que la reprise des hostilités en 1867 avait annulé le traité, que dès lors il ne pouvait sérieusement être question de le maintenir dans toute sa rigueur; et cela d'autant plus que le gros du territoire annexé était encore entre les mains des Bassoutos et n'avait jamais été réellement conquis.

Il était malaisé de concilier ces prétentions contradictoires. Sir Ph. Wodehouse devait avoir beaucoup de peine à régler une situation aussi compliquée. Personnellement, il était disposé à favoriser dans la mesure du possible le point de vue des Bassoutos; il était de son intérêt de leur faire rendre la plus grande partie de leur territoire. Le souci même de son honneur lui en faisait un devoir. Mais il ne pouvait, il le comprenait, exiger de l'État libre une renonciation complète à tous les fruits d'une victoire si chèrement achetée. Il eût pu, sans doute, imposer sa volonté, s'il lui avait été loisible d'user jusqu'au bout de son pouvoir. Mais le gouvernement anglais n'était pas disposé à le lui permettre et voulait avant tout éviter une rupture avec l'État libre. Sir Ph. Wodehouse avait, jusqu'à un certain point, outrepassé ses droits; il avait annexé le Lessouto sans l'autorisation expresse du cabinet de Londres. Cela le mettait en mauvaise posture et rendait sa position des plus délicates. D'ailleurs, l'opinion publique de la Colonie du Cap lui était hostile et désapprouvait ouvertement sa politique. Il lui fallait donc temporiser et s'efforcer d'obtenir par la diplomatie, en faveur de ses protégés, les conditions les plus avantageuses.

La situation était difficile au plus haut point. L'État libre refusait de retirer ses « commandos » du territoire qu'il prétendait être sien. Pendant plusieurs mois, la guerre d'escarmouches entre Boers et Bassoutos continua sous les yeux mêmes de la police anglaise. Cet état de choses, en se prolongeant, pouvait devenir dangereux pour les uns comme pour les autres. Le prestige de l'Angleterre en souffrait;

l'État libre courait le risque de se trouver un jour en conflit direct avec le pouvoir britannique. Le bon sens finit par l'emporter. A Bloemfontein on se déclara prêt à transiger, et, dès le mois de juillet, le Calédon fut reconnu tacitement comme la limite provisoire entre les deux États. Les Boers ne se faisaient cependant pas scrupule de la dépasser à l'occasion.

Cette limite provisoire devait devenir définitive. Sir Ph. Wodehouse aurait voulu sauver au moins nos deux stations de Mékuatléng et de Maboulèla et le district qui les entoure. Mieux soutenu par l'Angleterre, il y eût probablement réussi; mais le gouvernement métropolitain se refusait à faire les sacrifices pécuniaires qui seuls eussent eu raison de l'obstination des Boers. Un moment il sembla même que toute entente était impossible, et que l'Angleterre allait se retirer du Lessouto. Enfin, en février 1869, grâce à la patience et à la fermeté du gouverneur, le traité de paix était signé à Aliwal-North. Les limites du Lessouto étaient définitivement fixées et le protectorat anglais reconnu par l'État libre.

Comme tous ceux qui l'avaient précédé, ce nouveau traité imposait aux Bassoutos de très gros sacrifices. Il leur rendait, il est vrai, une grande partie du territoire annexé par l'État libre en 1866, mais ils perdaient, cette fois-ci définitivement, tout le pays à l'ouest du Calédon. Au sud-ouest, entre le Calédon et l'Orange, la fameuse « frontière de Warden » redevenait la limite entre les deux États. Le Lessouto était réduit presque de moitié.

La mission, elle aussi, était cruellement mutilée. Quatre stations, Mékuatléng, Maboulèla, Hébron et Poortjé, se trouvaient dans le territoire cédé aux Boers. Le traité d'Aliwal reconnaissait cependant les droits de la Société sur les deux stations de Mékuatléng et Maboulèla; il lui était même loisible d'y continuer, sous certaines conditions, une œuvre missionnaire. C'était, d'ailleurs, un droit presque illusoire. Le terrain attribué à ces stations était trop restreint; on ne pouvait y

rassembler une population suffisante. Au surplus, de graves raisons faisaient redouter à la Conférence de posséder des stations missionnaires dans l'État libre. Les expériences du passé montraient assez contre quelles difficultés elles auraient à lutter.

Malgré les durs sacrifices qu'il comportait, tant pour la mission que pour la tribu, le traité d'Aliwal de 1869 était un bienfait; il mettait fin à un état de guerre incessant qui durait depuis vingt ans. Désormais le Lessouto devait jouir des bienfaits de la paix et posséder un gouvernement stable. Mais c'était un Lessouto affaibli, resserré, amoindri. La mission pouvait, elle aussi, revivre et se relever; mais les amputations qu'elle avait subies n'en étaient pas moins pénibles. Il fallait s'y résigner sans murmures; on était amoindri et appauvri, mais du moins on était sauvé. Et, quand on comparait la situation présente à celle où l'on se trouvait deux ans auparavant, on ne pouvait, malgré des regrets bien naturels, que remercier Dieu de la délivrance obtenue. Sir Ph. Wodehouse avait fait son possible pour obtenir pour le Lessouto de meilleures conditions; ce n'est pas sa faute s'il n'a pu y parvenir. Le rapporteur de la Conférence disait en avril 1869 : « Cette convention nous a paru être un arrêt sans appel; l'accepter, nous y conformer, et nous efforcer d'engager les indigènes à s'y soumettre aussi, telle nous a paru, telle nous paraît être encore, la ligne de conduite que nous devons suivre dans les circonstances actuelles. » Et, malgré leurs regrets et leur douleur, ils ont très loyalement promis au gouverneur de tout faire pour lui faciliter la tâche et ramener la tranquillité dans le pays.

On ne pouvait attendre de tout le monde autant de sagesse et de résignation. Moshesh et ses fils, malgré toute la reconnaissance qu'ils devaient à celui qui les avait sauvés, ne se résignaient pas à la perte définitive d'une si grande partie de leur pays. Dans une assemblée nationale tenue le 22 avril 1869 à Korokoro, Sir Ph. Wodehouse leur avait annoncé le résultat final des négociations. Ils s'étaient d'abord

déclarés satisfaits; mais ils n'avaient pas tardé à penser, avant tout, à ce qu'ils avaient dû céder, oubliant dans leur désappointement ce qui leur avait été rendu. Sous l'influence de ces regrets bien légitimes, et guidés par les conseils d'un avocat de Natal, M. Buchanan, qui avait pris leur cause en mains, ils se décidèrent à envoyer à Londres une députation pour demander au ministère anglais de refuser sa ratification au traité d'Aliwal (1). Tsékélo, fils de Moshesh, fut choisi comme leur ambassadeur; M. Buchanan l'accompagnait, ainsi que M. Daumas. Ce dernier ne pouvait se consoler de l'abandon définitif de sa belle station de Mékuatléng. Il y avait vécu plus de trente ans et y avait fourni une activité féconde et bénie. Il était décidé à mettre tout en œuvre pour la sauver.

Cette démarche paraît toute naturelle, et l'on doit s'étonner, semble-t-il, que les autres missionnaires ne l'aient pas appuyée, qu'ils aient au contraire tenu à n'y prendre aucune part. Sans doute, ils partageaient les sentiments qui poussaient MM. Daumas et Buchanan à l'entreprendre; mais ils comprenaient à quel point il était dangereux de remettre ainsi en question les arrangements faits. Ils savaient combien il avait été difficile à Sir Ph. Wodehouse de les obtenir. Si le traité n'était pas ratifié par le gouvernement anglais, les conséquences pouvaient en être désastreuses. Tout serait remis en question; on courait le risque de perdre en un instant tout ce qu'on avait eu tant de peine à gagner. C'eût été soit la guerre entre l'Angleterre et l'État libre, soit plus probablement l'abandon du Lessouto, suivi par une nouvelle conquête boer.

Les missionnaires avaient, d'ailleurs, promis leur appui moral à

(1) Moshesh et ses fils ont déclaré plus tard au gouvernement qu'ils n'étaient pour rien dans la démarche de M. Buchanan. Il est difficile de le croire. Ils ont probablement suivi, en cette occasion, comme dans tant d'autres, la politique tortueuse si chère à tout chef africain. Mais le fait même qu'ils ont officiellement désavoué la tentative de MM. Buchanan et Daumas rendait la position de ces derniers difficile au plus haut point. Pour cette raison et pour beaucoup d'autres, il était impossible à la Conférence missionnaire de s'y associer.

Sir Ph. Wodehouse. Ils ne pouvaient honnêtement le lui refuser aujourd'hui. La sagesse, la loyauté, le souci de la parole donnée, tout cela les obligeait à s'abstenir de toute démarche de ce genre. A s'y prêter, ils n'eussent fait que compliquer la situation et compromettre gravement leur caractère et leur œuvre.

En France, où l'on ne connaissait pas toute la complexité des affaires, on ne les a pas compris, et ils ont été vivement blâmés même par leurs meilleurs amis. Le comité des Missions avait appuyé de toute son influence les démarches de MM. Buchanan et Daumas et du chef Tsékélo. En Angleterre les sociétés missionnaires avaient fait de même. Il semblait, à entendre ce qui se disait, que Sir Ph. Wodehouse avait enlevé aux Bassoutos une partie de leur pays, tandis qu'en réalité il avait réussi à leur faire rendre ce qu'il leur en restait. Cette agitation, en se prolongeant, pouvait avoir de sérieuses conséquences et nuire à la mission. Le ministère anglais y mit fin en ratifiant, à la fin de 1869, le traité d'Aliwal.


Tsékélo, fils de Moshesh.

Les missionnaires n'avaient pas attendu ce moment pour recommencer leur œuvre. Elle n'avait d'ailleurs jamais été complètement interrompue. La station de Bérée avait été occupée par MM. Maitin et Duvoisin pendant toute la durée de la guerre; celle de Thaba-Bossiou avait été réoccupée en 1866 par M. Mabille. M. Jousse, revenu en 1867, n'avait pas perdu un instant pour relever sa maison et la chapelle détruites pendant la guerre; on travaillait comme si on était sûr de l'avenir, et cependant la lutte avait recommencé et l'ennemi pouvait arriver d'un moment à l'autre. Bel exemple de foi et de courage qu'on ne peut assez admirer! A Béthesda, malgré des alertes continuelles, M. Gossellin avait continué à prêcher l'Évangile

presque sans interruption; M. Ellenberger était à l'œuvre dans sa nouvelle station de Massitissi. Carmel était resté à l'abri des hostilités, et, à Maboulèla, M. Keck avait pu conserver une partie de son troupeau.

Il n'en était pas de même dans les autres stations. Les missionnaires en avaient été violemment expulsés en 1866; mais les églises, privées de leurs conducteurs, vivaient au jour le jour, se confiant en Dieu, se réjouissant de la tranquillité du moment sans se trop inquiéter de ce que le lendemain devait apporter. Les missionnaires n'étant plus là pour annoncer l'Évangile, les anciens et les évangélistes le faisaient à leur place. On se réunissait en plein air, à l'abri d'un rocher, sous les arbres du jardin missionnaire, parfois même entre les murs calcinés d'une chapelle détruite. L'épreuve avait trempé les caractères, affermi les cœurs. De nouvelles conversions se produisaient, des renégats revenaient à la foi; sous le poids des calamités qui avaient fondu sur eux, les Bassoutos semblaient se tourner de nouveau vers l'Évangile. C'était comme un renouveau de vie. Même dans les camps, parmi les païens, on faisait régulièrement la prière. On put alors s'apercevoir à quel point on avait eu raison d'établir dès 1863 des évangélistes indigènes. Ils ont contribué dans une grande mesure à maintenir les églises dans la foi et dans la vie chrétiennes. Ils ont été les guides de cette multitude privée de ses pasteurs. Et quand enfin, la paix rétablie, les missionnaires ont pu rentrer dans leurs stations, ils ont eu la surprise et la joie de retrouver leurs troupeaux plus nombreux qu'au moment du départ, de voir se presser autour d'eux une foule de nouveaux chrétiens.

A Thaba-Bossiou et à Bérée, où les Bassoutos s'étaient concentrés et qui formaient comme de grands camps retranchés, l'œuvre missionnaire se poursuivait dans des conditions toutes spéciales; l'évangélisation pouvait s'y faire avec une grande intensité. Un beau réveil éclata à Thaba-Bossiou dès 1866, pendant le séjour de M. Mabille, et

se continua longtemps encore après le retour de M. Jousse. Au milieu de tant de ruines matérielles, l'Église avait pu non seulement vivre mais encore grandir et se fortifier.

Dès que le protectorat anglais eut été proclamé (mars 1868), bien que l'état des choses ne fût guère changé et que, dans bien des endroits, la guerre continuât presque comme par le passé, les missionnaires songèrent à rentrer dans leurs stations, dans celles du moins qui, situées au centre du pays, jouissaient d'une sécurité relative. Dès le mois de mai M. Mabille revenait à Morija, s'efforçant de relever les ruines matérielles et morales que la guerre y avait accumulées. M. Germond, en dépit des prudents avis de Sir Ph. Wodehouse, qui lui avait conseillé d'attendre encore, part pour Massitissi, traverse l'Orange et reste quelque temps à Béthesda pour aider M. Gossellin à réorganiser sa station. Il réussit vers la fin de l'année à reprendre définitivement pied à Thabana-Morèna. C'est en 1869 seulement que M. Dyke put rentrer à Morija (1), et M. Coillard à Léribé, après avoir fait dans notre ancienne station de Mothito, au Béchuanaland, un stage de quelques mois. Des difficultés spéciales avaient retardé la reprise de ces deux stations.

Malgré les tristesses du passé, les difficultés du moment présent, et l'avenir encore incertain (le traité d'Aliwal n'était pas encore conclu), c'est une époque de joie et comme un renouveau pour toute la mission. Les chrétiens se rassemblent autour de leurs missionnaires qu'ils n'espéraient plus revoir. De nombreux convertis ont comblé, et au delà, les vides causés par la mort ou les défections. Au milieu des épreuves de ces quatre longues années, les chrétiens bassoutos ont prouvé qu'ils étaient dignes de leur vocation. Le réveil, commencé déjà en 1866 à Thaba-Bossiou, éclate maintenant un peu partout. M. Duvoisin peut écrire en août 1868 : « Jamais le Lessouto n'a

(1) Une décision de la Conférence venait de l'appeler à prendre la direction de l'École normale.

présenté un aspect plus réjouissant au point de vue de l'évangélisation. » Et cependant de nouvelles épreuves s'ajoutaient aux anciennes; une épidémie de fièvre typhoïde dévastait le pays et emportait de nombreux chrétiens. M[me] E. Casalis en fut une des victimes.

On ne se contente pas de rétablir l'œuvre d'avant la guerre, on fait plus encore. On se préoccupe des nouveaux devoirs que la posi-



Maison du missionnaire de Morija.

tion nouvelle du Lessouto va sans doute imposer à la mission. Le pays étant désormais sous le protectorat anglais, l'instruction publique s'y développera plus vite et plus complètement que par le passé. Il faut s'y préparer. M. Mabille, homme d'action avant tout, toujours le premier sur la brèche, toujours au courant des besoins du moment et à l'affût d'une nouvelle œuvre à créer, se décide, seul pour ainsi dire, à fonder l'École normale, dont on parlait depuis vingt ans. En 1865 la Conférence avait décidé de la placer à Morija; la guerre était venue

tout entraver. M. Mabille estime que le moment est enfin arrivé de mettre ce plan à exécution; sans attendre la reprise générale de l'œuvre, sans savoir si les fonds nécessaires seront assurés, il rassemble quelques jeunes gens, se charge lui-même de toutes les leçons; M[me] Mabille pourvoit au ménage des élèves. Ainsi commençait, avec une installation des plus primitives, sans bâtiments convenables, sans mobilier scolaire, une institution destinée à rendre au Lessouto tout entier les plus grands services (1).

Il fallait, pour fonder dans un pareil moment une école de ce genre, une dose exceptionnelle de foi et un courage moral peu ordinaire. Tout était désorganisé, la guerre n'était pas finie, les « commandos » boers se hasardaient encore jusque dans le voisinage immédiat de Morija. La plupart des stations n'étaient pas même occupées; celle de M. Mabille était à peine relevée. Mais l'École était nécessaire, il fallait absolument la fonder, et on la fonda. Quand, l'année suivante, la Conférence put enfin se réunir, elle se trouva en présence d'un fait accompli. M. Mabille lui présenta une École, humble et petite sans doute, mais vivante et bien organisée. Les hésitations qui, sans son initiative, en eussent sans doute retardé l'ouverture, n'étaient plus possibles. La Conférence adopta donc officiellement l'École et appela M. Dyke à en être le directeur; M. Mabille continuait d'y donner des leçons. Dans la pensée des missionnaires, cette école devait former à la fois des évangélistes et des instituteurs. C'est plus tard seulement qu'elle est devenue une école normale proprement dite, et qu'une école biblique fut fondée à son tour.

En 1870, M. Mabille recommençait à faire marcher sa presse et entreprenait, dès 1871, l'impression des livres de l'Ancien Testament en fascicules séparés. Le journal le *Léselinyana,* interrompu depuis 1865, reparaissait de nouveau en 1870; sa publication ne devait plus

(1) On peut voir dans la biographie d'*Adolphe Mabille*, par H. Dieterlen, des détails pittoresques sur cette première installation.

cesser jusqu'à aujourd'hui, sauf une interruption de deux ans à l'époque de la guerre des fusils (1880-1881).

En 1869, toutes les stations du Lessouto étaient réoccupées; il s'agit, bien entendu, de celles que l'État libre ne nous avait pas enlevées. L'abandon définitif de Poortjé (Nouvelle Beerséba), Hébron et Mékuatléng exigeait des changements de personnel. M. E. Rolland fut placé à Hermon où s'étaient réfugiés un grand nombre des habitants de Beerséba; son vieux père, malade et affaibli, y vivait avec lui au milieu de ses anciens paroissiens. M. Cochet vint s'établir à Béthesda auprès de M. Gossellin; il en partait dès l'année suivante pour rentrer momentanément en Europe. Les autres missionnaires restaient dans leurs anciennes stations. Le Dr Casalis s'était établi à Morija auprès de son beau-frère M. Mabille. En tout il nous restait neuf stations au Lessouto même : Léribé, Bérée, Thaba-Bossiou, Morija, Hermon, Thabana-Morèna, Siloé, Béthesda et Massitissi.

En dehors du Lessouto, la mission ne conservait plus que Maboulèla et Carmel, qui, d'ailleurs, fut bientôt abandonné à cause de la mort de M. Lemue.

La Conférence eût préféré renoncer à Maboulèla; l'œuvre qu'on pouvait y faire lui paraissait trop peu importante pour occuper l'activité d'un missionnaire. Mais M. Keck fit valoir des arguments devant lesquels elle finit, quoique à contre-cœur, par s'incliner.

Mékuatléng, par contre, ne devait pas se relever. Les Bataungs qui l'habitaient, et que gouvernait le chef Molétsané, avaient émigré au Lessouto. Ils s'étaient établis autour de notre station de Siloé, dans le district qu'ils occupent encore aujourd'hui. Siloé voyait ainsi s'accroître dans de fortes proportions sa population chrétienne. Si Mékuatléng avait cessé d'être une de nos stations, du moins la grande œuvre qu'y avait accomplie M. Daumas subsistait; le clan des Bataungs est aujourd'hui un de ceux où le christianisme a fait les plus grands progrès. C'est avant tout le fruit du long et fécond ministère de cet

excellent missionnaire, un des meilleurs que notre Société ait possédés.

De petites congrégations éparses dans l'État libre se réclamaient encore de la mission du Lessouto, dont elles étaient comme des membres détachés. Ainsi, à Béthulie, un évangéliste indigène s'occupait, sous la direction de Mme Pellissier, de ce qui subsistait encore de notre ancienne station. A Smithfield (1), où il s'était établi comme médecin,



Station de Siloé.

M. Lautré dirigeait une petite congrégation de Bassoutos. Ces deux œuvres furent placées quelques années plus tard sous la surveillance de M. Keck; elles devenaient ainsi comme des annexes de Maboulèla et cette station acquérait de ce fait un peu plus d'importance.

Si la guerre boer et le traité de paix qui l'avait terminée avaient ainsi réduit la mission du Lessouto, elle voyait, en revanche, un nouveau territoire s'ouvrir à son influence. En 1866 et 1867 quelques

(1) Village boer établi non loin de l'ancienne station de Beerséba.

clans bassoutos s'étaient établis au sud des Drakensberg, dans le Griqualand East. Il se formait là comme un nouveau Lessouto. Notre mission ne pouvait se désintéresser de ces populations qui se réclamaient d'elle et avaient droit à son ministère. Beaucoup de chrétiens du Lessouto étaient au nombre des émigrants. Le voyage de M. Germond en 1867 nous y avait préparé les voies. La Conférence fut unanime à reconnaître la nécessité d'y établir au plus tôt deux stations. Mais il aurait fallu pour cela de nouveaux missionnaires, le personnel à l'œuvre suffisant à peine aux besoins du Lessouto proprement dit. Ces nombreux ouvriers, le Comité n'était pas en état de les fournir. Il avait, d'ailleurs, dès 1869, averti la Conférence de ne pas compter sur des renforts; l'œuvre du Lessouto lui paraissait trop amoindrie pour nécessiter un personnel plus nombreux. On dut se contenter d'envoyer deux catéchistes bassoutos au Griqualand East, en attendant le jour où il serait possible de faire davantage. Des années devaient se passer avant que ce désir pût être réalisé.

En 1871, non seulement la mission était réorganisée et avait repris toute son activité, mais encore elle avait recommencé à faire des conquêtes. La statistique de cette année, la première que nous possédions depuis 1864, est, à cet égard, des plus encourageantes. Elle accuse un nombre total de 1.831 communiants (1.676 en 1864), de 1.430 catéchumènes (535 en 1864) et de 1.876 écoliers (726 en 1864). La mission comptait donc alors 3.261 chrétiens adultes, contre 2.211 en 1864, soit un gain net de plus d'un millier. Et cela malgré les morts, l'émigration, les défections, la dispersion de tant de chrétiens. L'orage qui avait fondu sur elle et qui, un moment, avait paru l'emporter tout entière, s'était dissipé; et, au lieu d'une œuvre appauvrie, diminuée et arrêtée dans son essor, on constatait un progrès remarquable, un développement inespéré. Dieu avait fait tourner au profit de son Église les événements qui semblaient devoir lui nuire le plus.

Les années 1870 et 1871, qui devaient être si funestes à la

France, qui couvrirent aussi d'un voile de deuil la mission du Lessouto, virent disparaître, après tant d'autres, deux des vétérans de cette œuvre. Le 10 mars 1870, M. Lemue mourait à Carmel; il tenait une place à part dans la Conférence missionnaire, où son urbanité, sa sagesse, son esprit paisible l'avaient rendu particulièrement cher à tous ses collègues. Sa mort entraînait l'abandon définitif de la station de Carmel: il l'avait lui-même conseillé, connaissant trop bien les difficultés d'une œuvre missionnaire en plein territoire boer. Parti de Paris en 1829, M. Lemue, comme MM. Rolland et Pellissier, n'avait jamais revu la France. Le 22 janvier 1871, M. Daumas mourait à son tour à Natal; la ruine de Mékuatléng et l'insuccès de ses démarches en Europe lui avaient brisé le cœur. La mort de sa fille lui donna le dernier coup. Avant sa mort, il avait eu la joie d'apprendre la conversion sincère du vieux chef Molétsané, dont il avait été le missionnaire, le conseiller et l'ami pendant tant d'années.

Un autre chef, plus important encore, semblait au même moment sur le point de se convertir lui aussi. Moshesh, vieilli, usé de tristesses et de soucis, n'était plus que l'ombre de lui-même. Sa dernière joie avait été de voir, au moment où son royaume allait s'effondrer sous les coups des Boers, l'Angleterre étendre sur lui et son peuple la protection de son drapeau. Mais il ne pouvait se consoler à la pensée que son pays était amoindri, sa tribu abattue, et que lui-même n'était plus le vrai souverain du Lessouto. Son peuple était sauvé, mais au prix de son indépendance. Son temps d'ailleurs était fini. Ses fils le consultaient à peine et agissaient comme s'il n'était déjà plus là; le gouvernement anglais lui-même l'ignorait presque complètement. Ses vieux compagnons avaient disparu les uns après les autres. Il se sentait isolé et dépassé.

Dans les derniers mois de sa vie, il parut enfin comprendre que l'Évangile de Jésus-Christ le réclamait lui aussi. Il demanda les prières des chrétiens et se déclara converti. Il chargea M. Jousse d'en avertir

ses anciens missionnaires, MM. Arbousset et Casalis. Mais hélas ! fidèle jusqu'au dernier moment à sa politique d'atermoiements, il voulut remettre de jour en jour le moment de son baptême. En butte aux obsessions des prêtres de Rome, qui voulaient absolument le baptiser, et n'ayant pas la force nécessaire pour leur résister ouvertement, il n'osait pas faire le pas décisif. Il voulait, comme toujours, ménager les uns et les autres. Il avait cependant fini par fixer une date pour son baptême, qu'on voulait aussi public et solennel que possible. Les missionnaires devaient tous s'y trouver ; la Conférence annuelle avait été avancée pour cela.

Le 11 mars 1870, deux jours avant la date fixée, Moshesh rendait le dernier soupir, sans avoir été reçu dans l'Église. Ceux qui l'ont visité dans les derniers mois de sa vie, et qui ont pu causer librement avec lui, étaient persuadés de la réalité et de la sincérité de sa conversion. D'autres n'y croyaient qu'en tremblant. C'est le secret de Dieu. Les missionnaires l'ensevelirent le 12 mars 1870 sur sa montagne de Thaba-Bossiou, la nécropole royale. Une foule énorme assistait à ses funérailles. Sa mort marque la fin de toute une époque de l'histoire de la mission et de la tribu. Le Lessouto est désormais protégé par l'Angleterre, sa sécurité est assurée ; le vieux chef qui a créé la tribu, qui l'a dirigée à travers tant de dangers et a su, malgré tous les revers, la conserver et l'affermir, peut aujourd'hui s'en aller tranquille, certain que son œuvre lui survivra.

Avec lui disparaît une des grandes figures du Sud de l'Afrique. Mieux qu'aucun autre potentat indigène il a su s'acquitter de ses devoirs de chef. Il a été le créateur, le père de son peuple. Il a uni en une nation compacte et forte les fragments des vieux clans bassoutos, qui sans lui eussent disparu rapidement devant la conquête européenne. Il est un des vrais bienfaiteurs de sa race. Son nom est resté justement populaire dans le pays, et les Bassoutos lui ont conservé leur amour et leur reconnaissance.

Notre mission lui doit beaucoup, plus peut-être encore que nous ne pensons. C'est lui qui a facilité son établissement, qui l'a protégée et favorisée. Sans son appui, sans son aide incessante, elle n'aurait pas acquis si rapidement le développement que nous avons constaté. Elle aurait eu à lutter contre des difficultés et des dangers qu'il lui a épargnés. Pendant les premières années de la mission, si belles et si fécondes, de 1833 à 1848, il l'a aidée de toutes ses forces; un instant



Tombes des chefs sur la montagne de Thaba-Bossiou.

même il a paru sur le point de se convertir. Mais les guerres continuelles qui, de 1848 à 1868, ont désolé son pays, les désastres répétés qui l'ont abattu et humilié, l'ont éloigné du christianisme; et il est retombé sous l'influence du paganisme et du milieu ambiant. Il n'a plus eu le temps de penser sérieusement au salut de son âme, le passé a repris son empire sur lui; et, quand MM. Casalis et Arbousset sont partis et qu'aucun missionnaire n'a su avoir sur lui l'influence de ces deux pionniers, il est redevenu, pour un temps au moins, complète-

ment païen. Ce n'est que dans les tout derniers mois de sa vie qu'il s'est tourné de nouveau vers le christianisme.

Heureux s'il eût pu se résoudre à accepter plus tôt l'Évangile dans son intégrité et donner à son peuple l'exemple d'une conversion sincère et désintéressée! Son attitude hésitante a eu sur ses alentours une désastreuse influence et a entravé les progrès de la mission. Mais, malgré toutes les fautes qu'on peut avoir le droit de lui reprocher, il n'en reste pas moins, aux yeux de l'observateur impartial, une personnalité de premier ordre, un de ces hommes rares que Dieu sait susciter quand il a une œuvre à accomplir. Peu de chefs païens ont aussi bien servi la cause de l'Évangile.

IX

ÉPANOUISSEMENT ET EXPANSION DE LA MISSION (1871-1880)

Le nouveau régime politique auquel le Lessouto se trouvait soumis facilitait sur bien des points la tâche de la mission. Toutes choses sont dorénavant changées; le travail missionnaire va se faire dans de tout autres conditions.

Pour la première fois depuis plus de vingt ans on peut jouir d'une sécurité complète; on n'entendra plus les cris de guerre et les coups de fusil. Les Bassoutos, protégés et contrôlés par un pouvoir que tous doivent respecter, pourront se livrer paisiblement aux travaux des champs et à l'élevage du bétail. Ils n'ont plus à craindre les attaques des Boers; les frontières sont fixées, définitivement cette fois. La paix intérieure est, elle aussi, assurée; le résident anglais saura la faire respecter. C'est là un bienfait dont on ne saurait exagérer l'importance. Si, lors de la mort de Moshesh, le gouvernement anglais n'eût pas été là, c'eût été la guerre civile en permanence, suivie rapidement de l'émiettement de la tribu. Les fils de Moshesh, Létsié, Molapo et Massoupa, se jalousaient et se seraient disputé la prééminence; ses frères n'auraient pas consenti davantage à se soumettre à eux. Le gouvernement, qui les protégeait tous également, les obligea à vivre en paix. L'ordre et la tranquillité régnèrent dans tout le pays.

Les chefs sont, d'ailleurs, dépouillés de la plus grande partie de leur autorité. Le résident et les magistrats gouvernent à leur place. Des lois écrites ont en partie remplacé les anciennes coutumes. Ces lois sont basées sur les idées des peuples civilisés et chrétiens. Les droits de l'individu y sont expressément reconnus. Tous sont, en théorie du moins, égaux devant la loi. Le simple Mossouto est protégé, comme il ne l'a jamais été, contre l'arbitraire des chefs, petits ou

grands. Il a plus d'indépendance, il lui est plus facile de devenir chrétien et de briser avec les traditions païennes de la tribu. Les liens qui l'enserraient ont été dénoués. Il peut maintenant se développer comme il le désire, s'enrichir par son travail, se civiliser.

Il y a, il est vrai, une ombre à ce tableau; comme toute médaille, celle-ci aussi a son revers. L'unité nationale, bien que protégée contre l'ennemi du dehors et les dissensions intestines, est en danger. Létsié est bien en théorie le chef suprême (*Paramount Chief*) de tout le Lessouto; mais, en fait, le pays a été divisé en trois grands districts, celui de Létsié, celui de Molapo et celui de Massoupa. Cette division menace de devenir permanente. Le *divide ut imperes* est, depuis le temps des Romains, la devise favorite de tout pouvoir colonial; le meilleur même la suit. Le Lessouto est toujours « un », en un sens, puisqu'il est gouverné dans son ensemble par le résident supérieur à Maséru; mais il court le risque de cesser de l'être le jour où le gouvernement du Cap le désirera. On le vit bien après la guerre de Moorosi en 1879, quand le district de Quthing, au sud de l'Orange, faillit être détaché du reste du pays.

De plus, à partir de 1871, le Lessouto est officiellement annexé à la Colonie du Cap. Il ne dépend plus directement de la couronne anglaise. C'est le Parlement du Cap qui a le droit d'en diriger les destinées. Il est vrai que les lois coloniales ne le concernent pas nécessairement; il faut, pour les rendre applicables au Lessouto, un décret spécial du haut commissaire, agissant d'accord avec ses ministres. Pour le moment, la Colonie et ceux qui la gouvernent sont animés des meilleures intentions. Ils veulent avoir uniquement égard aux besoins et aux intérêts des Bassoutos eux-mêmes. Les taxes qu'on prélève seront toutes dépensées dans le pays. On n'en distraira rien pour d'autres usages. Mais qui peut être assuré qu'il en sera toujours ainsi? qu'un jour on ne se laissera pas guider par d'autres considérations? qu'en légiférant pour le Lessouto, on n'aura pas avant tout en

vue les intérêts de la « race supérieure » ? Il y a là un danger réel pour l'avenir.

Mais, dans les premiers temps, personne ne s'en préoccupe. Le magistrat supérieur du pays, M. Ch. Griffith (qui a succédé en 1871 au résident intérimaire M. Bowker), est un ami des noirs. Il les comprend et les connaît. Il gouverne uniquement dans leur intérêt; sa politique consiste à assurer le développement paisible de la tribu. Et, si les chefs sont de plus en plus mis de côté, cela n'est pas pour déplaire à la masse de la population. La politique de la Colonie du Cap est à cette époque (plus tard elle a changé) large et généreuse envers les indigènes. De vrais libéraux, comme Saul Solomon, l'inspirent et la guident. On veut le progrès des indigènes, on s'efforce de les civiliser, on développe l'instruction publique; la mission chrétienne trouve dans les classes dirigeantes des amis et des protecteurs. On sait qu'elle est une puissance avec laquelle il faut compter; on comprend que son influence est toute en faveur de la paix et du progrès. Et, s'il aide la mission, le gouvernement compte bien qu'à l'occasion celle-ci pourra lui rendre d'inappréciables services.

La mission du Lessouto ne peut donc que gagner au grand changement qui vient de s'effectuer. Au lieu de chefs païens, parfois hostiles, plus souvent indifférents, presque toujours incapables de comprendre le vrai but de la mission et jaloux de son influence, on a affaire à un gouvernement chrétien, honnête, éclairé, plein de bonne volonté. Il aidera, du reste, généreusement les écoles missionnaires par les allocations qu'il va leur donner. C'est une force dont la mission saura tirer de grands avantages. Vraiment tout est changé, surtout quand on se reporte aux années de guerre par lesquelles la tribu vient de passer ; dorénavant l'œuvre pourra se développer sans obstacles. Elle a le vent en poupe ; tout contribue à sa prospérité. Elle va pouvoir montrer ce dont elle est capable; les plus grands espoirs lui sont permis. Ses écoles se multiplient dans tout le

pays; le christianisme avance avec elles. La mission jouit de l'appui du gouvernement; ce qu'il y a de plus grossier dans le paganisme devra forcément disparaître; le nouveau régime se fait un devoir de détruire tout ce qui est en désaccord trop évident avec les idées et les mœurs européennes.

La période dont nous avons à parler ici, et qui va de 1871 à 1880, est une des plus remarquables dans l'histoire de la mission. Ces dix années, si courtes mais si fécondes, ont une importance exceptionnelle pour l'avenir de l'Église du Lessouto. Elles peuvent être comparées aux années 1837 à 1848, où, sous l'influence de causes similaires, s'était produit le même mouvement en avant. Le pouvoir anglais protège la mission comme Moshesh l'avait fait alors; et, la paix aidant, aucun obstacle sérieux ne s'oppose à sa marche ascendante. La seconde génération missionnaire, que nous avons vue apparaître en 1860 et 1861, va pouvoir travailler à la réalisation de son idéal et appliquer ses méthodes. Elle avait commencé de le faire de 1862 à 1865, mais dans des circonstances infiniment moins favorables; et la guerre était venue brusquement l'interrompre. Aujourd'hui tout la pousse, la convie à l'ouvrage. Aussi assistons-nous, de 1871 à 1880, à un épanouissement admirable, à des progrès presque ininterrompus. Dans l'Église, dans l'École, tout progresse. Et c'est alors que, la mission prenant de plus en plus conscience d'elle-même et de ses destinées, s'élabore le type spécial d'Église qu'elle devait produire; c'est alors que se préparent les divers éléments de sa future organisation.

Cette situation si avantageuse cachait cependant un danger qu'on ne pouvait alors apercevoir, mais que l'avenir devait révéler. Jusqu'à ce moment, la mission, s'appuyant sur Moshesh, à l'œuvre dans une tribu encore indépendante et fière de ses traditions, s'était nécessairement identifiée à la vie des Bassoutos, était devenue et restée une mission nationale au meilleur sens du terme. Elle était non seulement

au Lessouto, elle était *du* Lessouto, et n'a jamais voulu être autre. C'est précisément ce qui lui avait valu, de 1858 à 1869, la haine de tant de Boers de l'État libre. Aujourd'hui une administration européenne gouverne le pays. En s'appuyant sur elle, ce qui n'est que naturel, la mission court le risque de séparer, à l'occasion, sa cause de la cause nationale. A être trop bien avec un gouvernement malgré tout étranger, elle est en danger de perdre un peu contact avec la tribu, de cesser d'être aussi complètement nationale. Elle sera facilement tentée de trop compter sur l'appui du pouvoir colonial pour civiliser et christianiser la masse de la tribu, en opposition peut-être aux sentiments intimes des chrétiens bassoutos eux-mêmes.

A ce danger elle n'a malheureusement pas échappé d'une manière complète. Et la crise politique qui devait se produire en 1880 l'a atteinte elle aussi. Elle s'était un peu trop volontiers appuyée sur le pouvoir séculier; c'était là le roseau faible qui, en se brisant, devait lui percer la main.

Mais il est facile d'être sage après coup; si nous avons à signaler les fautes commises, nous serons les derniers à blâmer trop fortement ce qui était si naturel et presque inévitable. Ce n'est d'ailleurs qu'une ombre légère sur un tableau lumineux. Les missionnaires qui dirigeaient alors la mission avaient rêvé un grand idéal; les circonstances leur permettaient de travailler à sa réalisation. Il ne faut pas s'étonner si, pour y parvenir, ils se sont servis des moyens à leur disposition, et qu'il était parfaitement légitime d'employer. La marche générale de l'œuvre a suivi, d'ailleurs, la direction qu'il fallait. La mission a été conduite d'une main ferme et sûre vers le but à atteindre, et nous récoltons encore aujourd'hui les avantages de ce qui s'est accompli alors. Ce fut une erreur sans doute de trop confondre la cause du christianisme avec celle de la civilisation européenne; mais, tout bien pesé, on doit reconnaître que les missionnaires ont su se garer des écueils les plus dangereux.

La mission, comme la tribu elle-même, profita pleinement des dix années de paix qui étaient devant elle. Aucun danger politique ne les menaça. Une crise, vite surmontée en 1873, à l'occasion de la fuite au Lessouto du chef cafre Langalibalélé, révolté contre le gouvernement de Natal, et la guerre contre Moorosi en 1879 (1), guerre toute locale, d'ailleurs, et sans réelle importance, sont les seuls événements qui risquèrent de troubler la paix du pays.

Pendant ces années de tranquillité, le Lessouto fit de grands pas vers la civilisation; ce fut pour lui une période de vraie prospérité. La population s'y augmenta dans de fortes proportions; de 127.000 âmes en 1875, elle passa à 160.000 ou 170.000 en 1880. Le commerce devenait florissant; les petites maisonnettes carrées, à l'européenne, prenaient un peu partout la place des anciennes huttes indigènes; les cultures, doublées ou triplées, enrichissaient les Bassoutos. Le Lessouto était cité partout comme le territoire indigène le mieux policé et le plus progressif de tout le Sud de l'Afrique. C'était là aussi un des fruits directs de la mission, et le gouvernement ne s'est jamais fait faute de le reconnaître.

Celui-ci, de son côté, par l'ordre qu'il faisait régner, la justice de son administration, les efforts qu'il faisait pour l'éducation des indigènes, a rendu à la tribu des services inestimables et a aidé puissamment à son progrès. Il fut, à beaucoup d'égards, un gouvernement modèle, et le colonel Ch. Griffith, qui en était le chef, s'est acquis des droits incontestables à la reconnaissance des Bassoutos.

Ces quelques détails montrent suffisamment quel était le milieu nouveau où la mission devait dorénavant travailler, quels étaient les avantages et les dangers de la situation. Il nous reste maintenant à dire quelle fut sa marche pendant ces dix années, à faire le tableau

(1) Moorosi, chef des Baphuthis du district de Quthing, était vassal de Moshesh; son district faisait partie du Lessouto.

d'une activité plus intense qu'auparavant et autrement complexe. Il est assez difficile d'en donner en quelques pages une idée d'ensemble suffisamment claire et complète. Tant de choses ont été commencées, tant de progrès réalisés, que leur multiplicité même rend particulièrement malaisée la tâche de l'historien. Et cela d'autant plus que peu d'événements marquants se détachent nettement sur le fond assez monotone d'un développement normal et régulier. Il faut abandonner ici l'ordre chronologique, prendre à part chacune des branches d'activité de la mission et montrer quels en furent les progrès.

Mentionnons d'abord ce qui concerne le personnel, l'expansion, les nouvelles stations fondées, les annexes, l'évangélisation, le progrès numérique du christianisme. Comme toujours, la mission du Lessouto a souffert, pendant cette période aussi, du manque d'ouvriers. En 1870 et 1871 la mort lui avait enlevé MM. Lemue et Daumas; en 1872 M. Gossellin, en 1873 M. S. Rolland mouraient à leur tour. La première génération missionnaire avait presque entièrement disparu. En 1872 M. E. Rolland, d'Hermon, acceptait une place de magistrat dans l'administration du Lessouto; la mission perdait ainsi un ouvrier jeune encore, sur lequel elle croyait pouvoir compter pour de longues années. D'autres missionnaires étaient en congé en Europe. M. Cochet, parti en 1870, ne rentrait au Lessouto qu'en 1873; M. Germond, parti un peu plus tard que M. Cochet, revenait la même année que lui. Plusieurs stations devaient ainsi rester vacantes, au moment où plus que jamais la mission aurait eu besoin de tous ses ouvriers. La Conférence, allant au plus pressé, remplaça à Hermon M. Rolland par M. E. Casalis. En raison de circonstances spéciales, qui seront racontées plus loin, celui-ci devait rentrer à Morija dès l'année suivante; M. Ellenberger allait prendre sa place à Hermon. La station de Massitissi restait ainsi sans missionnaire.

Pour remplir tous ces vides et occuper les postes nouveaux qu'il était nécessaire de fonder, il eût fallu de nouvelles recrues. Mais le

Comité ne pouvait pas en envoyer en nombre suffisant. En 1872 arrivait M. Preen(1); il fut placé provisoirement comme aide de M. Dyke à l'École normale de Morija. En 1873, l'arrivée de M. Kohler(2) permettait enfin de réoccuper la station de Cana, entre Thaba-Bossiou et Léribé. Fondée en 1846 par M. Keck, elle avait dû être évacuée déjà en 1848, lors de la crise par laquelle passait à cette époque la Société des missions. Il aurait fallu la reprendre plus tôt; mais comment l'aurait-on fait avec un personnel aussi restreint que celui qu'on avait eu depuis des années? En 1873, le retour de MM. Cochet et Germond permettait de repourvoir les stations de Béthesda et Thabana-Morèna. Un renfort temporaire des plus utiles fut apporté à la mission par la présence dans son sein de MM. Creux et P. Berthoud de la Mission romande; le premier arrivait au Lessouto en 1872 et était placé l'année suivante à Massitissi; le second arrivait en 1873 pour prendre part avec M. Mabille à l'expédition du Transvaal.



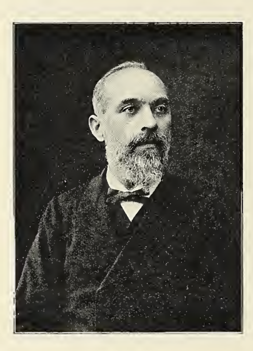
J. Preen.

La mission avait sagement résolu, à la suite du traité de 1869, de

(1) Jean Preen, né à Labroque (Alsace) en 1841, avait été envoyé au Sénégal en 1869; rentré en France pour cause de maladie, il était envoyé au Lessouto en 1872, en qualité d'aide-missionnaire. Après avoir aidé M. Dyke à Morija à l'École normale, il était désigné pour fonder en 1875 la station de Matatièlè; il en était rappelé en 1878 pour diriger à Thabana-Morèna d'abord, puis à Léloalèng, l'École industrielle. Il a pris sa retraite en 1896 et vit maintenant à Rothau.

(2) Frédéric Kohler, né à Villars-lès-Blamont (Doubs) en 1847, est arrivé au Lessouto en 1873; il a été placé dès son arrivée à Cana et y est resté jusqu'à sa retraite en 1908.

faire porter tout son effort sur le Lessouto même et de l'occuper entièrement. Les stations de Mékuatléng, Poortjé et Hébron, détruites par la guerre, n'avaient pas été réoccupées; Carmel était abandonné également. La vente des terrains et des bâtiments de ces stations fournissait les fonds nécessaires à l'établissement de l'École normale et à la construction des annexes. Cette politique de concentration était tout indiquée par les circonstances et a eu les plus heureuses conséquences; la mission tout entière établie au Lessouto devait avoir plus d'unité et de cohésion qu'auparavant. Elle ne possédait plus dans l'État libre que la station de Maboulèla, et cela uniquement à titre provisoire. Les petites congrégations annexes de Béthulie et Smithfield, qui s'y rattachaient, étaient destinées à être plus tard cédées à l'Église réformée hollandaise. Il était bien entendu que de ce côté-là on ne s'étendrait plus.



F. Kohler.

Il y avait, par contre, de l'autre côté des montagnes, dans le Griqualand East, tout un vaste district peuplé de Bassoutos où notre mission avait déjà placé deux évangélistes en 1870. C'était comme un Lessouto *extra muros* dont elle était décidée à prendre possession. M. Preen fut chargé en 1875 d'y fonder la station de Matatièlè; en 1877, l'arrivée d'un nouveau missionnaire, M. Christmann (1), permit d'en établir une autre à Paballong. On avait donc pu, malgré la pénurie d'ouvriers, ouvrir de 1872 à 1877 trois stations nouvelles. C'était beaucoup, semble-t-il;

(1) G. Christmann, né au Ban-de-la-Roche en 1849, arriva au Lessouto en 1877; il fut placé à Paballong et y resta jusqu'en 1889; il est mort à Paris en 1891.

en réalité, c'était loin d'être suffisant. Pour bien faire, il eût fallu pouvoir en établir au moins une de plus, chez Joël Molapo (1), à l'extrémité nord du Lessouto. A ce moment, la population en eût été beaucoup plus accessible à l'Évangile qu'elle ne devait l'être plus tard, quand, en 1889, la station de Qalo put enfin être fondée. Mais au moins on s'était fortifié dans le nord, en occupant Cana, et l'on avait pris définitivement pied au Griqualand East.

Ce qui compliquait la situation et rendait plus sensible encore le



Chapelle de Cana.

manque d'ouvriers disponibles, c'est le mirage d'une mission extérieure chez les Banyaïs (dans la Rhodesia actuelle) qui hypnotisait à cette époque toute une partie du corps missionnaire. Quelque admirable qu'ait été, à tant d'égards, cet essai d'extension lointaine, dont nous aurons à parler, on ne peut s'empêcher de regretter tout ce qu'il nous a fait perdre au Lessouto lui-même. Il aurait fallu fortifier l'œuvre

(1) Fils du chef Molapo, demi-frère et rival de Jonathan.

du Lessouto avant tout, et attendre, pour entreprendre des conquêtes lointaines, que le pays fût complètement occupé, au lieu de courir le risque de lâcher la proie pour l'ombre.

De nouveaux vides se produisaient d'ailleurs dans le corps missionnaire. M. L. Cochet était enlevé prématurément en 1877; M. Dyke partait en 1876 en congé pour l'Europe, et prenait sa retraite peu de temps après son retour. Les nouveaux missionnaires suffisaient à peine à occuper les places vacantes. M. Dieterlen (1), arrivé au Lessouto en janvier 1876, devait, après l'échec de son expédition chez les Banyaïs, devenir en 1876 le missionnaire d'Hermon; M. I. Cochet (2) remplaçait, en 1877, à Béthesda, son père qui venait de mourir; M. H. Dyke (3) devenait la même année, à l'École normale, l'auxiliaire de M. Casalis, que la retraite de M. Dyke père laissait seul à la tâche. Enfin, en 1879, M. Marzolff (4) allait occuper la station de Matatièlè; M. Preen l'avait quittée l'année précédente pour prendre, à Thabana-Morèna d'abord, à Léloaléng ensuite, la direction de l'École industrielle. M. Dormoy (5), arrivé la même année, faisait l'intérim de Léribé; M. Coillard était alors en Europe pour préparer la fondation de la mission du Zambèze. Toutes ces mutations (et nous sommes loin de les indiquer toutes)

---

(1) Hermann Dieterlen, né à Rothau (Alsace) en 1850, arriva au Lessouto en 1875. Il fut chargé d'abord de diriger la première expédition au pays des Banyaïs; il fut ensuite (1876) placé à Hermon. En 1887 il vint prendre à Morija la direction de l'École de théologie. Il fut désigné en 1891 pour le poste de Léribé qu'il dirige encore aujourd'hui.

(2) Irénée Cochet, né à Hébron en 1851, arriva au Lessouto en 1877; il fut d'abord placé à Béthesda où il resta jusqu'en 1884, puis fut chargé de fonder en 1885 la nouvelle station de Mafubé. Il quittait en 1894 le service de la Société. Il est mort à Matatièlè en 1897.

(3) R.-Henry Dyke, né à Thaba-Bossiou en 1850, revint au Lessouto en 1877; il fut placé à l'école de Morija comme collaborateur du Dr Casalis, puis, à la mort de celui-ci (en 1891), comme directeur. Il y est encore à l'œuvre aujourd'hui.

(4) Henry Marzolff, né à Oberbetschdorf (Alsace) en 1854, arriva au Lessouto en 1879; il fut placé à Matatièlè et y resta jusqu'en 1881. Après la guerre de 1880-1881, il fit un intérim soit à Léribé, soit à Thabana-Morèna (de 1882 à 1887), et fut placé à Béthesda en 1887. En 1902, il remplaça M. A. Casalis à l'École biblique et au Dépôt de livres de Morija; enfin, en 1904, il fut désigné pour le poste de Likhoèlè, qu'il occupe encore.

(5) Amos Dormoy, né à Foëcy en 1856, arriva au Lessouto en 1879. Il fut placé comme remplaçant provisoire de M. Coillard à Léribé; en 1882, il rentrait en France.

dans le personnel des stations montrent assez les difficultés dans lesquelles la mission s'est trouvée placée, et quel dommage ce fut pour elle de ne pas posséder un personnel plus considérable.

S'ils étaient manifestement trop peu nombreux pour pouvoir suffire à toutes leurs obligations, les missionnaires n'en déployaient pas moins une très grande activité. C'est le moment où l'évangélisation est poussée le plus fortement, où les annexes se fondent toujours plus nombreuses, où les Églises grandissent comme à vue d'œil, où la vie ecclésiastique commence à prendre toute son ampleur. Nous aimerions pouvoir en donner quelques exemples topiques; le temps et l'espace ne nous le permettent pas. Il faut se contenter de demander à la statistique quelques indications qui, exactes en un sens, ne peuvent donner cependant une idée adéquate de la réalité des faits. Les chiffres ne disent pas tout. Il y avait à ce moment une vie religieuse réelle et profonde. De beaux réveils dans plusieurs endroits, des exemples de vrai dévouement chrétien et de zèle du meilleur aloi sont là pour le prouver.



Une annexe.

Le nombre des communiants, qui s'élevait en 1872 à 2.117, était en 1876 de 3.094, et atteignit en 1880 le chiffre de 4.277; il avait ainsi doublé en neuf ans. En 1872, il y avait 1.325 catéchumènes; on en comptait 1.646 en 1876, et 1.712 en 1880. Le total des chrétiens adultes était en 1872 de 3.502, en 1876 de 4.740, en 1880 de 5.984. Ces chiffres montrent assez que la mission avait repris sa marche

ascendante. De 1848 à 1868, pendant les vingt années de guerre par lesquelles elle avait passé, la mission n'avait pu gagner que 450 communiants. Mais dix années de paix et de travail ininterrompu lui procuraient un gain net de plus de 2.600 conversions. Les temps de la moisson abondante et joyeuse étaient venus pour elle.

Les annexes continuaient elles aussi à augmenter en nombre. Il y en avait 37 en 1872, 53 en 1876, 71 en 1880. En ajoutant à ces chiffres 13 stations missionnaires, et les annexes de Smithfield et Béthulie dans l'État libre, cela faisait, en 1880, un nombre total de 84 églises où l'Évangile était prêché régulièrement chaque dimanche et où, chaque semaine, les catéchumènes recevaient l'instruction religieuse. Ces chiffres donnent peut-être mieux que les autres une idée un peu juste de la vie des églises. Ce sont, en effet, les églises qui établissent ces annexes et les soutiennent avec leurs propres ressources. Elles doivent aussi tirer de leur propre sein — l'École biblique n'existait pas encore; ses premiers commencements datent de 1876 — des évangélistes pour les diriger. Et plus une église est vivante, plus aussi elle trouve les hommes et l'argent nécessaires.

A la même époque, la collecte, ou *Kabèlo* (offrande) comme on l'appelle ici, commence à jouer un grand rôle dans la vie ecclésiastique. Il peut y avoir à cela un inconvénient ; l'argent, pour indispensable qu'il soit, fait souvent du mal, et, à trop vouloir en trouver, une église peut prendre un certain caractère mercantile. Cependant il faut que les chrétiens indigènes apprennent à donner, à soutenir leurs ouvriers, à ne plus trop compter sur les secours des chrétiens d'Europe. Il n'est que juste et normal qu'ils soient poussés à faire des sacrifices pécuniaires, qu'on fasse leur éducation sur ce point. C'est là la meilleure préparation à l'indépendance future.

Ce devoir, les églises et leurs missionnaires l'ont bien compris. Le taux des collectes est relativement élevé; les sommes qu'elles fournissent sont considérables pour le pays, si l'on tient compte de l'état

de fortune des chrétiens, et des ressources, minimes au fond, du Lessouto. En 1876, elles atteignent déjà le total de 27.000 francs; en 1880, elles fournissent la belle somme de 37.000 francs. Le moment arrive, semble-t-il, où toute la charge de l'œuvre indigène pourra être supportée par les églises du Lessouto. C'est là le désir, la volonté consciente des missionnaires. Les chrétiens bassoutos le comprennent comme eux, les plus éclairés du moins.

Les affaires de l'Église, la solution des questions complexes qui se posent, — discipline ecclésiastique, fondation d'annexes, méthodes d'évangélisation, etc., etc., — ne sont plus uniquement dans les mains des missionnaires. Les anciens, qu'on possède depuis longtemps, prennent plus d'importance ; avec les évangélistes des annexes, ils forment le conseil d'Église, que nous appelons ici le consistoire. Ils sont les conseillers, les aides du missionnaire. Celui-ci a voix prépondérante ; à l'occasion, il fera, si c'est nécessaire, prévaloir sa décision. Le consistoire le comprend et l'admet ; c'est comme au *lékhotla*, ou tribunal indigène, où le chef décide en dernier ressort, après avoir pris l'avis de tous ses subordonnés. Le consistoire est dans l'Église ce que le *lékhotla* est dans la vie du village et de la tribu. C'est la meilleure école pour faire l'éducation des anciens et des évangélistes, et leur apprendre à diriger leurs églises ; on les forme ainsi à l'indépendance, on leur fait comprendre quelles sont leurs responsabilités, on les met en état d'y faire face. Cette organisation locale, qui s'était formée d'elle-même un peu partout, fut codifiée et réglementée en 1872. On voulait avoir dans toutes les églises une manière de faire aussi uniforme que possible. Dans la plupart d'entre elles la congrégation, comme telle, avait aussi voix aux affaires et beaucoup de questions importantes se discutaient en séance plénière de la paroisse.

Par l'institution du consistoire, des collectes, des annexes, les églises locales s'étaient organisées ; l'élément indigène et laïque y jouait un rôle important, bien que le missionnaire restât le vrai chef

spirituel et conservât en main la direction de tout. Mais on n'avait pas encore d'organisation d'ensemble. Les différentes paroisses n'avaient entre elles que des liens assez lâches. Chacune dirigeait son œuvre un peu comme elle l'entendait. La Conférence formait, il est vrai, un lien réel entre les diverses parties de la mission ; certains règlements généraux s'appliquaient à tout l'ensemble des églises. Mais cela ne paraissait plus suffisant. On sentait le besoin d'une organisation plus ferme, on désirait avoir plus d'unité. Déjà en 1864 le Dr Duff avait attiré sur ce point l'attention des missionnaires réunis à Carmel. Il leur disait entre autres : « Votre organisation est si faible qu'un nouveau missionnaire venu de France pourrait à lui seul la renverser et vous jeter un défi. » On voulait aussi que l'influence indigène pût se faire sentir dans la marche générale de l'Église, comme dans celle des églises locales. Il fallait donc avoir, à côté de la Conférence, purement européenne, dans son personnel, un organe central où l'élément indigène fût représenté. A continuer comme on avait commencé, on risquait de ne jamais arriver à la création d'une véritable Église. Le congrégationalisme, auquel on risquait d'aboutir, n'était ni désirable en soi, ni conforme aux traditions ecclésiastiques des missionnaires français.

Cet organe central demandé, c'était dans un synode seul qu'on pensait, selon la tradition réformée, pouvoir le trouver. Un premier essai, sans caractère encore officiel, avait déjà été précédemment tenté ; en 1865, avec la sanction et à la demande expresse de la Conférence, M. Mabille avait convoqué à Morija les délégués des églises du Lessouto. Ils avaient discuté avec les missionnaires certaines questions importantes. Cet essai avait eu un grand succès. Il était naturel qu'on désirât aller plus loin. Cette fois-ci, on voulait un vrai synode délibérant et légiférant, une réunion officielle des églises du Lessouto, qui devînt comme la tête et le centre directeur de la mission tout entière. On ne perdit pas de temps à le constituer, et, en 1872, se réunissait à Thaba-Bossiou le premier synode régulier du Lessouto ; il

siégeait en 1874 à Morija, en 1876 à Léribé, et de nouveau à Thaba-Bossiou en 1879.

L'essai tenté ne devait pas porter les fruits qu'on en avait attendus. On avait voulu trop vite introduire au Lessouto l'organisation complète des églises de France, qui recommençaient au même moment (curieuse coïncidence) à se réunir en synode. Il aurait fallu s'entourer de plus de précautions, et n'avancer que pas à pas dans cette voie si nouvelle pour les Bassoutos. Le système représentatif, qui est à la base de tout synode, n'était pas dans les traditions du pays. Les indigènes n'y étaient pas habitués; ils ne pouvaient comprendre que leurs délégués pussent voter des décisions liant leurs commettants. Les églises, si accoutumées à se diriger elles-mêmes, avaient peine à admettre que le synode pût légiférer pour elles, sans leur sanction expresse dans chaque cas particulier. Pour obvier à cet inconvénient, la Conférence avait décidé que les résolutions importantes prises par le synode seraient renvoyées aux consistoires *ad referendum*. C'était, en fait, créer une difficulté de plus; que ferait-on si les décisions du synode étaient acceptées par la majorité des consistoires, mais repoussées par un ou plusieurs autres? L'avenir devait vite montrer les dangers de cette méthode.

Il y avait un autre péril évident contre lequel on avait voulu également se garantir. Dans le synode, les délégués indigènes, évangélistes et anciens, avaient une énorme majorité. Cette prépondérance numérique pouvait facilement enlever aux missionnaires, qui jusqu'alors avaient été les seuls directeurs de l'œuvre, leur influence légitime; de graves changements pouvaient être apportés à la marche de l'Église. On y avait paré en décidant qu'au synode les missionnaires européens voteraient à part et que, pour être légale, toute décision devrait avoir reçu leur approbation expresse. Il est facile de voir qu'on n'avait évité un danger qu'en en créant un autre, plus grave peut-être.

Les précautions bien naturelles qu'il avait fallu prendre montraient assez qu'on était sur un terrain glissant. Il eût été nécessaire, en tous cas, de n'avancer que lentement et de ne présenter aux premiers synodes que des questions secondaires. Un faux pas aurait pu avoir de trop fâcheuses conséquences. C'est cependant le contraire que l'on fit. On commit l'erreur de demander au synode de résoudre des questions pour lesquelles il était loin d'être mûr. Dès sa première session, il se mit à légiférer, et cela sans aucune mesure. Missionnaires et Bassoutos étaient, semble-t-il, d'accord sur ce point. On prit coup sur coup, sans discussion suffisamment sérieuse, des décisions d'une importance capitale au sujet de la discipline ecclésiastique. On ne procédait pas, sur certains points, d'une manière uniforme dans toutes les églises. Sous la pression des indigènes, à laquelle les missionnaires eurent le tort de céder trop aisément, le synode décida de tout unifier, et d'imposer à tous les consistoires sa manière de voir. Il arriva ce qui arrive partout, quand on commence à se laisser glisser sur la pente dangereuse du légalisme et de la casuistique qui en est la conséquence: on alla trop loin, on se mit à réglementer sur des sujets dont il eût fallu laisser la solution soit aux églises locales, soit plutôt encore à la conscience individuelle des chrétiens. L'ancienne discipline, assez vague et appliquée dans bien des endroits avec une sage prudence, fut précisée de la manière la plus sévère, et devint presque comme un code de la vie morale des chrétiens.

De retour dans leurs églises, les délégués, qui avaient voté tout cela haut la main, n'étaient plus tout à fait d'accord. Ils n'avaient pas suffisamment compris ce qu'ils avaient décidé. Des frottements se produisirent; des mécontentements se firent jour dans plus d'une église.

A Hermon ce fut presque une révolte; un schisme y éclata qui eût pu avoir les plus sérieuses conséquences. Pendant près de deux ans, toute une partie de cette église se sépara du reste de la mission. Il y

eut, comme en France à la même époque, le parti synodal et le parti anti-synodal. La situation spéciale de l'église d'Hermon favorisait ces divisions. Toute une partie du troupeau était composée d'anciens Beersébiens ; ils ne faisaient qu'à demi bon ménage avec les autres chrétiens. Fiers de leur passé et de leurs traditions, se croyant volontiers supérieurs au reste des Bassoutos, ils profitèrent de cette occasion pour faire bande à part et essayer d'imposer leur volonté. Le Dr Casalis, qui venait de succéder à M. E. Rolland, eut cruellement à souffrir de cet état de choses ; la révolte était en bonne partie dirigée personnellement contre lui. Les Beersébiens le regardaient comme un intrus



Un dimanche de fête à Hermon.

auquel ils refusaient de se soumettre. M. Casalis demanda à la Conférence de le déplacer ; celle-ci fit appel à la bonne volonté de M. Ellenberger. Il consentit à quitter Massitissi, provisoirement du moins, pour entreprendre la tâche difficile qu'on lui offrait : ramener l'union dans une église divisée et faire rentrer dans l'ordre les récalcitrants. Il finit, non sans peine, par rétablir la paix, et, deux ans plus tard, le parti révolté faisait sa soumission formelle. Le schisme était heureusement terminé ; il n'avait pas eu les suites graves qu'on avait pu craindre un moment. Mais c'était là une leçon dont il fallait profiter.

Le synode avait mal débuté ; au lieu de cimenter, comme il le

désirait, l'union entre les différentes églises, il avait failli créer de douloureuses divisions. On avait eu le grand tort de le pousser dans la direction où il penchait déjà. Les Bassoutos aiment les lois et les règlements, du moins pour les autres ; quand ils peuvent légiférer, ils le font volontiers, sans comprendre souvent la portée des décisions qu'ils ont prises et auxquelles ils seront les premiers à se soustraire, pour peu qu'elles en viennent à les toucher personnellement.

Au synode de 1874, on fut plus prudent ; on s'y occupa plus spécialement des projets de mission extérieure dont il sera question plus loin. Mais le pli était malheureusement pris ; on ne pouvait plus revenir en arrière, et le synode de Léribé, en 1876, s'occupa plus que de raison de questions de discipline aussi complexes que délicates. Cela fit tort à l'institution elle-même et lorsque, après la guerre de 1880 à 1881, le synode cessa d'être convoqué, aucune voix ne se fit entendre pour s'en plaindre. Il n'avait laissé que de mauvais souvenirs ; on était content de ne plus avoir à y penser. Quand on le rétablit plus tard, en 1894, ce fut sur de toutes nouvelles bases, et même alors les églises ne le virent pas revivre sans appréhension.

On avait évidemment commencé trop tôt ; ou plutôt on avait voulu avoir trop tôt des synodes pareils à ceux des églises d'Europe. Il aurait fallu travailler à faire l'éducation du synode avant de lui accorder tous ses droits. Les missionnaires ne l'ont pas compris au moment même. Et ce qui fut sans doute une erreur plus grande encore, c'est d'avoir voulu se servir du synode pour imposer aux églises une discipline trop austère et un christianisme trop légal. Il y a eu alors chez tous, noirs et blancs, une tendance à rendre la vie chrétienne plus sévère et plus étroite que de raison. On condamnait non seulement les choses mauvaises en soi, mais aussi tout ce qui, de près ou de loin, semblait devoir y conduire. On voulait, à coups de règlements et de lois disciplinaires, élever le niveau de la vie chrétienne ; on oubliait trop que seule la foi personnelle et vivante peut

former une nouvelle créature. Les lois ecclésiastiques, même les meilleures, n'ont jamais changé les cœurs.

Mais, tout en faisant nos plus expresses réserves, nous ne pouvons refuser notre admiration au sérieux profond, à l'intransigeance morale qui animait alors toute la mission. Comme jadis Calvin à Genève, on voulait non pas le moins, mais le plus, dans la vie chrétienne. L'idéal auquel on tendait était des plus élevés : « Soyez saints comme je suis saint. » Et, si l'on n'a pas pris la meilleure voie pour y parvenir, on a du moins, et c'est là un résultat d'une importance capitale, réussi à graver dans l'esprit de tous, chrétiens et païens, la conviction que le christianisme doit être pris au sérieux, qu'il faut en accepter toutes les exigences.

L'œuvre scolaire de la mission, elle aussi, a pris, dans la période qui nous occupe, une importance considérable et une grande extension. Les premiers missionnaires ne l'avaient pas négligée. Nous avons vu que l'éducation primaire des indigènes fut, dès les premiers jours, un de leurs principaux soucis. Dans toutes les stations on avait fondé des écoles; les missionnaires — ou leurs femmes — les dirigeaient eux-mêmes et y consacraient une grande partie de leur temps. Les écoles de Beerséba étaient tout particulièrement florissantes et servaient de modèles à celles des autres stations. Mais ce n'était encore, tout bien considéré, que l'époque des petits commencements.

Dès 1871 et 1872, le souci de l'instruction publique était devenu tout autrement pressant. Le gouvernement y pensait et y poussait autant que les missionnaires eux-mêmes; il désirait que, comme les Cafres de la Colonie du Cap, les Bassoutos eussent des écoles suffisamment nombreuses et bien dirigées. Il ne voulait pas fonder des écoles à lui; selon le système en honneur dans la plupart des colonies anglaises, il préférait subventionner les écoles établies par les missionnaires, à condition, bien entendu, que ceux-ci consentissent à accepter le programme officiel. Avec le bon sens qui caractérise la race anglo-

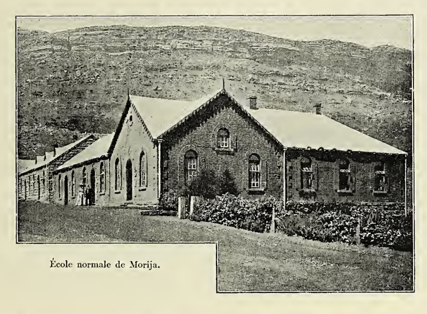
saxonne, l'administration du Lessouto comprenait bien qu'une école chrétienne valait infiniment mieux pour les Bassoutos que celle où l'on aurait appris uniquement l'anglais et l'arithmétique, et dont toute influence morale ou religieuse eût été absente. Pour un peuple sauvage le christianisme restera toujours le meilleur moyen éducatif, la seule puissance capable de le relever. Pourquoi se priver de l'aide de la mission, quand celle-ci est toute prête à l'offrir? Pourquoi la mission refuserait-elle de collaborer avec le gouvernement à une tâche aussi belle, du moment qu'on l'autorise expressément à donner à la religion la place d'honneur dans ses écoles?

Le gouvernement n'avait d'ailleurs, pour accorder ses subsides, que des exigences bien naturelles. Il fallait, outre la lecture et l'écriture en sessouto, enseigner un peu d'anglais et d'arithmétique, avoir pour les écoles des bâtiments simples mais suffisants, tenir l'école pendant un nombre d'heures déterminé (quatre heures par jour), et permettre à l'inspecteur officiel de la visiter une ou deux fois par an. Les missionnaires conservaient la direction pleine et entière des écoles, et avaient le droit exclusif de placer et de déplacer les instituteurs. L'administration se chargeait de payer soit la totalité, soit la plus grosse partie de leurs salaires.

Ce système, si simple et si pratique, est celui qui existe encore aujourd'hui au Lessouto; les missionnaires n'ont jamais eu à regretter de l'avoir accepté dès 1872. C'est grâce à lui que notre œuvre scolaire a pu prendre toute son extension. Grâce à lui, des écoles primaires mieux outillées purent être établies dans toutes les stations et dans presque toutes les annexes; bientôt une nombreuse population d'écoliers des deux sexes y reçut une instruction, très élémentaire sans doute, mais appropriée à leurs besoins. En 1872, il y avait déjà 2.069 écoliers; 2.604 en 1877, et 3.021 en 1880. C'était comme une pépinière où l'Église allait se recruter. L'instruction biblique avait, dans toutes ces écoles, une place importante.

A côté et au-dessus des écoles primaires, la mission possédait aussi ses écoles secondaires. Celles-ci avaient dû nécessairement prendre la forme d'internats, puisqu'on y recevait des élèves venant de tous les districts du Lessouto.

Nous avons déjà vu comment M. Mabille avait fondé en 1868 l'école secondaire de garçons, avant même que l'administration anglaise fût établie et qu'il fût question d'allocations scolaires. Dans son idée, elle devait former à la fois des évangélistes et des instituteurs. Dès 1869, elle était confiée aux soins de M. Dyke, auquel plus

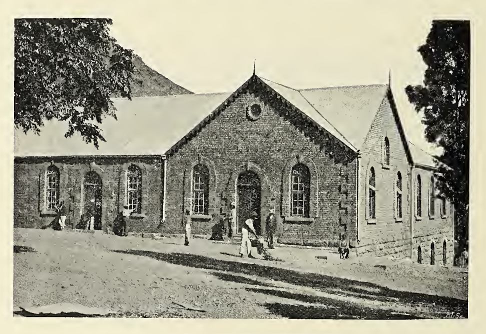


École normale de Morija.

tard fut adjoint le Dr Casalis. Au bout de quelques années (vers 1875) on reconnut qu'il fallait se borner à y former des instituteurs, surtout pour satisfaire aux exigences du programme scolaire officiel; elle devenait ainsi une école normale. En 1875 le Dr Casalis succédait à M. Dyke père à la tête de l'institution; M. H. Dyke devint dès 1877 son collaborateur. L'école normale se développa rapidement et prit un bon rang parmi les institutions similaires du Sud de l'Afrique. Ses candidats réussissaient généralement bien dans les examens officiels, et nombreux sont ceux de nos normaliens qui ont reçu leur brevet

officiel pour l'enseignement primaire. En 1878, elle comptait déjà 43 élèves et, sauf le traitement des deux missionnaires qui la dirigeaient, ne coûtait rien à la mission.

M. Mabille, non content d'avoir créé l'École normale, fondait en 1873 un internat du même genre pour les élèves plus jeunes qu'il fallait préparer à y entrer. La plupart des écoles du pays ne pouvaient encore donner une instruction suffisante. Cette école préparatoire, qui, en 1878, comptait 58 élèves, a rendu pendant quelques années de



École normale de Morija. — Salles d'étude.

très grands services. Mais les progrès faits par les écoles primaires devaient, au bout d'un certain laps de temps, la rendre inutile. Elle n'avait plus de raison d'être du moment que les autres écoles étaient à même de fournir directement des élèves à l'École normale. Aussi fut-elle transformée, dès 1880; elle devint l'école biblique, qui devait rendre à notre mission, et à tant d'autres églises sud-africaines, les plus grands services.

L'école biblique s'est pour ainsi dire formée d'elle-même. Dès

1875 on avait admis à l'École normale un certain nombre d'élèves évangélistes, qui ne pouvaient suivre toutes les leçons, et qui avaient été formés en classe séparée. C'était là une classe biblique dont M. Mabille s'occupait plus spécialement. Vers 1877 ou 1878, la classe biblique quitte l'École normale, où elle n'était pas à sa place, et est annexée à l'école préparatoire. Elle devient dès lors la tâche de prédilection de M. Mabille, qui y consacra le meilleur de ses forces et y mit tout son cœur. Sous ses soins, elle prit un développement rapide.



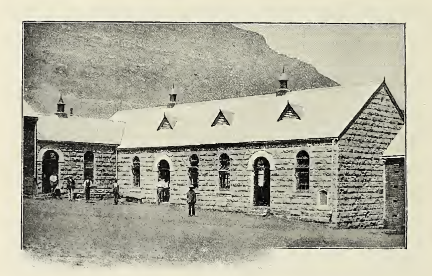
École normale de Morija. — Réfectoire.

En 1878 elle comptait déjà 20 élèves, la plupart hommes faits; parmi eux se trouvaient un bon nombre de Bapédis du Transvaal et d'autres indigènes de l'intérieur, auxquels M. Mabille s'intéressait beaucoup. La mission se développant toujours plus, la classe biblique devint de plus en plus importante. Elle finit par absorber l'école préparatoire tout entière.

Ce n'est cependant qu'en 1882, au retour de M. Mabille de son voyage en Europe, que l'école biblique prit définitivement la forme

qu'elle a gardée jusqu'à ce jour. En la fondant et en la développant comme il l'a fait, M. Mabille a doté notre mission d'un de ses organes les plus nécessaires. Sans elle, il eût été impossible à la mission de trouver des évangélistes et même des instituteurs en nombre suffisant.

A Thaba-Bossiou M. Jousse faisait pour les jeunes filles ce que M. Mabille avait commencé à Morija pour les jeunes gens. Il y fondait en 1871 l'École de jeunes filles. Commencée petitement avec 12 élèves, elle en avait déjà 70 en 1879. Le but de M. Jousse était surtout de former des femmes chrétiennes qui pussent avoir une



École normale de Morija. — Réfectoire.

bonne influence sur leur famille et leurs alentours. Il s'agissait moins de leur donner une instruction supérieure que de développer leur caractère, de leur enseigner l'ordre, la propreté, les travaux du ménage. Mlle Miriam Cochet devait se dévouer à cette école pendant de longues années.

Une quatrième école-internat, plus spéciale, d'un intérêt plus pratique, et qui répondait à un besoin de plus en plus évident, fut fondée en 1878, sous le nom d'École industrielle. Il devenait urgent, dans l'intérêt général du pays, de former de bons ouvriers bassoutos,

capables de gagner leur vie et de travailler ainsi au développement matériel et social de la tribu.

C'est M. Germond qui poussa, avant et plus que tout autre, à l'établissement de cette nouvelle institution. Il avait commencé à Thabana-Morèna, sous sa propre responsabilité et sans recevoir de secours pécuniaire ni du gouvernement ni de la Conférence, ce qu'il nommait une école manuelle. Il l'avait établie sur un plan simple et pratique. Mais ses nombreuses occupations ne lui permettaient pas d'y consacrer un temps suffisant. Force lui fut, au bout de quelques mois, d'abandonner la partie. Mais ce qu'il lui avait été impossible d'accomplir dans ces conditions défavorables, il désirait le recommencer sur une autre base et d'une manière qui en assurerait le succès définitif. En 1878, sur les instances répétées de M. Germond, M. Preen était rappelé de Matatièlè pour fonder à Thabana-Morèna l'École industrielle de la mission. Ses aptitudes le désignaient pour cette œuvre, à laquelle il a donné pendant tant d'années tout son cœur et le meilleur de ses forces.

Thabana-Morèna ne possédant pas les avantages matériels nécessaires au bon fonctionnement et au développement de cette école, on décida de se mettre en quête d'un site plus favorable. On désirait la placer au centre du pays, entre Thaba-Bossiou et Morija, et à portée de Maséru, la capitale administrative du Lessouto. Malheureusement le grand chef Létsié refusa de céder à la mission l'emplacement choisi. Il était jaloux de son influence grandissante et n'était pas fâché de lui créer quelques embarras. Le magistrat supérieur du Lessouto, le colonel Griffith, proposa alors à la Conférence le site de Quthing (aujourd'hui Léloaléng) près de Massitissi. C'est là qu'avait, jusqu'à cette époque, résidé le magistrat du district. Le gouvernement nous cédait cet emplacement avec les bâtiments qui s'y trouvaient. La Conférence fut obligée de s'incliner ; on lui fit comprendre qu'on s'adresserait à une autre Société missionnaire si elle se refusait à entrer dans les vues de l'administration.

A certains égards l'emplacement était excellent; l'École devait y être au large et un joli cours d'eau permettait l'établissement d'un moulin. C'était cependant, l'expérience l'a montré, un mauvais choix. Il ne peut d'ailleurs être reproché aux missionnaires qui ont tout fait pour établir l'École industrielle dans un endroit mieux approprié aux besoins du pays. Placée trop loin du centre, trop éloignée des autres stations et des villages de magistrats, l'École industrielle n'a pas pu rendre au Lessouto tous les services qu'il aurait fallu. Elle a cependant



École normale de Morija. — Cuisine et réfectoire.

beaucoup fait en fournissant au Lessouto un nombre considérable de charpentiers et de maçons. Et l'on peut dire, sans exagération, qu'elle a joué dans le développement social et industriel du pays un rôle de premier ordre.

Avec ses nombreuses écoles primaires (plus de 80 déjà en 1880), son École normale, son École biblique, son École industrielle et son École de jeunes filles, la mission était désormais bien équipée et pouvait répandre sur tout le pays les bienfaits de l'instruction. Grâce

aux généreuses allocations du gouvernement colonial, son œuvre scolaire ne lui causait presque aucun sacrifice pécuniaire ; seuls, les directeurs des différentes écoles émargeaient, pour leur traitement personnel, au budget de la Société. Notre mission a été depuis 1872, et reste encore aujourd'hui à la tête de l'instruction publique au Lessouto, préséance facile dans ce domaine comme dans celui de l'évangélisation ; les missions catholique et anglicane suivent de loin



École normale de Morija. — L'heure du travail manuel.

ses traces, mais ne peuvent guère espérer lui enlever jamais son rang.

Pour toutes ces écoles il fallait des livres ; il en fallait également pour les chrétiens de nos églises. C'est là encore un devoir que la mission n'a pas négligé. Dès 1859, M. Mabille remettait en marche l'atelier d'impression de Morija; quelques années après, en 1875, la presse de la Société, jusqu'alors restée à Massitissi, lui était confiée. Il pouvait ainsi faire plus et mieux. Et, pendant toute cette période,

l'imprimerie de Morija a travaillé sans relâche pour la mission et pour le pays.

Sauf la Genèse et les Psaumes édités à Massitissi par M. Ellenberger, *tous* les livres de l'Ancien Testament ont été imprimés à Morija, de sorte qu'en 1878, les Bassoutos possédaient enfin la Bible tout entière dans leur langue : le Nouveau Testament en un volume, dont la troisième édition revisée avait paru à Paris en 1878, et l'Ancien Testament en livres détachés.

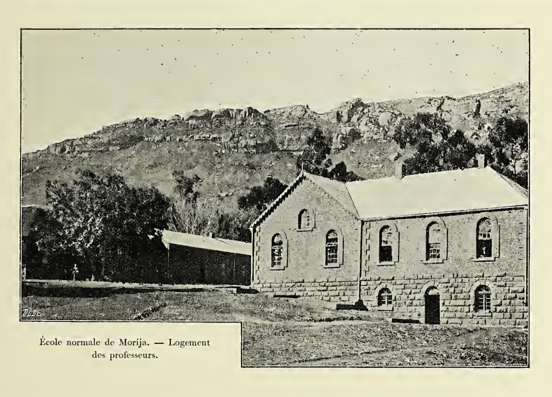
Des livres de lecture pour les écoles, des manuels pour l'enseignement de la géographie, de l'arithmétique, de l'anglais suivaient à leur tour. En 1877, M. Mabille publiait aussi le premier vocabulaire sessouto-anglais, et, en 1878, la première grammaire un peu complète de la langue du pays (il y en avait deux éditions, l'une en anglais pour les Européens, l'autre en sessouto pour les Bassoutos). Il faut mentionner aussi un nouveau catéchisme historique et divers livres et traités religieux.

Le recueil de cantiques (les *Chants de Sion*) paraissait également, soit à Morija, soit en Europe, en différentes éditions ; chaque édition nouvelle était augmentée de nouveaux cantiques. En 1877, paraissait, à Morija même, la première édition de ce recueil avec musique (dans la notation dite « sol-fa ») (1). M. Mabille avait entrepris ce grand travail, transcrit lui-même la musique de tous les cantiques dans la notation nouvelle, et dirigé personnellement leur impression ; il a rendu ainsi à nos églises un service inappréciable. L'année suivante il imprimait, avec notation musicale également, un nouveau recueil de cantiques traduits ou imités de ceux de l'évangéliste américain Sankey par M. Coillard. Ces deux recueils, réunis en 1881 en un volume, qui contient aujourd'hui 457 numéros, ont eu jusqu'ici qua-

(1) Les notes y sont indiquées par des lettres et des chiffres. Cette méthode, inventée par M. Curwen, est très usitée en Angleterre et a permis d'obtenir des résultats très remarquables dans l'enseignement du chant à quatre parties, au Lessouto.

torze éditions; près de 100.000 exemplaires ont été déjà vendus au Lessouto, au Transvaal, partout enfin au Sud de l'Afrique. L'imprimerie de Morija et le dépôt de livres qui y était attaché portaient bien au delà des limites du Lessouto le bon renom et l'influence de la mission française. C'est d'alors surtout que date le rayonnement qu'elle a exercé dans l'État libre, au Transvaal et même au delà.

Le tableau que nous venons de tracer de l'activité de la mission,



École normale de Morija. — Logement des professeurs.

de 1871 à 1880, doit paraître déjà suffisamment complet. Si l'on réfléchit combien le nombre des missionnaires était alors restreint, et si l'on se rend compte de tous les efforts que comporte, dans un tel milieu, une activité pareille, on s'étonne qu'ils aient pu y suffire. Et cependant il est tout un côté de la vie de la mission dont nous n'avons pas encore parlé, et qu'il n'est pas possible de passer sous silence. Nous voulons parler des efforts faits, dès 1872, pour fonder,

en dehors des limites du pays, une mission extérieure, qui eût été comme le prolongement de celle du Lessouto et qui, dans la pensée de ses promoteurs, devait être faite avant tout par les Bassoutos eux-mêmes. C'est une page importante, et particulièrement honorable, de l'histoire de la mission.

Il peut paraître, à première vue, étrange et contradictoire, qu'au moment où la mission se concentrait tout entière au Lessouto, elle songeât à fonder une nouvelle œuvre bien au delà de ses frontières. Dans la pensée des missionnaires ce projet était légitime et naturel, puisque la mission à entreprendre devait être comme une branche et un fruit de l'Église même du Lessouto. Elle était destinée à ouvrir un champ d'activité aux énergies des chrétiens bassoutos. Elle se ferait dans leur intérêt, autant que dans celui des païens à évangéliser. Ce serait, disait-on, le meilleur moyen de relever la vie des églises ; en leur donnant ainsi de nouvelles responsabilités, on les rendrait du même coup plus fortes et plus vivantes. Ainsi qu'en Europe, la mission intérieure ne ferait que gagner à la fondation de la mission extérieure.

Il y avait là une pensée fort juste, et les efforts des chrétiens du Lessouto leur ont été sans aucun doute en bénédiction. On peut cependant se demander si ces efforts eussent pu être soutenus beaucoup plus longtemps sans nuire à l'œuvre considérable qui restait encore à faire au Lessouto même, et dont l'étendue ne semble pas avoir été suffisamment comprise alors. Mais, quelles que puissent être nos réserves, il faut s'incliner devant la foi et le courage avec lesquels les missionnaires du Lessouto s'engageaient, et engageaient les églises, à la conquête d'un champ lointain de mission. Si c'était une erreur de tactique, du moins fit-elle honneur à ceux qui la commirent.

Ici encore, c'est M. Mabille que nous trouvons à l'origine du mouvement. Dès son arrivée au Lessouto il a été hanté par cette

pensée. Elle ne devait jamais le quitter. Déjà, en 1862 ou 1863, il rêvait d'une mission faite par les Bassoutos chez les Makololos du Zambèze. Il fut pour beaucoup dans l'envoi, en 1864, d'Esaia Séélé chez le chef Mankopané au nord du Transvaal. Il avait de tout temps voué un intérêt spécial aux Bapédis ou Bassoutos du Transvaal, qui venaient nombreux étudier au Lessouto ; c'était en partie pour leur venir en aide qu'il avait fondé sa classe biblique. Il réussit à faire



École normale de Morija : le directeur, M. Dyke, et sa famille.

passer son enthousiasme dans le cœur de plusieurs de ses collègues et de ses évangélistes. Et, dès 1872, nous trouvons posée d'une manière pressante et pratique la question d'une mission au nord du Transvaal. Ce qui seul en empêchait la réalisation immédiate c'était le manque de missionnaires.

En 1873 on se décida à faire un voyage d'exploration dans le pays où l'œuvre devait être établie. La Mission vaudoise venait d'être fondée à Lausanne ; elle avait envoyé au Lessouto, pour un

temps au moins, ses deux premiers ouvriers, MM. Creux et F. Berthoud. Ce nouvel accroissement de forces permettait de faire un essai. MM. Mabille et Berthoud partirent pour le Transvaal avec plusieurs évangélistes ; parmi ces derniers, il faut nommer Asser Séhahabané, un des évangélistes les plus remarquables que le Lessouto ait jamais produits, orateur de premier ordre, pionnier courageux qu'aucun obstacle n'a jamais arrêté. On songeait à ce moment à s'établir chez Sékhoukhouni, le grand chef des Bapédis. Celui-ci refusa de recevoir nos envoyés. L'expédition poussa jusqu'aux Spelonken, dans le district de Zoutpansberg ; une mission proportionnée aux forces des Églises du Lessouto paraissait pouvoir être entreprise dans la tribu des Magwambas.

A leur retour MM. Mabille et Berthoud proposèrent à la Conférence la fondation d'une mission soit chez les Magwambas des Spelonken, soit chez un chef nommé Molétsé, dont la tribu parlait un dialecte du sessouto. Le Comité de Paris, n'ayant personne à envoyer pour prendre la direction de cette nouvelle œuvre (la présence d'un missionnaire européen y avait été reconnue indispensable), et aucun des missionnaires du Lessouto n'étant disponible, la Mission vaudoise se déclara prête à s'en charger. En 1875, MM. Creux et Berthoud quittaient le Lessouto pour se rendre dans leur nouveau champ de travail. Ils devaient être secondés par les évangélistes bassoutos laissés aux Spelonken lors du retour de l'expédition Mabille.

C'est là le commencement de l'œuvre de la Mission romande du nord du Transvaal. Quoique indépendante soit du Lessouto, soit du Comité de Paris, elle est un peu nôtre par son origine. C'est comme une fille de la mission du Lessouto. Et les meilleurs rapports n'ont cessé de régner dès lors entre ces deux missions, si semblables par leurs méthodes et par leur personnel. C'est le Lessouto qui a eu le privilège de former les premiers évangélistes et instituteurs magwambas. Et, aujourd'hui, encore, c'est à notre École de théologie que

nos frères romands ont confié l'instruction de leurs premiers pasteurs.

En rentrant au Lessouto, M. Mabille avait laissé en arrière Asser et ses compagnons ; il leur avait demandé de traverser le Limpopo et d'explorer le pays des Banyaïs (dans la Rhodésia actuelle). On espérait trouver là une œuvre de mission que les Bassoutos pussent entreprendre eux-mêmes, sans avoir besoin d'être dirigés par un missionnaire européen, comme c'eût été nécessairement le cas au Transvaal. Les explorateurs y trouvèrent en effet toute une population disposée à les recevoir. Le synode réuni à Morija, en 1874, avait accepté avec un véritable enthousiasme la proposition qui lui fut faite de fonder une mission extérieure. Une collecte improvisée rapporta en quelques instants 800 francs. L'élan était donné. Les lettres d'Asser et de ses compagnons contribuèrent à accroître l'intérêt des églises, qui souscrivirent des sommes relativement importantes. La mission du Bonyaï (1) était décidée.

L'expédition qui devait la fonder fut bientôt organisée. Elle put partir en 1876, au lendemain même du synode de Léribé. Elle était surtout composée d'évangélistes indigènes. M. Dieterlen devait la diriger et installer les évangélistes dans leur nouveau champ de travail. On verrait plus tard s'il resterait avec eux ou rentrerait au Lessouto. L'hostilité des Boers du Transvaal devait entraver l'exécution de ce plan. Le 10 mai 1876 la caravane missionnaire était arrêtée un peu au nord de Prétoria par la police du Transvaal. Les quatre évangélistes étaient mis en prison ; M. Dieterlen ne dut sa liberté qu'à la générosité d'un missionnaire allemand et d'un employé du gouvernement boer, autrefois employé dans la maison de Coninck au Havre, qui consentirent à fournir une caution de 7.500 francs. Les évangélistes furent relâchés quelques jours après, mais on leur intimait,

(1) Bonyaï est le nom indigène du pays des Banyaïs, comme Lessouto est celui du pays des Bassoutos.

ainsi qu'à M. Dieterlen, l'ordre de rentrer immédiatement au Lessouto. Aucune explication suffisante n'a jamais été donnée par le gouvernement du Transvaal de ces procédés injustifiables ; ni M. Dieterlen, ni ses compagnons, n'avaient rien fait qui pût être considéré comme une violation de la loi du pays. Le gouvernement boer, une fois de plus hostile à la mission française, lui refusait le droit de passer par son territoire et s'opposait à son établissement même dans un pays sur lequel il n'avait aucun droit.

Cet échec, loin de ralentir le zèle des églises, ne fit que l'exciter davantage. Et, dès avril 1877, une nouvelle expédition partait pour le pays des Banyaïs. M. Dieterlen ayant été dans l'intervalle placé à Hermon, M. Coillard prenait la tête de l'expédition. Il n'y avait plus à craindre l'hostilité du Transvaal que l'Angleterre venait précisément d'annexer. Nous n'avons pas à raconter ici les diverses péripéties de ce voyage d'exploration qui, du pays des Banyaïs, devait mener M. Coillard à Bulawayo d'abord, au Zambèze ensuite. De même que l'expédition de MM. Mabille et Berthoud aux Spelonken avait abouti à la fondation de la Mission romande au Transvaal, celle de M. Coillard allait donner naissance à la mission du Zambèze.

Ce résultat ne répondait pas aux intentions des missionnaires et n'aboutissait pas au but qu'ils s'étaient proposé. Ils essayèrent en vain d'arrêter M. Coillard sur la route du Zambèze. Au lieu d'une mission à la portée des églises du Lessouto, et appropriée à leur faiblesse, on leur présentait une œuvre trop lourde et trop coûteuse pour elles. Une mission en pleine Afrique centrale était par trop évidemment au-dessus de leurs forces. D'ailleurs, les temps allaient changer, les circonstances se modifier du tout au tout. La guerre de 1880-1881 allait appauvrir le Lessouto et tout désorganiser pour de longues années. Quand, en 1884, après un long séjour en Europe, il put repartir pour fonder définitivement la mission du Zambèze, M. Coillard emmenait bien avec lui deux évangélistes bassoutos,

mais ce n'était plus, ce ne pouvait plus être la mission des églises du Lessouto. Elles n'y avaient plus qu'une part secondaire. Et diverses causes, sur lesquelles nous n'avons pas à revenir ici, devaient petit à petit rendre leur collaboration de moins en moins effective. L'effort fait par elles pour se procurer un nouveau champ de travail n'avait pas abouti.

Cet épisode si intéressant de l'histoire de la mission du Lessouto est donc clos, ou à peu près, dès 1880. Dans la suite il ne sera plus jamais question d'une mission étrangère ; tout au plus fera-t-on des efforts, d'ailleurs rarement couronnés de succès, pour intéresser les églises à l'œuvre du Zambèze. Les liens avec celle-ci se sont aujourd'hui relâchés, malheureusement. Mais la question est-elle vraiment enterrée ? Maintenant que ces églises sont plus fortes et plus nombreuses, ne se représentera-t-elle pas, un jour ou l'autre, sous une forme différente ? Il faut en tout cas le souhaiter. Il y aurait là pour les chrétiens du Lessouto, qui s'endorment si volontiers, une source de bénédictions nouvelles et un moyen de relèvement et de réveil. Quand on se rappelle ce qu'elles ont voulu et entrepris pendant cette courte période de dix ans, alors qu'elles sortaient à peine des détresses de la guerre boer de 1865 à 1868, on ne peut s'empêcher de ressentir un peu de honte et de tristesse. La troisième génération missionnaire, qui a su réaliser dans presque tous les autres domaines la pensée de ses devanciers, exécuter leurs plans, élargir et agrandir l'édifice qu'ils avaient commencé d'élever, a trop négligé peut-être de les suivre sur ce terrain-ci. Elle a peut-être été plus sage et plus prudente et s'est mieux rendu compte de l'exiguïté de ses ressources ; mais, si elle n'a pas eu leur foi, leur courage et leur enthousiasme, n'est-ce pas un signe qu'elle n'a pas accompli toute la tâche qui lui avait été léguée ?

Dans les pages qui précèdent nous avons essayé de faire un tableau de la marche et des travaux de la mission pendant ces dix

années si fructueuses et si riches. Il y aurait, sans doute, bien des choses à ajouter; mais, dans un précis comme le nôtre, il faut savoir se restreindre.

Ajoutons toutefois que, pendant cette période, une nouvelle Eglise s'était introduite au Lessouto, venant ainsi compliquer notre tâche et nous amener des difficultés de plus. Malgré toutes les démarches amicales tentées, soit par la Conférence, soit par le Comité, auprès de ses plus hauts dignitaires, l'Église anglicane a persisté à entrer dans un champ de travail que nous estimions avoir le droit de considérer comme nôtre. On trouvera peut-être qu'il y a quelque étroitesse à regretter l'établissement au Lessouto d'une Église qui annonce comme nous l'Évangile et qui peut, par cela même, être considérée comme notre auxiliaire. Mais, l'expérience ne le prouve que trop, rien n'est aussi dangereux en terre païenne que de montrer aux adversaires les divisions de l'Église de Jésus-Christ. Et, dans le cas actuel, cela est particulièrement pénible.

C'est, en effet, un ritualisme très avancé que représente, dans la plupart de ses *prêtres*, la mission anglicane du Lessouto. Elle ne peut et ne veut avoir avec nous aucune communion réelle ; elle nous regarde comme en dehors de l'Église. Les rapports personnels des missionnaires des deux Églises peuvent être corrects et même amicaux; entre les deux missions, comme telles, il ne peut guère y avoir de relations. L'Église anglicane a, ces dernières années, augmenté son activité au Lessouto dans d'assez fortes proportions, et, ainsi que la mission catholique, établi ses stations un peu partout. C'est une concurrence avec laquelle nous aurons de plus en plus à compter.

Mais, en 1880, ni les catholiques ni les anglicans n'ont acquis une réelle importance au Lessouto. C'est notre mission seule qui représente encore le christianisme aux yeux de la tribu tout entière ; elle est devenue une puissance que nul ne peut plus se refuser à reconnaître. Elle est alors en pleine croissance ; elle a de nouveau le

droit d'espérer que quelques années encore, et le gros de la nation aura été gagné à l'Évangile. Ses adhérents grandissent en nombre chaque année, ses écoles sont florissantes, sa littérature religieuse a pris de l'importance, et les expéditions qu'elle envoie au dehors montrent sa force d'expansion.

Il y a cependant une ombre au tableau. En voulant imposer trop vite, d'une main trop lourde, et sans y mettre les tempéraments nécessaires, un certain type de christianisme aux Bassoutos, on a, sans s'en douter, creusé un large fossé entre l'Église et la nation. On a trop volontiers confondu ce qui n'était que sessouto avec ce qui était païen. Et les Bassoutos chrétiens courent le risque de se dénationaliser. Il y a là un grave danger pour l'avenir de la mission. On s'en apercevra en 1880, quand la réaction qui va se déclarer subitement contre tout ce qui est européen, semblera un moment se tourner contre le christianisme lui-même.

La guerre des fusils, malgré les ruines qu'elle produira, le mal qu'elle fera, momentanément au moins, à notre œuvre, sera au fond un bienfait pour elle. La mission, un moment trop séparée peut-être de la vie nationale, devra reprendre contact avec celle-ci ; elle comprendra, — elle en a besoin, — qu'il faut, au lieu d'obliger les Bassoutos à accepter un christianisme par trop européanisé, les mettre à même de devenir chrétiens sans pour cela renoncer à leurs traditions nationales ni rompre avec le génie de leur race.

X

LA GUERRE DES FUSILS ET QUATRE ANS D'ANARCHIE (1880-1884)

On avait cru que, sous le protectorat anglais, la sécurité et la paix étaient assurées pour toujours au Lessouto, et que la mission ne connaîtrait plus les guerres et les désastres par lesquels elle avait eu si souvent à passer. Et cependant un orage inattendu était à la veille de fondre sur elle, la menaçant une fois de plus de la destruction.

A partir de 1877, le Sud de l'Afrique entre dans une période de troubles et de luttes. Les Cafres de la colonie se révoltent une dernière fois ; dorénavant leur pouvoir sera brisé, peut-être pour toujours. Le Transvaal est aux prises avec une guerre indigène, qui a pour conséquence sa première annexion à l'Angleterre. A ce moment arrive au Cap un nouveau gouverneur ; il doit poursuivre la réalisation d'un plan cher au ministère conservateur qui se trouve au pouvoir : la fédération du Sud de l'Afrique sous l'égide de l'Angleterre. Sir Bartle Frere, ami et protecteur de Livingstone, philanthrope distingué, s'est acquis dans l'Inde la réputation d'un administrateur intègre et habile. Il s'intéresse aux races indigènes, il est décidé à améliorer leur sort. Il veut mettre fin aux guerres incessantes qui les ont si souvent arrêtées dans leur évolution, et réaliser au Sud de l'Afrique le beau rêve de la *pax britannica*.

Malheureusement, les tribus indigènes sont en possession d'armes à feu, dont un jour elles peuvent être tentées de se servir soit les unes contre les autres, soit contre les blancs. Il faut les leur enlever pour éviter tout danger de collision possible. Si elles résistent, on saura bien les contraindre à se soumettre. La guerre est donc nécessaire pour imposer la paix.

Après avoir, en 1877, annexé le Transvaal sans coup férir, Sir Bartle Frere envoie aux Zoulous, en décembre 1878, son fameux

ultimatum : Cétywayo doit licencier son armée et accepter un résident anglais. C'était, en fait, lui déclarer la guerre. Le chef zoulou répond en détruisant à Isandlwana deux régiments anglais. Pour le réduire, l'Angleterre doit faire les plus grands efforts. On se rappelle, en France, cette campagne qui coûta la vie au Prince Impérial.

Au Transvaal, on poursuit la même politique ; le pouvoir de Sékhoukhouni, le chef des Bapédis, est anéanti.

Les guerres indigènes se suivent rapidement ; petit à petit elles se rapprochent du Lessouto, pénètrent même dans son territoire. Moorosi, le chef des Baphuthis du district de Quthing, vassal de Létsié, désobéit à un ordre du résident anglais. Une longue campagne est nécessaire pour le réduire ; elle dure jusqu'en 1879, et, pour sauver le grand district de Quthing de la confiscation, les Bassoutos sont obligés de prendre eux-mêmes les armes contre le chef révolté.

A l'instigation de sir Bartle Frere, et sous l'influence du Premier Ministre, M. Sprigg, un philanthrope lui aussi, le parlement du Cap a déjà voté une loi de désarmement des noirs, le « *Peace Preservation Act* » (loi pour la préservation de la paix). Tous les indigènes doivent livrer leurs fusils. Personne n'en pourra plus posséder qu'en vertu d'un port d'armes spécial, qui coûtera cher et qu'il sera difficile, d'ailleurs, d'obtenir. Pour le moment, la loi ne concerne que les Cafres de la Colonie du Cap. Mais il suffit d'une simple proclamation du gouverneur pour qu'elle devienne applicable aux autres territoires, entre autres au Lessouto. Déjà, au cours de la guerre contre Moorosi, le bruit commence à courir que c'est à cela que l'on veut en venir. Les déclarations du résident supérieur, le colonel Griffith, rassurent pour un temps les Bassoutos. Il semble impossible qu'un gouvernement, qui vient de les obliger à marcher avec lui contre un des leurs, songe à leur enlever les armes dont ils se servent pour sa cause et par son ordre.

On y pensait cependant sérieusement, ou plutôt on était déjà

décidé à le faire. Sir Bartle Frere consulta le colonel Griffith et les missionnaires français. D'un côté comme de l'autre on lui déconseilla fortement de désarmer les Bassoutos ; on attira son attention sur le risque qu'il courait à persévérer dans une telle politique. Les magistrats, les marchands, tous ceux qui connaissaient le pays, étaient unanimes à blâmer la politique du désarmement. Mais M. Sprigg et Sir Bartle Frere ne voulurent rien entendre.

M. Sprigg vint en personne au Lessouto (1879); dans une grande



Maséru, chef-lieu de l'administration anglaise.

assemblée, à Maséru, il s'efforça de persuader aux Bassoutos que cette mesure était prise uniquement dans leur intérêt ; ils étaient encore des enfants; des fusils étaient, dans leurs mains, un jouet par trop dangereux ; le gouvernement leur rendait service en les leur enlevant.

L'opinion publique fut unanime à repousser ces conseils. D'ailleurs, rien n'était encore décidé officiellement; l'on pouvait espérer que, mieux éclairés, soit le ministère, soit le parlement du Cap se refuseraient à imposer aux indigènes une mesure qu'ils condamnaient hautement, et qui, bien loin d'assurer la paix du pays, risquait de pro-

voquer une grave rébellion. Les Bassoutos se décidèrent à envoyer au Cap une députation composée de plusieurs chefs accompagnés d'un missionnaire, M. I. Cochet, comme interprète, pour plaider leur cause et éclairer l'opinion. On ne tint aucun compte de cette députation et le gouverneur refusa même de lui accorder une audience officielle.

De loin, et en se plaçant à un point de vue purement théorique, on peut se demander si, en désarmant les indigènes, le gouvernement colonial ne faisait pas simplement son devoir. Mais il y avait, en l'espèce, à tenir compte des sentiments des Bassoutos, à voir si cette politique, juste peut-être en principe, n'était pas dangereuse, et si, en y persistant, on n'allait pas se heurter à une formidable opposition.

Il faut d'ailleurs se rappeler que la situation des Bassoutos n'était pas la même que celle des autres tribus sud-africaines. Ils n'avaient pas été, comme celles-ci, conquis par l'Angleterre. Ils s'étaient donnés à elle librement et volontairement, et, depuis 1868, avaient obéi fidèlement à tous ses ordres, même alors que cette attitude était, comme dans la guerre contre Moorosi, en opposition avec leurs sentiments intimes. Habitués de tout temps à considérer la possession d'assagaies et d'armes à feu comme le signe de leur virilité, ils ne comprenaient pas qu'on pût songer à les en priver ; ils regardaient cette mesure comme leur imposant une dégradation imméritée.

Ces fusils, d'ailleurs, dont on leur contestait la possession, c'était le gouvernement colonial lui-même qui les leur avait vendus ; c'était pour les acquérir qu'ils avaient consenti à aller travailler soit aux mines de diamants de Kimberley, soit à la construction des chemins de fer. On voulait aujourd'hui les leur enlever, sans même leur accorder une compensation légitime. Il y avait là, à leurs yeux, un manque de bonne foi qui les indignait.

Et puis — car tout noirs qu'ils étaient, ils savaient réfléchir — ils se demandaient si, une fois désarmés, ils ne courraient pas le risque

d'être un jour dépouillés de leur pays, un des greniers du Sud de l'Afrique. Ils n'étaient pas sans savoir que nombre de colons jetaient sur le Lessouto des regards de convoitise. L'histoire de la vigne de Naboth ne leur était pas inconnue. Ils avaient entendu dire que, malgré les promesses faites et les assurances répétées publiquement, le ministère Sprigg pensait à confisquer en faveur de la colonisation blanche une partie au moins du district de Quthing.

Cela explique suffisamment la consternation qui s'empara de toute la tribu quand on apprit que la loi du désarmement allait finalement lui être appliquée.

Il y avait en outre des raisons d'un autre genre qui poussaient les Bassoutos au mécontentement. Les chefs n'avaient accepté qu'avec peine de voir leur autorité de plus en plus ignorée et leur place prise par les magistrats coloniaux. Ils désiraient naturellement regagner leur ancien pouvoir. La nouvelle génération n'avait pas connu les désastres des années 1865 à 1868 et supportait impatiemment le joug de l'étranger ; le patriotisme des Bassoutos leur faisait désirer plus d'indépendance. Certains procédés de l'Administration les froissaient dans leur fierté légitime. Et puis, il faut le dire, le vieil esprit guerrier, endormi pendant quelques années, n'avait pas disparu et commençait à se réveiller. Tout était donc prêt pour une explosion.

L'ordre de désarmement fut enfin lancé; il devait être exécuté le 21 mai 1880. La grande majorité des Bassoutos était décidée à ne pas s'y soumettre. Quelques chefs seulement se déclarèrent pour le gouvernement; à leur tête se plaça Jonathan, fils aîné de Molapo. Ce fut le parti des « loyaux », comme les appela la presse coloniale. A la tête du parti national, que les colons désignèrent sous le nom de « rebelles », se trouvaient Massoupa, troisième fils de Moshesh, Lérothodi, héritier présomptif de Létsié, et Joël, fils de Molapo. Chacun regardait au vieux Létsié, le chef suprême du pays. Il eut dans toute cette affaire une attitude qu'il crut habile, mais qui fut

simplement déplorable, feignant d'un côté d'obéir au gouvernement, poussant de l'autre ses sujets à la résistance. Par sa politique louche et tortueuse, il a contribué à donner à la crise toute sa gravité, et à greffer, sur la guerre entre les Bassoutos et la Colonie du Cap, une guerre civile encore plus néfaste, et qui eut les plus désastreuses conséquences. C'est là le caractère le plus regrettable de la « guerre des fusils »: elle divisa les Bassoutos en deux camps ennemis et donna naissance à des haines civiles qui sont à peine éteintes aujourd'hui.

La première escarmouche se produisit le 17 juillet 1880; Massoupa attaqua, non loin de Cana, un petit chef cafre qui avait livré ses armes, et lui enleva son bétail. La « rébellion » avait commencé. Les « loyaux » se retirèrent autour des résidences des magistrats rapidement fortifiées, où les « rebelles » ne tardèrent pas à les attaquer. Tout le pays fut en révolution. Les passions guerrières se réveillèrent partout; un sentiment de haine et d'amertume contre tout ce qui était européen se répandit d'un bout à l'autre du Lessouto. Par une inconcevable négligence, M. Sprigg, qui avait rendu la guerre inévitable, n'avait rien préparé pour la soutenir. Il se passa des semaines et des mois avant que les levées coloniales arrivassent sur les lieux. Encore étaient-elles en si petit nombre et si mal équipées qu'il ne leur fut guère possible de faire autre chose que de défendre les résidences et les villages des magistrats.

Le chef Lérothodi.

Si la crise était grave pour la nation, elle ne l'était pas moins pour la mission. Les missionnaires se voyaient placés en face d'une situation sans précédent. Dans les guerres antérieures, en 1852, 1858 et

1865, la question était simple et la solution facile. Il s'agissait alors de lutter contre un ennemi étranger ; tout en restant personnellement neutres, les missionnaires ne pouvaient que sympathiser avec la tribu. Cette fois-ci, le problème était plus compliqué. C'était un soulèvement des Bassoutos contre une autorité légitime, contre un gouvernement qu'ils avaient appelé et auquel ils s'étaient volontairement donnés. Quelque sympathie qu'ils dussent naturellement éprouver pour les Bassoutos, les missionnaires ne pouvaient oublier leur devoir envers ceux qui avaient sauvé la tribu et protégé la mission ; d'un autre côté, ils savaient assez que les indigènes n'avaient pas tous les torts et qu'une injustice manifeste avait été commise.



'Ma-Létsabisa, femme chrétienne de Lérothodi.

Placés entre deux feux, leur position était difficile et dangereuse. Ils s'efforcèrent, dans la mesure du possible, de faire comprendre au gouvernement colonial la gravité de la faute qu'il allait commettre. Ils le firent sans crainte, mais en restant strictement dans la limite de leurs droits et de leur ministère. On leur avait, d'ailleurs, expressément demandé leur opinion. Ils savaient bien qu'en la donnant ils s'exposaient à être mal jugés. Ils l'ont été : Sir Bartle Frere et ses défenseurs les ont

accusés d'avoir poussé les Bassoutos à la révolte. Cette accusation, dont les échos se font encore entendre à l'occasion, est aussi absurde qu'injuste et peu généreuse. C'est une pure calomnie.

Bien loin de pousser à la révolte, les missionnaires ont tout fait pour la conjurer. S'il y a un reproche à leur faire, c'est plutôt de s'être trop ouvertement prononcés contre la résistance. M. Mabille, que visent surtout les attaques des admirateurs de Sir Bartle Frere, a toujours et partout prêché la soumission à la loi. Il a dit et redit dans son journal, le *Lésélinyana*, que le devoir des Bassoutos était d'obéir aux ordres du gouvernement et de livrer leurs fusils, quelque injuste que cette mesure pût leur paraître. Mais il avait eu le tort de dire en haut lieu ce qu'il en pensait; on ne le lui a jamais pardonné.

L'attitude si correcte des missionnaires leur était dictée par le devoir chrétien et par leurs fonctions mêmes de ministres de l'Évangile. Elle a été si nette et si peu équivoque qu'elle leur a valu, pendant des mois, l'hostilité déguisée d'une partie de la tribu. Les chrétiens eux-mêmes la leur ont reprochée ; car, chose remarquable et qui montre à quel point le mouvement était général, la plupart des chrétiens se trouvaient dans les rangs des « rebelles ». La soumission à la loi de désarmement paraissait, d'ailleurs, aux missionnaires le seul moyen de salut pour le pays. Ils étaient persuadés, à tort, comme l'avenir devait le montrer, que la ruine des Bassoutos était certaine s'ils se soulevaient contre la Colonie du Cap. Ils ne pouvaient croire que celle-ci ne parviendrait pas à les vaincre. C'est pourquoi, autant dans l'intérêt même des indigènes que par devoir chrétien, ils ont fait leur possible pour conserver la paix. Ils l'ont fait au point qu'on a pu de certains côtés les accuser, avec une égale injustice, de prendre le parti du gouvernement colonial. Et il s'en est fallu de peu, au commencement du moins, que l'exaspération contre les blancs ne se tournât aussi contre eux.

Une fois la guerre commencée, ils n'ont pas hésité sur la marche

à suivre. Bien que désapprouvant la révolte, et ne se gênant pas pour le dire, ils sont restés à leurs postes au Lessouto, continuant leur œuvre, alors que tous les autres Européens avaient quitté le pays. C'est peut-être un fait unique dans l'histoire des missions sud-africaines. Ils ont eu confiance dans les Bassoutos, et leur confiance n'a pas été trompée. Séparés pendant de longs mois du monde extérieur, sans communication avec le dehors, ils n'ont cessé, au milieu d'un pays en révolution, de prêcher l'Évangile de paix. Cette attitude a été un bienfait pour tous. C'est en grande partie leur présence au Lessouto qui a rendu la paix possible. Ils couraient peut-être quelques risques à demeurer ainsi exposés aux hasards de la guerre ; mais jamais ils n'ont eu à se plaindre d'insultes et de mauvais traitements. Leurs personnes et leurs propriétés ont été absolument respectées.

Nous n'avons pas à raconter ici les péripéties d'une lutte qui paraissait devoir être interminable. Elle n'est marquée par aucun fait d'armes important. Après dix mois d'efforts, les troupes coloniales avaient à peine pénétré dans le pays ; elles n'en occupaient qu'une très petite partie. Elles se battaient, il faut le dire, sans aucun enthousiasme. C'était le moment où le Transvaal s'agitait, où la guerre d'indépendance allait y éclater. Les fermiers coloniaux, qui sympathisaient avec les Boers du Transvaal, n'aimaient ni Sir Bartle Frere, ni le ministère Sprigg ; les embarras que la révolte des Bassoutos apportait à la politique coloniale n'étaient pas faits pour leur déplaire. L'Angleterre, gouvernée à ce moment par un ministère libéral, avait laissé entendre qu'elle désapprouvait cette guerre, et qu'elle ne permettrait pas la confiscation du bétail ou du pays des Bassoutos. Or, au Sud de l'Afrique, une guerre indigène, où il n'y a ni bétail à enlever, ni fermes à gagner, ne sera jamais populaire.

Le gouvernement colonial avait enfin compris que les Bassoutos n'étaient pas des ennemis à dédaigner et qu'ils savaient se défendre.

Aussi quand, dans les premiers mois de 1881, Lérothodi se montra disposé à un accommodement, on n'eut garde de se refuser à ses ouvertures. Sir Bartle Frere venait d'être rappelé; le ministère Sprigg tombait à son tour et était remplacé par un ministère plus favorable aux droits des indigènes. Le nouveau gouverneur, Sir H. Robinson, consentit à devenir arbitre entre les Bassoutos et la Colonie du Cap. La sentence arbitrale, rendue en 1881, fut acceptée par les deux parties. La paix était officiellement proclamée ; les Bassoutos s'étaient soumis, mais aux conditions qu'ils avaient eux-mêmes demandées et acceptées. De fait, ils étaient demeurés les vainqueurs. Plus de soixante-quinze millions de francs avaient été dépensés par la Colonie du Cap dans le vain effort d'imposer le désarmement. Son prestige était affaibli et ses finances compromises.

La paix était faite, mais en théorie bien plus qu'en réalité. La tranquillité ne se rétablissait pas. Les troupes coloniales étaient rentrées dans leurs foyers ; un nouveau résident, M. Orpen(1), avait été envoyé au Lessouto. Mais rien n'était fait; l'anarchie régnait partout. La sentence arbitrale de Sir H. Robinson ne pouvait être mise à exécution, bien que les chefs l'eussent expressément acceptée. D'après cette sentence, les Bassoutos avaient le droit de conserver leurs armes, mais en payant dans chaque cas particulier une taxe annuelle de vingt-cinq francs. Ils devaient de plus rendre aux « loyaux » détestés le bétail qu'ils leur avaient enlevé. Lérothodi était peut-être personnellement disposé à tenir ses promesses. Mais comment y amener les autres chefs, surtout Massoupa, qui devenait de plus en plus le chef incontesté du parti national ? L'autorité de Létsié existait à peine ; on ne pouvait compter sur lui. Et « rebelles » et « loyaux » restaient en présence, prêts à profiter du premier prétexte pour en venir aux mains. Les « rebelles » eux-mêmes étaient divisés en deux

(1) Gendre de M. S. Rolland et l'un des plus chauds amis des Bassoutos et des indigènes.

partis : celui de Lérothodi qui avait fait la paix avec le gouvernement, et celui de Massoupa, qui aspirait à devenir le grand chef du pays et à recueillir la succession de Létsié dès que celui-ci disparaîtrait. Le gouvernement colonial, de son côté, se croyait obligé à prendre le parti des loyaux, qui avaient tout perdu pour le soutenir, et s'efforçait d'obtenir pour eux les compensations promises. Tout cela maintenait l'agitation dans le pays ; la paix complète était plus éloignée que jamais.

M. Mabille rentrait à ce moment au Lessouto (1882). Il était parti pour l'Europe au milieu de 1880, persuadé que les choses s'arrangeraient et que la guerre n'aurait pas lieu. A son retour, il eut au Cap une entrevue avec Sir H. Robinson, et réussit à le convaincre de la nécessité de faire de nouvelles concessions et de laisser tomber définitivement la question des fusils. Grâce à la grande influence personnelle qu'il avait sur Létsié et Lérothodi et à la confiance générale qu'il inspirait au Lessouto, il réussit à aplanir bien des difficultés. Et petit à petit la situation, qui d'abord semblait inextricable, commença à se débrouiller. Les nouveaux ministres de la Colonie y mettaient, d'ailleurs, beaucoup de bonne volonté. Chacun était fatigué de cette affaire ; on voulait la régler coûte que coûte.

Le Lessouto devait passer encore par dix-huit mois de troubles et de difficultés avant que la tranquillité y fût rétablie et qu'il pût sortir de cet état d'anarchie. En 1883, la guerre civile reprenait de plus belle dans le district de Léribé, entre Jonathan et Joël, les deux frères ennemis. Cette fois-ci, Jonathan réussissait à prendre le dessus. Enfin, en décembre 1883, la Colonie du Cap, lasse de tant de troubles, incapable de gouverner plus longtemps un peuple qui ne lui obéissait plus, cédait formellement le Lessouto au gouvernement métropolitain.

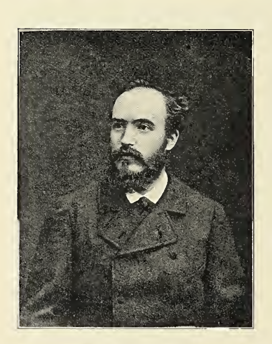
Le pays devenait ainsi un protectorat direct de la couronne anglaise. Il y avait là le meilleur gage de sécurité pour l'avenir. Cette solution, la plus désirable de toutes, ne fut pas obtenue sans peine.

Un moment il sembla que les Bassoutos allaient être livrés à eux-mêmes et que l'Angleterre se retirerait du pays ; c'eût été, au bout de quelques années de luttes civiles et d'anarchie, la guerre avec l'État libre d'Orange et la ruine définitive du Lessouto.

Au moment où l'intervention de Sir H. Robinson mettait fin à la guerre (1881), la mission se trouvait, comme tout le pays du reste, dans un état de semi-désorganisation. Toutes les stations subsistaient encore, il est vrai ; aucune n'avait réellement souffert. L'œuvre religieuse avait pu s'y continuer pendant toute la durée des troubles ; la prédication de l'Évangile n'avait jamais été interrompue. Mais les églises avaient été profondément troublées par ces longs mois de crise politique ; la discipline n'avait pu être maintenue dans toute sa rigueur, les esprits étaient excités. Les écoles avaient dû être fermées presque partout, le trésor colonial ne leur continuant plus ses subsides. Plusieurs annexes avaient été détruites. La vie des camps, le contact constant avec le paganisme triomphant, avaient fait du mal à beaucoup de chrétiens. Une réaction païenne s'était produite ; le nombre des renégats s'était accru considérablement. Les « loyaux » surtout avaient pris, dans leur long séjour au milieu des troupes coloniales, de déplorables habitudes d'intempérance. L'eau-de-vie, jadis prohibée, s'introduisait dans tout le pays ; le gouvernement n'essayait même plus d'en empêcher l'importation. Dans plusieurs districts, les chefs avaient pris une attitude nettement hostile à l'Évangile. Les chrétiens, comme les païens, étaient divisés en « loyaux » et « rebelles ».

Il fallait, au moment où l'avenir était le plus obscur, se remettre courageusement à l'œuvre et panser les plaies de l'Église. Ce fut, on le comprend, un travail lent et pénible, où il était nécessaire d'unir la prudence à la fermeté. La réorganisation fut naturellement plus ou moins rapide suivant l'état des districts. A Léribé, où la guerre civile était en permanence, on dut attendre quelques années pour l'achever.

Ailleurs les choses marchèrent plus vite. A Morija, la mission releva son œuvre scolaire assez rapidement ; dès 1882 l'École biblique, l'École normale, l'Imprimerie ont recommencé leur activité. L'École industrielle de Quthing, située dans un district presque entièrement épargné par la guerre, était aussi rouverte. A Thaba-Bossiou, où Massoupa continuait à maintenir une attitude nettement hostile au gouvernement, il ne fut pas possible de recommencer l'École de jeunes filles. On était, d'ailleurs, si peu sûr de l'avenir, on craignait tant de nouveaux troubles, que certains missionnaires hésitaient à rebâtir leurs chapelles incendiées ou à rouvrir leurs écoles. Le gouvernement recommença en 1882 à accorder des allocations pour les écoles, mais le taux en était bien inférieur à celui d'avant la guerre ; et si, comme on le prévoyait déjà, l'Angleterre allait bientôt se retirer du Lessouto, ces allocations tomberaient naturellement. Cet état de pénible incertitude était bien fait pour décourager les meilleures volontés.



F.-H. Krüger (1851-1900).

Malgré cela, et au milieu de difficultés sans cesse renaissantes, l'œuvre se reconstitua progressivement, au moins dans ses parties essentielles. Elle était, il est vrai, passablement diminuée, comme le montre la statistique de 1883, qui accuse un écart d'environ 900 chrétiens, en moins, sur celle de 1880. Mais, avec le secours de Dieu, auquel ils croyaient plus fermement que jamais, les missionnaires avaient l'espoir de regagner sans trop de retard le terrain perdu, et même ils firent, avant que la paix ne fût encore bien établie, un pas décisif en avant.

En effet, en 1882, arrivait à Morija M. F.-H. Krüger, avec mission

d'ouvrir une École de théologie (1). Le pastorat indigène, auquel on pensait depuis longtemps, allait devenir un fait accompli. Comme jadis l'École normale, l'École de théologie était fondée en pleine période de troubles et de difficultés, et en grande partie par la même influence. M. Krüger commençait, dès la fin de 1882, sa classe théologique avec quatre élèves, tous instituteurs ou sous-maîtres à Morija. Ce n'était pas encore une école complète ; on voulait, avant tout, tenter un essai. La Conférence n'avait pas encore décidé ce qu'elle ferait de ces nouveaux ouvriers ; la question de la direction à donner au pastorat indigène restait ouverte.

La santé de M. Krüger l'obligea malheureusement à rentrer en Europe dès la fin de 1883. La classe théologique fut ainsi fermée un an à peine après avoir été ouverte. Elle n'avait cependant pas été inutile. Il est permis de se demander si, sans l'initiative prise en 1882 par MM. Mabille et Krüger, l'École de théologie fût devenue, dès 1889, un fait accompli. Une fois la question aussi nettement posée, il a bien fallu la résoudre sans trop tarder.

A son retour d'Europe, en 1882, M. Mabille rapportait les premiers exemplaires de la Bible sessouto, imprimée et reliée en un volume par les soins de la Société biblique de Londres. Ce fut un grand et heureux événement pour toutes les Églises. La Bible entière était enfin à leur disposition. Une nouvelle édition, revisée, en fut faite en 1898. Plus de soixante mille exemplaires en ont été vendus déjà. Le Nouveau Testament paraissait également en 1882, en édition de poche, avec références ; ce fut aussi un grand succès. Les éditions s'en sont succédé depuis sans interruption, et l'on peut évaluer à cent cinquante mille au moins le nombre des exemplaires vendus au Sud de l'Afrique.

(1) F.-Hermann Krüger, né à Strasbourg en 1851, fut envoyé au Lessouto en 1882. Sa santé l'obligea dès 1883 à rentrer en Europe. Le reste de sa carrière est bien connu des amis des missions. Il mourut à Bâle en 1900.

La littérature religieuse s'enrichissait encore, en 1882, de deux volumes de récits bibliques, l'un, pour l'Ancien Testament, dû à la plume de M. Coillard, l'autre, pour le Nouveau Testament, à celle de M. Mabille. Ces deux volumes avaient été publiés en Europe. Un troisième volume donnant la traduction, ou plutôt l'adaptation, en sessouto, du *Manuel d'histoire ecclésiastique* de Bonnefon paraissait la même année à Morija. Le Dépôt de livres sessouto prenait un développement toujours plus considérable.

Malgré l'état un peu chaotique où se trouvait encore la mission en 1883, et l'incertitude qui planait encore sur l'avenir du pays, M. Boegner, le nouveau sous-directeur de la Maison des missions, résolut de faire à ce moment, au Lessouto, un voyage d'inspection depuis longtemps décidé. Il était accompagné de M[me] Boegner et de M. G. Steinheil, étudiant en théologie. C'était la première fois qu'un délégué officiel du Comité de Paris et des Églises de France visitait le Lessouto. Cette visite était désirée depuis des années par les missionnaires et les Bassoutos. M. Boegner fut reçu par tous, chrétiens et païens, avec une véritable joie. Son séjour au Lessouto créait un lien de plus entre les chrétiens de France et ceux de ce pays. Sa présence était particulièrement opportune à un moment où missionnaires et indigènes avaient tant besoin d'être encouragés. Elle devait donner à l'œuvre missionnaire une nouvelle impulsion, et la pousser toujours plus vers le but auquel il fallait tendre, l'établissement d'une Église indigène capable de vivre de sa vie propre et de se suffire à elle-même.

Le 22 juillet 1883, la mission du Lessouto célébrait à Morija, en présence d'une grande assemblée de chrétiens et de païens, son jubilé cinquantenaire. La présence du futur directeur de la Société donnait à cette fête plus de signification encore. En contemplant l'œuvre accomplie pendant ces cinquante ans par deux générations missionnaires, on ne pouvait que louer Dieu de tout ce qu'il avait permis à

la mission d'accomplir, malgré les obstacles de tous genres qu'elle avait rencontrés. Près de six mille chrétiens adultes, sans compter ceux qui s'étaient endormis dans la foi, treize stations missionnaires, soixante-dix annexes, une nombreuse population scolaire, c'étaient là les fruits visibles des travaux et des souffrances des envoyés de la Société de Paris. Et, si la situation présente était précaire, si les ruines laissées par la guerre n'avaient pu être encore toutes relevées, les délivrances, dont la mission avait été si souvent l'objet, étaient un gage que l'avenir répondrait au passé, et qu'après comme avant, la mission du Lessouto pouvait compter sur le secours de Dieu.

TROISIÈME PÉRIODE (1883-1908) — L'ÉGLISE DU LESSOUTO

XI

L'ÉVOLUTION ECCLÉSIASTIQUE DE LA MISSION (1883-1894)

Les années qui suivent la guerre des Fusils, et la période d'anarchie qui en fut la conséquence, sont d'une grande importance dans l'histoire de la mission. C'est une nouvelle période qui commence, celle où les questions d'organisation ecclésiastique, d'affermissement de l'œuvre, vont prendre, avec une intensité toute nouvelle, la plus grande place dans les préoccupations des missionnaires. On profite des expériences faites, on se rend mieux compte du but à atteindre et des moyens qu'il faut employer pour y parvenir. C'est alors que la mission devient de plus en plus une Église, l'Église du Lessouto.

Une nouvelle génération de missionnaires a déjà commencé d'apparaître depuis quelques années, apportant avec elle un esprit un peu différent, une manière à elle de comprendre les choses. Bientôt vont lui arriver de nombreuses recrues. Insensiblement la mission change de face et voit s'ouvrir devant elle de nouveaux horizons.

C'est un peu ce qui avait déjà eu lieu en 1860. Il y a cependant cette grande différence: en 1860 la première génération avait, au fond, fini son œuvre; ses meilleurs représentants avaient disparu ou s'étaient effacés, et la nouvelle arrivait assez nombreuse et assez forte pour prendre en mains, dès le premier jour, la direction de la mission. En 1883, par contre, la plupart des missionnaires de la seconde génération sont encore à l'œuvre, aussi actifs et aussi forts qu'auparavant; pendant des années encore, ce sont eux qui conduisent et dirigent les

affaires. Ceux qui doivent leur succéder n'arrivent qu'un à un; leur influence se fait moins vite et moins complètement sentir.

Il n'y a donc pas, entre la seconde et la troisième période de notre histoire, une différence aussi sensible, une limite aussi nettement marquée qu'entre la première et la seconde période. L'évolution est beaucoup plus lente et, pour ainsi dire, insensible. Et cependant, quand on y regarde de près, on peut bien dire qu'il y a dorénavant quelque chose de changé, qu'un nouvel esprit est entré au Lessouto, qu'une nouvelle phase de développement a commencé. Cela n'est que naturel, la crise de 1880 à 1883 ayant considérablement changé les conditions dans lesquelles la mission aura désormais à travailler.

Il ne nous est pas possible de raconter l'histoire de cette période avec autant de détails que la précédente, ni de suivre exactement la même méthode. Les faits qu'il s'agit de présenter sont trop près de nous; il est trop délicat de porter sur eux un jugement, puisque leurs effets sont encore loin d'être tous apparents. Pour bien les apprécier, il faudrait un recul plus considérable. D'ailleurs, les hommes qui ont pris leur part de ce travail commun sont encore tous ou presque tous à l'œuvre. Laissant donc à un écrivain futur la tâche de faire l'histoire de cette période, nous nous contenterons d'en résumer les événements les plus importants, en touchant le moins possible à tout ce qui peut être encore sujet à controverse. On trouvera aussi, naturellement, beaucoup moins de noms propres dans ce chapitre.

Cette période de vingt-cinq ans peut être aisément divisée en deux parties presque égales: de 1883 à 1894, année de la mort de M. Mabille et de la reprise des synodes, et de 1895 à 1908, année du Jubilé.

Au point de vue politique, l'année 1884 marque, dans l'histoire du Lessouto, le commencement d'un nouvel ordre de choses. Dorénavant, le pays est gouverné directement par la couronne anglaise. La nouvelle administration était décidée à inaugurer un régime tout différent de celui qui venait de finir d'une manière si misérable. On voulait

gouverner d'accord avec les chefs, c'est-à-dire, au fond, avec le sentiment national dont ils étaient alors les porte-voix autorisés. L'administration anglaise se bornerait à diriger la politique générale du pays, surtout dans ses rapports avec l'étranger, à assurer avant tout la paix extérieure. On interviendrait aussi peu que possible dans les affaires qui ne concernent que les Bassoutos eux-mêmes. Les magistrats ne prendraient plus, comme auparavant, la place des chefs; ces derniers auraient de nouveau le droit de juger leurs gens, le gouvernement anglais se réservant seulement celui de juger en appel et de prononcer la peine capitale. Dans toutes les questions politiques importantes, le résident anglais devrait prendre conseil des chefs et décider d'accord avec eux.

C'était, disaient les critiques — et ils étaient nombreux, tant au Lessouto qu'au dehors — s'exposer à un insuccès certain. Comment gouverner par la seule force morale un pays où la guerre civile était à l'état endémique et où quatre ans d'anarchie avaient accoutumé les chefs et leurs sujets à ne plus obéir à la loi? Le nouveau gouvernement ne disposait, en effet, d'aucune force militaire; il était, du reste, décidé à s'en passer. Il faut avouer que rarement une administration coloniale s'est trouvée placée en face d'une situation aussi difficile: « Loyaux » et « Rebelles » formaient encore deux camps opposés; les grands chefs se jalousaient et intriguaient les uns contre les autres. Toute une partie de la tribu, ayant à sa tête les chefs Massoupa et Ramanéèlla, refusait de reconnaître le protectorat anglais. Le vieux Létsié avait perdu la plus grande partie de son prestige; son fils Lérothodi, l'héritier présomptif, un homme de valeur lui au moins, était en butte aux jalousies, non seulement des « loyaux », qu'il avait combattus, mais aussi de beaucoup de ceux qui l'avaient appuyé pendant la guerre. Son plus dangereux adversaire était son oncle Massoupa, qui jouissait d'une énorme popularité dans tout le pays. Ajoutez à cela que le nouveau gouvernement n'avait ni argent, ni police, ni autorité.

Les impôts n'étaient plus payés; les lois, personne ne se souciait de les observer; l'eau-de-vie inondait le pays. L'anarchie régnait partout. Au moment même où le résident était officiellement installé à Maséru, une nouvelle guerre civile éclatait entre Joël et Jonathan. Quelques semaines plus tard, une crise plus grave encore sembla devoir se produire et mettre aux prises Massoupa et les fils de Létsié.

Mais le gouvernement anglais avait su faire choix d'un homme exceptionnellement qualifié pour prendre le pouvoir dans de pareilles conditions. Le colonel Clarke (plus tard Sir Marshall Clarke) se montra, dès le premier jour, à la hauteur des circonstances. Par son attitude invariablement conciliante, par sa ferme volonté de n'intervenir que là où il pouvait le faire avec chance de succès, par la patience inlassable avec laquelle il consentit à supporter pendant de longs mois une position presque impossible, et particulièrement pénible, il sut petit à petit rétablir dans le pays l'ordre et la paix. Un autre eût perdu patience, eût fait intempestivement acte d'autorité, et tout eût été compromis. Il a su, lui, attendre le moment favorable; vrai *Cunctator*, il ne brusqua rien, ne fit rien avec hâte et impatience, et quand, en 1892, il quitta le Lessouto, pour aller faire au Zululand l'essai d'une semblable politique, il laissa à son successeur un pays pacifié, une situation financière excellente, une administration stable et respectée. Tout cela s'était fait pour ainsi dire tout seul, sans heurts, sans bruit, si insensiblement qu'à peine s'en était-on rendu compte. Sir M. Clarke a droit, pour l'œuvre qu'il a su si admirablement mener à bonne fin, à la reconnaissance émue de la tribu et de notre Mission. Les critiques ne lui ont pas manqué; il a continué, sans s'en préoccuper, la route qu'il s'était tracée, et un succès complet a couronné ses efforts. Ceux-là même qui l'ont à l'occasion le plus vivement blâmé, reconnaissent aujourd'hui que sa politique était la meilleure, la seule bonne, et qu'elle a sauvé le Lessouto.

Grâce à son tact, à son esprit paisible, à sa patience constante,

la haine entre « loyaux » et « rebelles » disparut, peu à peu l'unité morale de la tribu se reconstitua. Il faut ajouter, pour être juste envers tous, qu'il a été aidé dans son œuvre par le sens politique des Bassoutos, de Lérothodi en particulier. Ce dernier n'avait pas tardé à reconnaître que l'existence même du Lessouto dépendait du protectorat anglais et de la loyauté avec laquelle il serait accepté. Il a tout fait pour seconder la politique du résident. Pendant les dernières années de la vie de son père, sa position a été extrêmement difficile. Létsié semblait se complaire à lui créer des difficultés et à lui tendre des pièges. Mais, une fois Létsié mort (en 1891), Lérothodi, devenu grand chef du Lessouto, a su gouverner avec sagesse et fermeté; il a toujours marché d'accord avec le résident, Sir G. Lagden, qui avait succédé en 1892 à Sir M. Clarke. Celui-ci avait, de son côté, compris qu'il fallait l'aider à regagner sur toute la tribu l'autorité que possédait Moshesh, mais que Létsié n'avait jamais pu complètement exercer. A l'ancienne politique, suivie de 1872 à 1880 par l'administration coloniale, politique qui avait consisté à partager le pays en trois districts presque indépendants, brisant ainsi le pouvoir du grand chef, Sir M. Clarke avait substitué une politique plus large et plus généreuse, plus sage aussi sans doute. Il avait vu que chacun n'avait qu'à gagner à voir l'autorité d'un seul grand chef s'étendre sur tout le pays. Ce n'est cependant qu'à partir de 1898, lorsqu'il eut enfin brisé dans une dernière guerre civile (approuvée par le gouvernement) le pouvoir de Massoupa, que Lérothodi fut véritablement, de fait comme de droit, le chef incontesté du Lessouto tout entier.

La politique suivie par l'Angleterre dans les affaires du Lessouto est semblable à celle que la mission adoptait, toujours plus résolument, dans les affaires ecclésiastiques. Des deux côtés on poursuivait le même idéal d'autonomie et de développement des forces et des ressources indigènes, on avait en vue un but presque identique. Il est extrêmement intéressant de constater que, sans s'être entendus, et

chacun dans son domaine propre, gouvernement et mission suivent la même ligne et s'efforcent d'arriver, par des moyens différents, à un résultat du même genre.

Jamais le personnel de la mission n'a subi autant de changements que dans les douze ans qui vont de 1882 à 1894. On n'y compte pas moins de quinze arrivées et de quatorze morts ou départs. Il y a là quelque chose de presque anormal. Quatre des nouveaux arrivants quittaient la mission, quelques années à peine après y être entrés, soit pour cause de santé, soit pour d'autres raisons. Ces départs constituaient pour l'œuvre du Lessouto des pertes très sensibles, et donnaient au corps missionnaire, jusqu'alors si compact, un manque de stabilité, qui ne pouvait qu'influer défavorablement sur la marche générale de l'œuvre.

L'ancienne génération disparaissait rapidement. En 1880, M. Maitin avait pris officiellement sa retraite; de fait il avait remis, depuis des années, le gros de son travail à M. Duvoisin. En 1885, mourait M. Keck de Maboulèla. M. Maeder quittait en 1887 la station de Siloé, et mourait un an plus tard dans la Colonie du Cap, après plus d'un demi-siècle passé fidèlement au service de la mission. Deux des vétérans de la seconde génération quittaient le Lessouto à peu près à la même époque: M. Jousse, en 1882, pour rentrer définitivement en France et M. Coillard, en 1884, pour fonder la mission du Zambèze. Ces deux départs faisaient un grand vide. Quelques années plus tard, la mort enlevait coup sur coup trois des missionnaires les plus en vue, de ceux dont on pouvait le plus difficilement se passer : en 1891, le Dr E. Casalis et M. Duvoisin, en 1894, M. A. Mabille.

De 1882 à 1894 quinze nouvelles recrues furent envoyées par le Comité pour combler tous ces vides:

En 1882 arrivaient MM. Daniel Keck (1), F. H. Krüger et Chris-

(1) Daniel Keck, né à Mékuatléng en 1856, arriva au Lessouto en 1882. D'abord placé en 1882

tol(1); en 1883, M. Weitzecker(2); en 1884, M. Jacottet(3); en 1885, M. Bertschy(4); en 1886, MM. E. Mabille(5) et L. Germond(6); en 1889, M. A. Casalis(7); en 1891, MM. Pascal (8) et Jeanmairet (9), ce dernier revenant du Zambèze où sa santé ne lui avait pas permis de rester davantage; en 1892, MM. L. Mabille (10), Christeller (11) et Vollet (12),

---

à Thaba-Bossiou, il succédait en 1885 à son père à Maboulèla et rentrait définitivement en France en 1889.

(1) Frédéric Christol, né à Paris en 1850, était parti de France en 1882 pour se joindre à la mission du Zambèze. Des circonstances de famille le firent rester au Lessouto. Il fut placé à Béthesda en 1885 et à Hermon en 1888. Il a pris sa retraite en 1908 et vit aujourd'hui à Paris.

(2) Jacques Weitzecker, né à La Tour (Piémont) en 1845, est arrivé au Lessouto en 1883. Il remplaça M. Coillard à Léribé, et rentra en Europe en 1890; après plusieurs années de ministère dans les églises du Piémont, il est mort au mois de mars 1911.

(3) Édouard Jacottet, né à Neuchâtel (Suisse) en 1858, est arrivé au Lessouto en 1884. Il fut placé en 1885 à Thaba-Bossiou. Depuis 1907, il est établi à Morija comme directeur de l'École de théologie, qu'il avait déjà dirigée à Thaba-Bossiou (en 1895-1896 et de 1903 à 1906).

(4) Henri Bertschy, né à Mulhouse en 1858, est arrivé au Lessouto en 1885. Il fut d'abord placé à la Sébapala. En 1889 il remplaçait M. Christmann à Paballong. En 1898 il venait prendre la direction de l'École industrielle de Léloaléng. Il est, depuis 1908, missionnaire à Hermon.

(5) Ernest Mabille, né à Hermon en 1860, arriva au Lessouto en 1886. Il fut d'abord appelé à fonder le poste de Makénéng (aujourd'hui Likhoèlè), où il resta jusqu'en 1893. Il fut ensuite missionnaire à Léribé. En 1894 il a quitté le service de la mission.

(6) Louis Germond, né à Béthesda en 1861, revint au Lessouto en 1886, mais n'entra que deux ans plus tard au service actif de la mission. Il fut d'abord placé à Siloé; en 1895 il remplaçait son père à Thabana-Morèna où il réside encore aujourd'hui.

(7) Alfred Casalis, né à Berne en 1862, venu au Lessouto en 1889, fut chargé la même année de fonder la station de Qalo; en 1893 il était transféré à Makénéng et, en 1894, prenait à Morija la succession de M. Mabille à l'École biblique, à l'Imprimerie et au Dépôt de livres. Il rentrait définitivement en France en 1906.

(8) Barthélemy Pascal, né à Fontaines-de-Rodoret (Piémont) en 1865, venu au Lessouto en 1891, fut placé à la Sébapala puis, en 1907, à Massitissi où il se trouve actuellement.

(9) Dorvald Jeanmairet, né aux Ponts-de-Martel (canton de Neuchâtel, Suisse) en 1856, partit pour le Zambèze en 1883; il dut quitter le Zambèze pour cause de maladie et entra en 1891 au service de la mission du Lessouto. Après un stage d'un an à Léribé, il fut, en 1903, placé à Bérée. En 1908 il fut désigné pour remplacer M. Kohler, à Cana.

(10) Louis Mabille, né à Morija en 1869, arrivé au Lessouto en 1892, succédait à son père en 1894 comme missionnaire de Morija. Il y est encore actuellement à l'œuvre.

(11) Charles Christeller, né à Commentry (Allier) en 1868, arriva au Lessouto en 1892; en 1893 il prit à Qalo la place de M. Casalis; en 1898 il remplaça à Mafubé M. P. Germond et fut placé en 1903 à Béthesda (Maphutséng).

(12) Émile Vollet, né à Strasbourg en 1862, partait de Paris en 1890 pour renforcer la mission du Zambèze; il dut la quitter, peu de semaines après son arrivée, pour cause de santé. Agrégé à la mission du Lessouto, il fut placé d'abord provisoirement à Béthesda puis, à partir de 1896, à Likhoèlè (Makénéng). Il quitta le Lessouto en 1902 et fit à Paris des études de médecine. Il est actuellement médecin indépendant au Lessouto.

celui-ci de retour également du Zambèze; en 1893, enfin M. E. Krüger (1). Jamais le Lessouto n'avait reçu autant de renforts. Ils étaient moins nombreux cependant qu'il ne le semblait, puisque quatre des nouveaux ouvriers quittaient la mission peu d'années après leur arrivée, ainsi que trois de leurs collègues qui n'avaient, eux aussi, passé que quelques années au Lessouto. MM. F.-H. Krüger, Keck et Weitzecker rentraient en France pour cause de santé;



A. Casalis.	J. Preen.	H. Dyke.	E. Vollet.	E. Jacottet.
L. Germond.	E. Krüger.	B. Pascal.	L. Mabille.	H. Dieterlen.
D. Jeanmairet.	F. Kohler.	F. Ellenberger.	C. Christeller.	H. Marzolff.

La conférence missionnaire en 1895.

M. Dormoy y retournait, en 1882, pour des raisons de famille, suivi en 1888 par M. Christmann, qui avait embrassé des opinions incompatibles avec un ministère au Lessouto. Enfin en 1894, MM. I. Cochet et E. Mabille se séparaient de la mission.

Ces renforts permirent néanmoins de fonder trois nouvelles stations, les dernières sans doute qu'on établira au Lessouto pour des missionnaires européens.

(1) Edgar Krüger, né à Strasbourg en 1866, est venu au Lessouto en 1893; il fut l'aide, puis le successeur de M. Preen à l'École industrielle. Un accident lui coûta la vie en 1898.

En 1884, on avait reconstruit dans un nouveau site la station de Matatièlè, désorganisée et presque détruite par la guerre des Fusils; la nouvelle station, placée plus près des Maloutis, à la limite même du Lessouto, quoique encore dans le Griqualand East, prenait le nom de Mafubé. M. Cochet en fut le premier occupant.

En 1886, on fondait dans la vallée d'un affluent de l'Orange, en amont de Massitissi, la station de la Sébapala. M. Bertschy y fut placé quelques mois après son arrivée au Lessouto. C'était le premier pas fait par la mission pour pénétrer dans les Maloutis, qui, depuis les événements de 1880 à 1881, se peuplaient rapidement. La Sébapala était à la porte de ce nouveau champ de travail; c'était un centre excellent, d'où l'on pouvait entreprendre l'évangélisation de la vallée du Haut-Orange. Mafubé offrait pour cela des avantages analogues.

Chapelle de Mafubé.

En 1887, à la demande réitérée de Lérothodi, le fils aîné de Létsié, on établissait la station de Makénéng. Il était dans l'intérêt bien compris de la mission d'occuper sans plus tarder l'endroit où résidait le futur grand chef du pays. M. E. Mabille fut chargé de créer ce nouveau poste. Cette station a dû plus tard changer son nom en celui de Likhoèlè quand, en 1892, après la mort de son père, Lérothodi fut obligé de quitter son ancien village pour s'établir près de Morija (Makénéng signifiant « chez Lékéna », c'est-à-dire chez Lérothodi, ne pouvait naturellement plus porter son nom, alors qu'il n'y résidait plus).

En 1889, M. A. Casalis fondait, chez Joël Molapo, la station de

Qalo, à laquelle on songeait depuis tant d'années. Malheureusement il était bien tard; la population de ce district reculé s'était endurcie dans un paganisme particulièrement grossier et qui s'est montré jusqu'ici presque irréductible. Depuis vingt ans qu'elle existe, cette station n'a fait presque aucun progrès. Il y a là quelque chose d'humiliant pour nous, et une preuve de plus qu'à trop attendre pour



Chapelle du village de Lérothodi.

apporter l'Évangile à ceux qui le désirent, on court le risque de les trouver ensuite endurcis et inaccessibles.

L'année même où, par la fondation de Qalo, notre mission avait enfin occupé toutes les parties du pays et terminé le réseau de ses stations, disparaissait la seule qui lui restât dans l'État libre de l'Orange. A la mort de M. Keck père, en 1885, l'abandon de Maboulèla avait été virtuellement décidé; à vrai dire, il l'avait été déjà dès 1870. Il n'était pas moralement possible de conserver un poste dont l'importance, toujours minime, ne pouvait que diminuer encore, où l'œuvre mission-

naire avait nécessairement un aspect assez différent de celle du Lessouto. La présence de M. Daniel Keck, qui resta pendant quelques années à Maboulèla, permit de ménager la transition. Quand il partit, en 1889, pour rentrer en France, Maboulèla cessa de compter au nombre de nos stations. Les quelques petites congrégations qui nous restaient encore dans l'État libre (Béthulie, Smithfield, Ladybrand, etc.), avaient déjà été ou allaient être remises à l'Église hollandaise, mieux placée que nous pour s'en occuper. La mission était définitivement concentrée tout entière dans le Lessouto et le Griqualand East, et bien décidée à ne plus jamais en dépasser les frontières. C'était la suite logique de la politique suivie dès 1869.

Avec les trois nouvelles stations récemment fondées, la mission comptait, en 1890, quinze stations dirigées par des missionnaires européens, soit, en allant du nord au sud, Qalo, Léribé, Cana, Bérée, Thaba-Bossiou, Morija, Likhoèlè, Hermon, Thabana-Morèna, Siloé, Béthesda (ou Maphutséng), Massitissi, la Sébapala et (au Griqualand East) Mafubé et Paballong. Il serait plus exact de n'en compter que quatorze, Siloé faisant alors encore officiellement partie de la paroisse de Thabana-Morèna, et étant destiné à devenir sous peu la résidence d'un pasteur indigène.

A voir ainsi la mission fonder de nouveaux postes, à constater que, dès 1887, elle rouvrait, ou plutôt établissait définitivement l'École de théologie, préparant ainsi le pastorat indigène, à observer la fondation rapide d'annexes de plus en plus nombreuses (de 1884 à 1894 leur nombre s'est élevé de 69 à 141, c'est-à-dire qu'il a plus que doublé), on pourrait croire que tout allait bien dans le pays, qu'il n'y avait plus qu'à marcher facilement en avant. Tel n'était pas cependant le cas; bien au contraire. Et l'on peut affirmer que rarement de tels progrès ont été faits au milieu de circonstances en apparence aussi défavorables. L'état d'anarchie où la guerre des Fusils avait jeté le pays n'avait pas cessé du coup; des années devaient s'écouler avant que

la situation politique fût redevenue normale et que la position économique du pays se relevât. En 1885 encore, pour ne citer qu'un seul exemple, M. Weitzecker n'avait pu rétablir que deux des huit annexes de Léribé. Dans de pareilles conjonctures on comprend quelles difficultés devaient s'opposer aux progrès de l'œuvre.

Pendant des années, — on peut dire pendant toute la période qui nous occupe, — de pénibles préoccupations financières furent une des croix les plus lourdes que les missionnaires aient eu à porter. On a peine à se rendre compte de loin de ce qu'elles ont été. Ceux qui ont eu à en supporter tout le poids savent seuls ce qu'elles ont ajouté de fatigues morales et d'amertume à un travail déjà suffisamment écrasant, et combien lourdes ont été souvent leurs responsabilités. Ce fut partout, dans certains districts tout particulièrement, une lutte pour ainsi dire journalière. Il fallait soutenir et continuer l'œuvre, payer les évangélistes et les maîtres d'école, bâtir de nouvelles chapelles, réparer les anciennes, fonder des annexes, et, pour tout cela, les fonds faisaient défaut. Le Comité, sauf dans des cas exceptionnels, ne pouvait pas venir en aide aux églises du Lessouto. Les déficits périodiques par lesquels il passait alors, les nouvelles œuvres qu'il était obligé d'entreprendre, ne lui permettaient pas de faire ici de plus fortes dépenses.

Comment les missionnaires s'en sont tirés, comment, malgré les collectes qui, jusqu'en 1889, n'ont cessé de décroître, malgré les allocations scolaires si fortement réduites (au moins pendant les premières années), ils ont réussi, non seulement à maintenir, mais même à étendre leur œuvre dans de telles proportions, c'est ce qu'il ne nous est pas possible de révéler ici. L'histoire vaudrait cependant la peine d'être racontée. Mais ce n'est pas à ceux qui ont vécu ces temps difficiles d'en parler. Il faut dire au moins qu'ils ont donné là un exemple de patience et de foi. Des amis, en Europe ou ailleurs, pour lesquels ils conserveront toujours une très grande reconnaissance, leur ont, dans la plupart des cas, permis de faire face aux

obligations qu'ils avaient personnellement assumées et aux charges financières qu'ils avaient encourues. Dieu les a tirés, pour la plupart, des embarras où le souci de l'œuvre les avait mis. Il est permis de dire, quand on se reporte à ces années vraiment pénibles, que ce n'était ni juste, ni normal qu'il en fût ainsi, et que la mission n'eût pas dû faire porter à ses ouvriers un fardeau aussi lourd. Quant à eux, on ne saurait les blâmer de l'avoir, imprudemment peut-être, accepté. C'est à ce prix seul que le beau développement de ces dix années a été possible.

Dans la période qui précède la guerre des fusils, de 1872 à 1880, les collectes de paroisse s'étaient accrues dans une proportion des plus remarquables. En 1880, elles avaient fourni aux caisses des églises la somme de 35.000 francs. La situation économique était alors excellente; les mines de diamants de Kimberley offraient à des milliers de Bassoutos un travail très rémunérateur; le grain qu'ils cultivaient se vendait à un prix élevé. Mais la guerre des fusils et l'anarchie qui la suivit avaient tout changé. La situation générale du Sud de l'Afrique était d'ailleurs mauvaise au point de vue économique et commercial. Elle ne devait se relever que lentement, avec le développement des mines d'or de Johannesburg. Ajoutez à cela les sécheresses qui, au Lessouto, reviennent périodiquement et amènent la disette, le commerce presque ruiné, et, dans les rares bonnes années, le prix du grain à un taux très bas (le sac de maïs, dont la valeur normale est de 12 francs, se vendait alors parfois 3 ou 4 francs seulement). Les collectes étaient en baisse partout. Beaucoup de chrétiens, d'ailleurs, n'avaient plus la même bonne volonté à y contribuer; eux aussi s'étaient appauvris. En 1883, les collectes ne donnent plus que 16.500 francs; il est vrai qu'en 1884 elles remontent à 25.700, et produisent même en 1885 la belle somme de 30.000 francs; mais, par suite des causes que nous venons d'énumérer, et qui commencent alors à produire tout leur effet, elles descendent à

18.000 francs en 1886; à 16.000 francs en 1887 et 1888, et sont seulement de 20.000 francs en 1889. Il est vrai qu'à partir de ce moment elles ont une tendance à remonter; en 1894, elles ont atteint le chiffre de 40.800 francs. Mais le nombre des chrétiens a considérablement augmenté; il est deux fois et demie plus grand qu'en 1880; l'œuvre aussi a plus que doublé. Si les collectes atteignent ainsi le même total qu'en 1880, ce n'est pas un progrès, c'est, en réalité, un recul. L'ère des difficultés financières n'est pas encore passée.

Ce qui rend ces embarras financiers plus graves, c'est le retrait complet, à partir de la fin de 1883, des allocations scolaires qui, en 1880, représentaient la somme de 80.000 francs, dont environ les trois cinquièmes allaient aux écoles primaires. Le nouveau gouvernement n'a pas encore de revenus, les impôts ne se percevant qu'à grand'peine; il ne peut plus subventionner nos écoles. C'est donc, pour la mission, une grosse perte. Du jour au lendemain, nombre d'instituteurs se trouvèrent ainsi sans salaire. On ne pouvait les payer sur les collectes de l'Église, puisque celles-ci avaient tellement baissé et ne suffisaient pas à assurer le traitement des évangélistes et les autres dépenses ecclésiastiques. Qu'allait-on faire? Fermer les écoles? Enlever à tant d'enfants la simple instruction qu'ils y recevaient? C'eût été un vrai désastre, un recul sur toute la ligne. La plupart des instituteurs déclarèrent vouloir rester à leur poste, soit sans traitement, soit avec un salaire diminué de moitié, des deux tiers, ou même davantage. Il fallut, en même temps, réduire considérablement celui des évangélistes, pour pouvoir aider les instituteurs. Il était évident que des mesures si draconiennes ne pouvaient être que provisoires. A durer trop longtemps cette situation si pénible fût devenue impossible pour tous. On doit admirer le désintéressement avec lequel tant de nos instituteurs et évangélistes l'ont acceptée et supportée. Ils ont droit, de ce chef, à de grands éloges.

Quand les Bassoutos recommencèrent progressivement à payer

leurs impôts, le Résident se trouva en mesure, au commencement de 1885, d'accorder de nouveau quelques allocations à nos écoles. Elles ne représentèrent d'abord guère que le tiers de ce que la mission recevait avant 1880; l'année suivante l'administration les augmenta quelque peu. Quelque insuffisantes qu'elles fussent pour parer à tous les besoins, c'était un grand bienfait. Mais le gouvernement ne pouvait compter, tout de suite, sur un revenu fixe et se refusait à rendre ses allocations permanentes. On vivait ainsi au jour le jour. Cela encore mettait à l'épreuve la foi des missionnaires.

Cette situation précaire ne les empêcha pas de rouvrir leurs anciennes écoles et d'en fonder de nouvelles. En 1883, il y en avait à peu près 60; en 1894, la statistique en accuse déjà 132. Toutes ces écoles n'étaient pas également au bénéfice des allocations gouvernementales; mais le fait même que le plus grand nombre en recevaient permettait aux missionnaires de faire, tant bien que mal, marcher les autres. La population scolaire augmentait rapidement. En 1884, il y avait 2.180 enfants dans les écoles; en 1888, il y en avait déjà 4.560 et 7.869 en 1892.

Malgré la difficulté des temps, le manque d'argent, l'hostilité de certains chefs, les missionnaires et leurs Églises fondaient beaucoup de nouvelles annexes. Les portes s'ouvraient un peu partout; il fallait y entrer sans tarder, sous peine de les voir se refermer ou d'y être devancés par d'autres. En 1884, il n'y avait encore que 69 annexes; en 1888, il y en avait déjà 94, 118 en 1891, en 1894 enfin 141. On peut se demander si ce n'était pas aller trop vite en besogne et si toutes ces annexes nouvelles étaient vraiment nécessaires. La suite devait montrer à quel point elles l'étaient; notre mission en aurait aujourd'hui le double qu'elles seraient à peine suffisantes.

La population du Lessouto augmentait, en effet, dans une proportion extraordinaire; de 139.000 en 1875 elle passait, selon le recensement officiel, à 218.000 en 1891. Non seulement elle augmen-

tait, mais elle se répandait sur un territoire bien plus étendu qu'avant la guerre des fusils. Des trois régions que comprend le Lessouto : la plaine, les hauts plateaux et les montagnes (Maloutis), la plaine seule, qui forme un tiers au plus de la superficie du pays, était habitée avant 1880. On estimait alors qu'avec une centaine d'annexes on pourrait en assurer l'évangélisation. Or, depuis la guerre, la population s'était portée d'abord sur les hauts plateaux, qui, de Morija à Léribé, bordent les Maloutis; elle s'était ensuite établie dans les vallées et les gorges des Maloutis, jusque près des sources mêmes de l'Orange et de ses affluents. Elle envahissait ainsi un grand territoire, jusque-là désert, dont la mission, à son tour, devait prendre possession. C'est cela surtout qui obligeait les missionnaires à fonder chaque année de nouvelles annexes. Nous y reviendrons d'ailleurs plus loin; l'effort commencé, dès 1884 ou 1885, pour conquérir à l'Évangile les populations des Maloutis, est un des faits marquants de la période qui nous occupe.

La mission n'avait pas seulement à lutter contre des difficultés financières; nous l'avons déjà dit, les troubles politiques, non encore tout à fait apaisés, opposaient d'autres obstacles à son activité. Les haines de chef à chef, de district à district, faisaient souvent à l'œuvre une situation malaisée. Ainsi, dans le district de Joël, on ne put, pendant des années, songer même à placer un évangéliste ou un instituteur venant de chez Jonathan. Dans bien des endroits, les préoccupations politiques, les querelles civiles, le manque de sécurité, empêchaient tout mouvement religieux. Les esprits étaient ailleurs. Certains chefs, Jonathan et Joël entre autres, avaient pris une attitude nettement hostile à la mission; d'autres, comme Massoupa, plus respectueux de l'Évangile, soit par tradition, soit peut-être aussi grâce à un reste de leurs anciennes convictions religieuses, favorisaient ouvertement le paganisme. Presque tous avaient, contre la mission, d'anciens griefs, dont quelques-uns avaient peut-être un fond de légi-

timité. Ils lui en voulaient d'avoir paru, de 1872 à 1880, s'appuyer un peu trop sur le gouvernement colonial. La vraie raison était surtout le réveil du nationalisme, qui, au Lessouto, implique un retour aux anciennes coutumes païennes de la tribu.

Le chef Joël Molapo.

Or, depuis que, par suite de la guerre, les chefs étaient redevenus les maîtres de la situation, ils ne se gênaient pas pour le faire sentir à la mission. L'attitude conciliante des missionnaires réussit presque partout à les ramener petit à petit à de meilleurs sentiments.

Celui de tous les chefs qui fut toujours le plus invariablement favorable à notre œuvre, c'est Lérothodi; il lui a même, à l'occasion, rendu de vrais services. Chez lui c'était une tradition de famille; les missionnaires de Moshesh étaient une partie de l'héritage qui lui avait été transmis. Il savait de quel secours ils avaient été à son peuple et, soit reconnaissance, soit intérêt bien entendu, voulait vivre avec eux dans les meilleurs termes, voire même, à l'occasion, leur donner des témoignages publics de déférence et de respect. M. Mabille avait, d'ailleurs, sur lui, comme sur son père Létsié, une réelle influence.

Mais, à l'époque que nous étudions en ce moment, l'attitude des chefs était loin d'être conciliante ; Létsié lui-même nous était sourdement hostile. Leur opposition s'adressait à certaines lois disciplinaires de l'Église ; ils ne pouvaient pas accepter, entre autres, celle qui interdit aux chrétiens le mariage par bétail (1) et qui constitue, aux yeux des Bassoutos, le coup le plus sensible porté à leur état social.

En 1888, à la suite d'une demande en divorce faite par une femme chrétienne, dont le mari était polygame, Létsié convoqua les missionnaires à un *pitso,* ou assemblée du peuple, où, disait-il, la validité du mariage chrétien, c'est-à-dire sans bétail, serait formellement reconnue. Or, c'était un piège qu'il leur tendait. Des prêtres catholiques y prirent ouvertement position en faveur du mariage par bétail. Tous les grands chefs, Jonathan, Massoupa, Létsié lui-même, voulaient obliger les missionnaires à céder sur ce point. Heureusement, l'attitude déterminée des missionnaires présents et de quelques chrétiens bassoutos leur en imposa. Les choses restèrent en l'état et même, à partir de cette date, on cessa de contester la validité du mariage chrétien.

Il n'en est pas moins certain que ce *pitso* contribua à donner aux catholiques une influence et un prestige qu'ils n'avaient jamais eus auparavant. Ils commencèrent, dès lors, à développer leur œuvre dans de tout autres proportions. Antérieurement à ces événements, ils avaient déjà ajouté à leurs trois stations primitives trois nouveaux postes : chez Molapo, chez Massoupa et dans les environs de Thabana-Morèna. Désormais, ils devinrent plus entreprenants, pénétrèrent partout. Malgré l'échec complet de leur essai d'évangélisation par les indigènes, ils ont gagné un nombre considérable d'adhérents, entre autres plusieurs femmes de chefs.

Il en a été de même, depuis la guerre, pour les anglicans. Ils

(1) Voir, pages 43 et suivantes, les détails donnés par M. Dieterlen sur cette coutume des Bassoutos.

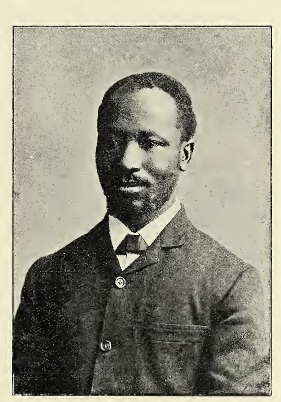
avaient converti à leur Église les deux femmes principales de Létsié, établi une annexe dans le village même du grand chef, fondé une station à quelques kilomètres de Morija. Désormais, la mission française n'est plus seule à exercer une influence religieuse sur les Bassoutos. Elle doit s'attendre à rencontrer une opposition qui pourra parfois être douloureuse, mais qui ne saurait entraver les progrès de l'Évangile du Christ. Les faits sont là pour le prouver.

L'œuvre religieuse progressait malgré tous ces obstacles. La mission s'étendait, fondait des stations, des annexes; le nombre des chrétiens augmentait dans une proportion jusqu'alors inconnue. Dès 1884 les conversions s'étaient multipliées, l'intérêt pour l'Évangile avait recommencé; la statistique de cette année accuse 4.424 communiants et 1.162 catéchumènes; en 1885 on compte déjà 4.988 communiants et 1.548 catéchumènes, soit un gain net de près de 1.000 chrétiens adultes. Le mouvement allait s'accélérer. En 1887 et 1888, à Morija d'abord, à Thaba-Bossiou ensuite, éclate un beau mouvement de réveil qui se communique à tout le Lessouto; toutes les stations en ont leur part de bénédictions. Les païens se convertissent en plus grand nombre. On constate avec joie que, dans la plupart des cas, ces conversions se maintiennent, que les nouveaux chrétiens sont de ceux sur lesquels on peut le mieux compter. Et si, dans les années qui suivent, le réveil ne se produit plus avec la même intensité, les conversions individuelles sont plus nombreuses encore. Les chiffres que donnent les statistiques le montrent très clairement. En 1887, il y a 7.770 chrétiens adultes; en 1894, ils sont 13.733. En onze ans l'Église a presque doublé, et cela malgré les difficultés, les obstacles, les dangers contre lesquels elle a dû lutter.

Une décision, dont les suites devaient être d'une très grande importance, avait été prise dès 1885. En octobre de cette année, comprenant que le moment était enfin venu, et se rendant compte que, pour faire face aux besoins croissants de l'œuvre missionnaire, il

fallait qu'elle se formât, parmi les Bassoutos eux-mêmes, de nouveaux collaborateurs, la Conférence décidait la réouverture prochaine de l'École de théologie.

Le 2 juin 1887, l'École de théologie s'ouvrait à Morija avec trois élèves : Job Motéané, Carlisle Motébang et John Mohapèloa, sous la direction de M. Dieterlen. Ce n'était plus un essai timide comme en 1882. On était cette fois-ci bien décidé à faire du définitif, la plupart des vieilles objections contre le pastorat indigène ayant disparu.



Job Motéané, pasteur.

Pour s'entourer de toutes les garanties, on avait décidé de choisir les élèves, autant que cela serait possible, parmi ceux des instituteurs de la mission qui, par leurs dons intellectuels, leur caractère chrétien et leurs fidèles services, semblaient spécialement désignés pour le ministère. Deux d'entre eux, Job Motéané et C. Motébang, répondaient à toutes ces conditions. Le troisième, J. Mohapèloa, avait, par contre, passé directement des bancs de l'École normale à ceux de l'École de théologie; c'était là aussi un essai qu'il était utile de faire.

Lorsque ces candidats eurent achevé leurs trois années d'études, Mohapéloa fut jugé encore trop jeune et trop peu mûr pour entrer dans l'œuvre missionnaire, et fut envoyé pour deux ans à Lovedale pour se perfectionner dans l'étude de l'anglais et compléter sa préparation. On décida que les deux autres feraient un stage de un à deux ans sous la direction de missionnaires expérimentés; on verrait alors

si l'on pouvait leur accorder la consécration. J. Motéané fut ainsi placé à Morija auprès de M. Mabille, et C. Motébang à Thaba-Bossiou, auprès de M. Jacottet.

Le 2 août 1891, le stage d'essai ayant été considéré suffisant, C. Motébang était consacré à Thaba-Bossiou; ce fut le premier Mossouto qui ait reçu l'imposition des mains. Le 6 septembre, Job Motéané l'était à son tour à Morija. La mission du Lessouto, lente entre toutes, avait attendu cinquante-huit ans pour établir le pastorat indigène. Elle a probablement eu raison de ne pas trop se hâter; elle a pu ainsi profiter des expériences faites par les autres Sociétés et éviter les dangers où celles-ci étaient parfois tombées. Elle n'a, d'autre part, jamais eu à regretter d'avoir fait ce pas en avant. Bien au contraire: on se demande comment elle se serait tiré d'affaire si, au moment où elle en a eu tout particulièrement besoin, elle n'avait pas eu sous la main la vaillante phalange de pasteurs indigènes sans lesquels il lui eût été impossible de suffire à sa tâche.

Dès septembre 1891 la mission du Lessouto possédait donc ses deux premiers pasteurs indigènes. Quelle œuvre allait-elle leur donner? Ce point devait être élucidé avant qu'il fût possible de décider quelle place la Conférence pourrait leur faire, à côté des missionnaires européens, et quels seraient exactement leurs rapports avec ceux-ci. Il fallait, avant tout, s'assurer de leurs capacités et les mettre en état de donner toute leur mesure.

La Conférence avait décidé, en théorie, de tailler pour eux, dans les grands districts missionnaires, des paroisses proportionnées à leurs forces. Ils devaient y exercer tous les devoirs de leur ministère sous la direction d'un missionnaire européen dont ils dépendraient en une certaine mesure. Ce fut là, en effet, ce qu'on fit dès 1892 pour J. Mohapèloa; on le plaça à la tête de l'Église de Létsunyané. Cette nouvelle paroisse avait été découpée dans le grand district de Morija, dont elle devait encore dépendre, indirectement du moins, pendant longtemps.

Mais un champ de travail tout nouveau s'était déjà ouvert pour les deux autres pasteurs. Depuis quelques années, les missionnaires se préoccupaient des besoins de la nombreuse population qui s'était établie dans les Maloutis, spécialement dans la vallée du Haut-Orange. On ne pouvait admettre que tous ces gens fussent plus longtemps privés de tout secours religieux. Un petit chef chrétien, Tsépé, demandait instamment un évangéliste. Après s'y être longtemps opposé, Létsié finit par donner à la mission la permission d'y établir des stations. On ne pouvait songer à y placer de simples évangélistes ; on n'eût pu les y surveiller suffisamment. D'un autre côté, un missionnaire européen n'eût pu s'établir dans ces lieux écartés, si loin du Lessouto proprement dit, et où l'on ne parvenait que par des chemins difficiles et après un voyage à cheval de plusieurs jours. Les chefs d'ailleurs auraient vu avec déplaisir un blanc demeurer au milieu des montagnes. C'était donc un champ de travail tout indiqué pour les nouveaux pasteurs. J. Motéané fut placé, dès 1892, chez le chef Tlhakanélo ; il y fonda la station de Séhonghong. Quelques mois après, en 1893, C. Motébang établissait celle de Molumong, chez le chef Rafolatsané, à deux journées de marche plus au nord.

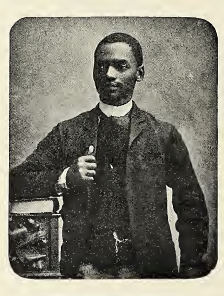


John Mohapéloa, pasteur.

L'œuvre des Maloutis était commencée; la mission prenait possession d'un pays où l'Évangile n'avait pas encore pénétré. La générosité d'une société de chrétiens anglais, qui recueillait pour cette œuvre des fonds en Angleterre, permit à la Conférence de ne pas trop se

préoccuper de la question d'argent. La *Cape General Mission* (1) nous a beaucoup aidés pour cette partie de notre œuvre, dans les premiers temps du moins; et si, aujourd'hui, elle s'en est un peu dépréoccupée, la Caisse centrale peut assumer la responsabilité des salaires des pasteurs et des évangélistes des Maloutis.

A côté des stations dirigées par les missionnaires européens, la mission du Lessouto voyait ainsi se fonder trois stations de pasteurs indigènes. Cela portait à dix-huit le nombre de ses paroisses. L'utilité, la nécessité même du pastorat indigène étaient démontrées; les plus sceptiques devaient se rendre à l'évidence. La Conférence, satisfaite des bons résultats obtenus, rouvrit l'École de théologie, dès le retour de M. Dieterlen (2), en 1892, avec cinq élèves.



Mikael Mofokéng, instituteur.

Il restait encore à décider quelle devait être, dans le sein de l'organisme missionnaire, la place à assigner aux pasteurs indigènes; question délicate et épineuse dont dépendait l'avenir du pastorat lui-même, mais qu'on ne savait encore comment régler. Ici encore, l'expérience devait aider la mission à trouver, au moment voulu, une solution satisfaisante. En attendant, on résolut d'admettre les deux premiers pasteurs consacrés à une partie au moins des séances de la Conférence. C'était là un arrangement tout provisoire, et qui ne pouvait durer longtemps sans amener des frottements et des difficultés.

Depuis longtemps, on se préoccupait, nous l'avons vu, de doter la

(1) La « Société générale des Missions du Cap de Bonne-Espérance » a commencé par venir en aide aux anciennes missions de l'Afrique du Sud; puis elle a fondé diverses œuvres, lui appartenant en propre, en particulier au Pondoland, à Johannesburg, etc.

(2) M. Dieterlen était allé en Europe, en 1890, après achèvement de la préparation des trois premiers pasteurs.

mission d'une organisation plus ferme, qui donnât plus d'unité et de force à son activité, et pût unir en un faisceau plus serré les diverses églises qui la composaient. Les inconvénients du système actuel frappaient tous les yeux. Chacun sentait le besoin d'en changer. Il fallait enfin sortir du semi-congrégationalisme qui avait régné trop longtemps.

En 1872, on avait cru trouver le remède dans le régime synodal importé tel quel au Lessouto. Mais le synode, tel qu'on le comprenait alors, n'avait pas rendu les services qu'on en attendait. Il avait laissé des souvenirs si mélangés que son nom seul faisait peur. On ne pouvait cependant plus en rester au *statu quo*. L'existence du pastorat indigène rendait une solution de plus en plus nécessaire. Il fallait créer un organe où celui-ci trouverait sa place et où l'élément indigène, dont il serait le directeur naturel, prendrait sa part de responsabilité dans la marche générale de l'Église. La Conférence, composée des seuls missionnaires européens, se rendait compte qu'elle ne pouvait plus continuer à tout diriger et à tout administrer. Il fallait répondre à certaines aspirations qui se faisaient jour dans les troupeaux, donner aux indigènes la part qu'ils réclamaient avec raison, et éduquer les églises en vue d'une autonomie encore éloignée, mais désirable.

Le synode paraissait, malgré tout, la seule solution possible. Seulement il fallait profiter des expériences faites, de 1872 à 1879, et lui donner une forme plus appropriée aux besoins du pays et à l'esprit des Bassoutos. Ceux-ci ne comprenant pas le régime parlementaire, il faut renoncer d'emblée à tout ce qui lui ressemblerait. On propose d'avoir un synode purement indigène; les églises y enverront leurs délégués, les pasteurs indigènes en seront membres de droit. Mais cette assemblée ne sera que consultative. Elle délibérera sur les questions qui lui seront soumises par la Conférence; cette dernière fera l'ordre du jour du synode; les décisions qu'il prendra lui seront renvoyées, elle aura soit à les accepter, soit à les rejeter. Une délégation

de trois membres de la Conférence assistera d'office aux séances du synode; mais ils prendront aussi peu de part que possible à la discussion, se contentant de veiller à ce que tout se passe avec ordre.

Si cette proposition, qui fut d'ailleurs brillamment présentée, et appuyée par quelques excellents arguments, avait été acceptée, elle eût pu aisément susciter à la mission de très graves difficultés. Rien d'aussi dangereux que ce droit de veto donné ainsi à la Conférence : le synode, purement indigène, aurait délibéré en public et pris telle décision importante que la Conférence, purement européenne, aurait pu repousser après l'avoir discutée à huis clos. C'eût été probablement introduire dans notre mission, qui jusqu'alors ne l'avait pas connue, la question des races, mettre aux prises les noirs et les blancs.

La Conférence finit par adopter, en 1894, une proposition plus simple et probablement plus sage. On décida de reconstituer les anciens synodes sur des bases un peu différentes : les missionnaires et les pasteurs indigènes en seraient membres de droit, mais ne voteraient pas à part comme auparavant; la Conférence préparerait l'ordre du jour du synode, en éliminant soigneusement toutes les questions trop délicates, ou dangereuses pour la paix; les décisions prises seraient envoyées aux consistoires, reviendraient à la Conférence et ne deviendraient exécutoires qu'après avoir été votées par le synode suivant. Ce système offrait de grandes garanties; les surprises n'étaient plus possibles.

Mais il est évident que, compris de cette façon, le synode n'est plus un vrai synode et ne peut devenir le corps directeur de l'Église. On espérait cependant que, petit à petit, on pourrait augmenter ses attributions et, une fois son éducation faite, trouver en lui l'organe central dont on avait besoin. Ces espérances étaient illusoires : l'expérience l'a prouvé. Le synode, utile, très utile même, en tant que démonstration vivante de l'unité de l'Église du Lessouto, n'est pas

plus capable aujourd'hui qu'il ne l'était il y a quatorze ans de la conduire et de la diriger. Il faudra des années encore pour qu'il puisse même l'essayer.

Notre prochain chapitre dira, d'ailleurs, que c'est d'un autre côté et tout autrement, que notre mission a réussi à trouver l'organe dont



Évangélisation dans un village païen.

elle avait besoin pour assurer l'unité de l'œuvre et la marche de l'Église.

Avant de prendre une décision définitive au sujet du synode, la Conférence s'était occupée d'une question plus pratique, et peut-être plus importante. Il s'agissait de régler enfin la situation financière des églises par l'établissement d'une Caisse centrale. On en parlait depuis des années, mais on n'avait encore étudié sérieusement ni la possi-

bilité, ni la manière de l'établir. Ici encore l'existence du pastorat indigène obligeait la Conférence à trouver sans plus tarder une solution satisfaisante. Les pasteurs bassoutos, dépendant de l'ensemble de l'Église, et non pas d'une église locale, devaient recevoir leur salaire de l'Église du Lessouto. Or celle-ci n'avait pas de fonds à sa disposition. On ne pouvait continuer à leur payer leurs honoraires sur les sommes que des amis d'Écosse ou d'Angleterre nous fournissaient depuis quelque temps pour l'œuvre des annexes. C'était le devoir du Lessouto lui-même de se charger de ces dépenses.

D'ailleurs la situation des églises locales devenait chaque année plus difficile. Chacune d'elles faisait, ou devait faire, le traitement de tous les évangélistes qu'elle employait. Il en résultait de criantes inégalités. Les églises qui comptaient le plus grand nombre de membres, et qui, par conséquent, recevaient les plus fortes contributions, pouvaient sans trop de peine multiplier le nombre de leurs annexes. La plupart de ces églises se trouvaient au centre du pays. Il arrivait ainsi que, par la force même des choses, dans toute une partie du Lessouto, les annexes étaient nombreuses et la population relativement bien évangélisée; tandis qu'ailleurs, aux extrémités du pays, au nord surtout, où la population païenne plus dense avait le plus besoin de voir s'ouvrir de nouveaux centres d'évangélisation, les églises trop pauvres, parce que trop faibles, ne pouvaient établir les annexes nécessaires. Certaines églises n'en avaient presque pas ; d'autres, riches en chrétiens, mais situées dans un district relativement peu étendu, pouvaient aisément en avoir en nombre suffisant, sans que leurs membres eussent à s'imposer de vrais sacrifices. A continuer ce système, toute une partie du pays n'aurait pu être évangélisée.

Il y avait à cet état de choses un autre inconvénient non moins grave. Dans certaines paroisses les évangélistes ne recevaient qu'un salaire dérisoire, ou plutôt une partie seulement de leur salaire pouvait leur être payée; tandis que dans d'autres, plus riches et plus à

même de se tirer d'affaire, les évangélistes touchaient chaque année leur salaire intégral. Il en résultait de graves mécontentements.

En 1893, une commission de cinq membres rédigea un projet qui fut voté à l'unanimité par la Conférence de 1894, malgré les réels sacrifices qu'il imposait à certaines églises.

Ce règlement est basé sur un plan simple et pratique. Chaque paroisse doit verser à la Caisse centrale une somme fixée au prorata de ses membres communiants (au commencement cette somme était de 3^{f}10 par membre; le taux en a été fixé ensuite à 3^{f}75). D'un autre côté, la Caisse centrale verse à chaque église le traitement complet de chacun de ses évangélistes placés sur une annexe reconnue par la Conférence. Le salaire des pasteurs indigènes est également payé par elle. Le règlement fixe aussi l'échelle des traitements; ils sont donc les mêmes dans toutes les églises. La création de nouvelles annexes, imposant à la Caisse centrale de nouveaux débours, celles-ci ne peuvent plus être fondées qu'avec l'assentiment de la Conférence.

L'établissement de la Caisse centrale a été un immense bienfait pour toute la mission. C'est de là que date l'amélioration de sa situation financière. C'est alors que prirent fin les difficultés dont il a été question plus haut et les lourdes responsabilités qu'elles faisaient peser sur tant de missionnaires. Ceux qui sont entrés dans l'œuvre après 1894 ne les ont jamais connues. La Caisse centrale a fonctionné normalement dès le premier jour; une expérience de quatorze années déjà a prouvé sa viabilité et à quel point sont justes les bases sur lesquelles elle repose. Il faut ajouter que, si elle a bien réussi, c'est en bonne partie grâce aux secours qui lui sont annuellement fournis par des amis chrétiens d'Écosse, d'Angleterre et d'Amérique. La mission du Lessouto a d'autant plus le droit de faire appel à leur collaboration qu'elle travaille sur terre anglaise. L'œuvre de l'évangélisation qui lui incombe est, d'ailleurs, trop grande pour que l'Église du Lessouto puisse en supporter à elle seule tout le poids. Cette Église ne repré-

sente encore qu'une très petite minorité de la tribu. Elle fournit, du reste, la grosse part du budget de la Caisse centrale; les contributions du dehors n'y apportent que l'appoint nécessaire.

C'est aussi à l'établissement de la Caisse centrale qu'est dû, pour des raisons faciles à comprendre, mais que nous ne pouvons développer ici, l'accroissement considérable que l'on remarque dès 1895 (la première année où elle ait fonctionné) dans le produit des collectes. De 34.510 francs, en 1895, elles arrivent, en 1907, à la belle somme de 110.506 francs.

Comme on le voit par ce qui précède, c'est bien l'organisation de l'œuvre dans son ensemble qui forme le trait distinctif de la période dont nous nous occupons ici, surtout à partir de 1890. Pastorat indigène, Synode, Caisse centrale, la plupart des organes les plus importants de l'Église ont été créés pendant ces quelques années. Dans les années suivantes, on n'aura plus guère qu'à y apporter les modifications nécessaires pour en assurer le bon fonctionnement, à ajouter ce qui leur manque encore pour en faire un organisme complet et vivant.

Pendant cette même période, les écoles secondaires de la mission avaient fait de très rapides progrès.

L'École biblique, qui avait jusqu'à soixante élèves, a pu fournir à l'œuvre missionnaire les évangélistes dont elle avait besoin, sans parler de ceux, presque aussi nombreux, formés par elle pour la Mission romande ou pour d'autres Églises du Sud de l'Afrique.

L'École normale se développait également. En 1890, M. H. Dyke, qui avait succédé au Dr Casalis, trouva d'utiles collaborateurs en la personne de MM. Roberts et Goring et de Mlle Aline Mabille.

L'École de jeunes filles de Thaba-Bossiou avait pu être rouverte en 1887 avec douze élèves, sous la direction de Mlle Miriam Cochet, à laquelle furent associées Mlles Eugénie Keck, Lydie Lautré et Élisabeth Jacot.

L'École industrielle de Léloaléng élevait, dès 1888, le beau moulin qui lui a donné son nom (Léloaléng signifie : près du moulin). Elle continuait à rendre au Lessouto tout entier les meilleurs services. A partir de 1892, M. E. Krüger y secondait M. Preen.

Ces onze années ont été, les pages qui précèdent en font foi, parmi les plus belles et les plus fécondes de l'histoire de la mission. Elles marquent à la fois la continuation de l'œuvre de la seconde génération

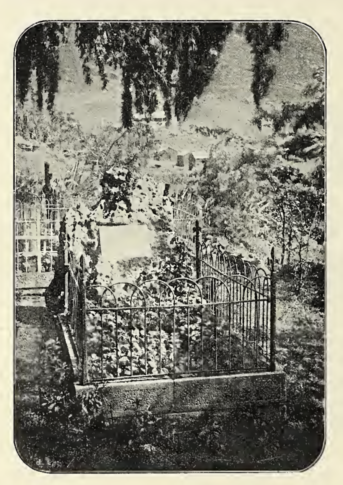


École supérieure de jeunes filles : Mlle M. Cochet et ses élèves.

et le commencement d'un nouveau développement. La mission s'organise plus complètement, devient plus homogène, plus unie, et accorde à l'élément indigène une part plus grande de responsabilité. Elle est en bonne voie de devenir l'Église du Lessouto.

Nous arrivons au moment où, usés par leurs longs travaux et par les épreuves qu'ils ont traversées, quelques-uns des meilleurs missionnaires de la seconde génération vont rejoindre auprès de Dieu ceux

qui les y ont devancés. C'est M. Duvoisin, un homme dont on ne dira jamais assez de bien, qui part le premier, en 1891 ; il nous laisse, outre le souvenir bienfaisant d'une personnalité d'élite et d'un chrétien presque parfait, un beau commentaire sur l'évangile de Luc, qui en est déjà à sa troisième édition. Puis, un peu plus tard, meurt en Europe, où il avait été chercher la guérison, le Dr Casalis, auquel toutes les familles missionnaires ont tant d'obligations.



Tombe d'Adolphe Mabille dans le cimetière de Morija.

Enfin, le 20 mai 1894, M. A. Mabille, l'homme fort, le pionnier infatigable, le vrai « leader » de la mission, depuis 1860, meurt à son tour. Il n'a pas pu assister aux séances du nouveau synode dont il avait tant désiré le rétablissement; mais il a eu la joie, avant de partir, de voir enfin le pastorat indigène établi et l'évangélisation des Maloutis vigoureusement commencée. Il est mort en pleine vigueur, en plein travail, après une courte maladie. Pasteur de la plus grande église du Lessouto, directeur de l'École biblique, de l'Imprimerie, du Dépôt de livres, sans parler de ses cours, de son énorme correspondance, des devoirs que lui imposait sa position spéciale dans le pays et auprès des chefs, il était littéralement écrasé sous le poids d'une tâche qui grandissait chaque année. Sa mort

a été un deuil national; les Bassoutos l'ont pleuré comme un des leurs et la mission, en le perdant, a paru comme décapitée.

C'est qu'il a joué dans son histoire un rôle de premier ordre. C'est lui qui est à l'origine de presque tout ce qui s'est fait de meilleur depuis 1860. L'École normale, l'École préparatoire, l'École biblique, l'École de théologie, l'Imprimerie, le Dépôt de livres, sont tous dus à son initiative personnelle; et ce sont là sans doute les instruments les plus utiles et les plus importants de notre œuvre actuelle. Il a fondé les premières annexes; il a employé les premiers évangélistes, il a cru en eux, alors que tant d'autres étaient encore sceptiques. Il a le premier, lui aussi, trop tôt peut-être, dès 1864, proposé le pastorat indigène; il y a cru, il y a poussé, il en a vu la réalisation avant de mourir. Il a fait, dès le premier jour de son activité, le rêve de voir les Bassoutos porter à leurs frères du Zambèze et du Transvaal les promesses de l'Évangile; et ce rêve, il a tout fait pour le réaliser. C'est à lui que la Mission romande et celle du Zambèze doivent, en grande partie, leur existence même.

Si, dans l'ordre des temps, il n'est pas un des fondateurs de la mission du Lessouto, puisqu'il n'y est arrivé qu'en 1860, il doit être, à tous les autres points de vue, compté parmi eux. Elle est son œuvre, autant que celle des Rolland, des Arbousset et des Casalis. Il a continué leur travail dans leur esprit et dans leur foi; il est un de ceux qui lui ont donné la plus vigoureuse impulsion, qui ont créé ce qu'il y a en elle de meilleur et de plus durable(1).

---

(1) Pour plus de détails sur M. Mabille et son œuvre, il faut consulter la belle biographie que lui a consacrée M. Dieterlen : *Adolphe Mabille, missionnaire*, par H. Dieterlen, précédée d'une préface par M. le missionnaire F. Coillard, Paris, 1898.

XII

VERS L'AUTONOMIE (1894-1908)

La situation politique du Lessouto était redevenue presque normale pendant les années dont nous venons de parler ; les guerres civiles avaient à peu près entièrement cessé. Elles ne devaient plus recommencer. Dans la période que nous abordons maintenant on n'en compte qu'une seule, celle qui, en 1898, mettait définitivement fin au pouvoir de Massoupa, et faisait de Lérothodi, en réalité comme en droit, le chef suprême et incontesté de tout le Lessouto. Ce n'était, d'ailleurs, pas une guerre civile semblable aux autres, puisqu'elle avait été autorisée par le gouvernement : c'était même à sa demande expresse que Lérothodi prenait les armes pour obliger Massoupa à se soumettre à la loi.

Il n'y avait plus désormais qu'un seul chef au Lessouto, reconnu et accepté par tous. C'était un bienfait dont on a pu mesurer toute l'importance lorsqu'éclata, en 1899, la grande guerre anglo-boer, qui devait, pendant trois années entières, bouleverser tout le Sud de l'Afrique. Un moment on avait pu craindre que le Lessouto, placé comme il l'était au centre même de ce vaste champ de bataille, ne fût entraîné lui aussi dans l'orbite de la guerre. Les Bassoutos ne profiteraient-ils pas de l'occasion pour se venger sur les Boers de l'État libre des coups que ceux-ci leur avaient portés de 1865 à 1868 ? Ou bien n'essaieraient-ils pas plutôt, comme d'autres le pensaient, de faire cause commune avec ceux-ci pour regagner leur indépendance, oublieux de tout ce qu'ils devaient à l'Angleterre ? Ils y étaient sollicités de plusieurs côtés. Et les haines civiles, non encore complètement éteintes, étaient un élément qui pouvait amener une explosion, d'un instant à l'autre, et compliquer gravement la situation.

Massoupa venait, heureusement peut-être, de mourir, à la veille des hostilités. Une cause de danger était ainsi éliminée. Lérothodi avait le sens politique trop aiguisé pour ne pas comprendre tout ce que les circonstances exigeaient de lui. Il savait que seule une fidélité inébranlable envers le pouvoir anglais pouvait sauver son pays. Et il a tout fait pour obliger son peuple à se tenir tranquille et à obéir sans

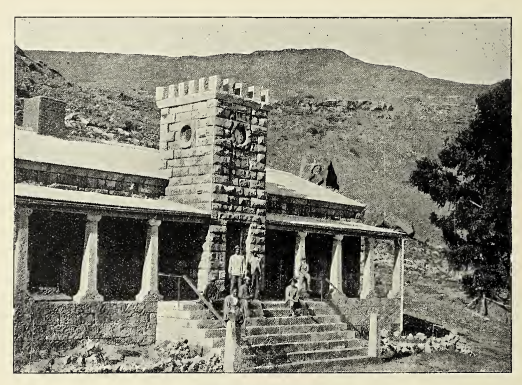


Ecole industrielle et moulin de Léloaléng.

hésitation aux ordres du résident. Le gouvernement du protectorat n'était pas moins désireux de tenir les Bassoutos à l'écart de luttes qui ne les concernaient pas directement. C'est ce qui a permis au Lessouto de passer à travers l'orage sans en être endommagé. Alors que tous les territoires du Sud de l'Afrique devenaient l'un après l'autre le théâtre de la guerre, le Lessouto seul n'en recevait aucune atteinte. C'était comme un îlot au milieu des flots agités. L'essai isolé, tenté

par le chef Joël Molapo, de faire cause commune avec l'État libre, n'eut pas d'importance et ne troubla pas la paix du pays.

Le résultat final de la guerre fut d'assurer définitivement à la couronne anglaise la domination sur le Sud de l'Afrique tout entier. La position du Lessouto était changée; il était désormais entouré de colonies anglaises. Mais cela ne devait faire, pour le moment du moins,



École industrielle de Léloaléng.

aucune différence. L'administration continue, après comme avant, à le gouverner dans le seul intérêt des Bassoutos eux-mêmes. Dorénavant la paix intérieure est mieux assurée. Les Bassoutos savent qu'aujourd'hui le pouvoir anglais est absolument incontesté tout autour d'eux; les plus remuants comprennent leur impuissance à y rien changer. Ils se rendent compte que le souci de leur propre conservation doit les pousser à marcher d'accord avec ceux qui les gouvernent. Comme

l'Angleterre est déterminée à protéger leurs droits et à leur conserver la possession de leur pays, il y a là un gage de sécurité pour l'avenir. On peut cependant se demander avec quelque inquiétude quelle position fera aux Bassoutos l'Union des colonies sud-africaines, maintenant qu'elle est devenue une réalité. Il y a là un danger pour leur avenir; mais nous avons le droit de compter sur le gouvernement de



Directeurs et élèves de l'Ecole industrielle en 1894.

la métropole. Il ne permettra aucune modification susceptible de compromettre l'autonomie et l'avenir de la tribu soumise à son protectorat. Cependant il importait de signaler ce point noir (1).

Cette situation politique, toute nouvelle, explique pourquoi la mort de Lérothodi, en 1905, n'a amené aucune complication dans

(1) Voir la notice consacrée à cette question, à la fin de ce volume.

les affaires du pays, et comment son fils, Létsié II, a pu lui succéder, sans difficulté aucune, comme chef suprême du Lessouto. Quelques années auparavant il en eût été sans doute tout différemment. Cette transmission paisible du pouvoir montre aussi que la pacification de la tribu est faite, au moins dans ses grandes lignes, et que l'ordre public y règne aujourd'hui. C'est d'un excellent augure pour l'avenir.

Soucieux de pousser, petit à petit, le Lessouto vers de nouveaux progrès, tout en y maintenant l'ordre et la paix, le Résident, M. H. C. Sloley, a institué, dès 1903, un Conseil supérieur du Lessouto, qui doit se réunir annuellement à Maséru. Les chefs y siègent à côté d'un certain nombre de conseillers choisis soit par eux, soit par le Résident. C'est là que se débattent les questions importantes, que se fait, dans des conditions assez spéciales, le premier essai d'un régime qui est comme le premier embryon, informe encore, du système parlementaire. Pour le moment, ce Conseil n'exerce encore qu'un pouvoir purement consultatif. Pour devenir exécutoires ses décisions doivent obtenir l'assentiment du chef suprême du pays, et surtout celui du Haut-Commissaire anglais au Sud de l'Afrique. Mais il est probable que, s'il se montre capable de s'acquitter de ses fonctions, le Conseil indigène de Maséru finira par acquérir insensiblement une plus grande importance.

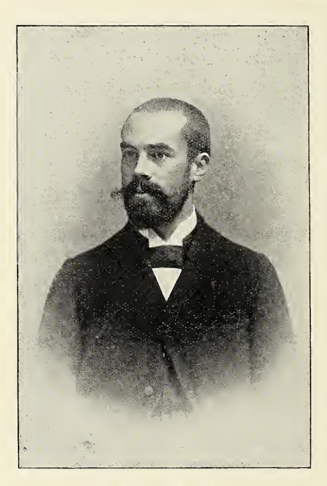
C'est là, en effet, et là seulement, que peuvent se faire jour les aspirations de la tribu. Et le pouvoir des chefs, trop absolu encore dans la plupart des cas, sera nécessairement soumis à quelques restrictions. Le peuple aura désormais quelque chose à dire, et, s'il n'a pas encore reçu le droit de régler ses propres destinées, au moins ne sera-t-il pas complètement passé sous silence. Le progrès est indéniable, et nous devons de la reconnaissance au gouvernement qui l'a rendu possible. L'existence du Conseil indigène aidera peut-être à la solution de la question délicate que posera tôt ou tard pour le Lessouto l'union des colonies sud-africaines.

Si, pendant les années dont nous avons à parler, la situation politique du Lessouto a été si bonne, il n'en a pas été de même, au moins pour un temps, de sa situation économique. A partir de 1891, les sauterelles avaient fait de nouveau leur apparition dans le pays; elles n'en ont pas encore disparu, et, certaines années, elles ont fait de grands dégâts. En 1896 et 1897 la peste bovine pénétrait à son tour au Lessouto et enlevait en quelques mois les trois quarts au moins du bétail. Des sécheresses persistantes détruisaient en même temps les récoltes. La disette existait un peu partout. En 1901 et 1902 une nouvelle invasion de la peste bovine se produisait à la suite de la guerre; une autre épizootie détruisait une bonne moitié des chevaux, tandis qu'une violente épidémie de fièvre typhoïde causait une mortalité exceptionnelle dans la population.

Il est étrange que toutes ces causes réunies n'aient pas fait plus de mal au pays. Il s'est relevé rapidement de tous ces désastres. La guerre anglo-boer elle-même, par les gains qu'elle a procurés à tant de Bassoutos, par le grand commerce de chevaux et de bétail auquel elle a donné lieu, a fait beaucoup pour la prospérité du Lessouto. Celui-ci a gagné une partie de ce que ses voisins ont perdu. Les jeunes gens ont, pendant des années, trouvé au dehors un travail très rémunérateur; beaucoup d'argent est entré ainsi dans le pays. Et, si les pertes causées par la peste bovine ne sont pas encore réparées, si le Lessouto possède moins de chevaux qu'avant 1899, le moment n'est probablement pas éloigné où la richesse générale sera aussi grande, plus grande même qu'elle n'a jamais été. Il est vrai que la dépression générale qui se fait sentir au Sud de l'Afrique a fini par gagner le Lessouto; mais elle ne paraît pas y être aussi grave qu'ailleurs.

Quant à la population, elle n'a pas cessé de croître, même dans des proportions presque excessives. En 1891, le recensement officiel accusait au Lessouto 218.000 habitants indigènes; celui de 1904 en constate 348.000, soit, en treize ans, un gain net de 130.000 âmes,

et cela malgré une émigration considérable. Si l'on ajoute à ces chiffres les 20.000 Bassoutos qui travaillaient alors à Johannesburg, Kimberley et ailleurs, on peut estimer, en 1904, la population réelle du pays à 370.000 ; elle est probablement aujourd'hui de 400.000 âmes. Il faut y ajouter les 30.000 à 35.000 Bassoutos du Griqualand East pour établir le chiffre total de la population indigène sur laquelle s'exerce, à cette heure, l'action *directe* de la mission.



Edgar Krüger (1866-1898).

En 1894, après la mort de M. Mabille, suivant de si près celle de M. Duvoisin et du Dr E. Casalis, on peut dire que la seconde génération missionnaire a presque disparu. Il n'en reste plus que M. P. Germond, qui devait rentrer en Europe en 1898, et M. Ellenberger qui est demeuré à son poste jusqu'en 1905.

Un missionnaire moins âgé les avait déjà précédés dans la retraite : M. Preen, fatigué et malade, rentrait en France dès 1896. Il avait pu remettre l'École industrielle entre les mains d'un homme jeune et spécialement qualifié pour cette tâche; malheureusement, dès 1898, un déplorable accident nous enlevait M. Edgar Krüger. C'était une perte grave.

Pour combler ces vides, ainsi que ceux dont il a été question à la fin du chapitre précédent, le Comité avait pu envoyer quelques nou-

veaux missionnaires, trop peu nombreux malheureusement. C'étaient M. Lorriaux en 1898 (1), M. Duby en 1899 (2), MM. Ramseyer (3) et Verdier (4) de la mission du Zambèze, en 1902 et 1903, M. Baltzer en 1904 (5), M. Moreillon (6) enfin en 1906, soit six recrues seulement alors qu'il en eût fallu manifestement davantage. Il faudrait y ajouter, il est vrai, MM. Martin (7), Reid, Labarthe et Dornan (8). Mais ces messieurs étaient engagés pour des œuvres spéciales et ne faisaient pas partie du corps missionnaire proprement dit. Dans cette période, surtout pendant les dernières années, la mission se vit ainsi placée, par la pénurie d'ouvriers, en face des mêmes difficultés qui avaient si souvent arrêté son essor dans le passé. Les conséquences fâcheuses de cet état de choses se font lourdement sentir aujourd'hui. Dieu veuille que l'avenir ne les aggrave pas! Le manque de missionnaires a toujours été le vrai malheur de la mission du Lessouto, comme d'ailleurs de tant d'autres. Ce n'est guère que de 1882 à 1894 qu'il ne s'est pas fait trop douloureusement sentir.

---

(1) Georges Lorriaux, né à Paris en 1873, arrivait en décembre 1898 au Lessouto et succédait à Qalo à M. Christeller. Il y mourait en 1908, après une maladie de trois ans.

(2) Samuel Duby, né à Lausanne (Suisse) en 1874, arrivait en 1899 au Lessouto et était placé à Paballong. Il remplaçait, en 1906, M. Casalis à l'École biblique et au Dépôt de livres de Morija.

(3) Paul Ramseyer, né aux Ponts-de-Martel (canton de Neuchâtel, Suisse) en 1870, partait en 1898 pour le Zambèze. La maladie l'obligea de rentrer en Europe dès 1900. En 1902 il était envoyé au Lessouto; après un intérim à Béthesda, il remplaçait en 1904 M. Christeller à Mafubé.

(4) Théophile Verdier, né à Saint-Jean-du-Gard en 1872, partait en 1898 pour le Zambèze en qualité d'aide-missionnaire. Rentré en France en 1901, il était envoyé au Lessouto en 1903 pour aider M. Bertschy à l'École industrielle. Il en devenait, en 1906, le directeur intérimaire, en 1908, le directeur en titre.

(5) Georges Baltzer, né à Paris en 1877, fut envoyé au Lessouto en 1904; il fut pendant un an le collaborateur de M. Jacottet à l'École de théologie de Thaba-Bossiou; en 1905 il fut placé à Massitissi, puis transféré à Thaba-Bossiou en 1907.

(6) Bertrand Moreillon, né à la Tour-de-Peilz (canton de Vaud, Suisse) en 1876, fut envoyé au Lessouto en 1906; il fut placé la même année à Paballong.

(7) Henri Martin, aide-missionnaire au Zambèze, à partir de 1898, dut rentrer en France au bout de peu d'années; il fut appelé au Lessouto, en 1903, pour enseigner la maçonnerie à l'École industrielle.

(8) F.-M. Reid, d'origine anglaise, est depuis 1898 professeur à l'École normale de Morija. M. Labarthe, de Genève, entrait en 1904 au service de la mission comme imprimeur. M. Dornan, originaire de l'Irlande, fut professeur à l'École normale de Morija de 1903 à 1908.

Dès la fin de 1894, la situation difficile que font à l'œuvre missionnaire la mort de M. A. Mabille, et le départ simultané de MM. I. Cochet et E. Mabille, obligèrent la Conférence à prendre des résolutions très graves. Il fallut enlever M. Dieterlen à l'École de théologie, au risque de compromettre l'avenir des cinq élèves alors en cours d'instruction et peut-être du pastorat indigène lui-même. On le plaça à Léribé, où la situation exigeait la présence d'un missionnaire expérimenté. Il fallut envoyer à Mafubé M. P. Germond; son fils, M. L. Germond, quitta Siloé pour le remplacer à Thabana-Morèna. Cela rendait vacantes la station de Siloé et l'École de théologie. Celle-ci fut provisoirement reprise à Thaba-Bossiou par M. Jacottet; mais c'était là une de ces solutions boiteuses qui ne peuvent durer. Siloé restait provisoirement sans missionnaire, jusqu'au moment où l'on aurait un pasteur indigène disponible à y placer. M. L. Mabille prenait à Morija la place de son père; M. A. Casalis était chargé de la direction de l'École biblique, du Dépôt de livres et de l'Imprimerie.



Georges Lorriaux (1873-1908).

Le synode, reconstitué sur de nouvelles bases par un vote de la conférence d'Hermon en avril 1894, se réunissait en octobre de la même année à Morija, sous la présidence de M. Dieterlen. Cette session fut un vrai succès ; non pas qu'il s'y fît rien d'important, mais

parce que tout s'y passa avec ordre et dans un esprit de parfaite harmonie. Les mauvais souvenirs laissés par les anciens synodes avaient disparu. La Caisse centrale, dont l'organisation et le fonctionnement purent être, à cette occasion, expliqués aux délégués des églises, fut bien accueillie par tous. En 1896 une nouvelle session du synode, à Béthesda, montrait que celui-ci avait su prendre sa place, petite encore, mais déjà utile, dans l'organisme de l'Église.

Dans l'intervalle, la seconde promotion d'étudiants en théologie



La famille Dieterlen à Léribé.

avait fini ses études. En avril 1896, la Conférence votait un règlement sur le pastorat indigène et admettait à son service les cinq candidats que l'École venait de lui fournir. Comme leurs devanciers, ils devaient ne recevoir l'imposition des mains qu'après un stage d'essai. Ces nouveaux candidats étaient MM. E. Ségoètè, N. Mpiti, B. Sékokotoané, F. Matlanyané et E. Motsamaï. Trois d'entre eux étaient placés dans des stations momentanément vacantes (Hermon, Qalo, Bérée); un autre, B. Sékokotoané, était mis à la tête de l'église de Siloé, qu'on

avait décidé de confier désormais à un pasteur indigène. Le cinquième, E. Motsamai, n'avait pas encore reçu de poste fixe ; sa santé ébranlée nécessitait un repos complet pendant quelques mois au moins.

Tant que la mission n'avait compté que deux pasteurs bassoutos, elle avait pu sans inconvénient laisser dans le vague leur position exacte vis-à-vis de la Conférence missionnaire. Maintenant qu'elle disposait de huit pasteurs indigènes, il devenait nécessaire de définir leur position et de leur accorder la place à laquelle ils avaient droit dans l'Église. L'essai d'admettre les deux premiers pasteurs à quelques séances de la Conférence n'avait pas été heureux. On comprenait qu'il fallait trouver une autre solution. On avait pu, d'un autre côté, se convaincre que, dans le synode, ils occupaient une position par trop indéfinie. Ils y étaient comme perdus au milieu des délégués des églises. D'ailleurs le synode n'était pas, et il était évident que de longtemps il ne pourrait être l'organe directeur de l'Église. D'autre part, la Conférence missionnaire se rendait bien compte qu'elle ne pouvait plus, à elle seule, diriger une œuvre aussi étendue.



Les pasteurs

F. Matlanyané. B. Sékokotoané.
E. Motsamaï. E. Ségoété. N. Mpiti.

Il fallait donc créer un rouage nouveau. Ce fut dans le *Séboka* que la mission le trouva. Une conférence extraordinaire, réunie à Morija en octobre 1898, en décida l'établissement. Chose curieuse, ce nouvel

organe, qui devait rendre dans la suite de si grands services, et pousser puissamment vers l'autonomie l'Église du Lessouto, n'avait été ni préparé, ni prévu par personne. Il fut créé, pour ainsi dire, de toutes pièces. La séance de quelques heures, où on décida, à l'unanimité, de l'établir, a fait faire à notre mission un pas de géant.

C'est le moment où, sans bien s'en rendre compte, elle exécute le mouvement tournant qui devait changer presque entièrement la face des choses. C'est le moment où la mission enfante l'Église du Lessouto. Dans le nouvel organisme, l'élément indigène allait prendre une place de plus en plus importante. Chaque accession de nouveaux pasteurs le rendra plus considérable, jusqu'au moment, peu éloigné peut-être, où il deviendra, numériquement, prépondérant.

Le *Séboka* (mot sessouto qui signifie : assemblée) est le nom qui désigne la réunion des missionnaires européens et des pasteurs indigènes. Cette nouvelle Conférence mixte (comme on l'appelle parfois) prend, pour toutes les questions ecclésiastiques proprement dites, la place de l'ancienne Conférence missionnaire. Cette dernière ne se réserve plus que les questions personnelles aux ouvriers européens (placement, déplacement, salaires, congés, etc.), les rapports avec le Comité de Paris, les questions budgétaires qui en dépendent, et la direction des écoles secondaires ou supérieures. Tout le reste est du domaine du *Séboka*, c'est-à-dire tout ce qui concerne l'Église proprement dite, sa discipline, ses lois, ses finances, la création de nouvelles paroisses et de nouvelles annexes, le placement ou le déplacement des pasteurs indigènes, la discipline à exercer sur eux, la consécration des candidats, la réception de nouveaux élèves à l'École de théologie. Tout ce qui concerne les écoles primaires de la mission et les questions financières qui s'y rapportent, est également de son ressort. Cette Conférence mixte est donc la tête dirigeante de l'Église.

Dans le *Séboka*, missionnaires européens et pasteurs bassoutos ont absolument les mêmes droits, et, comme toutes les discussions y sont

conduites en sessouto, les pasteurs noirs y ont même quelque avantage sur leurs collègues blancs. La Conférence européenne a sagement renoncé à se réserver un droit de veto. Elle a compris, avec raison, que la meilleure politique est toujours celle de la confiance. Pour obvier cependant à certains dangers possibles et empêcher qu'un vote de surprise ne vienne un jour changer brusquement les bases mêmes de la constitution de l'Église, il a été décidé que le *Séboka* n'a le droit de changer certains règlements spécifiés (le sien d'abord et ceux de la Caisse centrale, du Synode, et de l'Église) qu'à la majorité des deux tiers. C'est là une garantie, semble-t-il, amplement suffisante. Dans le cas où la Conférence européenne estimerait que le *Séboka* a outrepassé ses droits, appel peut être fait par elle à l'intervention du Comité des missions à Paris. Il est peu probable qu'il soit jamais nécessaire d'y avoir recours. Ce qui a jusqu'ici le mieux caractérisé son activité, c'est la complète harmonie qui y règne entre les noirs et les blancs ; il n'y a jamais eu l'ombre même d'un conflit de couleur. Ce fait est assez rare au Sud de l'Afrique pour qu'il vaille la peine de le relever. Et peut-être est-il permis d'y voir la preuve que la constitution de l'Église du Lessouto est bien celle qui lui convient le mieux.

De loin et à première vue, cette organisation ecclésiastique doit paraître compliquée. Conférence, *Séboka*, Synode, trois têtes, c'est beaucoup pour un corps ; une seule suffirait. Mais il faut se rappeler que la mission, ou l'Église, est encore en plein développement, en devenir constant, et que, dans la période de transition dont elle n'est pas complètement sortie, les anciens organes ne peuvent disparaître sans danger avant que les nouveaux soient en état de les remplacer complètement. Aussi la Conférence devra-t-elle subsister pendant des années à côté du *Séboka*. Elle ne cessera d'être que le jour, encore éloigné, où la mission elle-même aura pu faire, en tout, place à l'Église, c'est-à-dire probablement seulement quand il n'y aura

plus au Lessouto de missionnaires européens. D'ici là, elle verra son importance diminuer graduellement de tout ce qui accroîtra celle de la Conférence mixte et finira sans doute bientôt par n'avoir plus à s'occuper que de ce qui concerne personnellement les missionnaires. Ceux-ci continueront d'ailleurs d'exercer une grande influence dans le *Séboka;* plus ils seront désintéressés et libéraux dans leurs vues, plus aussi les pasteurs indigènes seront heureux de se laisser conduire et diriger par eux.

Il faut s'attendre en outre à voir se modifier graduellement la position encore quelque peu dépendante du pasteur indigène vis-à-vis du missionnaire européen. Jusqu'ici, chacun des pasteurs bassoutos est, surtout pour ce qui concerne les questions financières, sous le contrôle plus ou moins effectif d'un missionnaire français. C'est comme une sorte de tuteur ou de conseiller qui lui est donné. Cette mesure, excellente en soi, et nécessaire dans la plupart des cas, devra être un jour modifiée.

Il est moins facile de prévoir dès aujourd'hui quels seront, dans la suite, les rapports du *Séboka* avec le Synode. Ce dernier n'est pas encore suffisamment habile à prendre en mains la direction de l'Église. Il ne peut s'occuper utilement des questions complexes qui se posent chaque jour, ni régler les rouages délicats d'une œuvre aussi considérable. Il est trop nombreux, et composé d'ailleurs d'éléments mal préparés pour cette tâche. Les sessions qui ont eu lieu en 1899 à Thaba-Bossiou, en 1902 à Morija, en 1905 à Hermon, ont prouvé avec une évidence indiscutable qu'il est encore un instrument très imparfait. Dans sa dernière session, à Morija, en 1908, on a tenté, avec succès, de l'orienter d'un autre côté, de se servir de lui pour exercer sur l'Église tout entière une véritable influence religieuse. Dans cette voie, il peut faire beaucoup de bien, ainsi qu'en donnant à l'Église le sentiment de sa force et de son unité, et en la poussant davantage à la vie spirituelle et à l'action chrétienne.

La Conférence mixte, au contraire, à chacune de ses sessions, a montré à quel point son activité est utile et nécessaire. C'est elle qui a réussi à donner à la mission, dans son ensemble, l'unité dont elle avait besoin, à faire des églises dont elle se compose un tout organique et compact, l'Église du Lessouto.

Elle a pu le faire précisément parce qu'elle contient assez d'éléments indigènes pour que ceux-ci puissent exercer sur la marche des affaires une influence considérable, pas assez cependant pour affaiblir celle des missionnaires européens. Et d'ailleurs, par l'instruction qu'ils ont reçue, par l'éducation que leur a faite la responsabilité même dont ils sont chargés, par le sérieux de leur caractère, les pasteurs bassoutos sont en état de comprendre les questions et de se rendre compte de leur réelle importance. Ils ne se perdent pas dans les détails insignifiants, comme le font généralement les indigènes. Dans un corps relativement restreint (le *Séboka* compte, en 1908, 16 missionnaires et 13 pasteurs), les discussions sont plus faciles, et les pasteurs bassoutos peuvent s'y former sans trop de peine à la vie parlementaire ou synodale. La Conférence mixte est, sous ce rapport, un merveilleux instrument éducatif.

Cependant, il est évident qu'il lui manque un élément dont l'absence, un jour ou l'autre, se fera sentir. Les églises, comme telles, n'y sont pas représentées ; ou plutôt elles ne le sont que par leurs pasteurs. Les pasteurs et les missionnaires, il est vrai, subissent l'influence des consistoires, de sorte que la voix des églises se fait entendre au *Séboka*. Mais ce n'est qu'une intervention indirecte. Le Synode, où l'élément laïque a une très grande place, reste donc nécessaire. Un jour ou l'autre, il devra pouvoir se charger d'une partie des attributions de la Conférence mixte.

Quand sera-ce possible ? Comment cela se fera-t-il ? L'avenir le montrera et fera, sans doute, trouver, au moment voulu, une solution heureuse. Mais il ne faudra pas attendre qu'il soit trop tard. Il est

à craindre que des mécontentements, déjà latents, ne prennent consistance et que l'élément laïque ne se lasse d'être trop longtemps et trop complètement laissé à l'écart.

Ce danger, lointain encore, devait être indiqué. Ajoutons, cependant, que cette assemblée, bien que presque uniquement composée de pasteurs et de missionnaires consacrés, n'est pas pour cela un corps clérical, au mauvais sens du mot. Grâce à Dieu, les pasteurs du Lessouto ne sont pas encore un *clergé ;* puissent-ils ne jamais le devenir !

Par la constitution du *Séboka*, la mission avait enfin réglé la place que le pastorat indigène allait prendre dans son sein, et créé l'organe directeur de l'Église. Le moment était venu de consacrer les candidats dont nous avons donné les noms. Quatre d'entre eux, MM. E. Ségoètè, B. Sékokotoané, N. Mpiti et F. Matlanyané le furent dans le courant de l'année 1899. On put alors créer deux nouvelles paroisses, celle de Koénéng, entre Cana et Léribé, et celle de Siloé. E. Ségoètè fut chargé de la fondation de la station de Koénéng ; B. Sékokotoané fut mis à la tête de l'église de Siloé. L'année suivante (1900), on put fonder encore deux paroisses de pasteurs indigènes. N. Mpiti fut mis à la tête de celle de Maséru ; c'était là une position particulièrement importante, en tant que capitale administrative du pays. F. Matlanyané eut à établir la station de Tébéllong, sur le haut Orange, en aval de Séhonghong. La création de ce nouveau poste portait à trois le nombre de ceux que la mission possède dans cette région montagneuse. Les Maloutis entraient de plus en plus sous son influence.

Enfin, en 1901, la consécration de E. Motsamaï rendait possible l'établissement, dès longtemps décidé, de la paroisse de Kolo, entre Morija et Hermon. J. Mohapéloa en fut le premier pasteur ; E. Motsamaï prit sa place à Létsunyané.

En 1901, le Lessouto possédait donc, outre les 14 stations dirigées par des missionnaires français, 8 stations desservies par des pasteurs noirs, en tout 22 paroisses.

Des raisons, financières avant tout, déterminèrent la Conférence à ne pas rouvrir, pendant quelques années, l'École de théologie. Fermée dès 1896, lors du voyage de congé de M. Jacottet, elle ne recommença ses cours qu'en 1902 avec cinq nouveaux élèves; elle avait ainsi chômé six ans entiers. Le fait que son directeur était en même temps pasteur d'une des plus grandes églises du pays était un réel inconvénient. L'arrivée de M. Baltzer, en 1904, permit de décharger M. Jacottet d'une partie de sa tâche. En 1906 les cours étaient achevés et le *Séboka* agréait les candidats préparés par l'école.

L'un d'entre eux, J. Ntsasa, avait été déjà admis au pastorat dès juin 1904; son âge, ses longs services, son caractère, permettaient qu'on fît pour lui une exception à la règle. Il fut placé et consacré à Siloé. Le pasteur B. Sékokotoané fut chargé d'aller fonder, chez le chef Griffith, second fils de Lérothodi, la paroisse de Phamong, sur la rive droite de l'Orange, en face de la Sébapala. C'était la quatrième paroisse indigène du Haut-Orange.

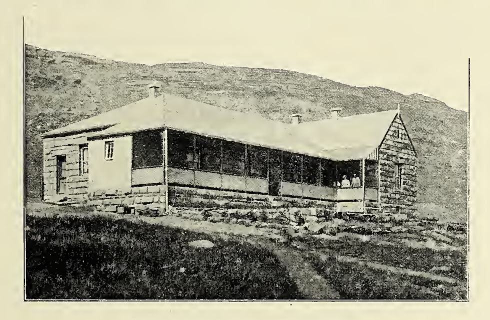
En 1906, les quatre autres candidats, A. Buti, M. Molétsané, Joël Mohapéloa et S. Moélétsi, entraient à leur tour au service de l'Église, et étaient consacrés en 1907 et 1908. Ces renforts permettaient la fondation de quatre nouvelles stations, à savoir celles de : *Popa,* chez le chef Maama, dans le district de Thaba-Bossiou; *Matélilé,* chez le chef Séeiso, entre Morija et Thabana-Morèna; *Maféténg,* une des plus importantes magistratures du pays; et *Pèka,* sur le Calédon, à l'ouest de Cana.

L'Église du Lessouto comptait donc, en 1908, 27 paroisses, dont 13 sont dirigées par des pasteurs indigènes et les 14 autres par des missionnaires européens (1).

(1) *Paroisses des indigènes :* Molumong, Séhonghong, Tébéllong, Phamong et Létsunyané, dans les Maloutis; Koénéng, Pèka, Maséru, Popa, Matélilé, Kolo, Maféténg et Siloé, dans la plaine ou sur les plateaux intermédiaires.

Paroisses des Européens (en partant du nord) : Qalo, Léribé, Cana, Bérée, Thaba-Bossiou, Morija, Likhoèlè, Hermon, Thabana-Morèna, Béthesda (ou Maphutséng), Massitissi et Sébapala, au Lessouto proprement dit; Mafubé et Paballong, dans le Griqualand East.

L'augmentation future du nombre des pasteurs bassoutos aura pour conséquence la fondation de nouvelles paroisses. Les stations dirigées par des pasteurs noirs seront ainsi plus nombreuses que celles desservies par des missionnaires européens. Il y a là un développement normal qui pousse de plus en plus la mission vers l'autonomie. Les envoyés du Comité de Paris deviendront ainsi comme un état-major; le gros de l'œuvre ne sera plus directement dans leurs mains; leur importance, loin d'en être diminuée, n'en sera que plus grande.



École de théologie de Morija : maison du directeur.

En 1907, un nouveau pas a été fait vers l'autonomie par le transfert à Morija de l'École de théologie, qui est maintenant dans ses meubles et devient ainsi un rouage plus permanent de la mission et de l'Église. Un legs fait en faveur de la mission du Lessouto et les dons généreux de divers amis, de la Suisse romande avant tout, ont permis de créer ce nouvel établissement. Le professeur, désormais libéré des soucis de la direction d'une église, peut donner tout son temps et toutes ses forces à l'instruction des élèves de l'école. Celle-ci s'est rouverte le 15 octobre 1907, avec 7 élèves, dont 4 du Lessouto et 3 du Transvaal

et de Delagoa Bay ; ces derniers nous ont été confiés par la Mission romande, qui s'est, elle aussi, décidée à entrer dans la voie du pastorat indigène. C'est un honneur pour notre Église de pouvoir rendre ce nouveau service à une mission à laquelle tant de liens nous unissent.

Cette période ne nous présente pas seulement un affermissement de l'organisation ecclésiastique de la mission et un accroissement du pastorat indigène ; elle est caractérisée également par un progrès réel dans tous les autres domaines.

La création de la Caisse centrale a produit un accroissement considérable du taux des collectes. En 1907 elles atteignaient la somme de 110.506 francs. La position financière était désormais presque normale. Aidée, d'ailleurs, par les dons de quelques amis d'Écosse, d'Angleterre et d'Amérique, l'Église a pu non seulement subvenir aux besoins des annexes et du pastorat indigène et soutenir l'École de théologie qui, depuis 1902, est entièrement à sa charge (sauf le traitement de son directeur), mais encore relever, dès 1901, le salaire des évangélistes. La situation économique du pays a sans doute contribué pour sa part à ce résultat, mais c'est à la Caisse centrale surtout que la mission en est redevable.

Son établissement a eu, par contre, le résultat assez curieux, bien que très naturel cependant, d'arrêter pour un temps la fondation de nouvelles annexes. Celles-ci ne pouvaient, en effet, être établies que dans la mesure où les ressources de la Caisse centrale le permettaient. En 1895, il y en a 149 ; en 1901, 151 seulement. Ce faible accroissement est en partie compensé par l'établissement des nouvelles paroisses de pasteurs indigènes. De 1902 à 1908, le mouvement ascensionnel continue et le nombre des annexes monte à 210. En 1908 l'Église du Lessouto compte donc, avec ses 27 stations et ses 210 annexes, 237 centres où l'Évangile est annoncé et où se réunit une congrégation plus ou moins nombreuse et régulièrement organisée. Que de chemin fait depuis 1833 !

Le progrès numérique de l'Église est, lui aussi, considérable, moins cependant qu'il ne l'avait été dans la période précédente. Le mouvement de réveil qui s'était déclaré en 1887 et 1888 s'était ralenti peu à peu, et, à partir de 1893 déjà, la statistique montre que la classe des catéchumènes est en décroissance. En 1897 un nouveau réveil semble à la veille de se produire et, à Thaba-Bossiou surtout, il commence à porter de beaux fruits, lorsque la guerre entre Lérothodi et Massoupa vient arrêter son essor; la guerre anglo-boer, qui éclata bientôt après, n'était pas faite pour lui redonner la vie. On peut cependant, à partir de 1898, constater un grand progrès numérique dans le nombre des catéchumènes. Il était en 1898 de 5.169. En 1908, il monte à 7.298 (1). En 1894, les chrétiens adultes (communiants et catéchumènes) étaient au nombre de 13.720; nous en comptons 24.458 en 1908. Cela fait une population chrétienne qu'on peut évaluer, en tenant compte des enfants, à 50.000 ou 55.000. La population totale du Lessouto, et de la partie du Griqualand East que nous évangélisons, étant probablement d'environ 420.000 âmes, cela ne fait guère qu'un huitième des habitants, soit un peu plus de 12 °/₀, qui ont aujourd'hui accepté l'Évangile. En tenant compte des catholiques et des anglicans, on arriverait peut-être à 14 °/₀ ou 15 °/₀ de chrétiens au Lessouto. Il est vrai que l'influence indirecte de la mission s'étend en dehors de nos congrégations et qu'il y a un nombre assez considérable de Bassoutos qui, tout en restant inconvertis, peuvent être considérés comme christianisés dans une certaine mesure. Il n'en est pas moins vrai qu'après ces soixante-quinze années d'efforts et de travaux, il y a encore près de 350.000 païens dans le pays. La tâche de la mission est loin d'être terminée.

(1) Voici les chiffres de ces onze années :

1898	5.169	1902	7.495	1906	6.685
1899	7.322	1903	7.352	1907	6.569
1900	7.768	1904	7.406	1908	7.298
1901	7.169	1905	7.057		

On avait espéré un moment que la visite faite en 1899 par M. Coillard, en compagnie de M. Bertrand de Genève, réveillerait dans les églises du Lessouto l'ancien intérêt pour la mission du Zambèze. Elle n'eut pas, pour sa cause, le succès qu'on en avait attendu; mais elle fut, pour toutes les églises visitées, une source de précieuses bénédictions, ainsi que le séjour plus court que M. Coillard fit de nouveau en 1903.

En 1907, à la demande des missionnaires du Borotsi, la Conférence du Lessouto leur envoyait une délégation de deux de ses membres. Il n'est pas possible encore de savoir quels seront les résultats de cette démarche. Il faut espérer que l'Église du Lessouto, aujourd'hui forte et organisée, voudra réaliser une partie au moins des plans formés autrefois et qu'elle redeviendra une Église missionnaire (1).

L'œuvre scolaire a été au premier plan dans les préoccupations des missionnaires pendant toute cette période. Le gouvernement a pu, année après année, lui accorder des subsides considérables; en 1907 ils se montaient à la somme de 178.500 francs. Ainsi la mission a été mise à même, soit d'établir de nouvelles écoles, soit d'élever le niveau de l'instruction et d'employer des instituteurs mieux qualifiés. Les inspecteurs scolaires, qui sont venus occasionnellement visiter les écoles du Lessouto, ont aidé les missionnaires de leurs conseils et de leur expérience; ils ont toujours rendu à leur œuvre un excellent témoignage. Le règlement scolaire adopté en 1904 et l'institution d'un examen écrit pour toutes les écoles de la mission, ont contribué efficacement à donner à notre système scolaire une unité qui en double la valeur. Et à un moment où, par un manque presque incompréhensible de bon sens, le département de l'Instruction publique du Cap

(1) Ce paragraphe a été écrit par M. Jacottet en 1908. On sait que, depuis lors, les liens entre les églises du Lessouto et la mission du Zambèse ont été renoués par l'envoi de nouveaux évangélistes bassoutos, dont l'un, Jériel Phékou, vient malheureusement de mourir de la fièvre hématurique à Séfula. (Les Éditeurs.)

négligeait dans les écoles de la Colonie l'étude et l'emploi de la langue indigène, notre mission a pu réussir à maintenir à celle-ci, dans ses écoles, une partie au moins de la place qui lui revenait. Dans le courant de ces quelques années, les écoles primaires ont beaucoup augmenté en nombre. On en comptait 132 en 1894; en 1908 il y en a 233. En 1894, 6.837 élèves y recevaient l'instruction; ils sont aujourd'hui au nombre de 10.776 (après avoir atteint en 1906 le total de 12.436).

En 1905 et 1906 le Haut-Commissaire du Sud de l'Afrique, lord Selborne, envoyait au Lessouto un des hommes les plus compétents en la matière, M. E. B. Sargant; celui-ci était chargé de faire un rapport sur l'instruction publique du pays, et, s'il le jugeait nécessaire, de la réorganiser sur un nouveau plan. Le rapport de M. Sargant, paru en 1906, rend à la mission française un témoignage excellent. Il critique, il est vrai, certaines de ses méthodes; mais la plupart de ces critiques s'adressent avant tout au programme imposé par le département de l'Instruction publique du Cap, et les améliorations qu'il propose sont en grande partie celles que la mission avait toujours réclamées. Tandis que, dans les colonies françaises, à Madagascar entre autres, on prétend bannir de l'école l'enseignement religieux, M. Sargant reconnaît qu'il faut, bien au contraire, lui accorder une grande place. Sa visite a eu pour premier effet une augmentation assez considérable des allocations officielles accordées à l'œuvre scolaire des différentes sociétés missionnaires. Un inspecteur permanent, ou plutôt un directeur de l'instruction publique, a été nommé en 1907. Et il est probable qu'on établira bientôt, selon les avis de M. Sargant, un conseil de l'instruction publique, où toutes les missions seront représentées. La nôtre, qui possède aujourd'hui les quatre cinquièmes des écoles du pays, y exercera, sans doute, une influence assez considérable.

L'École normale de Morija a continué à fournir aux missionnaires

les instituteurs dont leurs écoles avaient besoin. M. Dyke en est toujours le directeur. En outre des sous-maîtres bassoutos qui y sont employés, il a été secondé par M. Goring de 1893 à 1903, et, à partir de 1898, par M. Reid. En 1903 M. Dornan prit la place de M. Goring; il nous quittait dès 1908 pour entreprendre une œuvre missionnaire à Boulouwayo, dans la Rhodésia. M. Burns lui a succédé. Un des deux aides bassoutos, M. A. Sello, est un des Bassoutos les plus instruits que la mission ait eus à son service. Il est au travail depuis déjà vingt ans.

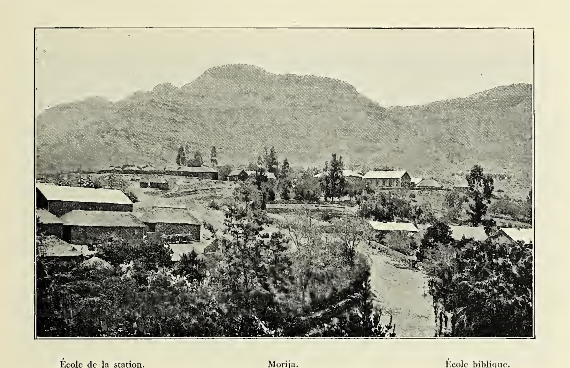


École biblique de Morija.

Il sera nécessaire d'augmenter bientôt le nombre des professeurs. Il est, en effet, question de créer, à côté des classes normales proprement dites, des classes un peu différentes, où l'on donnera une éducation secondaire plus large et plus générale. Notre École serait ainsi en mesure de former des élèves pour le grand collège indigène, sorte d'université noire, que les amis des natifs, aidés par les contributions de certaines des colonies sud-africaines, se proposent de fonder bientôt à Lovedale, dans la Colonie du Cap.

L'École normale a vu le nombre de ses élèves s'accroître rapidement. Malgré de nombreuses difficultés d'ordre matériel, elle a pu en recevoir simultanément jusqu'à cent quarante. Nombre de ses élèves ont réussi à obtenir aux examens officiels le brevet pour l'enseignement primaire. Elle tient une bonne place parmi les institu-

tions similaires du Sud de l'Afrique et a rendu de grands services au pays et à la mission. En ces derniers temps, la générosité de quelques amis, d'Angleterre, d'Écosse et du Sud de l'Afrique, a permis à M. Dyke d'élever, sans qu'il en coûtât rien à la Société, les nombreux bâtiments nécessaires au développement de l'École. Elle est actuellement bien équipée; le chiffre de ses élèves pourra être facilement augmenté.



École de la station. Morija. École biblique.

L'École biblique avait été fondée par M. Mabille et dirigée par lui jusqu'à sa mort. Il y donnait lui-même toutes les leçons bibliques; pour les autres branches d'étude, il était secondé par ses filles. Deux mois avant sa mort, la Conférence avait décidé de lui donner un aide, en la personne de M. A. Casalis. Ce dernier est devenu son successeur en 1894. Il a dirigé l'École dans le même esprit que son fondateur, et il a su lui maintenir le bon renom qu'elle s'était fait tant au Lessouto qu'au dehors. En 1906, quand M. Casalis se décida à rentrer

en Europe, M. Duby fut désigné pour lui succéder. L'École se trouve aujourd'hui sous sa direction. Mlle H. Cochet, depuis 1894, et des sous-maîtres indigènes forment, avec le directeur, le personnel enseignant. Grâce à un groupe d'amis de Genève et de Paris qui la soutiennent fidèlement de leurs dons, l'École a pu continuer à vivre et à se développer, sans émarger au budget de la Société. C'est, du reste, le cas de toutes les grandes écoles du Lessouto; la Société ne paie que le trai-



Élèves et directeurs de l'École biblique de Morija, en 1906.

tement de leurs directeurs. Les services que l'École biblique a rendus, en formant de bons évangélistes soit pour l'Église du Lessouto, soit pour d'autres missions sud-africaines, sont de ceux qu'il est impossible d'exagérer. Elle est une des colonnes de notre œuvre.

L'École de jeunes filles, fondée en 1872, à Thaba-Bossiou, par M. Jousse, et fermée en 1880 lors de la guerre des fusils, n'avait pu, comme nous l'avons vu, se rouvrir qu'en 1887. Mais le site qu'elle

occupait n'était pas favorable; elle manquait de la place nécessaire à son développement; la pénurie d'eau était tout spécialement un très grand désavantage pour un établissement de ce genre. En 1900, la Conférence décidait de la transférer à Thabana-Morèna. L'argent collecté par son directeur, M. Jacottet, pendant son séjour de congé en Europe (1896-1898), permit d'élever une partie des bâtiments nécessaires; le gouvernement accorda un subside spécial et le Comité fit le reste.

Dès 1901, l'École pouvait s'installer dans son nouveau site. Mlle E. Jacot, qui avait d'abord secondé Mlle M. Cochet à Thaba-Bossiou, puis lui avait succédé à la tête de l'École, rentrait en Europe en 1901. Mme Goy prit sa place pour trois ans. L'École est aujourd'hui dirigée par Mlle de la Perrelle, secondée par Mme Lorriaux, Mlle Jackson et une institutrice indigène. Elle compte à l'heure qu'il est une cinquantaine d'élèves; M. Sargant lui a rendu dans son rapport un témoignage spécialement flatteur.



École supérieure de jeunes filles de Thabana-Morèna.

A Léloaléng, l'École industrielle avait trouvé en M. E. Krüger, qui succédait en 1895 à M. Preen, un directeur très bien préparé pour sa tâche; s'il avait vécu plus longtemps, il en aurait fait sans doute un des meilleurs établissements de ce genre au Sud de l'Afrique. Sa mort tragique, en 1898, fut un grand malheur. M. Bertschy fut appelé à

prendre sa succession, temporairement au moins. Ce temporaire a duré jusqu'en 1906. C'est aujourd'hui M. Verdier qui est chargé de l'École, dont il est devenu le directeur en 1908. Il est aidé par M. Martin. L'un et l'autre avaient fait au Zambèze leurs premières armes; la maladie ne leur avait pas permis d'y rester longtemps. La fondation récente, à Maséru, d'une École industrielle dépendant directement du gouvernement n'enlève rien à l'importance de la nôtre. Il y a place, dans un pays aussi vaste que le Lessouto, pour plusieurs écoles de ce genre. Celle de Maséru est, d'ailleurs, établie sur un plan assez différent de celle de Léloaléng, de sorte qu'elles ne se feront pas concurrence. Et elles sont l'une et l'autre d'une utilité incontestable au développement industriel et économique de la tribu.



École de Thabana-Moréna : Maîtresses et élèves.

Avec ses 5 écoles secondaires ou supérieures, qui procurent à l'Église du Lessouto les pasteurs, les évangélistes et les instituteurs dont elle a besoin, qui fournissent à la tribu des maçons et des charpentiers et qui s'efforcent de donner aux jeunes filles bassoutos une éducation plus complète, avec ses 233 écoles primaires qui couvrent tout le pays, notre mission a une grande tâche devant elle. Ses responsabilités sont énormes. Il s'agit de l'avenir de toute la jeune génération. Il faut réussir à concilier les exigences parfois assez embarrassantes du programme colonial du Cap avec les vrais besoins du pays. Il faut savoir non seulement instruire, mais éduquer. Il faut former les intelligences et les consciences. Ce n'est pas toujours facile. Et c'est probablement dans le domaine de l'instruction que la critique

la plus bienveillante aurait le plus à dire. S'il est une vérité qui s'impose avec une évidence de plus en plus éclatante, c'est que le système scolaire aura besoin d'être réorganisé, pour être mieux adapté aux besoins des indigènes. Mais, en faisant même très large la part de la critique, on est en droit de dire qu'il a déjà rendu aux Bassoutos des services considérables.

A l'œuvre scolaire se rattachent l'Imprimerie et le Dépôt de livres de Morija. A la mort de M. Mabille, ces deux établissements, ainsi



L'Imprimerie de Morija.

que l'École biblique, avaient passé sous la direction de M. A. Casalis. Une réorganisation de l'imprimerie était devenue nécessaire; l'outillage devait être renouvelé; il fallait enfin confier la direction à un homme du métier, au courant des nouvelles méthodes et capable de former de bons apprentis. Le séjour de M. Casalis en Europe, de 1902 à 1904, lui permit de s'occuper sérieusement de cette question. Il put trouver l'argent nécessaire à l'achat d'une presse moderne actionnée par un moteur à pétrole et à l'établissement d'un atelier convenable. Un excellent imprimeur, M. Labarthe, de Genève,

accepta l'appel de la mission. Il arriva à Morija en 1904 avec M. Casalis lui-même. Et, dès 1905, la nouvelle imprimerie fonctionnait normalement.

Les livres imprimés aujourd'hui ne le cèdent, pour ainsi dire, en rien à ceux édités en Europe. Parmi les dernières publications de la presse de Morija on peut citer un commentaire de M. Marzolff sur quatre épîtres de saint Paul, et un autre de M. Dieterlen sur l'épître aux Romains, ainsi qu'une grammaire sessouto de M. Jacottet. Il faut aussi citer deux ouvrages dus à des Bassoutos eux-mêmes : un livre sur les « Coutumes et les proverbes des Bassoutos », rédigé par Azariel Sèkèsè, et une œuvre d'imagination : *Moéti oa Bochabèla* (le Pèlerin de l'Orient), écrit par Thomas Mofolo. Ce livre est remarquable, tant par sa valeur intrinsèque très réelle, que parce qu'il est le premier ouvrage de ce genre qu'un Africain pur sang ait jamais écrit. Il y a là un symptôme des plus encourageants pour l'avenir de la race bassouto. C'est le premier commencement d'une véritable littérature indigène. Et c'est là aussi un fruit de la mission.



Morija : La Librairie.

Le Dépôt de livres s'est également développé à tous les points de vue. Les publications qu'il édite s'écoulent non seulement au Lessouto, mais jusqu'au Transvaal et même au delà. Il rend ainsi des services à toutes les missions du nord de l'Orange. C'est un des instruments les plus précieux de notre propagande; c'est en bonne partie

par lui que la mission du Lessouto exerce une action réelle bien au delà de ses frontières. Sous la direction de M. A. Casalis, puis de M. Duby, il est devenu un établissement important. Le chiffre de ses affaires se monte annuellement à plus de 100.000 francs. Le journal hebdomadaire, le *Lésélinyana,* qui s'y édite, se tire aujourd'hui à 1.500 exemplaires. L'Imprimerie et le Dépôt, qui se complètent l'un l'autre, ont pour la mission une valeur inestimable. Il serait impossible de s'en passer.

Ce tableau du développement de la mission pendant ces dernières années et de son état actuel ne serait pas complet si nous ne disions au moins un mot des autres Églises qui sont à l'œuvre au Lessouto. La position n'est plus la même qu'avant 1860, ou même avant 1880, alors que la mission française avait seule pour ainsi dire droit de cité au Lessouto, qu'elle seule représentait, aux yeux de tous, le christianisme, et qu'elle avait, en fait sinon en droit, le monopole de l'instruction publique.

Le catholicisme, qui s'est introduit au Lessouto en 1862, y est aujourd'hui représenté par un préfet apostolique et une vingtaine de pères, plus un certain nombre de frères lais, appartenant à la congrégation des oblats de Marie Immaculée; la plupart sont des Français. Un nombre assez considérable de sœurs de la Sainte-Famille s'occupent, sous leur direction, de l'éducation de la jeunesse féminine. Les catholiques possèdent actuellement de neuf à dix stations principales, et autant au moins d'annexes où la messe est régulièrement célébrée. Leurs écoles sont leur point faible; en 1906, ils n'avaient en tout que 800 élèves. Ils n'ont pu jusqu'ici réussir à former des instituteurs bassoutos. C'est l'emploi bien entendu des forces indigènes qui a permis à notre mission de devenir ce qu'elle est; il ne semble pas que les catholiques en aient compris l'importance, tout au moins ils n'ont pas su s'en servir et ne paraissent pas être à même de le faire.

Au point de vue ecclésiastique, ils ont mieux réussi. En 1904 ils

estimaient à 5.500 (y compris les enfants sans doute) le nombre de leurs chrétiens. Il est indéniable que les prêtres romains poursuivent leur œuvre avec un entrain remarquable et un succès plus grand qu'auparavant. Ils sont actifs et dévoués, et leurs adhérents se rencontrent un peu partout, jusque dans le voisinage immédiat de nos stations. Toutefois, la propagande romaine n'a pas été toujours parfaitement honnête; le zèle de leur prosélytisme les a parfois poussés à des actes que le vrai christianisme condamnerait. C'est ainsi qu'on peut juger, par exemple, le baptême qu'ils ont administré *in extremis* au vieux chef Massoupa. On est en droit de se demander si la cause de l'Évangile a beaucoup à gagner à leur activité. Leur discipline est très relâchée, et ils pratiquent volontiers la vieille doctrine des accommodements avec les coutumes païennes. La vie chrétienne de leurs convertis est difficile à juger. Cependant, quelques-uns au moins de leurs chrétiens sont fidèles à leur foi et font honneur à leur Église. Pour le plus grand nombre on ne saurait en dire autant. L'Église catholique exerce ainsi une certaine influence dans le pays, et cette influence nous sera toujours hostile. Quelque regret qu'on puisse en éprouver, il faut en prendre son parti. Plus notre Église sera pure et vivante et notre foi active, plus aussi il nous sera possible de surmonter les difficultés de tout genre que la propagande romaine continuera à nous susciter.

L'Église anglicane est entrée au Lessouto vers 1875; elle est d'abord restée confinée dans les villages des magistrats. Ce n'est que petit à petit qu'elle s'est adressée aux Bassoutos eux-mêmes et s'est répandue dans le pays. Actuellement elle y occupe huit à neuf stations; les prêtres anglicans, qui appartiennent presque tous à la « High Church », ont adopté nos méthodes et fondé un nombre assez considérable d'annexes dirigées par des évangélistes bassoutos. Ils savent infiniment mieux que les romains se servir des forces indigènes; c'est pour eux un grand élément de succès. Ils possèdent aujourd'hui au

Lessouto environ 1.500 à 2.000 communiants; leur discipline, quoique moins relâchée que celle des catholiques, est beaucoup moins sévère que la nôtre. Leurs écoles, mieux outillées et dirigées que celles des oblats, comptent environ 2.000 élèves. Ils ont fondé une école normale assez importante à quelques kilomètres de Morija, et en possèdent une seconde près de Léribé. Jadis, ils refusaient d'avoir aucun rapport avec notre mission. En tant que protestants, les missionnaires français sont, en effet, hors l'Église, aux yeux des ritualistes anglicans. Nous ne possédons pas la « succession apostolique ». Leur intransigeance a cependant diminué ces dernières années, et leurs rapports avec la mission française sont généralement corrects, parfois même cordiaux. Ils font infiniment moins qu'auparavant de prosélytisme parmi nos adhérents.

La présence de ces deux Églises, qu'on peut, sans manquer à la charité, appeler des Églises rivales, complique, à beaucoup d'égards, la position de notre mission. Celle-ci leur reste supérieure tant au point de vue scolaire qu'au point de vue ecclésiastique. Mais elle n'est plus la seule Église du Lessouto, et la rivalité de ces trois missions, ou plutôt des trois formes de christianisme qu'elles représentent, est une pierre d'achoppement pour les Bassoutos; beaucoup y trouvent un prétexte et une excuse à ne pas se convertir. Comme le disait le vieux Létsié dans une assemblée publique de la tribu : « Il y a aujourd'hui trois dieux au Lessouto, et nous, les païens, nous ne pouvons savoir lequel est le vrai. » Sous son exagération évidente et sa crudité païenne, cette parole renferme une grande part de vérité et devrait faire réfléchir ceux qui s'obstinent à élever une Église rivale dans un pays encore païen.

Nous ne parlons que pour mémoire de la mission adventiste du septième jour qui, commencée à Kolo il y a quelque dix ans, n'a pas même eu jusqu'ici l'ombre d'un succès.

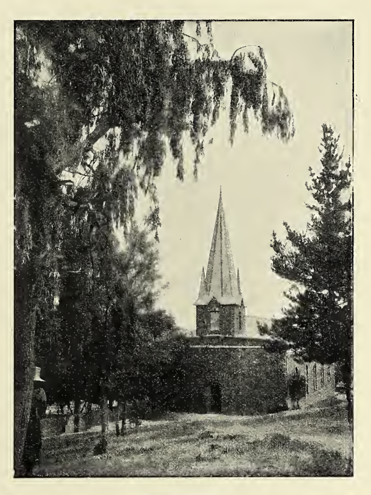
Plus importante, par contre, et plus dangereuse pour notre œuvre

aurait pu être l'Église éthiopienne. Fondée à Prétoria, en 1892 ou 1893, par quelques pasteurs noirs wesleyens en rupture de ban, elle n'avait fait que peu parler d'elle jusqu'au moment où, en 1898, elle appela à son aide les méthodistes épiscopaux nègres des États-Unis d'Amérique. La tournée triomphale que fit cette année-là l'évêque noir Turner donna à l'éthiopisme une grande notoriété et une réelle influence dans certains milieux. L'éthiopisme prend comme drapeau la question de couleur; il veut affranchir les chrétiens noirs de la tutelle où les maintiennent les missionnaires européens. Il fait appel à tous les mécontents et à tous les ambitieux.

Au fond il repose sur un principe juste, mais imparfaitement saisi et mal appliqué. Toute mission qui comprend son devoir — et c'est l'honneur de la nôtre de l'avoir toujours fait — s'efforcera de constituer une Église indigène qui puisse, quand le moment sera venu, devenir indépendante et vivre de sa vie propre. Pour réaliser un programme aussi vaste et lointain, il faut une longue éducation et de nombreuses années. Cela, les éthiopiens ne veulent, ni ne peuvent le comprendre. Ce qu'ils prêchent, au fond, c'est une révolte ecclésiastique des chrétiens noirs contre tout contrôle européen. Une Église ne peut vivre longtemps sur un programme aussi purement négatif; aussi aujourd'hui l'éthiopisme est-il divisé au Sud de l'Afrique en un certain nombre de sectes rivales et ennemies. Il n'en reste pas moins un puissant élément de désintégration pour les autres Églises.

L'Église éthiopienne n'a jamais pu prendre véritablement pied au Lessouto. Malgré les efforts qu'elle a faits et l'appui que quelques chefs lui ont accordé, elle y a trouvé un terrain mal préparé pour sa propagande. Le fait même que la mission française y faisait une œuvre si complètement nationale, ne lui permettait pas de se servir avec succès des arguments auxquels elle a si volontiers recours. Les chrétiens et même les païens bassoutos pouvaient voir assez clairement que notre œuvre était faite uniquement pour les indigènes, et que

notre mission était en train de fonder et d'organiser pour eux la véritable Église du Lessouto. Les éthiopiens doivent se contenter de faire ici une œuvre sans importance réelle ou durable. Les trois ou quatre pasteurs consacrés qu'ils comptent au Lessouto, et dont un seul a reçu une instruction à peu près suffisante, sont des « évadés » de nos églises, et la plupart de leurs chrétiens sont d'anciens renégats que notre discipline éloigne et effraie. Pour le moment, l'éthiopisme ne représente pour notre mission aucun danger sérieux; c'est à peine même s'il peut lui causer quelques ennuis passagers.



Le temple de Morija (1).

On le voit, la mission française n'a plus au Lessouto la position unique qu'elle y occupait autrefois. Mais, aux yeux des chefs et de la masse de la tribu, elle n'en reste pas moins l'Église de la nation, et ses missionnaires sont encore considérés, avec res-

(1) Le temple de Morija a été construit par M. Maeder, et modifié plusieurs fois par M. A. Mabille. Il pouvait, primitivement, contenir environ 700 places. Lors d'un séjour qu'il fit au Lessouto, M. D. Lescoute, artisan-missionnaire au Zambèze, après avoir activement contribué à la construction de la nouvelle imprimerie, entreprit, sur la demande de M. L. Mabille, d'ajouter au temple, une vaste tribune à l'intérieur, et un clocher sur la tour assez disgra-

pect, comme « les pères de la tribu ». C'est encore la vieille Église de Moshesh, celle qui a vécu avec la tribu les heures si souvent tragiques de son histoire. C'est elle qui a été le témoin d'un glorieux passé dont on aime toujours à parler, elle qui a joué un rôle si important dans le pays depuis soixante-quinze ans qu'elle y est établie. Sous ce rapport elle continue à jouir d'un prestige que rien n'a pu entamer; les chefs, même les plus païens, ne se font pas faute de le reconnaître dans les occasions solennelles. Et, si les missionnaires d'aujourd'hui et de demain savent continuer fidèlement et sans hésitation la large et généreuse tradition de leurs devanciers, s'ils savent devenir, par le cœur, de vrais Bassoutos, et prouver par toute leur conduite que l'intérêt des Bassoutos est le principe directeur de toute leur activité, il n'est pas à craindre que cette belle position leur soit jamais sérieusement contestée.

L'Église que la mission française a enfantée, et qui lui doit tout, est aujourd'hui assez forte et nombreuse pour rendre son œuvre plus facile et lui permettre de nouvelles conquêtes. Avec ses 27 paroisses, ses 210 annexes, ses 24.500 chrétiens adultes, cette Église ne peut manquer, si elle est fidèle, de peser d'un grand poids sur les destinées futures du Lessouto. Elle peut, si elle le veut véritablement et si la foi la fait marcher en avant, accomplir de grandes choses.

Elle n'est malheureusement pas en tout à la hauteur de sa tâche. Il y a chez les chrétiens bassoutos, chez les meilleurs même, de graves lacunes. L'enthousiasme des premiers temps a, en partie, disparu. L'Église court le risque de s'endormir. Il faudrait qu'un puissant mouvement de l'Esprit de Dieu vienne la réveiller et ranimer l'étincelle de vie. Il faudrait aussi que ceux qui doivent la conduire apprennent

---

cieuse qui le couronnait. M. Lescoute dessina les plans et exécuta tous les travaux lui-même, avec beaucoup d'intelligence et un plein succès. La tribune peut contenir une centaine de personnes, et le clocher a des proportions harmonieuses qui mettent une jolie note dans le paysage. (*Les Éditeurs.*)

à toujours mieux trouver, dans une communion vivante avec Jésus-Christ, la foi conquérante et joyeuse qui a permis à leurs devanciers de faire de si grandes choses pour le service de leur Maître.

Ils ont su donner à l'Église du Lessouto une organisation admirablement appropriée à ses besoins, ils ont amélioré son système scolaire, ils l'ont dotée de rouages nécessaires à son développement. C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas assez; la meilleure organisation ne peut donner la vie, et ne sert de rien si celle-ci fait défaut. A nous de demander à Dieu que l'Esprit de vie vienne souffler à nouveau sur les chrétiens indigènes et leurs conducteurs spirituels, missionnaires, pasteurs et évangélistes, afin que l'Église du Lessouto puisse secouer définitivement la semi-torpeur qui risque de s'emparer d'elle, et qu'elle devienne toujours plus, au milieu des païens, la ville située sur une haute montagne, la lumière éclatante et pure où tous pourront voir le reflet même de la puissance de Dieu.

Ce dernier chapitre est moins une histoire qu'un exposé succinct, mais assez complet, de l'état de la mission du Lessouto pendant ces derniers temps. Nous avons désiré présenter le résultat général des soixante-quinze années de travaux de trois générations missionnaires. Et le lecteur qui aura eu la patience de nous suivre jusqu'ici pourra constater à quel point a grandi le grain de senevé que MM. Arbousset, Casalis et Gosselin ont semé à Morija en 1833. Il est devenu aujourd'hui un grand arbre, aux rameaux touffus et couverts de verdure, qui a déjà longtemps porté, et portera longtemps encore, des fruits abondants et savoureux. Il a besoin des soins incessants des missionnaires européens; il en aura sans doute besoin encore pour de longues années. Mais il vit déjà par lui-même et sa croissance, si vigoureuse jusqu'ici, nous donne le droit d'espérer qu'il grandira encore davantage. Le jour viendra, nous en avons la ferme assurance, où l'Église du Lessouto pourra enfin suffire à ses besoins, et se passer des secours financiers et spirituels des chrétiens d'Europe. Ce jour, Dieu

seul le connaît. Il est lointain sans doute ; il l'est peut-être moins que quelques-uns ne le croient.

Si aucune catastrophe imprévue ne vient détruire une œuvre qui a poussé de si profondes racines, le moment viendra tôt ou tard où l'Église du Lessouto, devenue majeure, sera maîtresse, après Dieu, de ses propres destinées. Mais même alors elle sera, ce qu'elle est aujourd'hui, l'Église de *Fora*, l'Église française du Lessouto, et les noms de ceux qui l'ont fondée et dirigée avec tant de foi, d'amour, de courage et d'abnégation, Rolland, Arbousset, Casalis, Mabille et tant d'autres, vivront pour toujours dans le cœur de ses enfants.

Et surtout elle n'oubliera jamais que c'est aux descendants des Huguenots, aux Églises de France, de Suisse et d'Alsace, qu'elle doit l'Évangile qui l'a enfantée au sein des ténèbres du paganisme.

E. Jacottet.

IV

LES BASSOUTOS D'AUJOURD'HUI

Nous avons esquissé l'état des Bassoutos lors de l'arrivée des premiers missionnaires. Il nous reste à dire quels changements se sont produits dans la vie de ce petit peuple, tant au point de vue matériel que dans le domaine de la morale et de la religion. La tâche est délicate et nous ne l'abordons pas sans en sentir les difficultés.

Toutes les parties du Lessouto ne se ressemblent pas. Le Centre a subi depuis plus longtemps que le Nord et le Sud l'influence des missionnaires. Il a bénéficié de l'afflux de noirs venant de la Colonie du Cap, de la République de l'Orange et de nos stations supprimées à la suite de l'annexion, par les Boers, du Lessouto transcalédonien. Ces réfugiés de Beerséba, Mékuatléng, etc., déjà christianisés et relativement civilisés, ont agi comme un fort levain dans nos stations centrales, et ont fourni aux missionnaires de Morija, Hermon et Thabana-Morèna des chrétiens déjà avancés, dont la présence et les exemples expliquent les grands progrès faits par l'Évangile au cœur du pays. Le Sud, en contact avec les populations noires et blanches du nord-est de la Colonie du Cap, en a pris certaines manières de vivre et des allures spéciales. Le Nord, longtemps négligé, a gardé un caractère plus païen, plus sauvage et plus réfractaire au christianisme et aux coutumes des blancs. Et ces différences rendent difficile un jugement d'ensemble sur les transformations qu'a subies le Lessouto depuis l'année 1833.

Nous craignons aussi que, après avoir vécu pendant de longues années parmi les Bassoutos, suivi avec amour leurs progrès et souffert de leurs défauts, les missionnaires ne soient pas toujours les juges

impartiaux qu'il faudrait pour estimer avec exactitude l'état actuel de leur peuple d'adoption. Comme la généralité des habitants des colonies, ils ont perdu de vue les points de comparaison que leur offrirait l'Europe; ils sont tantôt trop sévères dans leurs jugements sur les noirs, tantôt au contraire portés à les voir sous un jour trop favorable. Et nous n'ignorons pas qu'il n'est pas possible de donner, dans une langue européenne, une description tout à fait exacte des choses vues en pays africain. Quelque peine que nous nous donnions pour trouver, dans notre vocabulaire français, les mots exprimant, d'une manière absolument juste, les affaires des noirs, nous n'y arrivons jamais que dans une mesure imparfaite, comme un artiste n'arrivera jamais à peindre sur sa toile un vrai coucher de soleil, les couleurs étalées sur sa palette n'étant que le produit de l'industrie humaine, alors que celles dont l'Occident est éclairé sont combinées par les rayons du soleil, les couches de l'air et les nuages.

Nous voulons nous garder tant d'un pessimisme stupide, mesquin et injuste que d'un optimisme mensonger et dangereux. D'autant plus que missionnaires sud-africains et lecteurs européens sont naturellement portés à croire que la période de soixante-quinze ans dont nous nous occupons ici est d'une longueur assez grande pour les autoriser à en attendre des résultats très considérables. Soixante-quinze ans, cela paraît beaucoup aux yeux de l'homme dont la vie a reçu pour limites les soixante-dix ans comptés par le Psalmiste. Mais qu'est-ce que soixante-quinze ans dans l'existence d'un peuple? Sans doute, si nous voulions en juger par les changements merveilleux qui se sont produits en Europe, au cours du dix-neuvième siècle, nous oserions affirmer qu'une nation peut, en un court nombre d'années, progresser par bonds énormes et rapidement atteindre aux cimes. Mais, d'abord, il s'agit là d'Européens et non de noirs Africains, et c'est tout dire. Puis il ne faut pas oublier que le dix-neuvième était... le dix-neuvième siècle, c'est-à-dire la continuation et le résultat de dix-huit siècles de

travaux préparatoires et d'incubation. Voudrait-on par hasard qu'après soixante-quinze ans d'une existence difficile et précaire, et grâce à la présence de quelques représentants des races supérieures, les Bassoutos, peuple primitif inculte, soient arrivés à un degré élevé de développement et se soient beaucoup rapprochés des Européens? Demander pareille métamorphose, ce serait le comble de la folie. Prétendre qu'elle s'est opérée, ce serait le comble de la fausseté.

C'est dans le caractère même du Mossouto qu'il faut chercher les principaux obstacles au progrès. Il est foncièrement conservateur et routinier, indolent et paresseux. Ses besoins sont minimes; quand ses champs lui ont donné de quoi manger et surtout de quoi boire, il n'a plus guère de soucis et il se laisse vivre au petit bonheur et sans préoccupation pour le lendemain, ayant d'inépuisables capacités pour ne rien faire. L'amour-propre, le sentiment de sa dignité, le besoin de s'élever et de progresser, il n'a de cela qu'une très petite mesure, souvent même il n'en a rien du tout. Il porte sans honte d'ignobles guenilles et se contente facilement d'une hutte basse et malpropre. Le secouer de cette apathie et de cette insouciance est une tâche ingrate et difficile. Et, s'il se produit quand même des améliorations parmi les Bassoutos, c'est aux chrétiens et à leur initiative qu'en revient l'honneur.

Le chrétien, par le fait même qu'en se convertissant il a acquis des notions nouvelles sur la valeur et la vocation de l'homme, éprouve aussi le besoin de sortir, même au point de vue matériel et terrestre, de la dégradation et de la torpeur primitives de son peuple. Avec une plus haute idée de l'homme intérieur s'est très justement implantée en lui une conception plus élevée de la vie extérieure. C'est lui qui, le premier, a renoncé à la demi-nudité dont se contentaient ses pères, pour revêtir son corps d'une façon plus décente. C'est lui qui a le premier remplacé la misérable hutte de paille par la chaumière rectangulaire, petite, très petite, mais souvent propre, qui peu à peu se popu-

larise dans le pays. C'est lui qui le premier a voulu acquérir les diverses connaissances que les écoles placent à la disposition de ceux qui les fréquentent. C'est la religion chrétienne et ses adhérents qui ont été et sont encore les principaux et les plus puissants agents de civilisation des peuples primitifs. L'Évangile seul a pu et peut encore donner aux « sauvages » l'impulsion première, et opérer en eux l'illumination et la libération intérieures dont profitent ensuite les autres « lumières », à quelque catégorie qu'elles appartiennent.

Mais ce serait une erreur de croire que la présence parmi les noirs de représentants de la civilisation européenne soit un bienfait absolu et rende probables les progrès rapides et possible un développement général considérable. Le Lessouto, pendant ces soixante-quinze dernières années, est graduellement entré dans l'orbite des peuples civilisés du Sud africain, en particulier de la Colonie du Cap et de la République de l'Orange, devenues peu à peu et à son détriment ses voisines. Chez les fermiers, les Bassoutos ont appris à connaître ce que nous pouvons appeler la petite civilisation, c'est-à-dire la vie très simple, quoique infiniment supérieure à celle du noir. Plus tard, ils sont entrés en contact avec la grande civilisation, à partir de 1870 aux mines de diamants, et plus récemment encore aux mines d'or, où la ville de Johannesburg s'est offerte à leurs regards comme un vrai microcosme, avec toutes les merveilles de l'industrie et de la civilisation des blancs.

Au Lessouto même, il y a eu, après et avec les missionnaires, les magistrats et les marchands anglais: donc trois catégories de personnes chez lesquelles le noir pouvait puiser les notions les plus variées et les plus alléchantes sur la vie supérieure et ses jouissances. Très intéressant surtout, et, à certains égards très civilisateur, est le petit magasin où le blanc expose à la curiosité et à la convoitise des naturels une quantité de marchandises diverses, depuis la couverture de laine jusqu'à la boîte de sardines, depuis la charrue américaine

jusqu'au pétrole, au savon et à l'huile de ricin. « Belle leçon de choses, excellent instrument de civilisation ! Avec les blancs tout autour d'eux, et au milieu d'eux, avec tant d'exemples de ce que peuvent produire l'intelligence et le travail de l'homme, comment les noirs ne se développeraient-ils pas ? Et pourquoi ne rattraperaient-ils pas les blancs pour marcher de front avec eux ? » Ainsi parlerait sans doute le théoricien, celui qui, voyant les choses de haut et de loin,



Un moulin moderne.

ne les voit pas telles qu'elles sont, ou n'en envisage qu'un seul aspect.

En réalité, la vue du blanc, de sa vie digne, agréable, active, peut lentement inculquer au noir quelques notions d'une existence supérieure, faire appel à son orgueil et lui donner envie de quelque confort. Ainsi le petit magasin du Lessouto invite les gens à acheter, donc à travailler pour se procurer l'argent nécessaire et acquérir les marchandises désirées. Et qui enseigne aux noirs à travailler mérite d'être compté parmi leurs bienfaiteurs. Les Bassoutos ont fait de grands pro-

grès dans cette voie, des progrès normaux, et, à certains égards, rapides.

Mais il ne faut pas perdre de vue le revers de la médaille. En présence de la civilisation des blancs, ou en réponse à leurs sollicitations, le noir répète volontiers ces paroles de résignation ou de refus : « Les blancs, c'est les blancs; et nous, c'est nous »; c'est-à-dire que le noir ne doit, ne veut et ne peut prétendre s'élever au niveau des blancs; ce qu'il est et possède est bon pour lui et lui suffit. Sincère ou fausse,



Un magasin au Lessouto : marchands et clients.

tacite ou formulée en tant de mots, cette fin de non-recevoir constitue déjà un obstacle très considérable à l'influence des blancs et aux progrès des noirs.

Et ne fût-elle pas là que subsisterait toujours cet autre fait, peut-être inattendu : la présence du marchand blanc, avec les produits de l'industrie européenne, est autant un obstacle qu'un encouragement à la vraie civilisation du noir, pour la simple raison qu'elle dispense ce dernier d'avoir une industrie à lui. Elle crée en lui des besoins, c'est

vrai ; mais elle les satisfait en même temps, puisqu'elle offre, toutes faites et toutes prêtes et bien meilleures qu'il ne pourrait les faire lui-même, les choses qu'elle lui a appris à désirer.

La nécessité de l'invention, de la recherche, de l'effort, du travail personnel est supprimée pour les noirs, et, par là même, ils perdent le plus puissant agent de développement, celui qui a fait des blancs les êtres intelligents et ingénieux qu'ils sont. Il ne leur reste même pas la



Un magasin au Lessouto : l'intérieur.

ressource de se servir du talent d'imitation qu'ils possèdent à un degré très remarquable. A quoi bon faire une médiocre imitation, alors qu'on peut se procurer facilement la chose elle-même, et de qualité satisfaisante ? Ce qu'il faut, c'est simplement avoir de quoi acheter ces objets. Et l'argent, le Mossouto se le procure, quoique en petite quantité, par la vente du produit de ses champs ou de son troupeau, c'est-à-dire sans avoir à faire grands frais d'ingéniosité ou d'effort ; ou bien, il va le gagner comme domestique chez les blancs et comme

manœuvre aux mines d'or. Ces occupations ne sont pas de celles qui instruisent et anoblissent les hommes, quoique ce soient celles pour lesquelles la masse des noirs possède le plus d'aptitudes.

Le caractère des noirs et les circonstances dans lesquelles s'écoule leur vie ne semblent pas indiquer qu'ils aient été prédestinés à de glorieuses vocations terrestres. Il ne faut pas s'étonner si bien des gens appartenant à la race blanche les considèrent comme incapables de jamais sortir de l'état d'infériorité, de subordination et de minorité où ils ont végété jusqu'à présent, et désirent même les y voir toujours croupir. D'autres, même parmi leurs vrais amis, sont parfois douloureusement préoccupés par le problème de leur avenir économique, politique et social, se demandant quelle place leur est réservée dans l'Afrique australe unifiée qui s'élabore actuellement. Seuls le temps, qui accomplit des merveilles, et la grâce de Dieu, qui fait des miracles, pourront donner à ces questions une solution satisfaisante et assurer aux noirs une existence honorable et la participation à tous les privilèges de l'espèce humaine.

LES PROGRÈS MATÉRIELS (1)

Nous avons indiqué comme quoi les Bassoutos se sont développés, à certains égards et dans une certaine mesure, moins qu'on ne l'aurait supposé à première vue, mais, somme toute, normalement pour des gens ayant leurs antécédents et faits d'une « matière première » qui semble avoir été de qualité inférieure. Essayons de dresser le tableau de ces progrès qui sont liés de la façon la plus intime à ceux qui s'accomplissent dans le domaine de la religion et de la morale.

(1) Nous avons fondu dans ce chapitre deux rédactions, l'une de M. H. Dieterlen, l'autre de M. F. Kohler, se rapportant toutes deux au même sujet et traitant souvent les mêmes points particuliers. (*Les Éditeurs.*)

1° *L'agriculture*

Les Bassoutos sont à la fois agriculteurs et pasteurs. Le pays, si inexactement comparé à la Suisse, a pourtant avec elle un trait commun très frappant : il se compose de deux parties distinctes : la plaine et la montagne; d'où devraient aussi résulter deux classes d'habitants : dans la plaine les cultivateurs, dans la montagne les pâtres.

Cette séparation se serait sans doute opérée spontanément, si deux circonstances n'y avaient fait obstacle : la surpopulation et la surproduction. Les Bassoutos sont prolifiques, et leur nombre augmenterait avec une rapidité effrayante, si leur incurie et l'invasion de maladies nouvelles n'éclaircissaient les rangs des petits enfants et des adultes. Mais déjà actuellement leur pays est trop petit pour eux; les jeunes gens trouvent difficilement des champs quand ils se marient. La terre s'épuise. Chaque année voit diminuer le peu de pâturages que la culture avait jusqu'ici épargnés. Les alpages ont été par conséquent envahis par des gens qui ne trouvaient pas assez rémunérateurs les travaux en plaine. Quant aux bestiaux, ils se trouvent partout et en trop grand nombre pour recevoir les soins nécessaires à leur prospérité et à leur amélioration.

L'agriculture a, depuis 1833, subi de grandes transformations, moins sous le rapport des produits qu'on lui demande qu'au point de vue de l'outillage et du but visé.

C'est toujours le sorgho et le maïs qui accaparent la presque totalité des espaces cultivés. On y a pourtant ajouté le froment qui, d'année en année, a gagné des partisans, l'avoine qui est également de plus en plus cultivée, et même l'orge et le seigle. A côté de ces céréales, il faut mentionner quelques légumes tels que la citrouille, la pomme de terre, les haricots et les pois, mais le tout en quantité infinitésimale comparé au sorgho et au maïs.

C'est beaucoup en vue du commerce que les Bassoutos consacrent tant de terrain et de travail à l'agriculture. Leurs grains sont achetés par les marchands contre argent comptant, ou troqués contre des marchandises, et c'est sur ce commerce que les Bassoutos doivent en grande partie compter pour l'achat des menus objets qui leur sont nécessaires et pour le paiement de l'impôt annuel de 25 francs par hutte qu'ils versent au gouvernement. Comme ils n'ont jusqu'à présent aucune notion des engrais naturels ou artificiels, et comme leur manière de cultiver est des plus rudimentaires et leur pays exposé à de fréquentes, à de désastreuses sécheresses, le rendement de leurs champs est peu satisfaisant, pour dire le moins. Et il serait permis de se demander avec angoisse de quoi et comment vivront les générations à venir, si l'homme devait se mettre en souci du lendemain et si l'on ne savait que les nécessités des temps futurs susciteront des hommes nouveaux, des méthodes et des ressources dont nous ne pouvons nous faire aucune idée.



Haie d'aloès.

Il serait d'ailleurs injuste de méconnaître qu'un certain progrès se soit déjà effectué dans les méthodes comme dans l'outillage de l'agriculteur mossouto. Ces progrès ont été très lents. Dès le début, les missionnaires labourèrent leurs champs avec la charrue, introduite par eux ; ils firent les transports indispensables avec les lourds chariots

traînés par six ou huit paires de bœufs, dans lesquels ils étaient venus des ports de la côte. Mais ces leçons de choses ne pouvaient avoir pour les indigènes, et n'avaient, en effet, qu'un maigre résultat. Car comment se procurer ces instruments si coûteux, dont, après tout, ils n'avaient que faire, n'exportant rien et n'ayant à cultiver que pour leurs besoins personnels? Leurs bras leur rendaient tous les services indispensables. Les Boers qui étaient venus s'établir à côté d'eux se



Saules de rivières.

suffisaient à eux-mêmes et si, de temps à autre, ils recouraient aux produits agricoles des Bassoutos, ils venaient les chercher sur place et leur apportaient en même temps leurs articles d'échange.

La découverte des mines de diamants, qui coïncida avec l'établissement du protectorat anglais, changea immédiatement cet état de choses. C'est en 1870 que se fit cette découverte, à l'extrême ouest de l'État libre d'Orange, pays aride et désert, loin de tout centre de

population. Les compagnies minières qui se lancèrent à la poursuite de la fortune devaient tirer d'ailleurs leur main-d'œuvre et la subsistance de leur personnel blanc et noir. Les colons de race blanche, s'étant confinés uniquement dans l'élevage des porcs et du menu bétail, ne pouvaient leur fournir aucune céréale. Mais, comme ils



Allée de jardin missionnaire à Morija.

avaient jusqu'à ce moment recouru aux Bassoutos pour avoir le grain qui leur était indispensable, ils vinrent les solliciter de leur en fournir pour le commerce.

Les Bassoutos comprirent bien vite le parti qu'ils pouvaient tirer de leur sol vierge, qui ne demandait qu'à produire. En quelques

années, ils multiplièrent leur production et en disposèrent toujours à des prix avantageux. C'est alors qu'ils se mirent à acheter jougs et charrues et dressèrent leurs bœufs au labour. Les plus industrieux d'entre eux se procurèrent des véhicules et firent eux-mêmes le transport du grain et des marchandises, industrie qui était devenue prospère et très rémunératrice.

Ainsi la découverte des diamants a causé la prospérité des Bassoutos pendant de longues années. Mais il n'est que juste d'ajouter qu'il y a eu réciprocité. L'industrie des diamants n'aurait pu se développer comme elle l'a fait, si les Bassoutos n'avaient été là pour lui fournir les céréales et la main-d'œuvre.

Bien que le Lessouto soit encore un pays presque entièrement déboisé, il est intéressant d'énumérer les arbres qui y ont été introduits.

Les missionnaires y ont implanté presque tous les arbres fruitiers des pays tempérés. C'est le pêcher qui est le plus répandu : il se multiplie par semence et a produit un grand nombre de variétés excellentes. La greffe n'est pas encore employée par les Bassoutos, quoiqu'ils l'aient vu pratiquer depuis de longues années par les missionnaires.

A côté du pêcher, on peut cultiver tous les fruits à noyaux, abricotiers, pruniers, cerisiers, amandiers. Il faut remarquer cependant que le prunier, qui porte des fruits excellents, vieillit très vite et meurt au bout de quelques années.

Le pommier, le poirier, le cognassier prospèrent et donnent de bons produits.

Le châtaignier se développe et prospère aussi, tandis que le noyer, quoique fructifiant bien, végète et n'atteint jamais les mêmes proportions qu'en Europe.

Il faut enfin mentionner le grenadier et l'oranger. Ce dernier,

quoique souffrant dans les hivers un peu rigoureux, s'élève à une belle hauteur. J'en ai mesuré un dont le sommet est à 7m 40 du sol.

Le Lessouto ferait un excellent pays de culture fruitière et pourrait rivaliser avec les plus riches. Il serait bien à désirer que les Bassoutos se missent à la culture méthodique des pommes et des poires qui peuvent s'expédier au loin après maturité et aussi des fruits qui s'emploient en conserves ou après dessiccation. Ils trouveraient, dans ce commerce très simple, des ressources supplémentaires dont le besoin se fait de plus en plus sentir. Ils le feront sans doute quand ils auront vu les fermiers de l'Orange leur en donner l'exemple. Depuis quelques années, les plus entreprenants parmi ces derniers ont fait de grandes plantations. On citait, en 1907, deux fermes dont l'une avait 30.000 jeunes pommiers et l'autre 25.000, et les fermiers continuaient à planter.



Eucalyptus.

Les arbres forestiers ont aussi été introduits au Lessouto. Les chênes, les diverses variétés de peupliers et de saules s'y développent d'une manière fort satisfaisante. On a planté aussi des mimosas, des eucalyptus, et leur prospérité croissante les fait préférer aux arbres d'origine européenne : aussi se multiplient-ils de plus en plus. De belles plantations de conifères, surtout de pins, entourent les magistratures anglaises, leur font un

encadrement d'ombre et de fraîcheur. Cependant, rien n'a encore été tenté pour boiser le pays. Il serait pourtant bien nécessaire de lutter contre les ravages des pluies torrentielles qui entraînent dans les bas-fonds toute la terre végétale et creusent de profondes crevasses où les champs menacent souvent de s'engloutir.

L'élevage du bétail n'est pas plus scientifique que la culture du sol. Cependant, ici encore, les Bassoutos ont fait des progrès. La civilisation les a enrichis de plusieurs animaux domestiques. Au premier rang il faut citer le cheval.



Jardin de Léloaléng.

Le « poney du Lessouto », comme on l'appelle d'ordinaire, est de race asiatique. Il est de petite taille, sobre, résistant à la fatigue. Dans la guerre anglo-boer, il a battu tous ses concurrents venant d'Europe, de l'Amérique du Nord et du Sud, ou d'Australie. Il fait, plusieurs jours de suite, de longues étapes, se contentant de ce qu'il peut brouter pendant les heures de dessellage ou pendant la nuit. Dès son jeune âge, il est entraîné à l'endurance. Les Bassoutos voyagent beaucoup; ils montent leurs juments peu de temps après qu'elles ont mis bas; le poulain suit sa mère et s'endurcit ainsi à la fatigue.

Le cheval a si bien prospéré au Lessouto que chaque homme adulte en possède un, lui appartenant en propre, ou qu'il tient de son chef. Celui-ci distribue volontiers une partie de son bétail et de ses

chevaux à ses sujets qui doivent en prendre soin et, si ce sont des vaches ou des juments, les faire multiplier.

Le Mossouto possède aussi en grand nombre des bêtes à cornes, bœufs, chèvres et moutons, sans parler des porcs. A la chèvre et au mouton sud-africains, pourvus de grosses queues grasses, mais dépourvus de laine industrielle, il a ajouté et souvent substitué le mouton à laine (dont les reproducteurs de choix sont achetés par les fermiers blancs à Rambouillet ou en Australie) et la chèvre angora, qui prospère parfaitement dans les endroits montagneux. Dans les parties du pays qui ont été, dès le début, en contact avec la civilisation, les Bassoutos en font l'élevage avec intelligence; mais, trop souvent, insouciants et avides tout à la fois, ils se préoccupent plus de la quantité que de la qualité, la première nuisant forcément et fortement à la seconde.



Allée d'eucalyptus et de pins à Morija.

Les laines du Lessouto sont cependant appréciées sur le marché. D'après les statistiques officielles, le pays a exporté, en 1906, pour la somme de 2.058.250 francs de laine et pour 829.778 francs de poil de chèvre.

La basse-cour du Mossouto s'est enrichie de l'oie, du canard, du pigeon, du dindon. Mais seuls ces derniers volatiles sont jusqu'à maintenant appréciés des indigènes, qui en font un élevage assez considérable.

Des concours agricoles, institués par les autorités anglaises, tendent à stimuler l'attention et le zèle des Bassoutos pour l'amélioration de leurs cultures, de leurs troupeaux et de leurs petites industries. Ils ne sont pas sans exercer une certaine influence sur la partie progressiste de la tribu. Mais il ne faut pas se dissimuler que, pour atteindre la masse inerte et routinière, il faudra encore de longues années d'efforts et de patience, et peut-être les souffrances de la famine et de la misère, comme c'est le cas dans tous les pays du monde, la vieille Europe comprise.



Le chêne du Jubilé à Morija.

Quoi qu'il en soit, malgré sa petitesse et ses ténèbres, le Lessouto a fini par avoir, lui aussi, un mouvement commercial (serait-il étonné et ravi, s'il le savait!) qui n'est pas à dédaigner. Le chiffre des importations se montait en 1907 à 6.058.825 francs, celui des exportations à 4.628.875 francs. Dans cette dernière somme, les produits nouveaux, inconnus au Lessouto avant 1833, entrent pour 3 millions environ. Le bétail, le *mabèlè* (sorgho), le maïs et les autres

articles que les Bassoutos possédaient avant la civilisation atteignent à peine le total de 1.600.000 francs.

Toutes les recettes faites par le gouvernement devant être affectées au pays lui-même, les sommes qui rentrent dans ses caisses nous valent des routes meilleures, un service postal régulier, la construction d'hôpitaux et de dispensaires, voire même celle de ponts qui supprimeront enfin les dangers auxquels les rivières, gonflées par les pluies, exposaient les voyageurs.

2° *L'industrie*

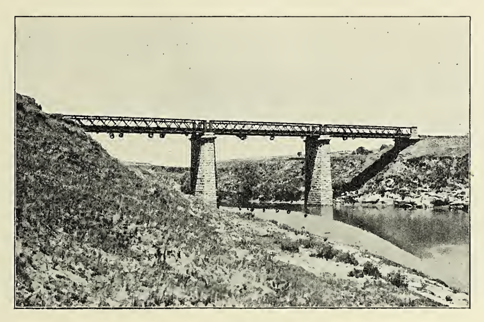
Les chiffres que nous venons de citer pourraient faire croire que les Bassoutos, dès qu'ils ont été en contact avec la civilisation, se sont assimilé les avantages qu'elle leur offrait. En réalité, tel n'a pas été, tel ne pouvait pas être le cas.

Rappelons d'abord que le Mossouto est avant tout agriculteur. De là cette conséquence logique, quoique regrettable, c'est que l'industrie n'est pour lui qu'une affaire d'amateur, un accessoire, un hors-d'œuvre, non un véritable gagne-pain. Les maçons, tailleurs de pierre et menuisiers ne travaillent de leur métier que quand cela leur fait plaisir ou quand ils ont besoin d'argent pour un but spécial. Pour vivre, ils comptent sur leurs champs, non sur leurs outils. Les instituteurs, même ceux qui touchent des salaires relativement élevés, se croiraient pauvres et mal traités s'ils n'avaient pas de champs et s'ils devaient affecter leur traitement à l'achat du pain quotidien.

C'est dire qu'au Lessouto nous n'avons pas encore, à proprement parler, d'ouvriers, ni surtout de classe ouvrière, sauf quelques exceptions si rares que nous nous croyons dispensé de les citer ici. C'est dire aussi que, au Lessouto, comme du reste dans toute l'Afrique australe, l'industrie en est encore à ses plus modestes débuts et ne

compte pour ainsi dire pas comme agent civilisateur ou comme moyen de subsistance.

On peut même soutenir qu'à certains égards, l'invasion de la civilisation européenne a été fatale aux industries indigènes. A mesure qu'ils ont établi des communications avec les gens de race blanche, les Bassoutos se sont mis à employer des articles fabriqués en Europe. Ceux qui eurent d'abord le plus de succès, ce furent la coutellerie, les objets en fer, la verroterie. Cette dernière répondait à un besoin inné



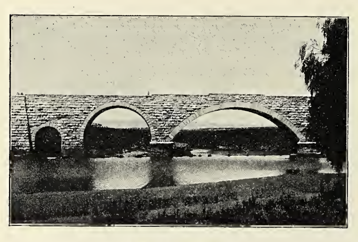
Pont de Maséru.

qu'on retrouve chez tous les peuples primitifs : le goût des ornements. Quant aux objets en fer et aux articles de coutellerie, ils satisfaisaient à des nécessités plus pratiques. Les outils tranchants comme le petit couteau de poche, la faucille, quoique de qualité inférieure, surpassaient beaucoup les mauvais instruments fabriqués dans le pays et se substituèrent à eux.

Or cet usage des objets importés ne constituait pas un progrès pour les Bassoutos : il amenait même un véritable recul dans l'indus-

trie primitive du forgeron. Le nombre de ces artisans a considérablement diminué. Ceux qui restent encore ne forgent plus guère que des assagaies, et cela avec des outils et du fer européens.

De même, les ustensiles qui servent à la préparation des aliments se sont transformés et multipliés sans aucun gain pour l'industrie locale, au contraire. Pour la cuisson, le pot de fonte s'est partout substitué au pot d'argile. Les casseroles, les bouilloires en fer émaillé sont aussi d'un usage toujours plus répandu. Les ustensiles en ferblanterie sont généralement employés. Même la vaisselle — assiettes, tasses, soucoupes, théières — n'est plus une rareté, une curiosité, mais un objet de première nécessité. Les cruches en terre dont les femmes se servent pour aller à la fontaine cèdent le pas aux seaux en tôle galvanisée.


Pont de Masianokéng.

La conséquence, c'est que les ustensiles indigènes tendent à disparaître, sauf les jattes dans lesquelles les Bassoutos servent leurs boissons nationales. D'où il résulte que le métier de potier n'est plus exercé que par quelques femmes expertes dans cet art.

On verra plus loin qu'une révolution du même genre s'est accomplie dans l'industrie du vêtement.

Et pourtant l'industrie, si limitée qu'elle soit, n'est pas sans avoir fait, elle aussi, ses petits progrès. On remarque avec une grande satisfaction que, depuis que M. Preen a fondé l'École industrielle de Léloaléng, y a formé des tailleurs de pierre et des maçons, et construit

des bâtiments modèles, les Bassoutos ont conçu l'idée de posséder des demeures un peu plus dignes de créatures humaines. Déjà auparavant, à la vieille hutte de roseaux et de paille, où il fallait se glisser en rampant, s'ajoutait ou se substituait une hutte un peu plus élevée, en mottes de terre, en briques séchées au soleil ou en pierres brutes. On en est venu ensuite à ce que, bien à tort, nous avons parfois appelé la



Arrivée du premier train à Maséru.

maison à l'européenne : ce n'est autre chose qu'une chaumière rectangulaire, d'environ 7 mètres de long sur 4 mètres de large, avec toit en herbe : pas même les dimensions d'un vieux wagon de chemin de fer, mais un progrès marquant sur la paillotte du passé. Pourtant ces maisonnettes ont des fenêtres, à quatre, à six ou à neuf carreaux, qui arrivent toutes faites de Norvège ou d'Amérique. Dans quelques centres très civilisés, tels que Maséru, Mafétèng et Hermon, on peut citer des habitations plus spacieuses, qu'il ne faut mentionner qu'à

titre de très grande exception. Tout au plus, quelques chefs importants possèdent-ils des habitations en pierre de taille, avec toit en tôle



Hôpital de Maséru.

ondulée et véranda, qui feraient l'ornement d'un de nos villages européens.

Il n'en reste pas moins que, grâce en partie à l'École industrielle de Léloaléng, les constructions modernes se font, au Lessouto, en pierres régulièrement taillées et placées, à tel point que nos maçons indigènes se déclarent incapables de faire de la maçonnerie grossière en pierres brutes.



Dispensaire de Maséru.

Des gens sachant un peu de menuiserie, faisant des cadres de porte, des escabeaux et des cercueils, il y en a aussi, tant amateurs que professionnels.

Chaque Mossouto sait plus ou moins coudre le cuir, raccommoder

grosso modo sa selle et ses souliers; mais il n'existe dans tout le pays que deux ou trois vrais cordonniers.

Les garçons fabriquent, avec diverses herbes et du crin de cheval, des chapeaux tout à fait convenables, de formes très variées.

Les magasins ont mis à la disposition de nos « orfèvres » des fils de fer, de cuivre et de laiton, dont ils confectionnent des broches, des boucles d'oreilles et surtout des bracelets souvent très jolis.



Morija : Le bureau de poste.

Parmi les industries féminines, si la poterie a perdu en importance, elle a cependant produit quelques formes nouvelles, dont les modèles ont été empruntés aux blancs et dont l'ornementation indique, chez les femmes qui les ont modelées, un goût réel et des qualités susceptibles de développement.

Dans quelques centres populeux où la résidence des chefs et du magistrat attire beaucoup de monde, il y a des Bassoutos qui vendent du pain, de la viande, une tasse de thé ou un pot de bière. C'est ici

du commerce plutôt que de l'industrie. Ce commerce trahit quelques légers changements dans le régime alimentaire des Bassoutos. C'est toujours le maïs et le sorgho qui en sont la base; mais, dans certaines parties du pays, le froment est entré dans l'ordinaire des indigènes. Le sel s'est introduit partout comme assaisonnement. Le sucre, le thé, le café deviennent chaque jour d'un usage plus commun.

C'est encore le charron qui a le plus profité des bienfaits de la civilisation : il possède maintenant un vrai marteau, des limes et une pièce de fonte servant d'enclume. Il emprunte aux ustensiles, charrues et chariots, et aux articles importés des morceaux de fer dont il tire bon parti. Les tiges et baleines d'acier des parasols sont transformées par lui en aiguilles et poinçons. Malheureusement, ce charron-forgeron, qui a remplacé l'ancien forgeron indigène, ne se rencontre que de loin en loin. Et le métier est surtout exercé par des métis ou des blancs, sauf le cas de quelques très rares Bassoutos qui ont fait leur apprentissage chez des blancs ou dans des écoles industrielles.

3° Le vêtement

Le vêtement a été longtemps sans subir de transformation. Cependant les hommes chrétiens avaient remplacé le caleçon de peau par des pantalons en basane et les femmes chrétiennes le court pagne des païennes par des jupes de cuir qui descendaient au-dessous des genoux.

Le gros de la tribu a conservé jusqu'à ces dernières années le costume national, sans autre changement que celui des ornements que la verroterie permettait d'y ajouter. Les jupes de peau étaient garnies de perles de différentes couleurs ou bordées d'anneaux de cuivre jaune. Les manteaux étaient aussi garnis de perles et de boutons en

métal ou en faïence. Ces ornements formaient des croissants ou d'autres figures sur certaines parties de la jupe ou du manteau. Plus les figures avaient d'ampleur, plus les vêtements étaient prisés.

Cependant les événements qui suivirent la grande guerre des Boers eurent pour ces derniers des conséquences inappréciables. En 1868, à la requête du chef Moshesh, le gouvernement anglais



Autrefois. Aujourd'hui.

établit son protectorat sur le pays. Jusqu'à cette époque, les seuls centres de civilisation étaient les neuf ou dix stations missionnaires. Cinq administrateurs civils furent nommés par le gouvernement. Avec leurs secrétaires, ils s'établirent à demeure dans le pays et créèrent ainsi cinq nouveaux centres. Dès le début, des marchands vinrent aussi se fixer auprès d'eux. A partir de ce moment, les couvertures de laine blanche ou de couleurs vives et variées firent une

rude concurrence à la literie en peau et aux manteaux des deux sexes, et s'y substituèrent en grande partie. Les étoffes pour vêtements d'hommes et de femmes sont aussi appréciées. Toutefois, l'usage en reste très modéré, si on le compare à celui des couvertures.

Puis, voici qu'en 1897 la peste bovine passe en ouragan sur le pays et, en quelques semaines, détruit les beaux troupeaux de bétail. La matière première du vêtement national étant devenue rare, par la disparition des bêtes à cornes, les Bassoutos ont dû nécessairement recourir aux étoffes d'importation européenne, surtout pour habiller les femmes.



Vêtement moderne.

Grâce à la guerre anglo-boer, le bétail est redevenu très nombreux au Lessouto. Pendant ce temps, il s'y est fait un grand échange de chevaux contre des bœufs, des moutons et des chèvres. Des milliers de solipèdes ont quitté le pays pour y être remplacés par un nombre quadruple de bovidés. Pourtant, malgré l'abondance de la matière première, les Bassoutos ne semblent pas vouloir reconstituer leur ancienne garde-robe.

Les causes de ce changement sont sans doute multiples. D'abord les indigènes se sentent vêtus plus confortablement qu'avec leurs anciens vêtements et ne désirent pas les reprendre. D'autre part, les hommes n'apprennent plus à préparer les peaux comme autrefois, n'en ayant plus le loisir. Toute la jeunesse masculine s'expatrie pendant un temps plus ou moins long pour aller travailler, soit aux mines de diamant, soit aux mines d'or, soit

dans les villes des colonies minières ou même chez les fermiers. Les jeunes gens, ne restant plus à la maison comme autrefois, n'apprennent plus à confectionner les vêtements dont leurs familles auront besoin.

Ce qui oblige les jeunes Bassoutos à s'expatrier ainsi, c'est d'abord l'impôt personnel qui pèse sur toute la population masculine. Chaque



Classe de couture à Morija.

homme est tenu, depuis l'âge de vingt ans, à payer une cote personnelle, qui était autrefois de 12f 50, mais qui a été portée depuis quelques années à 25 francs. Si le Mossouto est polygame, il doit payer autant de fois 25 francs qu'il a de femmes. Cet argent ne peut pas toujours être trouvé sur place et le père enverra son fils travailler pour le lui gagner.

Une autre raison qui souvent oblige le jeune homme à s'expatrier,

c'est son propre mariage. Les Bassoutos, nous l'avons dit, donnent du bétail au père de la jeune mariée. Pour le fils aîné de la famille, c'est généralement le père qui le donne; mais pour les cadets, il en est autrement. Le bétail paternel a été épuisé pour l'aîné; ses frères devront, avant de se marier à leur tour, aller gagner de l'argent pour se procurer au moins une partie du bétail nécessaire. Cela leur prendra toujours plusieurs années.

Si le jeune homme a des parents chrétiens, il se mariera sans donner de bétail, notre Église interdisant cette coutume. Mais il n'en devra pas moins aller gagner de l'argent avant de se marier, car il lui faudra acheter ses vêtements de noce ainsi que ceux de sa fiancée et même des demoiselles d'honneur. Pour cet objet, il devra réunir une somme de 300 à 400 francs.

Pour toutes ces raisons, la toilette des Bassoutos a subi, en soixante-quinze ans, mais surtout au cours de ces dernières années, une très grande transformation. Le manteau et la jupe de peau ne se montrent plus aujourd'hui que dans des occasions extrêmement rares. La couverture de coton, la jupe d'indienne se sont imposées à ces dames; elles leur fournissent des vêtements agréables à porter et qui donnent satisfaction à leur coquetterie naturelle. Quant aux hommes, il est permis de supposer qu'il n'y en a plus beaucoup qui ne possèdent au moins une paire de pantalons, le pantalon de Jeannot, devrait-on souvent dire, à cause des innombrables rapiècements qu'il a subis. Ils l'arborent dans les grandes occasions. Dans leurs villages, ils reprennent encore volontiers le petit caleçon de peau des anciens temps et les jeunes gens se font des espèces de pagnes très convenables avec des couvertures de coton.

Il faut en prendre son parti : le vieux costume national des Bassoutos a fait son temps. Le pittoresque y a perdu, la décence et le confort y ont gagné. On ne pourrait pas dire de même de la santé, à

en croire les médecins qui affirment qu'en s'habillant davantage, les naturels se rendent plus délicats et plus accessibles aux intempéries et aux maladies dont elles favorisent les incursions.

En tous cas, une conséquence de cette modification dans le costume, c'est que la confection des habits a passé de l'homme à la femme. Toutes les fillettes qui fréquentent nos écoles apprennent à manier l'aiguille.

4° Beaux-arts, sciences, médecine

Les beaux-arts sont restés, eux aussi, dans l'ombre et l'humilité des choses incomprises. Sans doute, les parois de certaines maisons sont badigeonnées de boues de couleurs variées et agréables à l'œil; sans doute certaines femmes y font des taches prétendant ressembler aux dessins des tapisseries des blancs; sans doute on y voit parfois, en fresques étranges, des animaux fantastiques, ou des reposoirs en branches et en terre qui ne manquent pas de pittoresque et sur lesquels des ménagères mettent en sûreté les quelques tasses qui constituent toute leur vaisselle. Mais tout cela, c'est de l'imitation plus que du travail original.

D'ailleurs, avant de demander aux Bassoutos qu'ils introduisent dans leurs demeures des décorations artistiques et des meubles, il est plus sage et plus équitable de les exhorter à y faire régner l'ordre et la propreté et à en expulser les « mouches domestiques » qui parfois les rendent inhabitables à leurs propriétaires eux-mêmes.

Si, dans nos campagnes, le confort a gagné, par la construction de quelques maisons plus vastes et plus hygiéniques, on ne peut pas en dire toujours autant de l'esthétique. Quand on entre dans un village, l'œil est choqué d'y voir plusieurs chaumières dont le toit est à moitié effondré ou qui sont totalement en ruines. Lorsqu'une de ces bâtisses

s'écroule, ce qui arrive vite avec des murs en mottes, les Bassoutos retirent le bois et le chaume et rebâtissent à côté, sans se donner la peine de faire disparaître les vestiges de la maison abandonnée. Cela donne au village un aspect sale et délabré.

En musique, la partie instruite et chrétienne de la population a montré une extraordinaire facilité pour apprendre et chanter les mélodies européennes, sauf pourtant celles en mineur qui semblent ne pas convenir aux capacités de leur oreille et de leur gosier. Leur goût pour la musique est des plus caractéristiques. Et, dans le fait que ces voix incultes et habituées à de lugubres mélopées peuvent, dès qu'on les éduque, reproduire avec justesse et aisance nos plus beaux cantiques, nous avons vu souvent l'image des extraordinaires développements que peuvent prendre ces âmes, une fois placées sous l'influence de la vérité céleste et de l'esprit de Jésus.

Le domaine des sciences est encore terre inconnue pour le Mossouto, comme l'était, pour l'Européen, l'Afrique presque entière, avant l'ère des grandes découvertes, inaugurée par David Livingstone. Il n'a pas de curiosité pour les choses lointaines du firmament et pour les travaux de nos savants. Sa vie tourne dans un cercle très étroit et il n'attache d'importance qu'à ce qui peut avoir pour lui, aujourd'hui, une utilité bien démontrée.

La présence de médecins européens contribue à lui donner des notions justes et pratiques sur l'hygiène et les soins à donner aux malades. Mais c'est d'abord au médecin noir et à ses osselets divinatoires que le païen a recours; il ne va consulter le médecin européen qu'en désespoir de cause et souvent trop tard.

Il est malheureusement certain que la robuste constitution des Bassoutos a subi des atteintes dont il est peu probable qu'elle puisse jamais se remettre tout à fait. La boisson d'abord, l'abus des bières de

sorgho dont ils raffolent, mine lentement ou rapidement, suivant les individus, ces organismes voués par la nature à durer longtemps, et ouvrent la porte à une infinité de désordres et à une mort prématurée. Et puis, « il y a », nous disait un jour un médecin païen de la vieille école, « il y a les maladies qui sont venues avec le sucre », lisez : avec les blancs. Et ce n'est que trop vrai. A la découverte des mines de diamant (1870) correspond l'apparition parmi les Bassoutos de maladies qu'en Europe on n'ose pas même nommer, mais qui se portent ici allègrement, sans appréhension et, ajouterons-nous, sans honte. Car si les unes sont la conséquence inévitable de l'inconduite, les autres ne se propagent que par suite de l'incurie et de la promiscuité dans laquelle vivent ces malheureux. Les conséquences des contaminations, remontant au contact des ouvriers bassoutos avec les Cafres et les blancs des champs de diamants, se répercutent dans la nation avec une intensité désolante. C'est la race même qui est menacée par des maux installés aux sources de la vie.

Ajoutez-y la tuberculose qui, sans être encore répandue, a cependant pris pied dans le pays, toujours par des Bassoutos ayant fait de longs séjours dans les villes des blancs, et qui fauche des personnes jusqu'alors robustes, avec une effrayante rapidité, et vous partagerez les inquiétudes qu'éprouvent pour l'avenir des Bassoutos tous ceux qui prennent au sérieux les déclarations de la science, les leçons de l'expérience et les faits contemporains.

L'ÉTAT POLITIQUE

Comme on a pu s'en rendre compte en lisant la partie historique de ce travail, la situation politique du Lessouto s'est profondément transformée au cours des années, pour devenir quelque chose de très original parmi les différents États du Sud de l'Afrique. Alors que les

autres peuplades de noirs ont été purement et simplement annexées à la Colonie du Cap, au Natal ou au Transvaal, trois territoires ont été réservés aux aborigènes et placés sous le protectorat de la métropole : le Lessouto, le Béchuanaland et le Swaziland ; le Haut Commissaire du roi d'Angleterre en est le gouverneur immédiat et préside à leurs destinées. Ce sont comme trois îlots dans le Sud Africain, ayant, par suite de circonstances spéciales, gardé leur existence propre, alors que tous les autres disparaissaient dans la masse des colonies s'administrant elles-mêmes.

Pour ce qui concerne le Lessouto, il est à la fois gouverné par ses propres chefs et administré par des magistrats anglais. Il jouit donc d'une certaine indépendance, il a conservé sa vie et ses institutions nationales, tout en étant protégé, contre lui-même surtout, c'est-à-dire contre les fautes des Bassoutos, par un gouvernement européen fort bienveillant et civilisateur.

Par conséquent il ne faut pas se le représenter comme une de ces colonies où le gouvernement, l'administration, la justice, tout est confié aux soins de représentants de la métropole, et où la volonté des blancs est seule à agir. En réalité, l'autorité de l'Angleterre est entre les mains d'un très petit nombre de magistrats ou commissaires adjoints, au nombre de huit, placés sous un commissaire délégué, et assistés de sous-inspecteurs de police faisant office de secrétaires, trésoriers et assesseurs. En fait de force armée, nous avons environ deux cent quatre-vingts gendarmes bassoutos, encadrés par vingt officiers et sous-officiers blancs, et c'est tout. Le magistrat anglais est surtout un administrateur, un pacificateur, un conseiller des chefs et un juge, principalement pour les cas où il y a eu effusion de sang. Sa force gît dans le prestige que lui confèrent le gouvernement qu'il représente et sa propre valeur individuelle. Et c'est par la persuasion et par l'autorité morale, non par des moyens répressifs, qu'il fait prévaloir l'ordre et la justice.

De ce fait même il résulte que son pouvoir est loin d'être absolu ou illimité. Et la manière forte n'est heureusement pas dans les vues de nos gouvernants. Pour que tout allât pour le mieux au Lessouto, il faudrait commencer par recourir à des moyens violents ayant pour but de briser le pouvoir des chefs et de courber petits et grands sous des lois rigides et inviolables : ce serait détruire les Bassoutos en tant que nationalité, et on ne traite pas ainsi un peuple qui n'a pas été conquis, mais qui s'est librement placé sous le protectorat d'une grande nation libérale et philanthrope. Que le Lessouto vive, tant bien que mal, en paix avec ses voisins ; que les petites guerres civiles locales, que produit parfoïs la rivalité des chefs, soient rapidement réprimées, que peu à peu l'éducation politique et morale des gens se fasse ; et que, pour arriver à un état tout à fait satisfaisant, on patiente, temporise, négocie et instruise, telle semble être la politique actuelle du gouvernement du Lessouto, et on ne saurait trop le louer de veiller sur les destinées de ce peuple avec une sagesse si éclairée, une si généreuse patience et une bienveillance si paternelle.

Nous le disons d'autant plus volontiers que ce gouvernement est nettement favorable à tout ce qui est religion, missions et instruction. Il encourage l'œuvre des églises, il subventionne les écoles et s'intéresse à leurs progrès. Et, pour ce qui concerne les missionnaires français, bien loin de les regarder avec défiance et de les qualifier d'étrangers, il semble presque se faire un point d'honneur de leur témoigner des égards, une confiance pour le moins égale à celle qu'il voue à ceux de nationalité anglaise. Cette attitude franchement sympathique à l'activité et aux progrès de l'Évangile est un des éléments de succès les plus importants pour les entreprises de la civilisation chrétienne, dont gouvernement et missions sont, au Lessouto, les principaux agents.

A côté des magistrats anglais, il y a les chefs des Bassoutos, petits-fils et arrière-petits-fils de Moshesh, une « famille royale » dont

la polygamie a multiplié les membres en telle quantité qu'elle en est devenue encombrante et parfois dangereuse pour la paix publique. Chaque fils de chef se croit chef à son tour et voudrait détenir un lambeau du manteau royal; de là des rivalités, des intrigues et des



Raafa. Bernard Matété. Filippi Mochékoané. *Manama Molapo.*
Mojèla. *Massoupa II.* *Séeiso.* *Leshoubourou.*
Chefs et conseillers Bassoutos en députation à Londres (1909) [1].

querelles qui, à plusieurs reprises, ont mis en danger la sécurité nationale et suscité des batailles, dans le nord du pays surtout.

Étranges et déconcertants personnages, ces chefs. On ne peut pas leur contester un certain patriotisme; ils sont les gardiens jaloux et

(1) Les noms en *italique* sont ceux des chefs.

fidèles de leur peuple, de ses droits et de son territoire, et leur sens politique, s'ajoutant aux bonnes traditions que leur a léguées Moshesh, les aide à piloter la nation à travers les écueils parfois redoutables que les affaires politiques de l'Afrique du Sud soulèvent devant eux. Leurs fonctions de juges des procès de leurs gens font de leur dignité tout autre chose qu'une sinécure. Le pouvoir, en quelque sorte absolu, dont ils sont investis, par droit de naissance, fait peser sur eux de lourdes responsabilités et parfois les plonge dans de grandes perplexités.

Leur attitude à l'égard des missions et des écoles est à la fois favorable et défavorable. Leurs cœurs sont partagés entre la reconnaissance et la jalousie, la confiance et la défiance, la sympathie et l'antipathie. Dans le christianisme ils voient la puissance qui a sauvé leur peuple, quand Moshesh introduisit dans son pays les missionnaires de la Société de Paris; ils sentent que cette puissance est encore nécessaire ; leur bon instinct les pousse tout au moins à ne pas faire d'opposition ouverte aux progrès de l'Évangile. D'autre part, le christianisme a produit une Église, c'est-à-dire un organisme nouveau, à part des chefs, et possédant des principes de justice, de liberté, de morale et d'individualisme incompatibles avec l'absolutisme, les caprices et l'immoralité de ces potentats. Il y a, dans l'esprit, les institutions et les principes de l'Évangile, comme la condamnation des excès de tout genre dont est souillée leur vie privée (l'alcoolisme surtout), et une menace dirigée contre le régime autoritaire traditionnel. Et c'est là qu'il faut chercher les causes de l'impopularité dont, à certains égards et dans certains quartiers plus que dans d'autres, le christianisme est encore frappé dans l'esprit des chefs et dans leur entourage.

Au-dessous des chefs, des conseillers, des « pères de village », c'est le tiers état, qui n'est encore rien et qui, sans devenir tout, devrait assurément devenir quelque chose. Plus bas encore c'est la masse ignorante et grossière, d'où n'émergent que peu d'individualités

aspirant à monter, et qui est restée taillable et corvéable, quoiqu'elle ne soit plus tout à fait sans oser exprimer son timide mécontentement, quand ses chefs la « tondent » trop souvent.

Le commun peuple est encore trop peu développé, il professe encore pour ses chefs une trop servile admiration pour avoir le droit ou le courage d'élever la voix et de se plaindre de leur trop égoïste politique et de leurs exigences exagérées. Mais déjà se manifestent certains symptômes caractéristiques de temps nouveaux et précurseurs trop hâtifs de choses nouvelles. Il y a dans le pays ce que l'on peut appeler les Jeunes-Bassoutos, ou les Progressistes, c'est-à-dire un certain nombre de jeunes hommes élevés dans les écoles, ayant quelque peu voyagé, lisant quelques livres ou journaux et réclamant pour eux le droit d'avoir des opinions et de les exprimer par la plume et par la parole. Ils ont formé une société appelée l'Association progressiste du Lessouto, avec président et vice-président, secrétaire et vice-secrétaire, trésorier et vice-trésorier. Ils tiennent des assemblées et en publient les procès-verbaux. Ils présentent leurs doléances et leurs desiderata aux autorités nationales et gouvernementales. Leur but, c'est le développement politique, économique et social, voire même religieux, de leur peuple, l'accession des Bassoutos instruits aux fonctions de leur compétence, la possession des « droits de l'homme et du citoyen ». Qu'ils soient peu nombreux encore et pas populaires, qu'ils dépassent souvent, dans leurs revendications, la juste mesure, c'est vrai. Bien des gens les regardent avec défiance et leur refusent leurs sympathies, se privant ainsi eux-mêmes du moyen de les conseiller et de diriger leurs premiers pas. D'autres se disent qu'après tout, ces Jeunes-Bassoutos sont leurs élèves et le résultat de leurs leçons ; qu'il faut se mettre avec eux pour tirer bon parti de leurs aspirations, et que cet élément nouveau, et parfois embarrassant, est de ceux avec lesquels gouvernants et missionnaires doivent dès aujourd'hui compter.

Mentionnons enfin, ne fût-ce que pour dissiper certains malentendus, ce qu'on appelle fort maladroitement le Parlement des Bassoutos. Jamais nom plus déplacé ne fut imaginé pour une institution qui n'a rien du régime parlementaire. S'il est une chose pour laquelle les Bassoutos n'ont ni goûts ni capacités, c'est le gouvernement représentatif, les élections, le suffrage populaire et le vote, forçant les minorités à se soumettre à la majorité. Et le soi-disant Parlement du Lessouto n'est appelé par les autorités que le Conseil des chefs, et n'a pas, pour le moment, d'autre prétention que de réunir les principaux chefs du pays et quelques notables choisis par eux, pour examiner avec le Résident certaines questions intéressant la paix et la prospérité du pays. Il n'a pas de pouvoirs législatifs ; c'est une assemblée consultative, et rien d'autre. Mais il en faut quand même remarquer l'importance à titre de signe des temps et de possibilité pour l'avenir. Ce n'est qu'un pouvoir embryonnaire et très limité ; mais il s'y trouve peut-être les germes du gouvernement de l'avenir, d'un avenir très éloigné sans doute, où, à l'autorité presque absolue des chefs, se substituera celle d'une assemblée issue de la volonté de la nation et représentant ses opinions.

Et il est très à souhaiter que le régime qui prévaut actuellement au Lessouto, en ce qui concerne les indigènes et leurs chefs, subisse de prudentes mais réelles modifications. Au moment où nous traçons ces lignes (1908), les États « blancs » sud-africains sont en grands pourparlers pour former entre eux une confédération ou une fédération, ou plus probablement pour s'unir en un seul État. L'avenir du Lessouto, du Béchuanaland et du Swaziland, c'est-à-dire des trois territoires de noirs ayant encore gardé leur existence nationale et une certaine autonomie, est inévitablement engagé et impliqué dans les mesures auxquelles aboutiront les négociations actuelles. On regrette que les Bassoutos en tant que nation n'aient pas profité des occasions que leur offraient les missions et le gouvernement de s'instruire et de

se civiliser, pour se montrer dignes et capables de prendre place dans les conseils qui auront à décider de l'avenir du Sud Africain tout entier. Et il est grandement à souhaiter, pour leur bien, voire même pour la conservation de leur nationalité et de leurs privilèges, qu'ils se hâtent de faire des progrès décisifs dans le sens de la civilisation chrétienne. Ils pourront alors avec honneur se faire représenter et accepter dans les assemblées législatives qui, prochainement peut-être, présideront aux destinées de toute l'Afrique située au sud du Zambèze.

L'ÉTAT SOCIAL

Les influences qui se sont exercées sur les Bassoutos, pour modifier leur état social, ont été multiples et variées, bonnes et mauvaises. Mais elles n'ont réussi à changer que peu de choses aux us et coutumes et aux institutions nationales de ce peuple, qui oppose à tout essai de réforme une invincible force d'inertie, plutôt que des arguments.

Dire quelle action la mission a ambitionné d'exercer serait superflu. Sans doute elle a prêché le salut, la vie éternelle, le royaume des cieux. Mais elle a aussi et toujours eu en vue des buts plus prochains et plus terrestres. Dans l'enseignement et la vie de Jésus elle a vu une morale, c'est-à-dire une vie bonne, normale et saine, pouvant assurer la prospérité des peuples et le bonheur des individus. A côté du pardon des péchés, elle a prêché la délivrance du péché, la lutte contre le mal, donc le progrès éthique et social, offrant ainsi aux hommes, à l'exemple de saint Paul, « les promesses de la vie présente et celles de la vie à venir. »

A côté de son influence et de ses efforts, il faut placer ceux d'autres personnes, appartenant à la race blanche, Sud-Africains ou

Européens, que leur carrière, leur profession ou leur métier ont amenés dans ce pays et qui y vivent au milieu des noirs et sous leurs yeux : c'est d'abord le personnel gouvernemental, puis les marchands, et enfin les quelques charrons, menuisiers ou maçons qui trouvent avec peine de quoi vivre, dans ce pays réservé exclusivement aux noirs.

On comprendra que nous ne puissions ni ne voulions porter un jugement général sur toute une catégorie de gens de qualités, de provenance et de valeurs très diverses. Loin de nous la prétention de nous ériger en juges de personnes que nous ne connaissons que superficiellement et dont la vie publique seule est accessible à nos observations. Mais nous ne risquons ni de nous tromper ni d'offenser nos semblables, en disant que l'on retrouve parmi les blancs du Lessouto ce qui existe dans toute société humaine : des éléments excellents, des vies exemplaires, des familles et des individus dignes du plus grand respect et dont la conduite offre, sans même y prétendre, à l'imitation des naturels, de très beaux exemples de vie morale, et, d'autre part, des personnes dont la vie est un scandale pour les noirs et un déshonneur pour la race supérieure dont elles semblent ne posséder que les vices.

Il en est de même des gens avec lesquels les Bassoutos entrent en contact, quand ils vont travailler dans les villes des blancs, en particulier aux mines d'or. Où que ce soit, c'est toujours et nécessairement la même chose. Suivant leurs goûts ou leurs inclinations naturelles, les noirs prennent des blancs les leçons bonnes ou les mauvaises, et en subissent les influences salutaires ou pernicieuses. Mais leur état social dépend plus d'eux-mêmes et de l'esprit qui règne dans leur milieu naturel que des modèles que leur présentent les blancs à côté desquels ils vivent.

Pendant les soixante-quinze années dont nous parlons, et malgré les influences que nous venons de mentionner, les coutumes des Bassoutos ne se sont transformées que dans une mesure restreinte.

La polygamie, malgré les attaques que les missions n'ont cessé de diriger contre elle et, chose frappante, malgré les résultats déplorables qu'elle produit, comme, par exemple, les querelles des fils de chefs, n'a rien perdu de son prestige. La plupart de nos chefs sont abondamment polygames ; et un homme qui possède de quoi se procurer une seconde ou une troisième femme ne se fait aucun scrupule de l'acquérir, si le cœur lui en dit.

Le mariage avec don de bétail est resté celui de la généralité des Bassoutos. On a cru, pendant un temps, que la peste bovine, en anéantissant les bestiaux, forcerait les noirs à accepter, sinon les idées des blancs, au moins leur manière de faire, en matière de mariage. Mais ces espérances ont été déçues ; et, si le nombre de bestiaux à donner pour une fille a baissé, le principe lui-même de la transaction a subsisté : la femme doit devenir la propriété de la famille où le mariage l'introduit, les enfants sont une « banque », une valeur commerciale, et un homme ne se croit possesseur de sa progéniture que s'il a donné pour sa mère un petit troupeau de bêtes à cornes et à laine. Cette idée est tellement ancrée dans l'esprit du Mossouto que certains de nos chrétiens, après s'être soumis aux règlements de l'Église du Lessouto qui ne tolère pas ce mariage indigène, souhaitent de pouvoir y revenir, en donnant en cachette, à titre de « cadeau » ou d' « indemnité », quelques bêtes aux gens dont ils prennent les filles pour leurs fils.

Nous devons ajouter que les questions matrimoniales ont subi le contre-coup des discussions dont le mariage chrétien et le mariage des païens ont été l'objet depuis les débuts de la mission. Primitivement, le mariage était un arrangement conclu entre deux chefs de famille, sans que le jeune homme ou la jeune fille fussent appelés à exprimer d'idées personnelles à ce sujet. On a dit que lier l'un à l'autre des jeunes gens, pour la vie entière, sans consulter leurs goûts et leurs inclinations, c'était un procédé dangereux et incompatible

avec la dignité humaine. Alors certains jeunes gens sont allés à l'extrême opposé. Les garçons se croient permis de courtiser des filles à l'insu de leurs parents respectifs, de se fiancer à elles, ou encore tout simplement de les enlever. Il va sans dire qu'au cours des relations qui s'établissent clandestinement entre ces jeunes gens, les règles de la pureté risquent grandement de ne pas être respectées. Et c'est pour cela que les Bassoutos se plaignent de ce que le niveau moral du pays a sensiblement baissé. Nous ne désirons en rien atténuer ou excuser ce mal et les tristesses qui en résultent. Mais nous pouvons dire cependant que les Bassoutos, dénués d'expérience et de réflexion, tiraillés entre les coutumes anciennes et les idées nouvelles, cherchent encore leur voie et sont exposés à commettre beaucoup de fautes. Il est à prévoir qu'avec un développement religieux et moral plus grand et un bon sens plus éclairé, notre jeunesse finira par trouver, dans les affaires du mariage et de ses préludes, des méthodes plus dignes de l'homme et d'un peuple civilisé.

Les questions relatives à la propriété individuelle des champs et des maisons ont souvent été soulevées, sans qu'on soit jamais arrivé à des résultats solides. On s'est dit avec raison que tant que le noir n'aurait pas la certitude que sa maison et ses champs étaient et resteraient sa possession et celle de ses descendants, il se sentirait peu disposé à consacrer à leur amélioration son travail ou son argent. De là des propositions plus ou moins fermes ayant pour objet de substituer, au système de la propriété collective, celui de la propriété individuelle, au risque de créer une classe d'indigents et d'aboutir au paupérisme. Pour les maisons, le principe de la propriété, admis en théorie par le Conseil des chefs, ne semble pas avoir passé dans le domaine de la pratique. Quant aux champs, ils restent et resteront sans doute encore longtemps la propriété de la nation ; et, tout bien considéré, nous croyons que, pour le moment du moins, c'est encore

le régime qui convient le mieux aux besoins et aux aptitudes des habitants de ce pays.

L'initiation païenne, avec circoncision pour le sexe masculin, perd lentement le prestige incontesté dont elle avait joui pendant les siècles passés. Elle fait une belle défense, et dire qu'elle est près de disparaître serait une énorme exagération. L'immense majorité des jeunes Bassoutos païens des deux sexes passent encore, avec ou sans conviction, par ses mystères ; et, prise dans son ensemble, la nation, chefs en tête, veut encore y voir la sauvegarde de son existence et de sa prospérité. C'est « la grande école », nous disait l'autre jour une vieille païenne, indiquant ainsi que l'école des missionnaires n'était, à ses yeux, que la petite, celle dont les enseignements ne valent pas la peine d'être recherchés. Et c'est bien ainsi que la majorité des Bassoutos envisagent encore l'instruction qu'ils y donnent à leurs enfants, comparée à celle que la civilisation européenne leur offre si souvent sans succès.

Et pourtant, la circoncision est ébranlée et entamée, et les parents qui ont renoncé à y envoyer leurs enfants ne sont plus introuvables. Les chefs, par exemple, à commencer par Moshesh, en ont exempté certains de leurs fils, faisant dans leurs grandes familles deux parts : celle qui suivra les missionnaires et celle qui restera docile aux coutumes païennes. De nos jours, certains chefs laissent à leurs garçons la liberté de choisir laquelle des deux éducations ils préfèrent recevoir, et font de réels sacrifices pour que ceux qui optent pour l'école civilisée puissent y acquérir des connaissances étendues. Ils désirent évidemment assurer à leurs enfants une supériorité dont seront privés ceux de leurs sujets, et cela pour que la famille royale, nantie de tous les avantages de la naissance, de la fortune et de l'éducation scolaire, garde sans conteste une autorité absolue sur la masse de la nation claquemurée par la circoncision et le paganisme dans l'ignorance et la stupidité.

L'instruction publique, dont il est parlé dans une autre partie de ce livre, a dû, de ce fait, lutter constamment et âprement contre les attaques ou l'opposition du paganisme. Les missions ont fondé des écoles, modestes sans doute et parfois mal tenues, et formé des instituteurs assez bons. Elles seraient prêtes et disposées à instruire et éduquer des milliers et des milliers d'enfants, appuyées fortement en cela, comme en tout ce qui est bon, par les autorités anglaises. Mais, à côté des succès partiels, locaux et modérés, qui ont couronné leurs efforts, il ne faut pas craindre de signaler les insuccès, la mauvaise volonté des grands et de leurs sujets, et les innombrables enfants voués par l'aveuglement de leurs parents à une irrémédiable ignorance. En tant que nation, les Bassoutos n'ont pas encore mordu à l'instruction comme c'eût été leur devoir et leur intérêt, et cela surtout par défiance du christianisme et par le fait d'un attachement instinctif et superstitieux aux ténèbres du passé. Dieu veuille que, de cette antipathie pour les lumières modernes et de cette foi aux erreurs anciennes, les Bassoutos ne subissent pas de trop douloureuses conséquences et qu'ils s'en repentent avant qu'il ne soit trop tard !

L'ÉTAT RELIGIEUX

En nous rappelant tous les événements qui ont marqué l'histoire de la Mission du Lessouto, les guerres qui ont manqué l'anéantir, les succès qu'elle a remportés, et en voyant l'Église du Lessouto telle qu'elle se présente aujourd'hui à nos regards, nous sommes remplis de reconnaissance envers Dieu, qui l'a bénie, et envers ses ouvriers, qui y ont consacré leurs cœurs, leur temps et leur vie. Et puisque c'est à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de sa fondation, donc de son jubilé, que ces lignes sont écrites, nous nous faisons un devoir et un honneur de louer ici le Dieu qui a amené les mission-

naires au Lessouto, qui a fait prospérer leurs entreprises et qui s'est acquis, par son Fils et par son Esprit, une Église grande et forte, solidement bâtie sur le fondement des Apôtres, et destinée à un avenir encore plus glorieux.

Cela dit, et dit du fond du cœur, avec une entière conviction, nous



Une assemblée religieuse à Likhoèlè.

nous sentons libres d'exprimer en toute franchise ce que nous croyons être la vérité et de regretter qu'en Europe on ait exagéré les succès de la Mission du Lessouto, en lui attribuant des résultats que jamais œuvre de ce genre n'a obtenus pendant un si court espace de temps.

Si l'on s'était borné à constater les progrès indiqués par les

statistiques et les rapports envoyés annuellement par les missionnaires du Lessouto, on aurait certes trouvé de quoi féliciter la Société de Paris d'avoir obtenu un grand nombre de conversions et d'avoir fondé des institutions ecclésiastiques et scolaires d'une valeur si réelle.

Mais quand on a dit que le Lessouto était évangélisé et qu'il pouvait désormais voler de ses propres ailes, on s'est fait de la profondeur de la piété des Bassoutos, du nombre des chrétiens et des païens, des pertes du paganisme et des gains du christianisme, des idées d'une inexactitude que nous ne saurions trop déplorer et que, nous le craignons, il n'est plus possible de rectifier. Alors qu'une œuvre est autant que jamais aux prises avec l'adversaire qu'elle a entrepris de terrasser, que cet adversaire reprend sans cesse de nouvelles forces et reste debout, menaçant et résistant, pourquoi le représenter comme battu ou abattu, et pourquoi oublier qu'un peuple « conçu et né » dans le paganisme et saturé de son esprit, ne peut, ni en cinquante ni en cent ans, atteindre ce degré de maturité spirituelle, morale et intellectuelle qui autoriserait ses éducateurs à le déclarer majeur et à affirmer qu'il possède les moyens de pourvoir à sa propre existence ?

Essayons de présenter un tableau plus fidèle de la situation religieuse actuelle du Lessouto, tout en nous souvenant de l'excessive difficulté de la tâche que nous osons entreprendre.

Et d'abord, disons que le travail de l'évangélisation des Bassoutos a été poussé et s'effectue encore avec une régularité et un ensemble très dignes de louanges. Nous avons jeté sur le pays un réseau d'annexes, aux mailles encore trop larges, mais grâce auquel cependant il est permis de dire que la grande majorité des hameaux ont, à leur portée, un prédicateur de l'Évangile et un lieu de culte.

Pour bien faire, il faudrait en fonder d'autres dans les montagnes où bon nombre de chrétiens et des milliers de païens sont encore

privés de toute espèce de secours religieux. Il faudrait aussi, dans la plaine même, établir çà et là de nouveaux postes, pour la simple, mais très compréhensible raison, que le païen ne se soucie pas de faire une ou deux heures de marche pour aller écouter des prédications qui n'ont aucun attrait pour lui.

Mais, en dépit de l'insuffisance de nos annexes, il faut reconnaître que nous possédons, dans celles qui existent, des moyens d'action d'une grande valeur, surtout quand missionnaires et évangélistes savent bien organiser la visite des villages de leurs circonscriptions, en y envoyant régulièrement et méthodiquement les membres de leurs communautés. Les chrétiens qui vivent dans les villages païens, parfois tout à fait isolés, peuvent faire, par leur parole et leur conduite, une excellente propagande. C'est eux, en définitive, qui sont le levain qui peu à peu doit pénétrer et soulever la masse inerte et lourde de la population païenne. Les gens qui ont, pendant leur enfance, suivi nos écoles, sont aussi, à leur manière, sans en avoir conscience, et dans leur petite mesure, des agents de civilisation ou d'évangélisation, puisqu'il leur reste toujours quelque chose des leçons reçues autrefois de leurs instituteurs et missionnaires. Par un procédé d'infiltration lente et imperceptible, certaines vérités chrétiennes s'insinuent dans les cerveaux des païens et s'y installent tant bien que mal, en attendant des temps meilleurs. Et tout cela est normal, encourageant, plein de promesses.

Mais, après avoir noté les moyens employés pour amener les païens à la foi, il faut consulter les statistiques pour constater les résultats visibles, qui ne sont certes pas les seuls dignes d'être pris en considération, mais qui seuls peuvent être chiffrés et enregistrés.

Voyons donc les statistiques de l'année 1907. Nous y trouvons que, pour le compte de la Mission de Paris, les membres de l'Église et les catéchumènes se montent ensemble au chiffre de 24.448 personnes faisant profession individuelle de christianisme, sans compter

les enfants qui ont été baptisés. Sans être en mesure de citer exactement le chiffre des chrétiens des Églises anglicane, catholique et éthiopienne, faisons-leur la part large et disons qu'ils sont en tout 6.000. Nous arrivons ainsi à dire que 30.000 Bassoutos environ font profession de christianisme et sont membres de l'Église chrétienne. N'oublions pas que beaucoup d'autres sont morts dans la foi et sont allés grossir les rangs de l'Église invisible ; réclamons-les aussi comme résultats des travaux des missions chrétiennes. Ajoutons-y encore les



Inauguration d'une chapelle à l'annexe de Masianokéng.

très nombreux qui ont émigré dans les pays voisins du Lessouto, où ils ont formé le noyau ou accru l'importance d'églises de diverses dénominations. Il n'en reste pas moins vrai que, en face des 30.000 ou 40.000 chrétiens que nous venons de citer, il reste environ 320.000 païens ; que sur les 30.000 ou 40.000 chrétiens indiqués, il en est une forte proportion qui ne sont pas des conquêtes faites sur le paganisme, mais des enfants de chrétiens, c'est-à-dire le produit naturel et normal de l'Église, le recrutement de l'Église dans l'Église et non pas dans le paganisme. N'ayons pas peur de placer en face l'un de l'autre

le chiffre des païens et celui des chrétiens, ce dernier sans cesse augmenté par une abondante natalité. Nous verrons ainsi que si, par la grâce de Dieu, les Missions ont fait de belles conquêtes et remporté de grands succès, le paganisme n'en continue pas moins à jouir d'une immense supériorité numérique et d'une suprématie que l'on serait coupable et insensé de nier.

A côté de ces faits et de ces chiffres, il convient pourtant de placer certains résultats insaisissables et impondérables, mais d'une grande valeur et que l'Évangile peut en toute justice revendiquer et placer à son actif, surtout à titre de placement à longue échéance.

Les fêtes de l'Église amènent autour des missionnaires de grandes quantités de païens poussés, les uns par la curiosité, les autres par les secrets et inconscients besoins de leurs âmes. Quand les chrétiens vont « apporter la prière », c'est-à-dire évangéliser, dans un village païen, ils y sont d'habitude accueillis avec politesse, et les gens consentent sans peine à se réunir pour écouter le chant des cantiques et la prédication de la Parole de Dieu.

Il règne dans la masse païenne une connaissance rudimentaire de quelques-unes des principales vérités chrétiennes. On parle plus de Dieu (au singulier, le Dieu de la Bible) que des dieux-ancêtres, bien que de Dieu on ne considère, si nous pouvons nous exprimer ainsi, que les devoirs envers les hommes et qu'on ignore ses droits, sa loi, sa sainteté et les devoirs que l'homme a envers lui.

Dans son langage, le Mossouto païen n'hésite pas à multiplier les déclarations pieuses auxquelles presque rien ne correspond dans son cœur. Il croit faire plaisir au missionnaire, ou il se dérobe à ses appels, tantôt en abondant dans son sens et en prétendant être un croyant et un enfant de Dieu, tantôt en affirmant qu'il n'attend qu'un appel du Seigneur pour se convertir. Cet étalage de connaissances religieuses n'est pas pour tromper ceux qui connaissent la facilité avec laquelle un Mossouto sait dire le contraire de la vérité. Ce

qu'avec raison nous demandons, c'est un acte positif et corroboré par des faits ; nous réclamons d'un païen la conversion, c'est-à-dire la repentance, le renoncement aux pratiques du paganisme ou du péché, la foi en Jésus-Christ, l'obéissance à la loi de Dieu, le baptême et l'incorporation dans l'Église. Mais le fait même qu'un païen croit devoir montrer qu'il connaît l'Évangile et prétendre y adhérer, prouve qu'il en admet la vérité et les droits ; il lui rend verbalement hommage tout en lui refusant sa soumission. Il n'est pas imprudent de voir, dans ces déclarations fallacieuses, la possibilité au moins d'une adhésion plus sincère et d'une conversion réelle et définitive.

Il arrive assez souvent qu'en face de la mort, ou dans des temps de grande détresse, un païen soit trop heureux de rechercher et de saisir la main miséricordieuse du Sauveur si longtemps méconnu et tant de fois repoussé. Nous savons qu'il se trouve, en grand nombre peut-être, des crypto-chrétiens, comme, par exemple, les femmes auxquelles leurs maris interdisent l'accès de l'Église, et qui doivent se contenter d'une religion cachée et inavouée. Nous savons aussi que, dans certaines familles de païens, à l'heure du coucher, on adresse parfois à Dieu les quelques mots de prière que peut exprimer une bouche encore maladroite, mais sincère. Et le respect extérieur, qu'il soit traditionnel ou raisonné, que certains païens vouent aux choses de la religion et de l'Église, n'est certes pas à perdre de vue ou à dédaigner.

Il n'en reste pas moins vrai que la nation des Bassoutos, en tant que nation et dans son immense majorité, est encore rebelle au christianisme ; que les conversions de païens authentiques ne sont pas fréquentes, que les païens vont peu au temple et que l'Église et les chrétiens sont l'objet de critiques acerbes et parfois accusés d'avoir trahi leur peuple pour devenir des blancs. Et nous avons remarqué que, pendant ces dernières années, notre travail missionnaire avait eu moins de succès qu'auparavant, les païens semblant être sous

l'influence d'un esprit d'endurcissement facile à constater, mais, croyons-nous, passager.

Tout cela est normal, ajouterons-nous, et c'est le contraire qui serait étonnant. Les causes de l'opposition des païens ne sont pas à chercher loin, et il y en a une qui, à elle seule, suffirait à tout expliquer, celle qui a été indiquée dès les débuts du christianisme par le missionnaire qui aimait s'appeler « l'Apôtre des Gentils » : c'est qu'il y a une absolue incompatibilité entre l'esprit païen et l'esprit chrétien, entre la chair et l'esprit, entre la vérité et l'erreur, entre Christ et Bélial. Il est impossible que l'homme terrestre s'affectionne aux choses célestes. Et c'est tout simplement parce que le Mossouto est païen, et que le paganisme est le contraire du christianisme, qu'il ne peut aimer et accepter l'Évangile du pardon et de la sanctification.

A cette cause première on en pourrait ajouter plusieurs autres, qui n'en sont guère que les diverses faces. Les païens ne comprennent pas ce que Dieu demande d'eux ; et, de ce fait, de graves malentendus existent entre eux et ceux qui veulent leur vrai bien. Puis, la présence au milieu d'eux de missionnaires appartenant à diverses branches de l'Église chrétienne, et entre lesquelles règne malheureusement une certaine rivalité, contribue encore, soit à les dérouter, soit à leur fournir de nouveaux prétextes pour s'enfermer dans une dédaigneuse abstention. Conservateur, routinier, fataliste, indifférent même à ses avantages matériels, dénué d'amour-propre, de prévoyance et de toute espèce de mysticisme, le Mossouto peut regarder avec une froide indifférence le christianisme et ses institutions. Il est l'homme qui, comme disait saint Paul, « méprise les richesses de la bonté, de la patience et de la longanimité de Dieu, ne reconnaissant pas que la bonté de Dieu l'invite à la repentance ». Il se rassure en disant qu'il vit comme ses ancêtres et mourra comme eux : pourquoi se fatiguer à étudier une religion venant d'outre-mer ? Pourquoi s'exposer à des

luttes morales, des efforts et des renoncements, et sortir de la quiétude où l'on aime tant à se prélasser ?

Mais si des raisons peu honorables, telles que l'attachement aux jouissances charnelles, sont à la base de la résistance de la plupart des païens bassoutos, il faut, pour être juste, en citer une autre, plus digne de respect et plus excusable. Le Mossouto est fortement attaché à ses coutumes nationales, par habitude d'abord, puis par principe.

A l'occasion de la guerre des Anglais et des Boers, un vent de nationalisme a soufflé sur tout le Sud de l'Afrique, donnant une nouvelle impulsion à l'esprit nationaliste qui déjà parlait très haut chez les noirs comme chez les blancs. Au cours et à la suite des rivalités de races, dont cette guerre ne fut qu'un violent épisode, les noirs ont, eux aussi, pris davantage conscience de leur existence en tant que race et éprouvé le besoin de rester eux-mêmes. Les progressistes ont cru, avec raison, que le meilleur moyen pour eux de rester Bassoutos, c'était de s'instruire, de se civiliser et de chercher à conquérir une place dans les conseils des peuples sud-africains de couleur blanche ; mais ils ne forment qu'une infime minorité ; la majorité des Bassoutos croient que, pour sauvegarder leur nationalité et leur existence en tant que peuple, ils doivent rester rigoureusement rivés aux us et coutumes de leurs ancêtres et s'abstenir de tout ce qui les ferait ressembler aux blancs.

Or, ce qu'on appelle, en gros, le paganisme est précisément le lien qui les rattache à leur passé et les rassure au sujet de leur avenir. Le christianisme réprouve clairement, et avec raison, certaines coutumes des Bassoutos, qui sont de nature à empêcher, non seulement leur contact avec Dieu, mais encore leur progrès en civilisation et leur accession à des droits politiques nécessaires pour leur existence nationale. L'Église du Lessouto, soucieuse de la prospérité terrestre de la race noire, comme de ses intérêts spirituels et éternels, a voulu qu'il y ait cassure franche entre le paganisme, ses traditions et ses

œuvres, et le christianisme avec son esprit, ses aspirations et ses lois. Elle a ainsi suscité un conflit évident entre la société chrétienne et la société païenne, et refusé de recourir à un système d'accommodation qui, sans doute, était séduisant et eût rendu son activité beaucoup plus facile, mais qui n'eût pas été à l'avantage des Bassoutos, ni à la gloire de Dieu. Et ce faisant, elle a soulevé contre elle l'opposition nationaliste dont elle subit continuellement le contre-coup et qui n'est pas près de désarmer. Mais, tout en déplorant l'aveuglement des gens qui cherchent leur salut dans des institutions caduques et d'illusoires traditions, elle respecte les rares hommes que seul un souci patriotique retient éloignés de l'Évangile, et elle travaille avec espérance à les réconcilier avec les choses nouvelles, bonnes et vraies que Dieu leur a envoyées pour leur salut temporel et éternel.

Actuellement donc, le Lessouto présente, en gros, le spectacle suivant : un grand terrain mis en exploitation ; labourage, semailles et moisson se faisant parallèlement. Beaucoup de bon grain déjà recueilli, beaucoup de bon grain dans la terre, mais encore plus de mauvaise herbe hors de terre. Et, si les hommes, ignorants, hostiles et corrompus, n'inspirent ni de grandes espérances ni une grande confiance, les ouvriers du Seigneur ont foi en la puissance de la Vérité et du Bien, qui sont des principes de vie dont Dieu se sert pour régénérer les individus et renouveler les peuples et les Églises.

L'ÉGLISE DU LESSOUTO

L'histoire de la Mission du Lessouto que l'on a lue plus haut a montré les petits commencements d'une œuvre d'évangélisation aboutissant peu à peu, et à travers beaucoup de vicissitudes, à la formation d'une Église originale appelée l'Église du Lessouto, et pourvue de tous les organes nécessaires à son existence et à sa croissance. En

la dotant de cette organisation, adaptée à ses besoins et aux circonstances du pays, les missionnaires croient avoir fait une œuvre bonne et sage. Car que deviendrait une Église considérable par le nombre de ses adhérents et par la tâche qui lui est assignée dans la propagation du royaume des cieux, si elle était livrée à l'anarchie ou, ce



M. et Mme Christol et le consistoire d'Hermon.

qui reviendrait au même, aux caprices de l'imagination individuelle décorés du nom, plus beau que vrai, d'inspirations ?

Pour consolider l'acquis, pour régulariser la marche en avant, pour poursuivre avec succès la lutte contre le paganisme, il était de toute nécessité que notre Église fût fortement encadrée, et cela avec des éléments tirés de son propre sein plus encore qu'avec des directeurs de race blanche. De là les corps ecclésiastiques suivants, dont

nous ne voulons que rappeler ici les noms et la hiérarchie, en commençant par le plus petit :

1° Le Conseil presbytéral de chaque station et annexe, comprenant le pasteur ou l'évangéliste et les anciens ;

2° Le Consistoire, qui réunit périodiquement le pasteur ou le missionnaire, les évangélistes, les anciens et les instituteurs de chaque paroisse ; nous croyons que le Consistoire est l'organe le plus actif et le plus utile que possède notre mission ;

3° Le *Séboka* (c'est-à-dire assemblée), conférence des missionnaires blancs et des pasteurs indigènes ; c'est le pouvoir dirigeant, dont relève tout ce qui concerne la vie propre de l'Église du Lessouto ;

4° La Conférence, où ne siègent que les missionnaires blancs et qui, tout en exerçant une direction générale de l'œuvre, s'occupe de tout ce qui implique les missionnaires et leurs rapports avec le Comité de Paris ;

5° Enfin, le Synode, qui est encore en formation, tout en jouant déjà un rôle utile et bienfaisant, et qui nous semble appelé à exercer plus tard, quand les chrétiens bassoutos auront atteint un développement assez considérable pour les rendre aptes au régime parlementaire, les fonctions prépondérantes que son nom et nos traditions protestantes font présager.

Mais qu'on ne se représente pas ces diverses assemblées comme ressemblant beaucoup à celles qui portent le même nom en Europe. Nous sommes des gens simples, encore jeunes, encore petits, et les choses se passent au Lessouto sans prétentions, modestement, comme en famille. Nos corps ecclésiastiques ont leur valeur, ils répondent à l'état et aux besoins actuels de l'Église du Lessouto, et, à ce titre, ils méritent tout respect et toute confiance. Mais nous ne voudrions pour rien au monde donner à nos lecteurs des impressions inexactes, en leur faisant supposer que les affaires de notre Mission sont plus belles que ne le montre la réalité.

Nous avons à peine besoin de dire que la doctrine prêchée dans nos églises est celle qu'expriment le Symbole des Apôtres et les confessions de foi dites évangéliques, la pure doctrine biblique, l'amour et les jugements de Dieu, la vie, la mort, la résurrection et le sacerdoce actuel de Jésus-Christ, et l'œuvre du Saint-Esprit. Et nous pouvons affirmer, dans la communion de l'Église chrétienne, que le Mossouto reçoit, par notre ministère, tout ce qu'il faut savoir, faire, être et posséder pour être sauvé, c'est-à-dire pour mener sur la terre une vie bonne et pour hériter de la vie éternelle.

Mais ces questions d'organisation et de doctrine ne suffisent pas pour caractériser une Église, c'est-à-dire une société chrétienne se groupant autour de son Chef invisible et vivant par lui et pour lui. Ce qu'il importerait de dire maintenant, c'est jusqu'à quel point les chrétiens bassoutos arrivent à mettre en pratique les leçons divines, et à quel degré de vie spirituelle et morale s'est élevée l'Église du Lessouto.

Nous avons déjà dit que, à notre avis, on avait exagéré en France les succès, les conquêtes et la puissance de cette Église : c'était notre devoir d'honnête homme de le dire. Quand nous nous rappelons certaines paroles, entendues en Europe ou lues dans les journaux, nous sommes saisi d'étonnement et d'inquiétude, voyant qu'on attribue à notre Église un développement spirituel qu'elle est encore loin d'avoir atteint.

En réalité, et pour donner de l'Église du Lessouto une appréciation exacte, il faut en revenir à une expression très vieille, très belle aussi et répondant à la stricte vérité. Il faut dire que l'Église du Lessouto est une Église militante, ou une des branches de l'Église militante. Rien de plus, rien de moins. C'est la seule louange que nous réclamons pour elle.

Une Église militante, qu'est-ce à dire ? C'est dire qu'elle est engagée avec le paganisme dans une guerre offensive et défensive

d'une grande intensité. Elle doit et elle veut vaincre le paganisme, même le détruire, pour amener à la vie chrétienne ces 320.000 païens au milieu desquels elle est éparpillée. Et, pour obtenir ce colossal résultat, elle installe au beau milieu des païens ses soldats, — les évangélistes, — et elle va elle-même, par ses membres, prêcher l'Évangile dans les villages où on ne veut pas de lui. Elle prend l'offensive, elle attaque. Et, en même temps, elle livre une guerre défensive. Les



Chapelle d'Hermon : extérieur.

païens la calomnient, essaient de corrompre ses adhérents et de reprendre ceux qu'ils ont perdus ; certains chrétiens, peu sincères, peu éclairés, se sentent encore ou de nouveau attirés par des pratiques entachées de superstition, incompatibles avec la loi divine, et voudraient combiner les exigences de la vie chrétienne avec celles de la vie sans Dieu. Et l'Église n'a jamais trop de vigilance pour découvrir les perfides infiltrations du paganisme et les fourberies de ses membres infidèles.

Il va sans dire que, parfois, c'est l'esprit païen qui l'emporte, non

dans l'Église, mais chez certains soi-disant chrétiens, sur l'esprit chrétien et que, dans ces cas-là, ou bien les coupables finissent par retourner d'eux-mêmes au paganisme, ou bien l'Église leur applique les sanctions de la discipline ecclésiastique, les admoneste, les prive, pour un temps, de la jouissance des Sacrements, ou, parfois même, les expulse pour de bon de son sein comme indignes, scandaleux et dangereux.

A côté de la guerre avec le paganisme, il y a encore, pour l'Église



Chapelle d'Hermon : intérieur.

militante du Lessouto, la lutte contre le péché proprement dit, ayant pour but d'ôter le mal du milieu d'elle et de purifier et augmenter sans cesse la vie chrétienne, la piété et la moralité de ses membres. Il faudrait avoir perdu toute idée des réalités et tout bon sens, pour supposer que les chrétiens bassoutos sont délivrés des séductions du péché, alors que, comme toutes les autres créatures humaines, ils sont « enclins au mal, et incapables par eux-mêmes de faire aucun bien »,

alors que leur chair, les mœurs de leur peuple et les idées courantes, attribuent à certains actes mauvais une très petite gravité. L'inconduite fait sans cesse des victimes dans les rangs de nos chrétiens, les querelles y sont fréquentes et longues, et le Mossouto ment avec une désolante facilité. Et, contre le mal, sous quelque forme qu'il se présente, l'Église du Lessouto s'efforce de réagir, suivant en cela les préceptes de son Chef, les impulsions de sa conscience (qui est aussi son instinct de conservation) et l'exemple des Apôtres.

Elle lutte enfin pour l'accroissement de la vie spirituelle de ses adeptes. La routine, le formalisme, la paresse, le manque de renoncement et de générosité, voilà des choses qui se produisent facilement dans son sein, et dont est affectée la partie la moins vivante des chrétiens. A la longue, et si les directeurs de l'Église, soutenus par le noyau vraiment « saint » des troupeaux, ne s'appliquaient à les conjurer, ces maux finiraient par étouffer l'Église et n'en laisser que de trompeuses apparences. Mais ici encore l'Église se redresse pour repousser ses astucieux ennemis, pour lutter toujours et toujours contre le péché, et pour atteindre à la plénitude de la vie, de la foi et du bonheur.

L'Église du Lessouto est ainsi une Église militante ; elle a une discipline ecclésiastique assez rigoureuse et elle s'en sert. Elle sévit contre le mal qu'elle découvre et n'hésite pas à punir n'importe lequel de ses membres dont la conduite est pour elle un déshonneur et un danger. En tant qu'Église, elle aspire à être pure et sainte et elle s'y efforce. Mais elle n'y arrive que dans la mesure des capacités humaines. Nous sommes loin d'affirmer qu'elle ne recèle pas dans son sein, à son insu, des personnes indignes, dont la place serait partout ailleurs que devant la Table du Seigneur. Elle n'est pas pure de tout mal, ni, comme dit saint Paul de l'Église idéale, « sans tache ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irréprochable ». Et, si ses ministres recueillent, dans leur service, des joies de toute nature, les unes

grandes, les autres petites, mais non moins précieuses, ils connaissent aussi les tristesses des insuccès, la honte des scandales, la fièvre et le souci des Églises, dont, comme saint Paul, parlent tous les pasteurs qui prennent à cœur le salut des hommes et les intérêts de Dieu.

Le chrétien de cette Église, le bon, le vrai, est, croyons-nous pouvoir dire en gros, un militant au même titre et de la même manière qu'elle. Sa foi est simple, et il ne connaît pas les tourments du doute, créés, chez ses frères plus instruits, par un développement exagéré du raisonnement et par le désarroi où les plongent les querelles des théologiens, les analyses des philosophes et les attaques de certains savants. Le miracle est accepté par lui sans difficulté et répond même à un besoin de son âme qu'attirent les mystères et que la superstition a accoutumée au merveilleux et même à l'absurde. Il se montre docile aux instructions de ses pasteurs, à condition que ceux-ci sachent le traiter avec le respect et le tact nécessaires. On pourrait, en le poussant beaucoup, obtenir de lui des manifestations de piété dépassant la réalité, et on l'exposerait ainsi, vu la servilité qui gît encore au fond de son caractère, à une hypocrisie dont seraient surtout responsables ceux qui l'y auraient poussé. Sa piété est simple, elle aussi, et marquée par une grande confiance en Dieu et une aussi grande résignation dans le malheur, qu'expliquent son douloureux passé, ses inutiles luttes contre la mauvaise fortune et la Nature, et le fatalisme qui en est résulté. Pour devenir ou rester chrétien, il a dû faire des sacrifices moraux et matériels, s'exposant au mauvais vouloir de ses chefs, aux sarcasmes de ses camarades, aux reproches de sa



Siméoné Fékou, un chrétien nonagénaire de Morija.

propre famille, renonçant à la boisson, à certaines fêtes et coutumes de ses pères, à la possession de bestiaux qu'il avait le droit de recevoir à l'occasion de mariages conclus dans sa famille et sa parenté. Il contribue à l'entretien de l'Église en lui donnant chaque année une cotisation se montant en général à 6f25, et prélevée sur de très chétives ressources, car il est pauvre, très pauvre et chargé de famille. Il a à cœur la conversion des siens et celle de ses compatriotes ; il « n'a pas honte de l'Évangile de Christ », il va l'annoncer aux païens, il en fait une profession courageuse devant les blancs et les noirs, les petits et les grands de ce monde. C'est un homme de foi, de progrès et de justice. Il marche simplement, fidèlement, humblement et sans à-coups dans le chemin qui mène à Dieu.

Il nous serait facile, et nous regrettons de ne pas pouvoir le faire ici, de raconter certaines vies de Bassoutos chrétiens, dont les noms sont vénérés dans l'Église et qui ont donné, à tous ceux qui les ont connus, des exemples de la plus réelle religion et les preuves les plus convaincantes de la puissance de l'Évangile pour sauver et sanctifier les noirs et les blancs qui se livrent à son influence libératrice.

A côté de ceux-là, que nous avons appelés les bons, il y en a d'autres dont nous ne voudrions pas parler sans faire les réserves nécessaires.

Nous avons déjà dit combien le mensonge et l'inconduite se produisaient facilement et fréquemment parmi les chrétiens faibles de nos troupeaux. Mais nous ne pouvons nous dispenser de noter encore quelques autres inconséquences que nous remarquons avec tristesse, quoique sans grand étonnement, chez certains de nos paroissiens. L'intempérance, que les missionnaires croyaient avoir bannie pour toujours en interdisant aux chrétiens l'usage de la bière forte appelée *joala*, s'est subrepticement réintroduite dans la société chrétienne sous la forme de bière douce, appelée *léting*, que permettent nos règlements, mais que savent corser et alcooliser celles qui la font, au point

de la rendre aussi intoxicante que celle que l'Église a condamnée. Il y a, dans la fabrication et la consommation de ce *léting* fort, un véritable acte d'hypocrisie, contre lequel l'Église proteste et lutte avec raison.

Et ce trait nous amène à signaler un autre défaut très difficile à extirper : le légalisme. Pour séparer l'Église du monde, il a fallu permettre aux Bassoutos convertis certains actes et leur en interdire d'autres, donc dire : Ceci est bien, cela est mal. Quelque légitime que fût, en principe et dans ses grandes lignes, cette espèce de code de morale, le système lui-même ne pouvait guère échapper, quand on entrait dans les détails, à un certain esprit rabbinique et aux écueils de la casuistique. Les Bassoutos, grands amateurs de règlements, sans doute à défaut de conscience, en demandaient pour tout. Et, de leur côté, les missionnaires, surtout ceux de la seconde génération, se laissèrent aller à un esprit de réglementation qui plaisait à leurs goûts autoritaires et à la rigidité de leurs conceptions morales ; ils comptèrent sur des lois pour obtenir ce qu'auraient dû produire la liberté chrétienne et la croissance morale de leurs ouailles. Des vues plus larges et plus justes ont pourtant dirigé les missionnaires de la troisième période ; beaucoup de petits règlements sont tombés en désuétude, ou ont été officiellement abolis, et c'est, de plus en plus, de la conscience des Bassoutos que nous attendons le discernement entre le mal et le bien, qu'elle seule peut faire avec intelligence.

Disons enfin que, si nous avons des chrétiens généreux, actifs, pleins d'initiative et de zèle, nous en avons autant qui doivent être stimulés et grondés et dont l'éducation n'est encore qu'à ses débuts. Leurs contributions financières, leur participation à l'évangélisation des païens, leur assiduité au culte public, nous n'obtenons cela qu'au prix d'avertissements trop souvent nécessaires. Et cette mollesse inhérente au caractère des Bassoutos, cette indolence dont ils font preuve dans tous les domaines, sont un indice évident que leur vie

religieuse n'a pas encore atteint la profondeur et l'intensité désirables. Beaucoup et de belles déclarations, peu d'actions, une petite vie terne et insignifiante, voilà ce que remarque l'observateur humain, et ce que nous croyons devoir signaler ici, tout en nous souvenant que Dieu seul « sonde les cœurs et les reins » et peut porter, sur ceux qui invoquent son nom, des jugements compétents et justes.

Ce mélange d'éléments bons, médiocres et mauvais, c'est, croyons-nous, ce que l'on trouve dans toutes les Églises, en Europe comme en Afrique. Nous laissons à nos lecteurs le soin de comparer celles dont ils font partie à celle dont nous venons de faire une insuffisante esquisse, et de découvrir, pour les unes et les autres, les circonstances atténuantes qui peuvent être légitimement invoquées. La grosse affaire, dans la période actuelle de l'histoire du christianisme, c'est qu'une Église vive, lutte, attaque et se défende ; c'est ce que fait celle du Lessouto et ce qui lui promet la victoire, quand le moment sera venu.

Pour atteindre ce but éloigné et élevé, il importe que, tout en se servant de plus en plus des excellents éléments indigènes qu'elle peut tirer de l'Église du Lessouto, la Société des Missions de Paris continue à la pourvoir d'un personnel directeur suffisant, recruté dans les Églises de langue française. La présence d'un tel personnel est indispensable à son existence et à sa prospérité.

LA LITTÉRATURE INDIGÈNE

Si on nous avait demandé, il y a quelques années, ce que nous pensions des capacités littéraires des Bassoutos, nous aurions probablement répondu en ces termes :

« Autant ils sont forts pour la parole, autant ils sont nuls pour écrire. Le beau parler est le fait des personnes oisives ou paresseuses qui, n'ayant rien de mieux à faire, passent leur temps à causer et

acquièrent ainsi une grande virtuosité en matière de conversation et de discussion. Tel est bien le cas des Bassoutos, qui ne se taisent guère que quand ils dorment. Mais placez-les devant une feuille de papier blanc, une plume et un encrier, et cela suffira pour paralyser leur cerveau. Leur pensée ne s'assujettit pas aux exigences de la rédaction ; elle se refroidit et s'arrête en essayant de passer de leur tête dans leurs doigts. Ils ont une imagination réceptive, preuve en est la facilité avec laquelle ils croient les histoires les plus invraisemblables, mais pas ou peu d'imagination créatrice. Ne leur demandez donc pas d'œuvres originales et de travaux littéraires personnels. Il se passera des années avant que nous possédions un livre issu de l'intelligence ou du cœur d'un Mossouto... »

Nous aurions parlé ainsi, mais nous aurions commis une grosse erreur, et méconnu des talents encore cachés, ignorés des Bassoutos eux-mêmes, et qui, comme un filon d'argent recouvert de terre et de pierres, devaient un jour être découverts et exploités avec succès. En effet, nous pouvons aujourd'hui parler, avec modestie, avec modération, d'une littérature indigène, représentée par quelques ouvrages originaux, et telle qu'aucune tribu sud-africaine n'en a, jusqu'à ce jour, produit de semblable.

Nous ne citerons que pour mémoire une adaptation, très belle d'ailleurs, du cantique « Tel que je suis, pécheur rebelle », signée Filémoné, le premier maître d'école de Morija, mais dont la composition doit être en grande partie attribuée à M. A. Mabille, son missionnaire. C'est, à notre connaissance, la première production littéraire que la nation des Bassoutos puisse revendiquer comme sienne.

Plus tard, deux instituteurs, Job Motéané et Azariélé Sèkèsè, composèrent, en prose, une fable intitulée : « Le Conseil tenu par les Oiseaux », qui eut, dès son apparition, un grand succès et qui, depuis lors, a souvent été jouée comme une petite comédie par les élèves

de différentes écoles, à la grande joie des spectateurs. Car, disons-le ici en passant, les Bassoutos ont, pour jouer des pièces de ce genre, ne fût-ce que de simples fables, des talents remarquables et une mimique très expressive.

Le *Lésélinyana* (ou Petite Lumière), journal fondé en 1867 par M. Mabille, fut de tout temps ouvert à la collaboration de ses abonnés, dont plusieurs trouvaient un grand plaisir à y insérer de courts récits de voyage, leurs expériences, leurs opinions sur les événements du jour, et aussi des attaques contre leur prochain. Bien faibles et bien vides étaient souvent ces correspondances. Mais parfois elles provoquaient des réponses piquantes et mordantes, et les colonnes du journal étaient déparées par d'interminables et méchantes discussions. Car les Bassoutos, grands amateurs de chicane, ne savent pas facilement, surtout par écrit, observer les règles de la courtoisie, de la modération et de la justice. Aussi M. Mabille dut-il mettre un frein à ce débordement de correspondances indigènes, encore que quelques-uns de ses collaborateurs bénévoles offrissent de payer ce qu'on voudrait pour l'insertion de leurs élucubrations.

Dans ce même *Lésélinyana* paraissaient aussi des fragments de l'histoire des Bassoutos, laborieusement recueillis, par A. Sèkèsè, de la bouche des vieillards, seuls témoins et dépositaires d'un passé qui rapidement tombe dans les ténèbres de l'oubli. Ces notes historiques, sans cohésion, sans suite chronologique, ont ainsi été publiées pendant un grand nombre d'années et continuent à paraître encore à l'heure actuelle. Mais il est permis de douter que jamais on en tire quelque chose qui puisse être appelé l'Histoire ancienne des Bassoutos. De ces débris de toute provenance, authenticité et importance, le plus perspicace écrivain ne pourrait extraire les éléments d'une narration suivie et cohérente, pas plus qu'on ne pourrait, des débris de plusieurs jeux de patience, reconstituer une image première et exacte. Les épisodes racontés par A. Sèkèsè sont de bien petite valeur et se

rapportent à des événements récents et locaux, alors que nous croyons, mais sans pouvoir le prouver, que la vraie histoire des Bassoutos, la grande, la belle, est celle dont les péripéties se déroulèrent au cours des siècles passés, et qui ne sera jamais retrouvée.

Ce même A. Sèkèsè, vrai phénomène parmi ses compatriotes, réunit aussi, avec la collaboration de plusieurs missionnaires, les proverbes des Bassoutos, et recueillit un certain nombre de leurs coutumes. Travail de compilation mal fait et incomplet, mais d'une très grande valeur pour quiconque s'intéresse à ce peuple et à sa vie morale. Une première édition de cet ouvrage, dont l'impression fut commencée en 1903, mit beaucoup de temps à s'épuiser ; car, il faut le dire, quelque étrange que cela paraisse, les Bassoutos sont loin d'accorder à des travaux de ce genre l'attention et les encouragements qu'ils mériteraient. Leur indifférence, leur ignorance, ou leur prétendue préférence pour les produits des races civilisées vont jusqu'à leur faire méconnaître ou dédaigner les choses dont ils devraient être fiers, et qu'ils devraient favoriser de toutes les forces de leur patriotisme. Pourtant, une nouvelle édition des *Coutumes et Proverbes des Bassoutos* a été publiée en 1908, et nous croyons savoir qu'elle a été accueillie avec plus de faveur et d'empressement que sa sœur aînée.

Avec l'institution du pastorat indigène, la littérature des Bassoutos a fait de louables progrès, qui prouvent, entre autres, que la préparation que nos pasteurs ont reçue à l'École de théologie a développé leur individualité, stimulé leur initiative, et augmenté leurs capacités intellectuelles. C'est dans le *Lésélinyana*, journal officiel de l'Église du Lessouto, que nous avons vu s'épanouir les premiers bourgeons d'une floraison encore très modeste, mais dans laquelle il est permis de voir les prémices de choses plus grandes et meilleures. Le pasteur Everitt Ségoètè (ou Léchésa) y publie des méditations dont la profondeur de vues, la haute piété et la forme originale correspondent exactement avec le caractère foncièrement chrétien et pastoral de leur auteur.

Un autre pasteur, Edward Motsamai, y publiait à son tour, sous le titre de *Les Cinq Cailloux du ruisseau*, cinq méditations, destinées à mettre la jeunesse chrétienne en garde contre les séductions du péché et du paganisme; cinq chapitres intéressants et bienfaisants qui, publiés en 1907 sous forme de traité, présentent tous les caractères de ce genre de productions littéraires.

Le pasteur Béthuel Sékokotoané, de son côté, toujours dans le *Lésélinyana*, a commencé, il y a deux ans, la publication d'une série d'articles intitulés : « Explication des temps », titre très vague, mais dont on pourrait ainsi expliquer le sujet : « Les hommes doivent observer les temps et les circonstances où ils vivent et y conformer leur conduite. » C'est, en somme, un petit ouvrage à la fois de morale et de religion, voire même, oserons-nous dire en nous excusant d'employer un mot si pompeux pour le Lessouto, de philosophie. L'auteur signale les vices nouveaux et leurs dangers, et il préconise la recherche de la vraie sagesse et la culture de l'intelligence à l'aide de la Parole de Dieu, seul remède contre l'influence corrosive des maux anciens et présents dont la nation est envahie. Remarquons ce fait si peu conforme aux habitudes des Bassoutos : B. Sékokotoané a une idée ; il la pioche, il l'exploite, il persévère, et, après en avoir tiré quatorze articles, continue à méditer sur les choses du passé et d'aujourd'hui, pour préparer, dit-il, un bon avenir à son peuple. Un travail de cette nature et de si longue haleine mérite d'être remarqué à titre de signe des temps et de promesse.

Le pasteur Carlisle Motébang, lui, a jeté son dévolu sur un sujet très différent et a publié une série de leçons sur l'hygiène, chose que les Bassoutos connaissent si peu et sur laquelle ils ont grandement besoin d'être renseignés. Enfin un jeune instituteur, Zakéa Mangoaéla, a composé, pour les écoles primaires, trois livres de lectures graduées en sessouto, que l'imprimerie de Morija a fort bien édités, pour le plus grand profit des enfants bassoutos et de leurs maîtres.

Avant de passer à des sujets qui nous tiennent plus à cœur, notons les honnêtes efforts d'un chrétien nommé J. Sojané, qui s'est mis dans la tête de doter nos Églises d'un recueil de cantiques de sa composition, alors que les quatre cent cinquante-sept hymnes dont se compose celui dont nous nous servons actuellement suffisent amplement par leur nombre, sinon par leur qualité, à tous les besoins du culte public ou privé. Il en a fait imprimer trente-quatre à titre de prospectus et sans musique, mais, nous disait-il en nous donnant un exemplaire, « j'en ai encore cent cinquante en manuscrit et je continue à en faire. Je les prends dans les livres des autres missions, et les traduis en sessouto, ou bien je les invente... On m'a dit que, pour les imprimer, cela me coûterait 2.000 francs. Où trouverai-je 2.000 francs ? Je veux partir avec les huit jeunes gens avec lesquels je les chante ; nous irons dans le Lessouto, l'Orange et le Transvaal, jusqu'aux Mines d'Or, chantant dans les villes et dans les fermes, jusqu'à ce que nous ayons ramassé les 2.000 francs dont j'ai besoin... » Pauvre Sojané ! Ses cantiques ne signifient rien et sont composés de vers inégaux, irréguliers, invertébrés, dont se glorifierait un poète décadent ou déliquescent de Montmartre, mais qui ne vaudraient rien pour les usages du culte. Pauvre et naïf auteur, auquel ses inspirations semblent devoir préparer de si cruelles déceptions !

Un homme qui n'a pas eu de déception, et qui, peut-être pour son malheur, est arrivé à produire, pour ses débuts, une sorte de petit chef-d'œuvre, c'est Thomas Mofolo. Fils de païen, instruit d'abord dans nos écoles primaires, puis à l'École biblique et à l'École normale, à Morija, ainsi qu'à l'École industrielle de Léloaléng, ayant beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup lu, il arriva au Dépôt de livres de Morija où il fut employé comme secrétaire et factotum, sans toutefois faire beaucoup parler de lui. Puis, un beau jour, il se mit à composer un ouvrage d'imagination, absolument original, et qui parut d'abord

en feuilleton dans le *Lésélinyana*, puis en un volume de 170 pages, en 1907, sous ce titre : *Le Voyageur de l'Orient*, c'est-à-dire l'homme qui va vers le Levant, qui cherche la vérité, qui cherche Dieu.

C'est l'histoire d'un Mossouto des temps antérieurs aux Missions, qui, dégoûté par les turpitudes du paganisme et intrigué par les mystères de la Nature, quitte son village et se dirige vers l'Est, afin d'y trouver la réponse aux questions qui tourmentent son âme. A travers les plus grandes privations et des dangers sans nombre, il arrive à la mer, est recueilli par des trafiquants blancs, conduit par eux dans leur pays, apprend à connaître la Révélation et meurt de bonheur le jour où, pour la première fois, il lui est permis de s'approcher de la Table du Seigneur. Mais avec quel charme, quel pittoresque et quelle vie cette histoire est racontée ! Le style en est pur, le langage excellent ; la narration suit son cours sans ces multiples répétitions auxquelles les écrivains et les orateurs bassoutos échappent si rarement. On y trouve même de la poésie, celle de la nature, des levers du soleil, des bestiaux et des pâturages : bonne leçon pour nous qui affirmons (et ne l'avons-nous pas fait dans cet ouvrage même ?) que l'âme des Bassoutos est dénuée et incapable de tout sentiment poétique. Un chef-d'œuvre, avons-nous dit en parlant du livre de Mofolo. Nous ne retirons pas le mot, qui est juste, malgré des défauts de détail et certaines invraisemblances qui ne le déparent pas et que l'on eût été étonné de n'y pas rencontrer.

Il était à prévoir que le succès du *Voyageur de l'Orient* mît Th. Mofolo en appétit et l'incitât à écrire trop précipitamment d'autres livres n'atteignant pas à la hauteur du premier. Il se hâta d'en produire un autre intitulé *L'Ange déchu*. Celui-ci a pour but, paraît-il, de réfuter nous ne savons quelle théorie fantaisiste de Mme Marie Corelli (car, chose plus étonnante que toutes les autres ! Mofolo lit et goûte les inventions de Marie Corelli !). Mais cette œuvre ne sortit des tiroirs de l'auteur que pour y rentrer de suite et pour toujours,

grâce aux conseils d'un missionnaire à l'appréciation duquel elle avait été soumise.

Puis il composa un troisième roman, contenant de très curieux détails sur la vie, les amours et les amourettes des jeunes gens bassoutos instruits, et qui a paru en feuilleton dans le *Lésélinyana*, puis en volume.

Un quatrième manuscrit, consacré par le même auteur à décrire les mœurs des Zoulous, est en ce moment même entre les mains d'un missionnaire auquel Mofolo a demandé des critiques et des conseils.

Une telle prolificité est imprudente. Après n'avoir rien eu, allons-nous avoir trop, puisque, en sus des cahiers de Mofolo, il y en a encore un autre sur la table du directeur du Dépôt de livres, dû à la plume du pasteur E. Séhoètè et qui recevra, à son tour et à son jour, les honneurs de la publicité ? Ne nous plaignons pas. Nous avons acquis la certitude que certains Bassoutos sont capables de produire des ouvrages d'une incontestable valeur et de nature à contribuer au bien et à la gloire de leur peuple. Nous entrevoyons dans l'avenir la création d'une vraie littérature sud-africaine, et, tout en nous félicitant de ce que c'est du Lessouto et de notre Église qu'en sont sortis les premiers volumes, nous souhaitons que, suivant ce bon exemple, les autres peuplades et les autres missions de l'Afrique méridionale s'ébranlent à leur tour et publient, elles aussi, des œuvres littéraires dont le besoin se fait de jour en jour plus impérieusement sentir.

Notre aperçu du mouvement littéraire du Lessouto ne serait pas complet si nous ne parlions d'un journal très curieux que publie deux fois par semaine un petit groupe de Bassoutos appartenant, ou ayant appartenu, à notre Église, sans que nous nous croyions obligés d'approuver ou d'admirer tout ce qu'ils écrivent. Il s'appelle le « *Nalédi ea Lesotho* », *the Star of Basutoland*, l'Étoile du Lessouto, est rédigé en sessouto et en anglais, imprimé et publié à Maféténg, uniquement et exclusivement par des Bassoutos.

Quand en parurent les premiers numéros, au commencement de l'an de grâce 1904, il fut salué par les transports de joie et d'enthousiasme d'un grand nombre de ses lecteurs. C'était, ni plus ni moins, l'Étoile du Matin se levant sur le Lessouto pour déverser sur lui les rayons de la vérité, de la justice et du progrès, et cela par l'intermédiaire des seuls noirs et sans aucun secours des blancs. Elle devait apporter aux Bassoutos la liberté, revendiquer leurs droits, et glorifier leurs vertus. Et son prestige était d'autant plus grand qu'elle proclamait avec emphase son magnifique programme et les bienfaits qu'elle répandrait autour d'elle. Quand elle parlait, c'était la nation entière, dont elle était le champion et le porte-voix, qui parlait par sa bouche. Et si quelque abonné peu instruit exprimait l'idée que, pour les 17f 50 qu'il avait versés pour son abonnement, il trouvait que la partie anglaise, à laquelle il ne comprenait rien, accaparait un espace trop considérable, la Rédaction lui répondait qu'elle était tenue de publier ces longues colonnes en anglais « pour que toutes les nations de la terre puissent savoir ce qu'elle pensait et voulait. »

Malgré cette vogue et ces prétentions, l'*Étoile* fut souvent menacée de s'éteindre, faute de fonds, et, pour augmenter le nombre de ses abonnés, elle abaissa subitement son prix à 10f 60. A l'heure actuelle, c'est un journal de quatre grandes pages rose foncé, imprimé d'une manière parfois peu lisible et dans une orthographe absolument fantaisiste. Les annonces des imprimeurs et les réclames des pilules Pink, et autres drogues américaines, remplissent près de la moitié de ses feuilles, et le malheureux abonné en est réduit à se rabattre sur quelques articles dus à la plume du rédacteur en chef, les correspondances des abonnés, ou les longs comptes rendus que lui fournit un reporter attitré qu'il envoie prendre des notes aux assemblées politiques ou religieuses dignes de l'honneur d'être racontées dans ses colonnes. La partie anglaise, écrite, disent les connaisseurs, en une langue très pure, est émaillée de citations latines ou

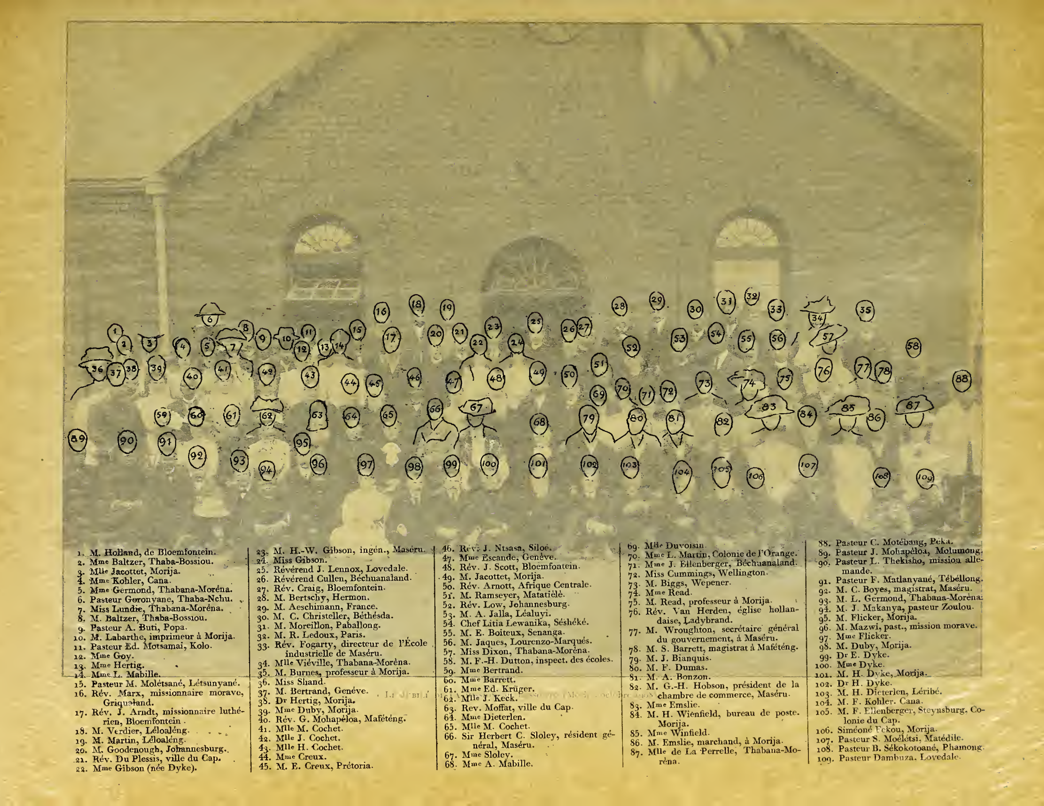
de Shakespeare, voire même d'expressions françaises. N'y avons-nous pas lu, un jour, un article intitulé : *Affaire d'amour ?*

Le contenu du *Nalédi*, c'est surtout les revendications du parti des Jeunes-Bassoutos, instruits, ayant conscience de leurs droits, réclamant une place au soleil pour leur race et pour eux-mêmes, ce en quoi ils ont certainement raison et par quoi ils rendent de réels services à la nation, et même aux blancs. A côté de cela, c'est un étrange mélange de politique, religion, affaires personnelles, nouvelles du monde et réflexions du rédacteur. Un Mossouto sabbatiste et végétarien y a, pendant plusieurs mois, expliqué les sacrifices lévitiques et les prophéties de Daniel. Les éthiopiens y racontent leurs services religieux, et les joueurs de cricket et de foot-ball leurs parties. Et les abonnés s'y livrent à des discussions plus acerbes que de raison. Il faut bien le dire : l'esprit et le ton du *Nalédi* ne sont pas satisfaisants. Sa critique est injuste et blessante, et il se croit le droit de se mêler de tout ; ni le gouvernement anglais, ni les chefs bassoutos, ni les missionnaires ne sont à l'abri de ses leçons ou de ses attaques, qui très souvent dépassent la mesure et nuisent au succès des légitimes réclamations de ses propriétaires. Mais c'est là un manque de tact qui, si le *Nalédi* poursuit sa curieuse carrière, se modifiera de lui-même, il faut du moins l'espérer.

A propos de ce journal, comme des livres dont nous avons noté l'apparition, — comme à propos de tout ce que les Bassoutos essaient de tirer de leur propre fonds, — il faut dire et redire la règle d'or qui doit inspirer aux blancs la seule attitude qui soit digne d'eux : Ne pas mépriser ces petits commencements et ne pas condamner ces fautes et ces maladresses ; ne pas juger au point de vue et selon le goût des blancs les choses qui sont faites par les noirs et pour eux. Il faut, au contraire, assister avec bienveillance aux premiers pas de ces enfants, leur tendre la main du grand frère ou du père, leur donner des conseils, voire même à l'occasion un concours discret.

En réveillant les noirs de leur ignorance et de leur abaissement, les blancs, en particulier les missionnaires, ont aussi assumé, pour une part, la responsabilité des erreurs qui marqueraient leurs débuts dans la vie chrétienne, sociale et politique. Il suffit que nous le sachions pour suivre avec intérêt les efforts des noirs tâchant de devenir des hommes complets et pour favoriser leurs ambitions dans tout ce qu'elles ont de légitime et de bon.

H. DIETERLEN (et F. KOHLER).



1. M. Holland, de Bloemfontein.
2. Mme Baltzer, Thaba-Bossiou.
3. Mlle Jacottet, Morija.
4. Mme Kohler, Cana.
5. Mme Germond, Thabana-Moréna.
6. Pasteur Geronyane, Thaba-Nchu.
7. Miss Lundie, Thabana-Moréna.
8. M. Baltzer, Thaba-Bossiou.
9. Pasteur A. Buti, Popa.
10. M. Labarthe, imprimeur à Morija.
11. Pasteur Ed. Motsamai, Kolo.
12. Mme Goy.
13. Mme Hertig.
14. Mme L. Mabille.
15. Pasteur M. Molétsané, Létsunyané.
16. Rév. Marx, missionnaire morave, Griqualand.
17. Rév. J. Arndt, missionnaire luthérien, Bloemfontein.
18. M. Verdier, Léloaléng.
19. M. Martin, Léloaléng.
20. M. Goodenough, Johannesburg.
21. Rév. Du Plessis, ville du Cap.
22. Mme Gibson (née Dyke).
23. M. H.-W. Gibson, ingén., Maséru.
24. Miss Gibson.
25. Révérend J. Lennox, Lovedale.
26. Révérend Cullen, Béchuanaland.
27. Rév. Craig, Bloemfontein.
28. M. Bertschy, Hermon.
29. M. Aeschimann, France.
30. M. C. Christeller, Béthésda.
31. M. Moreillon, Paballong.
32. M. R. Ledoux, Paris.
33. Rév. Fogarty, directeur de l'École industrielle de Maséru.
34. Mlle Viéville, Thabana-Moréna.
35. M. Burnes, professeur à Morija.
36. Miss Shand.
37. M. Bertrand, Genève.
38. Dr Hertig, Morija.
39. Mme Duby, Morija.
40. Rév. G. Mohapéloa, Maféténg.
41. Mlle M. Cochet.
42. Mlle J. Cochet.
43. Mlle H. Cochet.
44. Mme Creux.
45. M. E. Creux, Prétoria.
46. Rév. J. Ntsasa, Siloé.
47. Mme Escande, Genève.
48. Rév. J. Scott, Bloemfontein.
49. M. Jacottet, Morija.
50. Rév. Arnott, Afrique Centrale.
51. M. Ramseyer, Matatiélé.
52. Rév. Low, Johannesburg.
53. M. A. Jalla, Léaluyi.
54. Chef Litia Lewanika, Séshéké.
55. M. E. Boiteux, Senanga.
56. M. Jaques, Lourenzo-Marqués.
57. Miss Dixon, Thabana-Moréna.
58. M. F.-H. Dutton, inspect. des écoles.
59. Mme Bertrand.
60. Mme Barrett.
61. Mme Ed. Krüger.
62. Mlle J. Keck.
63. Rev. Moffat, ville du Cap.
64. Mme Dieterlen.
65. Mlle M. Cochet.
66. Sir Herbert C. Sloley, résident général, Maséru.
67. Mme Sloley.
68. Mme A. Mabille.
69. Mlle Duvoisin.
70. Mme L. Martin, Colonie de l'Orange.
71. Mme J. Ellenberger, Béchuanaland.
72. Miss Cummings, Wellington.
73. M. Biggs, Wepener.
74. Mme Read.
75. M. Read, professeur à Morija.
76. Rév. Van Herden, église hollandaise, Ladybrand.
77. M. Wroughton, secrétaire général du gouvernement, à Maséru.
78. M. S. Barrett, magistrat à Maféténg.
79. M. J. Bianquis.
80. M. F. Dumas.
81. M. A. Bonzon.
82. M. G.-H. Hobson, président de la chambre de commerce, Maséru.
83. Mme Emslie.
84. M. H. Wienfield, bureau de poste. Morija.
85. Mme Winfield.
86. M. Emslie, marchand, à Morija.
87. Mlle de La Perrelle, Thabana-Moréna.
88. Pasteur C. Motébang, Peka.
89. Pasteur J. Mohapéloa, Molumong.
90. Pasteur L. Thekisho, mission allemande.
91. Pasteur F. Matlanyané, Tébéllong.
92. M. C. Boyes, magistrat, Maséru.
93. M. L. Germond, Thabana-Moréna.
94. M. J. Makanya, pasteur Zoulou.
95. M. Flicker, Morija.
96. M. Mazwi, past., mission morave.
97. Mme Flicker.
98. M. Duby, Morija.
99. Dr E. Dyke.
100. Mme Dyke.
101. M. H. Dyke, Morija.
102. Dr H. Dyke.
103. M. H. Dieterlen, Léribé.
104. M. F. Kohler. Cana.
105. M. F. Ellenberger, Steynsburg, Colonie du Cap.
106. Siméoné Fekou, Morija.
107. Pasteur S. Moélétsi, Matédile.
108. Pasteur B. Sékokotoané, Phamong.
109. Pasteur Dambuza, Lovedale.

1. M. Holland, de Bloemfontein.
2. Mme Baltzer, Thaba-Bossiou.
3. Mlle Jacottet, Morija.
4. Mme Kohler, Cana.
5. Mme Germond, Thabana-Moréna.
6. Pasteur Geronyane, Thaba-Nchu.
7. Miss Lundie, Thabana-Moréna.
8. M. Baltzer, Thaba-Bossiou.
9. Pasteur A. Buti, Popa.
10. M. Labarthe, imprimeur à Morija.
11. Pasteur Ed. Motsamai, Kolo.
12. Mme Goy.
13. Mme Hertig.
14. Mme L. Mabille.
15. Pasteur M. Molétsané, Létsunyané.
16. Rév. Marx, missionnaire morave, Griqualand.
17. Rév. J. Arndt, missionnaire luthérien, Bloemfontein.
18. M. Verdier, Léloaléng.
19. M. Martin, Léloaléng.
20. M. Goodenough, Johannesburg.
21. Rév. Du Plessis, ville du Cap.
22. Mme Gibson (née Dyke).
23. M. H.-W. Gibson, ingén., Maséru.
24. Miss Gibson.
25. Révérend J. Lennox, Lovedale.
26. Révérend Cullen, Béchuanaland.
27. Rév. Craig, Bloemfontein.
28. M. Bertschy, Hermon.
29. M. Aeschimann, France.
30. M. C. Christeller, Béthésda.
31. M. Moreillon, Paballong.
32. M. R. Ledoux, Paris.
33. Rév. Fogarty, directeur de l'École industrielle de Maséru.
34. Mlle Viéville, Thabana-Moréna.
35. M. Burnes, professeur à Morija.
36. Miss Shand.
37. M. Bertrand, Genève.
38. Dr Hertig, Morija.
39. Mme Duby, Morija.
40. Rév. G. Mohapéloa, Maféténg.
41. Mlle M. Cochet.
42. Mlle J. Cochet.
43. Mlle H. Cochet.
44. Mme Creux.
45. M. E. Creux, Prétoria.
46. Rév. J. Ntsasa, Siloé.
47. Mme Escande, Genève.
48. Rév. J. Scott, Bloemfonteiu.
49. M. Jacottet, Morija.
50. Rév. Arnott, Afrique Centrale.
51. M. Ramseyer, Matatiélé.
52. Rév. Low, Johannesburg.
53. M. A. Jalla, Léaluyi.
54. Chef Litia Lewanika, Séshéké.
55. M. E. Boiteux, Senanga.
56. M. Jaques, Lourenzo-Marquès.
57. Miss Dixon, Thabana-Moréna.
58. M. F.-H. Dutton, inspect. des écoles.
59. Mme Bertrand.
60. Mme Barrett.
61. Mme Ed. Krüger.
62. Mlle J. Keck.
63. Rev. Moffat, ville du Cap.
64. Mme Dieterlen.
65. Mlle M. Cochet.
66. Sir Herbert C. Sloley, résident général, Maséru.
67. Mme Sloley.
68. Mme A. Mabille.
69. Mlle Duvoisin.
70. Mme L. Martin, Colonie de l'Orange.
71. Mme J. Ellenberger, Béchuanaland.
72. Miss Cummings, Wellington.
73. M. Biggs, Wepener.
74. Mme Read.
75. M. Read, professeur à Morija.
76. Rév. Van Herden, église hollandaise, Ladybrand.
77. M. Wroughton, secrétaire général du gouvernement, à Maséru.
78. M. S. Barrett, magistrat à Maféténg.
79. M. J. Bianquis.
80. M. F. Dumas.
81. M. A. Bonzon.
82. M. G.-H. Hobson, président de la chambre de commerce, Maséru.
83. Mme Emslie.
84. M. H. Wienfield, bureau de poste, Morija.
85. Mme Winfield.
86. M. Emslie, marchand, à Morija.
87. Mlle de La Perrelle, Thabana-Moréna.
88. Pasteur C. Motébang, Péka.
89. Pasteur J. Mohapéloa, Molumoug.
90. Pasteur L. Thekisho, missiou allemande.
91. Pasteur F. Matlanyané, Tébéllong.
92. M. C. Boyes, magistrat, Maséru.
93. M. L. Germond, Thabana-Moréna.
94. M. J. Makanya, pasteur Zoulou.
95. M. Flicker, Morija.
96. M. Mazwi, past., mission morave.
97. Mme Flicker.
98. M. Duby, Morija.
99. Dr E. Dyke.
100. Mme Dyke.
101. M. H. Dyke, Morija.
102. Dr H. Dyke.
103. M. H. Dieterlen, Léribé.
104. M. F. Kohler, Cana.
105. M. F. Ellenberger, Steynsburg, Colonie du Cap.
106. Siméoné Fekou, Morija.
107. Pasteur S. Moélétsi, Matédile.
108. Pasteur B. Sékokotoané, Phamong.
109. Pasteur Dambuza, Lovedale.



Le Jubilé de la mission du Lessouto (Morija, octobre 1908).

V

LE JUBILÉ DE 1908

I — L'arrivée de la délégation a Morija

Le samedi 17 octobre 1908, le village de Morija était en grande animation.

De jour en jour, la population blanche s'accroissait par l'arrivée de familles de missionnaires ou d'amis de la mission. Les pasteurs noirs, les catéchistes, les instituteurs, les représentants des églises, les simples curieux arrivaient aussi, tous avides d'assister aux grandes solennités qui allaient se célébrer, en commémoration du 75ᵉ anniversaire — trois quarts de siècle! — de la fondation de la mission.

Et maintenant, on attendait les délégués d'Europe, — « *bontate-ba-Fora,* — nos pères de France », comme on les appelait en sessouto. On les savait partis le matin de Maséru : ils devaient arriver vers 4 heures.

Nommons ici ceux qui allaient venir. C'étaient d'abord les trois délégués du Comité et des églises de France : MM. les pasteurs *Frédéric Dumas,* un des plus anciens membres du Comité, *Jean Bianquis,* secrétaire général de la Société, et *Alexandre Bonzon,* de Pau; puis leurs deux jeunes compagnons, MM. *Albert Aeschimann,* candidat en théologie, et *Robert Ledoux;* enfin, de dévoués amis de Genève, le capitaine *Alfred Bertrand,* membre honoraire et correspondant du Comité, et Mᵐᵉ *Bertrand* (1).

(1) Une huitième personne, déléguée par nos amis de Genève, Mᵐᵉ *Benjamin Escande,* veuve du missionnaire du Sénégal, assassiné à Madagascar en 1897, était partie de Southampton huit jours auparavant avec la famille *Louis Mabille* et attendait à Morija ses compagnons de délégation.

Avec ces sept visiteurs s'étaient embarqués à Southampton, le 26 septembre, sur l'*Armadale Castle*, et arrivaient aussi à Morija un jeune missionnaire, M. *Georges Dieterlen*, sa femme et sa fille, et le fils d'un missionnaire rentrant en Afrique après avoir terminé ses études de médecine, le Dr *Eric Dyke*.

La veille, à Bloemfontein, la petite troupe s'était encore grossie



Les délégués de la Société des Missions et des Églises
sur le pont de l'Armadale Castle.
MM. Dumas, Bertrand, Mme Bertrand, MM. Bianquis, Dieterlen, Ledoux, Aeschimann, Bonzon.

de quelques nouvelles unités : le président de la Conférence du Lessouto, M. le missionnaire *E. Jacottet*, venu au-devant de la délégation pour lui faire honneur, et deux missionnaires arrivant du Zambèze, MM. *A. Jalla* et *E. Boiteux*, qui amenaient avec eux le prince *Litia*, fils aîné du roi Léwanika.

Le matin même, à Maséru, M. et Mme Hermann Dieterlen étaient venus au-devant de leurs enfants. Puis toute la caravane avait fait le

départ le plus pittoresque, qui à cheval, qui en voiture, à deux ou quatre chevaux.

Premier arrêt, à la sortie de la petite ville, devant l'église, où les fidèles sont réunis pour accueillir les visiteurs européens par des chants et des harangues. Pendant que les écoliers chantent, de vieux amis, heureux de se retrouver, se serrent la main. Puis en route, et, à 11 heures, nouvel arrêt et déjeuner à Masianokéng, importante annexe au bord de la Phuthiatsana. Et de nouveau, sous le soleil éclatant de l'Afrique australe, en cette saison enchanteresse du printemps sessouto où la verdure fraîche commence à saupoudrer les grandes vallées à perte de vue, la cavalcade joyeuse avait roulé au galop sur la large piste raboteuse qu'on décore là-bas du nom de route postale.



En chemin de fer. — Entre Bloemfontein et Maséru.

Au pied de la montagne de Qémé, des files d'écoliers, des groupes de chrétiens formant la haie des deux côtés du chemin, arrêtent encore le cortège. Il faut descendre de voiture, écouter les chants et les adresses de bienvenue, répondre, au nom des églises d'Europe, par quelques salutations bien senties; puis repartir en hâte pour retrouver, quelques lieues plus loin, de nouvelles écoles, de nouvelles députations d'églises.



Devant l'église de Maséru.

Mais nous approchons de Morija. Voici des missionnaires, voici des chefs indigènes, montés sur leurs petits chevaux, toujours au galop de chasse, qui viennent reconnaître les envoyés de la France, les saluer, et leur faire, en caracolant à leurs côtés, une escorte sans cesse grossissante.



Deux vieux amis se serrent la main.
(MM. Ad. Jalla et H. Dieterlen.)

A trois heures et demie, du haut d'un col, nous apercevons avec émotion des bâtiments européens, la flèche d'une église, de beaux arbres dont la verdure tranche sur l'aspect dénudé du reste du pays : c'est Morija ! Encore une halte pour contempler ce spectacle. Puis la descente commence ; on discerne, en bas, la foule qui s'agite. Enfin, après quelques tours de roues — ou quelques foulées des chevaux — les voyageurs, impatiemment attendus, s'arrêtent à l'entrée du village, au milieu d'une double haie de curieux, blancs et noirs, qui les accueillent par des hourras formidables.



Des files d'écoliers formant la haie.

De toutes parts les bras se tendent vers eux. C'est la vénérable Mme Ad. Mabille ; ce sont les familles Louis Mabille, Dyke, Duby, Labarthe, les de-

moiselles Cochet, Mme B. Escande, d'autres blancs encore, puis des pasteurs noirs, et les anciens ou évangélistes, et les cent cinquante élèves de l'école normale en uniformes et képis à bande rouge, et l'église, et les simples curieux! Les drapeaux claquent joyeusement dans le ciel: drapeaux français, suisses,



De nouvelles écoles, de nouvelles députations.

anglais, bassoutos (crocodile noir sur une bande blanche, disposée en



Des bâtiments européens, la flèche d'une église.

diagonale sur fond rouge écarlate). Et, de nouveau, salutations, remer-

ciements, chants et hourras se succèdent. C'est le rêve longtemps caressé qui s'accomplit. C'est la délégation des « Pères de France » qui fait son entrée solennelle à Morija.



Défilé des élèves
de l'École normale.

Le cœur plein d'émotion, chacun regagne à pied la maison fraternelle où il recevra l'hospitalité. Les portes sont grandes ouvertes pour nous recevoir, tout comme les cœurs, et chaque demeure est joyeusement pavoisée.

II — Avant le Jubilé

Nous étions arrivés le samedi soir 17 septembre. Dès le lendemain



Les élèves de l'École normale en uniforme.

matin, j'avais le privilège de prêcher dans l'église de Morija, vaste bâtiment en briques, dont la construction remonte à M. Maeder, mais que M. Lescoute a orné plus récemment, à l'intérieur, d'une grande chaire, de bancs à dossier et d'une tribune, à l'extérieur d'un clocher gracieux, le premier qu'on ait vu au Lessouto. L'église renferme environ sept cents places; mais on réussit à y faire tenir neuf cents personnes. L'impression que produit un tel auditoire s'accroît encore quand on entend sortir de ces poitrines nos chants religieux chantés à pleine voix, avec tant de justesse, de gravité et de ferveur.



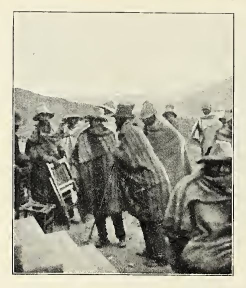
L'entrée de l'école biblique. Chaque demeure est joyeusement pavoisée.



Des groupes se forment autour de l'église.

L'après-midi, M. Boiteux occupe à son tour la chaire. Plus heureux que moi, il n'a pas besoin d'interprète. Entre les deux services, les groupes les plus pittoresques se forment autour de l'église, préparant nos yeux aux spectacles que le jubilé nous réserve.

Le lendemain, lundi, fut un jour de repos. Le mardi 20, dans la matinée, la délégation européenne alla rendre ses devoirs au chef suprême du pays, Létsié II, fils de Lérothodi, arrière-petit-fils du grand Moshesh.


Ses conseillers s'empressent de transporter des sièges.

Dès 9 heures du matin, une nombreuse cavalcade escaladait les flancs escarpés de la montagne où Létsié a bâti son village, véritable nid d'aigle dominant toute la campagne autour de Morija. Le chef nous accueille d'abord dans la cour qui entoure sa maison. Puis il nous invite à nous installer avec lui sur la véranda. Ses conseillers s'empressent de transporter des sièges. Nous montons et prenons place. Sa Majesté, vêtue sans aucun apparat, écoute nos discours et y répond avec bienveillance. Nous nous sentons en pleine vie indigène et en plein paganisme. Au pied de la véranda, les conseillers, assis pêle-mêle, recueillent ce qu'ils peuvent des paroles échangées. Avant de nous laisser repartir, Létsié nous présente sa jeune femme — il est, paraît-il, monogame, et n'a point d'enfant. Puis, nous reprenons nos chevaux, et les tirant derrière nous pour redescendre le sentier abrupt, nous rentrons à Morija pour le repas de midi.


Nous montons sur la véranda.

Nous voici maintenant au soir du même jour. Dans un des bâtiments

de l'École normale, le *Newberry Hall*, doit avoir lieu, à 8 heures du soir, la séance de bienvenue. Newberry Hall renferme trois grandes salles, séparées par des cloisons mobiles : on a enlevé les cloisons, les bancs et les pupitres; la vaste salle est envahie par cent quarante Européens environ, chiffre qui ne s'était jamais vu à Morija et ne s'y reverra pas de longtemps.



Sa Majesté, vêtue sans aucun apparat.

M. R.-H. Dyke prononce le discours de bienvenue aux hôtes; M. Al. Bonzon répond au nom des délégués de France, le révérend J. Craig, de Bloemfontein, au nom des délégués étrangers, et on lit une lettre très cordiale du vénérable Dr Andrew Murray, de Wellington.

A la fin de la soirée, les élèves de l'École normale entrent dans le fond de la salle, et, après un ou deux cantiques en sessouto, ils chantent successivement la *Marseillaise* en français et le *God Save the King* en anglais. Cette manifestation inattendue de l'entente cordiale déchaîne une tempête d'enthousiasme. La *Marseillaise* est même bissée. Les cœurs ont vibré d'un com-



Les conseillers, assis pêle-mêle.

mun accord et sont prêts à savourer les grandes émotions du lendemain.

III — La grande journée

La première journée du jubilé, la plus solennelle, celle du mercredi 21 octobre, se leva radieuse. Le soleil répandait sa lumière sur tout le pays ; mais un vent frais et léger rendait la chaleur très supportable. Dès l'aurore, on percevait sur la plaine une vague rumeur provenant des campements organisés ici et là et des bandes de gens qui, de toutes les directions, par tous les chemins, se rendaient à la fête.



La jeune femme de Létsié.

L'église eût été beaucoup trop petite pour contenir cette foule. L'assemblée eut lieu en plein air, dans une prairie qui dévale au pied de l'église. Des arbres magnifiques l'ombragent : deux pins gigantesques, plantés jadis par Mme Arbousset, de beaux saules pleureurs, des eucalyptus et de nombreux petits acacias. Au milieu de l'enclos, une vaste estrade avait été bâtie pour les orateurs et les principaux personnages. Voici comment un des délégués, M. F. Dumas, a décrit la scène dans le *Journal des Missions :*

« Quel spectacle offre l'assemblée qui s'est réunie sous ces arbres ! Aussi loin que porte le regard on voit la multitude des auditeurs, ou plutôt des spectateurs, car les deux tiers ne pourront pas entendre ; les uns sont installés sur les bancs placés à gauche de l'estrade, les autres, et c'est le plus grand nombre, sont accroupis à la mode indigène, serrés les uns contre les autres ; un bon nombre ont eu soin

d'apporter leur siège, beaucoup restent debout. On estime qu'il y a là environ cinq mille personnes, tout un peuple. Les orateurs parlent à la partie la plus compacte de l'auditoire, massée sur la pente qui monte vers l'église et assise sur les murs qui en soutiennent les fondations.

« J'avais vu beaucoup de photographies prises au Lessouto, mais les photographies ne rendent pas les couleurs, et c'est là ce qui est admirable. Aucune description ne peut donner l'idée d'une pareille foule : les hommes n'ont de remarquable que leurs figures plus ou moins expressives, leurs costumes plus ou moins civilisés, la variété de leurs coiffures, depuis la casquette anglaise jusqu'au grand chapeau de paille dont la calotte semble avoir été étirée de façon à atteindre une hauteur de 40 centimètres. Ce sont surtout les femmes qui attirent l'attention ; elles ont un sens remarquable de ce qui leur sied. Leurs turbans sont enroulés autour de leur tête de la façon la plus fantaisiste et la plus heureuse ; ces turbans sont de toutes les couleurs imaginables ; on voit tous les rouges, même les plus vifs, des violets, des verts pales et des verts émeraude, des bleus clairs et des bleus indigo. Les chrétiennes sont drapées dans des châles écossais, ou de couleur unie, mais la couleur n'est jamais la même que celle du turban. Les païennes sont enveloppées de grandes couvertures, semblables à des couvertures de voyage, jamais grises, ni brunes, toujours ornées de larges dessins rouges. Ces couleurs vives éclairées par le soleil forment un ensemble des plus gais et des plus pittoresques ; c'est une fête pour les yeux.


Au bas du sentier, en retournant à Morija.

« Tout près de l'estrade, nous avons à gauche les cent trente élèves de l'école normale, — ils ont une casquette et un veston d'uniforme, — les élèves de l'école biblique, les catéchistes et les pasteurs indigènes. A droite, beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes ; quelques-unes de celles-ci ont leur bébé avec elles ; leur tenue est excellente. »

A 9 heures précises du matin s'ouvre la séance solennelle. Au



On estime qu'il y a là environ 5.000 personnes.

bureau siège M. Ed. Jacottet, qui présidera toute la série des fêtes, étant, cette année-là, le président de la Conférence. A ses côtés, l'honorable H.-C. Sloley, commissaire-résident du Basutoland, représentant le gouvernement de Sa Majesté britannique, et Létsié, arrière-petit-fils de Moshesh, chef suprême du pays; puis les délégués d'Europe, Mme Ad. Mabille, doyenne de la mission du Lessouto, les représentants

des diverses églises ou missions sud-africaines, les pasteurs indigènes, les grands et petits chefs, les missionnaires, hommes et femmes.

Un chant majestueux, enlevé par l'immense assemblée, inaugure la fête et fait déjà palpiter nos cœurs. Le pasteur mossouto Nicolas Mpiti, membre du Conseil national indigène, prononce aussitôt après une prière.

Le président prend alors la parole. Il lit, au chapitre XIII de la Genèse, versets 14-17, les antiques promesses de Dieu à son serviteur Abraham, et rappelle en peu de mots les grands souvenirs d'il y a soixante-quinze ans. Il énumère les principales bénédictions accordées par la Providence aux Bassoutos qu'il invite à la reconnaissance et à la fidélité. Il salue le résident britannique et le chef Létsié, les délégués de France et de Suisse et enfin les représentants des autres églises et missions, non sans souligner le caractère indigène que la mission française s'est efforcée de donner à l'église du Lessouto.

Suit un second cantique et c'est alors le tour du commissaire-résident. Il parle en anglais, mais un de ses interprètes le traduit en sessouto, phrase par phrase.

M. Sloley donne d'abord lecture d'une lettre courte, mais significative, de lord Selborne, gouverneur général de l'Afrique du Sud, qui « remercie, au nom du Roi, les missionnaires de ce qu'ils ont fait depuis soixante-quinze ans, exprime son respect et son admiration pour leurs efforts et leur souhaite toutes sortes de bénédictions pour l'avenir ».

Le résident, parlant ensuite en son nom personnel, expose sa gratitude envers les missionnaires du Lessouto pour l'occasion qu'ils lui ont fournie de se trouver à ce jubilé. Il se déclare heureux de saluer les délégués de la Société et de leur souhaiter la bienvenue dans le pays.

S'adressant alors directement à ces délégués :

Ce que vous verrez, leur dit-il, vous satisfera vivement, et, à votre retour, vous pourrez faire un rapport favorable sur la mission parmi les Bassoutos.

C'est ici un spectacle unique dans le Sud de l'Afrique : une tribu qui vit en paix et en pleine prospérité, qui est restée sous l'autorité de ses chefs, qui a gardé ses lois et qui progresse dans la civilisation. Vous constaterez que les Bassoutos jouissent de tous les avantages de l'instruction religieuse et séculière; et tout cela est dû, dans une large mesure, aux efforts de vos compatriotes. Sans doute, d'autres facteurs ont concouru à ce résultat. Beaucoup est dû à la sagesse et à la modération de ses chefs. Je loue aussi le bon sens et l'intelligence du peuple. Mais je pense que l'influence de la mission qui a commencé il y a soixante-quinze ans a été, de toutes les influences, la plus efficace. Les commencements ont été petits : nous recueillons aujourd'hui ce qu'a produit cette modeste semence...

Le résident se tourne alors vers les missionnaires eux-mêmes et caractérise en ces termes leur œuvre actuelle :

Vos efforts sont hautement appréciés par le gouvernement. Nous savons au milieu de quelles difficultés vous travaillez. En ce moment, tout se montre à nous sous des couleurs de fête : mais il y a encore beaucoup de difficultés à surmonter. Vous surmonterez celles d'aujourd'hui comme vous avez surmonté celles du passé. Cette journée nous est la preuve que la Société des Missions évangéliques a l'intention de continuer son œuvre.

Enfin, il termine par quelques paroles destinées à toute la tribu. Il prévoit le jubilé, plus imposant encore, qui sera célébré en 1933, au centenaire de l'œuvre; il exhorte les Bassoutos à s'y préparer par des progrès dans tous les domaines, en particulier dans la pratique de la modération et du *self control*, et les engage à suivre toujours plus docilement les conseils de leurs missionnaires.

Après le résident anglais, c'est le grand chef indigène, Létsié II, qui a la parole. Malheureusement, il ne se montre pas à la hauteur de la circonstance et les quelques phrases qu'il prononce, d'une voix pâteuse, trahissent une certaine incohérence. Il remercie Dieu de ce que les missionnaires sont venus au Lessouto; il remercie aussi le gouvernement anglais. Il s'anime soudain pour affirmer sa descendance royale, se réclamant du nom et de l'exemple de Moshesh, qui a appelé les trois premiers missionnaires. Enfin il exhorte ses gens à

n'avoir qu'un seul cœur pour prier Dieu en faveur des progrès de l'Évangile dans le pays.

Il appartenait au secrétaire général de la Société des missions de répondre à ces deux discours officiels.

Il exprime d'abord les remerciements de la Société envers le gouvernement britannique qui, depuis quarante ans, et surtout depuis que le Basutoland fut, en 1884, rattaché directement à la Couronne, a donné tous ses soins à rétablir et à maintenir l'ordre et la paix dans



Le grand chef indigène, Létsié II, a la parole.

le pays, fournissant ainsi à la mission le terrain le plus favorable à son développement, et lui accordant des preuves nombreuses de sa bienveillance, sans jamais intervenir dans les questions confessionnelles.

Puis il remercie Létsié et tous les chefs qui, fidèles à l'héritage de Moshesh, ont reconnu l'alliance contractée depuis trois quarts de siècle entre la mission française et la nation des Bassoutos. Ils ont donné à cette mission les terrains et la liberté d'action qui lui étaient nécessaires.

Nous souhaitons, dit M. Bianquis, que, sous le contrôle tutélaire du gouvernement britannique, l'autorité des fils de Moshesh continue à s'exercer sur la tribu devenue aujourd'hui un grand peuple. Mais pour cela, ô chef, nous avons une parole sérieuse à vous dire. Nous sommes persuadés que votre pouvoir serait affermi et que votre nation connaîtrait une prospérité beaucoup plus grande, si vous-même renonciez définitivement à ces coutumes païennes dont Moshesh avait déjà reconnu la vanité. Il est du devoir des chefs de donner en tout le bon exemple; Dieu veuille qu'avec l'élite du peuple bassouto, vous acceptiez pour votre propre compte la religion chrétienne!...

S'adressant alors à l'assemblée, le délégué de la Société des missions affirme solennellement que les protestants français, quoique peu nombreux, peu fortunés et chargés d'autres œuvres apostoliques, n'oublieront jamais que la mission du Lessouto est leur fille aînée.

Ceux, dit-il, qui nous ont envoyés vous visiter, ô Bassoutos, nous ont chargés de vous dire ceci : « Nous vous aimons, et nous vous aimerons toujours. L'œuvre que nous avons commencée parmi vous, nous avons la ferme intention, avec l'aide de Dieu, de la poursuivre jusqu'au bout. » Vous pouvez compter sur ces paroles : ce sont celles de gens qui ne vous ont jamais trompés. Nous vous avons aimés et nous vous avons élevés autrefois comme une nourrice élève son enfant. Maintenant vous n'êtes plus des enfants, vous avez grandi. Aussi avons-nous créé parmi vous des pasteurs, qui, pour l'édification et le gouvernement de l'église, sont les collègues et les égaux de nos missionnaires. L'église du Lessouto est déjà sortie de la période de la première enfance : elle approche de sa majorité. Quand le jeune homme devient grand, son père lui donne un champ à cultiver. Quand le jeune chef devient grand, le chef suprême lui donne une petite tribu à gouverner. Ainsi avons-nous fait avec vous. Mais le jeune homme continue à respecter son père, et à suivre ses avis, tout en travaillant pour sa propre famille. Ainsi vous, les pasteurs et les chrétiens bassoutos, vous resterez attachés à vos pères et, en même temps, vous ferez tous vos efforts pour procurer à vos églises les ressources dont elles ont besoin. Vous vous souviendrez que l'homme adulte ne vit plus à la charge de ses parents; il prouve sa maturité et se montre digne d'une indépendance toujours plus grande en pourvoyant lui-même à ses besoins et aux besoins des siens.

Enfin, le représentant du Comité directeur montre aux chrétiens bassoutos la tâche qui leur est imposée par leur passé, leur situation

géographique, la paix qui règne dans le Sud de l'Afrique, la diffusion de leur langue et de leur littérature.

Il faut, leur dit-il, que des hommes, formés aux écoles de Morija, s'en aillent dire aux noirs encore païens les grandes choses que Dieu a faites pour les Bassoutos. Il faut que des évangélistes et des missionnaires partent d'ici pour aller, à côté des autres missions évangéliques, conquérir de nouvelles provinces à Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Vous avez commencé cette œuvre d'apostolat; mais, à cet égard, vous n'êtes encore que de petits enfants. Vous avez besoin de grandir, de prendre confiance dans vos forces, et, comme le jeune guerrier d'autrefois, de vous élancer pour le combat, en vous couvrant du bouclier de la foi et en brandissant la lance de la Parole de Dieu.

Ainsi Dieu vous donnera de voir dans l'avenir des choses encore plus grandes et plus belles. Vous serez les instruments par lesquels Dieu achèvera la conversion de votre peuple et travaillera efficacement à l'évangélisation de l'Afrique du Sud...

Après ce discours, prononcé en français, mais traduit phrase par phrase, en anglais d'abord, puis en sessouto, un nouveau cantique repose un instant l'attention de l'assemblée, en attendant que le flot des paroles se remette à couler.

Voici maintenant deux représentants du passé, de ce passé lointain que l'on commémore; un indigène, le vieux Siméoné Fékou, et une dame européenne, M[me] Adolphe Mabille.

Le chrétien Fékou est un petit vieux ayant dépassé quatre-vingt-dix ans. Il fut le premier berger de M. Arbousset à Morija. Ses yeux brillent au milieu d'un visage noir tout ridé; il tient à la main un long bâton sur lequel il a coutume de s'appuyer. Il raconte qu'il avait quinze ans et sortait de la circoncision quand les missionnaires sont arrivés, « trimballant avec eux une maison blanche », sans doute leur wagon. « Moshesh, ajoute-t-il, les installa ici. Si je devais vous raconter les commencements de l'Évangile dans ce pays, je n'en finirais pas et nous serions encore ici demain matin. » Avec une mimique des plus expressives, il compare les efforts des missionnaires, travaillant à

convertir les noirs, à ceux d'un martin-pêcheur qui tâche d'attraper une grenouille. Il décrit le premier qui se convertit : « Il se leva, couvert d'ocre rouge; sa femme aussi se leva. » Enfin, exhibant au bout de son bâton un petit pot d'argile, il raconte que, lors de la fondation de la première église de Morija, à laquelle il assistait, les noms des chrétiens qui avaient donné pour la construction furent déposés dans deux ou trois vases de ce genre; les vases furent bouchés, puis placés et maçonnés par Mme Arbousset dans les fondations.

Au nom des femmes du Lessouto.

Quant à Mme Mabille, elle n'est pas seulement la doyenne du corps missionnaire, la fille aînée de M. Casalis, la première enfant blanche née sur la terre du Lessouto : Moshesh l'appelait sa fille. Elle est considérée aujourd'hui comme la mère des Bassoutos; elle a, en particulier, sur les chefs une autorité morale exceptionnelle et peut se permettre des paroles que personne n'oserait prononcer. Au nom des femmes du Lessouto, elle exprime sa reconnaissance pour le jubilé; mais surtout elle fait aux hommes de la tribu un appel solennel. Elle prend directement à partie le grand chef Létsié, lui demande de devenir chrétien, supplie qu'on chasse cet ennemi qui menace de ruiner la nation : l'eau-de-vie, interdite par les lois, mais trop souvent introduite en contrebande. Enfin elle rappelle les souvenirs les plus

émouvants pour elle, la mort de sa mère, enterrée sous les arbres voisins, et celle de son mari, le grand missionnaire Adolphe Mabille. C'est vraiment une Débora, une « prophétesse en Israël. »

Après un nouveau chant, il restait encore sept orateurs inscrits. Nous ne pouvons guère donner ici que leurs noms.

C'est d'abord le révérend J.-S. Moffat, fils du Dr Robert Moffat et, par conséquent, beau-frère de Livingstone. Il est pasteur au Cap et



C'est d'abord le révérend J.-S. Moffat.

représente l'Union congrégationaliste. Il parle en anglais et un interprète le traduit.

Il me semble, dit-il, que le peuple bassouto a été plus richement béni que n'importe quel autre peuple du Sud de l'Afrique. Quand j'étais un enfant, vous étiez dans vos montagnes en guerre de tous côtés... Et quand, hier, je traversais vos plaines, je disais : « Quel pays pacifique ! »

Puis, c'est le chef Griffith, ancien élève des missionnaires, retourné, hélas, au paganisme et à ses désordres, qui succède à ce vieux témoin de notre histoire, à ce fidèle ami de nos ouvriers.

Ensuite, c'est le tour de Litia, le fils aîné du roi des Barotsis, le prince héritier. Il prie les chrétiens bassoutos de venir au secours de sa nation, encore ignorante et grossière. Mais quel contraste entre la tenue correcte, la dignité de parole et d'attitude de cet ancien chef sauvage, aujourd'hui un parfait gentleman, et l'aspect négligé des descendants du grand Moshesh !



Un beau vieillard à barbe blanche, le révérend J. Scott.

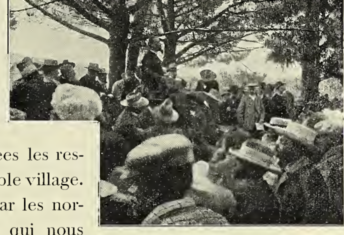
Le quatrième orateur est un beau vieillard à grande barbe blanche, le révérend J. Scott, de l'église wesleyenne de Bloemfontein, l'un des doyens du pastorat européen dans cette vaste région sud-africaine.

Après lui, entre deux chants rapidement enlevés, le chef local du village de Morija, Sètha, un chrétien fidèle, déjà frappé par la maladie et marqué par la mort, apporte son témoignage à l'œuvre des missionnaires, dont il est un véritable ami.

Les deux derniers orateurs sont M. Adolphe Jalla, missionnaire au Zambèze, et M. D.-F. Ellenberger, missionnaire en retraite, le doyen de nos ouvriers du Lessouto.

Il est midi 50 quand M. Ellenberger s'assied ; la séance dure depuis près de quatre heures sans que l'assemblée ait donné aucun signe d'impatience. Il est temps de la congédier. Un dernier chant unit les voix et les cœurs ; une dernière prière monte vers le ciel, et, à 1 heure précise, commence la dispersion.

A 2 heures, un grand banquet réunissait, à l'Ecole normale, dans le Robertson Hall, tous les hôtes européens de Morija, les principaux chefs et les pasteurs indigènes, environ cent vingt personnes. La préparation de ce repas avait été une très grosse affaire, étant données les ressources limitées de cet humble village. Il fut parfaitement servi par les normaliens eux-mêmes, chez qui nous étions réunis.


M. Adolphe Jalla, missionnaire au Zambèze.

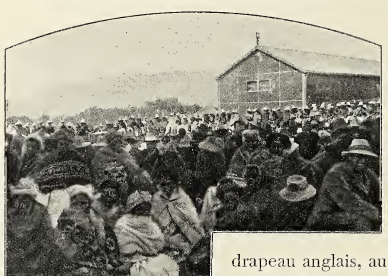
Des toasts devaient naturellement clore ce déjeuner. Il faut au moins les énumérer.

C'est d'abord le président, M. Jacottet, qui, après avoir invité l'assemblée à se lever successivement au nom du roi d'Angleterre et du président de la République française, porte le toast au gouvernement du Basutoland.

M. Sloley répond par de nouvelles assurances de ses sentiments d'estime et d'affection.

Le toast aux chefs bassoutos est ensuite porté par M. Duby. En l'absence de Létsié, c'est le chef Maama qui y répond.

M. Dieterlen était chargé du toast au Comité de Paris; il émeut toute l'assistance, et principalement les Français, par l'ardeur communicative de son patriotisme; des larmes perlent aux paupières de plusieurs quand il va baiser le grand drapeau tricolore tendu, à côté du drapeau anglais, au fond de la salle.



Les uns serrés auprès de l'estrade.

M. F. Dumas répond à son vieil ami de la part du Comité.

Enfin, M. Dyke porte le toast aux hôtes, et M. G.-R. Hobson, président de la chambre de commerce, lui donne la réplique, terminant ainsi son allocution de laïque : « Nous prions Dieu de vous bénir. »

Le banquet finit sur ces mots. L'assistance sort de la salle et se groupe devant la porte, dans la cour, en face de l'objectif qui va perpétuer le souvenir de cette extraordinaire réunion de blancs et de



Les autres répandus dans la plaine, causant ou même dormant.

noirs accourus à Morija, d'Afrique et d'Europe, pour le jubilé de la mission du Lessouto, et dont quelques-uns repartent déjà l'après-midi.

Tandis que les invités de marque déjeunaient au Newberry Hall, il a bien fallu nourrir aussi cette foule de noirs qui avaient assisté au jubilé, les uns serrés auprès de l'estrade, écoutant avec attention les orateurs, les autres répandus dans la plaine, regardant la scène de loin, causant ou même dormant. Si M. Louis Mabille, le missionnaire



Ces agapes qui se célébraient dans tous les coins du village.

de Morija, ne figure pas dans notre grande photographie, c'est qu'il était occupé à présider au partage de la viande et à maintenir l'ordre dans ces agapes qui se célébraient dans tous les coins du village et qui avaient exigé de gigantesques préparatifs.

Morija, en effet, ce jour-là, a dû nourrir environ dix mille personnes, la plupart venues de loin et affamées comme les noirs seuls peuvent l'être aux jours de grande fête.

Toutefois, ce n'est pas seulement de nourriture matérielle dont ce

peuple se montra avide. Le même jour encore, à 8 heures du soir, malgré la fatigue, malgré la pluie qui se met à tomber, une foule énorme assiège les portes du vaste temple et a vite fait de le remplir. Tous les bancs sont occupés, tous les couloirs encombrés de gens accroupis ; il y a des auditeurs jusque dans la chaire.

Le pasteur indigène *Everitt Ségoèté* (ou *Léchésa*) préside. Il lit, au chapitre I d'Abdias, les versets 17-21 : puis il relève avec reconnaissance une parole prononcée dans la matinée et qui, dit-il, ne s'effacera jamais du cœur de cette église :

« Nous, protestants de France, nous avons été avec vous dans la bonne et dans la mauvaise fortune ; nous ne vous abandonnerons pas. » — Et il compare l'Église du Lessouto au peuple d'Israël, tel que Dieu s'est efforcé de le former par le moyen de ses prophètes : un peuple de réchappés, cherchant en Dieu seul sa force, se maintenant pur des souillures du paganisme et conquérant peu à peu le monde à sa foi.

Après ce discours recommence le défilé des délégués venus à Morija de tous les points du Sud de l'Afrique. Et l'on entend successivement :

Le révérend *Cullen*, de Kimberley, représentant la Société des missions de Londres ;

Le révérend *J. Arndt*, de Bloemfontein, représentant la Société des missions de Berlin ;

Le révérend *J. Goronyané*, pasteur indigène de l'Église méthodiste de Thaba-Nchu ;

Le révérend *W. N. Fogarty*, de l'Église anglicane, directeur de l'École industrielle de Maséru, représentant l'archidiacre du diocèse de Bloemfontein ;

Le révérend *J. Craig*, de Bloemfontein, représentant l'Église presbytérienne du Sud de l'Afrique, où il exerce le ministère, et celle d'Écosse, dont il est originaire ;

Enfin, le révérend *W. Mazwi*, encore un noir, pasteur morave au Griqualand.

Que disent tous ces délégués?

Ils proclament l'unité profonde de l'Église chrétienne évangélique.

Cette assemblée montre que nous sommes un seul corps en Jésus-Christ. Le nom de Jésus se prononce différemment dans nos diverses langues d'Europe et d'Afrique; mais c'est toujours le même nom. Nous servons tous le même Roi.

Ils félicitent ensuite les protestants français pour le succès de leur œuvre.

« Cela nous fait honte à nous, protestants allemands, tellement plus nombreux », dit M. Arndt. « Notre église prend des leçons de la vôtre », ajoute M. Craig. Et M. Fogarty évoque les principales époques de l'histoire huguenote, montrant comment la devise des protestants français a toujours été : « Fidélité et piété. »

Ils soulignent enfin la signification symbolique et, en quelque sorte, prophétique de notre jubilé :

Ce jubilé, dit le dernier orateur, le pasteur Mazwi, est pour nous comme une anticipation du ciel, où tous ceux qui auront cru, qui auront été des témoins fidèles par leurs paroles et par leur vie, seront réunis autour de Dieu pour le louer à jamais.

La grande journée du 21 octobre pouvait-elle se terminer plus heureusement que sur cette vision glorieuse?

IV — La seconde journée du Jubilé

La première journée du jubilé avait été la journée officielle, une véritable fête nationale. La seconde, — le jeudi 22 octobre, — fut marquée d'un caractère plus intime et plus spécialement religieux. Les représentants du gouvernement anglais avaient quitté Morija; les grands chefs et leur troupe turbulente étaient restés dans leurs villages. L'auditoire, aux deux réunions en plein air, fut encore énorme; mais mieux groupé, plus recueilli, il entendait mieux les orateurs.

Aussi cette journée devait-elle laisser à tous les impressions les plus profondes et les plus douces.

De 9h 15 à midi 15, première séance en plein air, présidée par le missionnaire *Louis Germond.* Le beau temps est revenu et la foule présente toujours le même aspect pittoresque, avec les couvertures bariolées, les turbans aux nuances vives, l'ombrage des grands arbres et le bleu du ciel africain.



L'auditoire, mieux groupé, plus recueilli.

Après un chant et une prière, M. *L. Germond* lit le Psaume XLVI. « On nous a dit hier, ajoute-t-il, que nous sommes devenus grands en tant que peuple et en tant qu'église : sachons, tout en bénissant Dieu, nous rendre compte de tout ce qui nous manque et travailler à l'acquérir. »

M. *Jacottet,* président de la Conférence, communique à l'assemblée quelques télégrammes qu'il vient de recevoir de France.

Puis, au milieu d'un grand silence, M. *F. Dumas* prend la parole :

Hier, dit-il, M. Bianquis a parlé au gouvernement, aux chefs, aux églises. Aujour-

d'hui nous sommes plus en famille. Nous voici fraternellement réunis sous la voûte du ciel, en présence de Dieu. Je voudrais vous appliquer une parole de Jésus-Christ : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit soit permanent. » Dans cette parole je trouve votre passé, votre présent, votre avenir.

Le passé : ce n'est ni la clairvoyance de vos missionnaires, ni l'habileté de Moshesh qui ont fait l'histoire du Lessouto ; c'est Dieu qui vous a choisis, qui a préservé votre tribu à travers de longues guerres, qui vous a accordé, au moment voulu, la protection bienveillante de l'Angleterre, qui a permis le développement dont nous constatons aujourd'hui les résultats...

Le présent : Dieu vous a « établis ». Vos frontières ne sont plus menacées comme au temps de Moshesh ; vos missionnaires ne sont plus campés comme au jour où ils établirent ici leur première hutte. La tribu et la mission occupent le pays ; il y a entre l'une et l'autre une alliance solide ; vous avez tout un établissement scolaire, ecclésiastique...

L'avenir : « Afin que vous alliez et que vous portiez du fruit. » Comme le peuple d'Israël, vous avez à achever la conquête de votre pays. Mais d'abord, vous devez grandir spirituellement, être des chrétiens meilleurs, plus justes, plus purs, plus dévoués ; élever avec plus de soin vos enfants et préparer ainsi une génération meilleure que la présente. Puis vous devez « aller » vers les autres ; vers vos compatriotes païens, sensuels, adonnés à l'ivrognerie, pour leur apporter la tempérance et l'Évangile ; et hors de votre pays, vers vos frères noirs, en particulier ceux du Zambèze qui parlent votre langue.

Bien que je ne sois pas prophète, je me demande ce qui arrivera quand cette population du Sud Africain aura traversé encore vingt-cinq ou cinquante ans. Beaucoup de tribus, qui n'ont déjà plus d'existence nationale, auront disparu. Vous, Bassoutos, Dieu a permis que vous soyez un peuple ayant ses chefs, ses lois, sa liberté. Qui sait si vous ne serez pas la tribu à laquelle regarderont les restes des autres races noires ? Puissiez-vous porter des fruits « qui demeurent », et, pour cela, vous souvenir que l'Église, à l'exemple de son Maître, existe ici-bas « non pour être servie, mais pour servir. »

Après ce discours, qui ne sera pas oublié au Lessouto, les salutations, les félicitations de nos divers visiteurs, entrecoupées par des chants, se succèdent comme la veille.

Le révérend *J. Du Plessis*, de l'Église hollandaise réformée de la Colonie du Cap, dit que la mission française peut être fière de son

œuvre et proclame les liens indissolubles qui unissent son Église à la nôtre : même foi, même but, même histoire.

Nous sommes des Réformés comme vous. Notre confession de foi, au seizième siècle, s'inspira, comme la vôtre, de la pensée de Calvin ; nous avons toujours eu la même attitude intransigeante en face du cléricalisme et de la papauté ; nous avons traversé des persécutions analogues. Nous vous remercions d'avoir jadis introduit l'élément huguenot au Sud de l'Afrique ; moi-même je m'honore d'être de la même famille que le grand Duplessis-Mornay. Aujourd'hui, votre mission a constitué l'Église nationale du Lessouto, comme notre Église hollandaise est l'Église nationale du Sud Africain. Longtemps celle-ci n'a pu travailler que parmi ses membres blancs ; mais à son tour elle est entrée dans la carrière missionnaire et, après vous y avoir suivis, elle s'efforce aujourd'hui de vous y dépasser. (*Rires.*)

Miss Cummings, professeur au « séminaire huguenot » de Wellington, présente les félicitations affectueuses de cet établissement et apporte, de la part d'amis américains, ce message : « Comme vous avez reçu la lumière, portez la lumière, là où règnent les ténèbres. » (*Applaudissements enthousiastes.*)

Le révérend *J. Lennox*, de Lovedale, représente la mission des Églises libres unies d'Écosse. « Jamais, dit-il, je n'ai trouvé un coin de l'Afrique du Sud où je me sois trouvé plus chez moi qu'au Lessouto. » Et il résume en deux points, qu'il développe de la manière la plus intéressante, l'idéal commun de sa mission et de la nôtre : former une église indigène autonome et placer à sa tête un pastorat indigène fortement instruit.

Le révérend *Goodenough*, délégué de la mission américaine parmi les Zoulous, établit aussi un parallèle détaillé entre son œuvre et la nôtre, en insistant sur le mot : *union.*

Un accueil particulièrement chaud était réservé au missionnaire *E. Creux*, de la mission romande à Prétoria, bien connu au Lessouto où il a fait son apprentissage et ses premières armes. Il se lève, regarde en face l'immense auditoire et prononce lentement ces deux

mots en Sessouto : « *Lumèlang, banabéso;* Salut, mes amis. » L'assemblée répond aussitôt d'une seule voix, suivant la mode du pays : « *È!* » La glace est rompue, les applaudissements éclatent de toutes parts. Et M. Creux évoque ses souvenirs, sa collaboration avec nos missionnaires, il y a quarante-six ans; il parle de ce qu'il a encore à faire, à Prétoria, pour les Bassoutos, domestiques, ouvriers, ou hélas! lépreux ou prisonniers.

« Ce qui m'est le plus dur, dit-il, c'est d'avoir parfois à accompagner à la potence un condamné à mort. Quand c'est un Mossouto, je souffre, j'ai honte, car j'aime les Bassoutos... »

Puis c'est le tour de M. *F.-S. Arnot,* de la « Garenganze Mission », au nord du Zambèze. Il y a vingt-huit ans, quand il vint en Afrique pour la première fois, le major Malan lui demanda d'aller comme missionnaire chez les Bassoutos. Il lui répondit que son cœur le poussait vers le pays où mourut Livingstone. Un an après, le major Malan le présente à Coillard. Il l'accompagne au Zambèze, il voit Lewanika, passe deux ans chez les Barotsis, voit à Séshéké Litia, qui n'était alors qu'un jeune homme et qu'il s'étonne de retrouver aujourd'hui grisonnant. Depuis cette époque, la mission de l'Afrique Centrale (Haut-Zambèze et Haut-Congo) ayant été fondée, quatre-vingt-dix missionnaires y ont suivi M. Arnot : beaucoup sont morts ou repartis; cinquante sont encore à l'œuvre. Tous considèrent M. Coillard comme leur frère aîné. Dans leurs difficultés avec les chefs, ils écrivaient à M. Coillard; dans leurs épreuves, ils recevaient toujours de lui une marque de sympathie. « Je suis heureux, dit M. Arnot, d'être ici pour me réjouir avec vous, comme j'ai pleuré avec vous la mort de ce serviteur de Dieu... »

Un Mossouto nommé *Béthuel Ralitau,* qui a travaillé jadis avec M. Creux, remercie, au nom de son peuple, les missionnaires.

Quand je suis né, dit-il, Casalis et ses compagnons venaient d'arriver. Mon père et ma mère étaient dans les ténèbres de la mort. Ils ne connaissaient pas Dieu, mais

seulement leurs ancêtres, des cannibales. Mes parents m'ont raconté avec quelle stupéfaction on regardait ces blancs. Plus tard, nous nous sommes convertis, eux et moi. Vous pouvez voir en moi un homme qui a passé par toutes les scènes du paganisme ; je suis l'image de ce que l'Évangile a fait dans ce pays. Vous tous qui êtes venus visiter l'ouvrage de Dieu, voyez d'où nous sommes sortis : des profondeurs les plus obscures. Je ne pouvais croire qu'un jour nous deviendrions chrétiens. Dieu a travaillé parmi nous lentement, de jour et de nuit ; Il est fort, Il a fait des merveilles. Aujourd'hui, le vieux paganisme a disparu. Ce n'est pas seulement nous, chrétiens, qui sommes sortis des ténèbres, c'est tout le peuple. Ceux même qui sont restés païens ne croient plus fermement aux amulettes qu'ils ont conservées. Merci donc aux missionnaires français ; merci à l'Église qui m'a enfanté et m'a fait ce que je suis.

Le capitaine *Alfred Bertrand* prend le dernier la parole. Comme M. Arnot, il a rencontré Coillard au Zambèze, et rend son témoignage personnel à l'œuvre accomplie au pays de Léwanika. Mais il y a neuf ans, ajoute-t-il, « je suis venu ici avec M. Coillard, et, depuis lors, une partie de mon cœur est restée au Lessouto. Les résultats obtenus par cette mission sont une révélation de la puissance du christianisme... »

A 2 heures, l'assemblée, qui s'est dispersée lentement, se forme de nouveau au même endroit pour une séance plus courte qui n'est que la continuation de la première.

Elle est présidée par le pasteur indigène de Siloé, *J. Ntsasa.* Il s'étonne de tout le bien qu'on a dit depuis deux jours du Lessouto :

Qu'allons-nous faire, demande-t-il, de tous ces éloges? Si l'on regarde au peuple de Moshesh, gardons-nous d'oublier nos misères : le paganisme persistant, les pasteurs et évangélistes trop peu nombreux, et surtout la plaie de l'intempérance. Pensons aussi à ceux qui nous entourent, comme les Barotsis. En ce moment, nous recevons beaucoup : souvenons-nous d'employer et de distribuer ces richesses.

M. *A. Bonzon,* le troisième délégué du protestantisme français, prend alors la parole. Il caractérise sa délégation personnelle, qui lui a été donnée par les églises. Il rappelle ce que fit l'église de Jérusalem quand elle apprit ce qui s'était passé à Antioche : elle envoya

Barnabas voir ces nouveaux frères et leur apporter une exhortation (Actes XI, 22).

Ainsi, dit-il, les églises de France ont envoyé au Lessouto, non une lettre ou un télégramme, mais des yeux pour voir, un cœur pour vibrer avec les vôtres et des lèvres pour vous parler. Je suis le Barnabas que les Jérusalem de France envoient aux Antioche du Lessouto. Comme Barnabas, « étant arrivé et ayant vu la grâce de Dieu, je m'en réjouis et je vous exhorte tous à rester d'un cœur ferme attachés au Seigneur. » C'est là le vœu que mon église elle-même m'a remis pour vous.

M. Bonzon développe cette parole et encourage, en particulier, les auditeurs à résister à l'alcool, à l'impureté et à toutes les formes du paganisme.

Après lui, le révérend *L. Marx*, de Tinana (Griqualand East), parle au nom de la mission morave, établie déjà depuis cent soixante-dix ans au Sud de l'Afrique et en collaboration paisible avec la nôtre.

Puis, c'est le révérend *P.-S. Van Heerden*, de Ladybrand, représentant l'Église réformée hollandaise de la Colonie d'Orange.

En venant à Morija, dit-il, j'ai été frappé par la beauté des lieux, la beauté des maisons que vous avez construites, des fleurs que vous avez semées, des arbres fruitiers que vous avez plantés. Mais, surtout, vous avez fait jaillir ici les sources de la vie éternelle. Je désire, pour vous et pour nous, la plénitude de l'Esprit de Dieu, et alors, des deux côtés du Calédon, au Lessouto et dans l'Orange, « le désert fleurira comme la rose ».

Mme *Benjamin Escande* apporte au jubilé trois paroles : une des amis de Genève qui l'ont déléguée, une du Sénégal où elle a travaillé personnellement, et une troisième de la part de Dieu qui nous a comblés de joie et que nous devons réjouir à notre tour.

Le révérend *G. Lowe*, de Johannesburg, parle au nom de la Société biblique britannique et étrangère.

Du Cap au Zambèze, dit-il, il n'y a pas un coin de pays qui ne soit touché par ce que vous faites ici. Il y a vingt ans, quand je vins en Afrique comme missionnaire de

l'Église wesleyenne, on me dit que j'allais commencer une œuvre nouvelle au Transvaal ; mais je trouvai là un élève de votre École biblique qui y travaillait depuis sept ans. Je n'eus qu'à ouvrir mon registre, et à admettre ses convertis comme membres de l'Église méthodiste ! Chacune des églises du Sud de l'Afrique a le devoir de vous dire : « Merci, et que Dieu vous bénisse ! » Puissiez-vous avoir encore une nouvelle période féconde de vingt-cinq ans ! J'espère que vous m'inviterez à votre centenaire, en 1933, et je m'engage à y venir, mais à une condition, c'est que M[me] Mabille soit encore là pour enseigner à chaque orateur à parler brièvement et en allant droit au fait.

Le révérend *J. Makanya*, un Zoulou, pasteur à Durban, au service de la Mission américaine, exprime l'affection dont tous les chrétiens indigènes entourent l'Église du Lessouto.

L'Afrique est immense, dit-il ; mais nous sommes destinés à être un jour tous unis dans une même église. Vous avez été choisis, vous, Bassoutos, au milieu de beaucoup d'autres et nos cœurs sont avec vous. Quand je suis venu, je ne m'attendais pas à voir ici une œuvre aussi grande : nos églises sont impatientes d'entendre nos récits...

M. *Christeller* était chargé de terminer cette séance, la dernière des grandes réunions publiques du Jubilé. Son allocution, prononcée d'un ton vibrant, a produit le plus grand effet.

Pendant ces deux jours, Dieu nous a comblés de ses dons. Et maintenant je vous donne, à remporter chez vous, un texte qui vous rappellera tout ce que vous avez entendu : « Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits. »

Si j'étais un Mossouto de naissance, en retournant chez moi, je rendrais grâce à Dieu, qui m'a donné cette bénédiction d'appartenir à ce peuple nombreux, parlant sa langue, gardant sa nationalité, alors que beaucoup de peuples ont sombré...

Si j'étais un Mossouto, en chevauchant pour rentrer chez moi, je regarderais les champs de maïs, les villages, toutes les richesses de la nature, et je saluerais les passants en leur disant : « Mon âme, bénis l'Éternel ! O terre heureuse, peuple privilégié !... »

Si j'étais un Mossouto, je verrais partout des chapelles, des églises, j'entendrais la cloche qui sonne chaque matin, appelant à la prière, je jouirais de nos dimanches paisibles, et je dirais : « Mon âme, bénis l'Éternel, à cause de la connaissance de Dieu qui existe ici. »

Si j'étais un Mossouto, sachant lire, sachant trouver dans ma Bible le message de Dieu, je rendrais grâce à Dieu de ce don immense... Croyez bien, cher M. Lowe, que

parmi nous, il n'y en a pas un seul qui ne soit reconnaissant à votre Société de nous avoir donné la Bible. Si vous pouviez traverser cette contrée d'un bout à l'autre, vous trouveriez la Bible dans bien des maisons, — parmi les chrétiens et même parmi les païens, — et vous recueilleriez les remerciements de toutes nos églises et de tous nos pasteurs.

Bien-aimés frères, nous avons à rendre grâce. Mais comment rendrons-nous grâce à Dieu? Les chants, les réunions, tout cela est bien; mais ce que Dieu aime surtout, c'est que nous le louions par notre vie, dans nos maisons, dans notre village, en faisant



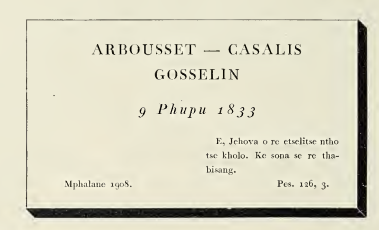
Les missionnaires, les délégués et les pasteurs indigènes.

le bien. Ne nous endormons pas maintenant, mais fortifions-nous. Et, quand nous serons rentrés chez nous, nous tous, pasteurs, évangélistes, anciens, simples chrétiens, de tout notre pouvoir servons notre Seigneur Jésus-Christ.

Il est 4 heures. L'assemblée se disperse. Mais, à quelques pas de là, dans un coin retiré du jardin du presbytère, une cérémonie émouvante dans son intimité attend quelques-uns des hôtes du Jubilé.

C'est à l'endroit même où les trois premiers missionnaires, en 1833,

construisirent leur première hutte. Un gros chêne s'y dresse maintenant, ombrageant un large espace. Les membres de la Conférence, les délégués d'Europe et du Sud de l'Afrique, les pasteurs indigènes et leurs femmes, se réunissent là, autour de Mme Ad. Mabille, seul témoin survivant de cette période héroïque. Après quelques mots de M. Jacottet, Mlle Florence Viéville, petite-fille de M. Arbousset, enlève un bout de toile, fixé au tronc du vieux chêne, et nous voyons apparaître une plaque commémorative, en bronze, portant ces simples mots :



c'est-à-dire :

ARBOUSSET — CASALIS — GOSSELIN

9 juillet 1833

L'Éternel a fait pour nous de grandes choses et nous sommes dans la joie.

Octobre 1908. Ps. 126, 3.

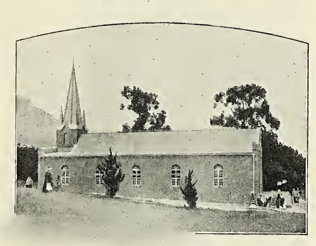
Une tasse de thé nous est alors offerte ; puis quelques-uns d'entre nous pénètrent, avec Mme Mabille, dans le fourré, et, écartant les branches, y considèrent pieusement quelques vieilles tombes. Ici reposent Mme Eug. Casalis-Dyke, la mère de notre vénérable sœur, morte en 1854, et deux enfants de M. Arbousset.

Dans le cimetière du village, au-dessus du temple, un gros fragment

de roche avec un simple nom marque une autre tombe, celle où repose Adolphe Mabille.

Parmi les titres de gloire de Morija, comment oublierions-nous ces sépultures ?

Cependant les deux longues séances du jour n'ont pas lassé la patience des auditeurs. Elles n'ont pas suffi non plus à épuiser la liste des amis chargés de messages et des Bassoutos désireux de leur répondre. Une séance finale, une réunion d'adieu, a donc été convoquée, comme la veille, à 8 heures du soir dans le temple de Morija. Elle a eu le même plein succès que les précédentes.


Le temple de Morija.

M. *H. Bertschy*, missionnaire à Hermon, préside. Il met ses auditeurs en garde contre l'orgueil qui pourrait résulter de cette pluie de louanges reçue depuis deux jours.

En réalité, dit-il, nous n'avons encore labouré qu'un petit sillon ; nous ne sommes pas même à la moitié du champ. Le moment n'est pas venu de nous reposer. D'ailleurs notre dernier synode a constaté qu'en ces quatre dernières années, l'œuvre de Dieu a très lentement progressé : il n'y a donc pas lieu de nous enorgueillir.

Les louanges qu'on nous a décernées doivent avoir sur nous un autre effet. Parfois un wagon très lourd reste embourbé. Pour l'ébranler, il faut exciter les bœufs qui, alors, se raidissent, se mettent à genoux et tirent de toutes leurs forces. Le Jubilé est un encouragement de ce genre que Dieu nous envoie. Nous aussi, agenouillons-nous ; puis tendons toute notre énergie pour combattre. Faisons profiter les autres de la bénédiction qui nous a été faite ; que les louanges entendues produisent en nous l'humilité et un zèle plus grand. Sinon elles nous auraient fait du mal.

Trois délégués étrangers apportent alors leur message de sympathie et leurs félicitations fraternelles, ce sont :

M. *Numa Jaques,* de la mission romande, à Lourenzo-Marquès, auquel répond l'évangéliste mossouto *Luka Mokhatla,* de Likhoèlè;

Le révérend *Dambuza,* de Lovedale, un Cafre, qui exprime avec émotion son étonnement à la vue de l'œuvre accomplie au Lessouto;

Et le révérend *L. Thekisho,* de Koffyfontein, un autre indigène, dépendant de la mission de Berlin.



L'évangéliste Nephtali Moshabésha.
L. Mabille. A. Aeschimann.

Les Bassoutos reprennent alors la parole. Ce sont les évangélistes *Jonathan,* de Bérée, *Matthieu Sébatané,* de Botha-Bothé, *B. Lésia,* de Cana, *Daniel,* de Sehonghong, *Joas Mapétla,* de Masianokéng, *Antipas Kikiné,* de Mafubé, qui, l'un après l'autre, remercient leurs visiteurs, blancs et noirs, et essaient de dégager les leçons du Jubilé. Leur cœur déborde de reconnaissance. L'un d'eux se déclare heureux d'avoir hérité, non du bétail innombrable de Moshesh, mais de l'Évangile dont Moshesh a doté le pays en y introduisant les missionnaires. Un autre rappelle le souvenir de la Pentecôte et des langues diverses parlées ce jour-là à Jérusalem.

Les chefs *Mojèla,* oncle de Letsié, et *Filipi Molisé,* ancien secrétaire de Lérothodi, saluent aussi les envoyés de France, quoique n'appartenant pas ou n'appartenant plus eux-mêmes à l'Église.

M. *Boiteux,* missionnaire au Zambèze, applique à l'Église du Lessouto la parole de saint Paul : « Vous êtes une lettre lue par tout le monde. » Il souhaite qu'aucun de ceux qui auront « lu la lettre » pendant le Jubilé n'oublie les paroles qu'il aura entendues.

L'évangéliste *Nephtali Moshabésha*, qui a remplacé M. Louis Mabille à la tête de l'église de Morija, pendant son récent congé, salue, au nom de cette église, tous les hôtes qu'elle vient de recevoir. Après tous les éloges qu'il a entendus, il se trouve confus ; il ne lui semble pas qu'ils soient vraiment mérités. En tout cas, il demande à ceux qui vont partir leurs prières assidues en faveur du travail qui reste à faire, et, en particulier, de la lutte à engager contre l'eau-de-vie.

Enfin, M. *H. Dieterlen* prononce, au nom de la Conférence, la dernière allocution. Il remercie, en français et en anglais, les visiteurs dont la présence a fortifié, non seulement les missionnaires, mais les membres de l'église. « Nous voulons, leur dit-il, conclure l'union entre blancs et noirs. » Puis, il s'adresse en sessouto à la grande assemblée et lui parle du Jubilé prochain, dans vingt-cinq ans.

Il faudra qu'il soit plus beau que celui d'aujourd'hui : travaillons-y sans retard. Quelques-uns disent : « Nous n'aurons plus jamais rien de pareil. » C'est une erreur : ce sera beaucoup plus beau. Et, si nous-mêmes nous n'y sommes pas, nous aurons un autre Jubilé, plus magnifique encore, le Jubilé avec le Seigneur Jésus. Je vous donne deux paroles. L'une : « Garde ce que tu as. » Nous avons la Bible et l'amour fraternel : gardons-les dans nos deux mains. L'autre : « Afin qu'il porte encore plus de fruit. » Efforçons-nous de faire toujours mieux. Et maintenant, remercions Dieu et dispersons-nous.

Après une courte prière, le temple se vide peu à peu. Il est dix heures du soir et, depuis hier matin, nous avons passé treize heures à écouter une quarantaine de discours. Mais ce sont là des semences de vie qui ont été jetées à pleines mains. Et, rentrés chez leurs hôtes, tandis que la pluie tombe sur la terre échauffée par le soleil, les délégués des églises d'Europe demandent à Dieu d'envoyer aussi la rosée de son Esprit sur les âmes qui ont reçu tant d'encouragements et tant d'appels de ses serviteurs.

V — A Morija après le Jubilé

Nous avons raconté en détail les deux grandes journées du Jubilé, les mercredi 21 et jeudi 22 octobre 1908. Mais les délégués européens devaient rester au Lessouto jusqu'au 21 décembre, y voir de près, à Morija même, les organes centraux de la mission et de l'église indigène, puis visiter méthodiquement les stations du nord, du centre et du sud, à deux exceptions près. Partout leur passage fut l'occasion de jubilés locaux qui généralisèrent et prolongèrent les fêtes solennelles de Morija.



Quant aux missionnaires, aux pasteurs noirs, aux instituteurs...
A. Aeschimann. S. Duby. L. Mabille. M. Mofokéng.

Il n'est pas possible de passer ici sous silence ce séjour de deux mois, sans lequel nous n'aurions remporté à Paris qu'une idée très inexacte et très incomplète de l'œuvre accomplie par nos missionnaires, en trois quarts de siècle, au sein de la tribu des Bassoutos. Mais il faudra désormais condenser notre récit et nous borner à une simple esquisse là où nous aurions aimé souligner tel détail pittoresque, émouvant ou instructif.

Lentement, jour après jour, la foule des pèlerins a quitté Morija pour s'en retourner vers les villages innombrables épars au flanc des collines. Beaucoup de fidèles sont cependant restés jusqu'au dimanche suivant, 25, qui sera un jour de grande communion. Quant aux missionnaires, aux pasteurs noirs, aux instituteurs, ou anciens d'églises,

aucun ne s'est éloigné : ils doivent se rencontrer encore en des assemblées plus intimes, où l'on déploiera moins d'éloquence, mais où l'on pourra serrer de plus près les questions essentielles.

Les missionnaires, venus généralement à cheval, ont été répartis, pour le logement, entre leurs divers collègues du chef-lieu. L'un d'eux cependant, M. Louis Germond, fidèle aux antiques usages, s'est transporté de Thabana-Morèna à Morija dans le wagon classique, traîné par plusieurs couples de bœufs ; il a pu ainsi amener avec lui sa famille, et c'est dans sa maison roulante, arrêtée aux abords du village, qu'il a campé, comme les pionniers de jadis.



Dans sa maison roulante, arrêtée aux abords du village...

Débarrassé, sauf ces quelques exceptions, de ses hôtes temporaires, Morija est redevenu ce qu'il est à l'ordinaire, un village calme et laborieux, où l'imprimerie, les écoles, ont repris leur travail régulier, où tout respire la paix, le bon ordre, la bienveillance naturelle, en même temps que l'activité féconde.

1° Le Synode

Dès le vendredi 23, la délégation européenne, entourée des missionnaires blancs, se rencontrait, dans le temple de Morija, avec les représentants indigènes des églises du Lessouto : pasteurs, évangélistes et anciens, en tout, près de cent. C'était une session extraordinaire du *Synode* annuel, une session sans ordre du jour déterminé,

uniquement destinée à nous fournir l'occasion d'un libre entretien avec la représentation la plus large de nos églises noires. Cette session a compris deux séances : le matin et l'après-midi.

M. Jacottet, comme président de la Conférence, préside aussi le Synode. Après quelques paroles d'introduction, il fait l'appel des délégués, église par église. Puis, l'assemblée reçoit communication d'un certain nombre de messages venus à l'occasion du Jubilé et dont la lecture n'a pu trouver place dans les grandes réunions publiques, au programme si surchargé.

C'est d'abord la *lettre du Comité aux églises du Lessouto*. Le texte en est lu, en sessouto, par M. Dieterlen; l'assemblée l'écoute avec l'attention la plus respectueuse, et témoigne ensuite sa reconnaissance par le chant d'un verset de cantique.



Tout respire la paix...

M. Bonzon résume alors une *lettre de la Fédération des églises protestantes de France* qui lui a été confiée. Puis lecture est donnée des documents suivants :

Une lettre de M. le pasteur *J. Weitzecker*, de Pomaret (Vallées vaudoises), qui fut missionnaire à Léribé;

Une lettre des *enfants et petits-enfants du missionnaire Th. Arbousset;*

Un message de la *Commission genevoise du Zambèze;*

Un fragment de lettre de Mme *Orpen, née Élise Rolland*, et de son frère, *Émile Rolland*, enfants du missionnaire du même nom;

Trois strophes de M. le pasteur *Théod. Monod*, membre du Comité. Ces vers français ont été traduits par M. Dieterlen en vers sessoutos;

Une lettre du *Comité directeur de la mission Morave*, à Herrnhut;

Une lettre du *Comité auxiliaire de Genève*.

A ces divers messages de leurs amis blancs, les chrétiens indigènes répondent, en quelque sorte, par la lecture d'une *adresse des églises du Lessouto à la Délégation française*. Ainsi se terminent les lectures.

Alors commence la partie la plus intéressante de la séance. MM. Bianquis et Dumas demandent que chacun à son tour, en toute



Délégation des évangélistes du Lessouto.

liberté, rende compte, d'une manière succincte, de son œuvre, de ses difficultés ou de ses encouragements, mais surtout de l'état de la vie chrétienne dans l'église qu'il représente.

Nos frères noirs sont d'abord quelque peu surpris par cet interrogatoire inattendu. « Vous nous demandez, dit l'un d'eux, d'improviser un chant au milieu du concert. » Cependant une quinzaine de

délégués prennent successivement la parole; tous s'expriment d'une manière sérieuse, avec précision et sans phrases.

Au précédent synode, six mois auparavant, on avait constaté un certain engourdissement de la piété : peu de conversions, surtout de conversions d'hommes; ralentissement dans les diverses manifestations de la vie et de l'intérêt pour les choses de Dieu; concessions plus ou moins graves faites par quelques-uns au paganisme.

Cette fois, l'impression générale est beaucoup plus encourageante. Il est arrivé ce qui se produit généralement dans l'ordre spirituel : l'église s'étant humiliée devant Dieu, Dieu lui a envoyé des consolations. Une comparaison revient sur les lèvres de plusieurs évangélistes : « Nous avions pris du feu au dernier synode; nous l'avons rapporté dans notre église et le feu s'est communiqué. » Les temples se remplissent de nouveau, des conversions se produisent, non pas en grand nombre, mais assez régulièrement, « goutte à goutte », dit l'un d'eux.

Pourtant il y a des ombres au tableau : sur bien des points, le paganisme reprend l'offensive; des enfants de chrétiens se laissent persuader, au sortir de nos écoles, d'aller à la circoncision; des chrétiens adultes se laissent entraîner à des pratiques interdites par notre discipline. La concurrence des autres églises n'est pas toujours loyale; leur extrême largeur disciplinaire séduit un certain nombre de néophytes; quand les femmes se convertissent à la foi chrétienne, leurs maris païens leur interdisent souvent l'église *fora*, trop rigoureuse, et les contraignent à se faire catholiques. Les conversions continuent d'ailleurs à se produire, en très grande majorité, chez les femmes; les hommes restent rebelles. Enfin, la disette générale, conséquence des mauvaises récoltes, rend très insuffisante la rentrée du *kabèlo,* ou contribution réglementaire des membres d'église.

Malgré ces restrictions diverses, sur lesquelles on insiste plus ou moins selon les régions, la note générale reste celle de l'optimisme et l'action de grâces.

La lecture des documents et la consultation générale avaient rempli la séance du matin. Celle de l'après-midi, plus courte, fut consacrée à un entretien sur cinq points particuliers, dont l'importance ressortait précisément de cette consultation.

1° Le *kabèlo*, ou contribution des membres d'église. C'est surtout le manque de denrées alimentaires, dans un pays exclusivement agricole, qui en compromet la régularité. Cependant on peut remarquer, en bien des cas, que les plus pauvres sont les plus empressés à se mettre en règle. Au Lessouto comme ailleurs, il faut compter avec l'avarice de ceux qui possèdent. La seule solution satisfaisante du problème financier, il faut l'attendre de l'action du Saint-Esprit, brisant la dureté des cœurs, y ouvrant la source du renoncement, en faisant jaillir en flots abondants la libéralité volontaire.

2° *Supériorité numérique des femmes dans l'église.* — Cette supériorité est énorme : 13.442 femmes contre 3.718 hommes. La proportion n'est pas normale, et une question se pose : comment atteindre les hommes païens? Diverses solutions sont indiquées. Il semble qu'aujourd'hui un nouvel assaut, plus courageux, plus vigoureux, contre les forteresses du paganisme s'impose à la mission et aux chrétiens indigènes.

3° *L'action sur les jeunes hommes de familles chrétiennes.* — Question en connexion étroite avec la précédente, puisqu'il s'agit toujours de relever, dans les églises, la proportion de l'élément masculin. Mais, cette fois, l'entretien vise spécialement les fils de chrétiens, les élèves qui sortent de nos écoles. Les délégués du Comité proposent qu'on organise au Lessouto des unions chrétiennes de jeunes gens, en adaptant cette institution aux usages et aux nécessités du pays. Le programme à poursuivre doit être celui-ci : agir sur les jeunes gens plus ou moins bien disposés par le moyen des jeunes chrétiens déjà consacrés à Dieu.

4° *Organisation de l'Église et du pastorat indigène au Lessouto.* — Les

chrétiens bassoutos en sont-ils satisfaits? La réponse est unanime : elle est affirmative sans aucune réserve.

5° *Campagne anti-alcoolique.* — L'intempérance a fait, en ces dernières années, des progrès inquiétants au Lessouto. Elle se propage de trois manières. Les chrétiens ont la liberté de consommer le *léting* ou bière faible produite par une courte fermentation du *mabèlè* (millet indigène); mais quelques-uns préparent cette boisson de telle manière qu'elle est passablement concentrée et capable de produire une certaine excitation alcoolique. Les païens, d'autre part, se nourrissent de *joala*, ou bière forte, riche en alcool. Enfin, les chefs et leurs nombreux conseillers se procurent, par des moyens plus ou moins licites, de l'eau-de-vie de fabrication européenne et plusieurs sont en état permanent d'ébriété. Il y a donc lieu d'engager vigoureusement la lutte contre l'alcool. La question des voies et moyens est renvoyée au *Séboka*, ou conférence mixte, dont la session doit commencer le lendemain.

Dans toute cette journée, les délégués européens, auxquels on traduisait à l'oreille, phrase par phrase, les paroles prononcées par chacun, ont eu l'occasion d'apprécier la finesse intellectuelle et surtout la valeur morale des évangélistes, catéchistes et anciens, hommes simples, à la foi robuste, dont l'activité soutient, prolonge et multiplie celle des missionnaires.

2° *Le Séboka*

Le *Séboka* est une conférence mixte, réunissant sur un pied d'égalité tous les missionnaires et les pasteurs indigènes. C'est la plus haute autorité de l'Eglise du Lessouto, sa représentation suprême et son corps directeur.

A la suite du Synode, le *Séboka* a tenu cinq séances, dont trois le samedi 24 octobre et deux le lundi 26. Le samedi, il a siégé de 9 heures

à midi, de 2 heures à 6 heures et, dans la soirée, de 8 à 10 heures. Un corps délibérant européen ne fournirait pas plus de travail. Sans compter que ce samedi-là était la dernière journée d'une semaine exceptionnellement chargée.

L'assemblée, présidée de droit par le président de la Conférence, M. Jacottet, comprenait 30 membres ayant voix délibérative ; savoir : 17 missionnaires et 13 pasteurs indigènes. Assistaient, en outre, aux séances, avec voix consultative : un missionnaire honoraire du Lessouto, M. Ellenberger ; deux missionnaires du Zambèze, MM. Ad. Jalla et Boiteux ; les trois délégués du protestantisme français, MM. Dumas, Bonzon et Bianquis ; deux délégués de Genève, M. Alf. Bertrand et Mme Escande ; deux missionnaires romands, MM. N. Jaques et Creux, et un missionnaire morave, M. Marx.

La grande question soumise au *Séboka*, — celle qui devait occuper presque en entier ces cinq laborieuses séances, — était la reprise de la collaboration avec la mission du Zambèze. Rappelons les faits en quelques lignes.

Dès la fondation de la mission du Zambèze, M. Coillard eut avec lui des évangélistes bassoutos. Son entreprise avait d'ailleurs le caractère d'un prolongement de notre œuvre sud-africaine. Le Zambèze apparaissait comme un champ de mission où les jeunes églises du Lessouto allaient apporter les bienfaits du christianisme, dont elles jouissaient elles-mêmes depuis un demi-siècle.

Mais il se trouva que l'œuvre dépassait les capacités du Lessouto. C'est en Europe qu'il fallut chercher le point d'appui de la mission du Zambèze ; c'est d'Europe que vinrent les ressources en argent et en hommes ; le Comité de Paris, aidé par ses amis de Genève, d'Angleterre et d'Écosse, dut assumer toute la direction. Toutefois, le Lessouto continuait à s'intéresser à l'évangélisation des Barotsis par des collectes périodiques, et suivait avec intérêt le travail de ses premiers envoyés.

Pour des raisons diverses, ceux-ci ont causé aux missionnaires du Zambèze des déceptions douloureuses. Les uns se sont lassés, d'autres se sont laissé entraîner à des chutes graves ou ne se sont pas montrés animés du véritable esprit apostolique. Des temps très difficiles sont venus, des temps de famine et d'épidémie. Les collaborateurs indigènes n'eurent pas toujours la fermeté d'âme, l'esprit de renoncement qu'il aurait fallu pour traverser victorieusement une telle crise. De leur côté, les missionnaires du Zambèze ne comprirent pas toujours très bien le tempérament de ces évangélistes, qu'ils n'avaient pas formés. Le long séjour de M. Coillard en Europe priva le Zambèze de l'homme qui eût pu le mieux adoucir les relations, pacifier les différends. Bref, la collaboration finit par se rompre, et les évangélistes, revenus au Lessouto, y rapportèrent parfois et propagèrent autour d'eux des semences de découragement ou d'amertume.

Cependant les missionnaires du Zambèze, en présence d'une œuvre qui excédait leurs forces, ne cessèrent jamais de désirer qu'une nouvelle expérience fût tentée. Cette expérience se présentait, en octobre 1908, dans des conditions beaucoup plus favorables à bien des égards : les leçons mêmes du passé devaient faciliter l'avenir.

Dès 1907, MM. Dyke et Duby s'étaient rendus au Zambèze, comme délégués du Lessouto, et avaient traité avec leurs collègues de la Rhodésia des conditions dans lesquelles de nouveaux évangélistes bassoutos pourraient leur être envoyés. Un projet de collaboration, sur des bases déterminées, avait été esquissé. Ce projet était revenu au Lessouto ; on en avait parlé dans les églises ; plusieurs consistoires en avaient officiellement délibéré. Et maintenant, en présence de MM. Ad. Jalla et Boiteux, délégués du Zambèze, le *Séboka* avait à son tour à étudier la question et à en arrêter la solution.

La délibération fut singulièrement instructive pour les délégués d'Europe. Ils y virent fonctionner, dans des conditions parfaites de respect, de condescendance réciproques, d'harmonie fraternelle, une

assemblée composée presque par moitié de blancs et de noirs. Ils virent les missionnaires accepter avec une patience inlassable les scrupules, les objections, les lenteurs de leurs collaborateurs indigènes, et ceux-ci s'appliquer de toutes leurs forces à bien comprendre le détail des questions, à ne jamais abandonner un point qui ne fût tout à fait élucidé, à profiter des expériences du premier essai pour ne tenter le second qu'à bon escient, à défendre enfin efficacement, par des mesures protectrices, les intérêts de leurs compatriotes, pour le cas où ils se rendraient au Zambèze. Mais, par-dessus tout, ils purent admirer l'esprit véritablement chrétien des uns et des autres, missionnaires du Lessouto ou du Zambèze et pasteurs indigènes, leur désir unanime de trouver une solution qui mît tous les cœurs au large, et qui assurât, pour une nouvelle période, la collaboration cordiale des églises du Lessouto à l'œuvre d'évangélisation entreprise chez les Barotsis.

Quand on cherche dans ces intentions-là, quand les fautes du passé sont ouvertement reconnues et confessées, quand on met au premier plan la volonté d'accomplir l'œuvre de Dieu et de faire avancer son règne, il n'est pas d'obstacle qui ne finisse par être surmonté. La délibération, au sein du *Séboka,* fut longue, minutieuse, parfois émouvante. Mais, le samedi soir, tout le monde était d'accord pour reprendre la collaboration et une commission de cinq membres était nommée pour examiner et amender le projet de règlement apporté par M. Ad. Jalla.

Le lundi, vers la fin de la matinée, le projet amendé était apporté au *Séboka* et adopté, article par article. La reprise de la collaboration était décidée; les conditions d'envoi des évangélistes, la durée de leur séjour, leur traitement, leur situation vis-à-vis des missionnaires, leurs droits et leurs devoirs étaient soigneusement déterminés; le Lessouto s'engageait à organiser des souscriptions annuelles; enfin, une petite commission, composée du missionnaire Louis Mabille et des pasteurs bassoutos Ed. Motsamaï et J. Mohapèloa, était chargée de patronner ces évangélistes et de se tenir en correspondance avec eux.

Il ne restait plus qu'à faire passer la décision dans le domaine des faits. Mais, après les précautions prises et les assurances échangées, cette partie du programme devait aller sans difficulté sérieuse.

En dehors de cette question, si importante et si délicate, une autre seulement fut abordée et résolue par le *Séboka* : c'est celle de la lutte contre l'alcoolisme. On constata l'accord général de l'opinion sur le mal que fait l'eau-de-vie; on rappela comment le même fléau avait menacé, il y a trente ans, de ruiner le pays et avait été conjuré par une campagne engagée par le résident, Sir Marshall Clarke. Des anecdotes caractéristiques furent rapportées, montrant comment l'alcool, aujourd'hui, s'introduit en fraude dans tout le Lessouto. Bref, le *Séboka* vota à l'unanimité le principe d'une double démarche, l'une auprès des chefs pour leur montrer la gravité de l'exemple qu'ils donnent au peuple, l'autre auprès du Gouvernement, pour attirer son attention sur les fraudes commises et réclamer de lui un respect plus rigoureux de la loi et une surveillance plus effective des frontières. Enfin, le *Séboka* décida la convocation, dans les églises, d'assemblées solennelles d'humiliation, où la question anti-alcoolique serait spécialement traitée.

3° *Un dimanche de communion*

Les deux journées du *Séboka* avaient été séparées par un dimanche, le 25 octobre. Ce devait être un jour de communion. La foule des membres de l'église et des auditeurs restés ou revenus à Morija fut évaluée, le matin, à deux mille personnes. Elle n'aurait jamais pu entrer dans le temple. Heureusement, le temps était splendide, et l'on put utiliser, une dernière fois, l'emplacement aménagé pour le Jubilé.

Deux prédicateurs se succédèrent sur l'estrade servant de chaire. M. F. Dumas d'abord, traduit par M. Dieterlen, fit un sermon bref et impressif sur l'aveugle de Jéricho et Zachée (Luc XVIII, 35 —

XIX, 10), considérés comme deux types de cette humanité perdue que « le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ». Immédiatement après, M. Jalla prononça un discours vibrant en faveur de la mission du Zambèze, pour laquelle il demanda les prières et les libéralités des Bassoutos, et surtout leur secours direct, sous forme d'évangélistes indigènes. Cet appel était d'autant plus émouvant qu'au pied de l'estrade, sur une chaise bien en vue, se trouvait assis Litia, le fils et le successeur désigné du roi Léwanika. La collecte qui suivit cette double prédication était destinée au Zambèze ; elle rapporta un peu plus de 600 francs. Ce serait un beau résultat, même ailleurs que dans une église de pauvres cultivateurs noirs.

A 2 heures, c'est dans le temple que la communauté, un peu moins nombreuse, se réunit à nouveau pour le service de Sainte-Cène. M. Ellenberger, missionnaire du Lessouto en retraite, monte en chaire. Il fait une courte méditation sur Matthieu XIV, 22-23. Puis un chant, une prière, et la distribution de la communion. D'abord une tablée de blancs, plus de cinquante, auxquels le pain est servi par MM. Ellenberger et Mabille, la coupe par MM. Dumas et Bianquis. C'est, dans ce culte sessouto, un court intermède en français, et nous chantons debout, autour de la table : « Gloire soit au Saint-Esprit ! » Ensuite, s'approchent les noirs et, par vingt fois environ, ils entourent la table sainte : en tout, huit cents communiants au moins, chiffre inconnu en France. Tous les missionnaires et les pasteurs indigènes présents se relayent pour faire le service. Le plus grand recueillement règne jusqu'au bout.

Vers 4 heures, la bénédiction est donnée, mais une grande partie de l'auditoire reste dans le temple ; les enfants des écoles viennent garnir les quelques bancs devenus libres, et l'église de Morija exécute pour ses visiteurs européens, avec une puissance et une perfection rares, les beaux chants qu'elle avait préparés depuis plusieurs semaines, à l'intention du Jubilé.

Heureuse la communauté qui renferme de telles forces, une telle sève! Heureux le missionnaire appelé à la diriger!

4° *La Conférence — La Dispersion*

Une courte session de la Conférence termina cette série ininterrompue de séances publiques ou privées qui s'étaient succédé pendant huit jours. Cette session occupa quatre séances : une très rapide, le lundi 26, à 5^{h}45, après la clôture du *Séboka;* une seconde, le même soir, de 8 heures à 10 heures, et deux séances, le mardi 27, matin et après-midi.



Entre deux séances de la Conférence.

La grosse affaire était de placer les renforts arrivés ou attendus. Il faut avoir vu de près l'embarras extrême d'une telle assemblée pour comprendre combien des renforts pleinement suffisants seraient, en tous temps, désirables, au Lessouto comme dans nos autres champs de travail. Oh! si nos jeunes chrétiens d'Europe pouvaient se représenter la beauté de la carrière apostolique, les besoins du monde païen et de nos jeunes communautés indigènes, il semble que la pénurie dont souffrent toutes nos œuvres apostoliques ne pourrait pas se prolonger. « Seigneur! envoie des ouvriers dans ta moisson! »

La Conférence eut aussi à étudier quelques questions intérieures, points de règlement ou détails de finance. Mais, vu les circonstances spéciales, une bonne partie de la session fut naturellement employée à des échanges de salutations, à la réception des hôtes et des visiteurs, à l'expression des sentiments d'affectueuse reconnaissance qui remplis-

saient tous les cœurs. Oui, vraiment, « il est agréable, il est doux pour des frères de demeurer ensemble. » Tous les membres de la mission l'éprouvèrent à Morija, pendant ces journées inoubliables. Et ensemble ils en bénirent le Père céleste.

Deux jours après s'accomplissait la dispersion finale. MM. Dumas, Bianquis et Bonzon partaient pour Thaba-Bossiou, où M. Bonzon se séparait de ses deux compagnons pour aller, lui seul, visiter les deux stations du Griqualand et, de là, rentrer directement en Europe. Tandis que MM. Dumas et Bianquis poursuivaient vers le nord leur inspection méthodique des stations du Lessouto, les autres visiteurs européens quittaient à leur tour Morija et se répandaient par le pays, apportant, eux aussi, aux missionnaires des districts et à leurs congrégations, le réconfort de leur présence, et le témoignage de leur intérêt fraternel. Le Jubilé de Morija avait pris fin : par la grâce de Dieu, son succès avait dépassé toutes les espérances.

5° *Visite aux stations*

Du 30 octobre au 11 décembre, les deux délégués du Comité ont eu le privilège de visiter dix stations du Lessouto, cinq postes de pasteurs indigènes et six annexes, sans parler de deux journées passées de l'autre côté du Calédon, à Ficksburg et aux environs de Ladybrand. Deux stations seulement sont restées en dehors de leur parcours : Qalo, à l'extrême nord, et la Sébapala, au sud, dans les montagnes. Ces deux stations étaient malheureusement vacantes et personne n'eût été là pour recevoir les représentants des églises de France. Quant aux deux stations, bien plus lointaines, du Griqualand : Mafubé et Paballong, c'est à M. Bonzon qu'est échu le soin de s'y rendre.

La tournée de MM. Dumas et Bianquis s'est décomposée en deux parties : du 20 octobre au 19 novembre, visite aux stations du nord;

puis, après une halte de quarante-huit heures à Morija, visite, du 21 novembre au 11 décembre, aux stations du centre et du sud. Novembre et décembre, c'est, au Sud de l'Afrique, la première partie de l'été, l'équivalent de notre mois de juin, avec ses longues journées. Le temps, sauf quelques fortes averses, est resté merveilleux et ce fut un enchantement perpétuel que ce voyage à travers les campagnes ensoleillées où l'on voyait en quelque sorte la moisson mûrir d'un jour à l'autre. Puis, à chaque étape, au sein des consistoires convoqués à leur occasion comme devant les assemblées réunies pour les entendre, les représentants des chrétiens français pouvaient se rendre compte que, dans le domaine des âmes aussi, s'appliquait la parole du Christ : « Levez les yeux et regardez les campagnes ; elles sont blanches pour la moisson. »

Nous ne pouvons signaler ici que les traits les plus caractéristiques de ce voyage, un peu rapide, mais si soigneusement préparé qu'il n'y eut ni une demi-journée perdue ni un accroc au programme.

VI — Tournée dans le Nord (*30 octobre-19 novembre*)

Thaba-Bossiou, 30 octobre à 2 novembre. — C'est la seconde, en date et en importance, de nos stations du Lessouto. M. Casalis la fonda en 1837. Le missionnaire actuel, M. Baltzer, habite encore la maison que M. Gossellin construisit, il y a soixante-dix ans, pour ce pionnier. Depuis lors, M. Jacottet y a apporté les améliorations les plus intelligentes et c'est aujourd'hui une résidence fort agréable.

La station est au pied de la montagne de Moshesh. A peine descendus de voiture, nous en faisons l'ascension par un sentier très escarpé. C'est ici la gigantesque forteresse, bâtie par la nature, plusieurs fois assiégée par les noirs et par les blancs, mais qui ne fut jamais prise. Sur ce sentier tomba, en 1865, le commandant boer, le

brave Wepener. Un petit chef pied-bot, très peu imposant, gouverne aujourd'hui le village minuscule qui s'abrite dans ce nid d'aigle. Il nous donne un de ses vieux conseillers pour nous conduire aux ruines de la maison de Moshesh (*...et ipsæ periere ruinæ*) et au cimetière des chefs. Sous ces monticules de pierres brutes reposent les membres de la famille de Moshesh. Au moment précis où nous arrivons à la tombe de Moshesh lui-même, le soleil se couche glorieusement à l'horizon. Il faut quitter la montagne plate, aux dunes de sable mouvant. C'est à la nuit tombante que nous opérons notre descente.

Le samedi 31, dans l'église, grande réunion de membres communiants. Nous les exhortons à la sainteté. Entrant dans le détail, nous les interrogeons sur la lecture de la Bible, le culte de famille, l'évangélisation des païens, etc. Il vaudrait la peine de raconter des réunions de ce genre, qui nous font pénétrer dans la vie intime de nos chrétiens indigènes.

Le dimanche 1er novembre, célébration du Jubilé à Thaba-Bossiou. Grande assemblée en plein air, de 10^{h}30 à 12^{h}30. MM. Bianquis et Bonzon parlent successivement, traduits tous deux par M. Baltzer. Puis celui-ci inaugure solennellement une pierre commémorative qu'il a dressée devant l'église et où ces mots doivent être gravés :

Du côté de l'est : 1833. — *Arbousset, Casalis, Gossellin.*

Du côté de l'ouest : 1908 : *Eben-Ezer.*

A 2^{h}30, service de communion, dans l'église. Après une méditation de M. Dumas sur la Sainte-Cène, sept cent quatre-vingts communiants viennent défiler, avec le plus grand recueillement, devant la table sainte.

Le lundi matin, rencontre entre les délégués du Comité et le consistoire de Thaba-Bossiou, composé de quarante-deux évangélistes ou anciens. L'après-midi, par une route des plus pittoresques, MM. Dumas, Bianquis et Baltzer vont, à cheval, rendre visite au chef Thèko, petit-fils de Moshesh. Ils passent au pied du très curieux pic de Qiloane,

énorme cube de rocher posé sur un cône de terre de plus de 100 mètres de haut, que recouvrent de toutes parts des roches dégringolantes. Puis ce sont les belles gorges de la Phuthiatsana. Le



Le pic de Qiloane.

chef est païen, âgé, gravement malade; ses visiteurs s'efforcent de lui faire une vraie visite pastorale.

La beauté des sites, l'abondance des souvenirs historiques, la

grandeur de la figure de Moshesh, qui plane ici sur toutes choses, ont marqué d'un caractère tout spécial ce séjour à Thaba-Bossiou.

Bérée, 3 à 5 novembre. — Thaba-Bossiou est séparé de Bérée par une grande montagne plate qui s'élève à 200 mètres environ au-dessus de la plaine. Il faut d'abord la gravir, par un sentier très raide; puis on chevauche une heure sur de hauts plateaux verdoyants, tout en pâturages. On redescend enfin, à travers les rochers, droit sur la station de Bérée.

C'est la vieille station de M. Maitin et de son gendre M. Duvoisin. M. et M[me] Jeanmairet y sont depuis 1893. Ils vont la quitter, la Conférence les ayant nommés à Cana. L'un des buts de la grande réunion du 4 est précisément d'annoncer cette décision à l'église.

Le Jubilé se célèbre, à Bérée, à peu près comme à Thaba-Bossiou, comme partout. C'est le mercredi 4 novembre, par une chaleur lourde. La première réunion a lieu à 11 heures, en plein air, l'église, vieille et misérable, étant beaucoup trop petite pour contenir cette foule. Allocution de M. Jeanmairet; allocution de M. Baltzer, annonçant aux chrétiens de Bérée les décisions de la Conférence; discours de deux chefs; réponse du soussigné; exhortations de M. Dumas; salutations de deux évangélistes, l'une à notre adresse, l'autre à l'adresse du missionnaire regretté qui va quitter la paroisse.

Après un déjeuner pris avec les chefs, second service à 2 heures. Baptême ou réintégration dans l'église de six personnes : cinq hommes et une femme; discours de M. Dumas sur : « Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits », et de son co-délégué sur : « Comment *rendrai-je* à l'Éternel tous ses bienfaits envers moi? »

Le jeudi 5, par une journée pluvieuse, visite, à cheval, à l'annexe de Mokhéthoanéng, puis au chef Leshoubourou, encore un petit-fils de Moshesh, païen comme les autres, mais plus civilisé, correctement vêtu, habitant une maison à l'européenne où il nous offre un repas. Il

a planté d'arbres de toutes essences un vaste jardin, qu'il nous fait visiter avec quelque orgueil. Il possède treize femmes et vingt-cinq enfants et reconnaît que c'est là le principal obstacle à sa conversion.

Le vendredi, de bonne heure, nous quittons Bérée et l'admirable verger qui fait, à la vieille station, un cadre si riant de verdure et qui, dans la saison d'été, suffirait à alimenter de fruits exquis toute une petite ville. Là dorment en paix, sous les arbres qu'ils avaient plantés, M. Maitin et M. Duvoisin, dont nous avons visité avec respect les tombes moussues.

Cana, 6 à 8 novembre. — Entre Bérée et Cana, visite à l'annexe de Téyatéyanéng. Les gens se réunissent dans la chapelle pour faire accueil à leurs « pères de France ». Malheureusement, ceux-ci se trouvent sans interprète. M. Dumas fait une allocution en anglais, que l'instituteur indigène traduit comme il peut.

Cana, où nous arrivons au milieu de l'après-midi, est la station de M. et de Mme Kohler. Lorsque ceux-ci arrivèrent au Lessouto, jeunes mariés, en 1872, la région était entièrement païenne. Les souvenirs du cannibalisme y étaient restés très vivants. Tout y était à créer. Ils s'installèrent, dès 1873, parmi ces sauvages.

En 1908, la paroisse de Cana comprenait neuf annexes, outre l'église du chef-lieu. Elle avait à son service 9 évangélistes indigènes, dont deux étaient aussi instituteurs, et 10 instituteurs proprement dits. Elle comptait 843 membres d'église, ce qui suppose, avec les catéchumènes et les enfants, au moins 2.000 chrétiens. Les collectes parmi les indigènes y avaient rapporté, en 1907, plus de 3.000 francs. En outre, la paroisse voisine de Koénéng, avec ses sept annexes et ses 412 membres, celle de Pèka, avec ses quatre annexes et ses 550 membres, ont été formées, pour moitié environ, aux dépens de la paroisse primitive de Cana.

Et non seulement M. Kohler a élevé, année après année, l'église

spirituelle de Jésus-Christ, en évangélisant, en instruisant, en étant celui que tous, même les païens et les catholiques, appelaient leur père; mais, en même temps, il a construit de ses mains et successivement amélioré ou agrandi la station de Cana, son beau temple en pierre de taille, les chapelles des annexes, les maisons des catéchistes. Il a créé enfin le domaine qui offre aujourd'hui aux visiteurs de Cana l'aspect le plus plantureux.

Les délégués européens étaient arrivés à Cana pour y assister aux adieux de ce missionnaire, usé par trente-six ans d'apostolat, et sur le point de rentrer en France pour y prendre sa retraite.

Le samedi 7, ils ont visité avec lui la fameuse grotte des cannibales, près du faîte de la montagne qui domine la station. C'est une vaste excavation naturelle formée par d'énormes rochers et qui est grande ouverte sur la plaine, à une hauteur presque inaccessible. Cette caverne, abritée du soleil et de la pluie, où deux cents personnes tiendraient à l'aise, fut, vers 1830, le repaire d'un clan de Bassoutos qui se nourrissaient de chair humaine. M. Kohler y a retrouvé un grand nombre de crânes et d'ossements, témoins de leurs hideux festins. Peu avant l'arrivée de nos premiers missionnaires, Moshesh avait mis fin à ces horreurs. Il avait interdit sévèrement tout acte d'anthropophagie. Toutefois, il avait résisté à ceux de ses chefs qui auraient voulu punir de mort les derniers cannibales. « Ce sont des sépulcres, avait-il dit dédaigneusement : on ne punit pas des sépulcres. »

Dans la même caverne, M. Casalis composa plus tard le cantique le plus populaire au Lessouto, qui se chante sur l'air de notre vieux *Te Deum* et dont une strophe fait ressortir le contraste entre ce passé abominable et la paix, la prospérité, la sécurité apportées par l'Évangile.

Le dimanche 8, jour solennel des adieux, le soleil se lève dans un ciel sans nuage. M. Dieterlen est venu représenter la Conférence tandis que MM. Dumas et Bianquis représenteront le Comité de Paris. Dans

la matinée, la foule aux vêtements bariolés afflue par tous les sentiers, à pied ou à cheval. La réunion aura lieu en plein air : déjà hier, la chapelle s'était trouvée trop petite pour une simple réunion de membres d'église, et aujourd'hui, les païens, les chefs, toute la population est accourue. Il est difficile d'évaluer avec précision de telles multitudes ; le chiffre de deux mille personnes est certainement un minimum.

Le *Journal des Missions* de janvier 1909 a donné le récit détaillé de cette émouvante assemblée qui n'a pas duré moins de trois heures : nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir le résumé des discours qui y furent prononcés. Notons seulement cette parole du jeune chef Motlaléntoa, demeuré païen, tandis que sa mère, Mamaté, s'est convertie au catholicisme : « Les anciens nous ont appris que, si la lumière est venue au Lessouto, c'est par les Français, et, bien qu'il y ait aujourd'hui plusieurs églises au Lessouto, c'est par la France que l'Évangile nous a été d'abord apporté. »

Après avoir rassasié les âmes, il fallut aussi rassasier les estomacs. On ne pouvait renvoyer à vide toute cette multitude, d'autant plus que, pour la nourrir, les chefs avaient donné libéralement deux bœufs, deux moutons et plusieurs chèvres.

Puis, par une radieuse fin d'après-midi, les brillants cavaliers indigènes, les chrétiens et les chrétiennes endimanchés, les païens aux couvertures flamboyantes s'éloignèrent à travers la plaine ou grimpèrent les sentiers abrupts des montagnes. Et le soleil se coucha paisiblement sur cette journée, pleine de mélancolie mais aussi de douces émotions, et qui laissait dans tous les cœurs plus de reconnaissance encore que de regrets.

Koénéng, 9 à 11 novembre. — La visite à Koénéng, comme celle à Cana, mériterait d'être racontée en détail. Elle compte parmi les meilleurs souvenirs que les délégués ont rapportés du Lessouto. L'un

d'eux, M. Dumas, en a fait le récit dans le *Journal des Missions* de février 1909 : nous nous voyons également obligé d'y renvoyer nos lecteurs.

Notons pourtant qu'il s'agit d'une paroisse créée, dirigée, évangélisée par un pasteur indigène, Everitt Ségoètè (ou Léchésa), une individualité religieuse de premier ordre, Mossouto de naissance, né en 1858, converti seulement à l'âge adulte, d'abord instituteur de la mission, puis admis à trente-six ans à l'École de théologie et consacré en 1899, à quarante et un ans. Son histoire, qu'il nous a narrée tout au long, nous montre une âme profonde, qui a connu les hontes du péché, mais que Dieu a attirée à lui et lentement préparée en vue du ministère.

Deux allocutions prononcées par Ségoètè, le 10 novembre, au commencement et à la fin de la journée, feront apprécier ce genre d'éloquence, abondant en images réalistes, qui caractérise les bons orateurs du Lessouto.

Le matin, il a présenté en ces termes les représentants de la France aux quatre cents personnes, dont un tiers païennes, qui s'étaient empilées dans la chapelle de Koénéng :

Les délégués de Paris n'ont pas voulu aller seulement là où l'œuvre est épaisse, là où il y a de belles choses, de grandes écoles, mais aussi là où l'église commence. Nous sommes une petite église plantée dans un sol très dur. Venez et recevez la grande bénédiction que Dieu a préparée pour vous. Je me rappelle qu'à Hermon, où j'ai remplacé M. Christol, les femmes avaient de la peine à prendre de l'eau à la source pendant la saison des pluies; alors on venait recueillir l'eau qui coulait par les gouttières de la maison missionnaire; les uns venaient avec un tonneau, d'autres avec un grand vase; une femme âgée, qui est morte aujourd'hui, venait avec un vieux petit pot et elle prenait ce qu'il lui fallait. De même, que chacun vienne recueillir la bénédiction dont il a besoin. A ces délégués nous disons, comme autrefois Corneille à Pierre : « Nous voici présents devant Dieu pour écouter tout ce qu'Il vous aura commandé de nous dire. »

Et, à la fin de l'après-midi, avant de congédier la deuxième réunion, voici comment Léchésa s'est exprimé :

J'ai deux paroles à dire :

En premier lieu, je compare les grandes choses que nous avons entendues à l'argent que nos jeunes gens gagnent quand ils vont dans la Colonie ; les uns le gaspillent bien vite, d'autres le gardent ; ils achètent un bœuf et l'enferment dans leur kraal (enclos où l'on garde le bétail pendant la nuit). Faites de même ; ce que vous avez entendu, enfermez-le dans votre cœur.

En deuxième lieu, à vous, nos pères, je dis : Nous remercions Dieu pour votre venue ; nous n'avions jamais pensé que vous viendriez jusqu'à nous, jusqu'à cette église qui est hors des chemins. Pensez à nous, priez pour nous. Emportez le dessin que vous avez fait de notre petite église, mais conservez aussi une autre image, celle de ces visages d'hommes et de femmes qui vous ont écoutés, et saluez la France de notre part.

Le lendemain matin, de bonne heure, il fallait partir ; les mains se sont serrées fraternellement et les visiteurs ont promis de ne pas oublier la petite église de Koénéng. Que ne peut-on la prendre, cette église d'indigènes, la transporter par delà les mers et la montrer, ne serait-ce que quelques instants, à tant de nos compatriotes qui accueillent avec un sourire sceptique les récits des missionnaires et qui refusent de croire qu'il y ait, en Afrique ou ailleurs, de vraies églises et de vrais chrétiens noirs !

Léribé, 11 à 15 novembre. — M. Dieterlen, le missionnaire de Léribé, avait accompagné et traduit les délégués d'Europe à Cana et à Koénéng. Ceux-ci se promettaient une jouissance et un profit tout particuliers de leur séjour chez lui, dans la station que M. Coillard a fondée en 1859 et qu'il a occupée jusqu'à son départ pour le Zambèze. Leur attente n'a pas été trompée ; je dirais même qu'elle a été dépassée, si une indisposition de notre ami, due au surmenage, n'était venue assombrir notre dernière journée.

La situation de Léribé, au pied de rochers énormes, aux formes

bizarres, aux vives colorations, est tout ce qu'il y a de pittoresque. En face, une vue très étendue, au delà de l'Orange, sur le pays des Boers : on y voit même, une fois par jour, passer le chemin de fer, comme une petite chenille noire qui se traînerait là-bas, très loin.

Deux scènes surtout sont restées gravées dans notre souvenir comme caractérisant le séjour à Léribé : notre visite au chef Jonathan et la célébration du jubilé.



Le pasteur Carlisle Motébang et sa famillle.

C'est le samedi 14 que nous sommes montés, à cheval, jusqu'au village de Jonathan. Celui-ci est un fils de Molapo, donc un petit-fils de Moshesh, l'un des plus intelligents parmi les chefs actuels, mais mauvaise tête, qui s'est toujours disputé et souvent battu avec les autres, surtout avec son frère Joël, de Qalo. Il nous fait un accueil très affable, nous offre une tasse de thé; mais que la conversation avec cet homme est donc attristante ! Il n'espère, dans l'avenir, rien de bon des Bassoutos, ni surtout des fils de Moshesh. Il voit la polygamie, les mariages consanguins, l'alcoolisme des chefs ruiner le vieil ordre de choses et n'aperçoit pas ce qui lui succédera. Nous lui disons qu'il devrait lui-même rompre avec tout ce qui perd sa tribu; il n'en a pas le courage. Il se dit trop vieux (il a plus de soixante ans). Il a une quarantaine de femmes et ne sait pas le nombre de ses enfants. Nous lui demandons s'il ne pourrait pas, au moins, dire publiquement demain, au Jubilé, ce qu'il pense, ce qu'il redoute pour son peuple. Il n'ose promettre; il craint des jalousies qui, dit-il, sont le trait caractéristique des Bassoutos. Pauvre chef !

Le lendemain, dimanche, célébration solennelle du Jubilé. Des centaines de cavaliers, très pittoresques, arrivent de tous côtés. Parmi eux Jonathan, avec un pantalon à bande dorée. La foule doit approcher de trois mille personnes : les païens sont en majorité. Le magistrat de Hlotsé, M. Mac-Gregor, gendre de M. Ellenberger, vient en voiture avec sa famille. Un seul service, à 11 heures. Une extinction de voix empêche M. Dieterlen de le présider : il doit se réserver pour traduire les délégués de Paris. Il se fait donc remplacer par le pasteur Carlisle Motébang, de la paroisse voisine de Pèka, qui caractérise en bons termes le Jubilé.

M. Mac-Gregor prend ensuite la parole :

Sans la parole de Dieu, apportée ici par trois Français, il y a soixante-quinze ans, vous ne seriez pas ce que vous êtes, dit aux Bassoutos cet administrateur, ce fonctionnaire politique. Le progrès, c'est le christianisme, et le christianisme, c'est le progrès. Vous arrêterez plus facilement le Calédon que le christianisme, sans lequel aucun peuple ne peut progresser. Nous devons à Jésus-Christ tout ce que nous sommes aujourd'hui, et, si nous ne sommes pas meilleurs et plus heureux, ce n'est pas sa faute, c'est la nôtre...

Après lui, c'est le chef Jonathan qui se lève. Il évoque Moshesh et son amitié pour les missionnaires, dont il a été le témoin. Il raconte notre entretien de la veille, redit sa tristesse, comme Mossouto, et ses appréhensions pour l'avenir de son pays, et termine en remerciant ses gens d'être venus en grand nombre et en saluant les délégués de Paris.

Ceux-ci parlent ensuite l'un après l'autre. Ils ont choisi pour texte le commencement du Décalogue. L'un s'arrête au prologue et montre comment Dieu a été le Dieu des Bassoutos, qui les a « retirés du pays d'Égypte, de la maison de servitude ». L'autre, à propos du premier commandement, développe cette idée, que l'avenir du Lessouto sera assuré dans la mesure où le peuple n'aura plus « d'autre dieu devant la face » du vrai Dieu.

Une collecte pour aider à nos frais de voyage rapporte la somme considérable de 525 francs.

La dispersion pittoresque de l'énorme assemblée commence vers 2 heures et dure presque jusqu'au coucher du soleil.

Le soir, nous passons encore une demi-heure, dans la salle à manger de Mme Dieterlen, avec les petits bergers qu'elle instruit tous les dimanches soir. Nous leur parlons des bergers de France, du jeune Jupille mordu par un chien enragé, de David, le berger de l'Ancien Testament, et surtout du Bon Berger de l'Évangile.

Et, le lendemain, nous rebroussons chemin vers le sud, emportant dans nos cœurs les souvenirs précieux de l'hospitalité fraternelle que nous avions eu le privilège de recevoir chez M. et Mme Dieterlen, aujourd'hui les doyens, comme temps d'activité sinon comme âge, de la mission du Lessouto.

Hlotsé, 16 novembre. — Hlotsé est le chef-lieu administratif du grand district de Léribé. Nous nous y arrêtons quatre heures pour visiter l'hôpital, admirable comme confort et méticuleuse propreté, et l'importante annexe de notre mission. Nous exhortons une assemblée de près de deux cents personnes (dont quatre-vingts élèves de l'école) et nous serrons la main au vieux Nathanael Makotoko, âgé de quatre-vingt-dix ans, aujourd'hui aveugle. Il fut l'ami intime de M. Coillard et l'aida à traduire en un sessouto impeccable les cantiques de Sankey. C'est une figure d'une grande distinction et nous n'oublierons pas ses paroles cordiales.

Le même soir, nous prenons à Ficksburg, dans la colonie d'Orange, le train qui nous amène à minuit et demi à Ladybrand. De là une voiture nous conduit, le lendemain matin, à l'Espérance, grande et belle ferme où vivent, à côté de M. et Mme Eug. Maitin, la vieille Mme Maitin — veuve du missionnaire de ce nom, âgée de plus de

quatre-vingt-dix ans, — sa fille, veuve elle-même du missionnaire Duvoisin et ses trois petites-filles.

Maséru, 18 novembre. — De l'Espérance, nous rentrons en voiture dans la capitale politique du Lessouto. Une grande réunion nous y attend pour la célébration du Jubilé.

Le pasteur Nicolas Mpiti la préside, assisté de M. Jeanmairet, qui nous traduira. Le *Resident Commissioner*, M. Sloley, l'honore de sa présence et y fait un important discours. M. Dumas lui répond et M. Bianquis s'adresse plus spécialement à l'église, à laquelle il souhaite de recevoir un nouveau baptême d'Esprit, en ce jour où elle va recevoir de nouveaux membres par le baptême d'eau. En effet, une vingtaine de personnes sont baptisées par M. Jeanmairet, assisté du pasteur N. Mpiti, et cette réception clôt dignement le service, qui a lieu en plein air, sous un soleil ardent.

Après le déjeuner, nous entrons dans l'église, où sont réunis les élèves des cinq écoles de la paroisse. Ils exécutent, en sessouto et en anglais, des chants soigneusement préparés, et nous leur adressons chacun une allocution.

Le jeudi 19 novembre, nous rentrons à Morija, en même temps que M. et Mme Jaques, deux nouveaux missionnaires, arrivés la veille au Lessouto. Nous y passons tranquillement le vendredi.

VII — Tournée dans le Sud (*21 novembre à 11 décembre*)

Thabana-Morèna, 21 à 24 novembre. — Ce qui, aujourd'hui, donne surtout à cette station son caractère particulier, c'est la présence de l'École supérieure de jeunes filles, dont les beaux bâtiments neufs s'aperçoivent à deux heures de distance, du col de Likhoélé. En approchant, nous distinguons, sur la route, une grande tache rose : ce sont les cinquante élèves de l'école, dans leur uniforme de cotonnade, avec

turban de même étoffe. Elles nous accueillent par de beaux chants. Nous partagerons notre temps entre l'école et l'église.

Le dimanche 22 appartient à l'église. C'est la journée solennelle du Jubilé. La chapelle étant, pour la circonstance, tout à fait insuffisante, le missionnaire, M. Louis Germond, a dressé, au bas d'un vaste herbage, la grande tente dont il se sert pour aller évangéliser les villages des Maloutis. Elle peut abriter deux cents personnes : nous y serons à l'ombre, nous tous les Européens, avec les évangélistes et anciens indigènes, tandis que la foule des auditeurs supportera sans broncher les rayons du soleil.


La chapelle de Thabana-Moréna.

Aux discours de M. L. Germond et du chef Létséma Molétsané, les délégués répondent en les remerciant. Puis ils exhortent l'église; ils lui présentent Jésus comme celui qui pardonne les péchés et qui met en l'homme le principe d'une vie nouvelle. Et l'église, à son tour, prend la parole, avec une affectueuse déférence, par l'organe de l'évangéliste Mishaël.

L'après-midi, seconde réunion, sur le même emplacement, avec le même auditoire; courts rapports de cinq évangélistes sur leurs églises, allocution des deux délégués, paroles de remerciements et d'adieu du missionnaire.

A 5 heures, nous terminons cette belle journée de fête par une

excursion sur la montagne qui domine la station. La vue qu'on a de là est splendide. On est au centre d'une immense cuvette verdoyante entourée de belles montagnes, sauf dans une seule direction, vers le sud-ouest, où s'ouvre la grande vallée de l'Orange avec ses horizons fuyants. Le soleil descend, au couchant, dans un ciel parfaitement pur. Un groupe de jeunes filles de l'école, assises sur le gazon, chantent à mi-voix de beaux cantiques sessoutos et anglais. Des païens, attirés par le chant, s'approchent, l'oreille tendue. Les nuances les plus délicates se répandent sur les Maloutis, à l'instant où le soleil disparaît. Heure exquise de paix et d'harmonie.



Entre les deux réunions.

Le lundi 23, le programme n'est pas moins chargé que la veille. Deux séances du Consistoire, avec présence des instituteurs, de 9 heures à 11 heures du matin et de 3 heures à 4 heures de l'après-midi. A 11 heures, inauguration solennelle, avec chants et discours, des nouveaux bâti-



Sous la tente, après la vente.

ments de l'école du village. A midi, vente, sous la tente, d'objets fabriqués surtout par les jeunes filles et les enfants. Cette vente, avec buffet, était une innovation au Lessouto. Elle a rapporté environ 315 francs : l'essai est des plus encourageants.

La journée du mardi 24 appartenait à l'école. Là aussi il y avait une inauguration, celle du nouveau dortoir, très vaste et hygiénique. Au reste, l'école de jeunes filles, après avoir longtemps souffert, à Thaba-Bossiou, d'être logée trop à l'étroit, est maintenant très au large à Thabana-Morèna. Nous avons assisté successivement à cinq classes différentes et réuni toutes les élèves pour leur adresser quelques conseils.


Les auditeurs devant la tente.

Vers le soir, elles nous ont offert un concert entièrement organisé par elles et très réussi.

Ne quittons pas Thabana-Morèna, où plane toujours le souvenir du long ministère de M. Paul Germond, sans dire que nous avons essayé d'y fonder une petite union chrétienne de jeunes gens, et que nous avons été encouragés dans cette tentative. Nous avons appris depuis lors qu'elle avait eu un plein succès.

Maphutséng, 25 à 27 novembre. — Maphutséng est le nom indigène de notre vieille station de Béthesda, fondée par M. Schrumpf en 1843.

Le site est admirable, dans un cirque de montagnes, auprès d'une rivière aux flots clairs, ombragée de saules gigantesques. La maison a été bâtie par M. Gossellin, qui a longtemps habité Béthesda et y est mort. M. Christeller a remplacé, à la tête de ce district, M. Marzolff, appelé en 1904 à Likhoèlè. Le double ministère de ces deux Alsaciens luthériens, M. Schrumpf et M. Marzolff, a contribué à donner ici des habitudes de discipline, d'exactitude, de décorum dans le culte, qui



Entre blancs et noirs, grands et petits.

n'existent pas ailleurs au même degré. Ainsi chacune de nos stations a son caractère. Et, d'autre part, les mêmes traits se retrouvent dans toutes; par exemple, les relations simples, cordiales, vraiment fraternelles entre blancs et noirs, grands et petits.

C'est le jeudi 26 que le Jubilé devait être célébré à Maphutséng. La pluie, qui menaçait dès le matin, commença à tomber au milieu de la réunion, et c'est à peine si les orateurs purent placer quelques mots. L'immense assemblée qui s'était groupée sous les grands saules ne

parut pas trop le regretter : elle avait vu les visages, entendu les voix ; puis elle eut de la nourriture et surtout la pluie tomba, la pluie bienfaisante, si ardemment attendue. Pour avoir beaucoup moins parlé qu'ailleurs, à Maphutséng, espérons que, par la grâce de Dieu, les délégués de France n'y auront pas passé en vain.



A Thabana-Moréna : l'ancien jardin de M. Paul Germond, peuplé par ses enfants et petits enfants.

Massitissi, 28 à 30 novembre. — Voici maintenant la station que M. Ellenberger a fondée, qu'il a marquée de son empreinte et desservie pendant près de quarante ans. Depuis qu'il a pris sa retraite, il a été remplacé par M. Pascal, qui n'a pas accepté sans quelque regret de descendre de la Sébapala.

Massitissi est pourtant une belle résidence, entourée d'arbres, avec un ravin boisé des plus pittoresques, et c'est le centre d'un district très important. La maison, très confortable, l'église, le jardin, tout est l'ouvrage de M. Ellenberger qui a longtemps habité, avec sa famille, la vaste caverne située au-dessus de la station actuelle, vraie demeure de troglodytes.

Le Jubilé est célébré à Massitissi le dimanche 29. Premier service en plein air, à 10 heures. Une vingtaine de blancs venus de Léloaléng ou de Moyéni, deux à trois mille auditeurs noirs. M. Pascal présente

les deux délégués. Le chef Sempé salue en eux les représentants des « missionnaires qui ont sauvé la tribu. — Il faut maintenant, ajoute-t-il, qu'elle continue à progresser avec leur aide. » Le vieux conseiller Ntho, octogénaire très vigoureux, raconte longuement les histoires du temps de Moshesh, qui correspondent à sa propre enfance. Puis

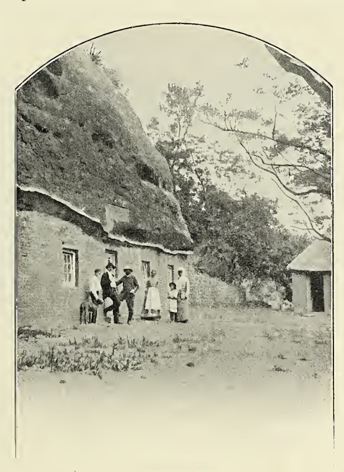


La rivière Maphutséng et ses saules.

MM. Dumas et Bianquis prennent la parole; mais la pluie qui se met à tomber les force à congédier l'assemblée un peu à la hâte.

Elle se reforme à 3 heures, moins nombreuse, dans l'église qui, pleine à déborder, ne peut guère contenir que huit à neuf cents personnes. Mais, cette fois, ce ne sont plus les chefs, les païens, la nation dans son ensemble bigarré, ce sont les chrétiens que nous avons devant nous. Cinq ou six évangélistes, anciens ou instituteurs nous

apportent de courtes salutations ; puis nous développons cette idée que les chrétiens bassoutos doivent être la lumière de leur pays, une lampe posée sur un chandelier et éclairant toute la maison. Une prière de M. le Dr E. Vollet, établi près de Massitissi, clôt cette seconde réunion, particulièrement intime, recueillie et bienfaisante.



La caverne de Massitissi.

Pendant ce temps, le ciel s'est rasséréné, les gens peuvent se mettre en route pour regagner leurs villages. Il en est qui marcheront plusieurs jours. Un groupe de femmes, venues d'une annexe lointaine de la Sébapala, a mis toute la semaine à descendre à Massitissi et mettra une seconde semaine, toujours à pied, à retourner à la maison. Quel exemple pour nous, chrétiens d'Europe!

Le lendemain, 30 novembre, de 9 heures à 10h 30, dans le temple de Massitissi, grande réunion des deux écoles de Massitissi et de Moyéni : deux cent cinquante à trois cents enfants et au moins autant d'adultes : instituteurs, institutrices, parents ou curieux. A 11 heures, réunion des deux Consistoires de Massitissi et de la Sébapala, avec présence des instituteurs : en tout, une soixantaine d'hommes. Excellent entretien de deux heures, sur les difficultés et sur les encouragements du travail spirituel à l'heure présente.

Qomoqomong, 1er décembre. — Qomoqomong est une annexe de Massitissi, à une heure et demie de voiture, dans la montagne. C'est la plus importante du district, après Pokané : deux cent dix-huit membres d'église, dont une soixantaine d'hommes, et soixante catéchumènes. Elle est dirigée par l'évangéliste Stéfané. C'est la patrie du pasteur Everitt Ségoètè et aussi du jeune romancier mossouto Thomas Mofolo.

Bonne réunion dans la chapelle, avec environ trois cents auditeurs, dont la moitié élèves des deux écoles de Qomoqomong et Pokané. Le chef Mohapi, un fils de Létsié (donc, un petit-fils de Moshesh), parle d'une manière qui impressionne ses visiteurs blancs. Il est païen, mais monogame.

Je suis heureux de vous voir, nous dit-il ; cependant, il y a une joie que je ne connais pas, c'est la joie des chrétiens. Je voudrais la connaître. J'espère arriver à la conversion. Je demande aux chrétiens de prier pour moi. Je pense bien qu'ils prient pour leurs chefs, mais je ne sais s'ils le font avec la confiance que ces prières peuvent être exaucées. En venant ici, j'ai vu un pauvre bœuf malade et blessé autour duquel beaucoup de gens s'empressaient : un chef, même païen, vaut pourtant un peu plus qu'un bœuf !...

Nous recommandons à M. Pascal de ne pas perdre de vue ce malheureux chef qui sait exprimer ainsi l'état de sa conscience, mais qui, hélas ! parle mieux qu'il n'agit.

Léloaléng, 1er et 2 décembre. — De Qomoqomong nous aurions aimé pouvoir aller jusqu'à la Sébapala, notre dernière station au sud, sur la route du Griqualand East. Il nous a fallu y renoncer, comme nous avions renoncé à Qalo, à l'extrême nord et pour la même raison : la maison est fermée ; il n'y a personne pour nous recevoir. Il ne nous reste donc qu'à revenir sur nos pas. Nous redescendons, non à Massitissi, mais à Léloaléng, qui se trouve un peu plus près.

Léloaléng est le siège de notre École industrielle. M. Verdier la

dirige, aidé de M. Martin pour la maçonnerie, d'un chef d'atelier anglais pour la menuiserie et d'un contremaître indigène pour la forge et la charronnerie. L'école compte en ce moment 45 élèves, dont 23 pour la menuiserie, 21 pour la maçonnerie et 1 seulement pour la forge. Ce dernier chiffre est beaucoup trop bas; mais on nous explique que, pour toutes sortes de raisons, le métier de forgeron-charron n'est pas aussi facile à exercer ni aussi avantageux pour un Mossouto qu'on pourrait le croire à première vue.



A Léloaléng, maîtres et élèves.

Nous visitons les ateliers, la salle de classe, les maisons d'habitation, le domaine, le moulin. Comme installation matérielle, c'est superbe. Léloaléng est le produit du travail persévérant de M. Preen. Le terrain est fertile, grâce à l'abondance des eaux; on en a tiré un parti excellent et il n'y a pas, dans tout le Lessouto, de vallée aussi verdoyante, aussi ombragée.

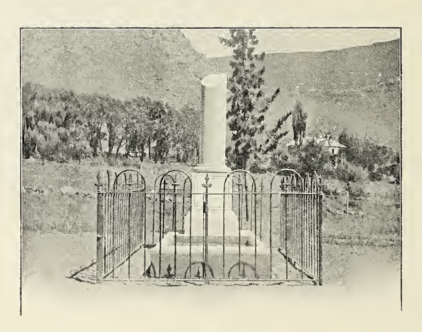
Au milieu du jardin se dressent quelques tombes; celle d'Edgar Krüger, une colonne brisée, évoque d'une manière saisissante une courte vie, riche de promesses, et brutalement fauchée.

Le mercredi soir, les élèves nous donnent un concert improvisé : quelles voix de basse! Et quel instinct de l'harmonie!

Le jeudi 3, nous retournons coucher à Maphutséng : six heures de voiture. Nous essuyons, une heure avant d'arriver, un violent orage, en rase campagne.

Le vendredi 4, seconde grande journée de voiture, pour aller de Maphutséng à Siloé, avec courts arrêts aux deux annexes de Mésitsanéng et de Mohale's Hoek (siège d'une magistrature).

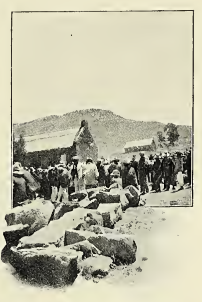
Siloé, 4 à 5 décembre. — Le district de Siloé est habité par une tribu spéciale, les Bataungs, parlant aujourd'hui le sessouto, mais tenant encore à se distinguer des Bassoutos. Ces Bataungs étaient autrefois au nord du Calédon, où ils furent évangélisés par M. Daumas. Il avait



Tombe d'Edgar Krüger.

bâti sa station à Mékuatléng et jouissait, de la part du chef Molétsané et de son peuple, d'une confiance sans bornes. Chassés par les Boers, les Bataungs durent passer la rivière et se réfugier sur le territoire de Moshesh, dans les environs de Bérée où subsistent encore bien des familles de cette tribu. Par le traité d'Aliwal North (1868), l'Angleterre imposa aux Boers l'évacuation de tout le sud du Lessouto, qui fut rendu aux indigènes; le territoire de Siloé, entre Maféténg et la rivière Makhaléng, fut alors affecté aux Bataungs. Ils y vivent depuis lors,

regrettant toujours Mékuatléng et gardant avec une pieuse fidélité le souvenir de M. Daumas. Ils ont eu pour missionnaires M. Maeder et plus récemment M. Louis Germond. Depuis 1905, ils ont un pasteur indigène, M. Joël Ntsasa.



Siloé : l'école ; plus haut, la chapelle et les arbres ombrageant la tombe de Mme Maeder.

Cette petite tribu fit aux représentants des chrétiens de France un accueil extraordinaire. Le vendredi après-midi, des groupes de cavaliers les attendaient sur la route, à trois quarts d'heure du village. C'étaient le jeune chef Mokhèlè et d'autres chefs de moindre importance, le pasteur Ntsasa, des anciens et notables de l'église. Leur nombre grandit peu à peu et, quand nous arrivons à Siloé, ils sont bien de cent cinquante à deux cents en pelotons serrés, galopant devant, derrière et des deux côtés de notre voiture. A l'entrée du village, les écoles sont rangées, avec des femmes et des jeunes filles en grande toilette et beaucoup d'hommes venus à pied. Chants et allocutions de bienvenue. Puis nous remontons en voiture et nous gagnons la maison du pasteur, l'ancienne station missionnaire, au milieu d'une fantasia étourdissante.

Entre les deux services. La distribution de la nourriture, près de l'école de Siloé.

Le lendemain, samedi, 5 décembre, Siloé célébrait son Jubilé. Tout le peuple des Bataungs était là, un peuple aimable, ouvert, ami du progrès et de l'instruction, où la moyenne des conversions au christianisme est beaucoup plus élevée que dans le reste du Lessouto.

Au service du matin, qui réunit, sous les grands saules, au bord du *dam*, plus de deux mille auditeurs, Ntsasa nous présente et nous souhaite la bienvenue. Puis le jeune chef Mokhèlè, petit-fils du vieux Molétsané, aujourd'hui malade et aveugle, nous salue au nom de son grand-père. Il évoque le souvenir toujours vivant de M. Daumas, celui de son aïeul, le premier Molétsané, mort chrétien. Lui aussi, quoique païen, déplore qu'il y ait aujourd'hui encore tant de ténèbres parmi les chefs, plus parmi les chefs que parmi le peuple.



Le coin des jeunes filles dans l'auditoire de Siloé.

En réponse à cette allocution, nous avons le plaisir de pouvoir offrir aux chrétiens de Siloé, au nom du Comité, en trois agrandissements photographiques encadrés d'or, les portraits de M. et de Mme Daumas et de leur fils, le Dr Colani Daumas. Puis, successivement, nous prononçons des allocutions que traduit M. Louis Germond.

L'après-midi, nous avions compté nous réunir dans l'église, à l'ombre, à cause de l'extrême chaleur. Mais il la faudrait trois fois plus grande pour contenir la foule, et nous nous retrouvons sur le même emplacement que ce matin pour rappeler plus spécialement aux chrétiens les devoirs qui découlent de leurs privilèges.

A 4 heures, précédés de cavaliers portant un drapeau, nous prenons la route de Maféténg, où d'autres cavaliers nous attendaient et nous ont escortés à l'entrée de la petite ville, la seconde en importance des magistratures du Lessouto. Nous y recevons l'hospitalité chez le résident, M. Barrett.

Mafétèng, 6 décembre. — Mafétèng est encore une paroisse indigène: elle a pour pasteur M. John Mohapèloa. Ici comme à Siloé, la race est ouverte, d'un abord aimable, très amie de la civilisation et du progrès. C'est à Mafétèng que se publie le seul journal du Lessouto entièrement dirigé et rédigé par des indigènes, le *Nalédi* (l'Étoile).

Comme la veille, à Siloé, le Jubilé comporte deux services en plein air, de 11 heures à 1 heure et de 2h 30 à 4 heures. Et par quelle chaleur!

Le magistrat, M. Barrett, honore de sa présence le service du matin et y prononce quelques paroles, au nom du gouvernement. Le chef du village indigène, un chrétien cette fois, nommé Labané, répond en évoquant le souvenir d'un autre missionnaire, M. Rolland, fondateur de la station de Béerséba, père et chef d'un petit peuple que les Boers dispersèrent aussi et dont plusieurs familles se retrouvent aujourd'hui dans la région de Mafétèng. Les fils des Béersébiens ont gardé quelque chose de l'empreinte puissante que ce serviteur de Dieu avait donnée à son église.

Faut-il ajouter qu'à Mafétèng, comme partout, les deux délégués de Paris prennent la parole à chaque service? Le matin, ils proclament devant tout le peuple la puissance salutaire de Jésus-Christ; l'après-midi, ils exhortent les chrétiens en méditant avec eux la parabole des talents.

Likhoèlè, 7 décembre. — Likhoèlè, dont le missionnaire, M. Marzolff, est en ce moment en Europe, n'était pas sur notre programme. Mais nous ne pouvions passer si près d'une de nos stations sans aller la voir. Nous avons donc improvisé une courte visite à Likhoèlè, le lundi matin. C'est à une demi-heure seulement de Mafétèng. Beau jardin, vaste et confortable maison, construite par M. Vollet, jolie église, où nous exhortons les quatre-vingt-dix élèves de l'école et environ deux cents personnes, accourues au son de la cloche. Nous les engageons à

la patience, à la confiance et à la fidélité, jusqu'au retour de leur missionnaire.

Et aussitôt après, traversant de nouveau la ville de Mafétèng, nous gagnons la station de Hermon, la dernière paroisse européenne que nous aurons à visiter.

Hermon, 7 à 9 décembre. — Entre Mafétèng et Hermon, le paysage change d'aspect. Ce ne sont plus les riches cultures, les pâturages



La station d'Hermon, du côté du jardin.

verdoyants du Lessouto; c'est la plaine aride, ce sont des collines jonchées de grosses pierres, c'est déjà presque la colonie d'Orange avec ses horizons désolés. La station est ancienne et n'a pas été, comme d'autres, rajeunie; l'eau ne vient plus que goutte à goutte et ne suffit pas à arroser le jardin, qui dépérit. Nous souffrons de sentir nos amis, M. Bertschy et M[lle] Miriam Cochet (qui tient son ménage), dans un cadre aussi sévère. Heureusement l'œuvre spirituelle est plus encourageante. Hermon fait partie de la région la plus christianisée du Lessouto et le missionnaire y a de bons appuis.

Si la maison qu'il habite est vieille et aurait besoin de réparations, l'église où il annonce l'Évangile est toute neuve. C'est déjà la troisième église construite à Hermon et les deux premières sont encore debout, servant de salles d'école. Quant à l'église actuelle, c'est la plus belle du Lessouto, celle qui produit l'impression la plus religieuse. Elle suffirait à perpétuer à Hermon le souvenir de M. Chris-



Les deux premières églises d'Hermon. La maison du missionnaire.

tol, si ce souvenir et celui de Mme Christol n'étaient inscrits dans les cœurs pour d'autres raisons.

Le mardi 8 décembre, nous avons une séance intéressante et bienfaisante avec les membres du Consistoire : six évangélistes et dix-neuf anciens. L'après-midi, nous allons à pied jusqu'à la caverne ornée jadis par les Bushmen des curieuses peintures que M. Christol a souvent reproduites.

Le mercredi 9, Jubilé de Hermon : on a tué et fait cuire pour le peuple 3 bœufs et 35 moutons et chèvres. Je donne ces chiffres, à

titre d'exemple; notre passage à travers les stations du Lessouto a été marqué par de véritables hécatombes, dont les chefs, en notre honneur, avaient fait tous les frais.

Ici, le chef est Mojéla, toujours un petit-fils de Moshesh, qui a perdu un bras dans une guerre soutenue, par loyalisme, contre son oncle Massoupa. Il est venu en personne au jubilé d'Hermon comme il était venu à celui de Morija; il y a parlé, comme les autres, de la mission en termes élogieux.

Il n'y a qu'un seul service qui commence à 11 heures et dure plus de deux heures et demie. M. Bianquis parle plus spécialement aux chefs, au peuple et aux païens, M. Dumas aux chrétiens. Trente-cinq degrés à l'ombre, et les arbres d'Hermon donnent très peu d'ombre!

Kolo, 10 à 11 décembre. — Encore une paroisse de pasteur indigène, située entre Hermon et Morija, sur le flanc d'une montagne couronnée d'énormes rochers. Nous nous y rendons le jeudi 10, accompagnés de M. Bertschy, qui nous interprétera.

En route, nous montons au village du chef Mojéla et lui faisons visite. Une heure avant Kolo, nous trouvons le pasteur Edward Motsamaï, l'instituteur Molétsané, le vieux chef du village, Benjamin Ntsié, et quelques autres hommes venus à cheval à notre rencontre. Puis, c'est l'école de Likhakéng, et plus loin, celle de Kolo, avec des chants et des bannières. Ici encore, la chaleur est excessive et nous arrivons à 3 heures et demie, n'ayant pas encore déjeuné, mais littéralement cuits.

Il faisait chaud aussi le lendemain, sur l'herbage très peu abrité où nous célébrâmes le Jubilé, après une belle réunion de plus de quatre cents enfants dans l'église.

Le pasteur Edward Motsamaï préside et nous présente à la foule. Le vieux chef Ntsié nous salue. C'est un chrétien octogénaire, qui a

des souvenirs personnels de Moshesh, de Casalis, d'Arbousset. Il se rappelle le temps où la montagne de Kolo était infestée de lions et la tribu des Bassoutos décimée par les guerres. C'est pour nous un grand privilège de voir et d'entendre un de ces rares témoins des débuts de notre œuvre. M. Dumas et moi parlons du Bon Berger qui conduit ses brebis et donne sa vie pour elles. Un évangéliste nous remercie et nous charge des salutations des chrétiens Bassoutos pour les églises de France.

Et nous repartons le même jour, à 2h 30, pour rentrer à Morija, où nous allons faire notre dernier séjour, avant de reprendre le chemin de l'Europe.

VIII — Dernières journées — Conclusions

Ayant terminé leur tournée dans les stations, les deux délégués du Comité passèrent encore à Morija une dernière semaine, du 12 au 20 décembre. Ce furent pour eux des jours pleins de douceur ; ils osent penser que, pour la mission du Lessouto et pour la grande église de Morija, ces jours ne furent pas sans utilité.

Le dimanche 13, ils occupèrent successivement la chaire. Le matin M. Bianquis reprit, avec plus de détail, le sujet déjà esquissé à Massitissi, et qui convenait surtout dans l'église du chef-lieu : « la lampe placée sur le chandelier. » L'après-midi, M. Dumas prêcha sur cette expression de saint Paul : « Étant fortifiés dans votre homme intérieur. » Après le service, visite au vieux chef du village de Morija, Sètha, un chrétien fidèle, gravement malade, déjà frappé à mort. Dieu l'a repris à lui depuis lors.

Le mardi 15, ils assistaient à une partie des examens semestriels de l'École de théologie et pouvaient apprécier la richesse et la solidité des études exigées au Lessouto des futurs pasteurs indigènes.

Le mercredi et le jeudi 16 et 17, session extraordinaire de la Con-

férence, à laquelle assistent neuf missionnaires seulement, les autres étant trop éloignés pour pouvoir revenir, moins de deux mois après le Jubilé et huit jours avant Noël. Les délégués avaient formulé dans un document écrit les diverses observations qu'ils avaient faites depuis leur arrivée au Lessouto. Ils lurent cette note à la Conférence. Puis elle servit de base à des entretiens fraternels où tous les besoins, toutes les lacunes et aussi toutes les bénédictions de la mission furent passés successivement en revue, où il fut donné à chacun de parler et de prier à cœur ouvert.

Le jeudi soir, un service de Sainte-Cène, intime et réconfortant, réunit, dans une salle de l'école biblique, à peu près toute la population blanche de Morija. L'un des délégués essaya de dégager brièvement le sens de la communion; son collègue ajouta quelques mots sur les deux vies du chrétien, l'une sévère, douloureuse, faite de communion avec la mort de Jésus-Christ, l'autre joyeuse, lumineuse, triomphante, faite de communion avec sa résurrection (2 Cor. IV, 8-11). Puis les vingt-cinq personnes présentes participèrent ensemble au corps et au sang du Sauveur, avec le sentiment que plusieurs d'entre elles ne se retrouveraient que « dans la maison du Père ».

Le samedi après-midi, dans le temple, réunion de préparation à la Cène, pour les membres de l'église indigène : plus de cinq cents personnes, malgré la pluie qui devient de plus en plus fréquente. C'est toujours les deux représentants de Paris qu'on invite à parler. Texte : « Veillez et priez, de peur que vous ne succombiez à la tentation. »

Voici enfin le dimanche 20 décembre, notre dernière journée au Lessouto. Après les pluies abondantes de la veille, le temps est trop incertain, le terrain trop détrempé pour qu'on puisse se réunir en plein air et faire asseoir les gens sur l'herbe, comme on en avait eu l'intention.

La grande assemblée (environ neuf cents à mille personnes) s'entasse donc dans l'église, occupant, non seulement tous les bancs,

mais tous les couloirs. Il s'agit, le matin, d'entendre nos adieux et, en même temps, d'admettre dans l'église, par le baptême ou par la réception, 31 nouveaux membres : 10 hommes et 21 femmes, qui font leur entrée processionnelle dans le temple, conduits par leur missionnaire M. Mabille et accueillis par les chants de l'assemblée.

Le service se décompose naturellement en deux parties. Dans la première, les délégués qui vont partir montent en chaire, l'un après l'autre, et prêchent sur ce texte : « Je vous laisse la paix. » Dans la seconde, M. Louis Mabille adresse aux néophytes une dernière exhortation; puis il procède à leur baptême ou à leur réception. La cérémonie s'accomplit au milieu du plus grand sérieux, de la façon la plus impressive.

Le service de l'après-midi, présidé par M. Duby, est un service de communion. Huit cents personnes viennent successivement entourer la table, par groupes de trente à quarante. Le premier groupe était formé par les membres de la mission et les catéchumènes reçus le matin.

Le lendemain lundi, dès 7 heures du matin, nous pressions une dernière fois la main de nos frères et sœurs, blancs et noirs, réunis sur la route pour nous voir partir, et le « cart » obligeamment prêté par un marchand de Morija nous emportait, au trot de ses quatre chevaux, loin de cette vallée bénie que nos trois pionniers commencèrent à défricher, il y a soixante-quinze ans, et où, depuis lors, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, Dieu a donné à leur travail un si bel accroissement.

Au cours de ces neuf semaines, extrêmement remplies, nous avions vu, sur la terre d'Afrique, Dieu à l'œuvre par le moyen des missionnaires français, *gesta Dei per Francos*. Et maintenant, quelles conclusions finales devions-nous retirer de ce séjour? Quelles leçons allions-nous rapporter à nos coreligionnaires d'Europe?

Voici, semble-t-il, les deux principales.

La première, c'est qu'il ne saurait être question pour nos églises ni d'abandonner le Lessouto, ni même de lui marchander notre concours. Parmi les œuvres fondées et soutenues en ce monde par les protestants français, il n'en est pas une qui leur fasse honneur à l'égal de celle-ci.

Il y a soixante-quinze ans, trois jeunes Français sont conduits providentiellement au milieu d'une petite tribu de noirs : quarante-cinq mille tout au plus. Ils trouvent le chef et ses guerriers retranchés sur le sommet plat d'une montagne escarpée. La tribu est entourée de toutes sortes de dangers : les bêtes féroces, les autres peuplades noires, les conquérants boers, la famine en permanence. Nos compatriotes épousent les intérêts des Bassoutos. Eux et leurs successeurs font avec ces noirs un pacte d'alliance. Ils s'incorporent, en quelque sorte, à la nation, partageant avec elles toutes les infortunes. En même temps qu'ils lui présentent l'Évangile, ils lui enseignent à cultiver son sol, ils instruisent ses enfants, ils la conseillent dans les heures critiques de sa vie nationale.

Et le résultat, c'est qu'aujourd'hui, au centre de cette Afrique Australe qui appartient aux blancs, dont les blancs sont en train de faire un vaste empire uni, allant du Cap au Zambèze, il y a un pays, le Lessouto, où les noirs sont restés chez eux. La tribu de quarante-cinq mille âmes est devenue un peuple de plus de quatre cent mille. Les fauves ont disparu, la paix règne, la sécurité est parfaite. Nous avons toujours dormi au rez-de-chaussée, sans fermer nos portes. La plaine est entièrement cultivée et sur les montagnes paissent de nombreux troupeaux. Le pays présente l'image de la prospérité. Tout cela, c'est l'œuvre des Français, amis de Moshesh. Chefs, évangélistes, vieillards indigènes, tous nous l'ont dit et redit à satiété. A plus forte raison pouvons-nous considérer comme notre œuvre ces deux cent trente

églises ou annexes, ces dix-sept mille membres communiants, ces sept mille catéchumènes, tout ce peuple chrétien qui est le noyau solide, l'élite morale, la garantie d'avenir de la nation tout entière.

Voilà donc l'œuvre accomplie; mais cette œuvre n'est pas terminée. La grande masse du peuple, les chefs en particulier, reste réfractaire au christianisme. Des dangers nouveaux peuvent menacer demain la tribu. Une grave question économique se pose déjà, par suite de la surpopulation. Notre système scolaire, malgré les services rendus, les progrès effectués, n'est plus à la hauteur des circonstances présentes. Dans les églises, la spiritualité a besoin d'être développée. Les pasteurs indigènes sont les premiers à déclarer qu'ils ne sauraient se passer de la tutelle des missionnaires blancs.

Le nombre de ces missionnaires n'aura pas à être augmenté : on peut même entrevoir, dans un avenir encore lointain, une certaine diminution numérique; mais à condition que les hommes envoyés là-bas s'imposent par une incontestable supériorité intellectuelle et morale. Car il ne s'agit plus d'apporter à une tribu sauvage les premiers rudiments du christianisme et de la civilisation; il s'agit de guider avec sagesse un peuple et une église, dans une étape nouvelle et supérieure de leur évolution.

Nous dérober à ce devoir, nous que tous les Bassoutos aiment à appeler leurs pères, ce serait une abdication et une infidélité.

Voici maintenant la seconde leçon du Jubilé.

Le protestantisme français a montré au monde chrétien, par la mission du Lessouto, ce que, dans sa faiblesse, il est capable d'accomplir. Dans les relations avec les indigènes, nous avons su, nous Français, déployer des qualités spéciales de compréhension et d'assimilation. Nous nous sommes tenus à égale distance des familiarités déplacées qui ravalent le blanc au niveau du noir et de la fierté quelque peu méprisante qui tient à garder les distances, élève des barrières, se

refuse aux contacts nécessaires et aux pénétrations fraternelles. Dans l'organisation de l'Église du Lessouto, nous avons allié la prudence à la confiance. Nous avons fait au pastorat indigène une part assez large pour décourager toute tendance à l'éthiopisme, et cependant, nous avons si soigneusement choisi les sujets, nous les avons si fortement préparés, qu'il n'y a eu jusqu'ici parmi eux aucun déchet, aucune chute grave. Pour qui connaît les mésaventures de presque toutes les autres missions sud-africaines, ce résultat est merveilleux. Nos visiteurs n'ont pas manqué de le relever dans les discours prononcés au Jubilé, et ils en ont hautement félicité la mission française.

Or, ce que nous avons fait au Lessouto, Dieu nous presse, par les événements actuels, de le continuer, ou de l'entreprendre ailleurs. Oh! si seulement nos coreligionnaires avaient mieux conscience de leurs possibilités latentes et aussi de leurs responsabilités effectives !

La mission du Lessouto n'a été, à vrai dire, que l'œuvre d'une élite, d'une petite élite d'églises ou de chrétiens : la grande masse des protestants français y est restée étrangère. Les questions qu'on nous a posées à notre retour prouvent d'étranges ignorances, même chez les amis de notre Société. Le jour est venu pourtant où tous les yeux doivent s'ouvrir; il faut que le Jubilé, il faut que ce livre qui en est le monument durable, y contribuent. Si nos missionnaires ont pu faire les grandes choses que nous avons contemplées, alors qu'un très petit nombre seulement de chrétiens européens les soutenaient de leurs prières et de leurs libéralités, que ne pourront-ils pas, le jour où l'ensemble des églises s'ébranlera, où, parmi notre jeunesse, la mission deviendra réellement populaire, où les vocations se multiplieront, où chaque fidèle prélèvera régulièrement sur ses ressources la part qui revient à la grande cause, la cause du règne de Jésus-Christ ?

Fidélité au passé, confiance en l'avenir, obéissance joyeuse aux

ordres de Dieu, acceptés dans toute leur ampleur, foi en nos propres destinées de témoins de l'Évangile jusqu'aux extrémités du monde : telles sont les leçons du Jubilé.

Ces leçons, je voudrais savoir les formuler aussi fortement qu'elles me sont apparues à moi-même là-bas, parmi ces foules africaines. Si nos églises arrivent à s'en convaincre, si elles s'en inspirent pratiquement, elles ne prépareront pas seulement le salut, avant la fin du présent siècle, de tribus, de peuples, de races nouvelles, encore « assises dans les ténèbres et l'ombre de la mort » : elles assureront leur propre réveil, leur propre relèvement.

En affirmant leur intention de travailler et de conquérir, elles affirmeront leur volonté de vivre.

Jean Bianquis.

DEUXIÈME PARTIE

NOTICES



I

L'ŒUVRE D'ÉDUCATION

I — LES DÉBUTS (1833-1868)

Le but de la mission, c'est la conversion des païens. Le salut des âmes est donc le premier souci de tout vrai missionnaire. Mais, pour parvenir au cœur et à la conscience des indigènes, l'école est un instrument indispensable.

Il s'agit, d'ailleurs, de former des chrétiens, c'est-à-dire des hommes et des femmes connaissant la Parole de Dieu et la mettant en pratique ; il faut donc que les néophytes puissent lire la Bible, et c'est pourquoi, dès le commencement, les missionnaires ont appris à lire aux enfants et aux adultes.

Le développement général que l'instruction procure aux indigènes les aide à comprendre qu'il existe quelque chose de supérieur à leur vie matérialiste et routinière. La civilisation chrétienne, à laquelle nous voulons les initier, ne va pas sans un certain degré de connaissance intellectuelle.

Enfin, l'instruction, en créant de nouveaux besoins, oblige les indigènes à travailler, les rend plus industrieux, et les pousse dans la voie du progrès.

Dès le début, nos missionnaires se sont préoccupés d'apprendre à lire aux Bassoutos. Nous empruntons à M. Eugène Casalis (1) le récit pittoresque de ces premiers commencements de notre œuvre d'éducation.

« Dès notre arrivée à Thaba-Bossiou, nous eûmes près de 400 auditeurs réguliers. A 10 heures, Moshesh descendait avec son monde, et le culte divin se célébrait immédiatement après. Comme il eût été trop fatigant de retourner sur la montagne et d'en redescendre pour une seconde réunion qui se tenait dans l'après-midi, la congrégation passait la journée tout entière autour de notre demeure.

« Le temps qui s'écoulait entre les services n'était pas perdu. Hommes et femmes, vieillards et enfants, s'appliquaient avec ardeur à apprendre à lire au moyen de quelques exercices d'épellation et d'un petit catéchisme que nous avions fait imprimer dans la colonie. Ces bonnes gens s'étaient tout d'abord mis à l'œuvre avec une extrême répugnance, protestant qu'il était ridicule d'espérer qu'un noir fût jamais assez habile « pour faire parler le papier ». Mais nos instances avaient prévalu, on s'était décidé à

(1) *Les Bassoutos*, édition de 1859, p. 86-89.

essayer ; de petits progrès se manifestaient en dépit de toutes les prévisions et, à chaque réunion nouvelle, les chances de réussite paraissaient aller croissant.

« Enfin, le grand problème se trouva résolu : dix à douze de nos élèves découvrirent, un beau matin, qu'ils pouvaient sans secours trouver le sens de plusieurs phrases sur lesquelles ils ne s'étaient pas encore essayés.

« Ce fait eut un retentissement immense. Les devins du pays déclarèrent que nous avions dû « transformer le cœur » de leurs compatriotes au moyen d'un philtre tout-puissant. On ne fit pas attention à ce qu'ils disaient.

« Le père de Moshesh vivait encore. C'était un vieillard railleur et sceptique, qui ne voulait avoir rien de commun avec nous. Selon lui, le sucre était la seule bonne chose que nous eussions apportée dans son pays. Lorsque nous allions le trouver, pour tâcher de lui adresser quelques paroles, il nous tournait le dos en nous reprochant notre jeunesse, et nous recommandait d'envoyer chercher nos pères pour l'instruire. S'il lui arrivait parfois de céder à nos instances, il nous écoutait d'un air narquois, ou s'amusait à nous déconcerter au moment le plus pathétique, en nous pinçant le nez ou les oreilles.

« Le bruit des prodiges qui se faisaient dans notre école ne manqua pas de parvenir à Mokhachané. Il en rit comme de tout le reste. Tant d'incrédulité finit par indigner Moshesh. Profitant d'un moment où nous étions ensemble auprès de son père, il fit tourner la conversation sur la lecture.

— « Mensonge ! mensonge ! s'écria l'opiniâtre vieillard. Jamais je ne croirai que « la parole puisse devenir visible !

— « Ah ! tu ne le crois pas encore ? répliqua son fils. Eh bien, nous allons te le « prouver ».

« Il ordonne à un de nos meilleurs lecteurs de s'éloigner.

— « Maintenant, continua-t-il, pense à quelque chose, et dis-le à ce blanc ; il va « faire des marques sur le sable, devant toi, et tu verras ».

« Les marques faites, on rappelle le savant du village qui ne tarde pas à publier les pensées qui sont montées au cœur de son souverain. Celui-ci, plus que stupéfait, se couvre la bouche de ses mains, et promène longtemps ses regards sur les personnes présentes, comme pour s'assurer qu'il n'a pas été transporté dans un monde fantastique. Enfin, il éclate, et après avoir épuisé tout ce que sa langue possède d'interjections, fidèle à ses habitudes, il se répand en invectives contre ses sujets et sa famille qui ne l'ont pas informé des prodiges qui s'accomplissent dans son pays ! « Quoi, dit-il à son « fils, n'es-tu pas mes yeux et mes oreilles ? et tu me caches de pareilles choses ! » Moshesh proteste, en appelle à ce qu'il a dit et répété cent fois... L'intraitable vieillard n'en démord pas ! »

Le goût pour l'instruction, qui se manifestait à Thaba-Bossiou, était encore plus prononcé dans nos autres stations.

A Béthulie, M. Pellissier, aidé d'un collaborateur venu de France, M. Lauga, avait

peine à suffire à l'empressement des gens. Outre l'école journalière, dont le soin reposait entièrement sur les missionnaires, il se tenait là quatre services religieux le dimanche.

A Béerséba, M. Rolland cherchait des expédients pour remédier à l'encombrement du local où l'on apprenait à lire. Les plus jeunes écoliers risquaient d'être étouffés par les adultes. Il fallut se résoudre à renvoyer à l'asile, ou école maternelle, que dirigeait Mme Rolland, des enfants qui cependant étaient trop avancés pour en faire partie. Comme il eût été impossible d'obtenir d'eux par la persuasion qu'ils fissent ce pas rétrograde, on dut les y forcer par un moyen matériel. A cet effet, le missionnaire plaça, horizontalement, un bâton devant la porte de l'école, à la hauteur de 3 pieds et demi environ, et fit, bon gré, mal gré, sortir tous les élèves qui pouvaient passer dessous sans se baisser. Il s'en trouva quatre-vingt-six. On eut alors plus de place pendant deux jours, mais, au troisième, le local était tout aussi plein qu'auparavant.

A ce moment-là, à Béerséba, le nombre total des écoliers était de 240 ; moins d'un an après, nous trouvons 350 inscrits, et ces chiffres se maintinrent pendant plusieurs années. En 1848, l'école était divisée en trois sections : l'école primaire comptait 240 enfants, l'école élémentaire 100, et l'école industrielle 20.

La station de Béerséba eut le privilège de posséder une femme exceptionnellement douée pour s'occuper de l'éducation des enfants. Mme Rolland, née Lyndall, avait été envoyée au Sud de l'Afrique par la Société des missions de Londres, pour diriger une école maternelle, et elle avait remarquablement réussi en cette qualité au Cap. Son influence est encore sensible de nos jours à travers tout le Lessouto ; on rencontre des octogénaires qui parlent, avec une admiration sans bornes, des leçons qu'ils reçurent, pendant leur jeunesse, de cette femme remarquable. Sans aucun doute, l'influence de Mme Rolland est restée marquée dans le système d'éducation du pays.

Ce premier enthousiasme pour l'instruction subit un arrêt aux environs de 1847-1848, quand les Bassoutos s'aperçurent que les exigences de la morale chrétienne étaient en désaccord avec plusieurs de leurs coutumes nationales. Certes, les missionnaires n'étaient pas venus pour introduire dans le pays les coutumes européennes ; cependant, le christianisme ne pouvait tolérer ni la sorcellerie, ni la polygamie, ni beaucoup d'autres manifestations du paganisme.

L'alerte était donnée, et il se produisit un violent retour en arrière. Plusieurs des fils de Moshesh, qui s'étaient convertis et avaient reçu de l'instruction, devinrent des adversaires décidés de l'Évangile ; on retira les enfants des écoles et, pour un temps, les missionnaires purent croire qu'ils avaient travaillé en vain. Des guerres successives vinrent aussi faire obstacle aux progrès de l'œuvre d'éducation qui avait eu de si beaux débuts.

En 1846, les missionnaires décidèrent de préparer des instituteurs indigènes, et invitèrent M. P. Lemue, qui travaillait à Mothito, au Bechuanaland, à venir fonder

au Lessouto une école normale. L'emplacement choisi était Carmel, à 40 kilomètres au sud de Béerséba.

Les travaux furent arrêtés d'une manière inattendue par une crise politique survenue en France, pendant laquelle le Comité des missions de Paris donna ordre à ses missionnaires de suspendre la construction de trois nouvelles stations déjà commencées, et de ne bâtir, jusqu'à nouvel ordre, aucune nouvelle église, école ou presbytère.

De plus, le Comité prenait la décision de n'envoyer aucun missionnaire tant que les circonstances politiques n'auraient pas changé; il fermait à Paris la Maison des missions et en dispersait les élèves.

La situation devint si tendue qu'en 1848, le trésorier de la Société au Cap reçut l'ordre de décliner le paiement de toutes les traites tirées par les ouvriers de la Société, au Lessouto.

Sans la générosité d'amis chrétiens qui réunirent, dans la Colonie du Cap et aux Indes, une somme de £ 1.400 (35.000 francs) pour le soutien de l'œuvre pendant la Révolution, les missionnaires du Lessouto auraient subi les plus terribles privations. Même ainsi, ils durent pendant quelques années continuer leur travail au milieu des plus grandes difficultés, et ils se virent contraints d'abandonner cette école normale sur laquelle ils avaient fondé tant d'espérances.

Plus tard, au moment où M. Lemue aurait pu reprendre le projet, l'état politique était tel qu'il eût été presque impossible de faire venir à Carmel des jeunes gens du Lessouto, car les trois stations missionnaires au sud du Calédon se trouvaient complètement isolées par l'annexion de cette partie du pays à la république de l'Orange.

Il devint évident que l'école normale devait être fondée à l'intérieur du Lessouto, et, en 1864, une commission, composée de MM. Mabille, Cochet et Dyke père, fut nommée pour visiter les institutions analogues de la Colonie du Cap et prendre des mesures en vue de l'ouverture de cette école, si nécessaire à la mission. Mais, en 1865, les troubles recommencèrent, compliqués d'une guerre qui dévasta le pays et dura jusqu'en 1868.

Il fallut alors tout recommencer à nouveau; le principal ouvrier de l'œuvre d'éducation, comme de presque toutes les autres entreprises de la mission, était, à ce moment, le missionnaire A. Mabille, qui, pendant un armistice, avait trouvé le moyen de rentrer au Lessouto et y reprenait son œuvre au milieu de très nombreuses difficultés, sans doute, mais avec de grandes bénédictions de Dieu. Pendant que les Boers et les Bassoutos se battaient encore à quelques kilomètres de Morija, il poursuivait, avec un sang-froid et une ténacité extraordinaires, le paisible travail de l'instruction de la jeunesse.

C'est dans ces circonstances que l'école normale fut fondée; ce fut un acte de foi de la part de Mabille, et c'est une leçon pour tous ceux qui sont engagés dans des œuvres semblables.

Non seulement il instruisait les quelques élèves confiés à ses soins, mais il donnait encore des leçons régulières aux évangélistes qu'il avait placés à la tête d'annexes.

En 1868, se produisit un événement d'une très grande importance.

Sur les instances répétées de Moshesh, le gouvernement anglais décida d'étendre son protectorat sur le Lessouto. Sir Philip Wodehouse, gouverneur de la Colonie du Cap, vint au Lessouto, et, après avoir réglé différentes questions avec Moshesh, il plaça le commandant H.-J. Bowker comme premier résident britannique dans ce pays.

II — L'ŒUVRE D'ÉDUCATION DEPUIS 1869

Depuis ce moment, l'œuvre d'éducation s'est poursuivie au Lessouto sans interruption.

En 1871, les missionnaires reçurent les premiers subsides du gouvernement, sous forme d'allocations aux écoles déjà existantes, et le gouvernement du Cap, annexant formellement le Lessouto cette année-là, prit tout notre système scolaire sous son influence directe.

Dès lors, il fallut adopter et appliquer ses programmes. Avouons-le, ceux-ci étaient peu appropriés aux besoins d'une population indigène puisqu'ils avaient été dressés en vue de la population blanche de la Colonie du Cap. Leur plus grand défaut était d'imposer, comme but principal et même comme instrument d'enseignement, dans des écoles primaires, une langue qui était étrangère aux écoliers, la langue anglaise.

Il est permis de regretter que, dans le cours des années qui ont suivi, le département de l'Instruction publique du Cap n'ait pris aucune disposition en vue d'assurer l'enseignement des indigènes dans leur propre langue, et de faire, de ce dialecte qui seul leur était familier, le moyen de leur éducation, du moins au degré élémentaire.

Toutefois, il ne faut pas oublier que les indigènes eux-mêmes ont été heureux de sentir qu'ils jouissaient des privilèges de l'instruction au même titre que les Européens. Une législation spéciale, fondée sur la distinction de race, aurait risqué de les blesser. Aussi peut-on dire que l'introduction au Lessouto des programmes scolaires de la Colonie du Cap a contribué à affermir notre œuvre d'éducation en relevant son prestige aux yeux des Bassoutos.

Le problème, d'ailleurs, présentait au Sud de l'Afrique une difficulté spéciale. On ne pouvait guère s'attendre à ce que le département de l'Instruction publique soulevât à la légère la question des dialectes indigènes dans les écoles des noirs, ce qui eût immédiatement entraîné un surcroît de dépenses, et compliqué, non seulement l'enseignement, mais les inspections et les examens. A cette époque, en effet, on faisait, dans la Colonie du Cap, de grands efforts pour unifier le plus possible l'enseignement des enfants blancs. Une grande partie de la population parlait un hollandais plus ou moins

dégénéré, et aurait immédiatement réclamé le droit d'employer cette langue comme moyen d'éducation. Le gouvernement craignait que cette liberté ne pût être accordée qu'au détriment de la cause de l'instruction.

Aujourd'hui, au lendemain de la guerre anglo-boer, et à la veille de l'unification, la grave question de la langue dans laquelle doit être donnée l'instruction primaire se pose de nouveau à tous les gouvernements du Sud de l'Afrique. Le moment est venu de l'aborder de face, et nous ne doutons pas qu'on ne trouve une solution à ce problème délicat. Nous souhaitons que la cause de l'instruction n'ait pas à en souffrir, et que, dans les années à venir, les générations encore à naître n'éprouvent aucun regret à l'égard des mesures discutées, en ce moment même, par les législations du continent sud-africain.

Les préoccupations que nous venons d'exposer empêchèrent sans doute MM. Dale et Muir, directeurs successifs de l'Instruction primaire dans la Colonie du Cap, pendant les quarante dernières années, de modifier les programmes des écoles destinées aux noirs. Tout en comprenant leurs raisons, nous regrettons qu'ils n'aient pas accordé des libertés un peu plus larges à ces écoles, comme, par exemple, le droit de donner l'enseignement en langue indigène dans les premières divisions, et de faire passer, dans ce dialecte, les examens annuels jusqu'à la deuxième classe au moins (1). Ils auraient dû ordonner aussi à leurs inspecteurs d'insister sur l'enseignement de la lecture et de l'écriture en cafre et en sessouto, dans toutes les classes.

Depuis 1871, le Lessouto s'est conformé aux exigences du système de la Colonie du Cap pour les programmes d'études et la préparation des instituteurs indigènes. Mais la question d'un programme distinct a attiré, dans plusieurs circonstances, l'attention des fonctionnaires de ce pays. Jusqu'ici, ils n'ont pas cru avantageux de s'écarter des programmes de la Colonie, pour la raison que, n'ayant plus de points de repère, ils se trouveraient dans l'impossibilité de contrôler et de mesurer les connaissances des élèves, car on estime peu satisfaisant ou même dangereux de donner au Lessouto un programme spécial et isolé.

Cependant, les modifications relatives à l'emploi de la langue indigène mentionnées plus haut furent introduites, en 1902, sur la demande réitérée des missionnaires de notre Société, appuyées par Sir Godfrey Lagden, alors résident général au Lessouto, et par l'inspecteur général, le chanoine Woodrooffe.

Dans tout le pays, les missionnaires insistent pour que les enfants des écoles apprennent d'abord à lire et à écrire couramment leur propre langue. Dans les leçons

---

(1) Voici comment est organisé l'enseignement dans nos écoles du Lessouto : il y a d'abord la classe enfantine, où l'on enseigne à lire et à écrire le sessouto. Après cela vient l'école primaire proprement dite, qui se compose de cinq classes, la première (en anglais, *Standard I*) étant la plus faible et la cinquième (*Standard V*) la plus élevée. Pour un enfant intelligent, cet enseignement représente une période de cinq ans. Il y a une sixième classe (*Standard VI*), mais elle ne fonctionne qu'à l'école normale de Morija.

données en anglais, ils combattent l'habitude déplorable de lire sans comprendre et de répéter machinalement.

La traduction du sessouto en anglais et de l'anglais en sessouto est considérée comme un exercice de première importance, ainsi que le montrent les examens annuels de la mission de Paris pour les 3e et 4e classes. De plus, dans ces mêmes examens, toutes les questions relatives à la connaissance de l'Écriture sainte sont faites en sessouto, et les réponses écrites doivent être faites dans cette langue. Nous assurons ainsi ce qui a toujours été notre but : enseigner aux Bassoutos à exprimer facilement, avec les mots de leur propre langue, leurs idées et leurs opinions.

Un résultat meilleur encore aurait pu être atteint si, dès le début, plus de soin avait été apporté à l'exécution de ces décisions. Nous ne sommes arrivés qu'au prix de beaucoup de difficultés au développement actuel, qui est encourageant.

L'éducation de la plupart de nos instituteurs indigènes n'est pas suffisante pour leur permettre d'adopter des méthodes originales et scientifiques. Ils font de leur mieux, et nous leur sommes reconnaissants pour le concours qu'ils nous apportent : mais nous ne fermons pas les yeux sur leurs imperfections.

Il y a maintenant quarante ans que le protectorat anglais s'étend sur le Lessouto. Pendant cette période, tout en laissant aux différents corps missionnaires la haute main sur leurs écoles respectives, le gouvernement n'a jamais cessé d'exercer un certain contrôle sur celles auxquelles il accorde une allocation. En 1877, le gouvernement avait nommé comme directeur de l'Instruction publique dans ce pays, E. Rolland, fils d'un des pionniers de notre mission, et qui avait lui-même appartenu pendant quelques années à notre Société. Les événements politiques vinrent déranger ces dispositions dont nous avions espéré beaucoup de bien, et la guerre des fusils (1880-1882) amena, pendant trois ans, la désorganisation de tout le système. Il fallut tout recommencer, et le poste d'inspecteur régulier des écoles ne fut pas occupé jusqu'à une date très récente. En 1907, le gouvernement s'est assuré les services de M. J.-H. Dutton.

Il est vrai que, de temps à autre, des fonctionnaires de la Colonie étaient envoyés pour inspecter les écoles et faire un rapport. Cela valait mieux que rien ; mais de nombreuses écoles ne pouvaient jamais être visitées ; les autres ne l'étaient que rarement, et il était devenu évident qu'il fallait faire quelque chose de plus pour unifier l'instruction donnée dans toute l'étendue du pays.

Pour suppléer à ces lacunes, les missionnaires instituèrent en 1886 un concours non gouvernemental entre les différentes écoles ; mais ce n'est qu'en 1889 que cet examen a été définitivement organisé pour les troisième et quatrième classes. La cinquième classe a été ajoutée tout récemment.

Dans la suite, ces examens ont été sanctionnés par la Conférence et sont devenus officiels.

On envoie les questions imprimées aux missionnaires, dans les différentes stations ;

ceux-ci renvoient les réponses écrites à Morija, où elles sont corrigées et classées avec le plus grand soin.

La statistique ci-dessous montre combien les instituteurs et les écoliers apprécient ces examens. Nous ferons remarquer, cependant, qu'ils ne sont pas obligatoires, et que le nombre des candidats ne correspond pas au nombre des élèves qui suivent ces classes dans les écoles.

ANNÉES	3e CLASSE (Standard III) Élèves		4e CLASSE (Standard IV) Élèves		5e CLASSE (Standard V) Élèves		TOTAL Élèves	
	présentés	reçus	présentés	reçus	présentés	reçus	présentés	reçus
1886	114	45	57	24	»	»	171	69
1890	91	59	115	45	»	»	206	104
1895	224	58	131	86	»	»	355	144
1900	350	215	175	137	»	»	525	352
1905	571	492	419	370	»	»	990	862
1907	614	385	486	332	53	35	1.153	752

La diminution apparente du nombre des admis en 1907 est partiellement due à ce que nous nous montrons maintenant beaucoup plus exigeants quant à la précision des réponses.

Les sujets d'examens sont les suivants : Arithmétique; — Géographie; — Histoire sainte; — Grammaire anglaise; — Traduction de l'anglais en sessouto et du sessouto en anglais; — Dictées en anglais et en sessouto.

L'examen de la quatrième classe est particulièrement utile parce qu'il fournit aux directeurs des écoles secondaires de Morija, Thabana-Morèna, etc., une base pour l'admission de leurs élèves.

Pendant la période comprise dans la statistique ci-dessus, le niveau intellectuel des indigènes du Lessouto s'est sensiblement élevé. Nous avons maintenant autant d'élèves dans la cinquième classe que nous en avions, il y a quelques années, dans la quatrième.

Le tableau ci-dessous montre l'accroissement de nos écoles depuis 1864, date à partir de laquelle nous possédons des statistiques complètes :

ANNÉES	NOMBRE D'ÉLÈVES
1864-1865	726
1870	1.876
1875	1.830
1880	3.030
1885	3.084
1890	7.031
1895	7.285
1900	9.910
1905	11.981
1907	10.775

Cette statistique met en relief le fait que notre effectif scolaire s'est élevé très rapidement pendant la période de cinq années comprise entre 1900 et 1905; l'augmentation est de 9.910 à 11.981, tandis que les deux années suivantes ont vu ces nombres baisser et revenir presque aux chiffres de l'année 1900.

Les statistiques de septembre 1908 montrent, d'ailleurs, que nos écoles sont remontées à leur plus haut chiffre.

Les raisons de ces fluctuations sont faciles à démêler :

1° Pendant la guerre anglo-boer, des milliers d'indigènes de l'Orange, chassés par la guerre, vinrent se réfugier au Lessouto. Leurs enfants entrèrent dans nos écoles primaires, dont l'effectif s'éleva considérablement. Après la conclusion de la paix, ils quittèrent le Lessouto et rentrèrent dans leur pays;

2° Pendant l'occupation militaire des colonies nouvellement annexées, les jeunes gens instruits qui savaient un peu d'anglais trouvaient plus facilement à s'employer et étaient mieux payés que les illettrés. Ceci donna à tous nos Bassoutos, même aux païens, l'idée qu'après tout l'instruction servait à quelque chose, et nos écoles se remplirent. Mais, quand l'occupation militaire cessa, il se trouva qu'aux mines d'or, par exemple, les ouvriers sans instruction recevaient les mêmes salaires que les autres. L'enthousiasme tomba, et l'effectif de nos écoles diminua immédiatement.

M. Dieterlen, dans le *Journal des Missions*, a donné d'autres raisons de cette décroissance, raisons intéressantes, et que nous citons intégralement :

« Certains chrétiens ne se soucient pas d'instruire leurs enfants. Beaucoup de païens ne veulent pas que leurs enfants soient instruits, de peur qu'ils ne prennent goût au christianisme et ne rompent avec le paganisme.

« La circoncision nous enlève aussi beaucoup d'enfants païens.

« Quand nos plus grands élèves devraient entrer dans les classes supérieures, ils vont aux mines d'or. Mais n'oublions pas que, quand un enfant mossouto a appris à bien lire et écrire sa langue maternelle, c'est une chose excellente et un résultat des plus louables. Les chefs vantent les bienfaits de l'éducation quand ils parlent en présence des représentants du gouvernement; mais ils n'aiment pas cette instruction, et ils ne font rien pour que beaucoup d'enfants fréquentent les écoles.

« D'autre part, certains instituteurs ne savent pas apprendre aux enfants à aimer l'instruction et leurs écoles sont ennuyeuses. C'est un grand tort. Un instituteur qui sait conquérir le cœur des enfants aura toujours beaucoup d'élèves. Il y aurait lieu de faire des fêtes d'écoles, partout où il y en a, pour attirer les enfants qui ne les fréquentent pas.

« L'obligation de payer l'écolage décourage certains parents. Dans certaines églises, cet écolage n'a jamais été institué; dans d'autres, il a été aboli, parce que, en payant sa contribution ecclésiastique, un chrétien peut être considéré comme ayant aussi payé l'école de ses enfants, l'école étant une œuvre de l'Église. Ceux qui devraient payer un écolage, ce sont les païens; mais le leur proposer, ce serait provoquer le retrait de leurs enfants. Là même où un écolage est requis, il est mal payé, ou il ne l'est pas du tout. »

Nous avons maintenant au Lessouto 216 écoles primaires, tenues par 284 instituteurs. 88 de celles-ci sont fréquentées par plus de 50 élèves, les autres sont moins importantes.

Les instituteurs qui les dirigent n'ont pas tous de grandes connaissances; 65 d'entre eux seulement possèdent les brevets du gouvernement, accordés par le département de l'Instruction publique de la Colonie du Cap. Les autres se sont préparés dans différentes écoles; quelques-uns n'ont passé que par la cinquième ou sixième classe, à l'École normale ou à l'École biblique.

Ce qui est pour nous d'une plus grande importance que les connaissances littéraires ou scientifiques de nos instituteurs, c'est que nous ayons en eux des hommes de toute confiance, qui, dans leurs villages, puissent résister aux funestes influences du paganisme environnant. Sans doute, certains d'entre eux succombent aux tentations du péché, mais, quand nous pensons à l'abîme de ténèbres d'où ils sont sortis, et à l'héritage qu'ils ont reçu de tant de générations plongées dans la superstition et le mal, nous ne nous étonnons pas que quelques-uns se laissent entraîner, mais bien plutôt que tant d'autres restent dans le droit chemin.

Voici, à ce sujet, ce que dit M. Sargant, qui fut, pendant cinq ou six ans, le conseiller du Haut-Commissaire britannique, Lord Milner, pour toutes les questions d'éducation au Sud de l'Afrique. Après avoir consacré une année à l'étude la plus sérieuse du problème de l'éducation au Lessouto, il écrivait dans son rapport :

« Grâce à la rapidité avec laquelle l'instruction se répand, chaque génération de Bassoutos se trouve tellement en avance sur la génération précédente, que les hommes les plus jeunes se trouvent forcément placés au premier rang, prennent les premières places, et portent le plus de responsabilités. Cela présente certains avantages; ainsi, la plupart des instituteurs sont malléables et prêts à accepter de nouvelles idées. Quant au moral, quoique jeunes, les instituteurs sont chrétiens presque sans exception, et, comme ils ont embrassé le christianisme dans des circonstances bien plus difficiles que les instituteurs de notre patrie, leur foi est plus personnelle et exerce une influence plus profonde sur leur conduite. »

Et plus loin, M. Sargant ajoute :

« La mission française n'a rien négligé pour la préparation des instituteurs indigènes. Les instituteurs que j'ai eu le plaisir de rencontrer dans leurs écoles, aussi bien qu'aux cours de vacances, à Maséru, sont, pour la plupart, des hommes de grand sens moral et vraiment attachés à leur travail, bien que leurs connaissances techniques laissent parfois à désirer. »

La Société des missions évangéliques de Paris n'a pas travaillé seule à l'évangélisation et à la civilisation des Bassoutos.

D'autres Sociétés missionnaires ont plus récemment fondé des stations dans ce pays,

et ont envoyé des hommes dévoués et énergiques, qui ont beaucoup fait pour la cause de l'éducation; mais, sans négliger leurs efforts, nous ne saurions trop répéter que l'histoire de l'instruction, au Lessouto, se confond avec l'histoire de la mission évangélique de Paris, qui, depuis soixante-huit ans, a travaillé à établir un système d'éducation complet et efficace (Rapport du Livre bleu, par le Résident général au Lessouto, année 1903).

En 1864, l'Église catholique romaine a envoyé dans ce pays quelques frères de l'ordre des Oblats de Marie qui fondèrent une mission à Roma, à environ 15 kilomètres au sud de Thaba-Bossiou. Ils ont établi, depuis, plusieurs autres stations; mais, en ce qui concerne l'instruction, leurs travaux n'ont pas eu beaucoup de succès. Leur dernière statistique indique dix écoles comptant au total 723 inscrits, et une moyenne journalière de 600 présents. Le nombre des instituteurs et institutrices est de 20, dont 3 hommes seulement.

En 1876, l'Église anglicane a fondé une station missionnaire à Hlotsé-Heights, et s'est aussi développée considérablement. En 1905, cette mission avait 28 écoles, avec 1.226 inscrits, et une moyenne journalière de 1.061 présences. Elle emploie 34 instituteurs.

Depuis 1897, une église indigène s'est établie au Lessouto, sous le nom d'Église méthodiste épiscopale africaine. C'est une des branches de l'Église nègre d'Amérique. Elle fait peu de chose en matière d'éducation, et, d'après son dernier rapport, n'a que trois écoles.

On nous demande parfois si les indigènes apprécient les avantages de l'instruction, et s'ils sont prêts à faire les sacrifices nécessaires pour se les assurer. Nous trouvons une réponse à cette question dans la somme totale des écolages payés, pendant les deux dernières années, dans les seules écoles de notre Société.

En 1905, ils s'élevaient à 57.500 francs (£ 2.300).

En 1907, à 46.030 francs.

Il est bien évident que l'entretien d'un si nombreux personnel d'instituteurs et l'instruction régulière de tant de milliers d'enfants nécessitent des dépenses considérables, auxquelles les Bassoutos seuls n'auraient jamais pu faire face, même avec l'aide des Sociétés de mission. Les représentants du gouvernement anglais au Lessouto ont pleinement compris leur responsabilité envers la tribu, et consacrent environ 15 °/₀ des revenus du pays à l'instruction publique. Sur ce budget, la Société des missions évangéliques de Paris a reçu, pendant les deux dernières années, une somme annuelle de £ 6.600 (165.000 francs), qui contribue au maintien des trois grands internats de notre Société et des 216 écoles primaires déjà mentionnées.

Ce don, si généreux soit-il, n'est cependant pas suffisant. M. Sargant dit à ce sujet, dans son rapport n° 1, page 46 :

« Il serait désirable que le gouvernement du Lessouto augmentât, dans une large mesure, les allocations à tous les établissements d'instruction publique reconnus, dans le but d'amener les changements suivants :

« *a*) Hausser le niveau de l'instruction secondaire jusqu'à l'examen supérieur institué par l'Université du Cap;

« *b*) Adapter d'une manière plus complète et plus satisfaisante les programmes des études aux besoins des indigènes. »

Et plus loin, faisant allusion aux instituteurs brevetés :

« Leurs salaires sont très inférieurs à ceux qu'obtiennent les instituteurs brevetés du même degré dans la Colonie du Cap. »

Ailleurs encore, rapport nº 1, page 38 :

« Le travail de l'instruction a été dirigé avec beaucoup de soin et de grands résultats par les missionnaires de la Société de Paris, et, en même temps, leur administration est conduite avec une incontestable économie. Si le gouvernement prenait une part plus directe à l'œuvre d'instruction dans tout le Lessouto, les dépenses scolaires augmenteraient certainement. »

Enfin, à la page 55 de son rapport nº 3, M. Sargant ajoute :

« A mon avis, il serait fâcheux de rompre les liens directs qui, jusqu'à présent, ont uni l'enseignement religieux des églises chrétiennes et l'éducation laïque donnée dans les écoles indigènes. »

Le gouvernement du Lessouto, prenant en considération l'importance relative de l'œuvre éducatrice accomplie par chacune des trois Sociétés de missions dans ce pays, répartit comme suit ses allocations aux écoles :

	POUR CENT
Mission évangélique de Paris	83
Mission anglicane	11
Mission catholique	6

R. H. Dyke.

II

L'ÉCOLE NORMALE

L'École normale a été fondée à Morija en 1868 par le missionnaire A. Mabille. La Conférence, réunie cette même année, nomma directeur de cette école M. H.-M. Dyke père, alors missionnaire à Hermon, et décida d'employer la somme provenant de la vente de la station de Carmel à la construction des bâtiments appropriés.

Au mois de novembre 1870, les bâtiments étaient terminés et on transporta l'école, de son abri provisoire (l'ancienne imprimerie), dans des classes et des dortoirs plus spacieux ; à ce moment, le nombre des élèves était de 28.

Le Dr Eugène Casalis vint aider M. Dyke pendant un certain temps et prit la direction de l'école quand ce dernier partit pour l'Europe, en 1875. Mais, au bout de deux ans, M. Casalis se vit à son tour dans l'obligation de faire en Europe un voyage de santé, et le missionnaire R.-H. Dyke fut chargé de la direction intérimaire. Il y avait, cette année-là, 36 élèves.

Les études, à l'École normale, se poursuivirent sans incident jusqu'à ce que la guerre des fusils, qui éclata en 1880, vînt en disperser les 46 élèves.

Au mois d'octobre 1875, l'École normale présente, pour la première fois, des élèves au brevet d'instituteur du gouvernement de la Colonie du Cap. Sur 4 candidats présentés, 3 obtiennent le brevet. A partir de cette date, les examens se poursuivent régulièrement jusqu'en 1880. Cette année-là, les examens du gouvernement avaient lieu à Morija, au grondement du canon, tandis que la bataille de Qalabane faisait rage, à 35 kilomètres à peine. Sur 13 candidats, un seul échoua.

Pendant vingt et un mois, l'école fut fermée. Elle ne reprit qu'au mois de juillet 1882 ; mais un seul des anciens élèves revint ; tous les nouveaux sortaient des écoles primaires ; il fallut les prendre au point où ces écoles laissent leurs élèves et il n'est pas étonnant que quatre années se soient écoulées avant qu'aucun d'entre eux fût capable de se présenter à l'examen. Sur 9 candidats, 3 furent admis avec mention, 2 obtinrent le brevet de capacité, et 4 des certificats provisoires.

Depuis ce moment jusqu'à aujourd'hui, ces examens ont suivi un cours normal.

La difficulté des épreuves a été graduellement haussée. En 1894, les programmes furent complètement changés et le département de l'Instruction publique décida que, pour obtenir le brevet complet, chaque instituteur devrait passer trois examens

successifs, à un an d'intervalle, et consacrer une année entière à la préparation de chacune des épreuves.

Plusieurs fois, pendant les années précédentes, l'École normale avait aussi présenté, avec beaucoup de succès, des élèves à divers autres examens universitaires. En 1895, sur 21 candidats au certificat d'études, 4 seulement échouèrent et 4 furent admis avec mention. Trois ans après, le département de l'Instruction publique du Cap décida que les élèves se préparant au brevet d'instituteur ne pourraient se présenter à aucun autre examen la même année. En 1896-1897, 7 candidats essayèrent les épreuves du « premier examen de l'Université » (*School Higher Examination*), et 4 furent reçus.

En décembre 1906, sur 69 élèves présentés aux trois degrés du brevet, 55 passèrent et 14 furent refusés.

Il est intéressant de comparer les proportions des succès parmi les candidats présentés à ces examens par les différentes écoles indigènes du Sud de l'Afrique, en l'année 1908.

	POUR CENT
Morija	79,7
Engwali	75,0
Keiskama	75,0
Healdtown	65,5
Blythswood	62,2
Bensonvale	51,8
Lovedale	51,6
Clarkebury	49,3
Umtata	47,3
Shawbury	10,9
Engcobo	2,2

Il serait trop long d'exposer ici les conditions des examens du brevet d'instituteur de la Colonie du Cap. Qu'il nous suffise de dire que ces conditions sont les mêmes pour les Européens et pour les indigènes, avec cette différence que les Européens passent l'examen dans leur langue maternelle, tandis que les indigènes ont à combattre une difficulté supplémentaire : soit à l'écrit, soit à l'oral, ils doivent employer une langue étrangère qu'ils n'ont apprise qu'à l'école.

Pour compléter cette courte notice sur l'École normale, nous ajouterons qu'en 1882, la Conférence nomma M. Dyke directeur des études, tandis que le Dr Casalis conservait la direction générale de l'Institution. En 1890, un an avant sa mort, le Dr Casalis quitta l'œuvre définitivement, pour cause de santé, et toute la responsabilité échut à M. Dyke, qui, aidé seulement de deux instituteurs indigènes, en porta seul le poids jusqu'en 1891, date où un professeur anglais, M. R.-D. Roberts, vint le décharger d'une partie des cours. Deux ans après, diverses circonstances obligèrent

M. Dyke à prendre un congé d'un an, pendant lequel M. Dieterlen, directeur de l'École de théologie, fut chargé en même temps de l'École normale. A l'heure actuelle, le personnel enseignant se compose du directeur, de trois professeurs anglais et de deux instituteurs indigènes.

Tableau montrant les résultats de quarante années d'enseignement (1)

Élèves reçus à l'école pendant quarante ans	»	906
Élèves s'instruisant encore à Morija (octobre 1908)	130	»
Élèves s'instruisant ailleurs	21	»
Élèves morts	79	230
A l'actif de l'école		676

Pasteurs consacrés	12	»
Catéchistes	29	»
Instituteurs enseignant au Lessouto ou ailleurs	224	265
Imprimeurs	»	9
Employés du gouvernement, interprètes	36	»
Interprètes de docteurs	5	»
Agents de police	34	75
Employés de magasins	»	39
Chefs et conseillers	»	81
Divers : charpentiers, rouliers, etc.	»	19
Cultivateurs et ouvriers	»	88
Sans emploi particulier	»	34
Élèves que l'on n'a pas pu suivre	»	53
Incapables de poursuivre leurs études pour cause de maladie	»	13
		676

Nous sommes heureux de rapporter ici l'appréciation bienveillante de l'inspecteur général des études dans la Colonie du Cap, qui est, en matière d'éducation, la plus haute autorité au Sud de l'Afrique (Rapport sur les résultats des examens pour le brevet d'instituteur du mois de décembre 1907) :

« La valeur des études faites à Morija a toujours été remarquable, et nous félicitons tout spécialement l'école, cette année, de ce que les résultats des examens sont si satisfaisants. »

Les nouveaux bâtiments qui ont été dernièrement construits, et qui ont coûté plus de £ 2.700 (67.500 francs), permettent aux professeurs de poursuivre leur travail avec plus de facilité et de profit pour eux-mêmes et pour les élèves.

Des leçons de menuiserie ont été ajoutées, il y a peu de temps, au programme des

(1) Depuis 1908, le nombre des élèves de l'École normale a beaucoup augmenté ; il atteindra prochainement le chiffre de 200. (*Les Éditeurs.*)

études. Elles sont vivement appréciées des 44 élèves qui apprennent à se servir des outils européens et à travailler le bois. L'installation de cette nouvelle branche d'enseignement, avec logement du professeur, a occasionné des dépenses qui se sont montées à 25.000 francs.

Nous citerons de nouveau, à ce sujet, un rapport de M. Sargant :

« La division des classes me paraît satisfaisante... J'ai été frappé du bon esprit et de la discipline qui règnent à l'École normale. La nourriture est des plus simples, et les arrangements de ménage sont satisfaisants. Il est bien évident que si les élèves n'aidaient pas à cuire leur nourriture et ne faisaient pas eux-mêmes leur lessive, il serait impossible de les recevoir à l'école pour la somme minime qu'ils paient maintenant, £ 8 (200 francs) par an, pension et cours compris. J'ai été frappé par la bonne organisation du travail manuel, que j'ai trouvée supérieure aux méthodes employées à Lovedale. L'installation des dortoirs est très primitive ; il est urgent d'en installer de nouveaux, et la salle à manger est aussi trop petite. »

Nous sommes heureux d'ajouter que nous avons pu, depuis, remédier à ces insuffisances, grâce à un don généreux de 63.875 francs, fait par une amie fidèle de notre œuvre, miss Robertson, en mémoire de son frère. Aujourd'hui, les dortoirs et le réfectoire de l'École normale ne laissent rien à désirer.

R.-H. Dyke.

III

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE JEUNES FILLES

Cette intéressante Institution fut fondée à Thaba-Bossiou, le 5 août 1871, par M. et Mme Jousse.

Voici ce que M. Jousse écrivait à ce sujet, quelques années plus tard :

« Le plan en avait été conçu au retour d'une conférence à Léribé, alors que les lourds wagons de la plupart des missionnaires défilaient en ligne dans les vallées et sur les plateaux formés par les contreforts des Maloutis. Une chose m'avait frappé, c'était l'insuccès de nos efforts de chaque jour pour civiliser véritablement les jeunes filles. L'influence de l'école quotidienne ne suffisait pas, celle du village la neutralisait. Nous avions observé, d'autre part, que les jeunes filles au service des missionnaires prenaient à la longue des habitudes de propreté et de comme-il-faut qui leur assuraient une place supérieure parmi les compagnes de leur âge.

« Dès lors l'idée nous vint de recueillir, à titre de pensionnaires, des jeunes filles qui consentiraient à être instruites et élevées sous nos soins immédiats, en dehors de toute influence du village. (1) »

Voici quel devait être le programme de l'école :

« Notre but n'était pas d'en faire des « bas-bleus », mais d'ajouter à une bonne instruction primaire l'étude constante et journalière des soins du ménage, de la couture et autres travaux qui, là-bas comme ailleurs, sont le partage des femmes... Ce que je demande pour les jeunes filles, c'est une éducation pratique, propre à les initier à leur vie future de femmes. Quand on songe à l'influence que la femme exerce sur l'homme dans toutes les étapes de sa vie, on est étonné de voir combien peu on fait pour la rendre capable de n'exercer sur lui qu'une influence salutaire. »

I — HISTOIRE DE L'ÉCOLE

L'histoire de l'École des filles peut se diviser naturellement en trois périodes marquées par un changement dans la direction et séparées les unes des autres par une guerre.

Les débuts furent fort modestes, mais, comme le remarque M. Jousse lui-même, c'est ainsi que débutent souvent les œuvres destinées à faire beaucoup de bien. Les

(1) *La Mission française au sud de l'Afrique*, par Th. Jousse, 2e vol., p. 250, 251 et 254.

premières élèves, au nombre de douze, appartenaient presque toutes à la famille de Moshesh. Elles étaient intelligentes et ne manquaient pas de bonne volonté, mais il devait leur paraître dur de se soumettre au règlement scolaire.

Après quelques mois, M. et Mme Jousse s'adjoignirent le concours de Mlle Esther Ellenberger, la sœur du missionnaire de Massitissi, mais ce ne devait être que pour une année.

L'œuvre avait été fondée à titre d'essai et sous la seule responsabilité de ses fondateurs; mais, si petite qu'elle fût, ils ne purent pas cependant la continuer dans ces conditions ; aussi, dès la session suivante, en mai 1872, M. Jousse priait-il la Conférence de la prendre à sa charge, ce qu'elle fit en effet.

En 1873, M. Jousse s'adjoignit celle qui, pendant vingt-cinq ans, se consacra au bien de cette utile Institution, je veux parler de Mlle Miriam Cochet, la fille aînée du missionnaire de Béthesda.

Le nombre des élèves augmentant (il était monté de 28, en 1874, à 40, en 1879), il fallut chercher une seconde institutrice. Ce fut d'abord Mlle Marie Jousse, la propre nièce du directeur, qui devint Mme Adolphe Casalis; puis, quatre ans plus tard, en 1878, Mlle Anna Bush qui, peu après, épousait le missionnaire H. Dieterlen. Mlles Mary Cochet et Louisa Cochet lui succédèrent pour un temps.

« L'école de jeunes filles allait progressant, écrit M. Jousse, quand, au mois de juillet 1880, elle dut fermer ses portes : la guerre du désarmement avait commencé, et, comme Thaba-Bossiou se trouvait être au centre de ce qu'on appelait alors la rébellion, les parents de nos chères élèves vinrent les chercher les unes après les autres et le silence le plus complet, le plus triste, vint régner là où la joie, la gaieté et la vie avaient établi leur demeure. Ce fut un coup terrible pour les fondateurs de cette œuvre ; deux ans plus tard, ils quittaient l'Afrique sans espoir de retour, navrés de n'avoir pu, avant de partir, recommencer cette œuvre qui leur était si chère. »

L'état de trouble continuel du pays empêcha pendant longtemps la réouverture de l'école et ce n'est qu'en 1887, après une interruption de sept années, qu'elle put recommencer, sous la direction de M. Jacottet.

Mlle M. Cochet, ou, comme on l'appelait familièrement, tante Miriam, revint à son poste. Ce fut un recommencement. Les anciennes élèves avaient, en quittant, emporté avec elles le trésor d'habitudes et d'expériences des premières années ; aussi la présence de Mlle Cochet eut-elle le grand avantage de rattacher le présent au passé.

Le nombre des élèves augmentant, M. Jacottet adjoignit à Mlle Cochet une seconde maîtresse en la personne de Mlle Eugénie Keck (1884 à 1893), à laquelle, pendant un séjour en Europe de Mlle Cochet, Mlle Lydie Lautré vint prêter son concours. Ce fut là un temps particulièrement béni pour l'école. Mais, après une collaboration de deux ans, toutes deux durent partir pour des raisons de famille.

Ces changements fréquents dans le personnel enseignant sont très regrettables;

l'Institution cependant ne semble pas en avoir souffert autant qu'on pouvait le craindre. Cela peut s'expliquer par la continuité de la direction.

Toutefois, M[lle] Cochet commençait à sentir la fatigue et le directeur se rendit compte que le moment était venu de préparer l'avenir en cherchant une personne qualifiée qui pût la remplacer et donner des leçons. Cette aide vint de Neuchâtel en la personne de M[lle] Jacot qui se consacra de tout son cœur, pendant dix années, à cette tâche. Elle donna une impulsion nouvelle aux études et songea même à préparer des jeunes filles pour le brevet simple d'institutrice.

Mais, pour bien travailler, il faut être bien installé. Or les locaux qui avaient suffi pendant vingt ans devenaient insuffisants. Il fallait bâtir. Des collectes faites en Europe par MM. Jacottet et Dyke et par M[lle] Jacot permettaient de commencer. Mais où bâtir? L'emplacement exigu de la station de Thaba-Bossiou n'offrait aucun site satisfaisant. L'eau y faisait défaut. Les missionnaires, réunis en conférence ordinaire à Hermon (1900), se demandèrent si telle ou telle de nos stations ne présenterait pas, au point de vue du terrain et de l'eau, des avantages sérieux sur Thaba-Bossiou. Après un long débat, la question fut renvoyée à l'étude. A la conférence de l'année suivante, il fut décidé que l'école de jeunes filles serait transférée à Thabana-Morèna, à environ 70 kilomètres plus au sud.

La station de Thabana-Morèna, fondée en 1863 par M. Paul Germond, possède une belle source. Un site ayant été choisi pour l'école, les travaux de construction furent vigoureusement poussés, malgré la guerre anglo-boer qui nous fermait les routes. En avril 1902, l'école fut solennellement ouverte par les missionnaires et pasteurs indigènes convoqués à Thabana-Morèna en conférence ordinaire. M. Sloley, le « Résident » du Lessouto, avec ses aides, ainsi que le chef Létsié étaient présents.

M[lle] Jacot, qui avait pris un si grand intérêt à la construction de ces nouveaux bâtiments, ne devait pas y entrer, car elle venait d'épouser M. Jaques, secrétaire du directeur de la maison des Missions, à Paris.

Une fille du missionnaire Keck, M[me] M. Goy, alors au Séminaire huguenot de Wellington (Colonie du Cap), accepta de prendre sa place et, pendant trois ans, elle se consacra de tout son cœur à la direction de cette école, exerçant sur les jeunes filles une douce et salutaire influence. Elle était secondée par deux institutrices, M[lle] Marie Kohler, fille du missionnaire de Cana, et une jeune Anglaise, Miss Whitton, que M[me] Goy avait amenée avec elle.

A la réouverture de l'école, vingt-trois anciennes élèves répondirent à l'appel; quatorze nouvelles s'adjoignirent à elles.

La Conférence avait décidé que l'école cesserait d'être gratuite. L'écolage fut fixé à £ 1 (25 fr.) pour les anciennes et £ 3 (75 fr.) par an pour les nouvelles.

On avait décidé aussi d'élever le niveau de l'enseignement et, pour stimuler le zèle des élèves et en même temps donner une sanction à leurs études, de leur proposer comme but l'obtention du brevet simple d'institutrice.

Malgré l'écolage et malgré des conditions d'entrée plus difficiles que par le passé, le nombre des élèves s'éleva dès la deuxième année à 42. Pendant trois années l'école se développa sous la maternelle direction de Mme Goy, et même pendant une absence de plusieurs mois du missionnaire et de sa famille.

L'année qui suivit son retour, 1905, fut un temps difficile. Les unes après les autres, les institutrices quittèrent l'école, l'une pour retourner à ses études, une seconde pour se marier, puis, à la fin de l'année, la directrice elle-même. La première fut remplacée, dès la rentrée, par Miss Lundy, fille d'un missionnaire écossais du Transkei; mais, pour la seconde, il fallut user d'expédients plus ou moins heureux jusqu'à ce que Mlle Ruth Christol vint nous prêter son concours. Enfin, pour remplacer Mme Goy, sa sœur, Mlle L. Keck, voulut bien offrir ses précieux services pendant quelques mois.

En juillet 1906, Mlle Florence Viéville, petite-fille de M. Arbousset, nous arrivait de France, après un séjour de cinq mois dans la Colonie du Cap pour se familiariser avec les méthodes d'enseignement du Sud de l'Afrique. Elle donna une impulsion nouvelle aux études et, quelques mois après, sur dix élèves qui se présentèrent pour le brevet du premier degré, sept l'obtinrent : résultat fait pour réjouir non seulement la nouvelle arrivante, mais celles aussi qui, par leur travail fidèle, y avaient contribué.

Enfin, en mai 1907, par l'arrivée vivement désirée de Mlle de La Perrelle, envoyée par le Comité en qualité de directrice, le personnel de l'école de jeunes filles se trouva de nouveau au complet.

N'oublions pas de mentionner, en terminant, le nom de la sous-maîtresse indigène, Ernestina Molétsané, qui, depuis douze ans, est restée fidèle à son poste, où elle a rendu de réels services.

II — DESCRIPTION DE L'ÉCOLE DE THABANA-MORÈNA

L'école, avec son bâtiment, son verger et ses cultures, couvre une superficie d'environ 6 hectares, auxquels il faut ajouter 3 hectares de champs non enclos. Toutes les constructions sont en briques cuites avec, pour le bâtiment principal, les pignons de la façade en pierres de taille.

Les salles de classes, au nombre de trois, sont grandes et largement éclairées. Faute de bâtiments suffisants, ces salles ont dû, pendant plusieurs années, servir en même temps de réfectoire.

Ce n'est que tout récemment, en novembre 1908, que nos jeunes filles sont entrées dans leur nouveau dortoir, une grande construction de 81 pieds de longueur sur 32 de largeur et environ 20 pieds de hauteur. L'air y entre en abondance par douze fenêtres et deux portes. A l'un des angles de ce grand rectangle, les rayons qui reçoivent les effets des jeunes filles sont disposés de façon à former la cloison derrière laquelle se trouve une jolie chambrette pour la sous-maîtresse; à l'angle opposé, d'autres rayons abritent les lavabos.

Le jardin n'offre encore rien de remarquable. Quelques centaines d'arbres fruitiers et d'agrément poussent plus ou moins bien dans un sol en somme assez pauvre. Un bassin cimenté, formant rond-point, reçoit par des conduits l'eau d'une source qui ne suffirait pas à arroser ce grand verger si le réservoir du missionnaire n'y suppléait. Une haie de troènes entoure ce réservoir, où notre jeunesse pourra se baigner pendant les journées chaudes.

Tel est le cadre au milieu duquel vivent, pour développer leur intelligence, leur cœur et leurs doigts, une cinquantaine de jeunes filles bassoutos (1), et j'ajoute bataungs, puisque treize d'entre elles appartiennent à cette intéressante petite tribu.

Voici quel est l'emploi de leurs journées :

5 heures en été ; 5^{h}30 en hiver : cloche du réveil.

6-7 heures, en été : travaux de maison et de jardin ; en hiver : étude.

7^{h}15 : déjeuner.

7^{h}45-8^{h}30 : travaux de maison.

8^{h}30-9 heures : moments de recueillement et culte.

9-12^{h}45 : leçons avec un seul intervalle de quinze minutes.

1 heure : dîner.

2-3 heures : leçons ou travaux à l'aiguille.

3-4^{h}30 : travaux manuels ; repassage.

4^{h}30-5 heures : temps libre.

5-5^{h}30 : étude ou chant.

5^{h}30 : souper.

7-7^{h}30 : moments de recueillement et culte présidé à tour de rôle par chacune des institutrices.

7^{h}30-8^{h}30 : étude.

8^{h}30 : coucher.

III — LES ÉLÈVES : QUALITÉS ET DÉFAUTS

« La vie en commun, écrivait M. Jousse, a pour effet de former le caractère et d'en adoucir les côtés anguleux. Qu'une élève s'avise d'être hautaine ou colère, elle s'apercevra bientôt que c'est là un genre qui n'a pas cours parmi nous et qu'il faut baisser pavillon devant l'opinion. Nos jeunes filles font silencieusement une étude de leurs dispositions respectives et sauraient au besoin exprimer un jugement équitable sur telle ou telle de leurs compagnes. Les querelles sont inconnues, ou tellement rares qu'il ne

(1) L'École de Thabana-Morèna comptait, en 1911, 63 élèves et avait dû, faute de place, refuser un certain nombre de demandes. (*Les Éditeurs.*)

vaut pas la peine d'en parler. Il en est de même de la médisance et des rapports ; ce n'est pas aisément que l'on obtient des renseignements sur une faute commise. »

Nos jeunes filles se soumettent facilement à la règle. Je ne veux pas dire qu'il ne leur en coûte rien, mais elles y mettent de la bonne volonté. Nous qui connaissons les indigènes et qui constatons leur manque d'ordre, de ponctualité, et leur ignorance de la valeur du temps, nous sommes à même d'apprécier les résultats obtenus.

Grâce au caractère naturellement doux de nos jeunes filles, on peut leur faire des remontrances qui seront d'autant mieux acceptées qu'elles sont plus méritées. Elles ne se mettront jamais en révolte ouverte, mais sauront manifester par leur manière d'être leur mécontentement. D'autres fois elles feront leurs protestations sans colère ni mauvaise humeur, mais non sans quelque malice, de manière à mettre les rieurs de leur côté.

Le mensonge est naturel aux noirs ; il ne faut pas s'étonner s'il n'a pas disparu parmi nos jeunes filles. Il y a eu des cas où il nous a fallu sévir ; mais, néanmoins, des progrès en véracité ont été accomplis. Il reste encore une tendance à la dissimulation chez plusieurs.

Les jeunes filles bassoutos se livrent difficilement ; il n'est pas aisé, pour des Européens surtout, de savoir ce qu'elles pensent. On peut cependant y arriver si une fois on gagne tout à fait leur confiance, ce qui n'est pas si difficile après tout pour qui leur témoigne une réelle affection. Elles ont du cœur et savent souvent le montrer, moins par des paroles que par des attentions très délicates.

C'est le cœur encore qui les porte aux choses de Dieu. Elles aiment à chanter des cantiques et le font avec sentiment et à-propos. Déchiffrant avec une grande facilité la musique, elles connaissent tous les hymnes de notre beau recueil.

Au point de vue de l'étude, elles ont presque toutes un grand désir d'apprendre et la moyenne d'application est peut-être supérieure à celle des écoliers européens. Elles apprennent facilement, ayant en général une très bonne mémoire ; en revanche, elles ne brillent pas par le raisonnement et c'est là, peut-être, la cause de cet arrêt dans le développement intellectuel que quelques éducateurs disent avoir constaté chez les noirs arrivés à un certain âge.

Or, c'est à ce moment où la raison, lente à venir chez l'indigène, fait son apparition et demanderait à être cultivée, que les programmes imposent l'intermédiaire d'une langue étrangère. Une grande partie de l'attention des élèves est ainsi accaparée par le souci de comprendre ce que dit la maîtresse et celui de chercher à y répondre. Elles s'en tireront néanmoins ; grâce à leur étonnante mémoire, elles apprendront de courts résumés qu'elles reproduiront à l'examen très convenablement.

Une autre lacune, c'est le manque d'esprit d'initiative et de soin pour les intérêts matériels de leur école. En général, elles ne penseront pas d'elles-mêmes à faire la plus petite chose, comme ramasser un objet qui traîne, chasser des animaux qui se seraient introduits dans l'enclos, remettre une vis ou un clou à temps.

Ce manque de spontanéité pour ce qui concerne les intérêts de l'école a été surtout frappant quand il a fallu créer le verger. Que d'arbres ont péri faute d'un arrosage

suffisant ! Et voici, pour terminer, un trait typique qui peut expliquer en partie ce laisser-aller. A la fille du missionnaire qui, un jour, reprochait à celles qui faisaient le pain de répandre à terre de la farine, l'une d'elles répondit : « Qu'est-ce que cela fait ? C'est la farine du gouvernement ! »

Nos jeunes filles aiment l'instruction, mais ne paraissent pas avoir encore un réel et durable attachement pour leur *alma mater*. Les anciennes élèves ne conservent plus guère de relations avec leurs camarades et leurs maîtresses. Il y aurait quelque chose à faire pour former un esprit de corps qui permette de maintenir avec l'école des rapports et de prolonger pendant de longues années une influence salutaire trop tôt arrêtée.

Il faudrait aussi, pour augmenter le sentiment de la responsabilité, développer la conscience et, pour arriver à ce résultat, il faudrait faire comprendre à nos élèves, dès leur entrée à l'école, qu'elles ne sont plus des fillettes, qu'on fait marcher au moyen de menaces et de punitions, mais de grandes jeunes filles, qui seront traitées comme telles si elles se montrent dignes de la confiance qu'on leur témoigne.

Beaucoup attendre de la confiance et de la conscience, n'est-ce pas le vrai moyen de les développer toutes deux ?

IV — CE QU'EST LA JEUNE FILLE PAÏENNE ET CE QUE DOIT ÊTRE LA JEUNE FILLE CHRÉTIENNE

Pour mieux comprendre l'œuvre que nous avons à poursuivre à Thabana-Morèna, il faut se rendre compte de ce qu'est, au Lessouto, la jeune fille à l'état de nature et de ce que font pour elle ses parents païens. On s'imagine volontiers qu'ils ne font rien et qu'elle pousse comme mauvaise herbe. Ce n'est pas tout à fait vrai, comme on va le voir. En réalité, nous avons trouvé au Lessouto une base précieuse pour travailler à l'éducation de la jeunesse. Grâce à l'existence de la famille, même polygame, l'enfant mossouto n'avait pas grandi sans recevoir une sorte d'éducation.

Quand elle n'est encore que *ngoqnana* (fillette de huit à dix ans), la fillette reçoit de sa mère un balai, pour qu'elle apprenne à bien balayer. Puis celle-ci lui enseigne à moudre soigneusement, et l'envoie à la source avec une cruche proportionnée à sa taille. Tous ces travaux doivent être accomplis avec soin.

Devenue *lethisana* (fillette de dix à douze ans), elle doit, en plus, donner à manger à ses frères et sœurs. Sa mère lui apprend à bien laver les pots avant d'y verser les aliments. Elle apprend aussi à servir son père et sa mère. Si l'enfant n'est pas soigneuse ou manque de propreté, c'est à la mère que le père en fera la remarque. C'est aussi le moment d'apprendre à brasser la bière de sorgho.

La mère lui recommande en même temps de ne pas rôder, de rester à la maison, de ne pas être bavarde, d'être respectueuse. Si alors un père est charmé par l'activité et les manières de la jeune fille, il la demandera pour son fils et donnera comme gage

un bœuf. Les anciens Bassoutos, assure-t-on, ne regardaient pas tant à l'apparence d'une jeune fille qu'à son savoir-faire.

Puis vient l'âge de passer par les rites de l'initiation. La jeune fille devient jeune femme. On lui enseigne ses devoirs domestiques, l'attitude qu'elle doit avoir envers son mari, comment elle doit prendre soin de lui, de sa belle-mère et surtout de son beau-père et comment elle doit les respecter, chacun selon son rang. On lui apprend à être courageuse pour affronter toutes les peines et les souffrances de la vie sans faiblir.

Il est vrai que tout n'est pas beau dans cette éducation. Il y a, à côté de ce que nous avons dit, des influences délétères, l'initiation au mal; il suffit de les mentionner; mais ces éléments troubles sont, paraît-il, le fait de mauvaises créatures, non des mères de famille.

Tout cela est bien rudimentaire, dira-t-on, comme préparation à la vie. Sans doute, et pourtant ce minimum d'éducation a produit quelques fruits qu'il faut savoir reconnaître et apprécier sous peine d'être injuste et de condamner tout le paganisme comme foncièrement mauvais. C'est cette éducation de la nature, si je puis parler ainsi, qui nous a donné une base, un terrain tout au moins, sur lequel l'éducation chrétienne est venue s'édifier. Ces qualités primordiales, qu'on appelle *naturelles,* sont avant tout le fruit d'un système ou d'une façon d'éduquer qui, en se répétant de génération en génération, a produit un type : le « type naturel », avec ses défauts sans doute, mais aussi des qualités de respect, d'obéissance, de patience, d'endurance et, on peut bien le dire, de fidélité au devoir tel qu'il leur était apparu.

Et puis, si rudimentaire que soit cette éducation païenne, on est frappé de voir combien tout y est subordonné au but qui est de rendre la jeune fille capable d'accomplir, un jour, sa tâche de femme. Et cette préparation est adéquate, plus ou moins, à l'idéal qu'on s'est fait d'elle. N'avons-nous pas quelque chose à apprendre du commun bon sens de ces païens? A nous de montrer notre idéal de la femme chrétienne en préparant la jeune fille à sa tâche de femme, mais surtout de mère.

Nous ne pouvons donc pas, à l'École de Thabana-Morèna, borner notre ambition à en faire une institutrice. Ce serait la former en vue d'une activité temporaire, voire même problématique. L'enseignement ne sera jamais qu'un court épisode dans sa vie, car la jeune fille a été faite, non pour tenir une école mais pour tenir un ménage, avoir des enfants, ouvrir leur intelligence, développer leur cœur et leur conscience, en faire un jour des hommes. C'est en cela que consistera la tâche de sa vie de femme de Mossouto.

Mais, dira-t-on, que de jeunes filles, en Europe aussi, ont reçu une éducation spéciale en vue de l'enseignement et, une fois mariées, deviennent des épouses et des mères modèles? Il ne faudrait pas identifier nos jeunes filles du Lessouto à leurs sœurs européennes. Celles-ci se développent dans un cadre social tout différent. D'abord elles respirent l'influence du foyer, bonne le plus souvent; puis elles reçoivent une instruction générale large, avant la préparation plus spéciale aux divers brevets; de plus,

pendant et après ses études, la jeune Européenne se nourrit par de nombreuses lectures; enfin, elle grandit et vit dans un milieu ambiant qui lui assure un développement continuel.

V — NOS VOEUX POUR L'AVENIR DE L'ÉCOLE

L'auteur de ces lignes voudrait formuler, en terminant, quelques vœux :

Nous devons assurer aux jeunes filles qui le désirent les moyens de prendre leur brevet du premier degré, peut-être même du deuxième ; mais que ces candidates au brevet soient une minorité.

Pour la majorité des jeunes filles qui viennent à nous, leur éducation doit être organisée en vue de leur vocation future de femmes et de mères de famille. Il faut leur enseigner à fond les travaux de leur sexe: la tenue du ménage, l'éducation des enfants; leur donner des notions d'hygiène.

On pourrait ajouter, pour celles qui désirent devenir sous-maîtresses, un enseignement élémentaire des méthodes employées aujourd'hui dans les écoles maternelles (*Kindergarten*).

Il y aurait lieu, peut-être, d'autre part, de remettre en honneur, en les développant, les rares industries indigènes qui vont se perdant, telles que la poterie, le tissage des pailles, la vannerie légère, etc.

En un mot, il faut le maintenir, en l'enrichissant, le programme si sage et si élevé que traçait le fondateur de cette école quand il disait :

« Ce que je demande pour les jeunes filles, c'est une éducation pratique, propre à les initier à leur vie future de femmes et de mères. »

L. Germond.

IV

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE LÉLOALÉNG

C'est à une petite heure de marche de Massitissi, et sur les bords de la rivière de ce nom, que se trouve l'École industrielle de Léloaléng. Traduit en français, le mot de Léloaléng signifie « Au moulin », car, depuis son origine, l'école possède un moulin à eau, le premier de ce genre qu'on ait vu fonctionner au Lessouto.

La fondation de l'école remonte au mois de mai 1880, et son premier directeur fut M. Jean Preen, originaire de Rothau en Alsace. Mécanicien de son métier, il comptait déjà plusieurs années au service de la Société des Missions, d'abord comme instituteur à Saint-Louis du Sénégal, puis comme professeur à l'École normale de Morija, puis encore comme missionnaire en titre de l'ancienne station de Matatièlè.

Depuis longtemps la nécessité d'avoir une institution de ce genre au Lessouto s'était fait sentir.

Dès l'arrivée des premiers missionnaires dans le pays, quelques notions élémentaires des métiers exercés par les peuples civilisés s'étaient peu à peu glissées dans l'esprit des noirs. Soit que le missionnaire fût son propre maçon, soit qu'il confiât ses travaux à un ouvrier blanc d'une des colonies voisines, il devait avoir recours à l'aide des indigènes pour toutes ses constructions. Chaque station avait son petit atelier; quiconque s'exilait alors au delà des limites de la civilisation avait, en mainte occasion, à se servir des divers outils dont il avait eu soin de se munir avant son départ. Aussi bon nombre de Bassoutos, avec le talent spécial d'imitation des races indigènes, avaient-ils développé une aptitude remarquable pour les travaux manuels qu'ils avaient vu faire.

C'était une indication assez claire pour leurs conducteurs spirituels, toujours à l'affût de moyens propres à faire sortir la tribu de la vieille routine, des anciennes ornières, et à la pousser résolument en avant dans la voie du progrès. Un certain nombre de jeunes gens recevaient déjà une instruction d'un degré supérieur à l'École normale ; il fallait procurer à ceux dont les dons étaient autres l'occasion de faire éclore leurs aptitudes diverses si nettement constatées. Un développement unilatéral n'eût été que fort imparfait; il réclamait un complément parallèle, et ce fut l'École industrielle qui vint combler ce qui sans elle eut toujours été une lacune.

D'autres considérations s'étaient imposées. Les tribus sud-africaines avaient été nomades. Des espaces immenses et inoccupés leur permettaient de s'établir où bon leur

semblait. Souvent les nécessités de la guerre ou de la famine les obligeaient aussi à se déplacer. Tout cela a changé. Depuis des années le territoire des Bassoutos est nettement délimité; de tous côtés ses frontières touchent à celles des colonies habitées par des blancs. Or les indigènes, devenus principalement agriculteurs, sont très prolifiques. Chaque année se forment de nouveaux villages et tout ce qui est relativement plaine est déjà cultivé en majeure partie. Le moment arrivera où la terre labourable ne suffira pas pour que chaque famille ait les champs nécessaires à sa subsistance. A ce point de vue un changement économique est inévitable. Notre école est là pour préparer cet avenir en formant des ouvriers toujours plus nombreux dont l'exercice d'un métier sera le gagne-pain.

Les missionnaires n'étaient pas seuls à désirer la fondation d'une pareille école. Ils furent généreusement aidés dans leur entreprise par les représentants du gouvernement britannique sous la protection duquel le pays avait été placé. Nous devons mentionner le nom du résident général établi au Lessouto à ce moment-là, le colonel Griffith.

Le chef Létsié I, fils et successeur de Moshesh, à qui l'on s'était naturellement adressé, refusa de prêter son aide et ne consentit pas à donner à la mission un emplacement central pour y fonder l'école. De longs pourparlers entamés avec lui n'aboutirent à aucun résultat, quand, de guerre lasse, et d'une façon tout à fait spontanée, le résident britannique nous offrit l'emplacement de l'ancienne magistrature de Quthing avec les quelques bâtiments en ruine abandonnés pendant la guerre de Moorosi. C'est dans la pointe sud du pays. Faute de mieux, nous dûmes accepter, mais le développement de l'école a toujours souffert de cette position par trop excentrique.

M. Preen créa l'école industrielle de toutes pièces et lui donna le nom de Léloaléng. Il s'y transporta avec les quelques apprentis qu'il avait déjà réunis auparavant et un peu dégrossis à Thabana-Morèna, la station du missionnaire Paul Germond, où l'école naissante avait trouvé un abri provisoire.

Les brèches des bâtiments exigus de l'ancienne magistrature furent vite réparées et de nouvelles constructions, principalement en pierre de taille, surgirent de terre, année après année, comme par enchantement. Tous les ateliers, salles d'étude, dortoirs, réfectoire, hangars et autres, y compris le moulin ainsi que les habitations du directeur et de ses aides, sont le travail des apprentis. Cela montre que leur éducation est avant tout de nature pratique. Chaque journée cependant commence et finit par des leçons d'arithmétique, d'anglais, de dessin, appropriées aux besoins des apprentis.

Les élèves, d'abord au nombre de 12, atteignent maintenant le chiffre de 45 à 50, et les demandes d'admission sont en général si nombreuses que toutes les places sont retenues plus d'un an à l'avance.

La maçonnerie en pierre et en brique, la menuiserie et la charpenterie, des travaux de forge et de charronnage, la cordonnerie et la sellerie, telles sont les différentes branches qui leur sont enseignées. Cependant le programme reste ouvert, et il est probable

qu'avec le temps, à mesure que les besoins s'en feront sentir, de nouvelles additions devront y être faites.

A son admission à l'école, chaque élève choisit le métier qu'il désire apprendre. Environ 300 ouvriers ont ainsi été formés jusqu'à ce jour.

Secondé par son admirable femme que les apprentis regardaient toujours comme leur mère, aidé aussi par feu Mlle Louisa Cochet, leur institutrice, M. Preen porta pendant seize ans tout le fardeau de la direction. Ses contremaîtres n'étaient que des noirs, ses anciens élèves. Il dut se retirer en 1896, déjà sérieusement menacé dans sa santé, et M. Edgar Krüger prit sa succession.

E. Kruger était arrivé au Lessouto trois ans auparavant, en route pour le Zambèze où le Comité de Paris l'envoyait fonder un enseignement industriel. Il fut provisoirement adjoint à M. Preen dont les forces ne suffisaient plus pour la tâche écrasante de chaque jour. C'était par vocation réelle qu'Edgar Krüger, ancien élève du Gymnase de Strasbourg, puis élève de la Maison des Missions, s'était senti porté à s'occuper spécialement des branches industrielles. Il avait soigneusement complété en Europe sa préparation ordinaire de missionnaire par l'apprentissage supplémentaire de divers métiers. Il s'y appliqua avec le zèle consciencieux qu'il avait mis aux études. C'était le directeur idéal pour développer l'œuvre du fondateur de Léloaléng. Malheureusement, sa carrière fut de courte durée; un accident de fusil y mit fin le 4 octobre 1898. Le deuil fut aussi grand pour l'école que pour sa famille.

Un appel fut alors adressé à l'auteur de cette notice, qui dut prendre la direction provisoire de l'Institution. Elle eut à traverser la période difficile de la longue guerre du Sud de l'Afrique entre Boers et Anglais. La paix au Lessouto ne fut pas troublée, mais ce petit pays, cerné de tous côtés par le théâtre des hostilités, ne resta pas sans ressentir la répercussion d'un trouble alors si général. A plusieurs reprises les apprentis durent être licenciés faute de provisions et surtout de matériaux pour continuer les travaux.

En 1903 arrivèrent MM. Verdier et Martin. Ils avaient été, comme artisans, au service de la mission du Zambèze où la fièvre les avait mis à deux doigts de la mort. Ils durent leur salut à leur retour immédiat en Europe. Leur santé rétablie, ils songèrent tous les deux à revenir en mission, mais les médecins consultés à ce sujet leur déconseillèrent absolument d'affronter de nouveau le climat zambézien. Le Comité les dirigea sur le Lessouto, et ils furent les bienvenus à l'École industrielle dont le directeur intérimaire demandait instamment des aides européens.

Trois ans plus tard, en 1906, la direction de Léloaléng put être confiée à M. Verdier. Il est actuellement encore à la tête de l'école, efficacement secondé par M. Martin pour tout ce qui concerne les travaux de maçonnerie. Un autre Européen a été engagé récemment à titre de contremaître de la menuiserie, pour compléter d'une

manière encore plus satisfaisante le personnel enseignant. L'école se trouve ainsi plus que jamais en état de nous rendre les services qne nous en attendons.

Les fruits du travail de ceux qui se sont consacrés à répandre au Lessouto la connaissance de métiers manuels sont facilement visibles dans tout le pays. Outre la construction des divers bâtiments nécessaires à l'établissement même, l'école a souvent entrepris, sous ses directeurs successifs, des travaux au dehors, spécialement pour le gouvernement dans la nouvelle magistrature du district de Quthing. Ces travaux avançaient un peu lentement et il devait en être ainsi puisque ceux qui les exécutaient étaient encore en apprentissage; mais ils ne sont sous aucun rapport inférieurs à ceux des entrepreneurs blancs. Plusieurs églises du Lessouto sont l'œuvre des apprentis de Léloaléng et il est rare maintenant qu'il se fasse dans le pays une construction quelconque, publique ou privée, d'une certaine importance, sans que quelques-uns de nos anciens élèves y travaillent. Dans la plupart des villages un progrès est devenu visible dans les habitations du peuple.

Le grand chef des Bassoutos, Lérothodi, lors d'une visite qu'il fit à Léloaléng, fut tellement frappé des travaux exécutés sous ses yeux, qu'il conçut le projet de fonder une seconde école sur le modèle de la nôtre, au centre du pays. Pour bien montrer jusqu'à quel point la chose lui tenait à cœur, il collecta parmi ses sujets la somme de 75.000 francs. Cette seconde école devait avoir un caractère tout à fait laïque. Il intéressa le gouvernement à son nouveau projet, et celui-ci, de son côté, entrant pleinement dans les vues du chef, fournit sur les revenus du pays les fonds complémentaires pour le premier établissement et une forte somme annuelle pour la marche subséquente de l'institution. Cette seconde école industrielle fonctionne à Maséru depuis 1905.

Le gouvernement britannique, que nous avons vu favorable à la fondation de l'école de Léloaléng, n'a jamais cessé depuis lors de lui assurer sa protection efficace. Pendant vingt-cinq ans il lui a maintenu un subside annuel de 7.500 francs, somme qui, depuis lors, a été doublée et portée au chiffre de 15.000 francs par an. C'est reconnaître assez clairement la manière dont en haut lieu sont appréciés les services que l'École industrielle continue à rendre à la tribu des Bassoutos (1).

Henri Bertschy.

(1) En 1910, un nouvel atelier a été ouvert à Léloaléng: c'est celui du travail du cuir (cordonnerie et sellerie; il y aura lieu plus tard d'y annexer une tannerie). Cet atelier est dirigé par un Européen, M. Barr. La section de la menuiserie a aussi son contremaître, M. Thornton. M. H. Martin est resté le professeur de maçonnerie (y compris la taille de pierre et la briqueterie), et M. Verdier le directeur général de l'École. Le nombre des élèves s'est élevé, en 1911, à 75. L'institution est donc en pleine croissance. (*Les Éditeurs.*)

V

L'ÉCOLE BIBLIQUE DE MORIJA

(ÉCOLE D'ÉVANGÉLISTES)

L'histoire de la mission du Lessouto, racontée plus haut, a instruit le lecteur des origines de l'École biblique et de son développement, intimement lié à celui de la mission, dans la période d'expansion et de consolidation qui a suivi la guerre dite des fusils. C'est, en effet, avant la fin de cette guerre (1882) que M. Mabille créa définitivement cet indispensable organe de la conquête pacifique des âmes. Dès que le pays commença à se relever de ses ruines matérielles et morales, l'École biblique prit un essor rapide et son activité ne s'est, dès lors, jamais ralentie.

Nous ne referons pas son histoire, suffisamment connue déjà par le livre de M. Dieterlen sur Adolphe Mabille et par le travail de M. Jacottet dans le présent volume. Nous nous bornerons à donner ici un tableau sommaire de sa vie intérieure.

I — BUT DE L'ÉCOLE

Le programme général de l'École est l'étude de la Bible et son but est de former des évangélistes. Or, la formation d'évangélistes indigènes est une des premières tâches qui s'imposent à toute mission désireuse de faire œuvre féconde et durable. Certaines missions, pour l'avoir compris trop tard, ont perdu une avance de plusieurs années; d'autres, ne l'ayant jamais compris, piétinent sur place depuis trop longtemps.

C'est aujourd'hui un principe admis par tous ceux qui ont quelque expérience des choses missionnaires que l'évangélisation d'un peuple doit être faite par les chrétiens sortis de ses rangs, issus de sa race. L'Afrique sera évangélisée par les Africains, cela ne fait point de doute; d'autant plus que, dans les deux tiers de son territoire, l'Européen ne peut pas séjourner d'une façon prolongée. Le missionnaire européen est un pionnier; il choisit le terrain, pose les fondements, décide de l'architecture générale de l'édifice futur. Dès que cela devient possible, il doit, lui le chef intellectuel et spirituel, former des ouvriers qui continueront son œuvre. Ou, pour employer une autre image, il doit, lui chef d'état-major et directeur des manœuvres, créer une

armée indigène bien disciplinée qu'il lancera à la conquête du pays. Cette armée d'évangélistes et de pasteurs indigènes jouera alors, sous cette direction, le grand rôle dans l'évangélisation du monde païen.

Ce but peut être atteint plus ou moins rapidement, suivant les lieux et les circonstances ; mais il doit être atteint à tout prix.

Dès les premiers temps de la mission du Lessouto, les missionnaires découvrirent avec joie que les Bassoutos convertis deviendraient d'utiles collaborateurs dans leur œuvre. Le Mossouto a la parole facile, imagée et souvent éloquente. Sa simplicité l'affranchit de toute contrainte ; l'aisance avec laquelle il manie sa langue maternelle l'exempte de timidité, et il ne connaît guère la crainte du ridicule. De là plus de franchise, de hardiesse, d'aplomb dans la parole. Intellectuellement il est d'ailleurs susceptible d'un développement considérable, nos écoles l'ont prouvé abondamment. Il ne manque pas non plus d'enthousiasme pour les idées nobles et les grandes causes ; s'il n'est pas naturellement généreux jusqu'au sacrifice, il devient, sous l'influence de l'Évangile, capable de beaucoup de dévouement désintéressé.

La mission du Lessouto aurait donc pu, dès ses débuts, recruter parmi ses convertis des auxiliaires utiles pour le service de l'évangélisation du pays. Si elle ne l'a pas fait, cela tient à de multiples causes, indiquées déjà dans le travail de M. Jacottet. Mais, dès 1872, la fondation des premières annexes rendit urgente la formation d'ouvriers capables d'en prendre la direction. On se contenta d'abord d'y envoyer prêcher, chaque dimanche, des anciens de la station centrale. Cela ne suffit pas longtemps. Seuls des hommes préparés à cette tâche, et s'y consacrant entièrement, pouvaient assurer le développement de ces annexes destinées à devenir un jour autant de petites paroisses.

C'est pour organiser le recrutement régulier des évangélistes nécessaires que M. Mabille fonda l'École biblique au mois de juillet 1882, en pleine tourmente politique, montrant ainsi une confiance en Dieu et une foi dans l'avenir du christianisme au Lessouto que l'avenir devait pleinement justifier. Dès cette première année, l'école recruta 29 élèves ; sur ce nombre, 21 achevèrent leurs études et entrèrent au service de la mission comme évangélistes. Depuis lors, environ 500 jeunes gens ont fait leurs études dans cette même Institution et plus de 450 d'entre eux sont entrés au service de Dieu au Lessouto, dans la Colonie du Cap, dans l'État libre d'Orange, au Transvaal, au Béchuanaland, en Rhodésia et au Zambèze.

II — LES ÉLÈVES

L'école, en effet, ne travaille pas à former des évangélistes uniquement pour le Lessouto. Elle compte toujours une assez forte proportion d'élèves étrangers, envoyés par les missionnaires des différentes Sociétés travaillant au Sud de l'Afrique. La plupart de ces Sociétés ne possèdent pas encore d'institutions analogues à l'École biblique et

sont heureuses de profiter des facilités que nous leur offrons, à Morija, pour la préparation de leurs évangélistes (1).

On trouve ainsi, à l'École biblique, à côté des Bassoutos, des Cafres de la Colonie, des Barolongs de l'Orange, des Bapédis, des Bakhatlas et des Magwambas du Transvaal, des Bamangwatos venus de Palapje, la capitale du chef Khama, ou des bords du lac Ngami, des Matébélés de la Rhodésia et des Barotsis du Zambèse.

Le lecteur se demande peut-être comment on fait pour se comprendre dans cette « Babel » de races et de langues. Il faut d'abord tenir compte du fait que presque tous les idiomes du Sud de l'Afrique appartiennent à la même famille, celle des langues dites « bantou ». Le séchuana, le sépéli, le sétèbèlè présentent donc d'assez grandes analogies avec le sessouto pour que, très rapidement, nos élèves étrangers comprennent l'enseignement que nous leur donnons. Les indigènes sud-africains ont d'ailleurs, d'une façon générale, beaucoup de facilité pour apprendre à parler les langues vivantes.

Mais il faut ajouter que notre mission possède une littérature beaucoup plus riche que celle des autres missions. Nos livres, en particulier les Bibles, les recueils de cantiques, les manuels d'instruction primaire, se vendent en larges quantités et sont expédiés par colis postaux et par caisses pour être mis en vente, au détail, dans les *bazars* où fréquente la clientèle indigène.

C'est donc dans des livres sessoutos que beaucoup de noirs du Sud de l'Afrique, désireux de s'instruire, ont appris à lire, ont acquis leurs premières connaissances religieuses, ont fait leurs premières incursions dans le monde des choses de l'esprit et de l'âme qui s'ouvre devant leurs yeux émerveillés.

Un résultat remarquable de cette éducation de tant d'indigènes par notre littérature sessouto, ainsi que par l'instruction qu'ils ont reçue à Morija, c'est le développement acquis par le sessouto lui-même dans l'Orange, le Transvaal, le Béchuanaland, et au Zambèze. On peut dire, sans exagération, que le sessouto tend à jouer, pour les indigènes, le rôle qui a été celui du français, pour les Européens, au dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Il est probable qu'il deviendra de plus en plus le lien, le trait d'union entre les peuples indigènes du Sud de l'Afrique. Notre œuvre missionnaire y gagnera en étendue et en profondeur. C'est ce qu'on a appelé, avec raison, le rayonnement de la mission du Lessouto, dans lequel l'École biblique a sa grande part.

Parmi les jeunes gens qui viennent ainsi étudier à l'École biblique, il en est auxquels on peut donner le nom d'élèves « libres ». Ils ne nous ont pas été envoyés par leurs missionnaires, mais sont venus s'asseoir sur les bancs de l'école sous leur propre responsabilité, sans aucune promesse d'emploi ultérieur dans la mission à

(1) Ces dernières années, d'autres sociétés missionnaires ont senti la nécessité d'avoir des institutions semblables. L'Église réformée hollandaise en a fondé une, en 1909, à Viljoensdrift, dans l'État libre d'Orange. Il est possible que, dans l'avenir, le développement de cette nouvelle institution ait une répercussion sur le recrutement des élèves étrangers à l'École biblique.

laquelle ils se rattachent. A leur sortie ils doivent chercher eux-mêmes à se créer une situation, à trouver un champ d'activité. Il y aurait, de ce chef, des choses fort intéressantes à raconter. Qu'on nous permette de dire, en quelques mots, l'histoire de l'un d'entre eux.

Ntésang Ra-Gaugané, un Béchuana de chez Khama, était venu à Morija, en compagnie de son compatriote et ami, Séakhané Ra-Olérilé. Tous deux, pleins du feu sacré de l'étude, et persuadés que l'École biblique de Morija, dont la réputation était venue jusqu'à eux, leur donnerait ce qu'ils cherchaient, avaient patiemment amassé un petit pécule, en vendant des fourrures d'animaux sauvages, pris au piège, ou tués à l'affût.

Une fois en possession de l'argent nécessaire, ils se mirent en route, emmenant leurs familles qui comprenaient de tout petits enfants. Les difficultés de ce long voyage, accompli dans les conditions les plus dures et presque tout entier à pied, pour ne pas entamer le précieux trésor destiné à « acheter la science », furent supportées avec patience, et il nous serait difficile de dire la joie de ces braves gens lorsque parents et enfants furent enfin installés dans deux petites huttes, réservées aux élèves évangélistes mariés, dans ce Morija auquel ils pensaient depuis si longtemps.

Il faut, en vérité, une extraordinaire soif d'instruction et une admirable confiance dans la valeur de l'enseignement donné à l'École biblique pour pousser des indigènes à quitter leur village natal, leurs champs et leurs troupeaux, à entreprendre de telles odyssées et à supporter vaillamment les privations et les fatigues d'un voyage de 1.500 kilomètres.

Les deux hommes entrèrent à l'École biblique. Leurs compagnes devinrent les élèves assidues de la femme du directeur, et les enfants suivirent les classes de l'école primaire de la station. Ainsi aucune chance de développement et d'instruction n'était perdue. Après trois années de labeur intellectuel, Ntésang retourna dans son pays, et devint évangéliste dans une région sauvage et retirée de la Rhodésia, fort loin de toute civilisation, ou de tout centre chrétien. Un missionnaire anglais venait le voir une ou deux fois par an pour baptiser les convertis, administrer la Sainte-Cène.

Les Matèbèlès sauvages auxquels il prêchait l'Évangile ne tardèrent pas à voir en lui un ennemi de leur paganisme et de leurs superstitions séculaires, un innovateur en matière de choses religieuses et morales. Ils essayèrent de le décourager, puis, voyant sa persévérance, ils en vinrent à l'intimidation et aux menaces de mort.

Ntésang n'en poursuivit pas moins son activité avec fidélité et courage. Mais, au mois de novembre dernier, son ministère fut couronné par le martyre. Deux Matèbèlès le massacrèrent sous les yeux de sa femme et de ses enfants. Brave et fidèle Ntésang, dans la brousse africaine il ne restera bientôt plus aucune trace de ta tombe, que Dieu seul connaîtra, comme seul il a vu et encouragé tes efforts ! Mais ce n'est jamais en vain que l'on fait au Maître le don de sa vie. Où tu as semé, la moisson lèvera un jour.

Dieu seul, en effet, pourrait dire ce que ces serviteurs de l'Évangile, modestes et ignorés du monde, apportent de fidélité et d'esprit de sacrifice à rendre leur témoignage, à donner ce qu'ils ont reçu eux-mêmes avec tant de joie. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de la tâche du directeur de l'École biblique que de rester en correspondance suivie avec ces braves gens, pour se réjouir de leurs joies, partager leurs épreuves, réchauffer leur zèle, et de les recommander à Dieu par la prière.

Autrefois, ces jeunes gens nous arrivaient possédant à peine les rudiments d'une instruction primaire. C'est encore le cas pour la plupart de ceux qui viennent de l'étranger. Ceux du Lessouto, fils de chrétiens, ayant passé par les écoles primaires de la mission, dont les progrès ont été remarquables dans les quinze dernières années, sont plus avancés en général.

Nous ne regardons pas trop à l'étendue de leurs connaissances, lors de leur arrivée à l'École. Peu importe, en somme, qu'ils ne connaissent pas les noms des sommets de l'Himalaya, des provinces de la Chine, des îles de l'Océanie et ne soient pas ferrés sur la règle de trois ou les fractions décimales, si vraiment brûle, dans leur cœur, la flamme sainte de l'amour de Dieu, si le « zèle de sa maison les dévore », et si leur ambition suprême est de connaître et de comprendre aussi bien que possible l'Évangile, pour le prêcher un jour à leurs compatriotes.

On nous permettra encore une histoire ; elle est caractéristique.

En l'année 19..., un jeune instituteur mossouto entrait dans le cabinet du directeur de l'École biblique, tenant par la main un homme dans la force de l'âge. « Je te présente mon père, dit le jeune instituteur. Je te l'amène parce qu'il veut devenir ton élève et entrer ensuite au service de la mission comme évangéliste. »

Le fils amenant le père à l'école, c'était déjà original. Mais le cas était encore bien plus intéressant. Cet excellent homme, ayant donné son cœur à Dieu et voulant le servir, s'était assis sur les bancs de l'école dirigée par son fils. C'était le fils qui, sans se départir du respect que les enfants bassoutos témoignent à leurs aînés, avait initié son père aux mystères de l'écriture, de l'orthographe, du calcul, de la géographie et même des éléments de la langue anglaise. Et, chose vraiment touchante, tandis que le père avait, autrefois, payé les études de son fils à l'École normale, c'était maintenant le fils qui payait les études de son père à l'École biblique, celui-ci ayant à pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille. Cet excellent homme fut un des meilleurs élèves de l'École et devint un évangéliste de grande valeur.

III — LES ÉTUDES

Ce qu'il nous faut avant tout chez nos futurs évangélistes, avec la soif d'instruction et de développement, c'est une piété profonde et un zèle ardent pour le salut des âmes. Voilà notre pierre de touche.

L'École s'efforce ensuite de tirer le meilleur parti possible de ces matériaux un

peu frustes et de donner à ces futurs évangélistes, en sus des connaissances bibliques et religieuses, une solide instruction primaire, adaptée non aux programmes des écoles officielles, mais aux besoins de l'œuvre d'évangélisation et de civilisation à laquelle ils travailleront.

Il y a donc, à l'École biblique, deux branches distinctes d'enseignement : les études religieuses et les études primaires. L'enseignement religieux est donné entièrement par le missionnaire directeur ; l'enseignement primaire est confié à une institutrice européenne et à trois instituteurs bassoutos.

De 1882 à 1894, l'École fut dirigée par son fondateur, M. Adolphe Mabille ; de 1894 à 1906 par M. Alfred Casalis (1) ; depuis cette date, par M. Samuel Duby. Les premières aides du fondateur furent ses filles, Mlles Florence, Aline et Eugénie Mabille. Depuis 1894, Mlle Henriette Cochet est chargée de la direction du ménage et partage les leçons avec trois maîtres indigènes. Parmi ceux-ci, il faut citer Mikaèlè Mofokéng et Nathané Sékhésa, deux des plus distingués et des plus fidèles collaborateurs de la mission à Morija (2).

Le programme des études bibliques comprend, pour un cycle de trois années, une introduction générale à la Bible, l'histoire d'Israël, la lecture et l'explication de morceaux choisis de l'Ancien Testament, la lecture et l'explication du Nouveau Testament en entier, la vie de Jésus-Christ, l'étude des principales périodes de l'histoire ecclésiastique et des doctrines fondamentales de la religion chrétienne.

Malheureusement, ce qui fait défaut, ce sont les livres et les manuels en sessouto. Bien que les indigènes aient d'excellentes mémoires, il est difficile qu'ils se rendent maîtres, sans texte imprimé, des éléments essentiels de la théologie biblique. Les élèves perdent un temps précieux à copier des cours écrits par leurs professeurs. Quelques commentaires ont récemment enrichi notre bibliothèque religieuse ; d'autres sont en préparation. Il est à désirer que ce mouvement littéraire s'accentue.

Bien entendu, il ne s'agit point ici d'exégèse scientifique, ni de théologie systématique. Nous avons affaire à des gens à l'esprit ouvert, mais plus intuitif que déductif, et sans culture classique préalable. Il ne peut donc être question, à l'École biblique, que de donner à nos futurs évangélistes une vue d'ensemble de l'œuvre de la Rédemption et, en quelque sorte, la clef du livre de la Révélation.

Leur montrer l'origine du péché et son expansion au sein de l'humanité, mettre en regard la promesse du salut, exposer, à travers les vicissitudes de l'histoire d'Israël, le développement du plan messianique, les menaces, les promesses et les derniers appels des prophètes, puis la réalisation du salut dans la personne et l'œuvre du Christ, la continuation de cette œuvre dans la fondation de l'Église et son développement ultérieur, voilà le but poursuivi, l'idéal recherché.

---

(1) En 1902-1903, l'École fut confiée à M. Marzolff, le directeur étant en congé en Europe.

(2) M. Mofokéng remplace aujourd'hui, à la tête de l'école primaire de la station, M. Sékhésa qui en fut le directeur pendant vingt-cinq ans. Le lecteur trouvera le portrait de M. Mofokéng à la page 394.

Dans la pratique nous restons souvent loin de cet idéal ; mais Dieu sait et voit les efforts des élèves et de leurs professeurs, et il fait germer, parfois avec puissance, là où nous avons semé et arrosé avec faiblesse.

Avec ces connaissances essentielles et une piété approfondie par la méditation des Saintes Écritures et par l'atmosphère religieuse respirée à l'École, un évangéliste indigène devrait être outillé pour son ministère. Malheureusement, une fois à l'œuvre, il a peu de temps pour étudier ; il est isolé, ou entouré de gens qui sont absolument étrangers à ses préoccupations spirituelles et intellectuelles ; il est en danger de se rouiller rapidement.

Ici, comme ailleurs, l'étude faite à l'école n'est qu'une première base ; c'est le travail subséquent qui lui fait porter ses fruits. Il y a des évangélistes qui vivent tant bien que mal sur le fonds acquis ; ils ne tardent pas à tomber dans les répétitions et à fatiguer leurs auditeurs. D'autres continuent à lire et à étudier leur Bible et, avec l'aide de l'Esprit d'En-Haut, grandissent en foi et en piété, maintiennent et font vivre leurs troupeaux. Dieu soit loué, il y a une forte proportion de ces derniers.

M. Duby a eu l'excellente idée d'instituer des cours de vacances. S'étant adjoint, dans ce but, plusieurs de ses collègues, il a réuni à Morija autant d'évangélistes que possible et leur a fait suivre une série de cours bibliques, dont le programme avait été soigneusement préparé et qui ont eu un très grand succès.

IV — LE BUDGET

L'École biblique ne reçoit de subvention ni du Comité de Paris, ni du gouvernement, ni de la Conférence missionnaire du Lessouto. Des dames de Genève ont constitué, depuis de longues années, un comité qui, chaque année, au moyen d'une vente et d'un concert, réunit une somme de 6.000 francs (1). Ces dames s'occupent de l'École avec un grand dévouement et leur subvention représente l'élément fixe du budget. Il faut y ajouter les pensions payées par les élèves et quelques dons particuliers versés par des amis parisiens et autres. Toutes ces sommes réunies font un total d'environ 10.000 francs.

Ces recettes sont tout à fait insuffisantes, car le budget de l'École doit atteindre au minimum la somme de 12.000 francs, ce qui, avec un total de 60 élèves internes, donne une moyenne de 200 francs par élève, comprenant tous les frais : nourriture, éclairage, livres, fournitures d'école, traitements du personnel enseignant, entretien des bâtiments, etc. Ce sont là des conditions de bon marché exceptionnelles.

Ce budget aurait besoin, d'ailleurs, d'une certaine élasticité, car il subit les fluctuations, parfois considérables, du marché des céréales, blé, maïs et sorgho, qui constituent

(1) En 1911, grâce à un effort spécial, le Comité de Genève a pu porter sa subvention à 7.000 francs.

le fond de la nourriture des élèves. Or, leur prix varie d'une façon extraordinaire d'une année à l'autre, suivant que les récoltes ont été bonnes ou mauvaises.

Le sac de farine de blé se paie en moyenne de 14 à 18 francs; mais il monte souvent à 25, 30 et même 40 francs; quant au maïs, il oscille entre 6 et 18 francs le sac de 200 livres anglaises. Le thé, le café, le sucre qui s'ajoutent au pain, coûtent cher eux aussi. Quant à la viande, la table des « Biblicains », comme nous les appelons là-bas, n'en voit pas souvent. Elle est hors de prix et ne fait d'ailleurs pas partie du régime alimentaire habituel des indigènes.

La pension des élèves bassoutos est de 75 francs par an. Il y a des bourses pour ceux qui s'engagent à servir comme évangélistes dans la mission du Lessouto. Les élèves étrangers paient 150 francs par an. Ces pensions sont fort modiques. Mais il faut tenir compte du fait que ces jeunes gens, une fois entrés au service de l'œuvre, recevront seulement un salaire annuel de 300 francs. Dans ces conditions, on ne peut pas leur demander de payer davantage pour leurs études.

Il est regrettable que cette école ait toujours souffert du manque d'argent. Pendant de longues années, elle fut installée dans des bâtiments misérables et insuffisants. En 1898, un don généreux de Mme Maracci, de Genève, permit au directeur de l'École de bâtir une salle d'étude vaste et bien éclairée. Depuis lors, M. Duby a pu y ajouter de bons dortoirs, grâce à des dons venus aussi de Genève.

Il manque encore un réfectoire et une cuisine pour la construction desquels M. Duby a déjà reçu de Genève certaines sommes, malheureusement encore insuffisantes. De plus, un vieux déficit, traîné d'année en année, pèse sur le budget annuel de l'École et entrave son essor. C'est là une situation anormale et injuste, car cette institution constitue un rouage essentiel de la mission, à laquelle elle a rendu et rendra encore les services les plus éminents.

Du vivant de son fondateur, les indigènes appelaient souvent l'École biblique : *Sekolo sa Mabili*, c'est-à-dire « l'École de Mabille ». Cela était juste, car la forte personnalité, la foi énergique et la profonde piété de Mabille étaient les principales causes de la bonne marche et de l'excellente réputation de cette institution.

Si des salles d'études de l'École biblique sont sortis des évangélistes pleins de zèle et de foi, qui ont annoncé fidèlement l'Évangile de la grâce et du pardon en Christ, que l'honneur en revienne à l'homme de cœur et de vrai génie missionnaire qui la créa, Adolphe Mabille, — aux amis de Genève qui l'ont si fidèlement soutenue de leurs dons, — et surtout à Dieu qu'elle a toujours voulu servir.

Alfred Casalis.

VI

L'ÉCOLE DE THÉOLOGIE

L'École de théologie, ou, plus exactement, l'École pastorale, est le dernier en date des grands établissements scolaires de la mission du Lessouto, mais elle occupe une place de première importance dans l'ensemble de ses institutions (1).

Dans tous les champs de mission, la question de l'activité des indigènes joue un rôle capital. Aucune n'a été, dans les vingt-cinq dernières années, plus étudiée, plus discutée. Aujourd'hui, en théorie et dans la pratique, tout le monde sanctionne le principe de l'activité indigène, c'est-à-dire de la place prépondérante qui doit être faite aux évangélistes et aux pasteurs indigènes dans l'évangélisation de leurs compatriotes et dans la direction des églises sorties du paganisme. En ce qui concerne le continent noir, on peut dire que les missions ont adopté le mot d'ordre des éthiopiens, mais en le limitant aux questions purement religieuses et ecclésiastiques : « L'Afrique aux Africains. »

M. le pasteur T. Fallot, un chaud partisan du pastorat indigène, disait en 1881 : « Partout on est arrivé à la conclusion que rien ne sera fait aussi longtemps qu'on n'aura pas inoculé aux églises arrachées au paganisme un esprit d'initiative, de sacrifice et d'énergie qui les rende capables de s'administrer elles-mêmes ; dès qu'on examine avec attention ce sujet, on arrive à comprendre qu'il faut avant tout créer un pastorat indigène.

« La formation d'églises indigènes capables de se suffire entièrement à elles-mêmes, d'églises autonomes, est le but suprême que poursuivent les missions évangéliques. Le pastorat indigène est la clef de voûte de cette œuvre d'émancipation matérielle et spirituelle.

« La mission du Lessouto a été résolument, mais prudemment, à l'œuvre dans la voie féconde, mais difficile, de l'activité indigène. Elle y a marché dès les débuts, mais s'est bien gardée de s'y précipiter, comme telles autres sociétés plus téméraires que sages.

« Notre mission a été de progrès lents en progrès certains ; et je ne sais ce qui doit le plus exciter notre admiration dans la méthode qu'elle a suivie, de la foi si grande qui a inspiré ses efforts, ou de la sobriété et de la prudence extrême qui les ont réglés (2). »

---

(1) Les manuscrits que nous avons reçus de nos missionnaires ne comprenaient point d'étude sur l'École pastorale. Le Livre d'Or eût été incomplet s'il n'avait réservé une place à cette institution. M. Alfred Casalis a suppléé à cette lacune en rédigeant la notice ci-dessus. (*Les Éditeurs.*)

(2) Sermon prononcé à la consécration de M. F.-H. Krüger, par M. T. Fallot : *Journal des Missions*, décembre 1881 et janvier 1882.

I — LES PRINCIPES QUI ONT PRÉSIDÉ A L'ORGANISATION DU PASTORAT INDIGÈNE AU LESSOUTO

La mission du Lessouto, en effet, a été lente à entrer dans la voie du pastorat indigène. Ce n'est que cinquante-huit ans après sa fondation qu'elle a consacré son premier pasteur noir. Elle a eu pour cela d'excellentes raisons et les circonstances ont confirmé hautement la sagesse de sa méthode. C'est ce qui ressortira, pour le lecteur, des considérations qui vont suivre sur les principes qui ont guidé les missionnaires de Moshesh dans cette question vitale.

Avant de consacrer des pasteurs bassoutos, nos missionnaires avaient à résoudre trois questions : Par quel principe serait-on guidé dans le choix des hommes dont on ferait des pasteurs? Quelle éducation leur donnerait-on? Quelle position leur assignerait-on dans le corps dirigeant qui n'avait, jusqu'alors, compté que des Européens?

Les opinions étaient partagées sur le premier point. Les uns désiraient que l'on consacrât les plus fidèles et les plus pieux d'entre nos évangélistes. Les autres attachaient plus d'importance à l'éducation, à l'instruction, aux manières même.

Si la piété est la condition indispensable, l'éducation de l'esprit ne l'est pas moins. Pour que les pasteurs bassoutos soient respectés des noirs et des blancs, il faut que leur supériorité soit évidente. Il faut qu'ils aient l'esprit assez large et assez cultivé pour pouvoir comprendre la mentalité et la manière de voir de leurs collègues européens et saisir les questions de plus haut, les embrasser d'une façon plus approfondie que ne le font généralement les membres de nos églises indigènes.

La mission du Lessouto a adopté cette dernière manière de voir; mais, dans l'application, elle s'est entourée de toutes les garanties que présentait la première. Elle exige des candidats en théologie une instruction forte, une intelligence ouverte, et un stage de plusieurs années dans l'œuvre comme évangélistes ou instituteurs. Dans ces conditions, les futurs pasteurs ont fait leurs preuves, donné des garanties de piété, de fidélité qui inspirent confiance pour l'avenir.

« Le pasteur indigène, dit M. Jacottet, doit rester Africain et ne pas se transformer en un être hybride; il ne faut pas qu'il soit un Européen de couleur. Le caractère, la tournure d'esprit, les idiosyncrasies propres à sa race, doivent être respectés et conservés. *Sit ut est, aut non sit.* Il faut qu'il garde le contact avec ses compatriotes et qu'il ne devienne pas un étranger pour eux. Il restera un Mossouto au milieu des Bassoutos, par ses idées, ses sympathies, son langage, sa manière de vivre. Il leur sera supérieur en connaissances et en éducation, sans toutefois que cette supériorité lui fasse perdre le contact avec ses paroissiens. »

La question de son éducation réglée, quelle sera la position de ce pasteur dans l'Église et au milieu de ses collègues européens?

« Il ne sera pas, dit encore M. Jacottet, la simple copie du missionnaire européen, dont le rôle n'est que provisoire dans l'église indigène. Ce dernier, indispensable au-

jourd'hui, sera parti demain. Le pasteur indigène, au contraire, constitue l'élément stable et permanent de l'Église, qui restera quand nous n'y serons plus. Comme Pierre et Paul, nous fondons des églises; le pasteur indigène les dirigera après notre disparition. Il doit donc occuper dès aujourd'hui le poste qui sera le sien demain. »

Ce serait une erreur d'attribuer à l'Église d'Europe, ou à la Société missionnaire qui la représente, le droit de consacrer et de placer le pasteur indigène.

« Il doit être consacré et placé par l'Église indigène. Il n'appartient pas à la mission, et n'est pas son délégué. Il fait partie de l'Église indigène, envers laquelle seule il est responsable et qui lui paiera son traitement, comme l'Église européenne paie ses missionnaires. Quant au traitement, il doit être calculé de façon à ne pas imposer à l'Église indigène un fardeau trop lourd; il permettra au pasteur mossouto de vivre en indigène civilisé, non en Européen. »

Reste la question de la position du pasteur indigène à l'égard du missionnaire européen. L'Église indigène, étant encore dans un stage de transition, ne peut pas s'affranchir complètement de la surveillance et de la direction générale des missionnaires. Ceux-ci doivent exercer un certain contrôle. Mais avec tact, et de telle sorte que le pasteur mossouto, loin de s'en offenser, l'accueille favorablement. Il n'est pas difficile à un missionnaire chrétien de trouver le secret d'user de ses droits sans blesser son collaborateur noir.

D'autre part, il faut que ce pasteur ait un champ de travail suffisant et une responsabilité entière :

« Il devra exercer, dans sa sphère, tous les droits pastoraux, tels que le baptême, la distribution de la Sainte-Cène, la discipline, etc., comme le fait le missionnaire européen. Il doit être considéré par le missionnaire européen comme un collègue dans le ministère. En tant que ministres de l'Évangile, ils sont égaux. »

Tels sont les principes qui ont dirigé les missionnaires du Lessouto lorsqu'ils se sont décidés à créer une École pastorale et à consacrer des pasteurs indigènes. Dieu leur a montré abondamment qu'ils avaient été sages, ou plutôt qu'ils s'étaient laissés conduire par son Esprit dans toute cette grave question, et les résultats obtenus sont de nature à donner les plus grands espoirs pour l'avenir du corps pastoral indigène et de l'Église qu'il est appelé à diriger au Lessouto.

II — DIRECTION DE M. F.-H. KRÜGER (1882-1884)

Les hésitations qui s'étaient manifestées dans la Conférence au sujet de la création du pastorat indigène se traduisirent dans la forme donnée, au début, à cette institution. Il fut, en effet, décidé non pas de fonder une véritable école pastorale, mais d'ajouter une classe théologique aux autres cours de l'École biblique de Morija. Un certain nombre de jeunes hommes furent choisis pour devenir les étudiants du cours de théologie; mais là même il y avait quelque flottement dans la pensée des organisateurs, car

il fut entendu que les élèves-évangélistes pourraient aussi profiter de ces leçons destinées aux futurs pasteurs. Était-ce une école pastorale, était-ce une école biblique supérieure, la chose n'était pas claire. Les événements, pensaient sans doute nos collègues, se chargeraient de donner les indications nécessaires pour l'avenir.

Le Comité de Paris, qui s'intéressait vivement à cette question, — la création d'un pastorat indigène lui paraissait une nécessité urgente — décida, sur l'indication de M. A. Mabille, alors en congé en France, d'envoyer à Morija, pour diriger la classe pastorale, M. Hermann Krüger, élève des Facultés de Strasbourg et de Montauban, licencié en théologie.

M. Krüger fut consacré au temple de l'Oratoire du Louvre, le 4 novembre 1881, par M. le pasteur T. Fallot.

Le 12 janvier 1882, M. Krüger s'embarquait pour l'Afrique en compagnie de celui qui était l'âme de ce mouvement en faveur d'un pastorat indigène, Adolphe Mabille. Celui-ci emportait en Afrique le fruit de son laborieux congé, la première Bible sessouto complète, l'instrument de travail si nécessaire aux études des futurs théologiens et aux leçons de leur professeur.

Le 3 juillet de la même année, la classe théologique, annexée à l'École biblique, était organisée et M. Krüger commençait ses leçons avec cinq élèves, tous déjà munis du diplôme d'instituteur et ayant travaillé plusieurs années dans la mission. M. Dieterlen a tracé ainsi le portrait de ces cinq théologiens :

« Voici Job Motéané, professeur à l'École biblique ; il y donne plusieurs heures de leçons par jour, et c'est après avoir professé lui-même, avec un talent de pédagogue remarquable, qu'il redevient élève et reçoit les leçons de Krüger.

« Nathané Sékhésa est directeur de l'école de la station, à laquelle il est tenu de consacrer au moins quatre heures par jour, ce qui n'est pas une bagatelle. Malgré la fatigue résultant de ces fonctions, après avoir pris un peu de repos, il vient s'asseoir à côté de Job sur les bancs de l'École théologique, où les cours d'exégèse et d'histoire naturelle doivent pétrir son intelligence et la meubler de connaissances étendues.

« David est sous-maître à l'École normale et gémit souvent d'avoir à consacrer tant de temps à ses élèves, alors qu'il lui faudrait des heures pour bien comprendre et bien digérer les leçons qu'il prend dans l'après-midi avec ses collègues de théologie.

« Cranmer Matsa vient d'une annexe dépendant de l'église de Morija. Il est le plus intelligent de la bande, le plus prompt à comprendre et à retenir ce qu'on lui enseigne, mais peut-être le moins développé au point de vue de la piété.

« Le cinquième est Abimaël, un homme très jeune encore, sur lequel je ne puis donner de renseignements précis et qui me semble moins intéressant que les précédents. »

M. Krüger, parlant de ses cours, écrit dans le *Journal des Missions :*

« Mes leçons de théologie ne vont pas mal. Nous perdons un peu de temps à nous comprendre — j'enseigne en anglais, — mais je crois que nous réussissons. Mes élèves s'intéressent aux leçons. J'étudie avec eux, dans les Actes, la vie de saint Paul, les

épîtres à mesure que nous avançons, et l'histoire d'Israël, en entrant dans le détail. Une fois par semaine, lecture d'un petit livre sessouto, sur la conscience, que nous traduisons en anglais. »

A lire ces modestes réflexions du distingué professeur, on pourrait ne pas se faire une idée exacte de la somme de travail qu'il fournissait et de l'importance des résultats obtenus. Nous laisserons encore à M. Dieterlen, qui vint faire passer aux candidats l'examen de fin d'année, le soin de dire ce qu'il pensait de ces jeunes théologiens noirs; ce qu'il en a dit est un éloge pour le professeur encore plus que pour les élèves.

« Ils ont réussi au delà de ce que j'aurais attendu d'eux. Leur esprit se fait à l'exégèse, à la théologie pastorale, à l'intelligence de l'histoire ancienne. Ils apprennent à penser, à analyser, à généraliser, autant d'opérations intellectuelles auxquelles le cerveau du Mossouto n'est pas accoutumé et qui lui coûtent de véritables luttes. Pour eux les pharaons d'Égypte ne sont plus des inconnus; ils parlent des Mèdes et des Perses; ils vous racontent les victoires d'Alexandre le Grand. Après cela, ils exposent le contenu de l'épître aux Romains et les principales lignes de la théologie de Paul. De là ils passent à l'algèbre et vous résolvent des équations du premier degré. Et enfin, ils déclinent des substantifs grecs, font des thèmes dans cette même langue et traduisent de tête des phrases faciles. »

M. Dieterlen se hâte d'ajouter que ces débuts sont cependant modestes et qu'il ne faut pas en conclure qu'il y a à Morija une Faculté de théologie, mais simplement une école où l'on essaie de développer une demi-douzaine d'instituteurs, avec l'espérance que Dieu adressera la vocation pastorale à quelques-uns d'entre eux.

Tout modestes qu'ils fussent, ces débuts n'en étaient pas moins le commencement d'une institution qui a déjà rendu de très grands services à la Mission du Lessouto et les succès obtenus étaient dus aux talents pédagogiques de M. Krüger. Sans doute il avait gravé dans son cœur et dans son esprit les belles instructions que lui avait données Fallot, le jour de sa consécration, en ces termes :

« Le courage que nous demandons pour vous est tout fait de patience et d'amour. Vous vous garderez bien de vouloir rien forcer. En aimant, vous l'homme fait, ces enfants, vous le savant, ces ignorants, vous saurez vous abaisser jusqu'à eux, et devenir leur semblable pour les comprendre et pour agir sur eux... Oh ! oui, mon frère, devenez un Africain, devenez un Mossouto pour arriver à penser comme pensent les Africains, à sentir ce que ressentent les Bassoutos, et à pénétrer coûte que coûte dans leur intimité. L'intelligence que communique l'amour vous enseignera, jour après jour, comment agir pour amener ces enfants à la stature parfaite du Christ, de l'homme complet, en respectant scrupuleusement leur individualité et en développant soigneusement les aptitudes particulières que Dieu a données à leur race.

« Tout vous deviendra facile si, jour après jour, vous demandez à Dieu un amour croissant pour votre tâche, pour vos élèves, pour l'œuvre de Dieu au Lessouto et pour ce noble et cher peuple, enfant de tant de larmes et de tant de prières, auquel vos efforts doivent assurer cette indépendance de pensée et cette fermeté de caractère qui

le rendront capable de grandes choses. L'amour vous rendra votre tâche facile, car l'amour est la vertu pédagogique par excellence. »

Malheureusement, quelques mois plus tard, M. Krüger tombait malade, et se voyait obligé de prendre un congé provisoire qui devint bientôt, par ordre des médecins, un congé définitif. Ce départ fut un grand dommage pour la mission tout entière, qui perdait en lui un conseiller voyant les choses de haut, un véritable ami des âmes, un pasteur autant qu'un théologien. C'était une perte d'autant plus sensible qu'on avait hésité si longtemps à fonder une école pastorale et que, sous sa direction, elle avait eu de si heureux débuts, gagnant chaque jour en importance et en profondeur.

Pour ne pas fermer l'école et décourager les hommes qui y avaient commencé leurs études, on chargea M. Jacottet, arrivé au Lessouto en mars 1884, de continuer l'enseignement de la classe théologique.

Mais, en juillet 1885, M. Jacottet était nommé missionnaire de l'église de Thaba-Bossiou et l'école pastorale était fermée, sans que ce premier essai fût arrivé à un résultat positif.

Nous n'avons trouvé aucune trace des décisions prises au sujet des élèves de M. Krüger. Job Motéané continua de professer à l'École biblique. Nathané Sékhésa resta directeur de l'école primaire où il eut un ministère fidèle de vingt-cinq années; il a pris sa retraite, il y a deux ans, mais une retraite active, car il donne des leçons à l'École biblique. Cranmer Matsa ne devint pas pasteur; il quitta le service de la mission quelques années plus tard, pour fonder une sorte d'école normale indépendante dont les élèves ont eu quelques succès aux examens du brevet et qui fait honneur, sinon à sa fidélité envers les hommes qui l'ont élevé et instruit avec affection, du moins à son intelligence. Quant aux deux autres, David et Abimaël, ils renoncèrent à devenir pasteurs et nous ne savons ce qu'il advint d'eux.

Ainsi se termina ce premier essai, dont le départ de Krüger avait arrêté l'épanouissement.

III — DIRECTION DE M. DIETERLEN (1887-1894)

Pendant deux années, la Conférence laissa les choses en l'état. Mais, en 1887, l'École pastorale entra dans la deuxième phase de son existence. M. Dieterlen, jusque-là missionnaire à Hermon, y fut remplacé par M. Christol et partit pour Morija où lui était confié le soin de faire un nouvel essai, le besoin de pasteurs indigènes se faisant sentir de plus en plus.

Trois élèves furent admis à se préparer au pastorat : Job Motéané, le seul des anciens élèves de M. Krüger, Carlisle Motébang, ancien instituteur et engagé volontaire dans la police à cheval du Lessouto, où il avait servi pendant trois années, et John Mohapéloa, un tout jeune homme, récemment sorti de l'École normale.

M. Dieterlen a raconté lui-même ses débuts comme professeur de théologie, avec la bonne humeur qui lui est habituelle ; nous nous reprocherions de refaire ce qu'il a si bien écrit.

« En fait de séminaire nous ne possédons qu'une maison, et cette maison ne se compose que d'une chambre. C'est une hutte ronde avec un modeste toit de chaume, et si petite que c'est tout juste si nous avons pu y caser le banc sur lequel s'installent les élèves ; en effet elle a cinq mètres de diamètre et son modeste ameublement la remplit complètement : un tableau noir sur son chevalet, une petite table, une chaise, une lampe et enfin une caisse qui sert de bibliothèque, voilà tout. Avouez qu'on ne saurait imaginer quelque chose de plus simple. A moins de donner les leçons en plein air comme Socrate ! Mais Socrate avait à sa disposition de beaux jardins, tandis que moi !... ma salle de cours, plantée sur une colline rocailleuse, est dans le voisinage peu poétique des kraals à bestiaux et des magasins de combustible (1).

« Quant aux professeurs, l'École en compte autant que d'étudiants : trois professeurs pour trois élèves ! C'est curieux, mais c'est comme cela ! Il est évident que, pour développer ces jeunes gens, il faut leur enseigner autre chose que de la théologie seulement. Tout est à créer chez les Bassoutos, et il importe de leur élargir l'esprit et de dégourdir leur intelligence pour qu'ils ne soient pas dépaysés dès qu'on aborde des sujets étrangers à la religion.

« Voilà pourquoi le Dr Casalis, le médecin, donc le savant de notre Mission, leur donne des leçons de physiologie, d'hygiène et de chimie élémentaires, auxquelles ils prennent un grand intérêt.

« Ils doivent être au courant de l'histoire universelle, de la littérature, etc. Ces leçons, auxquelles s'ajoutent encore des cours d'algèbre et de géologie, leur sont données... par une jeune fille, Mlle Aline Mabille.

« Quant aux leçons de théologie proprement dite, le fardeau en repose tout entier sur mes épaules. »

Au mois d'octobre 1888 eut lieu le premier examen de fin d'année des élèves de M. Dieterlen, ce que celui-ci appelle lui-même « le baptême du feu ». Pendant des mois, la pensée de l'importance de la tâche qui lui avait été confiée avait pesé sur son cœur : « J'ignorais si ma méthode produirait de bons résultats ; je n'étais pas plus sûr que d'autres du succès. Lundi dernier tout a changé ; les résultats de notre examen ont dépassé nos prévisions, et j'ai cru entendre non seulement les examinateurs mais Dieu lui-même prononcer un « cela va bien » qui m'a remué le cœur. »

---

(1) La hutte des théologiens subsiste toujours dans le jardin de l'École biblique ; témoin d'un début modeste dans sa forme extérieure, grand dans ses résultats, on la préserve soigneusement de la ruine ; mais elle se cache aujourd'hui, recueillie dans la méditation de ses beaux jours passés, sous les ombrages de beaux arbres, pins et mimosas, qui sont venus trop tard pour donner à M. Dieterlen un peu de cette ambiance de beauté nécessaire à la théologie, comme aux discours de Socrate.

Voici d'ailleurs l'avis des examinateurs, exprimé par la plume de M. Jacottet, membre de la Commission des études :

« L'enseignement théologique repose tout entier sur M. Dieterlen. C'est lui qui les initie à l'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament, à l'histoire de l'Église, à la théologie pastorale et à l'homilétique, ainsi qu'à la connaissance des mœurs des Juifs et des institutions palestiniennes au temps de Jésus-Christ. L'enseignement de M. Dieterlen est donné entièrement en sessouto, ce qui est excellent, car il y aurait un désavantage réel à se servir ici de l'anglais (on avait aussi renoncé complètement au grec, et avec raison).

« Ce qui nous a le plus frappés, c'est la manière intelligente avec laquelle on a répondu à nos questions souvent difficiles ; on sentait que la mémoire n'y était pas tout, mais que l'intelligence y avait sa grande part. Les meilleures branches m'ont paru être l'exégèse du Nouveau Testament et l'histoire de l'Église. L'examen de théologie pratique aussi était fort intéressant : il se pose au pasteur de ce pays-ci bien des questions dont les pasteurs européens n'ont guère à se préoccuper ; aussi la théologie pastorale devient-elle une discipline bien autrement actuelle et importante qu'en Europe.

« Partisan, dès le premier jour, de la fondation de cette école, conclut M. Jacottet, je n'étais pas sans avoir quelques craintes pour son avenir et son utilité. Aujourd'hui, après l'épreuve, notre opinion unanime est excellente : l'École pastorale est non seulement fondée, elle est viable, elle tiendra même plus que ce que nous en attendions, et les résultats actuels dépassent de beaucoup ce que les plus courageux avaient jamais espéré. »

Au commencement de l'année 1890, les trois étudiants terminèrent leurs études et l'École ferma provisoirement ses portes. Sur les trois candidats à la consécration, l'un, John Mohapèloa, encore fort jeune, fut envoyé pour un complément d'instruction dans la grande Institution missionnaire de Lovedale. Quant à Job Motéané et Carlisle Motébang, ils furent placés, en qualité de suffragants, l'un auprès de M. A. Mabille, à Morija, l'autre auprès de M. Jacottet, à Thaba-Bossiou.

Le 2 août 1891 a été une journée importante pour la mission du Lessouto, car ce fut celle de la consécration au saint ministère du premier pasteur indigène, Carlisle Motébang.

Job Motéané fut chargé de faire un voyage dans les hauts plateaux des Maloutis qui s'étendent à l'est de l'Orange jusqu'aux monts Drakensberg. M. Irénée Cochet, missionnaire à Mafubé, dirigeait l'expédition qui dura plusieurs semaines. Au retour, Job présenta à la Conférence un rapport dont les conclusions furent appuyées par M. Cochet, et il fut décidé de fonder deux paroisses pour l'évangélisation des populations établies dans les vallées et sur les plateaux du haut Orange, celles de Séhonghong et de Molumong, dont Job Motéané et Carlisle Motébang devinrent les pasteurs.

Quant à John Mohapèloa, après son stage à Lovedale, il fut consacré à son tour et placé dans une paroisse détachée du trop vaste district de Morija, celle de Létsunyané.

L'École pastorale fut ouverte de nouveau en 1893 et M. Dieterlen réunit cinq

élèves, tous pris dans les rangs des instituteurs et évangélistes de la mission : Everitt Ségoètè (Léchésa), Nicolas Mpiti, Bethuel Sékokotoané, Finéas Matlanyané et Edward Motsamaï.

Cette fois encore l'École passa par un moment difficile. En 1894, en effet, M. Dieterlen fut nommé au poste de Léribé, où la présence d'un missionnaire expérimenté était nécessaire. La Conférence n'hésita pas à demander ce service à M. Dieterlen, bien qu'elle regrettât d'enlever leur professeur aux élèves théologiens alors en cours d'études. M. Jacottet fut chargé d'achever la préparation des cinq candidats.

L'École pastorale passa ainsi en d'autres mains. Mais les missionnaires du Lessouto savent tout ce qu'ils doivent de reconnaissance à M. Dieterlen, et ses méthodes, ainsi que l'esprit dans lequel il avait conçu sa tâche, se sont, d'une façon générale, perpétués dans la direction de son successeur.

IV — DIRECTION DE M. JACOTTET (1894-1911)

Les théologiens étaient peut-être les plus à plaindre dans ce changement survenu à l'improviste. Ils se transportèrent, avec femmes et enfants, à Thaba-Bossiou, montrant beaucoup de bonne volonté et acceptant avec bonne humeur ce déménagement intempestif. Leurs études se poursuivirent sans incidents et se terminèrent au mois de mars 1896.

Nous ne parlerons pas du placement de ces nouveaux pasteurs ; on trouvera tous les détails nécessaires dans l'histoire de la mission écrite par M. Jacottet dans le présent volume.

Le départ de cette volée fut encore suivi de la fermeture provisoire de l'École. M. Jacottet étant chargé de la grande paroisse de Thaba-Bossiou, cette interruption ne présentait aucun inconvénient en ce qui le concernait personnellement. Mais on peut la regretter au point de vue du développement du pastorat lui-même. Toutefois, peut-être était-il plus sage d'agir ainsi, car la Caisse centrale, qui pourvoit aux traitements des pasteurs indigènes, n'était pas en mesure, à ce moment-là, de porter les lourdes charges qu'eût entraînées la consécration de plusieurs nouveaux pasteurs.

Plus de six années s'écoulèrent avant que la Conférence crût pouvoir ouvrir les portes de l'École pastorale. Enfin, au mois de novembre 1902, cinq candidats commençaient leurs études : Joël Ntsasa, Samuel Moélétsi, Azaèlè Buti, Moshé Molétsané et Joël Mohapèloa.

Joël Ntsasa, ayant atteint un âge qui ne permettait pas d'exiger de lui de longues études, quitta les bancs de l'École avant ses collègues, fut consacré et placé à la tête de la paroisse de Siloé, chez les Bataungs, où il est encore aujourd'hui (1). Les quatre autres candidats terminèrent leurs études normalement, au mois d'avril 1906. On a vu

(1) Instituteur excellent, évangéliste éprouvé par de longues années de service (il avait même

ailleurs comment ils furent, eux aussi, pourvus de paroisses taillées soit dans les anciens districts missionnaires, soit dans les Maloutis.

Enfin, en 1906, la Conférence, estimant que M. Jacottet ne pouvait pas continuer à porter la double charge d'une paroisse aussi vaste que celle de Thaba-Bossiou et de l'Ecole pastorale, décida de transférer cette institution à Morija. M. Baltzer fut nommé missionnaire de l'église laissée ainsi vacante, des bâtiments furent édifiés à Morija pour M. Jacottet et ses élèves, et l'installation eut lieu au mois d'octobre 1907.

Les cours reprirent aussitôt avec sept élèves, dont trois envoyés par nos frères de la Mission romande pour se préparer à Morija au pastorat qu'ils exerceront dans les églises du Transvaal et du territoire de Delagoa-Bay.

Leurs études achevées, en mai 1911, ces hommes ont été pour la plupart consacrés et placés dans des paroisses créées pour eux.

L'École pastorale est maintenant (décembre 1911) fermée pour un temps. Son directeur remplace, à la Librairie et à l'École biblique, M. Duby, actuellement en congé en France. Quand l'heure sera venue, de nouveaux élèves le trouveront prêt à reprendre sa tâche.

Après cinq sessions réparties sur une période de vingt-neuf années, l'École pastorale peut établir le bilan suivant :

Cinq séries d'étudiants ont passé par les mains de MM. Krüger, Dieterlen et Jacottet, soit en tout vingt-quatre candidats au ministère ;

Vingt de ces hommes ont été consacrés et sont aujourd'hui à l'œuvre au Lessouto, au Transvaal et à Delagoa-Bay ;

Ils occupent, pour la plupart, des postes nouveaux et dirigent des paroisses taillées dans les régions où leur ministère était le plus nécessaire ;

L'évangélisation du peuple païen et l'édification du peuple chrétien sont faites d'une façon plus complète, plus systématique, grâce à eux ;

L'Eglise du Lessouto voit ainsi se former, et se placer à sa tête, le corps pastoral qui, dans l'avenir, aura la principale responsabilité de sa direction.

La présence de ces pasteurs indigènes est :

Une force pour les missionnaires,

Une bénédiction pour l'Église des Bassoutos,

Un honneur pour toute la nation,

Un sujet de reconnaissance envers Dieu pour tous ceux qui aiment et soutiennent de leurs prières et de leurs dons la mission du Lessouto, fille aînée et heureuse des Églises protestantes de langue française.

Alfred Casalis.

---

dirigé la paroisse de Likhoèlè pendant quelque temps), Joël Ntsasa était digne d'être l'objet de cette faveur spéciale. C'est un homme remarquable par l'intelligence, par ses dons oratoires, sa profonde piété, en même temps que par sa distinction native; il est, avec Job Motéané et Everitt Ségoètè, un des plus écoutés d'entre nos collaborateurs indigènes.

VII

L'IMPRIMERIE ET LA LIBRAIRIE DE MORIJA

Si notre mission du Lessouto occupe actuellement parmi ses sœurs sud-africaines une place si importante, c'est en grande partie à son Imprimerie et à son Dépôt de livres qu'elle le doit. Ces deux rouages de notre œuvre lui ont non seulement rendu à elle-même les plus grands services pratiques, mais ils l'ont fait connaître au dehors d'une manière très avantageuse.

Parmi les dialectes du Sud de l'Afrique, le sessouto est l'un des plus répandus; plusieurs tribus, sans le parler exclusivement, le comprennent et, depuis plus de trente ans, se sont servies de nos Bibles, de nos recueils de cantiques et de nos livres en général. Aujourd'hui, la plupart des missions sud-africaines, encouragées sans doute par notre exemple, se sont mises à publier leur propre littérature dans le dialecte des tribus qu'elles évangélisent et, cependant, grâce probablement au grand nombre de Bassoutos émigrés dans les colonies voisines, nous écoulons encore actuellement plus de livres en dehors de nos frontières qu'au Lessouto proprement dit.

Notre littérature indigène est d'ailleurs plus riche qu'aucune autre au Sud de l'Afrique, et l'on continue naturellement à se procurer chez nous les publications que l'on ne peut trouver nulle part ailleurs. La collection des archives de l'imprimerie, réunie avec un grand soin par notre collègue M. D.-F. Ellenberger, est à la fois un monument tout à fait imposant de l'activité littéraire de notre mission et une preuve des énormes services que nous a rendus notre imprimerie. Sans elle, la mission du Lessouto n'aurait certainement pu accomplir la grande œuvre à laquelle rendirent témoignage les délégués des missions sud-africaines. à notre Jubilé d'octobre 1908. C'est pourquoi nous tenons à résumer ici brièvement l'histoire de ce précieux auxiliaire envers lequel nous avons tant d'obligations.

I — ESQUISSE HISTORIQUE

1° Béerséba 1841-1856

Les débuts de notre presse missionnaire furent des plus modestes. Déjà en 1829 M. S. Rolland — qui devait jouer un rôle si important dans l'histoire de notre littérature indigène — apportait à Kuruman tout un petit matériel d'imprimerie comprenant

une presse en bois, une fonte de caractères et du papier; mais ce ne fut qu'en 1841 et dans la station de Beerséba, qu'il avait été appelé à fonder six ans auparavant, que M. Rolland put déballer enfin et installer le précieux instrument qu'il avait apporté d'Europe. Son premier travail fut la composition d'un cantique du soir pour les enfants de l'école. Cette tentative ayant eu un grand succès, M. Rolland se remit à l'œuvre et imprima, avec l'aide d'un jeune Mossouto, un petit volume de vingt-huit cantiques qui parut en 1842 et fut le noyau du grand recueil dont nous nous servons aujourd'hui.

La nécessité de mettre aussi rapidement que possible à la disposition des Bassoutos des textes imprimés et surtout des fragments de la Parole de Dieu se faisait si vivement sentir que, dès 1839, les missionnaires habitant le Lessouto proprement dit avaient, de leur côté, fait imprimer dans la Colonie du Cap les évangiles de Marc et de Jean, traduits par MM. E. Casalis et S. Rolland, et tirés à 1.000 exemplaires, ainsi qu'une centaine de chapitres de l'Ancien Testament traduits par M. Arbousset, édités sous le titre de *Seyo sa lipelu*, « Nourriture du cœur ».

Déjà, en 1837, avait été publié au Cap un petit catéchisme élémentaire rédigé par M. Arbousset. Mais ces impressions, qui devaient naturellement se faire sous la direction d'un missionnaire, nécessitaient des voyages très coûteux. En 1842, le Comité envoyait au Lessouto une jolie presse à bras pourvue de tout le matériel nécessaire et un imprimeur, M. Ludorf. Celui-ci s'installa avec sa presse à Béerséba et, dès la première année de son activité, fit paraître quelques petits volumes et des traités qui furent très appréciés. En 1844, fut commencée l'impression du premier recueil complet de cantiques sessoutos qui parut la même année, sous le titre de *Psaumes et Chants de Sion*. Il se composait de cent morceaux suivis des dix commandements et de quelques prières, et conserva son titre jusqu'à la sixième édition, c'est-à-dire en 1892.

En juin 1845, la Conférence, ayant enfin réussi à se procurer une provision suffisante de papier, entreprit l'impression du Nouveau Testament; mais un accident de fusil étant survenu à M. Ludorf, ce n'est qu'en septembre 1848 que put être achevée l'impression des quatre Évangiles et des Actes. Un millier d'exemplaires furent aussitôt brochés et mis en vente. Mais de nouvelles vicissitudes devaient encore retarder de dix ans l'achèvement de cet important travail. M. Ludorf, s'étant vu refuser par ses collègues la consécration au saint ministère, quitta le service de notre Société pour entrer dans la mission wesleyenne.

Puis survint en France la Révolution de 1848 qui fut pour notre Comité la cause de difficultés financières très grandes ; ce ne fut qu'en 1852 que du renfort put de nouveau être envoyé au Lessouto et que M. Schuh vint prendre la direction de notre imprimerie tristement abandonnée depuis plusieurs années déjà. L'impression du Nouveau Testament fut reprise et continuée et, en 1855, 6.000 exemplaires, format in-octavo, sortaient de presse et étaient immédiatement reliés.

Les archives, renfermées en ce moment dans une armoire vitrée de mon bureau —

en attendant le petit bâtiment spécial dans lequel nous voudrions les conserver, — possèdent trois exemplaires de cette première édition du Nouveau Testament, reliés, faute de mieux, de trois façons différentes ; on ne peut feuilleter ces volumes sans ressentir une certaine émotion, en songeant à la somme d'efforts et de persévérance qu'ils coûtèrent à nos devanciers et à la joie des Bassoutos de posséder enfin dans leur langue le Nouveau Testament complet qu'on leur promettait depuis de si longues années.

Ce travail était à peine achevé quand éclata la guerre dite « de Senekal » — 1858 — entre Bassoutos et Boers. La station de Beerséba, attaquée et saccagée par un détachement boer, dut être abandonnée hâtivement par les missionnaires. La presse fut chargée, elle aussi, sur un wagon et, comme les Boers pressaient le déménagement de M. Rolland qu'ils internaient à Smithfield, les types de chaque casse furent versés pêle-mêle dans un morceau de calicot fort. Après avoir fonctionné pendant quinze ans à Beerséba et avoir rendu de grands services, l'imprimerie missionnaire partit ainsi en exil.

2° *Béthesda 1861-1865*

De Beerséba où il avait été conduit en toute hâte, le matériel d'imprimerie fut transporté à Béthesda où, pendant deux ans, il demeura dans un état d'abandon complet. Mais en 1861 le Comité envoyait au Lessouto M. D.-F. Ellenberger. Ses connaissances dans l'art typographique le désignaient tout naturellement pour réorganiser l'imprimerie, travail que ses collègues lui confièrent immédiatement. Ce n'était certes pas une sinécure. Il fallait tout d'abord trier les caractères, tâche ingrate entre toutes, puis remettre debout tout le matériel qui avait énormément souffert de son trop brusque déménagement. Mais, grâce à l'énergie et à la persévérance de M. Ellenberger, la nouvelle installation était bientôt prête et, en 1863, se composaient déjà les premières pages de la Genèse. Ainsi commençait à se réaliser le plan de la Conférence d'avoir, après le Nouveau Testament, la *Bible entière* traduite et imprimée en sessouto.

Mais des circonstances adverses allaient de nouveau surgir et retarder le travail. En 1865 éclata la guerre de Seqiti, encore entre Boers et Bassoutos, et les missionnaires furent expulsés du pays. M. Ellenberger voulut emmener avec lui, en dehors des frontières du Lessouto, la presse et le matériel d'imprimerie. Le tout fut chargé sur un wagon ; mais, à une petite distance de la station, le wagon versa et les caisses de caractères furent éventrées. Les conducteurs indigènes, effrayés à la vue d'un commando boer qui passait à quelque distance, s'enfuirent emmenant les bœufs ; la presse resta en détresse. Des guerriers bassoutos voulurent en passant profiter de l'aubaine ; jugeant l'occasion bonne de refaire leur provision de plomb, ils emportèrent bon nombre de paquets de caractères. M. Ellenberger obtint d'ailleurs tôt après que la plus grande partie au moins du butin lui fût restituée.

3° Massitissi 1869-1871

Les gens de Béthesda ayant été dispersés par la guerre, M. Ellenberger, leur missionnaire, alla s'établir au delà de l'Orange, dans une région où beaucoup de Bassoutos s'étaient réfugiés durant les récents troubles. C'est là qu'il fonda la station de Massitissi aujourd'hui l'une des plus importantes du Lessouto.

En 1869, ébranlés dans leur santé par les fatigues et les émotions de cette période agitée, M. et Mme Ellenberger durent prendre dans la Colonie du Cap quelques mois de repos. A leur retour, un jeune imprimeur, M. Cyrus, leur fut adjoint comme collaborateur; mais, vite rebuté par une vie d'isolement et de privations, il partit bientôt et on ne trouva personne pour le remplacer. Les ouvriers indigènes manquant également, il devint impossible à M. Ellenberger de continuer ses travaux d'impression.

La Conférence venait d'ailleurs de décider le déplacement de M. Ellenberger, qu'elle chargeait d'aller réorganiser l'église d'Hermon, et le transfert de l'imprimerie de Massitissi à Morija. La situation de cette station occupant le centre même du pays et ses ressources plus grandes en indigènes instruits, susceptibles d'apprendre le métier de typographe, avaient indiqué ce transfert comme désirable. Il eut lieu en 1874 et marqua la fin des vicissitudes par lesquelles avait passé l'imprimerie du Lessouto.

4° Morija 1874-1907

M. A. Mabille, le missionnaire de Morija, n'avait pas attendu pour s'occuper d'impression de posséder sur sa station la grande presse de la Conférence. Dès 1861, il avait, au moyen d'une petite presse, don d'un ami, fait paraître plusieurs livres entiers, de l'Ancien Testament, d'autres publications aussi, en particulier un journal en langue indigène, le *Léséliuyana la Lesotho*, la « Petite lumière du Lessouto », organe dont les débuts furent très modestes mais qui n'a cessé de se développer jusqu'à ce jour.

La grande presse de la mission, emmenée de Massitissi et installée à Morija par M. Ellenberger lui-même, permit à M. Mabille de faire paraître successivement la plupart des livres de l'Ancien Testament dont la traduction avait été confiée à un certain nombre de missionnaires, et beaucoup d'autres ouvrages des plus variés dont nous aurons l'occasion de parler plus loin.

En 1882, M. Mabille rapportait d'Europe une presse plus grande et plus perfectionnée, et les travaux d'impression en acquirent une impulsion nouvelle. C'est alors que fut ajouté à cette branche de l'œuvre un nouveau département : le *Dépôt* ou magasin de librairie, dont l'activité devait s'accroître chaque année et qui rend à notre mission des services de plus en plus importants.

L'imprimerie de Morija fut ainsi doublée d'une librairie où les missionnaires peuvent se procurer, d'une part, tous les livres publiés par la mission, soit à Morija

même, soit en Europe, et, d'autre part, tous les livres d'école et le matériel scolaire dont ils ont besoin. Chacune des stations du pays possède un sous-dépôt approvisionné par celui de Morija, où les Bassoutos viennent faire leurs achats, le dépôt central faisant surtout la vente en gros.

D'année en année, ces ventes prirent plus d'importance et M. Mabille dut organiser un service d'expéditions pour satisfaire la clientèle étrangère qui n'a cessé de croître et d'augmenter sans cesse le chiffre d'affaires de l'Imprimerie et de la Librairie de Morija. M. Mabille songeait à développer encore la sphère d'activité et d'influence de la littérature sessouto quand la mort vint l'enlever subitement à son œuvre (1894), une œuvre immense, aux départements les plus variés, qu'il avait créée de toutes pièces et à laquelle il s'était entièrement donné.

C'est M. Alfred Casalis qui fut chargé par ses collègues de continuer l'œuvre de M. Mabille. Les circonstances devenant de plus en plus favorables, l'Imprimerie et le Dépôt continuèrent à se développer d'une manière remarquable. L'instruction des noirs faisait chaque jour de nouveaux progrès, le goût de la lecture se développait de plus en plus, livres et journaux furent aussi de plus en plus recherchés. En sept ans, le chiffre des ventes du Dépôt doubla presque. En 1898, le chiffre de vente annuelle était de 41.445 francs, l'année suivante il se montait à 54.031 francs, marquant ainsi sur l'exercice précédent une augmentation de 12.586 francs. La valeur totale en librairie des ouvrages sortis de la presse de Morija était, cette année-là (1899), de 33.637f 60. M. Casalis, en présentant ces chiffres à la Conférence du Lessouto, dans son rapport de 1900, ajoutait :

« La situation pourrait devenir meilleure si la Conférence plaçait à la tête de l'Imprimerie un homme du métier. Il aurait d'ailleurs largement de quoi s'occuper. Quant à celui qui la dirige en ce moment (M. Casalis parlait ici de lui-même), il ne peut consacrer que fort peu de temps à surveiller le travail des imprimeurs, c'est-à-dire ce que lui laissent de loisirs les leçons de l'École biblique, les épreuves à corriger et la volumineuse correspondance du Dépôt. Si la Conférence tient à ce rouage de la mission, il serait temps de prendre la question en considération et de se décider à faire trois choses: 1° faire venir un imprimeur; 2° bâtir un atelier plus grand; 3° acheter une nouvelle presse. »

On voit que, dans l'idée de M. Casalis, il ne s'agissait de rien moins que d'une réorganisation complète de notre imprimerie missionnaire.

Ce rapport décida la Conférence à s'occuper sérieusement de la question et M. Casalis, rentrant en Europe pour son congé régulier, fut chargé par elle d'y collecter les fonds nécessaires à la construction d'un atelier plus spacieux et à l'achat d'une nouvelle presse, et d'y trouver aussi, si possible, l'homme qui devrait désormais consacrer ses soins exclusivement aux travaux d'impression.

Les efforts de M. Casalis en Europe furent couronnés de succès. Plusieurs amis des missions s'intéressèrent vivement et d'une manière efficace à ses projets, et, en 1904, il rentrait au Lessouto, accompagné de M. Ch. Labarthe, un imprimeur connaissant à

fond son métier, et apportait de France la charpente en fer d'une construction démontable qui fut rapidement installée à Morija. Les panneaux latéraux percés de larges baies vitrées furent garnis de briques crues faites sur place et peintes à l'extérieur, une toiture de zinc couronna le tout et, dans l'espace de quelques semaines, la mission du Lessouto se trouva enrichie du spacieux et coquet atelier dans lequel s'impriment actuellement la plupart de nos publications missionnaires.

M. Casalis avait certainement vu très juste en proposant à la Conférence l'engagement d'un homme spécial pour son imprimerie; les ouvriers indigènes, surveillés d'une manière plus efficace et sous une direction naturellement plus éclairée, font à la fois plus de travail et de meilleur ouvrage. On est certainement émerveillé de voir ce qu'ont pu faire de leur petite équipe d'imprimeurs des hommes comme MM. Mabille et Casalis, quand on songe au peu de temps qu'ils pouvaient lui consacrer et au fait qu'ils n'avaient pas été eux-mêmes préparés à cette tâche d'une manière spéciale. Mais il n'en reste pas moins vrai que les travaux exécutés aujourd'hui, sous la direction d'un homme au courant de tous les secrets de l'art typographique et de la reliure, peuvent rivaliser avec tous les ouvrages de ce genre faits dans le Sud de l'Afrique; plusieurs d'entre eux, m'assurait-on dernièrement, font même très bonne figure sur les rayons d'une bibliothèque européenne.

M. Casalis ne put malheureusement jouir que fort peu de temps de la direction d'une œuvre qu'il venait de réorganiser avec tant de succès. En 1906, des circonstances de famille l'obligeaient à rentrer en Europe et celui qui trace ces lignes était appelé par la Conférence à prendre sa succession.

II — LES PUBLICATIONS

1° *Livres religieux*

Donner aux tribus qu'elles évangélisent la *Parole de Dieu* traduite dans leur langue, telle est, au début, la grande préoccupation de toute œuvre missionnaire. Porter l'Évangile aux païens signifie autre chose, pour les premiers pionniers surtout, qu'un long voyage à accomplir et une acclimatation plus ou moins pénible à subir. Arrivés à destination, ils se trouvent d'emblée en présence d'un certain nombre de grosses difficultés dont la principale est l'étude de la langue des indigènes auxquels ils viennent apporter le message divin.

C'est avec cette difficulté que furent aux prises, d'une manière toute particulière, les premiers missionnaires de notre mission; mais, grâce à l'énergie qui les caractérisait, grâce aussi au fait qu'étant célibataires ils pouvaient davantage partager la vie de l'indigène, ils en triomphèrent rapidement. Arrivés au Lessouto dans le courant de 1833, ils possédaient déjà dès l'année 1837 la traduction d'un certain nombre de chapitres de la Bible, et en 1839 ils faisaient imprimer dans la Colonie du Cap deux

évangiles (Marc et Jean) et quelques chapitres de l'Ancien Testament. En 1879, les Bassoutos possédaient la Bible complète traduite dans leur langue, dont l'Ancien Testament en livres séparés. La première édition de la Bible *en un volume* parut en 1881, imprimée par la Société biblique de Londres à laquelle nous sommes heureux, en passant, d'adresser un hommage de reconnaissance pour les services que, depuis un grand nombre d'années, elle n'a cessé de rendre à notre mission. C'est sous son patronage qu'ont été publiées successivement plusieurs éditions revues et corrigées de la Bible sessouto et nous venons de recevoir un exemplaire d'une Bible de poche qu'on achève de relier en Angleterre; c'est la première Bible de ce genre publiée en sessouto. Son prix de vente ici, qui sera probablement fixé pour l'édition ordinaire à 2 francs ou 2f50, la rend accessible à toutes les bourses.

Parallèlement à la Bible se formait un recueil de *Cantiques*, très modeste au début, mais qui devait avoir rapidement, parmi les Bassoutos — merveilleusement doués au point de vue musical, — le plus franc succès. Le recueil fut augmenté à chaque remaniement. Le volume que nous avons en mains actuellement (12e édition) comprend 457 cantiques avec musique. Le même recueil, mais sans musique et d'un format plus petit, se vend beaucoup. Il en est actuellement à sa 17e édition; 22.000 exemplaires de cet ouvrage ont été écoulés depuis 1905, surtout en dehors des limites du Lessouto.

L'instruction des catéchumènes nécessite la publication de *Catéchismes :* nous en possédons plusieurs, entre autres celui de Luther, et plusieurs milliers de ces petits volumes sont vendus chaque année.

Les chrétiens, et spécialement les évangélistes, retirent un grand profit des *Commentaires* des livres du Nouveau Testament. La Conférence avait décidé d'en faire une série complète ; malheureusement les missionnaires entre lesquels la besogne avait été répartie ont, pour la plupart, manqué des loisirs nécessaires à la préparation de ces ouvrages et nous ne possédons actuellement, en fait de Commentaires, que celui de l'évangile de Luc, écrit par M. Duvoisin et qui en est aujourd'hui à sa 4e édition, un Commentaire des Épîtres de Paul aux Thessaloniciens, aux Philippiens et aux Colossiens de M. Marzolff (2e édition 1907), et un autre sur l'Épître aux Romains, écrit par M. Dieterlen et récemment publié.

Un ouvrage qui mérite une mention spéciale, à cause du succès qu'il eut chez les Bassoutos, c'est le *Voyage du Chrétien*, qui souleva un grand enthousiasme à son apparition en 1872. Maintes éditions en furent publiées depuis lors, mais aujourd'hui il ne se vend plus que très lentement; il serait intéressant de savoir exactement pourquoi. Citons encore, pour être complet, les *Morceaux choisis de l'Ancien Testament*, traduits de Kurtz par M. Coillard (3 éditions), les *Morceaux choisis du Nouveau Testament*, traduits de Bonnefon par M. Mabille (2 éditions), une *Histoire sainte*, par M. Jousse (11 éditions), le *Dictionnaire biblique*, de Meylan, traduction A. Mabille, un fort ouvrage orné de gravures (3 éditions), une *Introduction générale et spéciale aux Livres de la Bible*, de M. Alfred Casalis, ouvrage que nous voudrions voir plus répandu, un petit ouvrage sur *La Palestine au temps de Jésus* (géographie, coutumes, etc.), de

M. Dieterlen, une *Histoire de la Passion*, une *Liturgie* et, enfin, un fort volume de *Méditations* de M. Dieterlen.

2° *Livres scolaires*

A mesure que grandissait chez les indigènes le goût de la lecture et de l'étude et que s'étendait le cercle de leurs connaissances, il fallut enrichir cette littérature naissante en ne la limitant plus au domaine des choses religieuses, mais en abordant les questions d'enseignement et de pédagogie. Il va de soi que le premier ouvrage de ce genre fut un livre de lecture accompagné d'un alphabet. Nous possédons en sessouto trois différents abécédaires dont l'un, composé en 1865 par M. Jousse, n'a cessé d'être réimprimé et se vend actuellement à raison de 30.000 à 40.000 exemplaires annuellement !

Indépendamment des *Morceaux choisis de la Bible* (Ancien et Nouveau Testament) en deux volumes et de l'*Histoire sainte* qui servent de livres de lecture dans nos écoles du Lessouto, notre imprimerie publiait, dès 1875, un *Paliso*, c'est-à-dire un livre de lecture proprement dit, composé par M. Mabille et remanié plusieurs fois. Cet ouvrage sera désormais remplacé par une série complète de volumes plus soigneusement gradués et répondant mieux aux besoins actuels de nos écoles. L'un d'entre eux, imprimé l'an dernier, en est déjà à sa seconde édition. Mentionnons encore une petite *Grammaire* pour apprendre l'anglais (6 éditions), un *Manuel d'exercices sessouto-anglais* (7 éditions), une *Géographie générale* (9 éditions) et une *Géographie du Sud de l'Afrique* (6 éditions) ; enfin un volume d'*Astronomie élémentaire*, le premier ouvrage d'une série de petits manuels, abondamment illustrés, traitant des éléments des sciences.

3° *Livres divers*

En dehors des ouvrages que nous venons de citer, il existe un certain nombre de publications sorties de notre presse missionnaire et qui rendent dans le pays des services incalculables. En toute première ligne vient le *Vocabulaire sessouto-anglais* de M. A. Mabille, dont la première édition parut en 1876, la seconde, très augmentée, en 1893 ; une troisième édition, entièrement revue par M. Dieterlen, publiée en 1903, est aujourd'hui totalement épuisée et nous avons actuellement sous presse une quatrième édition à la préparation de laquelle M. Dieterlen a consacré de longues années. Cette nouvelle édition, considérablement augmentée, marquera sur les précédentes un énorme progrès. La contre-partie de cet ouvrage, le *Vocabulaire anglais-sessouto*, a été publiée par M. Mabille en 1893, puis refaite par M. Casalis en 1905, et revisée par M. Duby en 1907.

En 1878, M. Mabille publiait une *Grammaire élémentaire du sessouto* qui fut remplacée, en 1883, par un manuel plus complet dû à la plume de M. Krüger, et qui

eut quatre éditions successives. En 1892, M. Jacottet publiait, à son tour, une *Grammaire scientifique du sessouto* qui, durant plusieurs années, fut reliée aux Vocabulaires et enfin, en 1906, M. Jacottet, sur la demande du directeur du Dépôt, achevait le manuscrit d'une *Grammaire pratique* qui fut publiée immédiatement et obtint un grand succès.

Ajoutons, dans le même ordre d'ouvrages, le *Puisano*, ou Manuel de conversation anglais-sessouto, qui parut pour la première fois en 1887, et en est actuellement à sa cinquième édition.

Citons encore, pour terminer ce paragraphe, la grande publication entreprise l'an dernier par M. Jacottet, destinée à réunir, dans une série d'une dizaine de forts volumes en texte anglais et sessouto, tout ce qui a rapport au *folklore des Bassoutos*. C'est un immense travail dont la première partie, c'est-à-dire le premier volume, a paru en 1908.

4° Journaux

Notre journal missionnaire, *La Petite Lumière du Lessouto*, fut fondé en 1867 par M. Mabille. Il eut de modestes débuts; mais, comme il répondait à un besoin très réel, les Bassoutos lui firent bon accueil et l'apprécièrent de plus en plus. Poursuivant sa carrière à travers bien des vicissitudes et agrandissant de plus en plus son format et son tirage, le *Lésélinyana* est devenu ce qu'il est actuellement, c'est-à-dire une feuille d'une belle allure, soigneusement imprimée sur du beau papier et faisant, parmi les feuilles de ce genre, un contraste tout à l'honneur de notre mission. De mensuel, il est devenu bi-mensuel, puis hebdomadaire. Il compte actuellement 1.500 abonnés dont la plupart habitent en dehors des limites du Lessouto.

Il existe, depuis quelques années, un autre journal sessouto, le *Nalédi* « l'Étoile du Lessouto »; mais ce dernier, intéressant par le fait qu'il est entièrement rédigé et imprimé par des indigènes, n'a aucune tendance religieuse et est publié partie en anglais, partie en sessouto.

Le journal de notre mission a été longtemps la seule feuille du Sud de l'Afrique rédigée exclusivement en vue des noirs et dans leur langue. Aujourd'hui, d'autres missions ont suivi notre exemple et possèdent leur petit organe publié dans le même esprit, et nul ne saurait dire combien grande a été et est encore l'action religieuse, instructive et moralisatrice exercée par ces journaux missionnaires et, bien particulièrement, par leur aîné, notre *Lésélinyana*, entré aujourd'hui dans sa quarante-deuxième année d'existence.

De 1889 à 1905 a paru un petit journal trimestriel, le *Motsualle oa Baboleli*, « l'Ami des évangélistes », édité par M. Mabille, puis par M. Casalis. Il est regrettable que cette petite feuille, qui a rendu de très grands services à nos collaborateurs indigènes, ait dû cesser de paraître, faute d'un nombre suffisant d'abonnés.

5° *Livres indigènes*

Nous tenons à accorder, en terminant, une mention très spéciale à deux ouvrages dus à la plume de Bassoutos et dont nous sommes fiers. Le premier est un recueil d'anciennes coutumes indigènes suivies d'une longue liste de proverbes et de quelques contes. Cet ouvrage est intéressant, non seulement parce qu'il est la première œuvre d'un noir du Lessouto, mais aussi et surtout à cause de la lumière qu'il jette sur les mœurs, les traditions et toute la vie sociale des anciens Bassoutos. La deuxième édition de cet ouvrage, revue et considérablement augmentée, et publiée en 1907, est un fort volume de 408 pages qui fait grand honneur à notre imprimerie. L'auteur, A. Sékèsè, a publié, autrefois, dans notre journal — et continue à le faire de temps à autre, — des récits anecdotiques des guerres des Bassoutos, durant la première partie du siècle dernier, récits qui trahissent un sens historique bien rudimentaire, sans doute, mais qui constituent néanmoins une collection de documents très précieux pour l'histoire du peuple de Moshesh.

Le second volume dont nous voulons parler parut en feuilleton dans le *Lésélinyana*, dès 1907, sous le titre de *Moéti oa Bochabèla*, le « Pèlerin de l'Orient ». Son auteur, T. Mofolo, était alors professeur à l'École biblique et l'un des secrétaires indigènes de notre librairie. Ce feuilleton fut publié la même année, sous forme de volume, un coquet petit ouvrage recouvert de soie bleu tendre, style un peu modernisé. A vrai dire, les Bassoutos qui, dans leur évolution, n'en sont pas encore arrivés aux mièvreries du style « fin de siècle », apprécièrent médiocrement le format et surtout la reliure du volume ; par contre l'ouvrage lui-même fit sensation dans le pays. C'est une fiction indigène, autant par le fond que par la forme. Le héros, Fekisi, est un Mossouto, vivant au Lessouto avant l'arrivée des premiers missionnaires. C'est une âme d'élite, un être à part au milieu de sa génération plongée dans les ténèbres et la plus profonde déchéance morale, une de ces apparitions inexplicables, dont l'histoire nous fournit de nombreux exemples, d'hommes issus d'un milieu dans lequel ils se sentent mal à l'aise, qui les froisse et contre lequel tous leurs sentiments les plus intimes s'insurgent et protestent. Fekisi a un idéal infiniment élevé. Là-bas, dans les champs où dès l'aube il conduit son troupeau, il ne peut se lasser de contempler les merveilles de la nature, le soleil qui s'élève à l'orient radieux, s'achemine lentement sur la voûte céleste vers l'occident où il disparaît dans une autre apothéose de gloire. Qui a tracé au soleil la voie qu'il suit ainsi chaque jour ? qui lui a fixé les lois auxquelles il obéit ? Et puis, qui fait tomber, au printemps, les ondées sur lesquelles compte le laboureur, les pluies abondantes qui feront germer, dans les entrailles de la terre, le maïs et le millet qu'il y a enseveli... Que de mystères pour Fekisi, là-haut dans le ciel, et, en même temps, que de choses inexplicables ici-bas, sur la terre ! D'un côté tout est ordre, beauté, poursuite harmonieuse d'un but essentiellement bon et, d'autre part, les hommes tels qu'il les voit vivre, n'ayant d'autre idéal que la satisfaction immédiate des besoins les

plus grossiers de leur nature et paraissant s'acharner sottement à se faire à eux-mêmes et à leurs semblables le plus grand mal possible. Pourquoi en est-il ainsi ? Ses semblables, c'est sincèrement que son cœur les plaint, mais sa conscience est sévère pour la manière dont ils vivent ; quant à lui, il veut vivre en conformité avec la vision qu'il porte en son âme d'une existence plus noble, plus pure et meilleure, plus en harmonie avec celle du Créateur, de ce Dieu dont certains sages de la tribu lui ont parlé en des termes assez vagues d'ailleurs. Et le voilà à la recherche de Dieu, se dirigeant vers l'Orient, où on lui avait dit qu'il le trouverait. Il touche enfin au terme de son voyage, il arrive au milieu d'un peuple, le peuple idéal qui hantait ses rêves d'autrefois, un peuple dont le Seigneur Dieu est le seul roi, dont les ordonnances divines sont les seules lois, un peuple de croyants dont la vie est d'accord avec les principes, dont le service est un service d'amour, filial et parfait. Dans le temple de leur sainte cité, en un jour de fête, Fekisi a suivi la foule des fidèles et là, devant l'autel, il tombe en extase ; une vision merveilleuse illumine son visage : le Dieu qu'il avait si longtemps cherché était là, devant lui, resplendissant de lumière et de beauté. Alors, soudain, l'âme de Fekisi, qui avait toujours soupiré après Dieu, s'envola vers lui dans la gloire et les fidèles ne trouvèrent plus que son corps qui était resté ici-bas, dans la maison de prières.

Le livre de Mofolo est une œuvre très originale, toute imprégnée d'un parfum spécial qui est celui du pays même où elle a été conçue et écrite. La vie de l'alpage africain est décrite de main de maître, les phénomènes de la nature sont vus par des yeux d'artiste et le tout est écrit dans un sessouto d'une remarquable pureté. Le style, d'ailleurs d'une richesse étonnante de coloris, émaillé de trouvailles très heureuses, de répétitions originales, se soutient d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

Ce livre est un poème en prose, et un poème sessouto autant par le fond que par la forme. Le souffle qui inspire toute l'œuvre descend tout droit des hautes cimes de nos Maloutis. Jamais aucune voix indigène n'avait chanté sur un ton plus juste, avec des notes plus harmonieuses, la vie de la nature dans ce pays-ci. On peut dire qu'en Mofolo, le Lessouto a trouvé son Virgile. Notre barde est un indigène fruste d'aspect, mais dont l'âme, fortement attachée au sol natal, vibre, frissonne à tout ce qui, dans la nature agreste du Lessouto, chante ou pleure. C'est une nature très poétique, philosophique aussi et surtout mystique, et ce mysticisme, de la part d'un indigène, est certainement un fait remarquable.

Le livre de Mofolo a réellement été, pour quelques-uns d'entre nous, les missionnaires du Lessouto, une vraie révélation. Non seulement il nous a permis d'entrevoir chez l'indigène des possibilités immenses et insoupçonnées de développement littéraire et artistique, mais il nous a aussi révélé le Lessouto lui-même sous un aspect tout nouveau et inconnu jusqu'ici. C'est avec d'autres yeux que nous regardons maintenant les paysages du Lessouto, et nous pouvons bien dire qu'après avoir lu le *Pèlerin de l'Orient,* nous nous sentons beaucoup plus intimement associés à la vie indigène et, infiniment plus qu'auparavant, attachés à notre pays d'adoption.

III — PERSPECTIVES D'AVENIR

Les archives de notre mission qui renferment, à côté de documents très précieux pour l'histoire de notre œuvre du Lessouto, la collection complète des travaux littéraires de notre Conférence, sont un monument remarquable témoignant des immenses services que nous a rendus dans le passé notre presse missionnaire; mais devant nous les perspectives s'ouvrent plus vastes encore.

Une des choses qui frappent immédiatement les visiteurs compétents de notre librairie de Morija, c'est l'ampleur des bâtiments. Quatre pièces, dont deux de grandes dimensions, sont remplies de livres; deux autres chambres sont affectées aux bureaux. C'est dans ces bureaux que se prépare l'édition de notre journal, maintenant hebdomadaire, et de toutes nos publications missionnaires, et que se corrigent les épreuves des nombreuses impressions faites à Morija même. C'est là également que se font l'énorme correspondance, les comptes, les commandes de matériel scolaire importé d'Europe ou de livres qui s'impriment en France et en Angleterre, en un mot toute l'administration d'une œuvre dont les proportions ont littéralement doublé depuis quelques années et augmentent toujours. Les chiffres de vente atteignaient, en 1908, la grosse somme de 69.200 francs, pour une période de douze mois, et depuis lors ce chiffre n'a pas cessé de s'élever.

Le personnel de la Librairie missionnaire de Morija se compose du directeur, assisté, actuellement, d'une collaboratrice, Mlle M. Jacottet, la fille du directeur de l'École de théologie, et de deux secrétaires indigènes, MM. Z. Mangoaèla et M. Mofokéng.

Le premier avait déjà, après avoir obtenu ses brevets à l'École normale, servi la mission pendant plusieurs années comme instituteur. Ses aptitudes remarquables pour tout ce qui concerne la littérature enfantine ont été mises à contribution pour la préparation de nos nouveaux livres de lecture scolaires dont le succès a été et reste très grand. A la Librairie, Mangoaèla est chargé de toute la correspondance indigène toujours très volumineuse, et c'est avec beaucoup d'intelligence qu'il s'occupe chaque jour de ce travail après les quelques heures de leçons qu'il donne aux élèves de l'École biblique.

Notre second secrétaire indigène est chargé spécialement, sous la surveillance du directeur, de l'administration du *Lésélinyana*, travail qui n'est pas une sinécure, surtout depuis la publication hebdomadaire de notre feuille missionnaire.

L'ampleur de toute cette activité, c'est, disions-nous, ce qui frappe en tout premier lieu les visiteurs compétents de notre librairie. En second lieu, c'est le fait de voir empilés sur les rayons qui s'étagent le long des parois de notre Dépôt, des volumes à apparence absolument neuve et fraîche. C'est pour eux l'indubitable indice que notre stock ne « moisit pas en magasin », mais se renouvelle constamment et à des échéances très brèves, en quoi ils voient très juste. Nous pouvons ajouter ce fait, remarquable

lui aussi, c'est que nous n'avons pas au Dépôt de « rossignols », c'est-à-dire de livres qui ne se vendent pas. Tout s'écoule et s'écoule rapidement. Si la variété était encore plus grande, nous en écoulerions plus encore, et cela n'a rien de surprenant.

Chaque année se fondent de nouvelles écoles; le nombre des écoliers du Lessouto, estimé à 12.000 actuellement, augmente sans cesse et l'instruction se répand de plus en plus dans le pays. Bien que nous ne puissions pas dire que les noirs en général et les Bassoutos en particulier lisent volontiers et pour leur propre plaisir, — si c'était le cas notre librairie aurait décuplé l'importance de ses opérations, — cependant ils lisent, ils apprennent à lire toujours davantage, à prendre plus d'intérêt à la littérature et aux journaux. Les abonnés du *Lésélinyana* augmentent en nombre chaque année, tous nos livres s'écoulent beaucoup au Lessouto proprement dit et plus encore en dehors des frontières du pays, surtout dans les centres miniers où les indigènes vont travailler et où ils reçoivent un salaire en argent.

Les circonstances sont donc très favorables à un développement plus considérable de notre littérature. Il faudrait publier davantage. Il reste dans ce domaine beaucoup de choses à faire pour nos évangélistes et pour nos chrétiens, pour nos instituteurs et nos écoles, et pour la nation en général. L'instrument admirable que nous possédons en notre presse nous a permis de faire jusqu'ici une œuvre énorme; aujourd'hui, nous l'avons dit déjà, complètement réorganisée et supérieurement dirigée, notre imprimerie peut et doit faire plus encore. Le sessouto, largement répandu dans le Sud de l'Afrique, nous permet d'atteindre, par nos publications, un cercle très vaste de lecteurs dont le nombre augmentera sans doute de plus en plus.

Toutes ces circonstances extrêmement favorables indiquent clairement qu'à côté de la prédication à l'église et de l'instruction dans l'école, la mission française à poursuivi, plus que jamais, par le *livre,* l'œuvre religieuse et éducatrice qu'elle est venue accomplir au Lessouto.

S. Duby

VIII

LE LESSOUTO ET L'UNION DU SUD DE L'AFRIQUE

Morija, septembre 1910.

Depuis le 31 mai 1910, l'Union des quatre colonies anglaises du Sud de l'Afrique est accomplie. Quel changement doit-elle apporter à la position politique du Lessouto? Quelles conséquences aura-t-elle sur son avenir?

Personne n'aurait pensé qu'une transformation politique aussi considérable se ferait si facilement et si rapidement. C'est le résultat presque paradoxal de la grande guerre anglo-boer qui, de 1899 à 1902, a désolé l'Afrique australe. Au lieu de creuser entre les deux races blanches, anglaise et boer, un fossé infranchissable, comme tant de prophètes l'avaient annoncé, elle a rendu possible au contraire l'unité politique du Sud de l'Afrique, voulue et préparée par les Boers aussi bien que par les Anglais.

Ce changement ne peut manquer d'avoir pour l'avenir du Lessouto des conséquences très importantes. Toutes les conditions de son existence politique, économique et sociale sont transformées. Jusqu'ici le Lessouto, à l'abri derrière ses frontières, pouvait vivre, plus ou moins, de sa vie propre. Placé sous la protection directe de la Couronne anglaise, il pouvait considérer son existence comme assurée et ses droits comme sauvegardés. Les colonies voisines n'avaient sur lui que peu d'influence; aucune n'avait de titres à faire valoir à sa possession, aucune ne pouvait s'immiscer dans ses affaires intérieures.

Aujourd'hui tout est changé. Le Lessouto est comme un îlot isolé, une petite enclave indigène en plein centre de la grande Union du Sud de l'Afrique. Celle-ci le considère comme une dépendance naturelle qui, un jour ou l'autre, doit lui faire retour. L'Angleterre elle-même a reconnu formellement le bien-fondé de ces prétentions. S'il reste provisoirement, pour quelques années encore, sous le protectorat direct de l'Angleterre, le Lessouto est destiné à être bientôt cédé à l'Union du Sud de l'Afrique et gouverné par elle. Ceux qui sont responsables de ses destinées en ont décidé ainsi, et la tribu n'a pu qu'accorder passivement un consentement qu'au fond on ne lui demandait pas.

Quelle sera, à ce moment, la position spéciale du Lessouto? Quel avenir lui réservent les nouvelles conditions qui lui seront faites?

I

Depuis 1884, le Lessouto dépend directement de la Couronne anglaise. Le Haut Commissaire du Sud de l'Afrique est responsable de son bon gouvernement; c'est lui qui seul possède le droit d'édicter les lois qui le régissent. Légalement, le Lessouto est un Territoire de la Couronne; celle-ci peut le gouverner absolument comme elle l'entend, puisqu'elle n'a pas fait de traité avec les Bassoutos, lesquels se sont donnés à elle sans conditions. Mais, en fait, c'est presque un Protectorat, puisque le grand chef du pays est reconnu comme tel et que des droits considérables lui sont accordés. C'est, en grande partie, avec lui et par lui que le Résident anglais gouverne le Lessouto. L'autonomie et l'unité de la tribu sont ainsi assurées, elle a conservé la plus grande part de son indépendance politique et de sa vie nationale.

Le Résident supérieur (*Resident Commissioner*) est le représentant local du gouvernement anglais. Il possède, en théorie, les droits les plus étendus. Tout ce qui concerne l'administration du pays doit passer par ses mains. Ses magistrats (*Assistant Commissioners*), placés dans les sept districts qui divisent le Lessouto, sont sous ses ordres directs. Ils ont, comme partout ailleurs au Sud de l'Afrique, des droits à la fois administratifs et judiciaires. Leurs pouvoirs sont, en théorie, considérables; en pratique ils le sont beaucoup moins.

C'est que, depuis 1884, l'Angleterre fait au Lessouto l'essai d'un nouveau système de gouvernement indigène.

Avant la guerre des fusils, de 1871 à 1880, la Colonie du Cap, dont le Lessouto dépendait alors, avait comme politique de détruire petit à petit l'organisation tribale et de briser le pouvoir des chefs. Les magistrats européens devaient graduellement se substituer à eux. Ce résultat a été obtenu sans trop de peine dans la Cafrerie coloniale (Transkei), où l'organisation tribale et le pouvoir des chefs ont presque complètement disparu. Si le gouvernement colonial avait été plus prudent et avait eu soin de ne pas brusquer les choses, il est assez probable qu'il fût parvenu à faire de même au Lessouto. Mais, rendus défiants par des changements trop rapides, inquiets de voir certains de leurs droits mis de côté, les Bassoutos se soulevèrent en 1880. La guerre des fusils fut en réalité une réaction nationale en faveur de l'ancienne organisation tribale et du pouvoir des chefs, qui en était la clé de voûte. L'essai de gouverner sans les chefs, ou plutôt contre eux, avait abouti à un désastre.

L'Angleterre, à laquelle la Colonie fut obligée de rétrocéder le pays, se décida à poursuivre une politique toute différente, c'est-à-dire à accepter franchement la situation spéciale que faisait au Lessouto son organisation nationale, et à reconnaître le pouvoir des chefs. Elle voulut gouverner avec eux et par eux. Il en est ainsi, du moins, pour tout ce qui concerne les affaires intérieures. Dans les questions qui concernent ce que l'on pourrait appeler les affaires étrangères, c'est-à-dire dans les

rapports du Lessouto avec les colonies voisines, le gouvernement anglais est naturellement le maître absolu ; il les résout souverainement, sans avoir à obtenir pour cela le *satisfecit* des chefs ou de la tribu. Pour tout le reste, il agit autrement. Les chefs et leurs conseillers ont le droit, sauf de rares exceptions soigneusement spécifiées, de juger toutes les affaires pendantes, civiles ou criminelles, de lever des amendes, de punir selon les anciennes coutumes nationales. Les condamnés ont, il est vrai, le droit de faire appel aux magistrats anglais ; en réalité, ils en font rarement usage. Ce n'est que lorsqu'il s'agit d'un meurtre que le gouvernement intervient : lui seul a le droit de vie et de mort.

Il en est de même des questions politiques, des querelles entre chefs voisins au sujet de leur frontière ; elles sont réglées par le Résident, d'accord avec le grand chef ou les autres chefs du pays. Ici encore l'Angleterre reconnaît l'autonomie nationale.

Depuis quelques années, un pas de plus a été fait par la création d'un Conseil national qui se réunit annuellement à Maséru. Les chefs y siègent à côté de conseillers noirs et de notables du pays. L'opinion publique peut ainsi faire entendre sa voix ; les chefs et l'Administration sont obligés d'en tenir compte. Même dans les questions législatives, qui sont du ressort du Haut Commissaire, le Conseil a maintenant une certaine autorité, et l'on ne fait rien d'important sans l'avoir au moins consulté. L'Administration proprement dite, spécialement l'Administration financière, est naturellement du ressort du gouvernement anglais ; mais, là encore, le Conseil n'est pas sans avoir quelque influence.

Le système politique du Lessouto est, on le voit, passablement compliqué ; il y règne une certaine dualité de droits et de responsabilités. Le magistrat blanc et le chef noir, le droit européen et la coutume indigène se trouvent ainsi placés côte à côte, sans qu'on puisse jamais savoir exactement où finissent les attributions des chefs et où commencent celles de l'Administration. S'il n'y a pas de conflits plus fréquents, cela tient avant tout au bon sens politique et à la modération des uns et des autres, puis au fait que, dans les questions graves, le Haut Commissaire est là pour imposer sa volonté.

Sans prétendre faire une comparaison absolument exacte, on peut dire que la constitution politique du Lessouto est assez semblable à celle de notre Église ; dans les deux cas, l'élément européen coopère avec l'élément indigène à la bonne marche des affaires. Notre but est d'élever graduellement l'Église indigène à l'autonomie ; le désir du gouvernement anglais était également d'habituer, petit à petit, les Bassoutos à se diriger eux-mêmes, de leur apprendre à gérer, dans la mesure du possible, leurs propres affaires. Mais, dans ce domaine, les chances d'aboutir étaient certainement moins grandes. Ce qui est possible et relativement aisé dans les affaires ecclésiastiques, l'est infiniment moins dans le domaine politique. Et la position même du Lessouto, au Sud de l'Afrique, ne lui permettait guère d'espérer pouvoir jamais atteindre à une

vraie autonomie, et devenir un État indigène maître de ses propres destinées. Pour le protéger contre ses voisins il lui aurait fallu toujours une protection du dehors.

De cela il ne peut d'ailleurs plus être question aujourd'hui : l'Union sud-africaine ne le permettrait pas. Mais il eût été intéressant de voir ce que serait devenu le Lessouto, si les circonstances avaient permis la continuation de la politique suivie depuis des années, et si la généreuse tentative, commencée en 1884 par Sir M. Clarke, avait pu être menée à bonne fin. Il y avait, malgré les apparences, des chances sérieuses de succès ; et il est possible qu'un jour le Lessouto eût pu prendre sa place, comme État indigène, à côté des colonies anglaises du Sud de l'Afrique.

La situation est dorénavant changée du tout au tout, et la constitution de l'Union du Sud de l'Afrique rend l'avenir du Lessouto plus incertain que jamais.

II

Quand il s'est agi d'unir en un seul État les quatre colonies de l'Afrique australe, la question du Lessouto s'est posée d'elle-même. Quelle place lui faire ou lui laisser dans un Sud de l'Afrique dorénavant uni ? Une chose était d'emblée certaine : il ne pouvait entrer dans l'Union au même titre que les autres colonies. Jamais celles-ci n'eussent consenti à accorder à un État indigène l'égalité politique. Les lois de l'Union refusent aux indigènes les droits qu'elles accordent aux Européens ; il n'y avait donc pas de place pour les Bassoutos dans l'Union elle-même. Il eût été à la rigueur possible de faire au Lessouto une place dans une fédération sud-africaine ; dans un État unifié, comme celui qui vient d'être créé, c'était manifestement impossible.

Le plus simple eût été, semble-t-il, de laisser le Lessouto et les deux autres Protectorats indigènes (Bechuanaland et Swaziland) dans la position qu'ils occupent aujourd'hui, c'est-à-dire de les maintenir sous le gouvernement direct de l'Angleterre. Ils eussent ainsi conservé leur intégrité et leur autonomie. Cela malheureusemeut était impossible. L'Union du Sud de l'Afrique ne pouvait consentir à conserver indéfiniment, au milieu même de son territoire, des pays qui ne lui eussent jamais appartenu, et qui eussent été comme un corps étranger dans son sein. La situation fût devenue un jour ou l'autre intolérable ; c'eût été, d'ailleurs, ouvrir la porte à des conflits incessants entre l'Union et l'Angleterre elle-même.

Dans l'intérêt même du Lessouto, cette solution, séduisante à première vue, n'était également pas désirable. Enclavé comme il l'est en pleine Union, le Lessouto se fût trouvé économiquement à sa merci. L'Union pouvait aisément lui rendre l'existence impossible ; elle n'avait pour cela qu'à élever autour de lui une barrière de douanes, à empêcher l'exportation de ses produits, tout au moins à les frapper de droits prohibitifs, à refuser de lui verser les droits payés à leur entrée au Sud de l'Afrique par les marchandises européennes à destination de ce pays. Et même si tout

cela pouvait être évité, il est évident qu'en fin de compte rien ne peut prévaloir contre les nécessités géographiques. Le Lessouto, situé en plein centre du Sud de l'Afrique, ne peut rester éternellement en dehors de l'Union sud-africaine. Il en est, quoi qu'on fasse, partie intégrante et nécessaire.

Il fallait donc que l'Angleterre consentît à son entrée dans l'Union. Mais elle ne pouvait moralement pas le livrer pieds et poings liés au nouvel État. C'eût été une trahison manifeste, une violation flagrante des promesses répétées faites à la tribu. C'eût été contraire à toutes les traditions du gouvernement anglais. D'ailleurs la chose était impossible; une cession sans conditions aurait été pour les Bassoutos le signal d'un soulèvement; l'Union eût dû commencer par les soumettre par la force des armes; son développement en eût été compromis.

L'homme politique éminent qui, depuis 1905, représentait au Sud de l'Afrique le gouvernement anglais n'avait pas attendu au dernier moment pour étudier cette question et préparer une solution satisfaisante. Lord Selborne en connaissait les difficultés et en savait l'importance. Il était d'ailleurs un chaud partisan des indigènes, et regardait comme un devoir sacré de sauvegarder les droits des Bassoutos. Dans l'intérêt même de ceux-ci, il considérait que la position future du Lessouto devait être décidée dès maintenant, qu'il fallait, sous peine de se préparer plus tard de pires difficultés, résoudre sans délai la question de son avenir. Les hommes d'État du Sud de l'Afrique étaient moins pressés. Ils auraient volontiers esquivé la question; ils n'avaient aucun intérêt à la résoudre aujourd'hui. Ils savaient bien qu'une fois l'Union faite, le jour viendrait où l'Angleterre serait obligée de leur céder ce pays. Ils préféraient attendre ce moment, certains qu'ils étaient d'obtenir alors les conditions qu'ils dicteraient eux-mêmes.

Lord Selborne a vu clairement ce danger. Il a compris qu'en fixant, avant la conclusion de l'Union, les conditions du transfert, il serait plus facile à l'Angleterre d'en obtenir de bonnes. Le Sud de l'Afrique ayant besoin, pour effectuer son Union, du consentement de la métropole, serait plus disposé à lui faire certaines concessions. Si, au contraire, les négociations avaient dû se faire plus tard, alors que l'Union serait devenue un État fort et puissant, l'Angleterre aurait eu bien plus de peine à obtenir pour ses protégés des conditions favorables.

Lord Selborne a donc obligé la Convention sud-africaine à trancher dès aujourd'hui la question. En cela il a rendu aux Bassoutos un service dont on peut déjà mesurer l'importance. Les conditions dans lesquelles se fera plus tard le transfert du Lessouto ont été réglées entre le gouvernement anglais et l'Union sud-africaine; elles sont consignées dans un appendice à la Constitution de l'Union. La *Schedule* qui les renferme a été amendée et acceptée par le parlement de Londres. Elle peut donc être considérée comme intangible; l'Union ne peut plus y toucher qu'avec le consentement de la Couronne anglaise.

Ainsi l'Angleterre a consenti en principe au transfert du Lessouto à l'Union sud-africaine; elle en a déjà fixé les conditions et leur a accordé sa garantie; l'époque du transfert seule est encore indécise. Il n'aura lieu qu'à la demande du Parlement du Sud de l'Afrique. Il est très probable qu'il ne se fera pas d'ici quelques années.

III

D'après les conditions fixées, soit par la *Schedule,* soit par l'article 149 de la Constitution, ce n'est pas le Lessouto lui-même qui sera cédé à l'Union, mais bien le *gouvernement* seul du Lessouto, c'est-à-dire que l'Union aura le droit d'administrer le pays, mais qu'officiellement celui-ci continuera à appartenir à la Couronne anglaise. Cette distinction peut sembler subtile et passablement oiseuse; elle n'en a pas moins une valeur considérable et contribue pour beaucoup à la sécurité du pays. L'Union ne le possédant pas, mais ne faisant que l'administrer, ne peut naturellement pas en disposer comme elle l'entend. Elle en jouit, pour ainsi dire, à titre de bail.

Une fois transférés à l'Union de la manière indiquée, le Lessouto, le Bechuanaland et le Swaziland resteront territoires à part et devront être gouvernés autrement que le reste du Sud de l'Afrique. Ils dépendront directement du Premier Ministre de l'Union. Celui-ci les gouvernera au moyen d'une commission permanente de trois membres au moins, nommés pour dix ans et pratiquement inamovibles. Cette commission dirigera l'administration des « Territoires », d'accord avec le Premier Ministre, nommera les résidents, les magistrats, etc. Le pouvoir législatif sera exercé par le gouverneur général et le ministère ; eux seuls auront le privilège de légiférer. Le parlement de l'Union pourra demander le retrait de certaines lois, mais n'aura le droit ni de les amender, ni d'en édicter de nouvelles. La Commission des Territoires devra toujours être consultée; au cas où le Premier Ministre agirait contrairement à ses propositions, elle aura le droit d'en appeler soit au gouverneur général, soit au Parlement.

Cet arrangement paraît à première vue aussi étrange que compliqué. Il a pour résultat de soustraire au Parlement de l'Union le contrôle des territoires indigènes, et de les soumettre à la direction, soit d'une commission, à certains égards irresponsable, soit du Premier Ministre lui-même. Mais c'est bien là ce qu'on voulait. Il y avait un danger grave à soumettre les Territoires au contrôle direct d'un parlement dans lequel ils ne sont pas même représentés, et où leurs intérêts eussent été certainement négligés, souvent même sacrifiés. On désirait soustraire les Territoires aux querelles des partis, et au manque d'esprit de suite qui caractérise le gouvernement parlementaire. Gouvernés par une commission permanente, sous la direction du Premier Ministre, les Territoires seront mieux administrés, d'une manière plus suivie et moins capricieuse; ils ne souffriront pas des changements trop fréquents dus aux décisions souvent contra-

dictoires d'un parlement ; ils seront plus éloignés des querelles des partis, elles ne les toucheront plus qu'indirectement.

Reste à savoir comment ce nouveau système fonctionnera. On peut se demander s'il sera vraiment viable. On doit s'attendre, en tout cas, à des difficultés ; le Parlement essaiera sans doute d'avoir sur la Commission une influence plus considérable. On a l'impression que tout cet arrangement n'est pas définitif. Et cependant, certains précédents permettent d'espérer qu'après tout le système a des chances de fonctionner normalement.

Si l'on peut critiquer la manière dont a été résolue la question de l'administration du Lessouto, on ne peut, par contre, qu'approuver sans réserves les autres articles de la *Schedule,* et reconnaître l'effort fait par le gouvernement anglais pour sauvegarder les droits de la tribu. Des articles spéciaux assurent l'autonomie financière et économique des Territoires indigènes ; leur revenu doit être dépensé pour eux et chez eux ; les droits de douanes sur les marchandises du dehors leur restent définitivement acquis ; l'Union doit accorder libre entrée à leurs produits. Tout danger d'un blocus douanier se trouve ainsi écarté.

D'autres articles, plus importants encore, sauvegardent les droits des indigènes. Aucune parcelle du territoire du Lessouto ne peut être enlevée aux Bassoutos. C'est ici la stipulation de beaucoup la plus importante ; elle a contribué plus qu'aucune autre à rassurer les Bassoutos et leurs amis. L'entrée et la vente de l'eau-de-vie sont interdites pour toujours. Le Conseil national de la tribu doit être maintenu.

Tout cela équivaut à dire que la vie nationale continuera comme par le passé, que le Lessouto restera un État semi-indépendant, avec son unité nationale, sa vie politique spéciale, ses finances, son administration. Il est vrai qu'il ne sera plus, comme aujourd'hui, sous le protectorat direct de l'Angleterre. Mais celle-ci n'a pas cependant renoncé à tous ses privilèges et la Couronne anglaise se réserve expressément le droit de veto sur toute loi faite par l'Union qui lui paraîtrait porter atteinte aux intérêts des Bassoutos.

Il y a même une garantie de plus, dont il faut peut-être ne pas s'exagérer l'importance, mais qu'il serait tout aussi faux de regarder comme illusoire. Aucun des articles de la *Schedule* ne peut être changé par l'Union sans l'approbation expresse de la Couronne anglaise. Cela signifie que toute loi faite par le Parlement de l'Union pour modifier les stipulations de la *Schedule* ne deviendrait valable qu'une fois que le consentement formel de la Couronne lui aurait été accordé. C'est pour l'avenir une garantie sérieuse. Et nous pouvons avoir confiance que l'Angleterre ne laissera pas violer les droits de ce pays. Tout son passé nous permet de l'espérer. Elle a, depuis plus de quarante ans, donné aux Bassoutos des preuves répétées de sa bienveillance ; nous sommes certains qu'elle tiendra les promesses qu'elle leur a faites.

IV

Nous avons essayé d'esquisser brièvement ce que sera la position politique du Lessouto, alors qu'il aura été transféré à l'Union sud-africaine. Mais il faut se rendre compte que le transfert ne s'est pas encore fait, ne se fera que d'ici quelques années, et que jusque-là rien n'est changé. Le Lessouto reste aujourd'hui ce qu'il était hier. Il a ainsi le temps de se préparer au changement. D'autre part, le gouvernement anglais peut prendre les mesures intérieures nécessaires pour que le transfert se fasse, quand il deviendra nécessaire, sans trop de dommage et de danger pour le pays. C'est un temps de répit que, nous l'espérons (sans cependant y trop compter), les chefs et la tribu sauront mettre à profit pour préparer le Lessouto à ses nouvelles destinées. Plus le pays sera tranquille, bien administré, au moment du transfert, et plus aussi l'avenir sera assuré.

Une fois dans l'Union, qu'adviendra-t-il du Lessouto ? C'est la grosse question qui nous préoccupe tous, à laquelle l'avenir seul se chargera de répondre. On ne peut se dissimuler que bien des dangers le menacent et que les prochaines années peuvent amener à son détriment des changements considérables.

Théoriquement, tout a été arrangé aussi bien qu'on pouvait le désirer ; les garanties données sont des meilleures. Si tout devait marcher comme le décrète la *Schedule,* nous n'aurions aucune crainte, et, comme le déclarait publiquement Lord Selborne, les Bassoutos s'apercevraient à peine qu'au lieu d'être gouvernés directement par l'Angleterre, ils le seront dorénavant par l'Union du Sud de l'Afrique.

Mais, dans le domaine politique, chacun sait que les meilleures constitutions ne valent quelque chose que si elles sont appliquées dans l'esprit où elles ont été conçues. Et il est inutile de se dissimuler qu'à cet égard les Bassoutos ont de légitimes sujets de crainte. Ils savent que toute une partie de la population blanche n'a qu'un seul désir, celui de maintenir éternellement les noirs dans la position d'une race inférieure et servile. Ils savent que leurs voisins de l'Orange convoitent leur sol fertile et les gras pâturages des Maloutis. Ils se demandent si leurs nouveaux maîtres ne trouveront pas un moyen de tourner leurs promesses et un prétexte plausible pour les exproprier. Ils ont suivi de trop près la politique sud-africaine pour accorder une très grande confiance à l'esprit de justice de ceux qui la dirigent. Ils savent, entre autres, qu'au moment même où la convention sud-africaine acceptait les clauses de la *Schedule,* et accordait aux Bassoutos les garanties les plus nécessaires, elle essayait subrepticement de les leur enlever au moyen d'un article habilement rédigé. Le danger a été heureusement aperçu à temps, et le gouvernement anglais a remis les choses au point. Mais les Bassoutos se demandent si un autre essai du même genre n'aura pas un jour ou l'autre un meilleur succès.

Et même si, comme nous devons l'espérer, le gouvernement de l'Union est décidé à observer loyalement tous ses engagements, même s'il est assez fort pour résister à la pression que des gens intéressés à la ruine du Lessouto ne manqueront pas d'exercer sur lui, il n'en est pas moins certain que la position du pays est désormais moins bonne. Il ne sera plus gouverné dans le même esprit de bienveillance. On sera juste peut-être, mais on ne sera certainement pas généreux comme l'Angleterre l'était. Puis, par la force même des choses, le Lessouto sortira toujours plus de son isolement ; il se trouvera mêlé davantage aux questions générales qui intéressent le Sud de l'Afrique. La politique de l'Union dans les affaires indigènes aura son contre-coup nécessaire, grave peut-être, au Lessouto. Tout sera plus compliqué, plus difficile. Et s'il survient, comme cela ne peut manquer de se produire, des conflits entre les intérêts généraux de l'Union et ceux du Lessouto lui-même, il est évident qu'ils ne seront pas résolus en sa faveur.

L'avenir est donc moins sûr que jamais, et les pessimistes ont beau jeu. Ils sont nombreux ceux qui prédisent dès aujourd'hui la fin du Lessouto, soit pour s'en attrister, soit pour s'en réjouir.

Mais il faut se souvenir que le pays a déjà passé par des crises graves, qu'à trois reprises déjà (en 1852, en 1868 et en 1880) sa ruine semblait imminente, et que cependant il est sorti de la fournaise plus fort encore qu'auparavant. Cela doit nous engager à avoir confiance et à croire que, malgré certaines apparences, malgré les dangers évidents qui sont devant lui, le Lessouto pourra continuer à vivre, à se développer, à réaliser la destinée que Dieu lui a, semble-t-il, réservée, c'est-à-dire à donner au Sud de l'Afrique l'exemple d'un peuple indigène capable de se civiliser, de se développer et de se relever par le christianisme.

Bien des choses sont en sa faveur. Les hommes d'État du Sud de l'Afrique, ceux qui dirigent sa politique, savent à quel point la question indigène est grave et dangereuse. Ils n'iront pas de gaîté de cœur la rendre plus grave encore en touchant à l'intégrité du Lessouto. Ils savent que de tels territoires sont, au Sud de l'Afrique, des soupapes de sûreté, auxquelles il faut se garder de toucher. De plus en plus, on voudrait séparer les indigènes des Européens ; ce n'est pas en détruisant leurs réserves qu'on y arrivera. Et, d'ailleurs, que ferait-on de la nombreuse population que nourrit ce pays ? Dans l'intérêt bien compris de l'Union elle-même, il vaut mieux conserver les Bassoutos au Lessouto que de les disperser dans les diverses colonies où la population indigène est déjà trop forte. Cet intérêt est si évident qu'on peut être sûr que les hommes d'État de l'Union ne feront rien volontairement contre le Lessouto. Le seul vrai danger, c'est qu'ils n'aient pas la force nécessaire pour résister à certains appétits. Un gouvernement parlementaire y est exposé plus qu'un autre.

En réalité, c'est des Bassoutos eux-mêmes que dépend leur propre avenir. On l'a souvent dit, — et sans être toujours vrai, c'est exact dans la plupart des cas —

un peuple ne périt jamais que par sa propre faute. Si les Bassoutos savent être sages, s'ils continuent à avoir le sens politique dont ils ont fait preuve si souvent, s'ils comprennent les devoirs que leur dicte leur nouvelle position, ils échapperont dans l'avenir, comme par le passé, aux pires dangers. Il faut qu'ils sachent mettre de l'ordre dans leur propre maison, rester unis, tranquilles, se développer dans le sens de la civilisation et du christianisme.

Certains symptômes sont, il est vrai, inquiétants. Le pouvoir des chefs est en train de sombrer, sans que rien encore ait pris sa place. Quelques éléments dangereux ont fait leur apparition. Mais la masse du peuple est saine et solide ; c'est sur elle qu'on peut compter.

Et aujourd'hui encore, comme toujours dans le passé, notre mission peut rendre aux Bassoutos les meilleurs services, peser d'un grand poids dans les destinées du pays, en donnant à la nation tout entière l'éducation religieuse et la direction morale dont elle a besoin, en l'aidant à se transformer, à devenir un peuple digne de subsister et de prendre sa part du travail commun par lequel l'humanité élève, lentement mais sûrement, la cité de Dieu. Si notre mission fait son devoir, si la tribu ne se ferme pas à son influence, le Lessouto subsistera longtemps encore sans doute, et son avenir sera assuré.

E. JACOTTET.

IX

NOTE ETHNOGRAPHIQUE SUR LES BASSOUTOS

Les Bassoutos appartiennent à la race Bantou. On désigne de ce nom toutes les tribus noires qui habitent l'Afrique, au sud d'une ligne qui va du fond du golfe de Guinée, à l'ouest, jusqu'à la rivière Tana, à l'est (au nord de Mombasa). Toutes ces peuplades parlent des langues qui appartiennent à une seule et même famille. Bien que très différentes les unes des autres, ces langues se ressemblent beaucoup dans leur construction grammaticale ; celui qui en connaît une n'a pas beaucoup de peine à en apprendre une autre. Les ma-Rotse (1) — ou plutôt a-Louyi — du Zambèze, les ba-Souto du Sud de l'Afrique et les Fang ou Pahouins de l'Ogooué sont des membres d'une seule et même race, ou plutôt parlent des langues de même origine.

Parmi les nombreuses peuplades des Bantou, on peut aisément distinguer un groupe sud-africain. Ce sont les tribus qui habitent au sud du Limpopo, du désert du Kalahari à l'ouest jusqu'à l'Océan Indien. Ce groupe se divise en deux branches principales : les Cafres à l'est et au sud des Drakensberg (dont les tribus principales sont les Zoulous, les Pondos, les Tembous, les Xosas), et les ba-Souto ou be-Chuana qui vivent sur le haut plateau sud-africain. Ces deux branches de la race bantou sud-africaine sont très distinctes l'une de l'autre, tant par la langue que par les coutumes, le vêtement, etc.

La branche ba-Souto ou be-Chuana se subdivise en deux rameaux principaux. A l'ouest, dans le Bechuanaland et la partie occidentale du Transvaal et de la colonie de l'Orange, nous trouvons les be-Chuana proprement dits ; les clans principaux en sont les ba-Rolong, les ba-Tlhaping, les ba-Kwena, les ba-Mangwato, etc. Les ba-Hurutsi, chez lesquels MM. Rolland et Lemue ont essayé de s'établir en 1829, appartenaient au rameau des be-Chuana. Les ba-Taung, qui forment aujourd'hui une partie de la nation

---

(1) Dans la langue des Bassoutos, le préfixe *mo* s'emploie pour le singulier et désigne une personne, un individu : ainsi Mossouto veut dire un homme de la race Souto ; le pluriel est *ba* : ainsi Bassoutos veut dire des hommes de la race Souto. Le préfixe *le* désigne le pays : Lessouto, pays des Souto ; le préfixe *se* désigne une chose, une coutume, en particulier la langue propre à la race : ainsi Sessouto veut dire la langue des Souto.

Dans d'autres langues de la même famille, on trouve, au pluriel, les préfixes *a*, *ma*, *ama*, ou *be* : ainsi les be-Chuana, les ma-Rotse, etc.

La véritable orthographe, la seule scientifique et correcte serait : ba-Sotho, le-Sotho, se-Sotho. Nous ne nous sommes pas astreints, dans le corps de ce volume, à conserver cette orthographe ; nous avons suivi l'usage courant et écrit : les Bassoutos, le Lessouto, etc.

des ba-Souto, s'y rattachent également, bien qu'aujourd'hui ils aient en partie abandonné leur dialecte primitif et soient devenus de vrais ba-Souto.

A l'est, soit dans la partie orientale du Transvaal et au le-Souto ou Basutoland, nous trouvons le rameau des ba-Souto. Ceux-ci se subdivisent à leur tour en ba-Souto du nord ou ma-Aoa (ainsi nommés parce qu'ils se servent du mot *aoa* pour dire *non*), dont les ba-Pedi sont la tribu la plus connue, et en ba-Souto du sud, ou ba-Souto proprement dits, ceux dont s'occupe notre mission.

Les ba-Souto proprement dits sont une agglomération de clans divers dispersés d'abord par les terribles guerres qui, de 1820 à 1830, ravagèrent tout le pays, puis réunis en une seule nation par le grand chef Moshesh. Le clan le plus important est celui des ba-Koena (ou ceux du crocodile) auquel appartient la famille régnante; d'autres clans sont les ba-Fokeng, les ba-Phuthi, les ba-Tlokoa, les ma-Khoakhoa, etc.

La langue des ba-Souto du sud (le se-Souto) est un dialecte spécial, qui se distingue par des caractères assez marqués des dialectes des ba-Souto du nord. Elle est parlée aujourd'hui par au moins 500.000 à 600.000 personnes, dont la plus grande partie se trouvent dans le le-Souto, le Griqualand East et la colonie de l'Orange. Mais elle est comprise par toutes les tribus de ba-Souto du Transvaal, où elle est en train de devenir la langue littéraire. On peut dire qu'elle est ainsi la vraie langue de plus d'un million de noirs sud-africains (probablement d'environ 1.200.000 personnes). Et, comme les be-Chuana la comprennent aisément et la lisent sans peine, les livres édités par notre mission s'adressent à une population totale de 1.500.000 à 2.000.000 d'âmes.

Le se-Souto est ainsi, avec le zoulou, la plus importante des langues sud-africaines.

E. Jacottet.

X

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DE MOSHESH

GÉNÉALOGIE DES BA-MOKOTÉLI

BRANCHE CADETTE DES BA-MONAHÉNG

Vers l'an	Vivait			
1540	NAPO (arrière-petit-fils de KUÉNA, dont le frère aîné, MOHURUTSI, était le chef de tribu des Bahurutsi).			
1570	MOTÉBANG.			
1600	MOLÉMO.			
1630	TSALO et TSALOANÉ.			
1660	MONAHÉNG (1).			
1690	MOTLOANG et MOKOTÉLI (frères et fils de la quatrième femme de leur père).			
1720	PEÈTÈ.			
1750	LIBÉ et MOKHACHANÉ.			
1780	MOSHESH eut quatre fils de sa première femme, 'Ma-Mohato, à savoir :			
1810	Létsié I,	Molapo,	Massoupa,	Majara.
1840	Lérothodi,	Jonathan,	Lépoqo,	Léshoubourou.
1870	Létsié II,	Mathè-a-lira,	Massoupa II. (Motlaléntoa.)	

TSALO : Chef de la branche aînée, mais ses fils passèrent sous la forte autorité de MONAHÉNG.

LIBÉ : Il s'est laissé supplanter par son frère, plus libéral à l'égard du peuple.

(1) Ici devraient figurer les noms de Moujané, Ntsané et Motlohèloa, fils des trois premières femmes de Monahéng. Ils avaient tous droits et préséance sur Motloang et Mokotéli ; mais les événements politiques ont favorisé Moshesh. (D.-F. E.)

QUELQUES DÉTAILS DE FAMILLE

1) Mokhachané eut de huit à dix femmes.
De sa première femme, *Kholu,* il eut Moshesh, Makhabané et Posholi.
De sa deuxième femme : Mohalé et Mpépuoa (fille).
De sa troisième femme : Paulus Mopéli.
De sa quatrième femme : Jobo-Lélosa et Tsiamé.

2) Moshesh doit avoir eu de soixante à quatre-vingts femmes.
De sa première femme, *'Ma-Mohato,* il eut les quatre fils déjà mentionnés.
De sa deuxième femme : Nèko, etc.
De sa troisième femme : Néhémia Sékhonyana (né en 1825).
D'une autre femme : Ntsané.
D'une autre : George Tlali (né en 1835).
D'une autre : Sofonia et Tsèkèlo.
D'une autre : Johannès.
D'une autre : Stéfané.
D'une autre : Samuel Matsoso.
Ce sont là des hommes qui ont joué un certain rôle dans l'histoire de leur pays.

3) Létsié I (il doit avoir eu de quatre-vingts à cent femmes).
De sa première femme il n'eut qu'une fille : Sénaté (qui a joué un rôle).
De sa deuxième femme : Lérothodi, Béréng et Thèko.
De sa troisième femme : Maama, Seéiso, etc.
D'une autre femme : Mojèla.
De sa cinquième femme : Mpiti, Nkuébé, etc.
D'une autre femme : Mohapi, etc.

4) Lérothodi n'eut de sa première femme, *Amélia,* fille de son oncle Molapo, rien que des filles. Mais *Sénaté,* sa sœur, épousa par bétail une femme (*Maneèlla*) qu'elle remit aux soins de son frère Lérothodi, afin d'en avoir des héritiers. De ce subterfuge il naquit, au frère et à la sœur, deux fils, à savoir : Létsié II et Griffith.
A part cela, Lérothodi, qui a eu presque autant de femmes que son père, eut beaucoup de fils et de filles dont nul ne connaît le nombre ni les noms. On ne tient pas de registres chez les polygames.

5) Molapo, deuxième fils de Moshesh, eut de *Lydie 'Ma-Mosa,* sa première femme : Joséfa et Jonathané, dont le fils aîné est Mathè-a-lira.
De sa deuxième femme : Joël et Mpaki. Le fils aîné du premier est Mopéli.
De sa troisième femme : Moliboéa.
De sa quatrième femme : Seètsa, dont le fils aîné est Molapo.

De sa cinquième femme : Khéthisa, dont le fils aîné est Joang.
De sa sixième femme : Hlasoa, dont le fils aîné est Moutlanyané.
De sa septième femme : Khabou, dont le fils aîné est Makhobalo.
De sa huitième femme : Peètè Libé.

Ce sont là les principaux fils de Molapo Moshesh.

6) MASSOUPA, troisième fils de Moshesh, eut de sa première femme : Lépoqo, Mosiuoa, Foumo, Sénékal, etc. Il eut d'autres fils tels que *Thèbè, Mohapi, Martinsi.*

7) MAJARA, quatrième fils de Moshesh, eut de sa première femme : Léshoubourou.

8) MAKHABANÉ, fils de Mokhachané et frère de Moshesh, eut :
De sa première femme, Lésaoana (*alias* Ra-Maneèlla), Peètè et Sémpé.
De sa sixième femme (*Manyali,* fille de Khoabané), il eut Nathanael Makotoko.

9) JOSÈFA, fils de Molapo, eut de sa femme *Sénaté :* Motsuéné, etc.

D.-F. ELLENBERGER.

PAROISSES ET ANNEXES DU LESSOUTO EN 1911

AVEC LES NOMS DES MISSIONNAIRES ET PASTEURS INDIGÈNES

QALO. — Missionnaire : Auguste Jaques.

Annexes : Qholaqhoe, Khatibe, Hololo, Tsime, Linokong, Botha-Bothe, Makong, Mechachaneng.

LÉRIBÉ. — Missionnaire : Hermann Dieterlen.

Annexes : Matlakeng, Boribeng, Mate, Mahobong, Thaba-Phatsoa, Mathokoane, Tsikoane, Hlotse, Khanyane.

Pitséng. — Pasteur : Gustave Mayara.

Annexes : Makokoane, Malaoaneng, Potsane.

Koénéng. — Pasteur : Everitt Ségoètè (ou Lechesa).

Annexes : Mapoteng, Khokhoba, Majoe-Matso, Kolojane, Mokomahatsi, Menyameng, Liotloaneng.

Pèka. — Pasteur : Carlisle Motébang.

Annexes : Kolonyama, Hleoeng, Manganeng, Mokunutlung.

CANA. — Missionnaire : Dorwald Jeanmairet.

Annexes : Teyateyaneng, Mesapela, Tsoana-Makhulo, Sefikaneng, Pulane, Malimong, Masoeling, Fubane, Liphiring.

BÉRÉE. — Missionnaire : André Oechsner de Coninck.

Annexes : Mokhethoaneng, Piting, Khano, Mokoallong, Lekokoaneng, Thoatha, Tsereoane.

Maséru. — Pasteur : Nicolas Mpiti.

Annexes : Qeme, Mohokare, Likotsi, Machekoaneng.

THABA-BOSSIOU. — Missionnaire : Georges Baltzer.

Annexes : Ratau, Motsoarong, Metolong, Boqate, Leqetsoana, Masianokeng, Mohlaka-oa-tuka, Soaing, Machache, Setibing, Molikaliko, Sefikeng, Thupa-Kubu, Thabana-Tsooana (Mohalenyane).

Popa. — Pasteur : Esaia Buti.

Annexes : Mokema, Maliele, Ngope-Tsoeu.

MORIJA. — Missionnaire : Louis Mabille.

Annexes : Matsieng, Tlouoe, Qhomane, Tlametlu, Qeme, Tsoeneng, Masite, Tsoaing, Tajane, Khubetsoana, Khololikane, Korokoro, Metlaeng, Reisi.

Létsunyané. — Pasteur : Moshé Molétsané.

Annexes : Likotopong, Likhameng, Serooeng, Kubake, Mantsonyane, Thaba-li-'Mele.

Kolo. — Pasteur : Edward Motsamaï.

Annexes : Sékameng, Likhakeng, Likhetleng, Thupa-Likaka, Boleka.

HERMON. — Missionnaire : Henri Bertschy.

Annexes : Litsoeneng, Bongalla, Khoro, Tsa-Kholo, Qalabane, Bolumatau.

Matélilé. — Pasteur : Samuel Moélétsi.

Annexes : Khotla, 'Ma-Maebana, Botsoela, Pitseng, Ribaneng.

Maféténg. — Pasteur : John Mohapèloa.

Annexes : Maboloka, Thabana-Tsoana, Ha Khojane.

LIKHOÈLÈ (anciennement Makénéng). — Missionnaire : Henri Marzolff.

Annexes : Phoqoane, Bochabela (Mahloleng), Mathebe, Thaba-Tsoeu, Malumeng.

Siloé. — Pasteur : Joël Ntsasa.

Annexes : Qhoqhoane, Tlokotsing, Meeling, Monyake.

THABANA-MORÈNA. — Missionnaire : Louis Germond.

Annexes : Khelibiting, Popa, 'Ma-Semause, Lifajaneng, Mpharane, Liphofung, Lifateng.

Mohalinyané. — Pasteur : Job Motéané.

Annexes : Makhaleng, Liphiring, Tsoloane.

MAPHUTSÉNG (Béthesda). — Missionnaire : Charles Christeller.

Annexes : Mesitsaneng, Khorobetloa, Mekaling, Morifi, Matsatseng, Mohales'Hoek, Seaka, Mokhele, Morobong, Mokhopa, Lebona, Phatlalla, Thaba-Putsoa, Maphutsaneng.

MASSITISSI. — Missionnaire : Barthélemy Pascal.

Annexes : Mojeni, Phahameng, Pokane, Qomoqomong, Tele, Teletele, Palmietfontein, Maheli, Sethaleng, Hohobeng, Musong, Majoe-Matso.

SÉBAPALA. — Missionnaire : Georges Dieterlen.

Annexes : Pontseng, Quthing, Nkoebe, Mafura, Malibe, Bolula, Kubung, Moseneke, Tsatsane.

Séforong. — Pasteur : Albert Ramahloko.

Annexes : Hloahloeng, Patlong, Mankata, Qoali.

Phamong. — Pasteur : Bethuel Sékokotoané.

Annexes : Anone, 'Maletsunyane, Qoasing, Fika-la-Tsoene, Ketane, Qobong.

Tsoéliké. — Pasteur : Finéas Matlanyané.

Annexes : Thabana-Tsoana, Phehellong, Litsoeneng, Tebellong.

Séhonghong. — Pasteur : Azaël Mahasé.

Annexes : Qulu, Litsoetse, Letsatseng, Mohlanapeng, Lesobeng, Matsaile, Mashai, Thaba-Tseka, Linakeng, Leqhooa.

Molumong. — Pasteur : Joël Mohapèloa.

Annexes : Mekhotlong, Malubalube, Thaba-Tseka, Khubelu, Malingoaneng, Makhuleng, Mapholaneng.

GRIQUALAND EAST

PABALLONG. — Missionnaire : Bertrand Moreillon.

Annexes : Likhetloaneng, Thaba-Chitja, Seqhobong, Mangoloaneng, Mangolong. Qhobosheaneng, Mehloloaneng, Mahlake, Mpharane.

MAFUBÉ. — Missionnaire : Paul Ramseyer.

Annexes : Hebron, Tsitsong, Bethel, Tsepisong, Polokong, Pehong, Mapfontein, Thothaneng, Pontseng, Tsikarong, Mpharane, Qachas'neck, Matatiele.

BIBLIOGRAPHIE

Relation d'un voyage d'exploration au Nord-Est de la Colonie du Cap de Bonne-Espérance, en 1836, par T. ARBOUSSET et F. DAUMAS. Un volume in-8, Paris, 1842.

Vingt-trois ans de séjour au Sud de l'Afrique, par R. MOFFAT. Traduit de l'anglais par H. MONOD. Un volume in-8, Paris, 1846.

Les Bassoutos, par E. CASALIS. Un volume de 370 pages, illustré, 10 francs.

Mes Souvenirs, par E. CASALIS. Un volume in-12, broché, 2 francs.

Études sur la langue séchuana, par E. CASALIS. Un volume in-8. Épuisé.

La Mission française évangélique au Sud de l'Afrique, par Th. JOUSSE. Deux volumes in-8.

La Mission française du Sud de l'Afrique. Impressions d'un ancien soldat, par le major C.-H. MALAN. Un volume in-12. Épuisé.

Les Ba-Soutos. Une Mission française au Sud de l'Afrique, par Frank PUAUX. 39 pages, 50 cent.

Au Sud de l'Afrique, par Fréd. CHRISTOL. Un volume in-12 illustré, 2e édition, relié, 3 fr. 50.

L'Art au Sud de l'Afrique, par Fréd. CHRISTOL. Un volume illustré de 218 dessins, 12 planches en couleurs, broché, 10 francs ; relié, 12 fr. 50.

Dans le Sud africain et au seuil de l'Afrique centrale, par Alfred BERTRAND. Un volume de 71 pages, 58 illustrations en phototypie, 4 francs.

François Coillard, missionnaire au Lessouto, par Ed. FAVRE. Un volume in-8 raisin, broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr.

Adolphe Mabille, par H. DIETERLEN, préface de F. COILLARD. Un volume in-12, 12 gravures hors texte, relié, 3 fr. 50.

Contes populaires des Bassoutos, recueillis et traduits par E. JACOTTET. Un volume petit in-16, E. Leroux, éditeur, 5 francs.

Everitt Léchésa, le pasteur mossouto. Une brochure de 48 pages, 50 cent.

Autographie de Mme Rosette Schrumpf. 100 pages. 1863. Épuisé.

Souvenirs de l'Afrique méridionale, par SCHRUMPF. 1860. 140 pages. Épuisé.

Jubilé cinquantenaire de la Mission parmi les Bassoutos. 1882. 40 pages. Épuisé.

En souvenir du Jubilé de 1883. Épuisé.

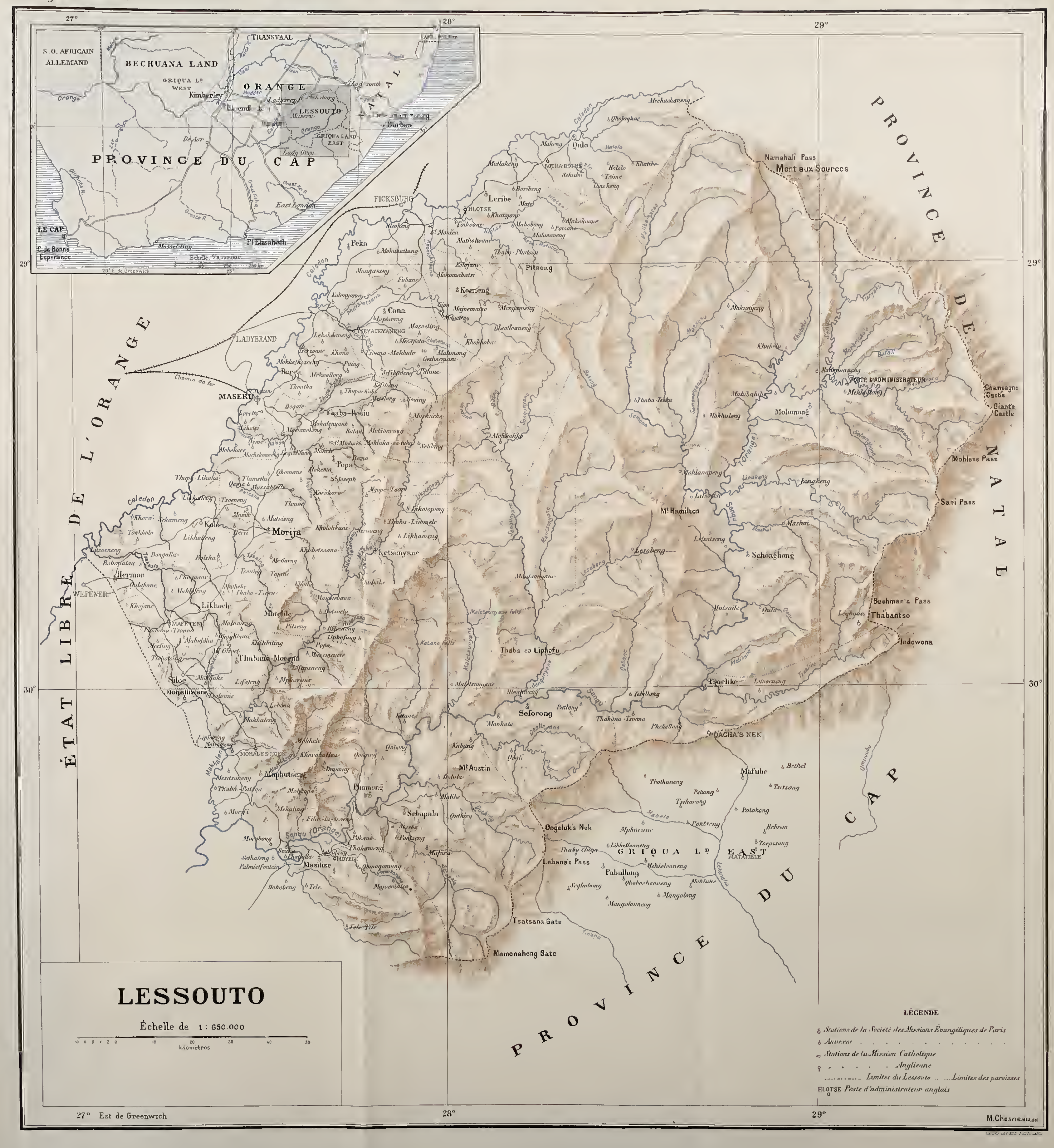
TABLE DES ILLUSTRATIONS

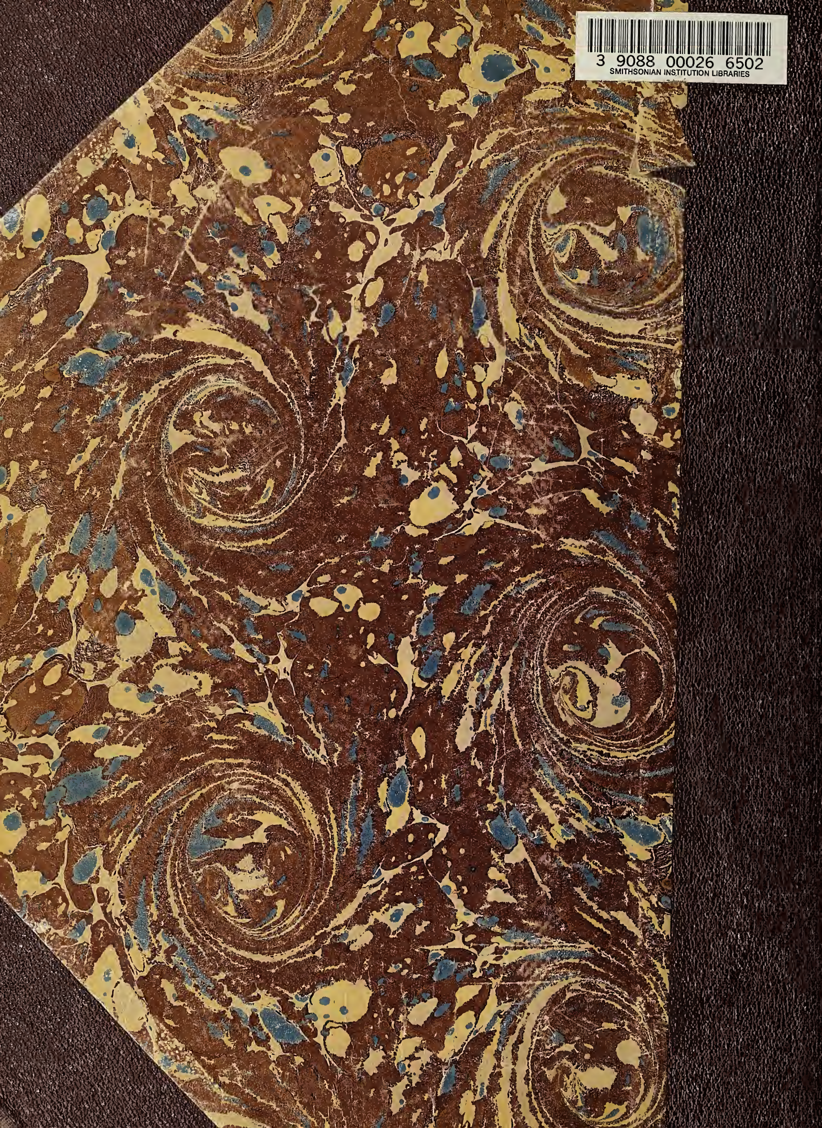
TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT


29°


LESSOUTO
Échelle de 1 : 650.000
kilomètres
PROVINCE DU CAP
ÉTAT LIBRE DE L'ORANGE
PROVINCE DE NATAL
GRIQUA Lᴰ EAST
S.O. AFRICAIN ALLEMAND
BECHUANA LAND
TRANSVAAL
ORANGE
NATAL
LESSOUTO
GRIQUA LAND EAST
PROVINCE DU CAP
LE CAP
C. de Bonne Espérance
Kimberley
Ladybrand
Maseru
Durban
East London
Pᵗ Elisabeth
Mossel Bay
FICKSBURG
LADYBRAND
MASERU
WEPENER
Chemin de fer
Caledon
Leribe
HLOTSE
Pitseng
Peka
Cana
Morija
Thaba-Bosiu
Thabana-Morena
Mohales-Hoek
Mafeteng
Siloe
Hermon
Likhoele
Matelile
Maphutseng
Masitise
Sebapala
Seforong
Thaba ea Liphofu
Mᵗ Austin
Mᵗ Hamilton
Qacha's Nek
Mafube
Matatiele
Namahali Pass
Mont aux Sources
Champagne Castle
Giant's Castle
Mohlese Pass
Sani Pass
Bushman's Pass
Thabantso
Indowona
Ongeluk's Nek
Lehana's Pass
Tsatsana Gate
Mamonaheng Gate
Molumong
Schonghong
Paballong
27°
28°
29°
30°
27° Est de Greenwich
LÉGENDE
Stations de la Société des Missions Évangéliques de Paris
Annexes
Stations de la Mission Catholique
Anglicane
Limites du Lessouto
Limites des paroisses
HLOTSE Poste d'administrateur anglais
M. Chesneau del.


3 9088 00026 6502
SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES